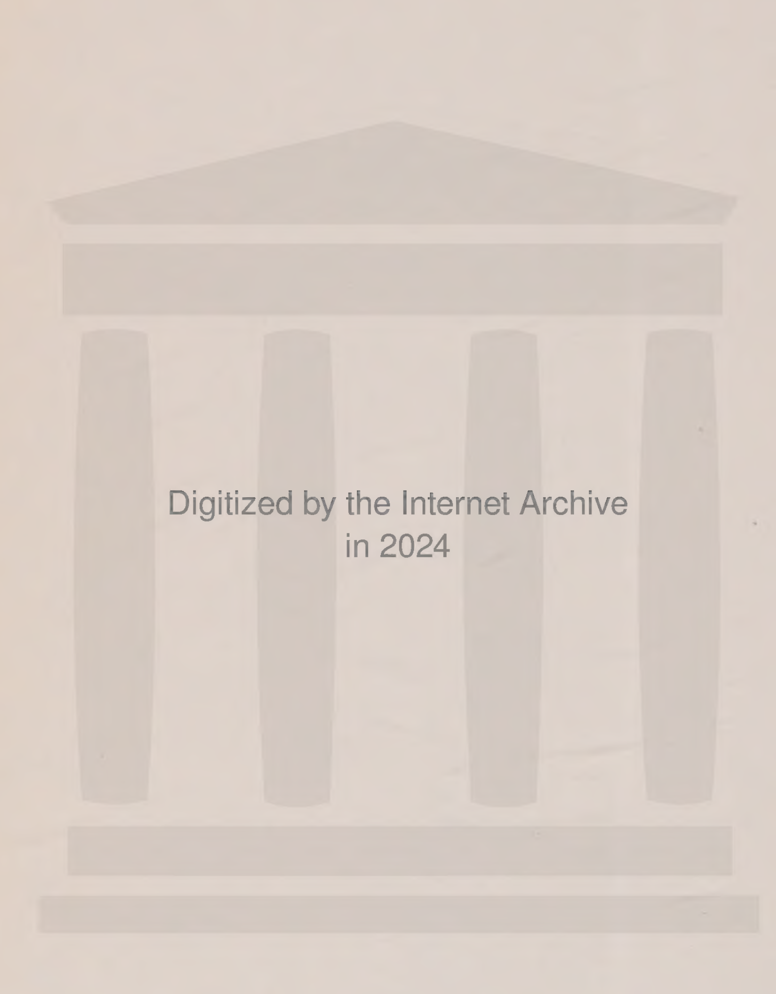


Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

LIX[e] ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Fondé en 1898-1899
par G. Cirot, E. Mérimée, A. Morel-Fatio, P. Paris, G. Radet.

Tome 39 - 1937



SWETS & ZEITLINGER N.V. - AMSTERDAM - 1970

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

BULLETIN HISPANIQUE

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

LIXe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Fondé en 1898-1899
par G. Cirot, E. Mérimée, A. Morel-Fatio, P. Paris, G. Radet.

Tome 39 - 1937



SWETS & ZEITLINGER N.V. - AMSTERDAM - 1970

Réimprimé avec le consentement des propriétaires

LES

SOURCES DU *LIBRO DE EXEMPLOS*

Le *Libro de exemplos*[1], compilation espagnole datant du commencement du xv[e] siècle, est parvenu jusqu'à nous en deux manuscrits, le n° 1182 de la Biblioteca Nacional de Madrid et le n° 432 du fonds espagnol de la Bibliothèque nationale. Le premier, décrit minutieusement par M. George T. Northup[2], a été publié dès 1860 par Pascual de Gayangos[3]. L'autre, dont A. Morel-Fatio a fait la description[4], supplémente très avantageusement le premier : il contient plus de soixante-dix contes manquant au manuscrit de Madrid. Morel-Fatio publia, en 1878, cette partie du manuscrit de Paris[5]. L'édition de Gayangos laissant fort à désirer, une édition critique de l'ouvrage s'impose. Nous comptons revenir sur ce sujet.

Le *Libro* est l'œuvre de Clemente Sánchez, arçediano de Valderas, iglesia de León. Né vers 1370, il composa le *Libro* entre 1400 et 1421.

Sur la question de la valeur littéraire de l'ouvrage, nous pouvons être brefs. La prose castillane de cette époque, dont il est un bon spécimen, est naturellement claire et généralement assez vigoureuse. Inférieure sans doute à celle de Don Juan Manuel, elle peut se comparer très bien au style latin des meilleurs de ces recueils ; elle est décidément supérieure à la prose française et italienne de compilations semblables de la même époque. C'est là, d'ailleurs, l'opinion de Pascual de Gayangos[6].

1. Le titre du recueil, selon le manuscrit de Paris, est *El Libro de Exemplos* por A. B. C. C'est la seule forme correcte au point de vue grammatical.
2. *Modern Philology*, V, 477 et suiv.
3. *Biblioteca de autores españoles*, t. LV, p. 443-542.
4. *Romania*, VII (1878), p. 483-526.
5. *Ibid.*, p. 481-482.
6. *Op. cit.*, p. 443. Comparer aussi le jugement très sain de Menéndez y Pelayo, *Ori-*

Ceci dit, il est bon de faire remarquer qu'un abîme sépare toutes ces productions de l'esprit monacal des chefs-d'œuvre classiques. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer le n° 82 (11) avec la dernière fable de La Fontaine traitant le même sujet : l'éloge de la vie contemplative. La moralité du récit espagnol est fort sèche :

El que vive en medio de la gente, por la turbación e ocupación della non veye sus pecados, e des que sse aparta de la conversacion de los ommes e de los nogocios, puede bien ver sus pecados.

Qu'on mette en face de cette prose plate et incolore le texte correspondant du plus grand des fabulistes :

O vous dont le public emporte tous les soins,
Magistrats, princes et ministres,
Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne
Quelque flatteur vous interrompt.

Tout commentaire serait superflu.

Pour la valeur morale des contes qui composent le recueil, il suffit de dire que la plupart d'entre eux reflètent un état d'esprit, une mentalité difficile à apprécier de nos jours. Les meilleurs rappellent le mot d'Anatole France : il y a dans ces ouvrages de théologie enfantine mille contes de cette sorte qui donnent trop de prix à la pureté pour ne pas rendre en même temps la volupté infiniment précieuse. Les pires justifient sans doute la fameuse diatribe de l'Arioste :

Non sa quel che sia l'amor, non sa che vaglia
La caritade ; e quindi avvien che i frati
Sono si ingorda e si crudel canaglia.

On a donc cherché ailleurs la véritable valeur de cette compilation, signalée par Menéndez y Pelayo par les mots suivants :

La narración es tan somera y rápida como en los *Cento novelle anti-*

genes de la novela, I (Madrid, 1905), p. ciii : « El estilo nada tiene de particolar, aunque es puro y sencillo... »

che, pero el libro es de inestimable valor para la literatura comparada y merece un largo comentario, que todavía no ha obtenido, menos feliz en esto que la colección italiana, magistralmente estudiada por Alejandro de Ancona[1].

Nous ne partageons pas l'opinion de l'illustre polygraphe espagnol sur la valeur des gros commentaires pour tel ouvrage littéraire : il nous paraît plutôt que le vieux Callimaque a toujours raison : « gros livre, gros fléau. » Ce qu'il est pourtant difficile de nier, c'est la nécessité d'une analyse des sources et des analogues les plus importants du recueil.

La question des sources du *Libro* a jusqu'ici reçu peu d'attention. Dès 1883, un savant américain, le regretté Thomas Frederick Crane, s'exprimait ainsi sur ce sujet : « Les sources principales sont la *Disciplina clericalis*, incorporée presque *in toto*[2] dans la compilation, les *Vitae Patrum*, les *Dialogues* de saint Grégoire et Valère Maxime. Ces quatre ouvrages forment presque un quart de la compilation entière. Une vingtaine de contes a été empruntée aux *Gesta Romanorum;* ils ont des analogues dans ce recueil. Beaucoup d'autres ont été pris à la *Légende dorée* et aux chroniques médiévales (notamment Cassiodore et Martin le Polonais). Il y a lieu de remarquer le grand nombre de récits ayant trait à l'histoire grecque et romaine ou empruntés à des sources classiques. » A ces sources, Menéndez y Pelayo ajoute la *Cité de Dieu* de saint Augustin et la compilation intitulée *De proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais[3].

D'une analyse plus détaillée, il résulte que la valeur originale de la compilation est presque nulle : à une dizaine de contes près, tous les morceaux qui composent le recueil ont été empruntés à des compilations très répandues au Moyen-Age et parfaitement connues aujourd'hui. Autrement dit : si le *Libro* eût péri sans laisser de traces, la perte, au point de vue folklorique, aurait été minime[4].

1. *Origenes de la novela.*
2. *Proceedings of the American Philosophical Society*, XXI (1883-1884), p. 62.
3. Menéndez y Pelayo se trompe quand il dit (*op.* et *loc. cit.*) : « La *Disciplina clericalis* de Pedro Alfonso está íntegra y fielmente traducida en el *Libro de los exemplos* » ; il y manque les nos 9, 19, 24 *bis*, 30 et 31.
4. *Op. et loc. cit.*

Reste à savoir quels sont précisément les rapports qui existent entre la compilation et ses sources. Clemente Sánchez reproduit-il littéralement ses originaux? Ou bien y apporte-t-il des modifications? Là encore un échantillon, choisi au hasard, doit nous suffire. Il s'agit du nº 22 :

Libro de exemplos :

El rey de los Vulgados, queriendo seruir a Dios, dexo el poderio e señorio e el reygno e los fijos e los parientes e tomo el habito de monje en vn monasterio, e el fijo mayor tomo el rreygno e fizose coronar por rrey. E desque se vio rrey costrenia e apremiaua el pueblo que adorassen ydolos, e el padre, desque lo sopo, con grand amor que avia a Jesu Christo, dexo el habito de monje e tomo el habito de caualleria e peleo con el fijo e vençiolo e prendiolo e mando sacarle los ojos e pusole en vna carcel e fizo coronar por rey el fijo menor e torno a tomar su abito de monje...

Légende dorée, éd. Graesse, p. 838 :

Per idem tempus rex Bulgarorum cum gente sua ad fidem conversus tantae perfectionis fuit, ut majore filio in regnum ordinato ipse habitum monachalem accepit, sed cum ejus filius juveniliter agens ad gentilitatis cultum redire vellet, resumpta militia persecutus ipsum cepit effossisque oculis in carcerem trusit et in regnum statuto filio juniore habitum sacrum resumsit.

On le voit, le texte latin a subi quelques amplifications, dictées sans doute par le génie de la langue castillane ; le récit est pourtant le même.

* * *

Liste des ouvrages cités.

A. Périodiques

A. R. *Archivum Romanicum*, 1917-
A. N. S. *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, 1846-
E. St. *Englische Studien*, 1877-
G. R. M. *Germanisch-romanische Monatsschrift*, 1909-

Jahrb.	*Jahrbuch für romanische und englische Literatur*, 1829-1876.
M. S. G. V.	*Mitteilungen der schlesischen Gesellschaft für Volkskunde*, 1894-
M. Ph.	*Modern Philology*, 1903-
P. M. L. A.	*Publications of the Modern Language Association of America*, 1884-
R. É. J.	*Revue des études juives*, 1880-
R. H.	*Revue hispanique*, 1894-1930.
R. L. R.	*Revue des langues romanes*, 1870-
R. R.	*Romanic Review*, 1910-
R. F.	*Romanische Forschungen*, 1883-
S. A. V.	*Schweizerisches Archiv für Volkskunde*, 1897-
S. L. G.	*Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte*, 1901-1909.
Z. D. M. G.	*Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, 1847-
Z. D. A.	*Zeitschrift für deutsches Altertum*, 1841-
Z. D. Ph.	*Zeitschrift für deutsche Philologie*, 1869-
Z. V. V.	*Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*, 1890-1928.
Z. V.	*Zeitschrift für Volkskunde*, 1929-
Z. L. G.	*Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte*, 1887-1910.

B. Recueils

A. A. S. S. Acta Sanctorum quotquot toto orbe coluntur... collegit... Johannes Bollandus (voir là-dessus A. Potthast, *Bibliotheca historica medii aevi*, Berlin, 1896, I, p. xxxii).

Alfonso X, *Cantigas de Santa María*, Madrid, 1889.

Alpenburg, J. N. Ritter von, *Mythen und Sagen Tirols*, Zürich, 1857.

Amélineau, E., *Contes et romans de l'Égypte chrétienne*, Paris, 1888.

D'Ancona, Alessandro, *Studj di critica e storia letteraria*, Bologna, 1912.

Andrae, A., *Das Weiterleben alter Fablios* (*sic*), *Lais, Legenden und anderer alter Stoffe*, *R. F.*, XVI (1904), 321-353 ; XXVII (1909-1910), p. 349-368.

Andrejanoff, Victor von, *Lettische Märchen*, Leipzig, Reclam, s. d.

Andrejev, N. P., *Die Legende vom Räuber Madej*, Helsingfors, 1927 (*Folklore Fellows Communications*, nº 69).

Andrews, J. B., *Contes ligures*, traditions de la Rivière, Paris, 1892.

Ansbacher, Jonas, *Die Abschnitte über die Geister und wunderbaren Geschöpfe aus Qazwînîs Kosmographie*, Erlangen, 1905.

Arnason, Jón, *Isländische Volkssagen*, übers. v. M. Lehmann-Filhés, Berlin, 1889-1891.

Artin Pacha, S. E. Yacoub, *Contes populaires inédits de la vallée du Nil*, Paris, 1895.

Asbjörnsen, P. C., *Fairy Tales from the Far North*, transl. by H. L. Brackstad, New-York, 1897.

Aurbacher, Ludwig, *Ein Volksbüchlein*, München, 1835.

Avenstrup, Age, und Elisabeth Treitel, *Isländische Märchen und Volkssagen*, Berlin, 1919.

Barlaam and Josaphat, transl. by Joseph Jacobs, London, 1896.

Barthélemy l'Anglais, *De proprietatibus rerum*, Lyon, 1480.

Bartsch, Karl, *Sagen, Märchen und Gebräuche aus Mecklenburg*, Wien, 1879-1880.

Basset, René, *Mille et un contes, récits et légendes arabes*, Paris, 1924-1927.

Benfey, *Pantschatantra* : fünf Bücher indischer Fabeln, Märchen und Erzählungen, Leipzig, 1859.

Bent, J. Th., *The Cyclades*, London, 1885.

Bernardino da Siena, San, *Novellette, esempi morali e apologhi*, Bologna, 1868 (*Scelta di curiosità letterarie inedite o rare*, dispensa 97).

Birlinger, Anton, *Aus Schwaben*, Wiesbaden, 1874.

Boehm, M., und F. Specht, *Lettisch-litauische Volksmärchen*, Jena, 1924.

Bokhâri de Djohôre, *Makôta Radja-Radja ou la Couronne des Rois*, trad. par Aristide Marre, Paris, 1878.

Bolte, Johannes, und Georg Polivka, *Anmerkungen zu den Kinder-und Hausmärchen der Brüder Grimm*, I-III, Leipzig, 1913-1918.

Bompas, C. H., *Folklore of the Santal Parganas*, London, 1909.

Brantôme, *Œuvres complètes*, t. XI (Paris, 1891).

Caballero, Fernán, *Cuentos, oraciones, adivinas y refranes populares e infantiles*, Leipzig, 1878.

Campbell, J. G., *Clan Traditions and Popular Tales of the Western Highlands and Islands*, London, 1895.

Cassiodore, *Historia tripartita* (Migne, *Patrologia latina*, LXIX, p. 879-1214).

Chauvin, Victor, *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes*, Liége, 1892-1922.

Chavannes, Édouard, *Cinq cents contes du Tripitaka chinois*, Paris, 1910-1911.

Child, F. J., *The English and Scottish Popular Ballads*, Boston, s. d.

Christensen, Arthur, *Contes persans en langue populaire*, Copenhague, 1918 (*Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskabets hist.-filol. Medd.*, I, 3).

Clouston, W. A., *Popular Tales and Fictions*, Edinburgh, 1887.

— *A Group of Eastern Romances and Stories*, 1889.

Coelho, F. Adolpho, *Contos populares portuguezes*, Lisboa, 1879.

Coremans, V.-A., *La Belgique et la Bohême*, Bruxelles, 1863-1864.
Cosquin, Emmanuel, *Contes populaires de Lorraine*, Paris, 1886.
— *Études folkloriques*, Paris, 1922.
Coxwell, C. Fillingham, *Siberian and Other Folk-Tales*, London, 1925.
Craigie, W. A., *Scandinavian Folk-Lore*, London, 1896.
Crooke, W., *The Popular Religion and Folk-Lore of Northern India*, London, 1896.
Dähnhardt, Oskar, *Natursagen*, Leipzig-Berlin, 1907-1912.
Dardy, Léopold, *Anthologie populaire de l'Albret*; t. II : *Contes populaires*, Agen, 1891.
Dasent, G. W., *Popular Tales from the Norse*, Edinburgh, 1859.
— *Tales from the Fjeld*, New-York, 1896.
Dawkins, R. M., *Modern Greek in Asia Minor*, Cambridge, 1916.
Day, Lal Behari, *Folk-Tales of Bengal*, London, 1917.
Dutoit, J., *Jatakam*. Aus dem Pali übersetzt. München, 1906-1921.
Enthoven, R. E., *The Folklore of Bombay*, Oxford, 1924.
Espinosa, Aurelio M., *Cuentos populares españoles*, Stanford University, Cal., 1923-1926 (*Stanford University Publications. University Series, Language and Literature*, t. III).
Essigmann, Alois, *Sagen und Märchen Altindiens*, Berlin, 1920.
Étienne de Bourbon, *Anecdotes historiques, légendes et apologues*, publ. par A. Lecoy de la Marche, Paris, 1877.
Eudes de Chériton, éd. Léopold Hervieux, Paris, 1896 (*Les fabulistes latins*, t. IV).
Firdousi, Abou'l kasim, *Le Livre des Rois*, trad. par J. Mohl, 1876-1878.
Fleeson, K. N., *Laos Folk-Lore of Farther India*, New-York, 1899.
France, Anatole, *Œuvres complètes*, Paris, 1925-1935.
Francia, Letterario Di, *Novellistica*, t. I (Milano, 1924) (*Storia dei generi letterari italiani*).
Frazer, Sir James G., *Apollodorus*, *The Library*, London, 1921.
Gaster, Moses, *Rumanian Bird and Beast Stories*, London, 1915.
— *The Exempla of the Rabbis*, London-Leipzig, 1924.
— *Studies and Texts*, London, 1925-1928.
Geldart, E. M., *Folk-Lore of Modern Greece*, London, 1884.
Gering, Hugo, *Islendzk Aeventyri*. Isländische Novellen und Märchen. Halle, 1882-1883.
Gesta Romanorum, éd. H. Oesterley, Berlin, 1872.
Gidel, Ch., *Nouvelles études sur la littérature grecque moderne*, Paris, 1878.
Gnielczyk, Hugo, *Am Sagenborn der Heimat. Sagen und Märchen aus dem Kreise Leobschütz*, Leobschütz, 1922.
Gonçalo de Berceo, *Milagros de Nuestra Señora*, Madrid, 1922.
Gonzenbach, Laura, *Sicilianische Märchen*, Leipzig, 1870.

Goyert, G., und K. W. Wolter, *Vlämische Sagen, Legenden und Volksmärchen*, Jena, 1917.

Grégoire, saint, *The Dialogues of Saint Gregory*... translated into... English... by P. W. and printed at Paris in 1608, reedited... by E. G. Gardner, London, 1911.

Grégoire de Tours, *Les Livres des Miracles*, Paris, 1857-1862 (*Société de l'histoire de France*).

Grimm, Jacob, *Deutsche Mythologie*, Berlin, 1875-1878.

Günter, H., *Legenden-Studien*, Köln, 1906.

— *Die christliche Legende des Abendlandes*, Heidelberg, 1910.

— *Buddha in der abendländischen Legende?* Leipzig, 1922.

Hagen, F. H. von der, *Gesammtabenteuer*, Stuttgart, 1850.

Hahn, J. G. v., *Griechische und albanesische Märchen*, München-Berlin, 1918.

Haltrich, Josef, *Deutsche Volksmärchen aus dem Sachsenlande in Siebenbürgen*, Hermannstadt, 1924.

Hartland, E. S., *Ritual and Belief*, London, 1914.

Hasluck, F. W., *Letters on Religion and Folklore*, London, 1926.

— *Christianity and Islam under the Sultans*, Oxford, 1929.

Haxthausen, A. v., *Transkaukasia*, Leipzig, 1856.

Hertel, Johannes, *Indische Märchen*, Jena, 1921.

— *Pantschâkhyâna-Wârttika*, Leipzig, 1923.

Hertz, Wilhelm, *Gesammelte Abhandlungen*, Stuttgart, 1905.

Herzog, H., *Schweizersagen für Jung und Alt*, Aarau, 1871.

Hull, E., *Folklore of the British Isles*, London, 1928.

Hyde, W. W., *Greek Religion and Its Survivals*, Boston, U. S. A., 1923.

Ilg, B., *Maltesische Märchen und Schwânke*, Leipzig, 1906-1907.

Jacobs, Joseph, *Indian Fairy Tales*, London, 1892.

— *More English Fairy Tales*, London, 1894.

Jacobus a Voragine, *Legenda aurea*, éd. Th. Graesse, Leipzig, 1850.

— *La légende dorée*, nouvellement traduite en français... par l'abbé J.-B.-M. Roze, Paris, 1902.

Jacques de Vitry, *The Exempla or Illustrative Stories from the Sermones vulgares*, éd. by Th. F. Crane, London, 1890.

— *Die Exempla des Jacob von Vitry* von Goswin Frenken, München, 1914 (*Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters*, t. V).

Jean de Salisbury, *Polycraticus* seu *De nugis curialium et vestigiis philosophorum*, Migne, *Patrologia latina*, CXCIX, col. 379-822.

Jegerlehner, J., *Sagen und Märchen aus dem Oberwallis*, Bâle, 1913.

Jones, T. Gwynn, *Welsh Folklore and Folk-Custom*, London, 1930.

Juan Manuel, Don, *El Conde Lucanor*, éd. E. Juliá, Madrid, 1933[1].

1. La meilleure édition de cet ouvrage, par les soins de H. Knust et A. Birch-Hirschfeld (Leipzig, 1900), ne m'est pas accessible.

Jungbauer, G., *Märchen aus Turkestan und Tibet*, Jena, 1923.
Kapff, Rudolf, *Schwäbische Sagen*, Jena, 1926.
Kennedy, P., *Legendary Fictions of the Irish Celts*, London, 1866.
Kidd, Dudley, *Savage Childhood*, London, 1906.
King, G. G., *The Way of Saint James*, New-York, 1920.
Klapper, Joseph, *Erzählungen des Mittelalters*, Breslau, 1914 (*Wort und Brauch*, t. XII).
Klimo, Michel, *Contes et légendes de Hongrie*, Paris, 1898.
Köhler, Reinhold, *Kleinere Schriften*, éd. J. Bolte, Berlin, 1898-1900.
Krainz, J., *Sagen aus Steiermark*, Wien, 1879.
Krappe, A. H., *Balor with the Evil Eye*, New-York, 1927.
Krauss, F. S., *Sagen und Märchen der Südslaven*. Leipzig, 1883-1884.
— *Sitte und Brauch der Südslaven*, Wien, 1885.
— *Sreća*. Glück und Schicksal im Volksglauben der Südslaven, Wien, 1886.
— *Tausend Sagen und Märchen der Südslaven*, I (Leipzig, s. d.).
Kretschmer, Paul, *Neugriechische Märchen*, Jena, 1919.
Kuhn, A., und W. Schwartz, *Norddeutsche Sagen, Märchen und Gebräuche*, Leipzig, 1848.
Kuttner, Bernhard, *Jüdische Sagen und Legenden*, Frankfurt a. M., 1920.
La Fontaine, Jean de, *Œuvres*, éd. Henri Régnier, t. I-III (Paris, 1883-1885).
Larminie, W., *West-Irish Folk Tales and Romances*, London, 1893.
Le Braz, Anatole, *La légende de la Mort chez les Bretons armoricains*, Paris, 1912.
Lecoy de la Marche, A., *La Chaire française au Moyen Age*, Paris, 1886.
Lee, A. C., *The Decameron, its sources and analogues*, London, 1909.
Legrand, E., *Recueil de contes populaires grecs*, Paris, 1881.
Leitner, Maria, *Tibetanische Märchen*, Berlin, s. d.
Leskien, A., und K. Brugmann, *Litauische Volkslieder und Märchen*, Strasbourg, 1882.
Leyen, F. von der, *Indische Märchen*, Halle, 1897.
Liber exemplorum ad usum praedicantium, éd. A. G. Little, Aberdeen, 1908 (*British Society of Franciscan Studies*, I).
Lidzbarski, Mark, *Geschichten und Lieder aus den neu-aramäischen Handschriften der Kgl. Bibliothek zu Berlin*, Weimar, 1896.
Liebrecht, Felix, *Zur Volkskunde*, Heilbronn, 1879.
Löwis of Menar, A. v., *Finnische und estnische Volksmärchen*, Jena, 1922.
Lorimer, D. L. R. and E. O., *Persian Tales*, London, 1919.
Ludwig Salvator, Erzherzog, *Märchen aus Mallorca*, Würzburg-Leipzig, 1896.
Lüders, E., *Buddhistische Märchen aus dem alten Indien*, Jena, 1921.
Lumholtz, Carl, *Unknown Mexico*, I (New-York, 1902).

Luzel, F.-M., *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne*, Paris, 1881.
Martin le Polonais, *Chronicon pontificum et imperatorum*, éd. L. Weiland, *Monumenta Germaniae Historica*, t. XXII, p. 397-475.
Maurer, Konrad, *Isländische Volkssagen der Gegenwart*, Leipzig, 1860.
Maury, Alfred, *Croyances et légendes du Moyen Age*, Paris, 1896.
Mazon, André, *Contes slaves de la Macédoine sud-occidentale*, Paris, 1923.
Meier, Ernst, *Deutsche Volksmärchen aus Schwaben*, Stuttgart, 1852.
Milá y Fontanals, *Romancerillo catalán*, Barcelona, 1882.
Mussafia, Adolf, *Studien zu den mittelalterlichen Marienlegenden*, I (*Sitzungsberichte d. Wiener Akademie d. Wissenschaften, phil.-hist. Kl.*, t. CXIII, 1886) ; II (*Ibid.*, t. CXV, 1887) ; III (*Ibid.*, t. CXIX, 1889).
Naumann, Hans, *Primitive Gemeinschaftskultur*, Jena, 1921.
Nerucci, G., *Sessanta novelle popolari montalesi*, Firenze, 1891.
Niederhöffer, A., *Mecklenburger Volkssagen*, Leipzig, 1858-1862.
Oestrup, J., *Contes de Damas*, Leyde, 1897.
Pauli, Johannes, *Schimpf und Ernst*, éd. Johannes Bolte, Berlin, 1924.
Pedersen, H., *Zur albanesischen Volkskunde*, Kopenhagen, 1898.
Petrus Alphonsus, *Disciplina clericalis*, éd. A. Hilka et W. Söderhjelm, Heidelberg, 1911[1].
Pröhle, Heinrich, *Sagen des Harzes*, Leipzig, 1859.
Puymaigre, le comte de, *Folk-Lore*, Paris, 1885.
Radloff, W., *Proben der Volksliteratur der türkischen Stämme Südsibiriens*, t. I-VI (Saint-Pétersbourg, 1866-1886).
Ralston, W. R. S., *Tibetan Tales*, London, 1882.
Ranke, Friedrich, *Die deutschen Volkssagen*, München, 1924.
Rhys, John, *Celtic Folklore, Welsh and Manx*, Oxford, 1901.
Rittershaus, Adeline, *Die neuisländischen Volksmärchen*, Halle, 1902.
Rochholz, E. L., *Schweizersagen aus dem Aargau*, Aarau, 1856-1857.
— *Drei Gaugöttinnen : Walburg, Verena und Gertrud als deutsche Kirchenheilige*, Leipzig, 1870.
Rodd, Rennell, *The Customs and Lore of Modern Greece*, London, 1892.
Romulus, éd. Léopold Hervieux, Paris, 1894 (*Les fabulistes latins*, t. II).
Rua, Giuseppe, *Novelle del Mambriano del Cieco da Ferrara*, Torino, 1888.
Sacchetti, Franco, *Le Novelle*, Milano, 1876.
Schischmanoff, Lydia, *Légendes religieuses bulgares*, Paris, 1896.
Schmidt, Bernhard, *Griechische Märchen, Sagen und Volkslieder*, Leipzig, 1877.

1. Nous citons cet ouvrage d'après les analyses données par V. Chauvin, *Bibliographie*, t. IX, p. 1 et suiv.

Schnitzer, Fromer, *Legenden aus dem Talmud*, Berlin, s. d.
Schott, Wilhelm, *Ueber die Sage von Geser-chan, Abhandlungen d. Berliner Akademie d. Wissenschaften, phil. u. hist. Kl.*, 1851, p. 263-295.
Sébillot, Paul, *Légendes et curiosités des métiers*, Paris, 1895.
— *Le Paganisme contemporain chez les peuples celto-latins*, Paris, 1908.
— *Contes des provinces de France*, Paris, 1920.
Seymour, John D., *Tales of King Solomon*, Oxford, 1924.
Souvestre, Émile, *Le Foyer breton*, Paris, s. d.
Speculum laicorum, éd. J. Th. Welter, Paris, 1914.
Steel, F. A., *Tales of the Panjab*, London, 1894.
Steel, F. A., and R. C. Temple, *Wide-Awake Stories*, Bombay, 1884.
Strackerjan, L., *Aberglaube und Sagen aus dem Herzogtum Oldenburg*, Oldenburg, 1909.
Strauss, Adolf, *Die Bulgaren*, Leipzig, 1898.
Stroebe, Klara, *Nordische Volksmärchen*, Jena, 1922.
Sutermeister, Otto, *Kinder-und Hausmärchen aus der Schweiz*, Aarau, 1872.
Swynnerton, Charles, *Indian Nights' Entertainment, or Folk-Tales from the Upper Indus*, London, 1892.
Tabarî, *Chronique*, trad. par Hermann Zotenberg, Paris, 1867-1874.
Tawney-Penzer, *The Ocean of Story*, London, 1924-1928.
Tegethoff, Ernst, *Französische Volksmärchen*, Jena, 1923.
Temme, J. O. H., *Die Volkssagen von Pommern und Rügen*, Berlin, 1840.
Tendlau, A. M., *Fellmeiers Abende. Mährchen und Geschichten aus grauer Vorzeit*, Frankfurt a. M., 1856.
Thompson, Stith, *Motif-Index of Folk-Literature*, t. I-IV, Helsingfors, 1932-1934 (*Folklore Fellows Communications*, n°s 106-109).
Timoneda, Juan, *El Patrañuelo*, Madrid, 1930 (*Clásicos castellanos*, t. CI).
Tobler, Otto, *Die Epiphanie der Seele in deutscher Volkssage*, Kiel, 1911.
Uhland, Ludwig, *Schriften zur Geschichte der Dichtung und Sage*, Stuttgart, 1865-1873.
Ulrich, J., *Recueil d'exemples en ancien italien*, *Romania*, XIII (1884), p. 27-59.
— *Aeltere Novellen*, Leipzig, 1889.
Vernaleken, Th., *Mythen und Bräuche des Volkes in Œsterreich*, Wien, 1859.
Vinson, J., *Le Folk-Lore du pays basque*, Paris, 1883.
Vitae patrum, Paris, 1879 (Migne, *Patrologia latina*, t. LXXIII-LXXIV).
Ward, H. L. D., *Catalogue of Romances in the Department of Manus-*

scipts in the British Museum, t. II (London, 1893) ; t. III (London, 1910), par J.-A. Herbert.

Weil, G., *Biblische Legenden der Muselmänner*, Frankfurt a. M., 1845.

Wells, John E., *A Manual of the Writings in Middle English*, New-Haven, 1916.

Welter, J. Th., *L'exemplum dans la littérature religieuse et didactique du Moyen Age*, Paris, 1927.

Wentz, W. Y. E., *The Fairy-Faith in Celtic Countries*, London, 1911.

Wesselski, A., *Mönchslatein*, Leipzig, 1909.

— *Märchen des Mittelalters*, Berlin, 1925.

Wilhelm, Richard, *Chinesische Volksmärchen*, Jena, 1921.

Wirth, A., *Danae in christlichen Legenden*, Wien, 1892.

Wolf, J. W., *Niederländische Sagen*, Leipzig, 1843.

— *Deutsche Märchen und Sagen*, Leipzig, 1845.

— *Hessische Sagen*, Göttingen-Leipzig, 1853.

Wright, Thomas, *A Selection of Latin Stories*, London, 1842.

Yeats, W. B., *Irish Fairy and Folk-Tales*, New-York, s. d.

Zachariae, Th., *Kleine Schriften zur indischen Philologie, zur vergleichenden Literaturgeschichte, zur vergleichenden Volkskunde*, Bonn-Leipzig, 1920.

Zambrini, F., *Libro di novelle antiche* tratte da diversi testi del buon secolo della lingua. Bologna, 1868 (*Scelta di curiosità letterarie inedite o rare*, dispensa 93).

Zaunert, Paul, *Deutsche Märchen seit Grimm*, Jena, 1922-1923.

***

1. *Juger soi-même* : Migne, LXXIII, col. 910 ; *Légende dorée*, III, 404, Graesse, p. 806.
2. *Regarder ses propres péchés plutôt que ceux d'autrui* : Migne, LXXIII, col. 910-911 ; *Légende dorée*, III, 400, 405, Graesse, p. 804, 806.
3. *Deux serpents gardent la porte de saint Amon* : Migne, LXXIII, col. 1163 ; *S. L. G.*, VIII (1908), p. 39.
4. *Le diable conseille à un abbé et à un moine plus de rigueur que n'en prescrivent les règles de l'ordre* : Hervieux, IV, 279 ; *Speculum laicorum*, nº 7.
5. *Un abbé fuit l'odeur de sainteté* : Migne, LXXIII, col. 908 ; *A. N. S.*, CXIX (1907), p. 351.
6. *Lettre des bramanes à Alexandre* : Pseudo-Callisthène, éd. Muller (Paris, Didot, 1846), p. 99 et suiv. ; *Speculum laicorum*, nº 394 ; voir sir E. A. W. Budge, *The Alexander Book in Ethiopia*, Londres, 1933, p. 74.
7. *Ora et labora* : Migne, LXXIII, col. 780-781 ; *Légende dorée*, I, 179,

Graesse, p. 106 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, n° 74, p. 167 ; *Liber exemplorum*, n° 61.

108. *La légende du page de sainte Élisabeth de Portugal* : *Gesta Romanorum*, n° 283 ; *A. N. S.*, CXVIII (1907), p. 349 ; Étienne de Bourbon, n° 373 ; Wesselski, *Mönchslatein*, n° 34, p. 40 ; *Märchen*, p. 207 ; Ward, III, 341, 509, 524, 589, 627 ; Mussafia, III, 43 ; Timoneda, n° 17 ; Gaster, *Exempla*, n°s 320, 345, p. 239-240, 246-247 ; Basset, III, 126 ; Chauvin, VIII, 144 ; Tawney-Penzer, II, 113 ; Chavannes, I, 169 ; E. Kuhn, *Byzantinische Zeitschrift*, IV (1895), p. 241-249 ; Liebrecht, p. 38 ; Bolte-Polívka, I, 288 ; Klapper, n° 139, p. 341 ; n° 182, p. 377 ; *M. S. G. V.*, XXIV (1923), p. 89 ; *Folk-Lore*, XXXVII (1926), p. 107 ; XXXVIII (1927), p. 273 ; *Romania*, V (1876), p. 453 et suiv. ; *R. R.*, VI (1915), p. 234 ; D'Ancona, II, 147-149 ; *Studies in honor of Maurice Bloomfield*, New-Haven, 1920, p. 106, 109, 111 ; E. Cosquin, *Études folkloriques*, p. 73-162 ; Thompson, IV, 429, K 1612.

109. *Le moine doit fuir les flatteurs.*

110. *Vespasien et les flatteurs* : Suétone, *Vespasien*, c. 15.

111. *Le corbeau et le renard* : La Fontaine, éd. Régnier, I, 61 et suiv. ; Jacques de Vitry, éd. Crane, n° 91, p. 173 ; Chauvin, III, 76 ; Lidzbarski, p. 135 ; *Conde Lucanor*, n° 5 ; Marie de France, n° 13, Warnke, p. 175 ; M. Ewert, *Über die Fabel 'Der Rabe und der Fuchs'*, diss. Berlin, 1892 ; voir *Z. L. G.*, VII (1894), p. 484 ; Dutoit, II, 499, 501 ; Coxwell, p. 795 ; Schott, Geser-chan, p. 270 ; Wilhelm, p. 27 ; Thompson, IV, 295, K 334. 1.

112. *Néron en enfer* : Jacques de Vitry, éd. Crane, n° 36, p. 148 ; *Speculum laicorum*, n° 18 ; *A. N. S.*, CXVII (1906), p. 301.

113. *Les cigognes punissent l'adultère* : voir *Gesta Romanorum*, n° 82 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, n° 234, p. 230 ; Barthélemy l'Anglais, lib. XII, cap. 8.

114. *Une femme injustement accusée d'adultère est sauvée par un miracle* : comparer le récit de l'Huissier sur l'aventure d'Hélène Gillet, Anatole France, *Œuvres*, VIII, 481 et suiv.

115. *Un homme riche empoisonne les abeilles de son voisin pauvre.*

116. *Les trois amis de valeur inégale* : *Légende dorée*, III, 423, Graesse, p. 816-817 ; *Gesta Romanorum*, n° 182 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, n° 120, p. 185-186 ; Köhler, I, 579 ; II, 565 ; Liebrecht, p. 459 ; Benfey, I, 489 et suiv. ; Chauvin, III, 101 ; Migne, LXXIII, col. 491 ; Jacobs, *Barlaam*, p. lxxvii, cxiii.

117. *Damon et Pythias* : Valère Maxime, IV, 7, ext. 1 ; *Légende dorée*, II, 9, Graesse, p. 277 ; *Gesta Romanorum*, n° 108 ; Köhler, II, 559 ; Chauvin, V, 215 ; Basset, II, 293-295 ; Lidzbarski, p. 163 ; Gaster, *Exempla*, n° 419, p. 263.

18 *Le demi-ami* : Pierre Alphonse, nº 1 ; Chauvin, IX, 15 ; *R. H.*, X (1903), p. 78, 80 et suiv. ; *Gesta Romanorum*, nº 129 ; *Conde Lucanor*, nº 48 ; Gaster, *Exempla*, nº 360, p. 249 ; Köhler, II, 557 ; Ward, III, 10, 55, 205 ; Tawney-Penzer, V, 87, n. 1 ; Oestrup, p. 67 ; G. Huet, *La parabole des faux amis*, *Romania*, XXXIII (1904), p. 87-91, 403-405.

19. *Athis et Prophilias* : Pierre Alphonse, nº 2 ; Chauvin, IX, 16 ; *Gesta Romanorum*, nº 171 ; Timoneda, nº 22 ; *R. H.*, X (1903), p. 79 ; Wesselski, *Mönchslatein*, nº 120, p. 158 ; Köhler, II, 557 ; Lee, p. 330 et suiv. ; Gaster, *Exempla*, nº 361, p. 249 ; Di Francia, I, 148 ; Clouston, *Eastern Romances*, p. 91 et suiv. ; Gering, II, 224.

20. *Platon et Xénocrate* : Valère Maxime, IV, 1, ext. 2.

21. *Le vieux chien* : Phèdre, V, 10, éd. Havet (1895), p. 121 ; Romulus, II, 7, éd. Hervieux, II, 486 et suiv.

22. *Boris et Vladimir, rois bulgares* : *Légende dorée*, III, 461, Graesse, p. 838 ; voir Steven Runciman, *A History of the First Bulgarian Empire*, Londres, 1930, p. 134, n. 1.

23. *Eradius et saint Basile* : Migne, LXXIII, 302 et suiv.

24. *L'invisibilité de l'âme* : Saint Grégoire, *Dialogues*, IV, 5.

25. *L'âme d'un mourant apparaît à son frère lointain* : *Ibid.*, IV, 8.

26. *L'âme d'un mourant apparaît à d'autres loin de la scène de sa mort* : *Ibid.*, IV, 9.

27. *L'âme d'un juste s'envole sous forme de colombe* : *Ibid.*, IV, 10.

28. *L'âme d'un pécheur enfermée dans un morceau de glace* : *Légende dorée*, III, 268, Graesse, p. 731 ; Ward, III, 330, 383, 685 ; *A. N. S.*, CXIX (1907), p. 370-371 ; *M. Ph.*, IX, 235 et suiv. ; *Speculum laicorum*, nº 156 ; Hervieux, IV, 254, nº 80.

29. *Un saint ermite nourri par une louve* : Migne, LXXIII, col. 820.

30. *Les anges défendent les hommes contre les diables* : Migne, LXXIII, col. 982 ; *Liber exemplorum*, nº 56.

31. *L'inondation épargne les églises* : Saint Grégoire, *Dialogues*, III, 19.

32. *La prière de Théodose Ier* : Cassiodore, lib. IX, cap. 45.

33. *La mort du pape Grégoire VI* : Martin le Polonais, A. D. 1047-1050 ; Gering, II, 34 et suiv.

34. *Alexandre à la cour de Porus* : *Gesta Romanorum*, nº 198 ; Pseudo-Callisthène, éd. Muller (Paris, Didot, 1846), p. 70 ; Firdousi, trad. J. Mohl, V, 54.

35. *Éloge de la libéralité.*

36. *Les gouverneurs romains ne doivent être ni trop riches ni trop pauvres* : Valère Maxime, VI, 4, 2.

Pour l'autre récit, voir le nº 238 (167).

37. *L'avare pareil à un homme qui ôte ses souliers pour les ménager* : *Speculum laicorum*, nº 64 a.

38. *Les deux pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle* : *Légende dorée*,

II, 276, Graesse, p. 426 ; Alfonso X, *Cantigas*, nº 175 ; Milá y Fontanals, *Romancerillo catalán*, p. 36 ; Köhler, II, 558 ; III, 223 ; Chauvin, VIII, 196 ; Ward, III, 516 ; Ulrich, p. 64 ; *R. F.*, XIX (1905), p. 595-632 ; *Alemannia*, XIII (1885), p. 42 ; *S. A. V.*, II (1898), p. 223 et suiv. ; Andrejev, p. 45, 279.

39. *Un avare, désirant manger son trésor, en meurt étouffé.*
40. *La femme avare punie après la mort.*
41. *L'amour de certains oiseaux pour leurs parents* : Barthélemy l'Anglais, lib. XII, cap. 9.
42. *Alexandre et Denys le Pirate* : *Gesta Romanorum*, nº 146 ; Köhler, II, 559 ; Pauli, nº 351, éd. Bolte, II, 339 ; Basset, I, 507.
43. *Notre-Dame et le frère laïc* : *Légende dorée*, I, 382, éd. Graesse, p. 221 ; Mussafia, I, 985 ; II, 63 et suiv. ; III, 9 ; Klapper, p. 317 et suiv. ; Le Braz, I, 235-236 ; von der Hagen, III, 589 ; Uhland, *Schriften*, II, 46 ; Coremans, II, 108 ; Pauli, nº 332, éd. Bolte, II, 335.
44. Variante du précédent.
45. *Le diable écuyer d'un chevalier pillard* : *Légende dorée*, I, 383, Graesse, p. 221 ; Mussafia, II, 62, 64 ; Étienne de Bourbon, nº 129 ; Klapper, p. 304 et suiv. ; Ward, II, 628 ; III, 85, 537 ; von der Hagen, III, 561. C'est le même récit que le nº 268 (197).
46. *Le criminel repenti* (la tête tranchée continue à réciter des *ave*).
47. *Le blasphémateur paralysé et repenti.*
48. *Notre-Dame secourt un voleur pendu* : *Légende dorée*, III, 22, Graesse, p. 592 ; Alfonso X, *Cantigas*, nº 13 ; Gonçalo de Berceo, nº 6 ; Mussafia, I, 938 ; Ward, II, 606 ; Uhland, *Schriften*, II, 49 ; Grégoire de Tours, II, 57, 259 ; III, 103 ; Klapper, p. 361 ; *Liber exemplorum*, nº 42 ; Tegethoff, I, 105 ; Wolf, *Deutsche Märchen und Sagen*, p. 283 ; Anatole France, *Œuvres*, X, 468. C'est le même récit que le nº 272 (201).
49. *D'un moine qui ne cherche que la compagnie de ceux qui le maltraitent* : Migne, LXXIII, col. 774 ; *Speculum laicorum*, nº 443.
50. *Saint Machaire et l'hyène* : Barthélemy l'Anglais, lib. XVIII, cap. 61 ; *Romania*, XIII (1884), p. 43 ; voir P. Toldo, *S. L. G.*, VIII (1908), p. 19.
51. *Anecdote sur la mère de saint Augustin* : Saint Augustin, *Les confessions*, liv. IX, chap. 8.
52. *Blasphémateurs punis* : Saint Grégoire, *Dialogues*, IV, 18.
53. *Un chevalier soufflette, sur le grand pont de Paris, un bourgeois qui blasphémait* : Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 219, p. 221-222 ; San Bernardino da Siena, nº 8, p. 18 ; Hervieux, IV, 298 ; Étienne de Bourbon, nº 385.
54. *Blasphémateur puni* : Alfonso X, *Cantigas*, nº 72.
55. *Blasphémateurs punis.*

56. *Tout ce que Dieu a créé est bon.*
57. *Inutilité des querelles théologiques* : *A. N. S.*, CXIX (1907), p. 94.
58. *Élisée et le roi de Syrie* : 2 *Rois*, VI, 8 et suiv.
59. *Le chien fidèle* : Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 61, 3.
60. *Qualités sociales des grues* : Cicéron, *De la nature des dieux*, II, 49, 125 ; Isidore, *Étymologies*, XII, 7, 14 et suiv. ; Barthélemy l'Anglais, lib. XII, cap. 15.
61. *Un évêque prend la place d'un prisonnier, fils unique d'une veuve* : Saint Grégoire, *Dialogues*, III, 1 ; Ward, III, 7 ; D'Ancona, II, 99 ; Günter, *Buddha*, p. 251 ; A. Tobler, *Jahrb.*, VII (1866), p. 415.
62. *Lucrèce* : *Gesta Romanorum*, nº 135 ; saint Augustin, *De la cité de Dieu*, I, 19.
63. *Péchés des yeux* : Migne, LXXIII, col. 862, 1142 ; LXXIV, col. 254, 870 ; Valère Maxime, VI, 3, 10.
64. *Le jeu du pourcel* : Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 43, p. 152.
65. *Vie et mort de l'évêque Cassius* : Saint Grégoire, *Dialogues*, IV, 56.
66. *Clémence de Marcellus, de César et de Pompée* : Valère Maxime, V, 1, 4 ; voir *M. Ph.*, XIX, 271 ; Valère Maxime, V, 1, 10 ; V, 1, 9 ; Florus, III, 5, 27.
67. *Un jeune homme embrasse la fille de Pisistrate* : Valère Maxime, V, 1, ext. 2 ; Pauli, nº 120, éd. Bolte, II, 289 ; Dante, *Purgatorio*, XV, 94 ; F. Diez, *Leben und Werke der Troubadours* (1882), p. 378 ; Ulrich, p. 78 ; Thompson, IV, 87, J 1174. 1.
68. *La clémence de Titus* : Suétone, *Titus*, c. 9.
69. *En toute chose il faut considérer la fin* : *Gesta Romanorum*, nº 103 ; Étienne de Bourbon, nº 81 ; Ward, III, 97 ; Klapper, nº 127, p. 332 ; Chauvin, VIII, 140 ; Clouston, *Popular Tales*, II, 317, 491 ; Dutoit, III, 136, 235 ; Günter, *Buddha*, p. 118 ; Puymaigre, *Folk-Lore*, p. 240 ; Di Francia, I, 60 ; *A. N. S.*, CXVII (1906), p. 303 ; Cosquin, *Contes*, II, 195 ; Bokhâri, p. 224 ; Thompson, IV, 12, J 21. 1.
70. *Memento mori* : Migne, LXXIII, col. 860 ; *Speculum laicorum*, nº 389 ; *Liber exemplorum*, nº 176.
71. *La confession est le meilleur remède contre les tentations* : Migne, LXXIII, col. 769, 876 ; *Liber exemplorum*, nº 94.
72. (1). *Un écrit contenant tous les péchés d'un clerc est effacé par l'effet de la contrition du pécheur* : Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 301, p. 266 ; *A. N. S.*, CXIX (1907), p. 355-356. Pour des contes semblables, voir : *Légende dorée*, I, 211, 225 ; II, 275, Graesse, p. 125, 133, 425-426 ; Ch. Diehl, *Figures byzantines*, I (1912), p. 144.
73 (2). *La confiance perdue* : *Gesta Romanorum*, nº 141 ; Chauvin, II, 94 ; Clouston, *Popular Tales*, I, 126 ; Dähnhardt, III, 265 ; Bolte-Polívka, II, 461-462 ; Hertel, *Pantschâkhyâna-Wârttika*, p. 18 ;

Indische Märchen, nº 68, p. 296 ; Dutoit, III, 150 ; Lidzbarski, p. 75 ; Crooke, II, 133 ; Dawkins, p. 223, n. 2 ; Thompson, I, 332, B 335. 1 ; IV, 11, J 15. Même récit que le nº 205 (134).

74 (3). *Une religieuse est damnée pour avoir tu un péché à son confesseur à l'heure de sa mort* : voir Hervieux, IV, 370-371.

75 (4). *Le médecin de paroles* : *Légende dorée*, III, 415, Graesse, p. 812 ; *Conde Lucanor*, nº 1 ; Chauvin, II, 148 ; III, 98. C'est le même récit que le nº 286 (215).

76 (5). *Un sot se coupe les oreilles parce qu'elles lui font mal* : voir Thompson, IV, 193.

77 (6). *Restitution aux dépositaires réunis* : Valère Maxime, VII, 3, ext. 5 ; Pauli, nº 113, éd. Bolte, II, 285 ; Ward, III, 632 ; Clouston, *Popular Tales*, II, 1 et suiv. ; Chauvin, VIII, 64 ; Kretschmer, p. 53 ; *R. R.*, XVIII (1927), p. 35 ; Thompson, IV, 82, J 1161. 1.

78 (7). *Le rayon de lune* : Pierre Alphonse, nº 22 ; Chauvin, IX, 31 ; *Gesta Romanorum*, nº 136 ; Pauli, nº 628, éd. Bolte, II, 392 ; Köhler, I, 496-497 ; Krauss, *Tausend Sagen*, p. 22 ; Thompson, IV, 382, K 1054 ; Andrae, p. 333.

79 (8). *Le soldat d'Octavien prisonnier de Marc Antoine* : Valère Maxime, III, 8, 8.

80 (9). *Effet de l'évangile sur des femmes perdues* : *Légende dorée*, I, 22, Graesse, p. 14.

81 (10). *Les mets royaux ne sont pas bons pour un paysan* : le nº 401 (328) attribue la même aventure à l'empereur Dioclétien.

82 (11). *Le juge arbitre, l'hospitalier et le solitaire* : La Fontaine, éd. Régnier, III, 338 et suiv. ; *Légende dorée*, III, 406, Graesse, p. 807 ; Hervieux, IV, 342 ; Ward, III, 77, 605, 653.

83 (12). *Scipion l'Africain et la jeune prisonnière* : Valère Maxime, IV, 3, 1 ; *M. Ph.*, XIX, 270 ; Frontin, II, 11, 6 ; Brantôme, XI, 320 ; Voltaire, *La Pucelle*, chant V ; Sacchetti, nº 224.

84 (13). *Le refus de l'impôt* : Pierre Alphonse, nº 5 ; Chauvin, IX, 18 ; Pauli, nº 285, éd. Bolte, II, 326 ; *Gesta Romanorum*, nº 157 ; D'Ancona, II, 117 ; Zachariae, p. 193 ; *R. R.*, VI (1915), p. 227 ; Jacques de Vitry, éd. Frenken, nº 76, p. 135.

85 (14). *Une jeune fille, ayant vu Notre-Dame, meurt trente jours après* : Saint Grégoire, *Dialogues*, IV, 17 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 275, p. 254.

86 (15). *L'avarice d'Alexandre blâmée par un de ses chevaliers.*

87 (16). *Un ermite tue son propre père, le prenant pour un démon* : Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 76, p. 168.

88 (17). *Saint Pasteur et le moine querelleur* : Migne, LXXIII, col. 918-919, 922 ; *Légende dorée*, III, 400, Graesse, p. 804. L'auteur y ajoute une citation de saint Bernard : voir *A. A. S. S.*, 20 août, p. 538.

89 (18). *Saint Machaire injustement accusé par une femme de mauvaises mœurs* : Migne, LXXIII, col. 958; *Légende dorée*, III, 231, Graesse, p. 710 ; *A. N. S.*, CXIX (1907), p. 98 ; *Jahrb.*, IX (1868), p. 384 ; *M. S. G. V.*, II, fasc. 4, p. 76 (1897) ; Strauss, p. 52.

90 (19). *Le crucifix percé par les Juifs* : *Légende dorée*, III, 48, Graesse, p. 608 ; Ward, II, 611-612, 702, 705 ; III, 342, 517, 664 ; Klapper, nº 91, p. 307 ; *A. N. S.*, CXVII (1906), p. 287-288.

91 (20). Variante du précédent : *Légende dorée*, III, 49, Graesse, p. 608.

92 (21). *L'évêque André de Funda et le conciliabule des diables écouté par un Juif* : Saint Grégoire, *Dialogues*, III, 7 ; Migne, LXXIII, col. 885 ; Ward, III, 62-63, 282, 482, 491, 517, 713 ; *A. N. S.*, CXVII (1906), p. 289 ; *Légende dorée*, III, 51, Graesse, p. 609.

93 (22). *Une religieuse avale un démon avec une laitue* : Saint Grégoire, *Dialogues*, I, 4 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 130, p. 189 ; Pauli, nº 253, éd. Bolte, II, 320 ; *Légende dorée*, III, 53, Graesse, p. 611.

94 (23). *Un seigneur épargne le meurtrier de son frère, en souvenir du Dieu crucifié, au nom duquel il faisait appel à sa clémence* : Klapper, nº 29, p. 256 ; Gering, II, 96 et suiv. ; *Liber exemplorum*, nº 212 ; Pauli, nº 692, éd. Bolte, II, 406.

95 (24). *De la vieille qui oint la palme au chevalier* : Jacques de Vitry, nº 38, éd. Crane, p. 149 ; Pauli, nº 124, éd. Bolte, II, 290 ; Hervieux, IV, 301 ; Thompson, IV, 236, J 2475.

96 (25). *Alain de l'Isle dit aux chevaliers pillards que le vol est le crime le plus vilain.*

97 (26). *Alexandre donne une ville à un chevalier* : Sénèque, *Des bienfaits*, II, 16 ; *R. H.*, X (1903), p. 86.

98 (27). *Le meilleur songe* : Pierre Alphonse, nº 17 ; Chauvin, IX, 28 ; *Gesta Romanorum*, nº 106 ; Benfey, I, 493 ; Köhler, I, 507 ; Basset, I, 516 ; Clouston, *Popular Tales*, II, 86 ; *Z. V. V.*, XVI (1906), p. 290 ; Sutermeister, p. 34 ; Radloff, IV, 130 ; Boehm-Specht, nº 37, p. 291 ; Wesselski, *Märchen*, p. 169 ; Thompson, IV, 318, K 444.

99 (28). *Un voleur de mouton ensorcelé sur la tombe d'un saint prêtre* : Saint Grégoire, *Dialogues*, III, 22.

100 (29). *De mortuis nil nisi bonum* : Martin le Polonais, A. D. 604 ; *Légende dorée*, I, 343, 444, Graesse, p. 199, 255 ; Ward, III, 517.

101 (30). *Le voleur dans l'embarras* : Pierre Alphonse, nº 29 ; Chauvin, IX, 36 ; Thompson, IV, 198, J. 2136.5.2.

102 (31). *La vengeance du tailleur* : Pierre Alphonse, nº 18 ; Chauvin, IX, 29 ; *Z. V. V.*, VI (1896), p. 168 ; *A. N. S.*, CXVII (1906), p. 76-77 ; Crane, *Italien Popular Tales*, Boston, U. S. A., 1885, nº 98, p. 288 ; Dardy, II, 85, nº 23 ; Espinosa, nº 53, p. 105 ; Gwynn Jones, p. 234.

103 (32). *Des reliques frauduleuses ont le même effet sur un croyant que les véritables* : *Légende dorée*, II, 521, Graesse, p. 562 ; comparer Ward, II, 652.

104 (33). *Éloge de la prière sans objet* (Dieu sait ce qui nous est utile). Sur la prière sans objet, voir : Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, I, 11 ; W. W. Hyde, *Greek Religion and Its Survivals* (1923), p. 37 ; *Orientalische Studien Th. Nöldeke zum 70. Geburtstag*, Giessen, 1906, I, 303, 313 ; Rousseau, *Les confessions*, liv. I, chap. 6.

105 (34). *Les récompenses dans l'au-delà* : Klapper, p. 370 ; Ward, II, 627, 665 ; *Luc*, XVI, 19-31 ; voir H. Gressmann, *Abhandlungen der preussischen Akademie d. Wissenschaften*, 1918, *phil.-hist. Kl.*, nº 7.

106 (35). *Un moine s'éprend de la fille d'un prêtre païen* : Migne, LXXIII, col. 884 ; Hervieux, IV, 292 ; Ward, III, 67.

107 (36). *De la grandeur de Dieu* : Klapper, nº 112, p. 323 ; Ward, III, 480.

108 (37). *La légende de sainte Théodora* : *Légende dorée*, II, 224, Graesse, p. 397 ; *A. N. S.*, CXIX (1907), p. 87.

109 (38). *Un moine se déclare prêt à tuer son propre fils.*

110 (39). *Dieu aime les pécheurs* : *Ézéchiel*, XXXIII, 11.

111 (40). *Saint Machaire voit le diable avec des fioles remplies de vices pour tenter les moines* : Migne, LXXIII, col. 769, 981, 1027 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 75, p. 167.

112 (41). *Sacrifice fait aux fantômes qui voyagent pendant la nuit* : *Légende dorée*, II, 316, Graesse, p. 449.

113 (42). *Le diable invoqué accourt dénouer les lacets des chaussures de celui qui l'invoque* : Saint Grégoire, *Dialogues*, III, 20 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 295, p. 263 ; Ward, III, 26.

114 (43). *La mort de Théodoric le Grand* : Saint Grégoire, *Dialogues*, IV, 30 ; *Archiv für slavische Philologie*, VI (1882), p. 566 et suiv. ; *Le Moyen-Age*, XXXVIII (1928), p. 190-207 ; Jakob Bächtold, *Kleine Schriften*, Frauenfeld, 1899, p. 292 ; Thompson, IV, 225, J 2377.

115 (44). *Un moine séduit par le diable sous la forme d'une vieille.*

116 (45). *Le diable excommunié.*

117 (46). *Saint Paphnuce injustement accusé de vol* : comparer Welter, p. 398.

118 (47). *Alexandre fait vœu de sacrifier le premier qu'il rencontrera* : Valère Maxime, VII, 3, ext. 1 ; Pauli, nº 507, éd. Bolte, II, 373 ; Welter, p. 398.

119 (48). *Un homme riche emporté par le diable* : Saint Grégoire, *Dialogues*, IV, 38 ; *Speculum laicorum*, nº 94.

120 (49). *Un neveu tue son oncle pour hériter de lui* : comparer Welter, p. 398.

121 (50). *Un roi maure, en mourant, montre son suaire en disant que c'est la seule chose qu'il emportera* : Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 119, p. 185 ; Wesselski, *Mönchslatein*, nº 54, p. 67 ; *Speculum laicorum*, nº 395 ; Ward, III, 10 ; Thompson, IV, 65, J 912.1 ; Köhler, II, 565.

122 (51). *L'homme à la nuée* : Chauvin, VI, 189-190 ; Klapper, p. 233, 251 et suiv. ; Gering, II, 5 et suiv. ; Gaster, *Exempla*, nº 413, p. 261 ; *Studies*, II, 1219 et suiv. ; Kuttner, I, 29 ; Tendlau, p. 110, 133 ; Basset, III, 83, 153, 389 ; Köhler, II, 442 et suiv. ; *Archivio per lo studio delle tradizioni popolari*, XXIII (1906-1907), p. 428 ; Luzel, I, 186, 202 ; *A. N. S.*, CXIX (1907), p. 97 ; G. H. Gerould, *The Hermit and the Saint*, *P. M. L. A.*, XX (1905), p. 529 et suiv. Comparer aussi la parole d'Andrew D. White : « Those of us who shall be... so fortunate as to reach heaven are to be greatly surprised at some of the people we are to meet there » (*Autobiography*, II, 535).

123 (52). *Certains diables versent de l'or liquide dans la gorge d'un riche avare* : Florus, III, 11, 10 (Crassus) ; G. Paris, *Romania*, XXX (1902), p. 385.

124 (53). *L'oiselet* : Pierre Alphonse, nº 20 ; Chauvin, III, 103 ; IX, 30 ; *Gesta Romanorum*, nº 167 ; *Légende dorée*, III, 420-421, Graesse, p. 815 ; Clouston, *Eastern Romances*, p. 451, 563 ; Tendlau, p. 147 ; Gaster, *Exempla*, nº 390, p. 256 ; Basset, II, 274 ; *R. H.*, X (1903), p. 75 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 28, p. 144 ; J. G. Campbell, p. 119 ; Thompson, IV, 13, J 21.12.

125 (54). Voir le nº 66.

126 (55). *Les enfants ingrats joués* : Pauli, nº 435, éd. Bolte, II, 358 ; von der Hagen, II, 407 ; Köhler, I, 431 ; II, 558.

127 (56). *Les trois péchés de l'ermite* : Pauli, nº 243, éd. Bolte, II, 318 ; *Speculum laicorum*, nº 206 ; Ward, III, 131, 648, 690 ; Ansbacher, *Qazwînî*, p. 10 ; Aurbacher, I, 106 et suiv. ; *Folk-Lore*, XL (1929), p. 147 ; *Studi e materiali di storia delle religioni*, IX (1933), p. 171 et suiv. ; Thompson, IV, 41, J 485 ; Chauvin, VIII, 129 ; *R. F.*, XXVII (1909-1910), p. 357.

128 (57). *Saint André venge le vol d'une propriété d'église* : *Légende dorée*, I, 34-35, Graesse, p. 21-22.

129 (58). *Un juge injuste est sauvé par l'intervention de saint Proeject et de Notre-Dame* : *Légende dorée*, II, 398, Graesse, p. 494 ; *Liber exemplorum*, nº 173.

130 (59). *Un homme condamné à être pendu ne réussit pas à trouver un arbre qui lui convienne* : Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 62,

p. 161 ; Pauli, nº 283, éd. Bolte, II, 325 ; Hervieux, IV, 302 ; Thompson, IV, 340, K 558.

131 (60). *Instruction grammaticale donnée en aumône.*

132 (61). *Saint Laudomare et l'usurier* : Hervieux, IV, 310 ; *Speculum laicorum*, nº 16 ; *A. A. S. S.*, 19 janvier, p. 597.

133 (62). *Femme incestueuse sauvée par les prières des prêtres* (le texte espagnol ne spécifie pas le péché, mais dans les variantes il s'agit toujours d'un inceste) : Ward, II, 633 ; III, 581, 625 ; *Liber exemplorum*, nº 100 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 263, p. 246-247 ; Hervieux, IV, 398 ; Étienne de Bourbon, nº 178 ; *Gesta Romanorum*, nº 13 ; *A. N. S.*, CXIX (1907), p. 354-355. Voir aussi le nº 276 (205).

134 (63). *La libéralité de saint François.*

135 (64). *La conversion de saint Pierre Télonaire* : Migne, LXXIII, col. 356-357 ; *Légende dorée*, I, 214, Graesse, p. 127 ; Klapper, nº 131, p. 334 et suiv. ; *Liber exemplorum*, nº 125.

136 (65). *La libéralité de saint Grégoire* : Migne, LXXV, col. 96 ; *Légende dorée*, I, 333, Graesse, p. 194 ; *Speculum laicorum*, nº 244.

137 (66). Variante du précédent : Migne, LXXV, col. 96 ; *Légende dorée*, I, 325, Graesse, p. 198 ; *Speculum laicorum*, nº 245 ; *A. A. S. S.*, 12 mars, p. 138.

138 (67). *Saint Benoît cède ses bonnes œuvres à un pécheur* : *Speculum laicorum*, nº 86 ; Ward, III, 487, 574, 532, 679.

139 (68). *Une femme enrichie par l'aumône* : Étienne de Bourbon, nº 143 ; Ward, III, 531 ; Klapper, nº 149, p. 346 ; Pauli, nº 324, éd. Bolte, II, 333 ; Luzel, I, 30 ; Thompson, IV, 305, K 366.1.1 (il s'agit généralement d'une variante burlesque).

140 (69). *Saint Jean l'Aumônier enrichi par l'aumône* : *A. A. S. S.*, 23 janvier, p. 112, 115.

141 (70). *Saint Germain enrichi par l'aumône* : *Speculum laicorum*, nº 249 ; *A. A. S. S.*, 31 juillet, p. 229.

142 (71). *Le songe du roi Gontran* : Paul Diacre, *Hist. Lang.*, III, 34 ; Liebrecht, p. 12, 206 ; *Gesta Romanorum*, nº 172 ; Grimm, *Deutsche Mythologie*, II, 905 ; III, 247, 312 ; Jegerlehner, *Oberwallis*, p. 99 ; Vernaleken, p. 129 ; Wolf, *Hessische Sagen*, p. 60-62 ; Rochholz, *Drei Gaugöttinnen*, p. 175 ; *Aargau*, I, 147 ; Birlinger, I, 303 ; Kapff, p. 93-94 ; Herzog, nº 99, p. 98 ; Wolf, *Niederländische Sagen*, nº 250, p. 343 ; Pröhle, I, 68 ; Bartsch, I, 139 ; Grohmann, *Apollo Smintheus*, Prague, 1862, p. 21 ; Le Braz, I, 180, 189, 200, 230 ; II, 382, 385 ; Sébillot, *Contes des provinces de France*, p. 215 ; Rhys, II, 602 ; Gwynn Jones, p. 202 ; Hull, *Folklore*, p. 213 ; Arnason, I, 266 ; Maurer, p. 81 ; Avenstrup-Treitel, p. 190 ; Craigie, p. 323-324 ; Andrejanoff, p. 69 ; Boehm-Specht, nº 49, p. 314-316 ; Krauss, *Sreća*, p. 21 ; Lorimer, p. 311 ; Entho-

ven, p. 244 ; Crooke, I, 231 ; Schott, *Geser-chan*, p. 269 ; Ranke, p. 13 et suiv. ; *Folk-Lore*, XXXVI (1925), p. 243 ; XXXVII (1926), p. 278, 329 ; *M. S. G. V.*, II, fasc. 3, p. 68 (1896) ; IV, fasc. 8, p. 51 (1901) ; *Z. V. V.*, VII (1897), p. 104 ; *G. R. M.*, XVI (1928), p. 163 ; *Essays and Studies presented to William Ridgeway on his sixtieth birthday*, Cambridge, 1914, p. 450 ; Naumann, p. 63 et suiv. ; Tobler, p. 13 et suiv.

143 (72). *Un pâtre enrichi par l'aumône.*

144 (73). *La libéralité de l'empereur Tibère II* : Paul Diacre, *Hist. Lang.*, III, 11-12 ; Martin le Polonais, A. D. 578 ; Gering, II, 14 et suiv.

145 (74). *Le Berger et le Roi* : La Fontaine, éd. Régnier, III, 45 et suiv. ; Chauvin, II, 119 ; *Centralblatt für Bibliothekswesen*, XVII (1900), p. 306 ; Ward, III, 595, 655 ; Hertel, *Indische Märchen*, p. 275.

146 (75). *Multiplication des pains* : P. Toldo, *S. L. G.*, VI (1906), p. 289 et suiv. ; *Légende dorée*, II, 397, Graesse, p. 494 ; Günter, *Die christliche Legende*, p. 96 ; Souvestre, I, 233 ; Maury, p. 101, 159 ; Schischmanoff, p. 107.

147 (76). *Dieu pourvoit aux besoins des moines de saint Benoît* : Saint Grégoire, *Dialogues*, II, 21 ; *Légende dorée*, I, 361, Graesse, p. 210 ; Grégoire de Tours, I, 361.

148 (77). *Église bâtie avec de l'argent tiré de l'usure* : *Légende dorée*, III, 489, Graesse, p. 854 ; Ward, III, 548, 550, 609.

149 (78). *Un usurier, enseveli dans une église contrairement à la règle, frappe les clercs* : Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 176, p. 205 ; *Speculum laicorum*, nº 574.

150 (79). *Pascal l'Aumônier* : Saint Grégoire, *Dialogues*, IV, 40.

151 (80). *Un homme condamné à avoir les yeux crevés ne réussit pas à trouver un clou qui lui convienne* : Variante du nº 130 (59).

152 (81). *Un orateur, dans un concile, adresse à saint Pierre et à saint Paul le mot qu'on dit aux fous parce qu'ils avaient acheté le ciel très cher, tandis que les prélats du jour le gagnent au milieu des délices* : Étienne de Bourbon, nº 257 ; Hervieux, IV, 268 = Wesselski, *Mönchslatein*, nº 123, p. 162 ; Pauli, nº 820, éd. Bolte, II, 434.

153 (82). *Un avocat désire plaider avant de recevoir l'eucharistie, mais meurt avant* : Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 39, p. 149-150 ; *Liber exemplorum*, nº 69 ; Étienne de Bourbon, nº 439 ; Hervieux, IV, 339.

154 (83). *Mort de Hugo de St. Victor* : *Légende dorée*, III, 470, Graesse, p. 843 ; Jacques de Vitry, éd. Frenken, nº 7, p. 101 ; Ward, III, 479, 628-629 ; *R. R.*, VI (1915), p. 225.

155 (84). *Dépenses et revenus* : Pierre Alphonse, nº 24 ; Chauvin, IX, 32.

156 (85). *Le conteur* : Pierre Alphonse, nº 10 ; Chauvin, IX, 21-22 ; Bolte-Polívka, II, 209.

157 (86). *Cassius, évêque de Varni, guérit un soldat possédé de Totila, roi des Goths* : Saint Grégoire, *Dialogues*, III, 6.

158 (87). *Sainte Eugénie, déguisée en moine, est injustement accusée* : Migne, LXXIII, col. 605-606 ; *Légende dorée*, II, 227 ; III, 39, 174, Graesse, p. 398, 603, 677 ; *A. N. S.*, CXIX (1907), p. 86 ; Wirth, *Danae*, p. 76 ; *M. S. G. V.*, II, fasc. 4, p. 76 (1897) ; *Jahrb.*, IX (1868), p. 384 ; Günter, *Buddha*, p. 222, 243 ; Espinosa, nº 146, p. 309.

159 (88). *Un dépositaire honnête, pour sauver sa bonne renommée, satisfait une demande injuste* : Chauvin, VIII, 108 ; Zambrini, au nº 5.

160 (89). *Un riche maintient à son service un avocat et un médecin, mais se passe d'un chapelain* : Hervieux, IV, 267 ; *Speculum laicorum*, nº 20.

161 (90). *Le borgne* : Pierre Alphonse, nº 7 ; Chauvin, IX, 20 ; *Gesta Romanorum*, nº 122 ; Köhler, II, 673 ; Clouston, *Popular Tales*, I, 53 ; Hertel, *Indische Märchen*, nº 49, p. 167 ; Dutoit, I, 262 ; Günter, *Buddha*, p. 58 ; *A. N. S.*, CXVII (1906), p. 74 ; Thompson, IV, 415, K 1516.1.

162 (91). *La toile tendue* : Pierre Alphonse, nº 8 ; Chauvin, IX, 20 ; *Gesta Romanorum*, nº 123 ; Artin Pacha, nº 16, p. 195 ; *A. N. S.*, CXVII (1906), p. 74-75 ; Espinosa, nº 49, p. 102 ; Thompson, IV, 415, K 1516.

163 (92). *Le dépositaire infidèle joué* : Pierre Alphonse, nº 13 ; Chauvin, IX, 23 ; *Gesta Romanorum*, nº 118 ; Lee, p. 266 et suiv. ; *Romania*, XIII (1884), p. 29 ; Clouston, *Eastern Romances*, p. 560 ; Lidzbarski, p. 168 ; Tawney-Penzer, III, 118 ; V, 13 ; Thompson, IV, 434, K 1667 ; *R. R.*, XVIII (1927), p. 22 et suiv.

164 (93). *Un paysan a les membres contractés pour avoir attelé ses bœufs un dimanche* : Grégoire de Tours, I, 325 ; Pauli, nº 664, éd. Bolte, II, 400 ; *Légende dorée*, I, 241, Graesse, p. 141.

165 (94). *Passato il pericolo, gabbato il santo* : Alfonso X, *Cantigas*, nº 117 ; *A. N. S.*, CXIX (1907), p. 357.

166 (95). *Les esclaves loyaux* : Valère Maxime, VI, 8, 1.

167 (96). *Le soleil vengeur des crimes* : Bolte-Polívka, II, 531 et suiv. ; Bent, p. 88 ; F. Cumont, *Il sole vindice dei delitti ed il sogno delle mani alzate, Memorie della Pontif. Accademia Romana di Archeologia*, I, 1 (Rome, 1923) ; voir aussi *Rendiconti della Pontif. Accad. Rom. di Archeologia*, V (1926-1927), Rome, 1928, p. 69 et suiv. ; *Syria*, 1933, p. 385 et suiv. ; Köhler, II, 563.

168 (97). *Alexandre et son médecin* : Valère Maxime, III, 8, ext. 6 ; Sénèque, *De la colère*, II, 23, 2.

169 (98). *Méfiance du roi Théodoric pour un renégat.*

170 (99). *Une montagne transportée par la foi, suivant la parole de l'Évangile* : Étienne de Bourbon, nº 332 ; Pauli, nº 684, éd. Bolte, II, 405 ; Tabarî-Zotenberg, I, 370 ; *Speculum laicorum*, nº 290 ; Wesselski, *Märchen*, p. 255-256 ; Thompson, II, 321, D 2136.3.

171 (100). *Une bonne fille nourrit son père (ou sa mère) de son lait* : Valère Maxime, V, 4, 7 ; *Gesta Romanorum*, nº 215 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 238, p. 232 ; Köhler, I, 373 ; *A. N. S.*, CXVII (1906), p. 84 ; Legrand, p. 47 ; Sébillot, *Les meuniers*, p. 18 ; Hasluck, *Letters*, p. 195 ; Espinosa, nº 17, p. 64 ; Wolf, *Niederländische Sagen*, nº 529, p. 621 ; Goyert-Wolter, p. 80 ; Günter, *Die christliche Legende*, p. 85 ; F. Kuntze, *Die Legende von der guten Tochter in Wort und Bild*, dans *Neue Jahrbücher f. d. kl. Altertum*, XIII (1904), p. 280-300.

172 (101). *Saint André et la mère accusant son fils d'inceste* : *Légende dorée*, I, 23, Graesse, p. 15 ; Ward, III, 677 ; Gering, II, 77 et suiv.

173 (102). Variante du nº 171 (100). Le compilateur y ajoute *Le fils de Crésus recouvre la voix* : Valère Maxime, V, 4, ext. 6 ; *Z. D. A.*, LXXII (1935), p. 161-171.

174 (103). *Un nouveau Salomon condamne trois jeunes gens à tirer sur le corps de leur père défunt, afin de reconnaître quel est le fils légitime* : *Gesta Romanorum*, nº 45 ; Pauli, nº 835, éd. Bolte, II, 435-436 ; Köhler, II, 562 ; *Z. V. V.*, XXV (1915), p. 322 ; XXVI (1916), p. 85 ; Clouston, *Popular Tales*, I, 14 ; Tendlau, p. 266 ; Seymour, p. 26 ; Zachariae, p. 303, 393 ; Di Francia, I, 73 ; *M. S. G. V.*, X, fasc. 20, p. 12 (1908) ; *Folk-Lore*, XXXVIII (1927), p. 194 ; Wesselski, *Mönchslatein*, nº 6, p. 11 ; Ludwig Salvator, p. 101 ; Thompson, III, 319, H 486.2.

175 (104). *Roman des Sept Sages* : *Medicus* : *A. R.*, VIII (1924), p. 386 et suiv. ; XI (1927), p. 167 et suiv.

176 (105). *Un moine va dans le monde contre l'avis de son supérieur* : Migne, LXXIII, col. 903 ; *Speculum laicorum*, nº 552 ; Ward, III, 566-567.

177 (106). *Un moine crie « Au voleur ! » à l'approche d'une femme* : *Légende dorée*, II, 461, Graesse, p. 529 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 212, p. 220 ; *Speculum laicorum*, nº 94 ; Ward, III, 17, 653 ; Hervieux, IV, 312.

178 (107). *Un serpent garde le jardin d'un monastère* : Saint Grégoire, *Dialogues*, I, 3.

179 (108). *Nouvelle méthode pour découvrir le voleur d'un mouton* : *Liber exemplorum*, nº 182 ; *Légende dorée*, I, 367, Graesse, p. 213 ; Ward, III, 711 ; *S. L. G.*, VIII (1908), p. 35.

180 (109). *Les abeilles de Platon* : Valère Maxime, I, 6, ext. 3 ; Cicéron, *De la divination*, I, 36, 78.

— *Les fourmis de Midas* : Valère Maxime, I, 6, ext. 2 ; Cicéron, *De la divination*, I, 36, 78.
— *Naissance d'Octavien* : Suétone, *Aug.*, c. 94.
— *Naissance de Tibère* : Suétone, *Tib.*, c. 17.
— *Naissance d'Alexandre* : Plutarque, *Alexandre*, II, 5.
181 (110). *La légende du moine Félix* : Jacques de Vitry, éd. Frenken, nº 19, p. 108 ; Wesselski, *Mönchslatein*, nº 154, p. 193 ; Pauli, nº 562, éd. Bolte, II, 381 ; von der Hagen, III, 613 ; Alfonso X, *Cantigas*, nº 103 ; Ward, III, 446 ; Gering, II, 120 et suiv. ; Lecoy de la Marche, p. 299 ; King, III, 252 ; Archer M. Huntington, *A Note-Book in Northern Spain*, New-York, 1898, p. 228 ; Gwynn Jones, p. 59-60 ; Yeats, p. 237 ; Aurbacher, I, 56 et suiv. ; Eichendorff, *Die Zauberei im Herbste*, *Werke* (éd. K. H. Wegener, Leipzig, Hesse & Becker), IV, 29 ; *M. S. G. V.*, X, fasc. 20, p. 17 (1908) ; Thompson, I, 308, B 172.2 ; II, 306, D 2011.1 ; *Folk-Lore*, XLIII (1932), p. 408 ; *R. F.*, XXVII (1909-1910), p. 353-355.
182 (111). *Les derniers mots de saint Arsène.*
183 (112). *Le roi et le poète plébéien* : Pierre Alphonse, nº 3, 1re partie.
184 (113). *Un homme remercie Dieu de l'avoir fait homme.*
185 (114). *Exemples de la gratitude des lions* : Étienne de Bourbon, nº 216, p. 188 ; *Liber exemplorum*, nº 80.
186 (115). *Androclès* : Aulu-Gelle, V, 14 ; Chauvin, II, 107 ; *Gesta Romanorum*, nº 104 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 185, p. 208 ; Günter, *Buddha*, p. 61 ; G. Baist, *R. F.*, XXIX (1911), p. 317 et suiv. ; Thompson, I, 335, B 381.
187 (116). *Mort d'Arius, hérésiarche* : Cassiodore, *Histoire tripartite*, III, 10 ; *Légende dorée*, II, 322, Graesse, p. 452.
— *Mort de Léon, pape arien* : *Légende dorée*, I, 166, Graesse, p. 99.
188 (117). *Un philosophe crache à la figure d'un roi* : Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 149, p. 195-196 ; Pauli, nº 475, éd. Bolte, II, 367 ; Köhler, II, 561 ; Di Francia, I, 351 ; Thompson, IV, 139, J 1566.1.
189 (118). *Un ministre mourant conseille à son maître, qu'il sait être un enfant adultérin, de porter des habits faits de deux étoffes, une bonne et une mauvaise, pour se rappeler toujours l'origine très noble de sa mère et l'origine plébéienne de son père, cuisinier* : *Gesta Romanorum*, nº 26 ; Ward, III, 159.
190 (119). *Le suicide de Suffronie* : *Speculum laicorum*, nº 485 ; Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, VIII, 14 (Migne, *P. G.*, XX, col. 786).
191 (120). *La patience de Libertin, prieur de Funda* : Saint Grégoire, *Dialogues*, I, 2.
192 (121). *La trompette de la mort* : *Légende dorée*, III, 419, Graesse, p. 814 ; *Gesta Romanorum*, nº 143 ; Pauli, éd. Bolte, II, 417 ; Jacques de Vitry, éd. Frenken, p. 27 ; Wesselski, *Mönchslatein*, nº 78, p. 94.

193 (122). *Humilité du pape Marcel Ier* : Martin le Polonais, *Chronique*, A.D. 290 (*Mon. Germ. Hist.*, *Script.*, XXII, 414-415) ; Gering, II, 8 et suiv. ; *Légende dorée*, I, 472, Graesse, p. 271.

194 (123). *La tentation de saint Antoine* : Migne, LXXIII, col. 132, 785 ; Hervieux, IV, 281, 320 ; *Speculum laicorum*, nº 319.

195 (124). *Maymond le Paresseux* : Pierre Alphonse, nº 25 ; Chauvin, IX, 33-34 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 204, p. 216.

— *Maymond* (*De mal en pis*) : Pierre Alphonse, nº 26 ; Chauvin, IX, 34-35 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 205, p. 216-217 = Wesselski, *Mönchslatein*, nº 20, p. 25 ; Zachariae, p. 191, 391 ; Asbjörnsen, p. 58 ; Jacobs, *More English Fairy Tales*, p. 168 ; Köhler, I, 507 ; E. T. A. Hoffmann, *Das Majorat*, *Werke* (éd. E. Hesse, Grisebach, Leipzig, 1900), III, 166 et suiv.

196 (125). *Lettre du diable aux prélats chrétiens* : Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 2, p. 135 ; Ward, III, 400, 536, 705.

197 (126). *La luxure personnifiée* : Migne, LXXIII, col. 879, 1130 ; voir aussi *Légende dorée*, I, 175, Graesse, p. 104.

198 (127). *Notre-Dame ne laisse pas son dévot mourir sans confession.*

199 (128). *Le roi et le versificateur noble* : Pierre Alphonse, nº 3, 2e partie.

— *Le mulet se vantant de sa généalogie* : Pierre Alphonse, nº 3, 3e partie ; La Fontaine, éd. Régnier, II, 22 et suiv. ; Chauvin, III, 71 ; Pauli, nº 170, éd. Bolte, II, 302 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 33, p. 147 ; Wesselski, *Mönchslatein*, nº 130, p. 168 ; Swynnerton, nº 23, p. 62 ; Vinson, p. 282 ; Thompson, IV, 67, J 954.1.

200 (129). *Vision de Pierre, moine espagnol* : Saint Grégoire, *Dialogues*, IV, 36.

201 (130). *Vision d'un homme frappé de léthargie* : Bède, *Histoire ecclésiastique*, V, 12 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 99, p. 176 ; Gering, II, 249 et suiv.

202 (131). *Le chrétien et le juif.*

203 (132). *Le bon et le mauvais ange vus par saint Gérard* : *Speculum laicorum*, nº 493 ; Ward, III, 64.

204 (133). *Titus guéri par Josèphe* : *Légende dorée*, II, 49, Graesse, p. 301 ; Pauli, nº 358, éd. Bolte, II, 341 ; Gaster, *Exempla*, nº 70, p. 199.

205 (134). *La confiance perdue* : même récit que le nº 73 (2).

206 (135). *Le vassal ingrat et le vassal reconnaissant.*

207 (136). *L'homme ingrat et les animaux reconnaissants* : *Gesta Romanorum*, nº 119 ; Benfey, I, 193 ; *Z. V. V.*, IV (1894), p. 65 ; *M. S. G. V.*, XVII (1915), p. 58 et suiv. ; Köhler, I, 519 ; Clouston, *Popular Tales*, I, 224 et suiv. ; Sébillot, *Contes*, p. 217 ; Fleeson, p. 95 ; Leitner, p. 198 ; Hertel, *Indische Märchen*, nº 31, p. 101 ; *Pantschâkhyâna-Wârttika*, p. 106 ; *Z. D. M. G.*, XLVIII (1894),

p. 394 ; Ralston, p. 309 ; Wesselski, *Märchen*, p. 153 ; Bompas, p. 293 ; Chavannes, I, 183 ; Günter, *Buddha*, p. 108 ; Tawney-Penzer, V, 157 ; Ward, III, 182 ; Cosquin, *Contes*, I, p. xxvi, 221 ; Löwis of Menar, nº 18, p. 64 ; Jacobs, *Indian Fairy Tales*, p. 72 ; *Romania*, XIII (1882), p. 49 ; Chauvin, II, 106 et suiv. ; Thompson, I, 333, B 361. Pour d'autres versions du même thème, voir Chavannes, I, 89 ; Dutoit, I, 304 ; Lüders, nº 51, p. 310 ; Tawney-Penzer, I, 53 ; *R. R.*, VI (1915), p. 235 ; Wilhelm, p. 22 et suiv.

208 (137). *Des faux amis : la fable de Protée* : Ovide, *Les Métamorphoses*, II, 9 et suiv.

209 (138). *Le stratagème de Cyrus* : Paul Diacre, *Hist. Lang.*, V, 5 ; *Gesta Romanorum*, nº 88. Voir aussi le nº 445 (372) : Bolte-Polívka, II, 85, n. 1.

210 (139). *La lionne et le léopard* : Isidore de Séville, *Étymologies*, XII, 2, 11 ; Barthélemy l'Anglais, XVIII, 65, 67 ; Frazer, Apollodorus, *The Library*, I, 401 ; Krappe, *Balor*, p. 82.

211 (140). *L'humanité de Paul Émile envers le roi Persée de Macédoine* : Valère Maxime, V, 1, 8 ; Boèce, *De cons. phil.*, II, 2 ; Tite-Live, XLV, 8 ; Florus, II, 12, 11.

212 (141). *Le temple de la Concorde à Rome.*

213 (142). *Un moine est guéri de la luxure par la haine* : Migne, LXXIII, col. 810.

214 (143). *L'épreuve de patience.*

215 (144). *La déification d'Alexandre* : Valère Maxime, IV, 7, ext. 2 ; VII, 2, ext. 11.

216 (145). *Saint Machaire et les belles-sœurs* : Migne, LXXIII, col. 778, 1013 ; Ward, III, 280 ; *Liber exemplorum*, nºs 101, 188.

217 (146). *Le convoiteux et l'envieux* : *Gesta Romanorum*, nº 151 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 196, p. 212 ; Pauli, nº 647, éd. Bolte, II, 396 et suiv. ; Hervieux, III, 276 ; Steel-Temple, p. 215 et suiv. ; Jacobs, *Indian Fairy Tales*, p. 155 ; Schischmanoff, nº 83, p. 219 ; Ilg, I, 222, nº 74 ; Di Francia, I, 59 ; Thompson, IV, 187, J 2074 ; Bolte-Polívka, II, 219, n. 1.

218 (147). *L'urbanité de saint Machaire envers un prêtre païen* : Migne, LXXIII, col. 784 ; Ward, III, 458-459, 651.

219 (148). *Archytas de Tarente refuse de punir un esclave* : Valère Maxime, IV, 1, ext. 1 ; Cicéron, *De la République*, I, 38, 59 ; Plutarque, *Comment il faut nourrir les enfants*, c. 31 ; *R. R.*, VI (1915), p. 227.

220 (149). *La même anecdote attribuée à Platon* : Valère Maxime, IV, 1, ext. 2 ; Plutarque, *Comment il faut nourrir les enfants*, c. 31 ; Diogène-Laërte, *Platon*, c. 26 ; Sénèque, *De la colère*, I, 15 ; III, 12, 7 ; Basset, III, 259.

221 (150). Même thème, point de texte.

222 (151). *Saint Agathon sur la colère.*
— *L'ermite irascible* : Migne, LXXIII, col. 778 ; Klapper, p. 354 ; *Légende dorée*, III, 411, Graesse, p. 810 ; Aurbacher, I, 76 et suiv.
223 (152). *Le juge irascible* : Sénèque, *De la colère*, I, 18, 3 et suiv. ; *Gesta Romanorum*, nº 140.
224 (153). *Cambyse et le juge vénal* : Valère Maxime, VI, 3, ext. 3 ; *A. N. S.*, CXVII (1906), p. 301 ; *M. Ph.*, XIX, 272.
225 (154). *Zaleucus, législateur* : Valère Maxime, VI, 5, ext. 3 ; *Gesta Romanorum*, nº 50 ; *M. Ph.*, XIX, 272.
226 (155). *Tibère sur l'avidité des gouverneurs romains*[1] : Josèphe, *Antiquités juives*, XVIII, 6, 5 ; *Gesta Romanorum*, nº 51 ; Pauli, nº 186, éd. Bolte, II, 305 ; La Fontaine, éd. Régnier, III, 261 et suiv. ; Ward, III, 133-134 ; Köhler, II, 375 ; *R. H.*, X (1903), p. 76 ; *A. N. S.*, CXVII (1906), p. 302 ; Thompson, IV, 26, J 215.1.
227 (156). Même récit que le nº 1.
228 (157). *Il ne faut pas juger* : Migne, LXXIII, col. 909-910.
229 (158). Même thème : *Légende dorée*, I, 223, Graesse, p. 132 ; Migne, LXXIII, col. 377.
230 (159). Même thème : Migne, LXXIII, col. 911-912.
231 (160). *Le moine Vital convertit les femmes de mauvaise vie* : Migne, LXXIII, col. 369-370 ; *Légende dorée*, I, 217, Graesse, p. 128.
232 (161). *L'ange et l'ermite* : *Gesta Romanorum*, nº 80 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 109, p. 179-180 ; Pauli, nº 682, éd. Bolte, II, 403-404 ; Klapper, p. 321, 410 ; Hervieux, IV, 308 ; Chauvin, VI, 190 ; Klimo, p. 98 ; Weil, p. 178 ; Gering, II, 247 et suiv. ; Mazon, p. 83, 135, 172 ; Gaster, *Exempla*, nº 393, p. 257 ; Tegethoff, I, 79 ; II, 137 ; René Dussaud, *Histoire et religion des Nôsairîs* (1900), p. 131 ; Tabarî-Zotenberg, I, 379 ; Di Francia, I, 59-60 ; Hasluck, *Letters*, p. 202 ; *Christianity and Islam*, II, 699 ; Coxwell, p. 851 ; Espinosa, nº 81, p. 142 ; *M. S. G. V.*, II, fasc. 4, p. 77 (1897) ; Gaston Paris, *La poésie du Moyen-Age*, I, 151 ; *R. E. J.*, VIII (1884), p. 64-73 ; Anatole France, *Œuvres*, VIII, 498 ; Mark Twain, *The Mysterious Stranger*, p. 86 ; Thompson, IV, 28, J 225.0.1.
233 (162). *L'humilité de saint Antoine* : Migne, LXXIII, col. 784, 959, 1036 ; *Speculum laicorum*, nº 317.
234 (163). *Juger soi-même.*
235 (164). *Le serment d'Alexandre de détruire la ville de Lampsaque* : Valère Maxime, VII, 3, ext. 4 ; Pauli, nº 508, éd. Bolte, II, 373 ; W. Hertz, p. 63 ; Gidel, p. 368.

1. On a inséré, par erreur, dans ce conte un autre, sur un thème absolument différent ; voir le nº 255 (184).

236 (165). *Le jugement de Sancho Panza* : Cervantes, *Don Quijote*, 2e partie, chap. 45 ; Köhler, I, 137 ; *Z. V. V.*, XXXVII-XXXVIII (1928), p. 83 et suiv. ; *Légende dorée*, I, 43, Graesse, p. 27 ; *Liber exemplorum*, nº 184 ; Gaster, *Exempla*, nº 121 a, p. 210-211 ; *Studies*, II, 1228 et suiv. ; Krainz, p. 56.

237 (166). *Punition d'un faux serment* : Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, VI, 9 (Migne, *P. G.*, XX, col. 539) ; *Speculum laicorum*, nº 470.

238 (167). *Trait d'un ribaud qui lance une flèche contre le ciel pour se venger de Dieu*[1] : Étienne de Bourbon, nº 386 ; Alfonso X, *Cantigas*, nº 154 ; Ward, III, 378, 458 ; Niederhöffer, IV, 121 ; Temme, p. 264 ; Kuhn-Schwartz, p. 8, 144, 467 ; Rochholz, *Aargau*, I, 42 ; Wolf, *Deutsche Märchen*, p. 303 ; Pröhle, I, 188, 292 ; *Z. V. V.*, XVI (1906), p. 177 ; XXIII (1913), p. 188, 302 ; Ranke, p. 66 ; *Folk-Lore*, XXXV (1924), p. 157 ; Arnason, II, 236 ; Hartland, p. 134, 174 et suiv. ; Grünbaum, *Neue Beiträge zur semitischen Sagenkunde*, Leyde, 1893, p. 127, 164.

239 (168). *L'abbé saint Paul manie des serpents venimeux avec impunité* : Migne, LXXIII, col. 1002.

240 (169). *L'humilité exemplaire de Libertin, prieur de Funda* : Saint Grégoire, *Dialogues*, I, 2.

241 (170). *Le roi Totila et l'évêque aveugle* : Saint Grégoire, *Dialogues*, III, 5.

242 (171). *Saint Datius de Milan dans une maison hantée* : Saint Grégoire, *Dialogues*, III, 4.

243 (172). *Hic percute* : *Gesta Romanorum*, nº 107 ; Ward, III, 191 ; Comparetti, *Vergil in the Middle Ages*, Londres, 1895, p. 306, 313 ; Graf, *Roma nella memoria e nelle immaginazioni del medio evo*, Turin, 1882-1883, I, 161, 169 ; II, 248 ; *Miti, leggende e superstizioni del medio evo*, Turin, 1892-1893, II, 18, 24 et suiv. ; E. Faral, *Recherches sur les sources latines des contes et romans du Moyen-Age* (1913), p. 76, 84, 331 ; J. W. Spargo, *Virgil the Necromancer*, Cambridge, Mass., 1934, p. 20, 26, 119, 122.

244 (173). *Un cheval attrappe un voleur* : Zambrini, nº 7.

245 (174). *Les derniers mots de Lycurgue aux Lacédémoniens* : Valère Maxime, I, 2, ext. 3 ; V, 3, ext. 2 ; Justin, III, 3 ; *Gesta Romanorum*, nº 169 ; Plutarque, *Lycurgue*, c. 29.

246 (175). *Certains philosophes grecs approuvent l'Évangile.*

247 (176). *Le chien et le loup* : La Fontaine, éd. Régnier, I, 70 et suiv. ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 217, p. 221 ; Pauli, nº 433, éd. Bolte, II, 357 ; Hervieux, IV, 436.

248 (177). *Tarpeja* : Paul Diacre, *Hist. Lang.*, IV, 37 ; *Gesta Romano-*

1. Ce récit forme la première partie du nº 36.

rum, nº 49 ; *Rheinisches Museum für Philologie, nouv. série*, LXXVIII (1929), p. 249 et suiv.

249 (178). *D'une religieuse babillarde* : Saint Grégoire, *Dialogues*, IV, 51 ; *Légende dorée*, II, 396, Graesse, p. 494.

250 (179). *Le plat de bonnes langues et le plat de mauvaises langues* : Étienne de Bourbon, nº 246 ; Ward, III, 543.

251 (180). *Certains saints ermites incapables de se disputer quoi que ce soit* : Migne, LXXIII, col. 977 ; *Légende dorée*, III, 411, Graesse, p. 810.

252 (181). *Un évêque vainqueur dans une dispute avec un philosophe.*

253 (182). *Saint Benoît tenté par le diable sous la forme d'un merle* : Saint Grégoire, *Dialogues*, II, 2 ; *Légende dorée*, I, 353, Graesse, p. 205.

254 (183). *Saint Bernard et le joueur* : *Légende dorée*, II, 470, Graesse, p. 534 ; *Gesta Romanorum*, nº 170 ; Alfonso X, *Cantigas*, nº 214.

255 (184). *Un ermite se brûle la main pour échapper à la tentation* : Migne, LXXIII, col. 883 ; Klapper, p. 333 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 246, p. 236 ; Wesselski, *Mönchslatein*, nº 18, p. 23 ; Ward, III, 68 ; Amélineau, I, p. lxxv ; *S. L. G.*, II (1902), p. 307 et suiv. ; Dutoit, II, 65 ; III, 571 ; Basset, III, 482, 486 ; Essigmann, II, 71, 90.

256 (185). Variante du précédent.

257 (186). *L'incorruptibilité de Scipion l'Asiatique* : Valère Maxime, III, 7, 1.

258 (187). *Camille et le maître d'école traître* : Valère Maxime, VI, 5, 1 ; Tite-Live, V, 26 ; Plutarque, *Camille*, c. 10 ; Polyen, *Stratag.*, VIII, 7 ; Denys d'Halicarnasse, exc. Vat., XIII, 1 ; Aulu-Gelle, XVII, 24 ; Frontin, IV, 4, 1 ; Aurèle, *De viris ill.*, c. 23 ; Machiavelli, *Discorsi*, III, 20 ; Claudien, *De bello Gild.*, 1273 et suiv. ; Florus, I, 12, 5.

259 (188). *Alexandre et Parménion* : Valère Maxime, VI, 4, ext. 3.

260 (189). Même thème que le nº 122 (51).

261 (190). *Un philosophe démontre à Alexandre que la raison est plus noble que la volonté* : Pierre Alphonse, nº 27 ; Chauvin, IX, 35 ; saint Augustin, *De la cité de Dieu*, VIII, 1 ; Pauli, nº 881, éd. Bolte, II, 445.

262 (191). *Paul et Pauladie guéris d'une maladie, suite d'une malédiction* : Saint Augustin, *De la cité de Dieu*, XXII, 8, 22 ; *Légende dorée*, I, 90, Graesse, p. 54 ; *Liber exemplorum*, nº 144.

263 (192). *La légende de Théophile* : *Légende dorée*, III, 25, Graesse, p. 593 ; Alfonso X, *Cantigas*, nº 3 ; Gonçalo de Berceo, nº 24 ; Klapper, p. 319 et suiv. ; Ward, II, 595, 739 ; von der Hagen, III, 540 ; Gering, II, 133, 137 ; *Liber exemplorum*, nº 47 ; *P. M. L. A.*,

XXXVIII (1923), p. 322 et suiv. ; K. Plenzat, *Die Theophiluslegende in den Dichtungen des Mittelalters*, Berlin, 1926.

264 (193). *Institution des heures de Notre-Dame au concile de Clermont* : Martin le Polonais, A. D. 1088.

265 (194). *Notre-Dame et le peintre* : Mussafia, II, 53, 74 ; III, 47 ; Klapper, p. 273 et suiv. ; Alfonso X, *Cantigas*, nº 74 ; Wesselski, *Mönchslatein*, nº 124, p. 162 ; Ward, II, 628, 682 ; von der Hagen, III, 474 et suiv.

266 (195). *Notre-Dame et le prêtre simpliste* : Mussafia, II, 60 ; *Légende dorée*, I, 113 ; III, 23-24, Graesse, p. 68, 592 ; von der Hagen, III, 489 ; Ward, II, 607 ; Gonçalo de Berceo, nº 9.

267 (196). *Notre-Dame apparaît à une femme dévote* : Mussafia, II, 64 ; Ward, II, 658 ; *Légende dorée*, I, 283, Graesse, p. 165.

268 (197). Même récit que le nº 45.

269 (198). *Notre-Dame et le moine dissolu* : Mussafia, I, 929, 931, 938, 944 ; Ward, II, 604-605, 612, 640 ; Klapper, p. 361 ; Alfonso X, *Cantigas*, nº 11 ; *S. L. G.*, VI (1906), p. 419 ; Wright, nº 47 ; Wells, p. 467 ; *Légende dorée*, II, 336, 438, Graesse, p. 460, 516 ; Gonçalo de Berceo, nº 2.

270 (199). *Notre-Dame et le chevalier qui vendait sa femme au diable* : *Légende dorée*, II, 431, Graesse, p. 513 ; Alfonso X, *Cantigas*, nº 216 ; von der Hagen, III, 480 ; Wright, nº 29 ; Wesselski, *Mönchslatein*, nº 114, p. 132 ; Zaunert, I, 256 ; Rochholz, *Aargau*, I, 99 ; Jegerlehner, *Oberwallis*, p. 279 ; Espinosa, nº 103, p. 189 ; Günter, *Buddha*, p. 163 ; *P. M. L. A.*, XXXVIII (1923), p. 327 ; Andrae, p. 346 ; *R. F.*, XXVII (1910), p. 351 ; Zachariae, p. 197 ; A. Pettenella, *Il Folklore italiano*, III (1928), p. 343-383 ; IV (1929), p. 12-50 ; Thompson, IV, 454, K 1841.3.

271 (200). *Le conte de la Mère Prieure de Chaucer* : *Légende dorée*, II, 436, Graesse, p. 516 ; Mussafia, III, 11, 25 ; Ward, II, 601, 656 ; III, 665, 673 ; *Romania*, XIII (1884), p. 54 et suiv. ; Alfonso X, *Cantigas*, nº 4 ; Gonçalo de Berceo, nº 16 ; *R. H.*, X (1903), p. 90 ; *S. L. G.*, VI (1906), p. 305 et suiv. ; Wells, p. 167 ; Gering, II, 240 ; Klapper, p. 326 ; *A. N. S.*, CXVII (1906), p. 287 ; Günter, *Legenden-Studien*, p. 138 ; Krauss, *Tausend Sagen*, p. 181 ; *Kretschmer*, p. 222 ; Tegethoff, I, 99 ; E. Wolter, *Der Judenknabe*, Halle, 1879 ; Nerucci, nº 39 ; Hasluck, *Letters*, p. 200 ; *P. M. L. A.*, XXXVIII (1923), p. 335.

272 (201). Même récit que le nº 48.

273 (202). *Notre-Dame dissuade un clerc de se marier* : *Légende dorée*, III, 23, 526-527, Graesse, p. 592, 870 ; Mussafia, I, 931, 939, 943, 954 ; II, 45, 60, 62 ; Alfonso X, *Cantigas*, nº 132 ; von der Hagen, III, 508 ; Wright, nº 71 ; Ward, II, 609, 621, 634-635 ; Gering, II,

245 ; Gonçalo de Berceo, nº 15. Voir aussi Wesselski, *Mönchslatein*, nº 51, p. 60.

274 (203). *De la femme qui fait tuer son gendre* : *Légende dorée*, III, 26, Graesse, p. 594 ; Alfonso X, *Cantigas*, nº 186 ; Ward, II, 663.

275 (204). *Jean Damascène accusé de haute trahison* : Migne, *P. G.*, XCIV, col. 453 ; Alfonso X, *Cantigas*, nº 265 ; Ward, II, 683 ; III, 663.

276 (205). *Notre-Dame secourt une matrone coupable d'inceste avec son fils* : Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 263, p. 246 ; Ward, II, 627 ; III, 529-530, 678 ; Alfonso X, *Cantigas*, nº 17 ; Gering, II, 64, 351 ; Ulrich, p. 40 ; *Z. D. Ph.*, XIX (1887), p. 412 et suiv. ; *A. N. S.*, CXIX (1907), p. 354. Comparer aussi le nº 133 (62).

277 (206). *La ville de Constantinople, assiégée par les Maures, est sauvée par la protection de la sainte Vierge* : Mussafia, I, 964, 987, 992 ; II, 87 ; Ward, II, 639 ; Étienne de Bourbon, nº 318 ; Alfonso X, *Cantigas*, nº 28 ; Wells, p. 166.

278 (207). *Notre-Dame apparaît à un homme dévot.*

279 (208). *Notre-Dame se déclare satisfaite de la bonne volonté* : Ward, III, 614.

280 (209). *Notre-Dame et le chevalier dévot exécuté par les Bolonais* : Mussafia, II, 61 ; Ward, II, 665 ; Welter, p. 398.

281 (210). *Notre-Dame guérit une migraine.*

282 (211). *Notre-Dame montre son fils à une femme dévote* : Klapper, p. 229.

283 (212). *Notre-Dame empêche une religieuse de fuir avec un galant* : Mussafia, I, 954, 987 ; II, 60 ; Ward, II, 634, 667 ; III, 360 ; Wesselski, *Mönchslatein*, nº 65, p. 74 ; Jacques de Vitry, éd. Frenken, p. 48.

284 (213). *Notre-Dame sauve un enfant sur le point de se noyer* : Alfonso X, *Cantigas*, nº 171 ; Ward, II, 665.

285 (214). *Un médicament pour une jambe malade n'est pas bon pour une maladie d'yeux* : Jacques de Vitry, éd. Frenken, nº 97, p. 144 ; Ward, III, 163 ; Hervieux, IV, 278 ; *R. R.*, VI (1915), p. 277 ; Thompson, IV, 228, J 2412.1.

286 (215). *Le médecin de paroles* : voir le nº 75 (4).

287 (216). *Saint Jean Bouche d'Or faussement accusé* : Alfonso X, *Cantigas*, nº 138. La même histoire s'attache aussi au nom de saint Siméon Salos ; voir *A. A. S. S.*, 1er juillet, p. 129 et suiv. ; H. Däumling, *Studie über den Typus des Mädchens ohne Hände innerhalb des Konstanze-Zyklus*, Munich, 1912, p. 91.

288 (216 a). *Le mensonge est le pire des vices*[1] : Jacques de Vitry, éd.

1. *Romania*, VII (1878), p. 526.

Crane, nº 207, p. 218 ; Pauli, nº 393, éd. Bolte, II, 348 ; Ward, III, 658.

289 (217). *Un saint ermite ressuscite un mort* : Saint Grégoire, *Dialogues*, III, 17.

290 (218). *Saint Ambroise, hôte d'un riche qui n'a jamais eu de malheur dans sa vie : le château est englouti la nuit même, immédiatement après le départ du saint* : *Légende dorée*, I, 441, Graesse, p. 253 ; *Speculum laicorum*, nº 493 a ; Ward, II, 663 ; *Gesta Romanorum*, nº 277 ; Wesselski, *Märchen*, p. 199 ; *Mönchslatein*, nº 76, p. 88 ; Coelho, p. 159 ; Rhys, I, 73 ; II, 403 ; Gwynn Jones, p. 98-99.

291 (219). *Saint Martin et les voleurs* : *Légende dorée*, III, 289, Graesse, p. 742 ; *Speculum laicorum*, nº 367 ; *Romania*, XIII (1884), p. 41.

292 (220). *Un roi vertueux rend une partie de son héritage parce qu'elle avait été acquise injustement.*

293 (221). *Qualités nécessaires aux moines* : Migne, LXXIV, col. 378 ; *Légende dorée*, III, 401, Graesse, p. 804.

294 (222). *Saint Isaac et saint Grégoire de Spolète* : Saint Grégoire, *Dialogues*, III, 14.

295 (223). Même récit que le nº 192 (121).

296 (224). *Les récompenses dans l'au-delà* : voir le nº 105 (34).

297 (225). *Oraison funèbre d'Alexandre* : Pierre Alphonse, nº 32 ; Chauvin, IX, 28 ; *Gesta Romanorum*, nº 31 ; *Romania*, XIII (1884), p. 39 ; Étienne de Bourbon, p. 64 ; *A. N. S.*, CXIX (1907), p. 362.

298 (226). *Sanctulus prend la place d'un prisonnier* : Saint Grégoire, *Dialogues*, III, 37 ; *Légende dorée*, II, 542, Graesse, p. 574.

299 (227). *L'apparition de la Mort.*

300 (228). *La reconnaissance des morts* : *Légende dorée*, III, 273, Graesse, p. 739 ; *Speculum laicorum*, nº 158, 160 et suiv. ; Klapper, p. 306 et suiv. ; Ward, III, 383, 488, 542, 561, 585 ; Wolf, *Deutsche Märchen*, p. 510 et suiv. ; Goyert-Wolter, p. 133.

301 (229). *Punition d'un mauvais exécuteur* : *Légende dorée*, III, 284, Graesse, p. 739 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 114, p. 183.

302 (230). *La conversion de la sœur de saint Bernard* : *Légende dorée*, II, 467, Graesse, p. 532 ; Klapper, p. 310 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 273, p. 252.

303 (231). *Les oies de frère Philippe* : *Légende dorée*, III, 432, Graesse, p. 821 ; La Fontaine, éd. Régnier, III, 303 et suiv. ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 247, p. 237-238 ; *Romania*, XIII (1884), p. 51 ; *A. N. S.*, CXVII (1906), p. 78-79 ; Lee, p. 110 ; Gaster, *Exempla*, nº 221, p. 227 ; Ulrich, p. 82 ; Köhler, II, 560 ; von der Hagen, II, 37 ; Liebrecht, p. 459 ; Jegerlehner, *Oberwallis*, p. 153 ; Chauvin, III, 105 ; *M. S. G. V.*, XXIV (1923), p. 86 et suiv. ; D'Ancona, II, 97 ; Gwynn Jones, p. 228.

304 (232). *Saint Hilaire ressuscite un mort* : *Légende dorée*, I, 166, Graesse, p. 98.

305 (233). *Vaincre un ennemi par la bonté* : Sénèque, *De la clémence*, I, 9 ; *Gesta Romanorum*, nº 130 ; Pauli, nº 444, éd. Bolte, II, 361.

306 (234). *La chienne qui pleure* : Pierre Alphonse, nº 11 ; Chauvin, VIII, 45-46 ; XI, 22 ; *Gesta Romanorum*, nº 28 ; Pauli, nº 873, éd. Bolte, II, 444 ; Tawney-Penzer, I, 159, 169-171 ; Wells, p. 178 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 250, p. 239 ; Wright, nº 13 ; *Anglia*, XXX (1907), p. 306 ; Thompson, IV, 405-406, K 1351.

307 (235). *Le Roman des Sept Sages* : *Puteus* : Pierre Alphonse, nº 12 ; Chauvin, VIII, 184 ; Lee, p. 191 et suiv. ; Ward, II, 204, 239 ; III, 654 ; Pauli, nº 678, éd. Bolte, II, 403 ; Campbell, *Seven Sages*, p. xc ; Basset, II, 127 ; Bompas, p. 304 ; Molière, éd. Régnier, VI, 473 et suiv. ; *A. N. S.*, CXVII (1906), p. 76.

308 (236). *Des trois femmes qui trouvèrent l'anneau* : *le moine* : Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 231, p. 227 ; éd. Frenken, p. 51 ; Pauli, nº 866, éd. Bolte, II, 442 ; Étienne de Bourbon, nº 458 ; Clouston, *Eastern Romances*, p. 386, 555 ; Christiansen, p. 109 et suiv. ; Liebrecht, p. 124, 128, 130, 134, 138 ; Rua, p. 103, 106, 118 ; Wright, nº 65 ; Thompson, IV, 218, J 2314 ; IV, 419, K 1536.

309 (237). *Saint Arsène refuse de recevoir aucune femme* : *Légende dorée*, III, 407, Graesse, p. 808 ; Migne, LXXIII, col. 771.

310 (238). *Un moine va au désert pour éviter les femmes* : *Légende dorée*, III, 408, Graesse, p. 808.

311 (239). *Un moine évite jusqu'à sa propre mère parce qu'elle aussi est femme* : Migne, LXXIII, col. 873 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 100, p. 176 ; Grégoire de Tours, II, 395-396 ; *A. N. S.*, CXIX (1907), p. 95 ; *Légende dorée*, III, 398, 408, Graesse, p. 803, 808 ; *S. L. G.*, II (1902), p. 310. Comparer aussi le proverbe serbe : *Žena je žena pa makar i mati bila.* « Une femme reste une femme lors même qu'elle serait la propre mère. »

312 (240). *Une nouvelle Ève promet à son mari partant pour Santiago de ne pas entrer dans certain fourneau. Poussée par la curiosité, elle désobéit et se voit sévèrement punie* : Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 236, p. 231 ; Pauli, nº 318, éd. Bolte, II, 332 ; Ward, III, 356 ; *A. N. S.*, CXVII (1906), p. 83.

313 (241). *La légende de Fursy* : Bède, *Histoire ecclésiastique*, III, 19 ; *Légende dorée*, III, 106, Graesse, p. 639 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 99, p. 176.

314 (242). *Le juge vénal* : Pauli, nºs 125, 128, 853, éd. Bolte, II, 290-291, 439-440 ; Ward, III, 375, 431, 654 ; Thompson, IV, 93, J 1192 ; IV, 316, K 441.2.

315 (243). *Un roi corrompt les chefs d'une ville assiégée par lui.*

316 (244). *Un évêque fait des prêts aux gens honnêtes* : Cassiodore, *Histoire tripartite*, I, 10.

317 (245). *Un frère secourt son frère* : Hervieux, IV, 284-285.

318 (246). *L'homme et le serpent* : Pierre Alphonse, nº 4 ; Chauvin, IX, 18 ; *Gesta Romanorum*, nº 174 ; Pauli, nº 745, éd. Bolte, II, 420 ; Bolte-Polívka, II, 420 ; Benfey, I, 113 et suiv. ; La Fontaine, éd. Régnier, III, 1 et suiv. ; Clouston, *Eastern Romances*, p. 254 ; Gaster, *Exempla*, nº 411, p. 268 ; Steel, p. 107 et suiv. ; Haxthausen, I, 332 ; Tawney-Penzer, VII, p. xvi ; Steel-Temple, p. 116 et suiv. ; Coxwell, p. 847, nº 61 ; p. 946, nº 4 ; p. 956 ; Haltrich, p. 279 ; Andrews, nº 11, p. 51 ; Leitner, p. 212 ; Swynnerton, nº 42, p. 133 ; Bompas, nº 44, p. 149 ; nº 107, p. 312 ; Hahn, II, 112 ; Goyert-Wolter, p. 196 ; Kidd, p. 243-244 ; Leskien-Brugmann, p. 353 ; Pedersen, p. 49 et suiv. ; Legrand, p. 187 ; Thompson, IV, 86, J 1172.3.

319 (247). *Histoire du sultan de Jémen et de ses trois fils* : Chauvin, VII, 158 et suiv. ; D'Ancona, II, 88 ; *Gesta Romanorum*, nº 17 ; Tawney-Penzer, IV, 87 ; VI, 286 ; Chavannes, I, 380 ; Pedersen, p. 38 et suiv. ; Coxwell, p. 351, nº 3 ; p. 483, nº 3 ; Tabarî-Zotenberg, II, 357 et suiv. ; Gaster, *Beiträge zur vergleichenden Sagen -und Märchenkunde*, Bucarest, 1883, p. 6 ; *Exempla*, nº 51, p. 195 ; Clouston, *Eastern Romances*, p. 194, 511 ; Lüders, nº 7, p. 39 ; Kuttner, V, 27, nº 115 ; Ralston, p. 96 ; von der Leyen, p. 67 ; Jungbauer, nº 1, p. 19 ; *Folk-Lore*, XXXVI (1925), p. 364 ; Thompson, III, 152, F 647 ; IV, 147-148, J 1661.1.

320 (248). *La générosité d'Alexandre envers la mère de Darius III* : Valère Maxime, IV, 7, ext. 2.

321 (249). *Pyrrhus et Fabricius* : Valère Maxime, VI, 5, 1 ; Frontin, IV, 4, 2 ; Florus, I, 18, 21 ; Claudien, *De bello Gild.*, 271 et suiv. ; Aulu-Gelle, III, 8, 1 ; Ammien Marcellin, XXX, 1, 22 ; Cicéron, *De officiis*, I, 13 ; III, 22 ; Pauli, nº 660, éd. Bolte, II, 400.

322 (250). *Le taureau de Phalaris* : Valère Maxime, IX, 2, ext. 9 ; *Gesta Romanorum*, nº 48 ; Paul Orose, I, 19 ; Pauli, nº 116, éd. Bolte, II, 287 ; Wirth, *Danae*, p. 16, 18 ; Günter, *Legenden-Studien*, p. 21 ; Basset, III, 55 ; Tabarî-Zotenberg, II, 61.

323 (251). *Un saint apprivoise une lionne* : Migne, LXXIII, col. 756, 948 ; *Speculum laicorum*, nº 424 ; Ward, III, 652 ; *Romania*, XIII (1884), p. 38 ; *S. L. G.*, VIII (1808), p. 39.

324 (252). *Un prisonnier libéré par l'effet de la prière* : Saint Grégoire, *Dialogues*, IV, 57. Pour des miracles semblables, voir Grégoire de Tours, I, 45 ; II, 153, 325 ; III, 83-84, 219, 243, 251 ; Ward, II, 645 ; L. Dollfus, *Études sur le Moyen-Age espagnol*, Paris, 1894, p. 64 et suiv. ; *Liber exemplorum*, nº 21 ; Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, VIII, 30.

325 (253). *Octavien offre de nommer un avocat pour défendre un vétéran* : *Gesta Romanorum*, nº 87 ; Macrobe, *Les Saturnales*, II, 4 ; Ward, III, 140, 193, 566.

326 (254). *Saint Constantius méprisé pour sa petite stature* : Saint Grégoire, *Dialogues*, I, 5 ; voir aussi Gering, II, 13.

327 (255). *Le roi Antigone ne veut donner ni cadeau trop grand ni trop petit* : Sénèque, *Des bienfaits*, II, 17, 1 ; Ward, III, 158-159, 658 ; *R. H.*, X (1903), p. 86 ; Plutarque, *Apophthegmes des rois et capitaines*, c. 30 ; *De la mauvaise honte*, c. 9.

328 (256). *Une religieuse, qui avait charmé un chevalier par la beauté de ses yeux, se les arrache et les lui envoie* : Valère Maxime, IV, 5, ext. 1 ; Pauli, nº 11, éd. Bolte, II, 258 ; Klapper, p. 248 ; Wesselski, *Mönchslatein*, nº 66, p. 75 ; Ward, III, 611 ; Lecoy de la Marche, p. 386 ; Étienne de Bourbon, nº 248, 500 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 158 ; éd. Frenken, p. 26 ; Tawney-Penzer, III, 19 et suiv. ; Chavannes, II, 54 ; Basset, III, 543.

329 (257). *Sur les odeurs* : Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 191, p. 210-211 ; Suétone, *Vespasien*, c. 8.

330 (258). *Blasphémateur puni* : Welter, p. 398.

331 (259). *Octavien fait apprendre des métiers à ses enfants* : Jean de Salisbury, *Polycraticus*, VI, 4. Sur les métiers des princes, voir Bokhâri, p. 138 ; Chauvin, VI, 74, 196 ; Clouston, *Eastern Romances*, p. 437.

332 (260). *Sur l'avarice*[1] : *Légende dorée*, III, 409, Graesse, p. 809 ; Jacques de Vitry, éd. Frenken, nº 14, p. 104.

333 (261). *Inutilité de la prière pour un moine dissolu* : Migne, LXXIII, col. 876 ; Ward, III, 547, 650, 745, 878.

334 (262). *Un bon prédicateur qui n'avait gardé que son âne pour tout bien, s'en défait parce qu'il lui cause des distractions* : Jacques de Vitry, éd. Frenken, nº 47, p. 121 ; Ward, III, 658 ; Étienne de Bourbon, nº 203.

335 (263). *Notre Dame et le vieux chevalier dévot* : même thème que le nº 43.

336 (264). *Saint Florence et l'ours* : Saint Grégoire, *Dialogues*, III, 15.

337 (265). *La prière met en fuite le démon et attire l'ange gardien* : Migne, LXXIII, col. 795, 985, 1046 ; Klapper, p. 308.

338 (266). *Un saint moine prie pour la pluie* : Grégoire de Tours, III, 181.

339 (267). *Sur la prière d'un saint, des mouches forcent les assiégeants d'une ville à lever le siège* : Cassiodore, *Histoire tripartite*, V, 45.

340 (268). Même thème que le nº 7.

341 (269). *Un singe arrache la perruque d'une dame* : Étienne de Bour-

1. Manque au ms. de Paris.

bon, nº 274 ; Ward, III, 397 ; Pauli, nº 419, éd. Bolte, II, 354 ; *Speculum laicorum*, nº 440.

342 (270). *La vertu du silence.*

343 (271). *Une jeune fille s'imagine être damnée* : *Speculum laicorum*, nº 86 ; voir aussi *Légende dorée*, I, 77, Graesse, p. 46.

344 (272). *La houce partie* : Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 288, p. 260 ; éd. Frenken, p. 50 ; Bolte-Polívka, II, 135 ; von der Hagen, II, 389 ; Köhler, I, 381 ; Pauli, nº 436, éd. Bolte, II, 359-360 ; Chavannes, III, 14 ; Dutoit, IV, 51 ; Coxwell, nº 11, p. 418 ; Lüders, p. 282 ; Andrae, p. 335 ; *Liber exemplorum*, nº 143 ; Gaster, *Exempla*, nº 437, p. 267 ; Lidzbarski, p. 71-72 ; Günter, *Buddha*, p. 113 ; Thompson, IV, 19, J 121 ; *R. F.*, XXVII (1910), p. 357-358.

345 (273). *Vengeance exercée par un fils sur son père (sa mère) qui lui avait enseigné le vice* : Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 287, p. 259 ; éd. Frenken, p. 56 ; Étienne de Bourbon, nº 43 ; Ward, III, 25, 391, 432 ; *R. H.*, X (1903), p. 85 ; Pauli, nº 19, éd. Bolte, II, 261 ; Chauvin, VIII, 113 ; P. Champion, *François Villon* (1913), I, 33 ; *Z. V. V.*, XX (1910), p. 99 ; Wilhelmine de Bareith, *Mémoires* (1845), p. 144 ; comp. Lavisse, *La jeunesse du grand Frédéric* (1891), p. 204.

346 (274). *Un père se fait exécuter pour son fils.*

347 (275). *La patience du roi Antigone* : Sénèque, *De la colère*, III, 22, 2 ; Plutarque, *Apophthègmes des rois et capitaines*, c. 30.

348 (276). *La clémence de César* : Sénèque, *De la colère*, II, 23, 4.

349 (277). *Saint Dominique transforme des vers en bijoux* : Alfonso X, *Cantigas*, nº 204 ; comp. aussi Migne, LXXIII, col. 329.

350 (278). *La patience de saint Probus* : Saint Grégoire, *Dialogues*, IV, 19.

351 (279). *La patience de Théodore le Cyrénéen* : Valère Maxime, VI, 2, ext. 3.

— *La patience de Philippe, roi de Macédoine* : Sénèque, *De la colère*, III, 23.

352 (280). Même récit que le nº 222 (151).

353 (281). *La patience de César.*

354 (282). *Codrus* : Valère Maxime, V, 6, ext. 1 ; *Gesta Romanorum*, nº 41 ; *M. Ph.*, XIX, 272 ; Ward, III, 650.

355 (283). *Les héritiers d'un sarrasin converti poursuivent en justice un évêque qui avait fait à leur père la promesse de l'Évangile : « Centuplum accipietis », sans aucun résultat matériel*[1] : Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 96, p. 175 ; Klapper, p. 245 ; Ward, III, 7, 433.

1. Manque au ms. de Paris.

356 (284). *La tentation de la chair* : Migne, LXXIII, col. 893 ; *Speculum laicorum*, nº 355.

357 (285). *Diogène et Alexandre* : Valère Maxime, IV, 3, ext. 4 ; Sénèque, *Des bienfaits*, V, 4, 4 ; Ward, III, 111 ; Pauli, nº 802, éd. Bolte, II, 431 ; *Gesta Romanorum*, nº 183.

358 (286). *Un jeune homme riche épouse une jeune fille pauvre mais pieuse*[1] : *Légende dorée*, III, 425, Graesse, p. 818.

359 (287). *Jésus-Christ parmi les dieux romains* : Ward, III, 172. Cette historiette est basée sur une légende chrétienne bien connue ; voir Salomon Reinach, *Amalthée*, II (1930), p. 342-348.

360 (288). *Un ministre qui veut convertir son roi profite de ce que, dans une course qu'ils font déguisés, ils ont surpris un pauvre et sa femme se réjouissant de leur pauvreté, pour lui dire que son luxe doit paraître tout aussi étrange à celui qui s'est voué à la recherche de l'éternité* : Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 78, p. 168 ; Migne, LXXIII, col. 503 ; Chauvin, III, 102.

361 (289). *Le Paysan du Danube*[1] : La Fontaine, éd. Régnier, III, 138 et suiv.

362 (290). *Saint Antoine et le moine* : Migne, LXXIII, col. 909.

363 (291). *La mauvaise odeur émanant d'un jeune pécheur est plus désagréable à Dieu que la puanteur d'un cadavre* : Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 104, p. 178 ; Migne, LXXIII, col. 1014 ; *Speculum laicorum*, nº 360.

364 (292). *Saint Faustin ne tolère pas la sépulture d'un pécheur dans son église* : Saint Grégoire, *Dialogues*, IV, 52.

365 (293). *La confession d'un adultère fait en sorte qu'un homme possédé d'un démon qui dénonçait les délits de ce genre ne sait plus nommer le coupable* : Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 261, p. 245 ; Ward, II, 664-665 ; III, 21-22 ; Klapper, p. 329.

366 (294). *Un ermite, ayant perdu sa tranquillité à cause d'un petit trésor, s'en débarrasse promptement* : *Liber exemplorum*, nº 74 ; Ward, III, 281 ; *Romania*, XIII (1884), p. 28.

367 (295). *La carrière criminelle d'Irène de Byzance*[1] : Théophanès (Migne, *P. G.*, CVIII, col. 951 et suiv.) ; Georges le Moine (Migne, *P. G.*, CX, col. 967) ; comp. Ch. Diehl, *Figures byzantines*, I (1912), p. 77-109.

368 (296). *La pénitence légère, mais sincère*[1] : Migne, LXXIII, col. 920.

369 (297). *Le pénitent gai et le pénitent triste* : Migne, LXXIII, col. 882-883.

370 (298). *Riche pécheur emporté par le diable* : Saint Grégoire, *Dialogues*, IV, 38.

371 (299). *Un brigand tue un prêtre pour lui avoir imposé une pénitence*

1. Manque au ms. de Paris.

trop grave, mais se convertit après avoir accepté une pénitence légère[1] : Ward, III, 84, 432 ; *A. N. S.*, CXIX (1907), p. 356-357 ; Wright, nº 105, p. 94 ; Gering, II, 19 et suiv.

372 (300). Même récit que le nº 124 (53)[1].

373 (301). *La grenouille et le rat* : La Fontaine, éd. Régnier, I, 306 et suiv. ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 3, p. 135-136 ; Chauvin, II, 123 ; Uhland, *Schriften*, III, 78.

374 (302). *Défense de provoquer son prochain à se parjurer* : Saint Augustin, *Sermons*, c. 308 (Migne, XXXVIII, col. 1409) ; *Légende dorée*, II, 530, Graesse, p. 568 ; *Speculum laicorum*, nº 466.

375 (303). *La vision de saint Antoine mourant*[1] : Migne, LXXIII, col. 155 ; *Speculum laicorum*, nº 199.

376 (304). *Ubi sunt qui ante nos in mundo fuere* : Pierre Alphonse, nº 33 ; Chauvin, IX, 38 ; Firdousi, trad. Mohl, II, 271, 471 ; V, 215, 302 ; VI, 11, 27 ; VII, 311 ; Puymaigre, *La cour littéraire de Don Juan II, roi de Castille* (1873), I, 99, 198 ; II, 25 ; Dollfus, *Études sur le Moyen-Age espagnol*, p. 257, 290 ; Schack, *Poesie und Kunst der Araber in Spanien und Sicilien*, Stuttgart, 1877, I, 198 et suiv., 202 ; James Darmesteter, *Études iraniennes* (1883), II, 74 ; C. H. Becker, *Islamstudien*, Leipzig, 1924-1932, I, 501 et suiv.

377 (305). *Xerxès se rend compte de la vanité de toutes les choses terrestres* : Hérodote, VII, 45 ; Sénèque, *De la brièveté de la vie*, XVII, 1 ; *Speculum laicorum*, nº 314 ; Ward, III, 654.

379 (306) *Le sermon bref* : Hervieux, IV, 282 ; voir aussi *R. H.*, X (1903), p. 83.

380 (307). *Le renard et le loup dans le puits ; l'ingratitude du fermier pour le renard, son sauveur* : Pierre Alphonse, nº 21 ; Chauvin, III, 78 ; Köhler, II, 572 ; Dasent, *Tales from the Fjeld*, p. 119 ; Schmidt, *Griechische Märchen*, p. 3 ; Hahn, II, 113, 126 ; Haltrich, p. 279, 296 ; Krauss, *Tausend Sagen*, p. 360 ; *Sagen und Märchen*, I, 25 ; Geldart, p. 69 ; Haxthausen, I, 332 ; Zaunert, I, 341 ; Andrews, p. 53 ; Löwis of Menar, nº 43, p. 140 ; Lumholtz, I, 306 ; Wells, p. 184 ; Thompson, IV, 350, K 651.

381 (308). *La libéralité de Titus* : Suétone, *Titus*, c. 8 ; Eutrope, VII, 21 ; Boèce, *De cons. phil.*, II, 5 ; Jean de Salisbury, *Polycraticus*, III, 14.

382 (309). *L'empereur Otton III condamne un chevalier innocent sur l'accusation de l'impératrice adultère : Légende dorée*, III, 463, Graesse, p. 839 ; *A. N. S.*, CXVIII (1907), p. 340.

383 (310). *Le roi temporaire* : Chauvin, III, 101-102 ; *Gesta Romanorum*, nº 74 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 9, p. 137 ; éd. Fren-

1. Manque au ms. de Paris.

ken, p. 28-29 ; Liebrecht, p. 459 ; Lidzbarski, p. 149 ; Tendlau, p. 246 ; *Légende dorée*, III, 424, Graesse, p. 817.

384 (311). *La bourse perdue* : Pierre Alphonse, nº 15 ; Chauvin, IX, 26 ; Timoneda, nº 6 ; Andrae, p. 332 ; Clouston, *Popular Tales*, II, 367 ; *A. N. S.*, CXVII (1906), p. 302 ; Pauli, nº 115, éd. Bolte, II, 286 ; Thompson, IV, 86, J 1172.1.

385 (312). *Une femme vertueuse ne sent pas la mauvaise haleine de son mari* : Saint Jérôme, *Contre Jovinien* (Migne, XXIII, col. 287) ; Wesselski, *Mönchslatein*, nº 25, p. 32 ; Köhler, II, 600, 645 ; *A. N. S.*, CXIX (1907), p. 97 ; Pauli, nº 210, éd. Bolte, II, 311.

386 (313). *Sainte Dorothée* : *Légende dorée*, éd. Graesse, p. 910 et suiv.

387 (314). Même récit que le nº 328 (256).

388 (315). *Saint Thomas de Canterbury frappe de cécité une dame vaine* : Migne, CXC, col. 232 ; *Speculum laicorum*, nº 546.

389 (316). *Payer un lutin domestique, c'est le congédier* : Saint Grégoire, *Dialogues*, IV, 55 ; Bolte-Polívka, I, 364 et suiv. ; Sébillot, *Paganisme*, p. 204 ; Ranke, p. 146 ; Wentz, p. 88, 172 ; Fernán Caballero, *Cuentos* (1878), p. 81 ; Craigie, p. 198 ; G. Siefert, *Neue Jahrbücher f. d. klassische Altertum*, X (1902), p. 434 ; Alpenburg, p. 33, 115 ; Yeats, p. 112 = Kennedy, p. 136 et suiv. ; Kapff, p. 42 ; Grohmann, *Sagen aus Böhmen*, Prague, 1863, p. 142, 204 et suiv. ; *Légende dorée*, III, 271, Graesse, p. 732 ; Thompson, III, 73, F 420.5.1.5.

390 (317). *La mort de Maximin Daïa* : Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, IX, 10, 14 et suiv. (Migne, *P. G.*, XX, col. 835).

391 (318). *Le moine doit être un âne qui laboure* : Migne, LXXIII, col. 960 ; *Légende dorée*, III, 410, Graesse, p. 809.

392 (319). *Vision du moine Géronte* : Saint Grégoire, *Dialogues*, IV, 26.

393 (320). *Un maître, pour convaincre son élève de l'attrait du fruit défendu, lui interdit de toucher à deux plats entre lesquels était enfermé un oiseau, que sa curiosité fait bientôt échapper* : Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 13, p. 139 ; éd. Frenken, p. 35 ; Ward, III, 60-61, 554 ; Pauli, nº 398, éd. Bolte, II, 349 ; Klapper, p. 350 ; Étienne de Bourbon, nº 298 ; *A. N. S.*, CXVII (1906), p. 83 ; Espinosa, nº 76, p. 137 ; Jacobs, *More English Fairy Tales*, p. 109 ; *Revue des traditions populaires*, XXVIII (1913), p. 316 ; Aurbacher, I, 78 et suiv. ; Meier, p. 241 = Kapff, p. 108 ; Wesselski, *Mönchslatein*, nº 94, p. 110 ; Thompson, I, 400, C 324.

394 (321). *Regulus* : Valère Maxime, I, 1, 14 ; Paul Orose, IV, 11 ; Sénèque, *Des bienfaits*, III, 5, 2 ; *R. H.*, X (1903), p. 87.

395 (322). *Saint Isaac de Spolète et les faux mendiants* : Saint Grégoire, *Dialogues*, III, 14.

396 (323). *Un philosophe prédit la mort d'un tyran* : Pierre Alphonse,

nº 23 ; Chauvin, IX, 31-32 ; La Fontaine, éd. Régnier, II, 97 et suiv.

397 (324). *La prière de la veuve pour Denys le tyran* : Valère Maxime, VI, 2, ext. 2 ; *Gesta Romanorum*, nº 53 ; Köhler, II, 361, 560 ; Wright, nº 51 ; Dutoit, II, 272 ; Ulrich, p. 52 ; A. v. Chamisso, *Das Gebet der Witwe* (*Werke*, Leipzig, 1842, III, 115) ; A. France, *Œuvres*, VIII, 356 ; Thompson, IV, 29, J 229.8.

398 (325). *Contre la vengeance* : Sénèque, *De la clémence*, I, 19, 1-3, 26, 3-4.

399 (326). *Le diable sténographe* : Mussafia, II, 56 ; Ward, II, 704 ; III, 568, 584 ; J. Bolte, dans *Z. L. G.*, XI (1897), p. 249 ; Klapper, p. 258 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 239, p. 233-234 ; Étienne de Bourbon, nº 212 ; *Liber exemplorum*, nº 113 ; Jegerlehner, *Oberwallis*, p. 235 ; Vernaleken, *Alpensagen*, Vienne, 1858, p. 299 ; *S. A. V.*, XXIII (1920), p. 223-224 ; Arnason, II, 42 ; Strakkerjan, I, 310 ; Pröhle, I, 78.

400 (327). *La prophétie du mourant* : Saint Grégoire, *Dialogues*, IV, 26.

401 (328). *Le Roi laboureur* : *R. H.*, XLVI (1919), p. 516-547 ; LVI (1922), p. 265-284 ; *Revue des études slaves*, III (1923), p. 86-89 ; *Leuvensche Bijdragen*, XVI (1924), p. 93-100 ; Gnielczyk, p. 29 ; *M. S. G. V.*, IV, fasc. 7, p. 55 (1900).

Le compilateur a inséré dans ce récit une variante du nº 81 (10).

402 (329). *Mundus et Pauline* : Josèphe, *Antiquités juives*, XVIII, 3, 4 ; Lee, p. 123 et suiv. ; Benfey, I, 158 et suiv. ; O. Weinreich, *Der Trug des Nektanebos*, Leipzig, 1911, p. 91 et suiv.

403 (330). Variante du nº 198 (127) : Saint Grégoire, *Dialogues*, I, 12 ; Ward, III, 676 ; *Légende dorée*, II, 257, Graesse, p. 415.

404 (331). *Nabuchodonosor mange de l'herbe* : *Daniel*, IV, 12-13 ; Jacques de Vitry, éd. Frenken, nº 84, p. 139.

405 (332). *Le diable sous forme d'une jolie femme tente un saint évêque, mais se voit démasquer par saint André* : *Légende dorée*, I, 30 ; II, 489, Graesse, p. 19, 545 ; Klapper, p. 403 et suiv. ; *Speculum laicorum*, nº 184 ; Ward, III, 66, 540, 568, 641, 707 ; Amélineau, I, 26 ; Child, I, 14 ; A. Theuriet, *Contes de la marjolaine* (1902), p. 177 et suiv. ; Thompson, III, 327, H 543.1.

406 (333). *Saint Benoît, moine italien, revient sain et sauf des mains des Goths désirant le brûler vif* : Saint Grégoire, *Dialogues*, III, 18.

407 (334). *Les barils d'huile en dépôt* : Pierre Alphonse, nº 14 ; Chauvin, IX, 25 ; *Gesta Romanorum*, nº 246 ; Thompson, IV, 89, J 1176.2.

408 (335). *Le pape Léon se coupe la main* : *Légende dorée*, II, 170, Graesse, p. 367 ; Alfonso X, *Cantigas*, nº 206 ; Mussafia, II, 90 ; III, 24.

409 (336). *Saint Antoine s'exprime en faveur d'un manque total de cul-*

ture intellectuelle : Migne, LXXIII, col. 158 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 30, p. 145 ; éd. Frenken, nº 8, p. 102.

410 (337). *Le serpent dans la corbeille de viande* : Saint Grégoire, *Dialogues*, III, 14 ; voir aussi *Légende dorée*, I, 359 ; III, 163, Graesse, p. 209, 670.

411 (338). *L'enfant Papirius au sénat romain* : Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 236, p. 230 ; éd. Frenken, p. 56 ; *Gesta Romanorum*, nº 126 ; Pauli, nº 392, éd. Bolte, II, 347 ; Lecoy de la Marche, p. 437 ; D'Ancona, II, 126 et suiv. ; Chauvin, VIII, 197 ; Köhler, II, 557 ; Thompson, IV, 134, J 1546.

412 (339). *Les trésors impérissables* : Pierre Alphonse, nº 28 ; Chauvin, IX, 36.

413 (340). *La prise de Ravenne par Théodose II*[1] : Cassiodore, *Histoire tripartite*, XI, 18.

414 (341). *Un saint prêtre, en prenant les ordres, se sépare de sa femme et fuit son approche jusqu'au jour de sa mort* : Saint Grégoire, *Dialogues*, IV, 11.

415 (342). *Théodose le Grand et la révolte des Antiochéens*[1] : Cassiodore, *Histoire tripartite*, IX, 32 ; voir aussi Arnold Hug, *Antiochia und der Aufstand des Jahres 387 n. Chr.*, Winterthur, 1863.

416 (343). *La piété de Théodose II* : Cassiodore, *Histoire tripartite*, XI, 17 ; *Légende dorée*, III, 69, Graesse, p. 619.

417 (344). *Le corps d'un pécheur, enseveli dans une église, est emporté par deux diables* : Saint Grégoire, *Dialogues*, IV, 53.

418 (345). *Le corps d'un saint abbé dans son tombeau fait place au corps d'un moine de ses disciples* : *Ibid.*, III, 23.

419 (346). *Le corps d'un pécheur, enseveli dans une église, disparaît* : *Ibid.*, IV, 54.

420 (347). *La révolte des esclaves en Sicile* : Justin, XVIII, 3, 6-19.

421 (348). *La mort édifiante d'un moine d'Oporto.*

422 (349). *Les deux clercs*[1] : Pierre Alphonse, nº 6 ; Chauvin, IX, 19 ; Étienne de Bourbon, nº 193.

423 (350). Même récit que le nº 82 (11).

424 (351). *Punition d'un courtisan coupable d'avoir séduit sa filleule* : Saint Grégoire, *Dialogues*, IV, 32.

425 (352). *Histoire d'un chevalier devenu ermite et retiré à Constantinople qui feint la folie et qui assiste de ses conseils le fils d'un empereur, meurtrier de son frère* : Migne, LXXIII, col. 782, 1020, 1035 ; Ward, III, 68 ; Étienne de Borrbon, nº 173.

426 (353). *Sainte Cendrillon* : Migne, LXXIII, col. 1140 ; Pauli, nº 690, éd. Bolte, II, 405 ; Bolte-Polívka, I, 186.

427 (354). *Le diable sur la queue d'une jupe* : Jacques de Vitry, nº 243,

1. Manque au ms. de Paris.

éd. Crane, p. 235 ; *Speculum laicorum*, nº 435 ; *R. R.*, VI (1915), p. 222 ; Étienne de Bourbon, nº 282 ; Ward, III, 449, 638 ; Thompson, III, 240.

428 (355). *Si tacuisses, philosophus mansisses* : Hervieux, IV, 242-243.

429 (356). *La vertu du silence* : Migne, LXXIII, col. 866 ; *Speculum laicorum*, nº 534.

430 (357). *Sur les tentations* : Migne, LXXIII, col. 787.

431 (358). *Ne nous conduis pas en tentation.*

432 (359). *La tentation de saint Pachon* : Migne, LXXIII, col. 1130-1131.

433 (360). *Un grand nombre de diables est nécessaire pour faire l'œuvre du mal dans un monastère, mais un petit nombre suffit pour l'accomplir sur la place du marché* : *Romania*, XIII (1884), p. 233-234 ; *Speculum laicorum*, nº 576 ; Ward, III, 343, 469, 563, 651, 691, 694.

434 (361). *Le mystère de la trinité* : Klapper, p. 250 et suiv. ; Ward, III, 404.

435 (362). *La route et le sentier* : Pierre Alphonse, nº 16 ; Chauvin, IX, 27 ; Ward, III, 234, 633 ; Thompson, IV, 13.

436 (363). *Le pont et le gué* : voir le précédent.

437 (364). *Les loups et les brebis* : La Fontaine, éd. Régnier, I, 239 et suiv. ; Pauli, nº 447, éd. Bolte, II, 362 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 45, p. 152 ; éd. Frenken, nº 93, p. 143 ; Ward, III, 168-169 ; *R. R.*, VI (1915), p. 229 ; Thompson, IV, 278, K 191.

438 (365). *La mort de Cosroès Parviz* : *Légende dorée*, III, 47, Graesse, p. 606 ; Tabarî-Zotenberg, *Chronique*, II, 333 et suiv. ; Firdousi, trad. Mohl, VI, 450 et suiv. ; Th. Nöldeke, *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden*, Leyde, 1879, p. 362 ; *Neophilologus*, XX (1935), p. 145 et suiv. ; *Hispanic Review*, III (1935), p. 66-69.

439 (366). *Un écolier de Paris apparaît, après sa mort, à son ancien maître, sous un manteau fait de sophismes écrits qui l'écrasent* : Étienne de Bourbon, nº 9 ; Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 31, p. 145-146 ; Klapper, p. 251 ; *Légende dorée*, III, 270, Graesse, p. 731 ; *Romania*, XIII (1884), p. 46.

440 (367). *Gélimer, roi vandale, se rend compte de la vanité de toutes les choses terrestres* : Procope, *Guerre vandalique*, II, 7, 14 et suiv. ; voir F. Dahn, *Die Könige der Germanen*, I (1861), p. 179.

441 (368). *Le roi Edgard va à la chasse le dimanche pendant la messe*[1] : Ward, III, 693.

442 (369). *Pyrrhus d'Épire et les propos des Tarentins* : Valère Maxime, V, 1, ext. 3.

1. Manque au ms. de Paris.

443 (370). *Deux époux, que le diable n'avait pu diviser en trente ans, sont brouillés en un moment par les propos d'une méchante vieille*[1] : Étienne de Bourbon, nº 245 = Wesselski, *Mönchslatein*, nº 22, p. 27 ; Ward, III, 358, 399, 507, 654 ; *R. R.*, VI (1915), p. 234 ; Lecoy de la Marche, p. 436 ; Welter, p. 19 ; Chauvin, II, 158 ; Lidzbarski, p. 155 ; Wesselski, *Märchen*, p. 194-196 ; Lütolf, p. 188 ; Basset, II, 479 et suiv. ; Coxwell, p. 941 nº 1, ; Avenstrup-Treitel, p. 185 ; Stroebe, I, 301, nº 23 ; Bartsch, I, 515 ; Boehm-Specht, nº 5, p. 166 ; *Folk-Lore*, XL (1929), p. 144 ; *Revue des traditions populaires*, XXVIII (1913), p. 145 et suiv., 293 et suiv. ; *Z. V. V.*, IX (1899), p. 189, 311 ; Thompson, IV, 384-385, K 1085. Comparer aussi le proverbe serbe : *Kuda vrag ne može babu šalze*, « Où le diable ne peut rien, il envoie une vieille femme. »

444 (371). *Chacun sait où son soulier lui fait mal*[1] : Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, c. 5.

445 (372). *Le stratagème de Macrobe* : Hérodote, I, 207, 211 ; Valère Maxime, VII, 4, ext. 2 ; Frontin, II, 5, 12 ; Pauli, nº 661, éd. Bolte, II, 400 ; Ward, III, 159 ; Köhler, I, 512. Comparer aussi le nº 209 (138).

446 (373). *Bacchus* : Rhabanus Maurus, *De l'Univers*, XXII, 13.

447 (374). *Des quatre qualités du vin* : *Gesta Romanorum*, nº 159 ; Pauli, nº 244, éd. Bolte, II, 319 ; Dähnhardt, I, 298 et suiv. ; Kuttner, V, 3, nº 100 ; Tendlau, p. 159 ; Max Grünbaum, *Gesammelte Aufsätze zur Sprach- und Sagenkunde*, Berlin, 1901, p. 435 et suiv. ; Hahn, II, 91 ; Hyde, p. 74-75 ; Rodd, p. 142-143 ; Bent, p. 338 ; Cook, *Zeus*, I (1914), p. 171 ; Behary Day, nº 9, p. 138-146 ; Basset, III, 31 ; Strauss, p. 87, 90 ; Gaster, *Rumanian Bird Stories*, p. 92 ; *Revue des traditions populaires*, IV (1889), p. 411 ; *Z. V. V.*, XXI (1911), p. 183 ; Thompson, I, 269, A 2851.

448 (375). *Un gendre pauvre est préférable à un riche* : Valère Maxime, VII, 3, ext. 5 ; Ward, III, 421, 632.

449 (376). *Un ermite se mord la langue pour échapper à la tentation* : Migne, LXXIII, col. 19 ; Klapper, p. 333 et suiv. ; Ward, III, 343 ; *Légende dorée*, I, 160, Graesse, p. 94 ; *A. N. S.*, CXIX (1907), p. 96 ; voir aussi Valère Maxime, III, 3, ext. 4 ; Ammien Marcellin, XIV, 9, 6 ; Tertullien, *Ad nationes*, I, 18, 5 ; Pausanias, I, 23, 2 ; Pline, *Histoire naturelle*, VII, 23, 1 ; Boèce, *De cons. phil.*, II, 5 ; Hyg., *Fab.*, 257 ; Sénèque, *Controv.*, II, 5 ; Diogène Laërte, *Zénon l'Éléatique*, c. 5 ; *Anaxarchus*, c. 2 ; Hertz, p. 345 et suiv. ; Wirth, *Danae*, p. 20 ; Boissier, *Tacite* (1904), p. 174.

450 (377). Variante du nº 99 (28).

— Variante du nº 3.

1. Manque au ms. de Paris.

451 (378). *Le diable recommande le culte des reliques.*
452 (379). *Marthe et Marie* : Klapper, p. 345 et suiv.
453 (380). *Vision d'une jeune fille l'éclairant sur le sort de ses parents dans l'autre monde : son père, pieux et travailleur, au paradis, sa mère, paresseuse et dissolue, en enfer* : Jacques de Vitry, éd. Crane, nº 289, p. 260-261 ; Migne, LXXIII, col. 995 ; *Romania*, XIII (1884), p. 41 ; Klapper, p. 372 et suiv. ; Gering, II, 129 et suiv. ; *Liber exemplorum*, nº 195.
454 (381). *Diogène et Alexandre* : Pierre Alphonse, nº 27 ; Chauvin, IX, 35.
455 (382). *Un moine se croit trop bon pour travailler, préférant vivre aux dépens de son frère* : *Légende dorée*, III, 403, Graesse, p. 805. Comparer aussi le nº 452 (379).
456 (383). *Vénus et Vulcain* : Ovide, *Amores*, I, 9, 39-40 ; *Ars amatoria*, II, 561 et suiv. ; *Revue des traditions populaires*, XXIII (1908), p. 165 et suiv.
457 (384). *Les usuriers punis aux enfers* : *Speculum laicorum*, nº 579 a ; *Romania*, XIII (1884), p. 36-37.
458 (385). *Punition d'un usurier et de ses héritiers*[1] : Hervieux, IV, 338 ; *Speculum laicorum*, nº 575.
459 (386). *Le choix d'une épouse*[1].
460 (387). Même récit que le nº 358 (286)[1]. Texte manque.
461 (388). *Dispute de certains philosophes grecs avec un évêque chrétien* : Cassiodore, *Histoire tripartite*, II, 4.
462 (389). *Le diable s'agenouille en présence du saint sacrement* : *Speculum laicorum*, nº 269 a ; Ward, III, 407, 447, 644, 675 ; *R. R.*, VI (1915), p. 221 ; Thompson, III, 254, G 303.24.2.
463 (390). *Un moine se convainc de la présence réelle de Notre-Seigneur dans les deux espèces du saint sacrement* : Migne, LXXIII, col. 978-979.
464 (391). *Un chevalier français, après avoir suivi tous les pas de Notre-Seigneur jusqu'au lieu de son Ascension, rend l'âme en cet endroit* : Étienne de Bourbon, nº 102 ; Ward, III, 58, 484, 669, 631, 709 ; Welter, p. 28.
465 (392). *Saint Machaire et le crâne* : Migne, LXXIII, col. 797 ; *Speculum laicorum*, nº 339 ; Ward, II, 663 ; *Légende dorée*, I, 171, Graesse, p. 101 ; *Le Moyen-Age*, XXVI (1926), p. 85-92.
466 (393). *Un juif confie à la garde de saint Nicolas toutes ses possessions* : *Légende dorée*, I, 44, Graesse, p. 27 ; *A. N. S.*, CXVII (1906), p. 290 ; Schischmanoff, nº 60, p. 129 et suiv. ; Lucien, *Philopseudès*, c. 20.
467 (394). Même récit que le nº 415 (342).

1. Manque au ms. de Paris.

468 (395). *La mort d'un moine hypocrite* : Saint Grégoire, *Dialogues*, IV, 38.

— *Méduse*[1] : version différente du mythe classique (Ovide, *Les Métamorphoses*, IV, 772 et suiv.) et des légendes médiévales (Gervais de Tilbury, éd. Liebrecht, p. 11 et 92).

* * *

S'il ne peut donc s'agir d'un ouvrage original au sens moderne de ce mot, il nous reste à résoudre le problème de savoir si l'auteur espagnol a au moins le mérite d'un habile compilateur, si c'est lui-même qui a réuni les divers récits qui composent le recueil. Menéndez y Pelayo inclinait à le croire ; la plupart des autres critiques ont été plus sceptiques.

A en juger par les titres latins donnés aux récits, on pourrait être tenté d'y voir les survivances d'une version latine antérieure à l'espagnole. Ce serait pourtant une conclusion hâtive et peu justifiée. Nous connaissons, par ailleurs, des compilations en langue vulgaire, mais qui n'en ont pas moins des titres latins. Qu'il suffise de rappeler le grand recueil de Giovanni Sercambi de Lucques, contemporain de Clemente Sánchez. Si l'auteur de ce recueil de contes plutôt graveleux n'a pu résister à la tentation de se servir de la langue de Cicéron et des Pères de l'Église pour les titres de ses contes, à plus forte raison un auteur ecclésiastique, réunissant des *exempla* édifiants, était-il disposé à céder à la même tradition. Il n'y a donc rien à conclure de cette particularité du *Libro*.

Jetons un coup d'œil sur les bévues qu'il y a lieu de relever dans la compilation espagnole. Leur nombre est plutôt petit. En grande partie, ce ne sont que de simples méprises comme celles qu'on rencontre même dans des ouvrages plus modernes. Dans le nº 171 (100), par exemple, l'auteur, en citant sa source, indique le VIe livre de Valère Maxime ; l'anecdote en question a pourtant été puisée dans le Ve livre.

D'une importance bien autrement grave est une erreur qu'il y a à relever dans le nº 200 (129), pris dans les *Dialogues* de saint Grégoire. Le compilateur espagnol parle d'un moine *natural de Iber-*

1. Manque au ms. de Paris.

nia, c'est-à-dire de l'Irlande. L'original latin parle d'un moine né en Espagne (*Iberia*). De la part d'un compilateur *espagnol* puisant directement dans le texte latin, c'est là une bévue un peu forte, partant assez invraisemblable. Nous serions inclinés à l'attribuer à un compilateur non ibérien, français ou italien. Autant dire que Clemente Sánchez s'est servi non des originaux, mais d'une compilation toute faite.

Cette conclusion est confirmée par le n° 201 (130). Ce récit reproduit une vision attribuée par Bède le Vénérable à un fermier anglo-saxon, contemporain de saint Boniface. Le *Libro* s'exprime ainsi : *Cuenta Beda... que en el tiempo del emperador Constantino un homme que tenia una facienda é gentes en Inglaterra hobo de morir.* Il est probable que le compilateur espagnol croyait de bonne foi qu'il s'agissait de Constantin le Grand. Quoi qu'il en soit, cette version s'explique assez facilement. La vision racontée par Bède eut lieu pendant le règne de Constantin V, surnommé Copronyme (720-775), empereur de Byzance. Comme Bède n'en souffle mot, il résulte que la source du récit espagnol n'était pas le texte de l'historien anglais, mais quelque compilation historique synchronisant les rois anglo-saxons et les événements anglais avec les règnes des empereurs byzantins. Cette espèce de compilation était assez rare en Espagne (où l'on préférait naturellement synchroniser les rois goths avec les empereurs byzantins), mais très commune en Angleterre et en France, où Bède le Vénérable était d'ailleurs bien autrement goûté qu'en Espagne. Ces indices nous portent à croire que Clemente Sánchez n'a pas recueilli lui-même les matériaux de son ouvrage, qu'il les a trouvés tous préparés dans quelque recueil latin compilé en France ou en Angleterre.

Ce n'est pas à dire, bien entendu, que toutes les erreurs à relever dans le texte espagnol se trouvassent déjà dans la compilation mise à profit ; cela serait assurément faire trop d'honneur à notre compilateur. Il y a, au contraire, nombre de bévues qui sont clairement de son cru. En voici plusieurs :

Dans le n° 235 (164), le philosophe grec *Anaximène* (d'une anecdote empruntée à Valère Maxime) est devenu *Maximiano* : il s'agit d'une confusion avec Maximien, empereur romain (286-310), un des persécuteurs les plus fanatiques du christianisme.

Une erreur semblable dépare le nº 242 (171) puisé dans les *Dialogues* de saint Grégoire. Le héros de ce récit, saint Datius de Milan, a été transformé par le compilateur espagnol en *Daciano.* Or, Dacien n'est pas un saint, tant s'en faut : c'est le nom du jurisconsulte romain, persécuteur implacable des chrétiens, le même qui joue un rôle considérable dans les actes de saint Vincent, versifiés par Prudence.

Que la plupart des récits proviennent de la compilation latine mentionnée, c'est assez clair : elle a dû ressembler d'ailleurs à la grande majorité des recueils de ce genre, puisant aux mêmes sources qu'eux : les *Vies des saints Pères*, les *Dialogues* de saint Grégoire, Pierre Alphonse, Valère Maxime, Sénèque, auxquels il faut sans doute ajouter Jacques de Vitry, les *Gesta Romanorum* et la *Légende dorée*, pour ne rien dire des chroniques médiévales.

Y a-t-il dans notre recueil des récits foncièrement espagnols en ce sens qu'ils étaient inconnus ou du moins très rares dans le reste de l'Europe? Il y en a peut-être un, le nº 389 (328). Regardons-y de plus près.

Ce récit conte ce qui suit :

L'Empire romain étant une fois menacé par des peuples hostiles, les Romains demandèrent aux dieux ce qu'il fallait faire. Il leur fut répondu qu'ils devaient élire empereur (*príncipe*) celui qu'ils trouveraient en train de manger à une table de fer. On envoya sur-le-champ des chevaliers dans toutes les directions pour trouver cet homme. En passant par la Dalmatie, ils rencontrèrent un paysan qui venait de détacher les bœufs de sa charrue pour leur faire prendre un peu de repos. Puis il renversa la charrue, afin de s'en servir comme de table pour prendre un simple repas. Ayant vu les chevaliers, il alla à leur rencontre pour les inviter à partager ce repas. Les messagers virent bien qu'ils avaient atteint leur but. S'étant convaincus de plus de l'intelligence et des bonnes manières du paysan, ils lui déclarèrent l'objet de leur mission et l'emmenèrent à Rome, où il fut nommé empereur.

Suit une mention de la persécution des chrétiens par cet empereur et de son abdication. Puis le compilateur ajoute : *E fué asi que Diocleciano morió a ponzoña.*

Dans ce récit extrêmement curieux, il n'y a d'historique que le fait important que Dioclétien était, en effet, d'origine illyrienne (il paraît être né à Salone en Dalmatie) et fils de paysan, qu'il

persécutait les chrétiens et qu'il renonça au trône par une abdication volontaire. Tout le reste est fantaisiste : Dioclétien ne fut pas, comme Cincinnatus, appelé de la charrue au pouvoir : il avait été soldat et général sous plusieurs empereurs quand, en 284, à l'âge de quarante ans, il fut proclamé empereur par l'armée. Il est également avéré que Dioclétien, loin de mourir empoisonné, termina ses jours en 313 paisiblement en Dalmatie, où il s'était retiré à l'âge d'environ soixante-dix ans. Les légendes chrétiennes, imaginées après sa mort, le font mourir dans des peines atroces ou par ses propres mains : aucune d'elles ne mentionne le poison [1]. Le récit espagnol n'est donc ni historique ni légendaire, mais serait une pure invention de l'auteur.

Est-ce vraiment une invention? Nous ne le croyons pas. En tout cas, voici ce que conte la *Crónica de 1344* au sujet de l'élection d'un roi visigoth, le célèbre Wamba, l'un des derniers monarques de l'ancienne monarchie espagnole :

Les Goths, voyant leur pays sans roi et menacé du dehors, envoyèrent des messagers au pape. Le saint-père s'adressa à Dieu, le priant de révéler le roi futur. Dieu annonce que ce roi sera un laboureur du nom de Wamba. Les Goths envoient des messagers dans toutes les directions pour trouver ce personnage. Ces messagers rencontrent un paysan de ce nom en train de labourer son champ à l'heure de midi, quand sa femme lui apporte le dîner. Persuadés qu'ils ont enfin trouvé ce qu'ils cherchent, ils le proclament roi. Il refuse longtemps d'accepter cet honneur, mais finit par se rendre à leurs vœux.

Le *Poema de Fernán Gonçález* ajoute qu'il fallut le forcer à accepter la couronne, *car il savait qu'il mourrait par le poison.*

Ces récits et les versions parallèles ne font pas mention d'un repas du laboureur sur la charrue renversée. Que cet épisode soit néanmoins une partie intégrante de la légende, cela ressort de la légende tchèque de Přemysl :

Mécontents d'être gouvernés par une femme, la célèbre Libuše, les Bohémiens l'obligent à se choisir un époux. Après avoir consulté les dieux, Libuše convoque une assemblée populaire ; puis elle envoie des messagers à la suite de son cheval royal : ce cheval s'arrêtera devant

1. Voir le bon article de M. R.-B. Motzo dans l'*Enciclopedia italiana*, t. XII, p. 919 et suiv.

un champ où ils verront un paysan labourer, puis manger à une table de fer. Le cheval conduit les messagers à Stadiče où ils trouvent Přemysl, le laboureur destiné à devenir le premier roi de Bohême. Ayant été proclamé roi sur-le-champ même, le paysan renverse la charrue, tire du pain et du fromage de sa poche, se met à manger, se servant de la charrue comme d'une table, et invite les messagers à partager son repas avec lui. D'après le chroniqueur Dalimil, les messagers, en s'approchant du champ, trouvent le propriétaire déjà assis devant la charrue renversée, en train de manger. Il suit les messagers à la cour de Libuše pour épouser cette princesse et pour devenir l'ancêtre des anciens rois de Bohême.

Rien qu'à comparer ces deux légendes, l'espagnole et la tchèque, on se rend compte qu'elles ne sont que deux branches de la même tradition. Autant dire que la légende espagnole de Wamba connut, elle aussi, l'épisode du repas sur la table de fer, que le compilateur du *Libro* l'a donc puisé dans la légende de Wamba, que c'est lui, en définitive, qui a remplacé le nom de Wamba par celui de Dioclétien, autre roi laboureur, mais mieux connu, surtout parmi le clergé, que le roi visigoth. Le nº 389 (328) est donc un produit espagnol, œuvre de l'auteur du *Libro*, qui l'a inséré parmi les récits empruntés à une compilation étrangère.

Est-ce assez pour proclamer l'originalité du recueil de Clemente Sánchez? Nous ne le croyons pas : une hirondelle ne fait pas le printemps. Un seul récit, si intéressant fût-il, ne suffit pas à conférer à un recueil, comprenant en tout 468 récits, une originalité qu'à tous les autres points de vue il est loin de posséder.

ALEXANDRE HAGGERTY KRAPPE.

Washington, D. C.

VARIÉTÉS

UNE NOUVELLE HISTOIRE D'ESPAGNE[1]

Il existe déjà un certain nombre d'ouvrages embrassant dans son ensemble l'histoire de la péninsule ibérique. Sans remonter jusqu'aux œuvres vieillies, mais encore utilisables, de Rosseeuw Saint-Hilaire et de Lafuente, l'*Historia de España y de la Civilización española* de Don Rafael Altamira, l'*Historia de España y su influencia en la historia universal* de M. Ballesteros y Beretta sont connues et appréciées de tous ceux qu'intéresse à un titre quelconque l'évolution historique du peuple espagnol. Mais ces beaux travaux, en dépit de leurs mérites réels et indiscutables, ne nous fournissent cependant que des données trop sommaires. Le temps, en outre, n'est malheureusement plus où un seul homme pouvait parler avec compétence de tout le passé d'une grande nation. Il faut maintenant des œuvres collectives, où chaque spécialiste traite de la période qu'il connaît par ses recherches personnelles et ne traite que de celle-ci. C'est à ce genre d'ouvrages qu'a abouti l'énorme travail historique exécuté dans tous les pays. L'Espagne faisait jusqu'alors exception. Cette exception est à la veille de disparaître.

La maison madrilène d'édition Espasa-Calpe a, en effet, commencé, par un volume consacré à l'Espagne romaine, qui est le tome II de tout l'ouvrage, la publication d'une *Historia de España* dont la direction est assurée par Don Ramón Menéndez Pidal. Cette histoire comprendra seize volumes : « Espagne primitive », « Espagne romaine », « Espagne wisigothique », « Oviedo et Cordoue », « Léon, Navarre et Cordoue », « Entre Occitanie et Afrique », « Castille et Aragon », « L'achèvement de l'unité nationale », « L'époque des Rois catholiques », « L'empire espagnol », « La Contre-Réforme », « Rois et favoris », « Philippe V et Ferdinand VI », « Charles III et Charles IV », « Ferdinand VII et Isabelle II », « Révolution et Restauration », chacun d'environ 800 pages et abondamment illustré. Une liste imposante de collaborateurs, qui forme un véritable livre d'or des historiens espagnols, per-

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1936, p. 391.

met de garantir la valeur scientifique de cette œuvre, monument élevé à la gloire du passé de l'Espagne.

On peut se demander si les événements qui ensanglantent actuellement la péninsule ibérique n'empêcheront pas la poursuite et l'achèvement du travail projeté. Les adversaires qui s'affrontent professant un égal amour pour leur patrie commune, on doit espérer que cet amour inspirera les vainqueurs, quels qu'ils soient, et les incitera à encourager et à respecter les historiens espagnols qui ont entrepris la tâche de donner un tableau exact et complet du passé de leur noble pays.

Voyons, en examinant le volume paru, quelle conception de l'histoire se font les dirigeants de l'entreprise historique dont nous parlons. Ce premier volume est divisé en trois parties. L'une, consacrée à la conquête romaine de l'Espagne (218 av. J.-C.-19 ap. J.-C.), a pour auteurs MM. P. Bosch Gimpera et P. Aguado Bleye. La seconde, œuvre de Manuel Torres, nous décrit les institutions économiques, sociales, politiques et administratives de l'Espagne province romaine jusqu'en 409. La troisième, enfin, traite des lettres et des arts, les écrivains païens ayant été attribués à J. M. Pabón, les chrétiens à Pascual Galindo, les beaux-arts à J. R. Mélida et les arts industriels à P. M. de Artiñano et J. Ferrandi. En somme, trois sections : histoire politique et militaire, histoire des institutions, histoire littéraire et artistique, bien isolées les unes des autres. Sur la valeur de chacune de ces sections, nous ne doutons pas que les spécialistes s'accordent pour une louange méritée. Mais on peut se demander si cette exposition en compartiments presque étanches n'aurait pas pu être avantageusement remplacée par un récit suivi, où l'histoire des institutions comme celle des beaux-arts et de la littérature aurait eu sa place aux différents moments où les institutions, les beaux-arts et les belles-lettres expliquent certaines particularités de l'histoire politique ou s'expliquent par celle-ci. Pour ne prendre qu'un exemple, le christianisme de l'Espagne romaine fait l'objet d'un chapitre, intéressant d'ailleurs, de la deuxième partie ; mais les écrivains chrétiens sont étudiés dans un chapitre de la troisième partie et à l'écart des écrivains païens. Cette fragmentation permet au spécialiste de travailler plus à l'aise ; mais elle risque d'introduire quelque confusion dans l'esprit du lecteur en quête d'une simple information générale, qui nous semble en définitive être le type du lecteur normal d'œuvres historiques du genre de celle qui nous occupe ici.

Cette méthode, dont l'inconvénient n'est pas trop considérable pour un temps où l'Espagne forme un tout, une seule province de l'Empire romain, risque de devenir dangereuse quand elle s'appliquera à l'exposé des périodes où l'Espagne a connu de nombreuses divisions. Nous donnera-t-on pour chacun des royaumes de la couronne de Castille, pour chacun des états de la couronne d'Aragon, un exposé aussi morcelé?

Nous espérons bien le contraire, même si la réalisation de cette espérance implique un remaniement des manuscrits qui ont déjà pu être remis aux mains de l'éminent directeur de la publication.

Don Ramón Menéndez Pidal semble avoir compris son rôle comme l'a fait le directeur de la collection française *L'évolution de l'humanité.* Il a laissé à ses collaborateurs une liberté presque absolue, se réservant, dans une préface d'une certaine longueur, de tirer en quelque sorte la philosophie de l'histoire de la période traitée. C'est ainsi que le tome II de l'*Historia de España* débute par quarante pages d'introduction dues à l'auteur de l'*España del Cid* et de tant d'autres beaux travaux, pages riches de pensées, d'un style impeccable, qui n'ont qu'un tort, c'est de se trouver au commencement du volume ; car leur véritable place est à la fin. Cette introduction est une conclusion. Don Ramón Menéndez Pidal n'a pu l'écrire, étant le savant qu'il est, qu'après avoir lu tout le volume qu'elle résume.

Une autre méthode était possible. Nous voudrions espérer qu'elle l'est encore. C'est celle qu'a suivie E. Lavisse alors qu'il dirigeait l'*Histoire de France*, qui demeure, toute considération d'orgueil national mise à part, la plus parfaite des entreprises collectives d'histoire nationale qui ait été exécutée. Le grand historien français se faisait remettre par ses collaborateurs le manuscrit établi par eux après de nombreux entretiens avec lui. Ce manuscrit, il le modifiait, le récrivait même parfois en entier ou peu s'en faut, et cette intervention a donné à toute l'œuvre, même dans ses parties les moins réussies, une unité, une vie qui en ont assuré le succès prolongé. Or, cette méthode n'est possible que si l'on trouve un directeur dont l'autorité scientifique comme la valeur en tant qu'écrivain sont incontestées. *Avis rara !* Mais il se trouve qu'à l'heure actuelle l'Espagne possède un savant de cette envergure, c'est précisément Don Ramón Menéndez Pidal.

Ces qualités apparaissent complètement dans la magistrale introduction mise par le savant en tête du volume consacré à l'Espagne romaine. Trois divisions : apogée et décadence de l'Occident, l'Orient et l'Espagne, l'Occident après les invasions, divisions basées sur la chronologie, nous fournissent un magnifique cadre où l'histoire politique, les institutions, la vie intellectuelle et religieuse se fondent en un tout harmonieux et vivant. Un style imagé, avec de belles formules qui demeurent dans l'esprit, excite l'imagination, fournit un élément de pensée, en rend la lecture aussi passionnante qu'aisée. Le contraste est sensible quand, après avoir lu l'introduction, on passe au reste du volume. Ce n'est pas que les huit auteurs qui ont collaboré écrivent mal ; mais accablés par leur science, si l'on peut ainsi dire, soucieux de n'avancer rien qui ne soit bien établi et de fournir des renseignements minutieux et précis, leur style s'alourdit, manque d'aise. En un mot, ils savent trop et trop en détail pour nous fournir un récit

véritablement vivant. On sait qu'on peut leur faire pleine confiance. Après les avoir lus, on les consultera certainement ; on ne peut dire qu'on les lira par plaisir.

Or, l'histoire demeure un art même si elle est une science. Nous lui demandons de faire revivre pour nous le passé d'un pays, les hommes qui ont agi, qui ont pensé, qui ont souffert. Cette résurrection n'est possible qu'à l'aide d'artifices littéraires, dont l'existence doit être aussi peu sensible que possible tout en demeurant indispensable. C'est le privilège de quelques rares élus de pouvoir tout à la fois être de grands érudits et de grands historiens. Mais il est possible aux érudits de fournir à un grand historien la matière dans laquelle il taillera son chef-d'œuvre. Leurs noms ne seront connus que d'un petit nombre ; mais qu'importe? Pour faire connaître et aimer la vérité, il est indispensable de la présenter sous un aspect attrayant.

C'est à cette dernière préoccupation que l'on doit la riche illustration qui accompagne le volume, illustration qui comprend plus de 600 clichés photographiques sans compter les cartes, les reproductions en couleur à pleine page et d'admirables fac-similés d'inscriptions. Illustration extrêmement soignée, pour laquelle ont été mis à contribution les musées et les collections privées, sans compter d'étonnantes photographies aériennes. Il y a là pour l'historien, au sens large du mot, un véritable trésor d'information, trésor auquel il ne manque qu'une clef, une table complète des illustrations, seules les planches hors texte ayant été l'objet d'une table spéciale.

Enfin, puisque nous en sommes à cette question des *indices*, on doit regretter l'absence d'un *index rerum* qui permettrait une recherche rapide dans les questions d'institutions. C'est là une lacune facile à combler. Nous sommes certain que notre requête recevra satisfaction dans les volumes suivants.

Car nous désirons vivement que ce beau volume ne demeure pas isolé et que ses quinze frères viennent s'ajouter un jour à lui sur les rayons de nos bibliothèques. Que l'on tienne compte ou non des quelques critiques que nous avons cru devoir faire, il n'en reste pas moins vrai qu'avec l'achèvement de ce monument élevé à la gloire de leur patrie par les historiens espagnols, sous la direction de D. Ramón Menéndez Pidal, l'Espagne possédera une synthèse historique incomparable, où revivra son passé, plein de sombres périodes et de glorieux épanouissements, passé qui est un garant de l'avenir, quelque triste que puisse être le présent.

R. FAWTIER.

UNE DEVISE OCCASIONNELLE DE PHILIPPE II

On sait que le traité du Cateau-Cambrésis comportait, entre autres clauses, le mariage de Philippe II, roi d'Espagne, et d'Élisabeth de Valois, fille aînée de notre roi Henri II. Le traité fut signé le 3 avril 1559 et ledit mariage eut lieu le 22 juin à Notre-Dame de Paris, par procuration, le duc d'Albe y représentant son souverain.

Cette cérémonie fut suivie durant plusieurs jours de festins, bals, carrousels et tournois, jusqu'à celui du 30 juin, où le roi Henri II entra lui-même en lice et fut mortellement blessé. D'autres fêtes, qui devaient avoir lieu dans les premiers jours de juillet, furent aussitôt décommandées, notamment une comédie « qu'on esperoit representer en la maison de Guise, par le commandement de Monseigneur le Reverendissime Cardinal de Lorraine ».

A cette occasion, Ronsard composa vingt-quatre *Inscriptions en faveur de quelques grands seigneurs*. Ce sont autant de quatrains, qui, comme nous l'apprend encore le titre, « devoyent servir en la comedie ». La première de ces « inscriptions » honore à la fois le roi « treschrestien » (Henri II) et le roi « catholique » (Philippe II). La deuxième roule sur la devise permanente de Henri II, qui est bien connue, et voici la troisième :

Pour le Roy catholique
sur sa devise.

Espoir et *creinte* est la seule misere
Qui nous tourmente : et qui en ce bas lieu
Ainsi que toy ne *creint* plus ny *espere*,
Se doit nommer non pas homme mais Dieu.

J'ai souligné à dessein les mots répétés, qui, en toute évidence, correspondent à la devise attribuée alors à Philippe II. Mais quelle peut bien être cette devise? Nous l'avons vainement cherchée parmi celles qu'on lui attribue couramment, dont la principale, dans les années qui ont précédé ledit traité, est : *Dominus mihi adjutor*. Ni le *Trésor de numismatique* de Le Normant, ni le *Dictionnaire des devises* de Chassant et Tausin, ni l'*Histoire de Philippe II* de Watson, ni l'*Histoire d'Élisabeth de Valois* de Du Prat n'ont pu nous renseigner, non plus que l'érudit historien D. Antonio Ballesteros, qui pourtant au t. IV, p. 111, de son *Historia de España* reproduit un écusson de Philippe II avec une devise où on lit les mots SERÆ SPES VNA SENECTÆ (?).

Nous en concluons que la devise dont il est question ici fut donnée

au roi d'Espagne pour la circonstance : après le traité du Cateau-Cambrésis, en effet, Philippe II n'avait plus rien à « craindre » ni à « espérer », puisque ce traité mettait fin à une longue guerre et comblait ses vœux. Cette interprétation se trouve confirmée par un autre quatrain que composa Du Bellay, également en l'honneur de Philippe II, quelques semaines auparavant, à l'occasion d'un tournoi « entrepris » par le dauphin François :

Le Roy catholique.

Son heur l'a faict à tel honneur atteindre,
Qu'autre plus grand il ne peut *esperer*,
Et sa vertu l'a sceu tant asseurer,
Que la fortune il ne sçauroit plus *creindre*.

Les mots de valeur, qui sont à la rime, ne laissent aucun doute. La devise en question devait contenir ou les mots *spes* et *metus*, ou les infinitifs correspondants, et peut-être faut-il y voir un souvenir de la morale antique résumée en cette formule : *nec cupere, nec metuere.* Mais encore quelle était-elle exactement? Je fais appel ici aux « philippistes » des deux mondes et serai bien obligé à celui qui me la fera connaître, avec référence à l'appui, soit directement, soit par l'intermédiaire de cette *Revue*.

P. LAUMONIER,

Professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

« ESPARROS » ET NON « LESPARRE »

Pedro Mexía, le chroniste de Charles-Quint, contant, au livre III de son *Histoire*, la tentative faite en 1521 par Henri II d'Albret pour reprendre la Navarre, appelle André de Foix, le commandant en chef de l'armée française, « mosiur de Asparros [1] ». Sandoval de même : « Llegaron los Franceses con su Capitan general Monsieur de Asparròs, hermano de Monsieur de Lautrech, virrey de Milano [2]. » Les historiens espagnols modernes et contemporains le nomment autrement : Lafuente et Ballesteros ont imprimé : « Andres de Foix, señor de Lesparra [3]. » Lafuente ajoute, d'ailleurs, en note : « El Mr. de Asparros, que dicen Sandoval y nuestros historiadores. »

La correction apportée par Lafuente à Sandoval est malheureuse. Il n'en est pas, du reste, responsable. Il a été trompé par des érudits français. L'expédition de Navarre a été contée par Martin du Bellay dans ses *Mémoires*, publiés pour la première fois en 1569. Ces mémoires ont été reproduits dans toutes les collections de mémoires du XIXe siècle. L'auteur responsable de cette fausse identification est Jean-Antoine Roucher, le poète qu'a rendu immortel sa rencontre avec André Chénier, le 7 thermidor, dans la fatale charrette. Roucher a collaboré à la *Collection universelle des Mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France*, publiée à Londres par Duchesnay (67 volumes) à partir de 1785. Dans le sommaire mis en tête du livre I des *Mémoires* de du Bellay [4], on lit : « L'Esparre (*sic*) en moins de quinze jours remet toute la Navarre sous la domination de ses anciens maîtres. » Le texte des mémoires porte : « messire André de Foix, seigneur d'Asperaut », et « le seigneur d'Asperraut », et en note : « L'Esparre [5]. » La fausse identification est passée dans la médiocre réimpression de la collection Petitot [6] et dans la collection Buchon [7], insérée par les deux éditeurs dans le

1. Pedro Mexía, *Historia de Carlos Quinto*, publiée par R. Foulché-Delbosc (*Revue hispanique*, t. XLIV, 1918, p. 255).

2. Prudencio de Sandoval, *Historia de la vida y hechos del emperador Carlos V* (Pamplona, 1618, 2 vol. in-fol.), t. I, fol. 502 D. Cf. aussi fol. 506 C.

3. Modesto Lafuente, *Historia general de España*. Madrid, 1861, edicion económica, t. VI, p. 168. — Antonio Ballesteros y Beretta, *Historia de España y su influencia en la historia universal*. Barcelona, 1926, t. IV, primera parte, p. 201.

4. Au t. XVII de la collection.

5. P. 90, 91 et 110.

6. Petitot, *Collection complète des Mémoires relatifs à l'histoire de France*. Paris, 1827, t. XVII, p. 47 : « Lespare. »

7. Buchon, *Choix de chroniques et de mémoires*. Paris, 1836, t. II, p. 337 : « le seigneur de l'Esparre ».

texte lui-même. Si Michaud et Poujoulat, plus consciencieux, ont imprimé dans leur texte : « messire André de Foix, seigneur d'Asparros », et « le seigneur d'Asparrot, frère du seigneur de Lautrec », ils ont ajouté en note, combinant Roucher et Petitot : « André de Foix, seigneur de Lesparre, l'un des frères de Mme de Chateaubriand[1]. »

M. V.-L. Bourrilly a donné en 1905 une édition des *Fragments de la première Ogdoade* de Guillaume du Bellay, d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale. Cette ébauche incomplète a été une des sources des *Mémoires* de Martin, frère de Guillaume. Notre personnage y est appelé « Andreas Fuxius ab Aspario », « Asparotus[2] ». Martin du Bellay, dont M. Bourrilly a procuré une édition nouvelle pour la Société de l'histoire de France, a traduit : « le seigneur d'Asparrot », « messire André de Foix, seigneur d'Asparrot[3] ». Mais dans ces deux éditions on lit la note suivante : « André de Foix, sieur de Lesparre. » Ces notes sont dues au collaborateur de M. Bourrilly, Fleury Vindry. En effet, celui-ci, dans son *Dictionnaire de l'État-major français au XVIe siècle*, a consacré une notice à André de Foix : « André de Foix, sieur de Lesparre ou Asparros. » Il donne donc la graphie de Mexía et de Sandoval. Mais il n'hésite pas à préférer celle de Roucher, Petitot, Buchon, Michaud et Poujoulat, et, en tête de sa notice, il imprime hardiment : « Compagnie Lesparre[4]. »

André de Foix n'a jamais été seigneur de Lesparre, en Médoc. La sirie de Lesparre a appartenu à son frère Odet de Foix, le maréchal de Lautrec, à la suite de son mariage avec Charlotte d'Albret, fille de Jean d'Albret, sire d'Orval et de Lesparre[5]. Mais ce dut être postérieurement à la mort de ce dernier, qui se place en 1524. De toute façon, c'est Odet, et non André, qui fut sire de Lesparre.

Le véritable nom d'André de Foix est « seigneur d'Esparros ». C'est ainsi que le désignent les documents originaux. En appendice de son édition des fragments de la première *Ogdoade* de Guillaume du Bellay, M. Bourrilly a publié une lettre de François Ier à ses ambassadeurs à Calais, du 26 août 1521, où il est question de la seconde tentative faite, après la défaite d'André de Foix à Noain, le 30 juin 1521, par Bonnivet. On y lit : « Quant à l'Admiral, il a les six mil lansquenetz qui sont jà oultre Bourdeaulx, qui est une fort belle bende, car je l'ay veue ; il fait dix mil hommes de pié et quatre mil le roy de Navarre. Et pour le

1. Michaud et Poujoulat, *Nouvelle collection des mémoires pour servir à l'histoire de France*. Paris, 1838, t. V, p. 132 et 137.

2. P. 52 et 56.

3. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, publiés par V.-L. Bourrilly et F. Vindry (Paris, 1908-1919, 4 vol. in-8°), t. I, p. 104, 105, 124.

4. Fleury Vindry, *Dictionnaire de l'État-major français au XVIe siècle*, 1re partie, Gendarmerie. Paris, 1908, in-8°, p. 208.

5. Rabanis, *Précis historique sur la seigneurie de Lesparre* (*Actes de l'Académie de Bordeaux*, 1845, p. 136).

moins se retrouvera de dix huit à vingt mil hommes de pié et de six à sept cens hommes d'armes d'ordonnance, et j'ay reduit mes arrière-bans de toute Guyenne et Poictou, qui me font de trois à quatre cens hommes d'armes bien equippez, comme m'a escript le dict Admiral. Et me semble avec l'aide de Dieu que c'est pour faire quelque bonne chose, veu qu'il n'est rien de si vray que le filz du roy Federich est hors de prison par la main des Valensiens et que dedans le royaume de Navarre n'est demouré que quatre mil hommes bien mal payez et se sont tous retirez les princes, reservé le connestable, et encore les communes ne sonnent mot, sinon Vallance, si croy-je, mais qu'ilz voyent telle force en leur pays, qu'ilz feront quelque novité comme ilz avoient commencé de faire avant que M. d'Esparoz fut deffaict. Par quoy je ne puis que esperer bien de ce costé-là[1]. »

D'autre part, le *Catalogue des actes de François Ier* donne l'analyse de sept documents concernant André de Foix. Tous l'appellent « le sieur d'Esparros », ou « M. d'Esparros[2] ». Je n'en citerai qu'un : c'est un mandement aux juges de la Tour carrée de faire payer à Jean Georget, écuyer de cuisine du dauphin et du duc d'Orléans, la somme de 631 livres 18 sous 10 deniers qui lui est redue par le roi sur le compte qu'il a naguère rendu de l'administration de certains deniers pour achat de blé et de vin à l'armée de Navarre, commandée par le sr d'Esparros, l'an 1521[3].

La seigneurie d'Esparros était en Bigorre. C'était une des quatre Baronnies. Esparros est un village des Hautes-Pyrénées, arrondissement de Bagnères-de-Bigorre, canton de La Barthe-de-Neste.

Pedro Mexía et Sandoval ont donc raison contre les historiens espagnols modernes, induits en erreur par la fantaisie d'un poète qui se croyait érudit.

Paul COURTEAULT.

1. *Fragments de la première Ogdoade de Guillaume du Bellay, seigneur de Langey.* Paris, 1905, in-8°, p. 159-160.

2. *Catalogue*, t. V, n° 18342 ; t. VI, nos 18972, 19071, 19144 ; t. VII, nos 27429, 28415 ; t. VIII, n° 30240.

3. Arch. nat., J 961[11], n° 47 (t. VIII, n° 30240).

BIBLIOGRAPHIE

La lengua poética de Góngora (Parte primera), por **Dâmaso Alonso** (Anejo XX à la *Revista de Filologia Española*). Madrid, S. Aguirre, impresor, Alvarez de Castro, 40, 1935 ; in-8°, 230 p. 15 ptas.

J'ai dit un mot de la nouvelle édition avec « versión en prosa », par M. D. Alonso, des *Soledades* (*Bull. hisp.*, 1936, p. 397). La présente étude contient une introduction : « Los dos Góngoras », et six chapitres : « I et II, Cultismos ; III, Dificultades de la sintaxis gongorina ; IV, Repetición de fórmulas gongorinas ; V, Cultismos sintácticos ; VI, Hipérbaton. » Une seconde partie portera sur la métaphore, l'hyperbole, les allusions, le rythme, la couleur, etc., bref, l'art de Góngora.

Sur la métaphore, il a paru en 1933 une étude d'Eunice Joiner Gates (cf. *Bull. hisp.*, 1935, p. 236) ; et il en est question, comme de l'art de Góngora en général, dans l'article que nous avons publié de Léontine Salembien (1929-1930)[1]. En 1932 paraissait la traduction partielle, avec introduction, de L.-P. Thomas (cf. *Bull. hisp.*, 1932, p. 271). C'est dire qu'entre la rédaction du travail qui lui valut un prix en 1927 et l'actuelle publication il a paru des études sur l'auteur auquel s'était attaché M. D. A., et l'on peut y voir le résultat d'une de ces poussées de végétation érudite que provoquent les centenaires depuis qu'on en célèbre ; sans doute aussi, et très naturellement, celui du mouvement d'attention provoqué par l'article de Foulché-Delbosc sur les mss. de Góngora (*Rev. hisp.*, 1900, p. 454-504) et par les livres bien connus de Lucien-Paul Thomas (1909-1911) ; enfin, par les études d'Alfonso Reyes (à partir de 1911) et de Miguel Artigas (1925). En France, l'attirance de Góngora s'est manifestée sur des écrivains pour qui il fut plutôt un nom sonore et un symbole, et (pourquoi ne pas le dire aussi ?) dans notre enseignement supérieur, qui le mettait dès 1902 (cf. *Bull. hisp.*, p. 366) au programme de l'agrégation d'espagnol, récemment créée. Ne puis-je rappeler ici (cf. *Ibid.*, p. 370) qu'Ernest Mérimée fai-

1. La thèse exposée par M. D. A. dans son éd. des *Soledades* de 1927 y est signalée p. 297-298 (1929) : il s'agit de la « clarté » de cette poésie, que je reconnais volontiers à condition de comprendre de quoi il s'agit (cf. le c. r. cité ci-dessus).

sait relever à l'intention des candidats, par un de ses étudiants, A. Talut, les variantes, pour les poésies insérées par Quintana dans son *Tesoro* (Baudry, 1861), du ms. Chacón, dont Foulché-Delbosc venait de montrer l'importance[1]; car, en définitive, c'est à la curiosité de l'érudit bibliophile qu'était le directeur de la *Revue hispanique* qu'est dû ce retour vers Góngora, dans le plan de la critique. Et c'est à lui que nous devons la première bibliographie des œuvres imprimées (*Revue hispanique*, 1908; cf. *Bull. hisp.*, 1909, p. 323) et la première édition moderne (1921). Basée sur le ms. Chacón, son édition est remplacée à présent par celle, si jolie et si peu encombrante, qu'à juste titre ont dédiée à sa mémoire Juan et Isabel Millé y Giménez (Aguilar, editor, Madrid, s. d.)[2]. N'oublions pas celle des *Romances*, due à J. Mª de Cossío (1927), et celle du *Polifemo*, donnée (1923) par Alfonso Reyes, l'ingénieux auteur des *Cuestiones gongorinas* (1927), dont J. et I. M. G. ont tiré parti. Et rappelons le nº 4 de 1927, consacré tout entier à Góngora par la *Rev. de Fil. Esp.*, avec une abondante bibliographie de ce qui a été publié à l'occasion de son tricentenaire, floraison formidable qui annonce celle d'un autre tricentenaire, celui de Lope.

« Han fracasado casi todas las correcciones de fechas propuestas por

1. M. D. A. a donc en somme raison, bien que son affirmation puisse paraître, au premier abord, quelque peu péremptoire, de dire en débutant (p. 9) : « Probáblemente no había a principios de este siglo en ninguna de las grandes literaturas europeas un clásico peor conocido que Góngora. No se conocía a Góngora... »

J'ajouterai, en ce qui concerne notre agrégation, que la question du gongorisme figure à nouveau aux programmes de 1908 (cf. *Bull. hisp.*, 1907, p. 423, avec abondante bibliographie), de 1927 (*Ibid.*, 1926, p. 379), de 1931 (*Ibid.*, 1930, p. 411), 1936 (*Ibid.*, 1935, p. 498), cette dernière fois avec Garcilaso et Herrera, desquels on ne doit pas séparer Góngora lui-même, et qui sont revenus souvent alternativement dans nos programmes d'enseignement supérieur au cours de ces trente-cinq dernières années.

2. Ils ont groupé les poésies par genres : *Romances*, *Letrillas y otras composiciones de arte menor*, *Sonetos*, *Otras composiciones de arte menor*, *Poemas (Polifemo, Soledades, Panegírico)*, *Otras dramáticas ;* ils donnent d'abord, sous une numérotation en chiffres arabes, les pièces tirées par F.-D. du manuscrit Chacón et considérées comme authentiques ; puis, sous chiffres romains, les 77 compositions considérees par le même éditeur comme attribuables, plus 23 qu'ils admettent comme telles. Ils ont adopté cette division très rationnelle en suivant chaque genre (en dehors des *Poemas*, pour lesquels la question d'authenticité ne se pose pas). Ils ont dressé, d'autre part, un *Indice de poesías que han sido atribuídas a D. L. de G.*, où celui de F.-D. se trouve utilisé et complété, et où figurent aussi, naturellement, les cent pièces insérées par eux comme *atribuibles*. Enfin, les dates sont données, là où c'est possible ; et c'est dans l'ordre chronologique, certain ou probable, que se succèdent les pièces dans chacune des catégories ci-dessus indiquées. Il y a, en outre, une poésie latine, une seule, *atribuible*, incluse dans le recueil de F.-D., un épigramme daté de 1611 et adressé au P. Francisco de Castro, S. J. — Puis vient l'*Epistolario ;* enfin, l'*Indice de personas*, les notes, les appendices et, après l'*Indice de poesías... atribuídas*, celui de toutes les compositions poétiques comprises dans le volume, par ordre alphabétique du premier vers. — J'ai tenu à signaler avec quelques détails cette utile et méritante publication, à laquelle la modestie de ses auteurs ne devrait pas faire tort.

Foulché-Delbosc en la edición de 1921 », déclare M. D. A. (p. 12) au sujet des dates données par le ms. Chacón. M. Millé-Giménez rejetait (p. xxxiv des *Obras completas*) 14 des 28 corrections proposées ; M. D. A. n'en récuse que 12 et, acceptant les 8 que propose M. M.-G., constate qu'on arrive ainsi à un total de 24 dates erronées, sur les 423 qu'indique ledit ms. : c'est évidemment une proposition bien faible, et la chronologie de Chacón reste en somme solide.

Il y a là une conclusion provisoire, mais importante, après les tâtonnements auxquels a donné lieu cette chronologie. C'est sur elle que M. D. A. appuie sa thèse ; il y voit avec raison « un utilísimo instrumento de trabajo que nos permite seguir casi día tras día la evolución del estilo poético de Góngora » (p. 14).

Tout d'abord, il a soin de rappeler que le *Panegírico* est bien postérieur à la date (1609) qu'on lui assignait jadis, et que la *Canción a la Toma de Larache* doit être avancée jusqu'à 1610, ainsi que l'a proposé J. Millé y G. (*Obras*, p. 605) et que l'indique Léontine Salembien (*Bull. hisp.*, 1930, p. 114), alors que le ms. Chacón marque 1612 et F.-D. 1611.

Il s'agit alors de démontrer qu'il n'y a pas de solution de continuité chronologiquement dans l'art de Góngora. Le romance d'*Angélica y Medoro*, daté de 1602 (nº XIV des *Romances* dans la *B. A. E.*; 48 dans l'éd. Millé), sert à M. D. A. de pièce démonstrative. Oppositions et parallélismes ; allusions et périphrases ; métaphores, images, hyperboles ; cultismes ; *conceptos*, *chistes*, tout s'y trouve déjà, aussi bien que dans ce qu'on a appelé les œuvres de la 2e manière. Le maniérisme, autrement dit l'affectation, s'y caractérise par les mêmes traits., Conclusion (en ce langage géométrique si en faveur aujourd'hui) : division longitudinale, et non transversale (p. 40) ; avec cette réserve importante :

> ... esta división no es fundamental, no llega a la entraña del único e indivisible Góngora ; pero separa claramente la apariencia externa de sus dos grupos de poesía.

L'hyperbate occupe à elle seule un des plus longs chapitres, le dernier, de cette étude. Elle est, à vrai dire, des plus caractéristiques de la manière de Góngora. Sans doute, on la retrouve dans Garcilaso, chez qui M. D. A. en rappelle (p. 185) quelques exemples, cités déjà ailleurs ; j'en ai moi-même relevé quelques-uns jadis (*Bull. hisp.*, 1920, p. 253 [1]). Il en reproduit un grand nombre d'Herrera, « no pocas violentas..., y totalmente imposibles en la lengua hablada » (p. 188) ; il y a, en effet, hyperbate et hyperbate : celle que donne tel dictionnaire (Th. Bé-

1. Il est vrai que j'ai laissé passer là une belle « coquille » : « hyperbole » pour « hyperbate ».

nard, 59e éd., 1895), sous cet exemple, *les leçons... que de vous il reçoit*, n'est pas du type forcé, ni forcené, non plus que celle du petit Larousse (48e éd.) de 1881, « *là coule un clair ruisseau*, au lieu de *un clair ruisseau coule là* » ; plus impressionnantes sont celles de Gazier (1908), *Faisons de ce trésor Jéhu dépositaire*, et surtout du Littré, *Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir*. Mais tout cela est bien timide à côté de *un torrente es su barba impetuoso*, ou *un monte era de miembros eminente*.

Qui douterait par avance de l'effet produit par l'*hiperbatonisación* (comme dit M. D. A.) à outrance, dans le *Polifemo* et les *Soledades?* Mais le procédé, pratiqué chez ses devanciers comme par les poètes andalous des *Flores* de Espinosa (1600), est déjà recherché par Góngora dès ses premiers essais, dès 1580, dans la *canción* en l'honneur de « *Las* » *Lusiadas*[1] traduites par Luis de Tapia (« *Cuanta* pechos heroicos te dan fama clarífica »), si bourrée de mythologie et de géographie (les deux grands vestiaires de la poésie savante) et si notable par ses rimes *esdrújulas*.

Je n'insiste pas sur les autres caractéristiques du style gongoresque appelé 2e manière. On les retrouve en réalité tout au long de cette œuvre étrange, *llamativa*, tapageuse, d'un poème qui, s'il prend son art au sérieux, s'y amuse[2] aux difficultés, aux tours prestigieux et mi-

1. En réalité, le titre de cette traduction porte « *La Lusiada* de el famoso poeta L. de C... » (no 508 de Salvá), et c'est parmi les poésies liminaires de ce volume que figure la *canción* de Góngora, très maniérée (le thème s'y prêtait et c'était l'occasion d'emboucher la trompette), mais un tantinet ridicule par suite de l'emploi de ces rimes *esdrújulas* auxquelles Lope fait de si plaisantes allusions à propos de Bartolomé Cairasco de Figueroa :

« Alborotó las musas de Caìrasco,
Que esdrujular el mundo
Amenazaron con rigor profundo... »
(*Laurel de Apolo*, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 192.)

« Mas dejando esos versos a Caìrasco... »
(*Epistola a J. P. Bonet*, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 406).

Cela quand il vient d'en employer lui-même. Il est plus mordant encore dans la *Dorotea* (p. 217 de l'éd. A. Castro), où il cite d'autres vers du même poète :

« Y tiene una carátula
Que la haréis mejor con una espátula »,

et ses interlocuteurs déclarent que « las vozes esdrúxulas son hinchazón del verso. — No sino lobanillo (kyste) — Fuera de ser más culto, está más crespo. » J'insiste sur ce détail, qui montre, dès 1580, Góngora recourant à tous les moyens de se singulariser (et tous ne furent pas, comme on voit, du goût de tout le monde), et même sans paraître se rendre compte que ces « voces esdrújulas » ne convenaient tout de même guère au genre sérieux : aussi sa *canción a la Lusiada* a-t-elle un son gouailleur ; serait-ce voulu?

2. J'oserais dire tout court et tout bonnement qu'il s'amuse. Pas seulement quand il dessine du burlesque ou du grotesque (cf. *Bull. hisp.*, 1931, p. 328), mais un peu

rifiques. Et dans cette virtuosité il a été constant avec lui-même, sans déviation causée par quelque influence étrangère. Góngora s'explique par Garcilaso, par Herrera et par Góngora lui-même. Les influences qu'il a pu subir étaient massives, antérieures et enveloppantes. C'étaient celles de l'époque, et de toute une préparation séculaire.

G. CIROT.

Antonio López de Vega, *Paradoxas racionales* escritas en forma de diálogos, del género narrativo la primera, del activo las demás, entre un cortesano y un filósofo, editadas con una introducción por **Erasmo Buceta** (*Revista de Fil. Esp.*, Anejo XXI). Madrid, Hernando ; in-8°, XLIII-138 p. 15 ptas.

Le Portugais Antonio López de Vega a eu une singulière fortune en Espagne. Ayant écrit en espagnol, au temps où son pays avait pour roi Philippe III, puis Philippe IV d'Espagne, puis Jean de Bragance, tout comme son compatriote et contemporain Francisco Manoel de Mello, qui lui survécut dix ans, il a sa place dans l'histoire de la Littérature espagnole, d'autant qu'il a une certaine réputation comme poète[1] dès le temps de Lope de Vega ; mais au XVIIIe siècle c'est sa prose qui trouve des admirateurs, entre autres Juan Pablo Forner dans ses *Exequias* et Gregorio Mayáns y Siscar dans ses *Origenes de la lengua española ;* sa prose et aussi sa pensée, et ce dernier va jusqu'à dire que « en el ingenio parcce un Seneca, i en el decir le excede »! C'est ce que nous expose M. E. B. en manière d'introduction, tout en nous avertissant qu'il n'a pas grand'chose à ajouter à la biographie actuellement connue de cet auteur (que ni E. Mérimée, ni Hurtadò et González Palencia ne mentionnent dans leurs manuels), si ce n'est pour affirmer : 1° qu'il ne mourut pas avant le début de 1655, date de ses *Paradojas*, ni probablement même avant 1656, puisque (témoignage de premier ordre) Nic. Antonio déclare qu'il vivait encore cette année-là, septuagénaire, et à Madrid ; 2° qu'il ne fut pas, comme l'a avancé Ticknor, ingrat envers Lope, puisque, bien au contraire, il a loué Lope quand celui-ci était mort.

Pour donner une idée de ce qu'est ce livre de *Paradoxas racionales*, le mieux est encore de transcrire les titres des cinq dialogues qui suivent la *Paradoxa primera* (*El solitario en la Corte*) :

1° La diferencia de la sangre i de los nacimientos, ni tiene verdad en la naturaleza ni es más que una vanidad ridícula al verdadero filósofo.

toujours. Et n'a-t-il pas raison? L' « art poétique », après tout, n'est pas nécessairement un office pontifical !

1. Cf. Salvá (*Catálogo*, n° 741), qui signale sa *Lirica poesia* (Madrid, 1620), inconnue

2º Las insignias honoríficas, la administración del gobierno i magistrados públicos, más son incomodidades que honores, i assí, el apetecerlas como el gloriarse en ellas, es manifiesta lesión de juicio.

3º La profesión de las armas, tan gloriosa, según la razón política, es, según la natural, una brutalidad indigna de hombres, i el valor militar, según la misma, se deve antes llamar fiereza que valor.

4º Lo que comúnmente se llama honra es la tiranía más loca i el saber despreciarla será la comodidad más cuerda.

5º En las contiendas literarias, más desayuda que aprovecha la modestia, i el que ne se hiziere temer con el modo no se hará estimar con la sustancia.

C'est seulement en 1935 que ces paradoxes ont été publiés ; mais songeons que c'est en 1655, au temps de Philippe IV, cinq ans avant le mariage de Marie-Thérèse avec Louis XIV, qu'ils ont été rédigés ; et s'ils ne furent pas imprimés dès lors, ce n'est pas, comme l'ont cru Ticknor et ses traducteurs espagnols, faute d'*imprimatur*, car le manuscrit original, celui que reproduit M. E. B., en est pourvu[1].

Des « Paradoxas », en latin et en espagnol, il en avait paru depuis plus d'un siècle en Espagne, M. D. A. a soin de le rappeler, et il en cite de sérieux, mais aussi de plaisants, jeux académiques tout à fait dans l'esprit du temps de Quevedo : éloge des grands nez, des *bubas*, des *cuernos* (par Gutierre de Cetina) ; allusions de Pero Mexía à l'éloge de la fièvre quarte, de la fièvre tout court, de la mouche, du moustique, de la calvitie. Et tout cela n'est-ce pas autant de répliques plus ou moins géniales de l'*Éloge de la folie* d'Érasme? Mais il ne s'agit pas précisément ici de boutades, *jocoserias*. Non, l'auteur s'engage à fond dans des affirmations qui tranchent avec l'idéologie du temps, qui sont peu XVII[e] siècle et surtout peu castillanes, si bien que, sans être prouvée, l'origine juive de l'auteur, affirmée par Villamediana (si toutefois il ne parle pas d'un autre Antonio de la Vega), pourrait être mise en cause pour expliquer cette mentalité, si opposée à celle que Corneille venait, d'après Guillén de Castro et Alarcón, de fixer à jamais chez nous comme typique de la nation espagnole. Il est fort naturel, en tout cas, de supposer qu'un étranger, un Portugais surtout, ait eu dans « la corte barroca del último Habsburgo » (p. XXXVI) des réactions qui détonnent dans l'ensemble de la littérature d'alors. Au surplus, 1655, pour l'Espagne, c'est bien la décadence habsbourgeoise, et l'on est loin encore de la renaissance bourbonienne, qui provoquera cet admirable mouvement en avant pendant tout le XVIII[e] siècle, mouvement pas assez admiré des Espagnols eux-mêmes.

López de Vega est aussi l'auteur de deux autres traités qui peuvent

de Ticknor et de ses traducteurs, et signale que « la tercera parte... contiene exclusivamente poesías portuguesas ».

1. Il y a bien des audaces aussi dans le chapitre « Des Grands » de La Bruyère ; mais les *Caractères* sont de 1688.

se classer dans la même catégorie : *Heráclito y Demócrito de nuestro siglo* (1641) et *El perfecto Señor* (1626 et 1652[1]), un *De Regis institutione* en réduction, puisqu'il s'agit non du Prince, du Roi, mais du Seigneur, du féodal qui a des États, des vassaux, et un maître. L'un et l'autre furent publiés par leur auteur. M. D. A. se contente d'une comparaison sommaire avec l'œuvre enfin éditée. On aimerait avoir plus de moyens de faire connaissance avec ces deux traités, pas très accessibles. Quant aux *Paradoxas*, on les a sous les yeux ; et, dès le début de ces dialogues, on est frappé du ton assez vif de la discussion :

— En fin, señor Filósofo, que todo esto es mentira.
— En fin, señor Cortesano, que de engaño propio proceden todas vuestras acciones...

Mais, enfin, si le courtisan manie l'arme de l'ironie et le philosophe celle de la logique, ils n'en emploient pas de plus décisives. C'est ce qui permet d'aussi longues conversations, pour notre édification et notre profit.

La *Paradoxa primera*, intitulée *El solitario en la Corte*, est aussi un dialogue, mais, comme déclare l'auteur lui-même dans son prologue dans le genre narratif : il s'agit en effet d'un récit. Étant allé se promener dans le quartier de Santa Bárbara, il y a retrouvé un ami, et tous deux, fuyant la cohue des *coches*, sont allés voir un « antiguo cortesano, aunque de origen extranjero », qui s'est installé une retraite paisible dans les parages, près de la campagne, et vit là avec ses livres. Il y a là une charmante mise en scène, qui rappelle un peu celle des *Nombres de Cristo* et du *De Rege*, celle du *Phèdre* de Platon.

Je crois que si l'on veut connaître un peu plus à fond l'idéologie de l'époque, il y a là un livre à lire et à étudier. On sera surpris d'y voir un philosophe qui se moque des *filosofassos* (p. 51), et qui suit le fil de sa pensée, non celui des anciens qu'il aurait dépouillés à la façon d'un Saavedra Fajardo. On s'attendait, comme a dit Pascal, de voir un auteur, et on trouve un homme.

G. CIROT.

Santullano (L.), *Jovellanos* (t. XIV de la *Biblioteca de la cultura española*). Madrid, Aguilar, s. d. [1936].

La « Biblioteca de la cultura española » publie aujourd'hui son quatorzième volume. Cette récente collection, dirigée par D. Francisco Vera, se propose de faire connaître « el pensamiento de los españoles que, en sus respectivos siglos, hicieron una aportación fundamental a la cultura española en particular, y a la universal, en general ».

1. N° 742 de Salvá, qui indique que l'édition de 1652 contient aussi les poésies « más selectas » de l'auteur.

Excellente idée, dont la réalisation contribuera à réhabiliter la pensée espagnole trop méconnue et souvent méprisée — *a priori*. La « Biblioteca » ne se propose pas de publier des œuvres complètes, accompagnées d'études érudites : elle est une collection de vulgarisation, d'autant plus utile par cela même. Chaque petit volume comprend un examen de l'écrivain considéré et une anthologie.

Le *Jovellanos* a été confié à D. Luís Santullano, Asturien, lui aussi, qui fait honneur à sa petite patrie par les ouvrages qu'il a déjà publiés, et qui, comme bien de ses compatriotes, estime que le problème essentiel de l'Espagne est un problème de culture. On sait avec quel zèle Santullano collabore aux travaux de la « Junta para ampliación de estudios » et seconde intelligemment le grand animateur qu'est D. José Castillejo.

Les cent pages consacrées à l'étude de Jovellanos résument avec clarté et précision ce que l'on sait de la vie du philosophe, si noble, si souvent dramatique, et renferment aussi un panorama de ses œuvres essentielles et de son idéologie. L'accent est mis, comme il convenait, sur les idées pédagogiques du fondateur de l'Instituto de Gijón et sur ses théories relatives à la réforme agraire dont l'influence fut — et demeure encore — immense.

L'anthologie comprend les textes les plus célèbres relatifs aux préoccupations essentielles de Jovellanos.

Une bibliographie fort abondante augmente l'utilité de ce petit livre.

On regrette que la pensée religieuse de Jovellanos, souvent fort hardie et contrainte pourtant à une grande prudence dans son expression, n'ait pas été examinée en détail ; mais un ouvrage de vulgarisation ne permettait guère la discussion d'un problème si passionnant. De même, pourquoi S. a-t-il supprimé de la *Policía de espectáculos* le célèbre passage sur la *comedia*, si intéressant lorsqu'on étudie les doctrines dramatiques des néo-classiques espagnols? On aurait aimé, enfin, trouver quelques pages des *Diarios*, trop rarement lus et qui nous font pénétrer fort loin dans l'âme de Jove.

Une critique à l'éditeur Aguilar (auquel on doit pourtant des ouvrages luxueusement imprimés et d'une présentation parfaite) : Pourquoi n'avoir pas remplacé le portrait du début du livre par celui de Goya, si beau, et qui révèle la noblesse du caractère du grand Asturien?

Jean SARRAILH.

Abbé Pierre Jobit, *Les éducateurs de l'Espagne contemporaine.* I : *Les Krausistes* ; II : *Lettres inédites de D. Julián Sanz del Río, publiées par Manuel de la Revilla*, traduction précédée d'une introduction historique (*Bibliothèque de l'École des Hautes-*

Études hispaniques, fascicules XIX et XX). Paris, E. de Boccard; Bordeaux, Féret et fils, 1936 ; 2 vol. in-8°, XXIII-299 et 173 p.

On sait qu'à diverses reprises l'auteur de *Los heterodoxos españoles*, Menéndez Pelayo, a exercé sa verve satirique et son pénétrant esprit critique sur une école philosophique qui arborait comme insigne le nom d'un philosophe allemand resté obscur dans son propre pays, Krause. Il leur reproche avant tout leur style et leur langage hermétiques, ainsi que leurs attitudes de pontifes. Il leur reproche encore d'avoir corrompu la pensée espagnole en l'asservissant à celle de l'Allemagne, au risque de faire oublier une tradition aussi brillante qu'originale, celle des Raymond Lulle, des Vivès et des Suarès[1]. Le Krausisme n'est pour lui qu'un accident dans l'histoire de la culture espagnols et son origine elle-même est accidentelle. Elle serait due à ce que l'initiateur de l'école, Julián Sanz del Río, chargé par le gouvernement d'Espartero, en 1844, d'une mission hors d'Espagne en vue d'étudier l'enseignement de la philosophie en Europe, aurait adopté une solution de paresse. Initié à Bruxelles à la doctrine de Krause par l'un de ses meilleurs disciples, Ahrens, orienté par lui vers l'Université de Heidelberg où cette philosophie était en faveur et où il se lia avec un Suisse de langue française destiné à la célébrité, Amiel, il n'aurait pas poussé ses recherches plus loin et aurait trouvé dans les œuvres de Krause la révélation d'un nouveau monde des idées.

L'autorité légitime que Menéndez Pelayo exerce sur les hispanisants était de nature à faire accepter ces jugements sommaires, au risque de faire méconnaître un courant d'idées dont la fécondité métaphysique, morale, sociale et éducative, ainsi que l'influence politique, a été décisive, quelque jugement que l'on porte sur leur réelle valeur. Le procès des Krausistes appelait donc une révision. Là est le grand intérêt que présentent non pas seulement aux philosophes, aux sociologues et aux pédagogistes, mais à tous les amis de la culture espagnole, les deux thèses de M. l'abbé Pierre Jobit, docteur ès lettres, ancien membre de l'École des Hautes-Études hispaniques et aumônier du lycée d'Angoulême.

A notre avis, il convient d'en commencer l'étude par la lecture de la thèse complémentaire (fascicule XX), composée de la traduction de sept lettres de Sanz del Río (quatre à Manuel de la Revilla, trois à Paula de Canalejas), d'une biographie étendue de leur auteur, d'une note de lui sur Hegel et d'extraits du Journal d'Amiel. Elle fait connaître, en effet, l'excellente méthode critique de M. Jobit. Elle dégage la physionomie de Sanz del Río, qu'elle décharge pleinement du reproche d'avoir cédé à l'économie de l'effort pour rapporter à peu de frais en Espagne une philosophie. La troisième lettre sur la langue es-

1. Tome III, livre VIII, chapitre III.

pagnole, ses qualités propres, son aptitude à l'exposition philosophique en conciliant l'expression du sentiment avec celle de la pensée [1]; la note sur Hegel, attestant une sûre information du mouvement des idées en Allemagne [2]; les relations avec Amiel, où est exprimée la sympathie d'un éminent penseur et critique de langue française pour le « missionnaire » de l'enseignement espagnol [3], tout cela prépare à comprendre l'influence profonde exercée par cet homme sur un cercle d'abord étroit, mais destiné à s'élargir en raison même des épreuves que réservaient à ses amis comme à lui-même les convulsions politiques de l'Espagne au cours du demi-siècle qui sépare la mort de Ferdinand VII de la restauration de 1876.

Les « Lettres » sont, non un appendice à la thèse principale, mais une introduction nécessaire à l'intelligence du problème fondamental étudié dans les *Krausistes*. Comment l'exposition fidèle d'un système de métaphysique allemande pouvait-elle s'accorder avec les exigences d'une éducation nouvelle qui, tout en donnant satisfaction au besoin urgent de ranimer la flamme de la pensée espagnole, vacillante depuis Philippe II, ne devait pas en méconnaître les tendances profondes ni en heurter les traditions? C'est la question qu'avait adressée à l'école de Sanz del Río la critique pénétrante de Menéndez Pelayo. M. l'abbé Jobit en saisit bien la gravité et consacre à la résoudre tout un lumineux chapitre [4].

Après avoir rappelé qu'aucune philosophie ne saurait être étroitement nationale sans cesser d'être une philosophie et renouvelé la distinction, faite en un précédent chapitre, de deux phases dans le Krausisme espagnol, l'une dogmatique, où s'affirme l'autorité de Sanz del Río, l'autre critique, où se mêlent divers courants, il propose une solution qui paraît des plus judicieuses. La pensée allemande, incorporée au système de Krause, et la tradition des penseurs espagnols, dont Meméndez Pelayo se fait l'apologiste, se rencontrent et s'harmonisent dans une disposition commune : l'intériorité. Krause a été formé par l'idéalisme de Kant, dont il conserve plus que les autres successeurs, plus surtout que Schelling et Hegel. Cependant, il dépasse l'idéalisme en découvrant au delà du Moi temporel le Moi éternel et au delà du Moi l'Être absolu, Dieu, dont l'humanité est le vivant symbole. Sa doctrine pouvait donc s'accorder avec deux tendances des penseurs espagnols : l'intériorité des mystiques et le besoin d'un Absolu qui soit à la fois Réalité et Bien [5]. Le Krausisme ne dénationalisait pas radicalement l'Espagne ; mais il rattachait une forme large et humaine de la

1. Fascicule XX, p. 121, 122 et 128-131.
2. Ibid., p. 155-159.
3. Ibid., p. 166-171.
4. Fascicule XIX, chapitre vi : *Le krausisme et la philosophie espagnole* (p. 234-275).
5. Fascicule XIX, p. 244-253.

pensée allemande à une longue tradition « andalouse », où Sénèque voisine avec Isidore de Séville, celui-ci avec Gabirol et les penseurs judéo-arabes, ces derniers, enfin, avec les écrivains chers à Pelayo : Raymond Lulle, Vivès et Suarès.

Cependant, la séduction exercée par une forme de la pensée allemande sur l'esprit d'une large élite intellectuelle en Espagne ne peut laisser un Français indifférent. Le mot de l'énigme nous est donné par la première des lettres de Río à Revilla sur la valeur comparée des Universités allemandes et de l'enseignement public français[1] et aussi par la note sur Hegel, insérée dans la sixième lettre à Canalejas[2]. Si pénible que soit la leçon qui nous est ainsi infligée, nous devons la mettre à profit surtout dans les circonstances présentes. Peu différent de ceux qui l'ont censuré, notamment de Orti y Lara[3], Sanz del Río n'aime pas la France, pas plus celle de Napoléon que celle du duc d'Angoulême et de Chateaubriand, pas plus celle de l'attentat de Bayonne que celle du Congrès de Vérone, cette France jadis trop impatiente d'intervenir dans les « cosas de España », souvent à son dam comme en 1870. Qui donc ne l'en excuserait? Ce qui est plus fait pour étonner, il n'en apprécie pas la culture. En raison même de la mission qui lui est confiée, il juge la philosophie française d'après ses représentants officiels, notamment Victor Cousin, et dans les déclamations qui retentissent alors en Sorbonne il ne perçoit que les échos de la pensée écossaise et de la pensée allemande. Des penseurs plus originaux et plus profonds, Maine de Biran, Lamennais, Auguste Comte, Renouvier, lui sont inconnus. Il va même jusqu'à juger la langue française moins propre que l'espagnol à l'expression d'une pensée vraiment synthétique[4]. Par contre, la large autonomie dont jouissent les Universités allemandes, leurs maîtres et leurs étudiants, le séduit au plus haut degré. Cependant, il sait conserver la liberté de son jugement et il ne se laisse pas égarer par la gloire d'un homme et l'autorité d'un système.

A la date de 1844, Hegel est mort ; mais son système prévaut encore en attendant que Feuerbach en tire les prémisses du matérialisme et du marxisme. Sanz del Río sait en discerner le caractère transitoire et les dangers. S'il lui préfère Krause, cette préférence n'est pas due à l'erreur d'un esprit paresseux et mal instruit de la langue allemande ; mais elle s'explique par sa haute conscience du droit. A Bruxelles, il a connu Ahrens, disciple indépendant de Krause, mais surtout auteur d'un *Cours de droit naturel*, traduit en français dès sa publication en 1837, où sont vigoureusement mises en lumière les erreurs de la théorie hégélienne de l'État totalitaire et où la notion de la liberté organique y est

1. Fascicule XX, p. 82, 83 et suiv.
2. Ibid., p. 155.
3. Fascicule XIX, p. 48 et suiv.
4. Fascicule XIX, p. 244, 245.

opposée[1]. La formation de Sanz del Río était celle d'un jurisconsulte et ce qui le séduisait dans l'Allemagne d'alors c'était l'autonomie des petits États dont bénéficiaient les Universités. Si l'on se rappelle que la pensée de Hegel a rayonné sur l'Europe (la France seule exceptée), notamment sur l'Italie, et que partout elle a obscurci la conscience du droit en frayant la voie aux doctrines de Marx, qui portent la ruine avec elles, on est plus porté à apprécier le discernement et la clairvoyance de Sanz del Río. Notre auteur montre que ni lui, ni le plus connu et influent de ses disciples, Giner de Los Ríos, ne se mêlèrent jamais aux luttes politiques[2]. Leur ambition fut plus noble et plus haute. Ce fut d'élever le niveau intellectuel des Espagnols des deux sexes[1] et de chercher, dans une morale sociale élargie, le moyen de pacifier les conflits économiques[3]. Ils ne furent donc pas indignes de recevoir et de conserver le titre d' « *éducateurs de l'Espagne contemporaine* », que leur confèrent les thèses de M. l'abbé Jobit.

GASTON RICHARD.

Archivo de tradiciones populares. IV : *Vocabulario del Bierzo*, por **Verardo García Rey.** Madrid, Centro de Estudios históricos, 1934 ; 1 vol. in-8º, 163 p. 7 ptas.

Cette collection relative aux traditions populaires comprenait déjà : I, *Cuentos asturianos*, *recogidos de la tradición oral* (1925), par Aurelio Llano Roza de Ampudia (cf. *Bull. hisp.*, 1936, p. 114) ; II, *Folklore portorriqueño* (1928), par R. Ramírez de Arellano ; III, *Vocabulario del bable de Occidente* (1932), par B. Acevedo Huelves et M. Fernández y Fernández (cf. *Bull. hisp.*, 1934, p. 240).

L'auteur du présent travail est, nous dit-on dans une note, un commandant d'infanterie, professeur à l'Académie (militaire) de Tolède, décédé en 1931. Bel exemple pour les officiers qui s'ennuieraient dans les garnisons !

Il s'agit d'une région dont il est plus d'une fois question dans les vieilles chroniques latines, sous le nom de *Berizum* (cf. *Bull. hisp.*, 1934, p. 409). C'est là qu'Enrique Gil a placé la scène de *El Señor de Bembibre*. Géographiquement, notre auteur la définit une région naturelle :

El Bierzo forma una unidad geográfica, de tipo montañoso en la periferia, y de llanura en el centro, y esta unidad se la imprime la estructura de la cordillera Cantábrico-Astúrica con sus ramificaciones... (p. 6).

1. Fascicule XIX, p. 36, 40, 65, 118, 123 ; fascicule XX, p. 72.
2. Ibid., p. 43, 64, et chapitre IV in extenso.
3. Fascicule XIX, p. 185, 186.

Constitué par les vallées du Sil et de ses premiers affluents, c'est un pays de transition entre la *meseta* centrale et la Galice, extérieur au territoire proprement léonais, sur le chemin de Compostelle et à l'ouest d'Astorga.

La description orographique est aussi poussée qu'elle peut l'être dans une introduction. Elle s'appuie en partie sur l'œuvre réputée du général Arteche, *Geografía histórico-militar de España y Portugal*, qui obtint un prix au Congrès international des sciences géographiques de Paris en 1875.

Retenons surtout qu'on y cultive la vigne et les céréales, aux dépens des arbres, dont la destruction provoquait dès 1514 les remontrances de la reine Jeanne. Là furent des *citáneas*, ou *castros* (une trentaine), comme en Portugal et en Galice, ou dans la région d'Aliste (Zamora). Là, dans les terrains d'alluvion, les Romains trouvèrent l'or en quantité. Là aussi furent, aux temps wisigothiques, de nombreux monastères (cf. *Bull. hisp.*, 1935, p. 505). Les principales villes sont Ponferrada et Villafranca ; la première devrait son nom au pont jeté sur le Sil et que traversaient les pèlerins pour arriver à la seconde, en passant (ne l'oublions pas !) par Cacabelos. C'est un pays assez pauvre, dont certains coins ne sont pas sans analogie avec celui des Hurdes.

Littérairement, le folklore y a peu à glaner, paraît-il. Il n'en était pas moins intéressant, philologiquement, d'étudier comme l'a fait l'auteur le parler du pays. La ligne de partage entre le léonais et le galicien serait précisément formée par le Sil. On peut distinguer deux zones, à l'Orient et à l'Occident.

Les principales caractéristiques de la prononciation sont indiquées, avec les variantes et les inconstances, si l'on peut dire, qu'elle peut présenter d'un village à l'autre et aussi d'un âge à l'autre. Je ne chercherai pas à les résumer ici, car l'exposé en est déjà fort comprimé. De même pour la morphologie, et surtout la syntaxe, qui tient à peine 15 lignes (je ne relèverai que « la mi güerta »).

C'est le vocabulaire qui forme la grosse pièce : 120 pages, avec des dessins là où c'est utile et les définitions nécessaires. Beaucoup de mots, naturellement, ne se distinguent que par la prononciation ou l'orthographe de leurs congénères castillans, léonais ou galiciens. Tenons-nous-en au castillan : *gadaña* (guadaña), *columbio* (columpio), *estil* (astil), *custumbre*, *servedumbre*, *jardonal* (sardonal). Mais il en est qui, s'ils figurent dans les dictionnaires castillans, n'y ont pas la définition qu'on trouve ici : *serna*, « prestación personal » (le *Dicc. de Aut.* l'ignore et le Zerolo la définit « cierta clase de tierra de labor », tout comme le Barcia). Nous constatons que la *cañada*, mesure pour le vin dans les Asturies et l'Aragon d'après les mêmes dictionnaires, est également employée dans le Vierzo (aussi *cañado*). Aucun ne donne à *cantil* le sens de « máquina o instrumento que se emplea para machi-

hembrar ». Nul ne signale *betillo*, « tableta que se ata a la cabeza del jato, para impedir que mame » (voir la figure), pas même avec l'orthographe *vetillo*, qui pourrait suggérer une étymologie. Bref, il y a là de quoi s'enrichir, et le *Centro* a fait une bonne acquisition pour sa collection.

G. CIROT.

Arcaísmos dialectales. La conservación de « s » y « z » sonoras en Cáceres y Salamanca, por **Aurelio M. Espinosa,** hijo (Anejo XIX de la *Rev. de Fil. Esp.*). Madrid, Hernando, calle de Quintana, núm. 21, 1935 ; in-8°, XXXII-256 p. 25 ptas.

Le sous-titre paraîtrait bien modeste, quant au sujet et quant à l'aire étudiée (mais proportionné, somme toute, aux neuf semaines de séjour et d'enquête qui ont fourni les matériaux), si l'on ne songeait à l'importance de la question posée, prise dans son ensemble et pour tout le domaine hispanique (Henri Gavel lui a consacré 150 pages de sa thèse sur l'*Évolution de la prononciation du castillan*), et si l'on ne savait quelle préparation scientifique et technique nécessite, pour donner des résultats, une tournée de ce genre. Et M. Espinosa a eu la joie de cueillir, de récolter, mais aussi celle, plus aléatoire, d'exposer, de publier. Nous avons à la Faculté des lettres de Bordeaux un stock de notes ramassées au cours de ses pérégrinations par Saroïhandy et confiées à nous par sa veuve : cela sera-t-il jamais utilisé, réuni, imprimé, et sous son nom?

M. Espinosa n'a, du reste, pas borné son programme de recherches au point précis autour duquel est circonscrit son livre (une thèse soutenue devant la Faculté de philosophie et lettres de Madrid en 1932 avec un jury présidé par D. Ramón Menéndez Pidal), et ce qu'il apporte là n'est qu'un lot de son butin.

Ses investigations ont porté, déclare-t-il, sur 70 localités (*puntos*) de la province de Cáceres et 40 de celle de Salamanque. Il en donne la liste, avec les noms des personnes interrogées, illettrées pour la plupart et de préférence, mais non exclusivement. Nous sommes en pleine Extremadure, l'*Extrematura* (le pays frontière)[1] du temps d'Alphonse VIII[2] et d'Alphonse IX, au Nord et au Sud du Tage, et avec Montánchez comme extrême pointe — pas celle d'Alphonse VI ni

1. Les étymologies données par Madoz et les dictionnaires (Zerolo) et tirées du nom de *Duero* sont fantaisistes. Il n'y en a qu'une de possible : *Extrematura*.

2. Cf. *Chron. lat. des rois de Castille* (*Bull. hisp.*, 1912, p. 370 ; tiré à part, p. 77) : « ... et cepit proficisci uersus extremaduram. Proposuerat siquidem habere colloquium cum rege Portugalie genero suo in partibus placentinis. » Plasencia est le centre de la région étudiée par M. A. E. avec Coria. Du Nord au Sud, la route de Salamanque à Mérida ; de l'Est à l'Ouest, la ligne de Madrid à Lisbonne.

d'Alphonse VII, bien entendu[1]. Le pays aujourd'hui fameux des Hurdes y est compris, bien qu'il ne figure pas spécialement parmi les régions étudiées[2]; mais celle de Sotoserrano, limitrophe, à l'Est du Río Alagón, est marquée, sur la carte appropriée, comme caractérisée par des « restos abundantes » de *z* sonore.

Un mot seulement de la méthode d'exposition : elle ressort des titres de chapitres pour la question *ç-z* comme pour la question *ss-s* : I, Analyse étymologique ; II, Vitalité[3]; III, Articulation. Pour les conclusions, résumées en moins de huit pages par l'auteur, reportons-nous à ce que, avec les réserves nécessaires, il dit lui-même :

...: que los dialectos estudiados han conservado la distinción entre *ç* y *z*, y entre *ss* y *s*, con una notable fidelidad al uso medieval, y que todas las palabras indiscutiblemente hereditarias en la región se encuentran con los sonidos sordos o sonoros que eran de esperar, conforme a su etimología y a la mejor documentación de los textos antiguos... La distinción entre *ç* y *z* tiene mucha mayor extensión que la que se observa entre *ss* y *s*. Por haberse identificado con un sonido conocido del idioma general (la *d*), la *z* sonora ha podido subsistir abundantemente en voces cuyas formas modernas son poco conocidas... (p. 242). El sonido sordo es, en general, plenamente interdental... y de articulación enérgica, análoga a la θ normal española. El sonido sonoro... se ha identificando con el de la *d* española y no puede considerarse como la articulación sonora correspondiente a θ... (p. 247).

Beaucoup de variétés pour l'*s*; entre autres, surtout à l'ouest de la sierra de Gata,

la relajación directa de la *s* inicial o intervocálica a una simple aspiración (o a una fricativa palatal o velar, χ, x, según Fink, § 4).

Je relèverai, enfin (p. 15), tout spécialement l'explication, par la nature même de l'*s* castillane, de la préférence donnée (XIII[e]-XIV[e] siècle) à la graphie *ç* pour représenter l'*s* prédorsale, non seulement dans des mots comme *cerrar*, San *Çalvador*, mais pour des mots empruntés au français ou au provençal, ou bien en équivalence des sifflantes arabes § et §. Il s'agit là de tout le domaine castillan. Je noterai également que pour *quizá*, a. egt. *quiçabe* selon M. A. E., « hay que explicar la *ç* por influencia dialectal » (p. 100).

M. Espinosa avait assisté au Congrès de linguistique romane de Bordeaux en 1934. Il représentait une Université américaine en même temps que le *Centro* (cf. *Bull. hisp.*, 1934, p. 393), dont il avait exposé

1. Cf. *Chr. lat. des rois de Cast.*, *Bull. hist.*, 1912, p. 111, note 5 du § 2 ; p. 21 du tiré à part.

2. En tout cas, on a fait parler « un grupo de hurdanos ».

3. Pour *c-z* : « Límites de la distinción entre *ç* y *z*. — Factores geográficos. — Vías de comunicación. — Factores sociales. — Vitalitad de la *z* sonore en Càceres y Salamanca. — Extensión de la *ç* portuguesa. »

les projets touchant l'*Atlas linguistique* de l'Espagne. Il fait honneur à ses maîtres par la contribution qu'il vient d'apporter à cette science des infiniment petits, qui renouvelle et fonde sur des réalités vivantes la phonétique scolaire et académique.

G. CIROT.

Le gascon. Études de philologie pyrénéenne, par **Gerhard Rohlfs,** professeur à l'Université de Tübingen. Halle (Saale), Max Niemeyer Verlag, 1935 ; 1 vol. in-8º, 190 p. + 2 cartes.

Dans le volume qu'il vient de faire paraître, l'auteur a voulu condenser et mettre au point la matière d'un certain nombre de publications fragmentaires parues précédemment : *Baskische Relikwörter im Pyrenäengebiet* (*Zeitschrift für Romanischen Philologie*, 47) ; *Le patois de Lescun* (*Miscellanea D. Antonio Mª Alcover*, Palma de Mallorca, 1931) ; *Beiträge zur Kenntnis der Pyrenäenmundarten* (*Revue de linguistique romane*, t. VII, 1933), etc.

Ce n'est donc pas une grammaire complète du gascon que M. Rohlfs a prétendu nous donner et il a soin de nous en prévenir dans un Avant-propos. « Je me suis simplement proposé, dit-il, d'étudier le gascon surtout dans les traits où cet idiome se détache de l'évolution générale des parlers du Midi », et, quelques lignes plus loin, il précise encore son but, qui a été « d'éclairer la position linguistique du gascon dans son rôle intermédiaire entre le français et l'espagnol ». Nous trouverons en effet, tout au long de cette étude, des rapprochements continuels entre le gascon et les idiomes ibériques voisins. Les hispanisants ne peuvent que se féliciter de l'orientation ainsi donnée à cet ouvrage.

L'auteur a consacré à peu près la moitié de son livre à l'étude du vocabulaire. Disons tout de suite que c'est la partie la plus neuve, la plus intéressante et celle où M. Rohlfs a apporté le plus de renseignements personnels. Il ne s'est pas contenté, en effet, de compulser les dictionnaires et lexiques existants, notamment les dictionnaires de Lespy et de Palay pour le béarnais, celui de Borao pour le dialecte aragonais, ceux d'Azkué et du P. Lhande pour le basque, ouvrages qui fournissaient déjà un ensemble de matériaux assez complet pour aborder la question du point de vue de l'auteur ; mais à travers d'incessantes pérégrinations sur les deux versants des Pyrénées, du val d'Aran jusqu'au Pays basque, toujours à la chasse de mots et de formes rares ou inconnues, M. Rohlfs a cueilli pour sa part une ample moisson qui vient corroborer les données des lexicologues et combler leurs lacunes.

Dans l'exposé du vocabulaire, il passe d'abord en revue, sous les diverses formes où on les rencontre dans les Pyrénées gasconnes et basques, les mots qui appartiennent à la terminologie agricole ou

pastorale et à la toponymie ; puis il étudie les concordances de ce vocabulaire avec celui de l'Espagne septentrionale et poursuit ensuite ses recherches sur les mots ibéro-romans dont l'aire s'étend jusqu'en Gascogne, sur les mots gallo-romans dont l'aire s'étend jusqu'en Aragon, sur les mots gascons empruntés à l'espagnol et, enfin, sur ceux dont on ne trouve pas d'équivalent en dehors de la Gascogne. Ce rapide énoncé des chapitres successifs montre que la question a été envisagée sous toutes ses faces et qu'il serait difficile d'y rien ajouter.

M. E. Bourciez avait déjà publié il y a quelque trente ans, dans le *Bulletin hispanique* (t. III, 1901), une étude fort suggestive sur les « mots espagnols comparés aux mots gascons », étude relativement brève, mais qui révélait déjà tout l'intérêt de cette question et recourait, pour expliquer certaines concordances, à un substratum ibérique. M. Rohlfs, qui a travaillé sur une documentation beaucoup plus riche, a épuisé pour ainsi dire la matière et délimité d'une façon à peu près définitive les éléments de ce vocabulaire qui procèdent d'un fonds roman commun et ceux qui remontent vraisemblablement a un idiome ibérique répandu sur les deux versants des Pyrénées.

Les rapprochements qu'il établit, plus précis et plus complets que ceux de M. Bourciez, nous révèlent parfois l'étymologie d'un mot qui, envisagé seul, nous eût déroutés. Qui imaginerait, en effet, le lien qui rattache le gascon *brená*, « goûter », au castillan *merendar*, s'il ne connaissait l'aragonais *berendar* et le catalan *berenar*?

Si nous comparons les divers noms de l'airelle : *abagnou*, *abayou*, *nabiou*, etc. (Gascogne), *anavia* (Rioja), *anabi* (Alava), il s'en dégage d'une façon évidente une forme primitive commune *anabi* — ou *abani* + suffixe *-one*, vraisemblablement ibéro-aquitaine.

Le long paragraphe que M. Rohlfs consacre aux différents noms de la belette — noms qui traduisent la plupart du temps l'expression « pain et fromage », gasc. *payquesa*, arag. *paniquesa*, basq. *ogitagazna*, ou bien « pain et lait », gasc. *palèyt* — est particulièrement instructif.

Plusieurs centaines de mots ont été ainsi confrontés, éclairés les uns par les autres et la lumière qui en jaillit intéresse tout autant le domaine gascon que le domaine hispano-aragonais.

Évidemment, il reste encore bien des points obscurs sur les origines de ce vocabulaire commun. La méthode comparative ne saurait résoudre tous les problèmes. Parfois, l'antériorité d'une forme sur une autre n'apparaît pas d'une façon certaine ; plusieurs éventualités sont à envisager : non seulement un mot peut provenir directement d'un fonds roman ou d'un fonds prélatin, mais il peut aussi avoir voyagé du sud au nord des Pyrénées et vice-versa.

Qu'un mot aragonais ou gascon se retrouve dans le basque, cela signifie la plupart du temps que le basque comme les idiomes voisins le détient du fonds commun primitif, ou même qu'il l'a emprunté depuis

à un parler voisin. Le mot basque en pareil cas fournit un témoignage intéressant, mais non une solution, au problème des origines. Or, il m'a semblé que M. Rohlfs accordait parfois une importance excessive au témoignage du basque.

J'avoue que le béarn. *aurost*, « chant funèbre », trouve une étymologie très satisfaisante dans le basq. *auri*, « gémissement », et *osti*, « cri » ; de même, le gasc. *eslurrá*, « glisser », gagne à être confronté avec le basq. *lurra*, « terre », et *lerra*, « glissade ».

Quant au mot béarn. et gasc. *arrec*, « sillon » (§ 54), qu'il n'eût pas fallu séparer du féminin *arrego*, « rigole », et qui est à rapprocher des formes espagnoles et portugaises : *regar*, *regato*, *regueira*, etc., j'y vois difficilement un emprunt au basq. *erreka*, « ruisseau », et je partage plutôt l'opinion de H. Schuchardt, qui voit dans ce mot un emprunt du basque au béarnais.

Pour les mots gasc. *bisquèro*, *biscarrèro*, arag. *bizquèra*, *bizcarrèra* (§ 68), désignant la grosse poutre qui soutient le faîte du toit, il n'était pas suffisant de les comparer au basq. *bizkarra* qui a un sens identique, mais il y avait lieu, je crois, de rapprocher plutôt ces formes de l'expression béarnaise *de biscoayre* (lat. bisquadru), « à cheval sur deux plans ».

Si M. Rohlfs a orienté plus particulièrement ses investigations du côté du basque, c'est qu'il considère ce dernier idiome comme la survivance directe de l'ancien parler des Ibères établis de part et d'autre des Pyrénées occidentales. A son point de vue (§ 4), le basque n'aurait pas été importé seulement au VIe siècle au nord de la chaîne dans son domaine actuel par des Vascons venus d'Espagne, comme on l'admet généralement ; mais toute la Gascogne aurait d'abord parlé basque et le domaine de cet idiome aurait été réduit par suite de la romanisation jusqu'à ses limites d'à présent. Par conséquent, pour M. Rohlfs, le pays basque actuel n'aurait jamais été romanisé : « Si l'introduction du basque en France, dit-il, était vraiment postérieure à une ancienne romanisation, on devrait s'attendre à des traces latines dans la toponymie du Pays basque. Aucun exemple, que je sache, n'a pu être donné jusqu'à présent de cette prétendue couche romaine. »

Il serait plus exact de reconnaître qu'aucune recherche sérieuse n'a été faite dans ce sens. Or, un simple examen d'une carte de la région nous permet de découvrir à l'instant, en plein Pays basque, des noms de localités qui ont une physionomie vraiment romane et dont on retrouve les équivalents en Gascogne et même plus loin : *Cambó* (campu bonu) sur la Nive ; *Beyrie* au sud-ouest de Saint-Palais ; *Mongelos* entre Ostabat et Saint-Jean-le-Vieux ; *Pagolle* et *Moncayolle* autour de Mauléon, etc.

Il ne faut pas oublier non plus, au point de vue historique, la fameuse inscription de Hasparren relative à la répartition des impôts

et qui prouve qu'au IIIe siècle ce pays n'était pas exempt d'une certaine romanisation. Enfin, une simple question de bon sens : si nous admettons l'hypothèse de M. Rohlfs, comment se fait-il que l'idiome primitif ait été éliminé des hautes vallées pyrénéennes comme celles d'Aran, d'Aure, de Luz, etc., susceptibles pourtant d'offrir par leur isolement un sérieux obstacle à la romanisation, et qu'au contraire cet idiome ait réussi à se maintenir dans la partie précisément la plus basse de la chaîne, dans des vallées à l'accès facile, aux abords mêmes de la voie romaine qui reliait la Gaule et l'Espagne en passant par l'Imus Pyrenœus?

* * *

La partie qui traite de la phonétique historique n'occupe qu'une quarantaine de pages (p. 72-116). Il y a néanmoins l'essentiel de ce qui caractérise le gascon vis-à-vis des autres idiomes romans voisins. On sent d'ailleurs que, dans cette étude, M. Rohlfs a surtout exploité le vocabulaire de la région pyrénéenne qu'il connaît si bien ; c'est, par conséquent, sur l'aspect phonétique du parler des vallées qu'il nous fournit des renseignements neufs et intéressants. Fidèle à son but, il continue à rechercher sur les deux versants des Pyrénées tout ce que les faits phonétiques offrent de commun. Les rapprochements à établir sont nombreux et significatifs.

Mais, bien que l'auteur persiste à l'invoquer de temps à autre, le rôle d'un substratum prélatin apparaît ici moins clairement que dans le vocabulaire, ou tout au moins il se manifeste d'une façon déconcertante. Ce rôle prend une apparence de réalité lorsqu'on n'envisage qu'un fait isolé ou deux faits corrélatifs, comme la conservation des sourdes intervocaliques (gasc. *plecat*, *matú*, *escoupo*) et leur sonorisation après les nasales et les vibrantes (gasc. *croumbá*, *aude*, *hango*), faits observés par M. Saroïhandy sur le versant aragonais et le versant béarnais. Mais comment expliquer alors que le substratum n'ait pas agi de même dans l'évolution de l'*f*, qui est devenu *h* en Béarn et s'est conservé en Aragon? On pourrait en dire autant du traitement *nd* > *n* (inténdere > gasc. *entene*), dont l'aire occupe la Gascogne et la Catalogne, mais laisse de côté la majeure partie de l'Aragon, celle-là même qui confine au Béarn, à la Navarre et au Pays basque. Les traits les plus caractéristiques de la phonétique gasconne — en plus des précédents, citons encore l'évolution si particulière de *ll* (pullu) *pouth*, bella > *bèro*, et la chute de l'*n* intervocalique (*luo*, *garío*, *estreo*) — ne se prolongent pas dans l'Aragon. Il est donc probable qu'il faille chercher à ces traits caractéristiques, mis en évidence pour la première fois par A. Luchaire, une autre raison d'être qu'une primitive communauté de population établie sur les deux versants des Pyrénées. En

tout cas, l'accord qui se manifestait dans le vocabulaire est loin d'être confirmé par l'aspect phonétique de ces deux régions.

Ceci ne veut pas dire du tout que les rapprochements à établir du point de vue phonétique entre le gascon et les idiomes de l'Espagne soient dépourvus d'intérêt. Loin de là ; car précisément presque toutes les caractéristiques du gascon s'y retrouvent — mais dans des aires isolées, et même celtiques, comme la Galice et le Portugal, ce qui interdit toute idée préconçue sur leur origine. Aussi M. Rohlfs a-t-il raison lorsque, sans souci d'appuyer aucune thèse, il va chercher des points de comparaison jusqu'en Sardaigne et en Calabre. Je lui reprocherai seulement d'avoir un peu négligé le nord-ouest de la Péninsule (Asturies et Galice), où le parler présente avec le gascon des points de contact assez nombreux et assez frappants pour qu'il en soit fait état. Nous retrouvons en Galice un état vocalique voisin du gascon, avec la non-diphtongaison de l'*ĕ* et de l'*ŏ* libres, une différence maintenue entre un *é* fermé et un *è* ouvert, la fermeture en *u* (= *ou*) de tous les *o* atones, la conservation des diphtongues fermantes *au*, *ou*, *ey*, etc. ; dans le consonantisme, la chute de l'*n* intervocalique, la conservation des palatales *j* (= *ž*) et *x* (= *š*), etc. Le sud-ouest des Asturies (Lena, Tineo) présente pour le traitement de *ll* intervocalique une palatalisation identique à celle du gascon : bellu > ast. *betšu*, gasc. *bètš* ; valle > ast. *batše*, gasc. *batš*, etc.

L'exposé des lois générales de la phonétique gasconne se borne à l'essentiel, comme nous l'avons dit plus haut ; on sent que pour M. Rohlfs il n'a été qu'une trame la plupart du temps déjà toute élaborée, sur laquelle il a développé le résultat de ses propres recherches. Il lui arrive parfois néanmoins de fouiller plus profondément des questions encore mal étudiées jusqu'à ce jour : traitement de l'*f* suivi de consonne (§§ 379-382), du groupe *ll* (386-387), réduction des proparoxytons latins par la chute de la syllabe finale : homine > *ómi* ; asinu > *ásou* ; cicere > *cese*, etc., mais l'interprétation qu'il donne de ce dernier processus (§ 396), sur certains points du moins, ne me paraît guère plus satisfaisante que celle de M. Ronjat. On ne saurait tirer de trois exemples isolés dans la vallée d'Aspe (d'ailleurs très intéressants) : *bérnou*, *hoúrnou*, *córnou* (*bérrou* est d'un emploi général et ne saurait remonter à la forme « verrem »), une explication valable pour un fait étendu à toute la Gascogne.

Je dois signaler encore dans cette partie de son travail quelques inadvertances ou conclusions hâtives.

L'évolution habituelle de *ŏu* en gascon n'est pas *au*, comme il est dit au § 350, mais *wew* : bove > *boeu* ; ovu > *oeu*. C'est *ōu* qui donne *au* par dissimilation de la diphtongue *uu* (=uw) : plovere > *plaue* ou *plabe*. — Dans la Bigorre, la dissimilation s'est faite en *òu* : *ploue* ou *plobe*, *nóu*, *dóuna*, etc. — Lorsque M. Rohlfs cite à l'appui de son assertion les

mots : movere > *maue*, *mabe*; novem et novum > *nau*; domína > *douna* > *dauno*, etc., il oublie (après l'avoir cependant signalé lui-même au § 348) que dans tous ces mots l'ŏ ouvert s'était fermé en ō sous l'influence de la nasale précédente, *n* ou *m*. Le mot *prabá*, grandir, prospérer, qu'il fournit en exemple à la suite de ces derniers et que sur la foi du dict. de Palay il identifie avec *proubá* < probare, prouver, ne saurait être retenu, car il remonte sûrement, de par son sens et de par sa forme, à une origine différente.

Les mots *bouèts*, *crouèts* (352) et *nud* (353) ne sauraient être pris en considération pour quoi que ce soit ; car de toute évidence il s'agit là d'emprunts au français : voix, croix, nœud. Il convient de remarquer, d'ailleurs, que ces formes ne se substituent aux mots gascons correspondants *bouts*, *crouts*, *noud*, que dans des sens restreints ; *bouets* : voix équivalent de vote ; *crouèts* : décoration en forme de croix ou encore : *alphabet* (il y avait autrefois une croix en tête des signes de l'alphabet) ; *nud* : nœud de ruban ou de cravate.

Il est dit au § 361 : « Dans la partie orientale des Landes et dans une partie de l'Armagnac, la fricative interdentale *d*, soit qu'elle remonte à un *d* ou à un *t* latin, prend le son de la dentale *z*. » Cet énoncé est inexact, car en face du *t* latin on trouve toujours *d* (et non *z*) dans cette région : nạta > *nado* ; seta > *sedo* ; maturu > *madú*, etc. ; les participes passés féminins y sont : *-ado*, *-udo*, *-ido*. C'est dans deux mots seulement qu'on trouve un *z* : *ciuazo*, « avoine », et *espazo*, « épée » ; ce fait peut s'expliquer par un emprunt fait au béarnais ou au bigourdan, postérieur à la sonorisation du *t* et antérieur au passage de *d* à *z*.

Comme étymologie du mot *gabe*, gave, M. Rohlfs postule une forme latine **gabinum*. Il ignorait sans doute que la forme de ce mot est *gaver* dans les textes gascons du Moyen-Age. J'y verrais volontiers la survivance d'un mot prélatin dont on retrouve des dérivés assez nombreux dans la toponymie du pays : *Gavarnie*, source du gave ; *Gabás*, rivière du plateau de Ger ; *Gabardan*, région ; *Gabarret*, localité ; ainsi que dans les noms de familles : *Gabard*, *Gabourd*, *Gabach*, etc. Peut-être ce mot est-il aussi à l'origine de *gabardèro*, « églantier », plante fréquente sur les rives des gaves?

* * *

La morphologie et la syntaxe condensées dans une quarantaine de pages donnent lieu aux mêmes observations que les parties précédentes. La proportion que M. Rohlfs accorde aux divers points de la grammaire lui est dictée par le plan qu'il s'est tracé. Son apport personnel est surtout sensible en ce qui concerne les particularités morphologiques du parler des vallées : articles *et*, *era*, 408, 409 ; pluriels en *-i* et *-is*, 413 ; pronoms personnels *li* et *y*, 418, *ac* et *at*, 419 ; formes spé-

ciales des pronoms indéfinis, 428, des adverbes et autres mots invariables, 429-436 ; imparfaits et conditionnels des verbes, 448-452. Il signale notamment à cet endroit un emploi particulier aux hautes vallées du Lavedan des formes du subjonctif en *-ari*, *-ouri*, *-iri*, dans le sens du conditionnel présent, emploi analogue à celui qu'en fait l'espagnol : *deseara*, « je désirerais » ; *quisiera*, « je voudrais », etc.

On pourrait ici aussi de temps à autre relever quelques erreurs dans la localisation de certains faits que M. Rohlfs n'a pas directement observés. Ainsi, au § 413, il donne à tort le Béarn et les Landes comme domaine des pluriels en *-is*, alors que les exemples qu'il cite à l'appui sont tirés (d'après la Garbe de Proses, de Camelat) d'auteurs de la Lomagne et du Comminges. L'exemple de *piris* donné à la suite ne saurait rien prouver, car la forme normale du singulier est *piri*.

De même au § 422, note 3, où il est dit que dans quelques régions du Béarn, au lieu de *lou me*, *la me*, on construit les pronoms dans l'ordre *me lou*, *me la*, *me lous*, etc., l'exemple fourni : *decho me lous goarda*, est de Bladé, qui écrivait dans le parler de Lectoure.

Quoi qu'il en soit, les inexactitudes de détail que nous venons de signaler sont peu de chose si on les compare à la quantité de matériaux que M. Rohlfs a dû rassembler, contrôler et confronter pour réaliser son ouvrage. Ce qui pour lui a constitué le fonds de son travail et son but essentiel, c'est-à-dire l'étude comparative des parlers pyrénéens et des idiomes ibériques voisins, reste debout comme un monument puissamment bâti. Après les études partielles de Bourciez, de Saroïhandy, de Corominas, etc., un ouvrage d'ensemble était à souhaiter. M. Rohlfs s'y est essayé et s'en est tiré avec honneur, mais au prix de dix années de recherches menées avec la plus grande conscience et soutenu par son amour pour le gascon. Il faut lui savoir gré également d'avoir rédigé son livre en français, ce qui lui assurera une plus grande diffusion parmi nous. Ce livre, qui mérite d'être un vrai bréviaire pour le gascon, parce qu'il condense pour la première fois comme dans un manuel tout ce que nous connaissons sur ce dialecte, sera aussi d'un très grand profit pour les hispanisants par suite des perspectives nouvelles que leur ouvre l'étude comparative du gascon et des idiomes ibériques.

J. BOUZET.

CHRONIQUE

— Léon Bourdon, *Les débuts de l'évangélisation de Ceylan vers le milieu du XVIe siècle, d'après des documents récemment publiés.* Lisbonne, Institut français au Portugal, 1936 ; 86 p. in-8°. Ces documents sont les *Quellen zur Geschichte der Portugiesen sowie der Franziskaner- und Jesuitenmission auf Ceylon*, publiés en 1928 par le P. Schurhammer, S. J., en collaboration avec M. Voretsch, alors ministre d'Allemagne à Lisbonne, lequel, on peut le dire, a rendu un service signalé à son pays en même temps qu'au pays auprès duquel il le représentait. C'est, cela va sans dire, dans un esprit de large compréhension, celui de notre collaborateur Robert Ricard dans ses enquêtes du côté hispano-mexicain, que M. Bourdon, ancien directeur de l'Institut français de Lisbonne, a rédigé son travail d'exposition, dont la substance est tirée de pièces d'archives, et non plus de chroniques plus ou moins bien informées ou d'ouvrages modernes comme celui de Tennent (1850), où la bonne foi peut-être, le manque d'information et d'intelligence sûrement, peuvent être mis en question.

— *Revista de Filología Española* (cf. *Bull. hisp.*, 1936, p. 246), 1935, n° 3 : J. Nachbin, *Noticias sobre el « Lucidario » español y problemas relacionados con su estudio.* — F. Sánchez y Escribano, *Algunos aspectos de la elaboración de la « Philosophía vulgar ».* — J. Sarrailh, *La sonorité de la langue espagnole.* — I. de Cagigas, *Sobre « Galayos ».* — Stanley Richardson, *Un nuevo romance del Cid.* — Leo Spitzer, *Adiciones al artículo « Notas sobre romances españoles ».* — E. M. Wilson, *El texto de la « Fábula de Píramo y Tisbe » de Góngora* (le ms. Chacón, qui a servi de base à Foulché-Delbosc pour son édition complète des *Obras poéticas*, ne mérite pas toujours la confiance dont il a joui, et, pour la *Fábula de Píramo y Tisbe*, le texte du commentateur Salazar Mardones est à coup sûr préférable). — Aurelio M. Espinosa, *La palabra « Castilla » en la lengua de los indios hipis de Arizona.* — C. r. sur *Noticia bibliográfica de textos y disposiciones legales de los reinos de Castilla impresos en los siglos XVI y XVII*, de F. Gil Ayuso (B. S. A.) ; *Catálogo de Mss. de América existentes en la Biblioteca Nacional* (de Madrid), de J. Paz (A. R. Rodríguez Moñino) ; *Documentos relativos a España existentes en los Archivos Nacionales de París*, du même (B. S. A.) ; *Die Schicksale des lateinischen « l » in Romanischen*, de W. Meyer-Lübke

(L. F.) ; *Historia. Geschichte des Wortes*, de K. Keuck (G. S.) ; *The Dance of Death and the Macabre Spirit*, de L. P. Kurtz (P. Bohigas) ; *Edgar Allan Poe in Hispanic Lit.*, de J. E. Englekirk (G. S.) ; *Symbolistischen Stilelemente Die im Werke von Juan Ramón Jiménez*, d'Enmy Neddermann (Elisa Llorente) ; *Miscel·lania Lul·liana* (Helena Wiruszowski) ; *Novel letes exemplars*, éd. par Aramon i Serra (S. Gili Gaya) ; *Nederlandsche Zeevaarders*, d'Irene A. Wright (M. Ballesteros) ; *Los Tupí del Oriente Peruano*, du P. L. Espinosa. — *Bibliografía.* — N° 4 : E. Menéndez Pidal, *Lope de Vega. El arte nuevo y la nueva biografía.* — Ludwig Karl, *Un manuscrito de Lope de Vega*, « *La corona de Hungría y la injusta venganza* » (cf. *Bull. hisp.*, 1936, p. 58). — Jesús Bal y Gay, *Nota a una canción de Lope de Vega, puesta en música por Guerrero. Francisco Guerrero y el « Expresivismo »* (« Las *Canciones y villanescas espirituales* son conversión a lo divino de canciones profanas... » ; conclusion : se méfier du prétendu mysticisme ou expressivisme religieux de Guerrero et autres compositeurs espagnols). — María Goiry de Menéndez Pidal, *Dos sonetos de Lope de Vega.* — C. r. sur *Lope de Vega, los cómicos y el poeta sastre* (Agustín Castellanos), de F. de B. San Román (J. F. Montesinos) ; Ada M. Coe, *Catálogo bibliográfico y crítico de las comedias anunciadas en los periódicos de Madrid desde 1661 hasta 1819* (E. Juliá) ; *Catálogo de la Exposición bibliográfica de Lope de Vega* (A. R. Rodríguez Moñino) ; *Elogio en la muerte de Juan Blas de Castro*, et *Apuntes para una bibliografía lopista*, de Julían Barbazán (id.) ; *Lope de Vega, Impresiones literarias*, de José-María Vigil (M. A. Suau) ; *Los retratos de Lope de Vega*, d'E. Lafuente Ferrari, et *Lope de Vega, sacerdote*, de C. Morcillo (J. F. M.) ; *Lope de Vega como poeta religioso*, du P. José Rubinos (A. R. R. M.) ; *Lope de Vega, Semblanza y selección poética*, d'A. Ochando (J. F. M.) ; *Lope de Vega y la teología*, de Máximo Yurramendi (A. R. R. M.). — *Bibliografía.*

— *The Spanish Review*, March 1935 : M. Alcantara, etc., *Pablo Gargallo.* — Delos L. Canfield, *Spanish Literature in Indian languages of New Spain.* — Josephine de Boer, *Mallorca, haven of writers.* — J. R. Spelle, *An eighteenth century liberal review of reviews : « El espíritu de los mejores diarios ».* — Robert Marshack, *Maimonides : a reappraisal.* — Edwin B. Place, *The first novel of letters : the « Processo de cartas de amores » of Juan de Segura.* — Edgar E. Martínez, *Borinquén : Panorama de vida puertorriqueña.* — C. r. sur *The modernist trend in Spanish-American poetry*, de G. Dundas Craig, et *A study of tendencies in modern and contemporary Spanish poetry from the Modernist Movement to the present time*, de F. M. Kercheville (John E. Englekirk) ; *Archpriest de Hita, Juan Ruiz, The Book of Good Love*, tr. d'Elisha K. Kane (Ronald B. Williams) ; *Mariana José de Larra, Macías*, éd. par J. H. Nunemaker et K. H. Vanderford (Barbara Matulka). — Nov. : G. L. van Roosbroeck, *Prose poems of Spain by Aloysius Ber-*

trand. — Estuardo Núñez, *Expresionismo en la poesía indigenista del Perú.* — H. A. Holmes, *The influence of Uruguay on the Comte de Lautréamont.* — Madaline W. Nichols, *The Gaucho « Motif » in Río de la Plata life.* — Carolina Marcial Dorado, *Popular customs in the Valencian region.* B. Matulka, *The Tercentenary of Lope de Vega : his international diffusion.* — C. r. sur *Campamento, novela mexicana*, et *Mi general, nov. mex.*, de Gregorio López y Fuentes (D. F. Ratcliff) ; *A Bibliography of the Belles-Lettres of Venezuela*, de S. M. Waxman, etc. (J. E. Englekirk) ; *Sobre el problema del andalucismo dialectal de América*, de P. Henríquez Ureña (B. Matulka), etc. — *Spanish Class Texts.* — *Spanish activities. Panamericanismo.* — Bulletin semestriel ; abonnement : S 1.00 par an. 840 East Building, Washington Square College, New York University. Editor : Barbara Matulka.

— *Les langues méridionales* (avril-juin 1936) : C. Pitollet, *Chronique espagnole* (*La nouvelle « Fama Póstuma » de Lope de Vega, Requiescant in pace* (Valle Inclán, Villaespesa, Cotarelo), *Encore Larra, L'Antología de D. Federico de Onís, Curieuse confession de Pío Baroja.* C. r. sur *Los retratos de Lope de Vega*, de E. Lafuente; *Sang et Lumières*, de J. Peyré.

— Arturo Farinelli, *Il mondo culturale e fantástico di Lope de Vega* (*Nuova Antologia*, 1° Giugno 1936-XIV).

— Joaquín Casalduero, *Las « Rimas » de Bécquer.* Cruz y Raya, Madrid, 1935.

— Consejo nacional de Veteranos de la Independencia de Cuba. *Máximo Gómez.* Discursos pronunciados en la inauguración de su monumento en la Habana, el 18 de Noviemebre de 1935. La Habana, 1936.

— Facultad de Filosofía y Letras, Instituto de Filología. Colección de Estudios estilísticos. Director : Amado Alonso. Anejo I. *La vida espiritual en Sudamérica*, por Karl Vossler. Buenos Aires, 1935, 48 p.

— *Cuadernos de Cultura.* Segunda Serie. 2. *Gertrudis Gómez de Avellaneda. Selección poética.* — 3. *Enrique José Varona, Páginas Cubanas.* 52 et 125 p. Distribution gratuite. Publicaciones de la Secretaría de Educación. Dirección de Cultura, La Habana, 1936.

— Une Exposition de livres espagnols a eu lieu en juin dernier (du 6 au 20) à la Bibliothèque de la ville de Poitiers, et le Catalogue en a été publié par les soins de Mlle Dobelmann, bibliothécaire, ancienne pensionnaire de la Casa Velásquez (École des Hautes-Études hispaniques), avec une introduction. Y compris les ouvrages ajoutés dans un supplément, on compte 171 numéros, appartenant à la Bibliothèque municipale, aux Dominicains de Poitiers et au monastère de Saint-Martin de Ligugé ou à des particuliers. On a reproduit hors texte la *portada* du *Tractado delas Drogas, y medicinas de las Indias*

Orientales, de Christobal Acosta (Burgos, 1578), nº 1679 de Salvá ; celle du *Don Quixote* de 1605 par Juan de la Cuesta, Madrid, la seconde de cette date et de cet imprimeur, avec l'erratum « conde de Barcelona » et le privilège pour la Castille, l'Aragon et le Portugal ; le portrait de Cisneros qui figure en tête de l'*Histoire du cardinal Ximenes* par Esprit Fléchier ; etc. Il y a là une manifestation intéressante et une initiation utile pour le public français, et aussi un exemple à suivre.

— José Angle Ceniceros, *L'attitude du Mexique dans ses relations internationales. Affirmation et perfectionnement des doctrines.* México, Impr. du Minst. des Affaires étrangères, 1936, 45 p.

— *Hispanic Review* (cf. *Bull. hisp.*, 1936, p. 121-126), 1935, nº 4 : M. A. Buchanam, *Alhambraism.* — Otis H. Green, *Notes on the Lucianesque Dialogues of B. L. de Argensola.* — Ruth Lee Kennedy, *Concerning seven mss. linked with Moreto's name.* — Antonio Rubio, *Comments on 18th Century « Purismo ».* — E. R. Sims, *An italian translation of « Lazarillo de Tormes »* (Venise, 1635). — Barbara Matulka, *On the Beltenebros Episode in the « Amadis ».* — C. C. Rice, *The etymology of Spanish « bastar », « despachar », « rejar », and « regunzar ».* — C. r. sur *Intr. a la lit. esp. del Siglo de Oro*, de K. Vossler (J. P. Wickersham Crawford) ; *Sobre el problema del andalucismo dialectal de América*, de P. Henríquez Ureña, et *Spanish Literature in Mexican Languages as a source for the study of spanish pronunciation*, de Delos Lincoln Canfield (R. K. Spaulding) ; *The metaphors of Luis de Góngora*, d'Eunice Joiner Gates (Hayward Keniston) ; *A tentative Bibliography of the Belles-Lettres of Ecuador*, de G. Rivers ; *A tent. Bibl. of Colombian Literature*, de Sturgis E. Leavitt et C. García Prada ; *Bibliografía de la poesía mexicana*, d'A. Torres Rioseco et R. E. Warner ; *Fuentes bibl. para el estudio de la literatura chilena*, de R. Silva Castro (J. R. Spell) ; *Don Juan Valera*, par Edith Fishtine (C. Barja) ; etc.

1936, nº 1 : William C. Atkinson, *The interpretation of « Romances e cantares » in Santillana* (cf. *Bull. hisp.*, 1936, p. 366). — M. Romera Navarro, *Bibiografía graciana.* — J. E. Gillet, *The date of Torres Naharrojdeath.* — E. K. Mapes, *Recent research on the modernista poets.* — Gerald E. Wade, *Tirso's self-plagiarism in plot.* — José E. Palomo, *« Siquiere » y sus variantes.* — Graydo Hough, *Grecian's « Oraculo manual » and the « Maximes » of Mme de Sablé.* — C. r. sur *El retorno a la naturaleza*, de B. Isaza y Calderón (R. Schevill) ; *El Libro de Alexandre*, de R. S. Willis (« Lo que haría falta ahora — más que una edición crítica, dificilísima si no imposible de realizar por los escasos y divergentes elementos de que disponemos — sería una elaborac ón literaria del texto, en la que con libertad se combinasen las lecturas de los dos manuscritos, sin excesivos deseos de reconstruir las modalidades lingüísticas del autor, y con la única intención de hacer asequible el *Alexandre...* » A. G. Solalinde) ; *The Book of the Good Love*

of the Archpriest of Hita, d'Elisha K. Kane (Ch. Ph. Wagner) ; *Bibliographies of Spanish America* (J. R. Spell) ; *A preliminary Glossary of the New Mexican Spanish* (Anita C. Post) ; etc. — Nº 2 : F. Courtney Tarr, *More light on Larra.* — A. Rumeau, *Une copie manuscrite d'œuvres inédites de Larra : 1886.* (Complément aux « quatre articles » de Larra publiés en 1897 par Foulché-Delbosc dans la *Revue hisp.* d'après un ms. de la Bibl. Nac. de Madrid ; « il s'agit des poésies, d'une partie des articles et fragments d'articles, des *Sinónimos de la lengua castellana* et du drame historique *El conde Fernán González*, publiés en 1886 », le tout contenu dans quatre cahiers mss. dus à un même copiste). — Nelson W. Eddy, *Dante and Ferran Manuel de Lando* (contemporain de Francisco Imperial). — J. R. Spell, *An illustrious Spaniard in Philadelphia, Valentín de Foronda.* — H. H. Arnold, *Synalepha in old Spanish poetry : Berceo.* — R. Steele Boggs, *Folklore elements in Fray Gerundio.* — E. Herman Hespelt, *The first German translation of « Lazarillo de Tormes ».* — Th. A. Gabbert, *Notes on the popularity of the dramas of Victor Hugo in Spain during the years 1835-1845.* — M. Romera-Navarro, *Reflexiones sobre los postreros días de Gracián.* — Harry Deferrari, *Notes on the value of « H » in old Spanish.* — C. r. sur *El desdén con el desdén* de Moreto, éd. par Willis Knapp Jones (George I. Dale) ; *The staging of plays in the Spanish Peninsula prior to 1555*, de R. Boal Williams ; *The multiple stage in Spain during the fifteenth and sixteenth centuries*, de William Hutchinson Shoemaker (J. P. Wickersham Crawford) ; *Carlos María Ocantos*, de Th. Anderson (S. E. Leavitt) ; *Libros y autores contemporáneos*, de César Barja (Otis H. Green) ; *The poetry of José Mármol*, de Stuart Cuthbertson (E. K. Mapes) ; etc. — Nº 3 : Otis H. Green, *Notes on the Pizarro Trilogy of Tirso de Molina.* — Rosa Seeleman, *The treatment of landscape in the novelists of the Generation of 1898.* — W. H. Shoemaker, *The Llabrés Manuscript and its Castilian plays.* — H. Peterson, *Notes on the influence of Addison's « Spectator » and Marivaux's « Spectateur français » upon « El Pensador ».* — Lawrence B. Kiddle, *A source of the « General Historia » : the French prose redaction of the « Roman de Thèbes ».* — J. E. Gillet, *A note on Bartolomé Aparicio.* — J. N. Lincoln, *The legend of the Handless Maiden.* — J. P. W. Crawford, *The date of Salazar's « Egloga de Breno ».* — R. S. Boggs, *Pretonic ī stays in Spanish.* — Notes de M. A. Buchanan sur le journal *La Alhambra* de 1839 où se trouve un fragment de *El estudiante de Salamanca* (reproduction en fac-similé) ; sur la description de l'Aurore dans Lope de Vega ; sur l'expression *buen gusto.* — C. r. sur *Viaje del Parnaso* de M. de Cervantes, éd. par Fr. Rodríguez Marín (M. Romera-Navarro) ; *Hist. de la Zarzuela*, par E. Cotarelo (W. Shaffer Jack) ; *Catálogo... de las comedias anunciadas en los periódicos de Madrid desde 1661 hasta 1819*, par Ada M. Coe (Nicholson B. Adams) ; *Bibliographies of Spanish America*, par A. Torres-Rioseco, R. Silva Castro, H. Grattan

Doyle (E. K. Mapes) ; *Unidad y diversidad de las letras hispánicas*, par E. Díez-Canedo ; *El acento castellano*, par T. Navarro Tomás (O. H. G.).

— *Hispania* (cf. *Bull. hisp.*, 1936, p. 126), 1935, nº 2 : Aurelio M. Espinosa, *New Mexican Spanish « coplas » populares.* — Elisa Pérez, *Algunos aspectos de la evolución del Romancero.* — R. K. Spaulding, *Relative pronouns in modern Spanish.* — Sturgis E. Leavitt, *A bibliography of Theses dealing with Hispano-American Literature.* — C. r. sur l'*Ensayo hist. sobre la Zarzuela*, de Cotarelo ; *Algo sobre Galdós y su topografía madrileña*, de J. Gavira (Ada M. Coe) ; *« El mayor imposible » of Lope de Vega*, ed. par John Brooks ; *Les « Novelas exemplares » de Cervantes en France au XVIIe siècle*, de G. Hainsworth (Edwin B. Place) ; *Artículos histórico-literarios*, de N. Alonso Cortés (E. W. Mapes) ; etc. — Nº 3 : A. González Palencia, *Islam ant the Occident.* — Mary E. Buffum, *Literary Criticism in the essays of the Generation of 1898.* — Alfred Coester, *Mexico by air.* — Eva R. Price, *The « Romancero » in « El Bastardo Mudarra » of Lope de Vega.* — Augusto Arias, *Virgilio en Castellano.* — Nº 4 : T. Navarro Tomás, *El acento castellano* (« El acento castellano en sus rasgos esenciales.... puede ser considerado como el elemento tradicional más antiguo de nuestra lengua, anterior probablemente a la existencia del mismo romance castellano... »). — Lucile K. Delano, *The « Gracioso » continues to ridiculo the Sonnet.* — John T. Reid, *St. John's Day in Spanish Literature.* — Mabel M. Harlan, *D. Adelardo López de Ayala, ¿ figura o figurón?* — C. r. de *« Las Meninas » de Velásquez*, par M. Alpatoff (dans *Rev. de Occidente*, 1935) ; *The poetry of Bécquer*, de L. McClelland (dans *Bull. of Spanish Studies*, 1935) ; *Lope de Vega y Calderón, Fases de su rehabilitación literaria*, de Quintín Pérez (dans *Razón y Fe*, 1935) (Ada M. Coe). — Frances Douglas, *Contemporary Spanish Literature.* — C. r. sur *Lope de Vega e l'Italia*, de Ezio Leevi (Ralph J. Michels) ; etc.

— *Al-Andalus* (cf. *Bull. hisp.*, 1936, p. 250), 1936, fasc. 1 : E. García Gómez, *Polémica religiosa entre Ibn Hazm e Ibn al-Nagrīla.* — E. Lévi-Provençal, *Les « Mémoires » d'Abd Allah, dernier roi zīride de Grenade* (fin). — A. R. Nykl, *Nuevos datos sobro el « Kitāb Al-Zahra ».* — *Crónica arqueológica de la España musulmana : La torre de doña Urraca en Covarrubias (Burgos)* (T. B.) ; *Capiteles epigrafiados de Madīnat al-Zahrā* (Manuel Ocaña Jiménez) ; *Capiteles epigrafiados del baño del Albaicín en Granada* (id.) ; *La muela de Ágreda* (Soria) (T.) ; *Reparación de la techumbre de la mezquita de Córdoba, en el siglo XIII* (T.) ; *Inscripciones árabes de la Alhambra y del Generalife* (A. R. Nykl) ; *La puerta de Bibarrambla de Granada* (T.) ; *Restauración, en el siglo XVIII, de la cúpula que precede al minrāb de la mozquita de Córdoba* (T.). — Isidro de las Cagigas, *Al Andalus* (*unos datos y una pregunta*) (le plus ancien *dinar* bilingue, latin-arabe, frappé en Espagne, l'an 98-715, rend *Spania* par *al-Andalus;* mais cette identification

serait due à quelque pédant oriental, juif peut-être, et non à la toponymie réelle). — Salvador Vila, *El nombramiento de los wālīes de Al-Andalus.* — C. r. sur *Mss. árabes de « al-Ḥāwī » de al-Rāzi en la Biblioteca de El Escorial*, de Melchor M. Antuna (A. G. P.) ; *Tablas toledanas*, de Zinner (J. M. V.) ; *Sur un glossaire de matière médicale arabe composé par Maïmonide*, de Max Meyerhof (E. G. G.) ; *Un almanaque portugués del siglo XIV*, de J. Millás Vallicrosa (A. G. P.) ; *Histoire de l'Espagne musulmane, extraite du Kitāb Aʿ mal al-Aʿlam...*, d'E. Lévi-Provençal (M. M. A.) ; *Un poète arabe... al-Motanabbī*, de R. Blachère (E. G. G.) ; *Especímenes de los poetas hebraicos de Castilla en el siglo XIV*, de F. Baer (J. M. V.) ; etc.

— *Boletín de Bibliotecas y Bibliografía*, t. II, 1935, nᵒˢ 1-2 : Homero Serís, *El II Congreso internacional de Bibliotecas y Bibliografía. Sus tareas y acuerdos.* — R. Altamira, *Las primeras Bibliotecas circulantes para maestros y alumnos de las Escuelas públicas españolas.* — María Teresa Bermejo, *La secunda Biblia visigótica de Alcalá : cronología, caracteres paleográficos y elementos artísticos.* — L. Iglesias, *Contra la polilla de los libros : procedimiento empleado en la Biblioteca general de la Universidad de Santiago de Compostela.* — J. Lasso de la Vega, c. r. du *Catálogo general* de l'*Exposición de encuadernaciones españolas* de la *Sociedad española de Amigos de Arte.*

— L'*Instituto de Filosofía* de l'*Universidad nacional de Córdoba* (Rep. Argentina) vient de publier (1936, Impr. de la Universidad) un *Homenaje a Bergson* où divers aspects de la pensée de notre grand philosophe sont étudiés par A. Korn, A. Vassallo, R. A. Orgaz, E. Gouiran, S. Taborda, R. Bustos Fierro, E. Martínez Paz, R. Nieva, A. Fragueiro, R. V. Martínez, 193 p. Un de ces articles est en latin ; les autres en espagnol.

— Dans l'*Anuario de Historia del Derecho español*, t. XII, 1935, *Don Rodrigo Sánchez de Arévalo*, par Teodoro Toni. Étude d'ensemble de plus de 250 pages. On y rappelle l'article d'H. Keniston dans le *Bull. hisp.*, 1930. Deux pages et demie sur l'*Historia hispánica*, à propos de laquelle on peut voir *La description de l'Espagne par Lucio Marineo Siculo* (dans *Miscelánea... dedicada ao Dr. J. Leite de Vasconcelos*, 1931), où la description que fait de l'Espagne Ruy Sánchez est mise en parallèle avec celle qu'a laissée le Sicilien Marineo.

Dans le même volume : Ch. Verlinden, *L'esclavage dans le monde ibérique médiévale;* J. de la Peña Cámara, *Nuevos datos sobre la visita de Juan de Ovando al Consejo de Indias;* J. Mª Lacarra, *¿ El Fuero general de Navarra traducido al euskera?* ; R. R., *Arras a « fuero de León » y según el « fuero castellano »;* V. Granell, *Colección de fórmulas jurídicas castellanas de la Edad Media;* R. Riaza, *Ordenanzas de Ciudad y de Tierra.* — C. r. sur *Historia crítica de Vizcaya y de sus Fueros*, de G. de Valparda ; *Consolat de mar*, vol. III, de F. Valls i Taverner ;

Vocabulari jurídic catalá, de R. Folch i Capdevilla et Lluis G. Serralonga ; *Junta de Incorporaciones*, de F. Gil Ayuso ; *Miscel·lania Finke d'Historia i Cultura Catalana; Las instituciones jurídicas en la conquista de América* et *La Encomienda indiana*, de S. A. Zavala ; *The economic literatur of Latin America; Vasconia y el Imperio de Toledo*, de A. de Ortueta ; *Alfondo el Sabio*, de J. A. Sánchez Pérez, etc. Notices sur P. Boissonnade, H. Pirenne.

— Dans les *Actas y Memorias de la Sociedad española de Antropología, Etnografía y Prehistoria*, t. XIV, año 1935, cuaderno 2º y 3º (Paseo de Atocha, II, Madrid), à noter une série de six articles sur *La cerámica peruana del Museo arqueológico nacional.*

— *Revista hispánica moderna, Boletín del Instituto de las Españas*, Abril 1936 : A. Jiménez Fraud, *La Universidad española en la Edad Media y en el Renacimiento.* — M. de Mayo, A. Oliver Balmas, S. C. Rosenbaum, J. Guerrero Ruiz, *Gabriel Miró.* — E. K. Mapes, *Escritos inéditos de Rubén Darió recogidos de periódicos de Buenos Aires.*

— T. Toni Ruiz, *El tratado « De Pace et Bello » de don Rodrigo Sánchez de Arévalo* (*Razón y Fe*, Mayo 1936). Cf. ci-dessus, p. 92.

— Pinto Loureiro, *Novos subsidios para a biografia de Camões* (*O Instituto*, Figueira da Foz, Tipografia popular ; Coimbra, Arco do Bispo, I, vol. 89, num. 3, 1935).

— Dans le *Bulletin of Spanish Studies*, Abril 1936 : *Death of Don Emilio Cotarelo y Mori.* — C. r. de l'*Historia de Catalunya* de Ferran Soldevila, par A. Allison Peers ; etc. — July 1936 : *Spain week by week; Cartas de España.* — Oct. 1936 : E. Allison Peers, *Record and Review; Spain week by week; The civil war in Spain*, I. — *A diary of the civil war.* — *Documents of the civil war*, I. — Opifex : *English students and the Spanish civil war.* — E. V., *Catalunya i la guerra d'Espanya.* — *Cartas de España.* — C. r. sur le t. II de l'*Historia de España* dirigida por R. Menéndez Pidal (A. Peers) ; *The Spanish Tragedy*, d'E. A. Peers (Aubrey F. G. Bell) ; *The roads of Spain*, de Ch. L. Freeston (M. Tebbutt) ; *Spain to-day, Revolution and Counter-Revolution*, d'Ed. Conze (R. Scott). — *Briefer notices.* — *Bibliography of the civil war.*

— *Seminario de Estudios de Arte y Arqueología, Boletín de Trabajos* (Facultad de Historia, Valladolid), 1936 : C. de Mergelina, *Las mámoas del Chan da Pedra do Couto y de San Colmado.* — M. Alcocer, *Las fortalezas del reino en los siglos XV y XVI.* — J. Pérez Villanuova, *Una obra desconocida de Alonso Berruguete.* — Divers : *Papeletas de arte mudéjar castellano, de orfebrería castellana, sobre primitivos en Castilla, sobre escultura gótica en Castilla, de orfebrería bárbara, sobre artistas y menestrales castellanos.*

— A. Giménez Soler, *Los sucesos de Aragón del tiempo de Felipe II*, dans *Universidad, Revista de Cultura y Vida universitaria*, Enero-Marzo de 1936, Zaragoza.

— Dans *Revista Cubana*, ag.-sept. 1935 : Karl Vossler, *Soledades en España y América*; Orlando Ferrer, *El gran amor de Lope de Vega;* Salvador Novo, *Primeros gorjeos del ruiseñor en la poesía castellana.* — Oct.-Dic. : Fr. G. del Valle, *El Padre Varela y la independencia de la América hispana;* Mercedes Pinto, *Cuatro poetisas uruguayas;* M. I. Mesa Rodríguez, *José Antonio Cortina y Sotolongo;* etc.

— *Revue de littérature comparée* (janvier-mars 1936) ; numéro consacré à l'Espagne : P. Hazard, *Ce que les lettres françaises doivent à l'Espagne.* — M. Bataillon, *De Savonarole à Louis de Grenade.* — S. Baumgarten, *Baltasar Gracián en Hongrie.* — F. Baldensperger, *L'arrière-plan espagnol des Maximes de La Rochefoucauld.* — M. Bardon, *Don Quichotte et le roman réaliste français : Stendhal, Balzac, Flaubert.* — J. Boudou, *Edgar Quinet et l'Espagne.* — M. Gilman, *Le cosmopolitisme de Baudelaire et l'Espagne.* — J. Sarrailh, *Le prestige d'Anatole France en Espagne.* — Barbara Matulka, *The courtly Cid Theme and Giraldi Cintio.* — J.-E. Gillet, *Note sur Rabelais en Espagne.* — R. H. Williams, *A manuscript document on the translations from Spanish by Captain John Stevens.* — E. Gianturco, *Character, essence, origin and content of the Jus gentium, according to Vico and Suárez.* — R. Schevill, *El abate Marchena and French thougt of the eighteenth century.* — P. Mérimée, *Une critique espagnole du Mariage de Figaro.* — A. Cherel, *Avant le faux départ pour l'Espagne : lettre de Vigny à Brugière de Sorsum.* — C. r. sur *Introduccion a la literatura española del siglo de oro*, de K. Vossler (G. Le Gentil) ; *El retorno a la naturaleza*, de B. Isaza y Calderón (M. Bataillon) ; *Aspetti della vita spagnuola nel cinque e seicento*, de Fausto Nicolini (M. Ottavi) ; *Poètes espagnols d'aujourd'hui*, de Mathilde Pomès (M. Ottavi).

— *Boletin de la Biblioteca Menéndez y Pelayo*, Enero-Marzo 1936 : E. Ortiz de la Torre, *Arquitectos montañeses : Francisco Diaz del Ribero.* — A. Andrés, *Pedro Simon Abril. Carta inédita de 1575.* — E. de Asis, *De España a Roma por las huellas de César.* — J. L. Tacon, *El Condenado por desconfiado y Fray Alonso Remón.* — C. r. *La Gatomaquia*, commentée par Rodríguez Malín ; sur les études de M. Lomba concernant Larra, etc.

— A. Rumeau, *Mariano José de Larra et le baron Taylor*, Le « *Voyage pittoresque en Espagne* » (*Revue de littérature comparée*, juillet-sept. 1936).

— *Estudis Franciscans* (Convent de Fra-Menors Caputxins, Barcelona, Sarrià), Abril-Juny 1936 : P. Remigi de Papiol, *El M. R. P. Ludovic de Besse, mistic i restaurador de la Mística.* — Jul.-Set. :

P. Marti de Barcelona, *Commemorant el VI Centenari del traspàs de Ramon Muntaner : Regesta de documents relatius al gran cronista català.* — J.-H. Probst, *Le sentiment de la nature chez Ramon Lulle.*

— P. Luis Fullana, *Los caballeros de apellido March en Cataluña y Valencia* (*Boletín de la Sociedad Castellonense de Cultura*, 1936, cuad. III.

— Suzanne Duvergé, *Registres de la chancellerie navarraise du temps de Charles le Mauvais* (*Bibliothèque de l'École des chartes*, jan.-juin 1936).

— *Revista de Ciencias jurídicas y sociales*, nº 74 (1936) : Juan Manzano Manzano, *Un nuevo código de la Leyes de Indias.* — Manuel López-Rey y Arrojo, *Un práctico castellano del siglo XVI : Antonio de la Peña.*

— *Boletín de la Academia de Ciencias, Bellas Letras y Nobles Artes de Córdoba*, Abril-Junio 1936 : Dr Goyanes, *La personalidad médica de Maimonides al lado de su personalidad total.*

— Dans la *Revue d'histoire ecclésiastique de Louvain* (juillet 1936) : c. r. de l'*Historia de España* dirigida por R. Menéndez Pidal (t. II), par J. Pérez de Urbel, O. S. B.

— P. Fidèle, O. M. CAP., *Osuna et Balthasar Alvarez* (*Revue d'ascétique et de mystique*, juill.-sept. 1936).

— *Revista Javeriana* (Apartado 445, Bogota), Julio 1936 : Félix Restrepo, *El frente popular.* — T. Andrés Polanco, *Cronica de Venezuela.* — L. Castellani, *Cronica de la Argentina.*

— *Revista da Faculdade de Letras* (cf. *Bull. hisp.*, 1935, p. 125), t. II, nº 2 (1936) : Hernani Cidade, *Doutor Teófilo Braga.* — Ricardo Jorge, *O nosso amorismo novelesco nos quinhentos. Sua influencia na literatura universal.* — José Gonçalo Santa Rita, *O sentido do acto colonial.* — Pierre Hourcade, *Eça de Queirós et la France.* — Carlos Manuel Ramos, *A mais bela aventura de Antonio Feijó.* — Mario de Sampayo Ribeiro, *Do justo valor da canção popular.* — A. do Prado Coelho, *Teófilo Braga.* — Libereta Maria Henriques, *A « giria » académica* (l'argot ou « calão » universitaire). — Vida da Faculdade. — Tomo III, nos 1 et 2 (1936) : Hernani Cidade, *Luis de Camões ;* I : *O lírico.* (O poeta e a sua época ; O cánone da Lírica ; A formação do poeta ; Os temas do poeta e as confidencias do homem ; O príncipe dos poetas portugueses.)

— La « Junta de Educação Nacional », par l'organe du « Centro de Estudos Filológicos », publie une *Bibliografia filológica portuguesa* (*Dicionários*, *Gramáticas*, *Ortografias*, etc.), présentée en fiches détachées (*verbetes*) et comme travail provisoire (Lisboa, 1935). L'objectif principal « é lançar os fundamentos da História da Filologia Portu-

guesa, e prestar aos estudiosos o maior número possivel de informações sôbre as fontes para o estudo dos problemas filológicos ». Le directeur, et jusqu'à présent le principal auteur de cette publication, est le secrétaire du « Centro », M. Rodrigo de Sá Nogueira, à qui l'on saura gré de son initiative et son labeur, ainsi qu'à ses collaborateurs, José Pedro Machado, J. Peres Montenegro, Edmée Rodrigues Roseira, M. Paiva Boléo, G. A. Miranda Magalhães.

— Universidad de Santiago de Compostela, Publicaciones del Instituto de Estudios portugueses. *Luis de Camões, Líricas escogidas. Antero de Quental, Sonetos escogidos.* Ces deux petits recueils, de 48 et 30 pages respectivement, préfacés brièvement par A. S. (Santiago, 1933), sont bien le type qu'il faut pour vulgariser un auteur, surtout un poète.

— *Bernal Díaz del Castillo y el popularismo en la Historiografía Española*, par Ramón Iglesia Parga (*Tierra firme*, 1935, nº 4).

— Après l'Exposition Victor Hugo, organisée à Madrid par M. Guinard, directeur de l'Institut français en 1935 (cf. *Bull. hisp.*, 1936, p. 555), une « Exposición de grabados y libros illustrados franceses del siglo XVIII » réunie dans les « Salones de la Sociedad de Amigos del Arte », à Madrid encore, en mai-juin 1936, et dont M. Guinard nous offre à présent le catalogue, sorti de la « Tipografía artística » (Alameda, 13), a marqué le point des relations artistiques hispano-françaises à la veille des événements que l'on sait. Espérons encore que l'année 1937 n'interrompra pas la série de ces manifestations.

G. C.

— Publications récentes :

Fritz Krüger, *Die Hochpyrenäen, C. Landliche Arbeit.* Band I : *Transport und Transportgeräte*, mit 14 Abbildungen und 89 Photographien. Extret del *Butlletí de Dialectologia catàlana*, volum XXIII, any 1935. Barcelona, Impremtà de la Casa de Caritat, 1936. Dipòsit a Alemanya : Conrad Behre, Hamburg, 202 p. in-8º.

Der königl. spanische oberste Indienrat, Consejo real y supremo de las Indias. I Teil : *Geschichte und Organisation des Indienrats und der Casa de la Contratacion im sechzehnten Jahrhundert*, von Ernst Schäfer, 1936. Ibero-Amerikanisches Institut Hamburg.

21 décembre 1936.

La Rédaction : G. CIROT, *secrétaire ;*
G. RADET, *directeur-gérant.*

RAMON DE PERELLÓS ET BERNAT METGE

Lorsque les mers étaient pleines d'îles inconnues, on découvrit que l'entrée du Purgatoire se trouvait en Irlande, dans une grotte de l'île de Saint-Patrice. Les pèlerins y accouraient nombreux, mais il fallait être un chevalier bien éprouvé pour affronter la terreur d'un tel voyage. L'un de ces chevaliers, Ramon de Perellós, nous a donné une relation de cette aventure. Elle nous a été transmise par une traduction languedocienne du xve siècle[1]. C'est après la mort de Jean Ier, roi d'Aragon, que Ramon de Perellós, son conseiller et son chambellan, forma le projet de visiter le Purgatoire. Il était si fidèlement attaché à ce prince qu'il désirait savoir quel était le sort de son âme. Il pouvait compter sur de nombreux appuis, car il avait été élevé à la cour de France, et son compatriote Pierre de Luna occupait le siège pontifical d'Avignon. C'est sans difficulté qu'il obtint du roi Richard d'Angleterre, le 6 septembre 1397, un sauf-conduit où il est déclaré qu'il avait « le dessein de passer en Angleterre et de là en Irlande avec vingt hommes et trente chevaux pour visiter le Purgatoire de Saint-Patrice ». Lorsqu'il débarqua en Irlande, le comte de la Marche le dissuada de poursuivre sa route en faisant valoir que de nombreux chevaliers avaient trouvé la mort dans la caverne.

Ramon de Perellós ne se découragea pas, car il était résolu à étonner le monde par ses « vaillantises ». Le début du récit paraît assez vraisemblable, mais il se perd bientôt dans la fiction. Et comme Ramon de Perellós s'appuyait sur la relation latine de Henry de Saltrey, qui attribuait au chevalier Owen ce fabuleux voyage, l'érudition moderne l'a accusé d'imposture et de supercherie[2]. C'est beaucoup trop dire. Il est plus naturel de penser que

1. Jeanroy et Vignaux, *Voyage au Purgatoire de Saint-Patrice.* Textes lang. du xve. Toulouse, 1903.
2. Cf. Jeanroy et Vignaux.

Ramon de Perellós avait conscience d'écrire une *vision* morale, à l'exemple d'un autre chevalier de Roussillon, Bernat de So, qui avait vu sur les rives de la Garonne toutes les mesnies des princes de la chrétienté[1]. Il est également probable que sa fiction cachait un mobile particulier, comme on le verra par la suite.

Ramon de Perellós est d'abord reçu à la cour du roi Yrnel. Il nous dit que les chevaliers d'Irlande sont revêtus d'une cotte de mailles, qu'ils ont de longues lances, des épées à la manière des Sarrasins et de petits arcs. Les gens du peuple ne songent pas à cacher leur sexe et les demoiselles de la cour, qui sont fort belles, montrent une égale candeur. Le roi prend ses repas sur du jonc étendu sur le sol. On nourrit les chevaux avec de l'herbe et des feuilles de houx.

Certaines de ces indications concordent avec celles que nous donne Jean Froissart sur les mœurs des Escots : « Ils n'emportent nulles provisions de pain et de vin. Ils font un petit tourteau à la manière d'une oublie de béguines[2]. »

Mais voici que le chevalier parvient au monastère. Le prieur se laisse attendrir par son courage et sa dévotion et ouvre la porte de la caverne. Le chevalier a pris la précaution de remettre son testament à son neveu. Il se sent envahi d'une sueur froide et s'endort après avoir éprouvé un tourment semblable au mal de mer. Douze personnages revêtus d'une dalmatique blanche se présentent à lui, comme s'ils se détachaient des stalactites, mais le récit se confond déjà avec tous ceux qui nous ont été légués par le moyen-âge et il n'est pas utile de rapporter ici ces descriptions de brasiers où se meuvent des dragons et de couloirs que traverse un vent glacé. Parvenu à la quatrième plaine, Ramon de Perellós rencontre plusieurs de ses compagnons et notamment Na Aldonsa de Queralt, sa nièce, dont il ignorait la mort. Elle était là parce qu'elle s'était fardée de son vivant. Il peut aussi s'entretenir longuement avec le roi son seigneur : « La raison pour laquelle il était châtié, je ne veux point la dire. Je dis que les rois et les princes qui sont au monde doivent au-dessus de toutes choses se

1. *La vesió en Somni, 1382*, de Bernat de So. Éd. par A. Pagès. *Romania* de 1928.
2. *Histoires de Froissart.* La Cité des livres, 1931.

garder de rendre la justice pour complaire à qui que ce soit[1]. » Cette phrase est bien énigmatique et prudente, mais elle nous livre sans doute la clef de la fiction. Elle nous permettra d'établir la parenté du *Purgatoire de Saint-Patrice* et d'une œuvre beaucoup plus importante, qui est à proprement parler le chef-d'œuvre de la littérature catalane, le *Somni* de Bernat Metge[2].

Lorsque le roi d'Aragon Jean Ier mourut à la suite d'un accident de chasse, le 16 mai 1396, le peuple, qui venait de se révolter contre son absence de gouvernement et la dissipation du trésor public, interpréta cette mort soudaine comme une manifestation de la justice divine et s'attaqua aux dignitaires de la cour qu'il désignait comme les grands coupables de la ruine du pays. Bernat Metge, le conseiller du roi et son trésorier, fut alors jeté en prison. Bernat Metge se consola en lisant les philosophes et les moralistes latins et en écrivant le *Somni*. La rédaction du *Somni* était sans doute achevée en 1398, puisque, le 28 avril de l'année suivante, le roi Martin écrivait à l'auteur pour lui en demander une copie[3]. Or, c'est en décembre 1397 que Ramon de Perellós pénétra dans la caverne de l'au-delà, et non l'année suivante, comme le dit la version languedocienne[4]. Il est vraisemblable que Bernat Metge était informé du fabuleux projet de voyage de Ramon de Perellós, mais connaissait-il son récit lorsqu'il rédigea le *Somni*? Faut-il, au contraire, considérer le récit du chevalier comme une réponse à l'œuvre du conseiller du roi? On ne saurait en décider, mais il est hors de doute que Bernat Metge n'avait pas oublié une primitive rédaction du *Purgatoire de Saint-Patrice* que le roi avait fait traduire en 1394 pour l'envoyer à la comtesse de Foix, sa fille[5]. Il en avait le texte présent à l'esprit, et ainsi s'explique en partie la genèse du *Somni*.

Bernat Metge reprend avec l'ombre du roi une controverse que

1. « Que fassa justicia per fer plazer ni favor a negus ni a neguna. » R. de Perellós, *Purgatori*.
2. Éd. N. C., avec une introduction de Nicolau d'Olwer. Texte et notes de Casacuberta. Bna, 1925.
3. Rubió y Lluch, *Documents per l'historia de la cultura catalana mitjeval*.
4. La remarque est de Jeanroy et Vignaux.
5. Rubió y Lluch, *Documents*.

la mort seule avait pu interrompre et il soutient encore, avec une fine modération, la thèse sceptique sur le problème de l'au-delà. Le *Somni* se compose de quatre dialogues qui traitent de l'immortalité de l'âme, du grand schisme d'Occident, des défauts et des vertus des femmes. Je n'en rapporterai ici que ce qui convient à mon sujet.

Un vendredi, à minuit, Bernat Metge lisait dans sa prison lorsqu'il fut pris de sommeil et se jeta tout habillé sur son lit. Un homme de stature moyenne lui apparut incontinent. Il était vêtu d'un manteau de velours cramoisi, semé de doubles couronnes d'or, et portait une coiffure de la même couleur. Deux hommes accompagnaient le roi Jean : Orphée tenait la lyre dans ses mains et Tirésias l'aveugle s'appuyait sur son bâton. Une multitude de faucons, d'autours et de chiens de toute race menait un vacarme fort déplaisant autour d'eux. Et, sans plus tarder, Bernat Metge engage avec le roi défunt un long débat sur l'immortalité de l'âme. Le roi ne peut pas lui apporter des témoignages plus précis que ceux des docteurs de l'Église, des philosophes et des poètes. Il lui rappelle aussi le songe de Scipion au sujet duquel ils avaient longtemps disserté ensemble dans l'île de Majorque. Soudain, le roi pousse de grands soupirs, car il n'est pas encore en Paradis.

« Vous êtes heureux, Sire. Si vous n'êtes pas présentement en Paradis, du moins vous avez l'espoir d'y rentrer. Je voudrais bien me trouver dans la même situation.

— Tu serais au Purgatoire, dit-il. »

Nul ne peut par ses propres mérites et sans la grâce de Dieu pénétrer dans les parvis célestes. Mais le roi a échappé à la fosse d'enfer.

« Les plaisirs auxquels j'étais porté ne pouvaient à eux seuls me précipiter dans l'Enfer. Ils ne causaient de préjudice à personne, si ce n'est à moi-même. Je me plaisais bien plus qu'il n'était permis à chasser, à écouter avec délices les chantres et les ménétriers, à être généreux et magnifique, à chercher parfois comme le font les grands seigneurs à connaître quelques événements de l'avenir, afin de les prévoir et d'y être préparé... »

« — Sire, je vous supplie de me dire, si vous le pouvez, quelle est la pénitence que vous endurez.

— Comme j'aimais beaucoup la chasse, dit-il, Dieu Notre-Seigneur a ordonné que d'heure en heure ces faucons, ces autours et ces chiens qui m'entourent, comme tu le vois, crient et hurlent aigrement devant moi. Comme je prenais grand plaisir auprès des chantres et des ménétriers, cet homme qui tient la cithare en tire des sons fort discordants et pénibles, et dépourvus de toute mélodie. Et comme j'ai cherché à connaître les faits de l'avenir, il m'a donné la compagnie de ce vieillard qui, incessamment, me remet dans la mémoire tous mes déplaisirs et me reproche mes vaines occupations. »

Ce sont là des tourments modérés pour des fautes vénielles. Bernat Metge s'oppose nettement aux fables de son époque et semble imaginer le Purgatoire comme un espace vide où les voix de la conscience se libèrent et reprennent sans cesse des reproches plus durs, tandis que l'espoir d'une lumière divine soutient l'âme dans son désarroi. Et l'évocation du roi avec son manteau éclairé par les flammes, les traits et l'expression d'Orphée et de Tirésias s'imposent avec la couleur des tableaux catalans, où les personnages occupent la toile dans sa hauteur. Ces ombres gardent immuablement le caractère qui leur a été donné par les poètes. La figure de Jean Ier s'est épurée dans un nouveau séjour où ses fautes ne lui inspirent que du repentir. Mais la correspondance des rois d'Aragon, à laquelle j'ai déjà fait allusion, nous permettra d'ajouter quelques traits à ceux que fixe Bernat Metge.

A l'exemple de ses prédécesseurs, il n'était pas de livre d'histoire ou de roman de Bretagne, de tapisserie ou de scène sculptée dans l'ivoire dont le roi n'ait voulu connaître le secret. Il aimait les beaux livres reliés en cuir violet. Séjournant au château de Perpignan, il jette son dévolu sur un beau livre de *Lancelot*, qui appartient au vicomte de Rhodes, et il a la bonne grâce de l'en avertir par ce simple billet du 20 juin 1379 : « Vicomte, nous trouvant ici, nous avons appris que vous possédiez dans votre maison un beau livre de *Lancelot*, et lorsque nous l'avons vu, nous l'avons pris et retenu à cause de sa beauté[1]. »

C'est encore de son château de Perpignan que ce prince désin-

1. Rubió y Lluch, *Documents.*

volte adresse à son frère un rondel qu'il a composé et noté, lui faisant savoir que, « s'il a composé lui-même un virelai ou un rondel ou une ballade en français, il le lui renverra avec une notation sur un air nouveau ».

Plus tard, en 1383, l'ami des chantres et des ménétriers fonde à Barcelone une Compagnie de la gaie science, exactement modelée sur celle que protégeaient les capitouls de Toulouse.

Tant de distractions et de gracieux défauts pouvaient lui être pardonnés. Mais le roi Jean déclare dans le *Somni* qu'il a failli être précipité en Enfer pour avoir pris parti dans une querelle de religion. Voilà qui est infiniment plus grave. Il s'agit du Schisme, comme on l'entend bien. Après sa mort, le Prince des esprits du mal n'hésitait pas à réclamer son âme parce qu'il avait soutenu la cause du pape d'Avignon. Le roi avait dû son salut à l'intercession de la Vierge Marie, car il avait ordonné de célébrer la fête de l'Immaculée-Conception. Et, toutefois, il ne pourra franchir le seuil du Paradis que lorsque le Schisme sera extirpé de la Sainte-Église.

Bernat Metge enregistre sans sourciller la déclaration de l'ombre royale. Le diplomate utilise une fiction pour exprimer son sentiment. Le moins qu'on puisse dire est qu'il n'était pas favorable à Pierre de Luna, dont Ramon de Perellós était devenu l'ambassadeur.

Il est encore évident que Bernat Metge oppose une conception d'humaniste aux affreuses visions du Purgatoire qui troublaient les nuits des moines franciscains. Cela est sensible dans la troisième partie où Orphée raconte sa descente aux Enfers. Comme l'Alexandre des tapisseries, Orphée n'a pas une mémoire absolue de l'antiquité. Il chante des « virelais, des ballades et des chansons » qui charment les animaux. Ce héros impavide ne peut jamais être surpris. Il sait que le séjour des ombres et les personnages qu'il décrit sont des fictions. Les juges et les princes d'enfer ne sont que des démons. « Je puis t'assurer d'une chose. Tu auras beau aiguiser ton esprit, tu ne les désigneras pas avec autant de vérité que les philosophes et les poètes dont je t'ai déjà parlé. »

Orphée serait même prêt à affirmer qu'il ne vit que grâce à Ovide et à Virgile. Et, aux yeux de Bernat Metge, les erreurs où sont les hommes ne proviennent que de leur crédule interprétation

de la fable. Trop malicieux pour ne pas prolonger le débat, il demande à Orphée « si le feu et la glace de l'Enfer sont de nature diverse et s'y trouvent diversement répartis, et s'il faut situer l'Enfer au-dessous ou au-dessus de la terre ». Orphée néglige de lui répondre : « Pourquoi feins-tu d'être plus ingénu que tu ne l'es? Laisse de telles questions à des hommes illettrés, aux rustres et aux ignorants. »

Il n'est qu'un seul feu dans l'Enfer, déclare Orphée, mais il ne peut pas en dire davantage, car Tirésias arrête l'entretien avec sa brusquerie coutumière, en observant combien il est inutile et déplacé.

La dialectique sinueuse de Bernat Metge lui permet d'accueillir avec complaisance l'argumentation de l'adversaire et il attend le détour où il la renversera d'une simple insinuation. Ses opinions sont assez voilées pour qu'on ne puisse pas lui en faire grief. Il a souvent opposé son scepticisme à la crédulité du roi, mais en gardant toujours la déférence qu'il lui devait[1]. Ces entretiens qu'il se plaît à évoquer dans sa cellule naissaient autour des textes des philosophes antiques, et plus souvent ils étaient suggérés par les prédictions ou les rêves chimériques auxquels le roi et son entourage accordaient quelque crédit. La pauvreté de certaines fables, comme celle du *Purgatoire de Saint-Patrice*, ne pouvait que l'attrister.

Je pense qu'il apparaît clairement que le *Somni* se rattache et s'oppose à cette première rédaction du *Purgatoire*, à celle que le roi avait fait traduire quelques années avant sa mort. Quant à la version de Ramon de Perellós, qui n'est peut-être qu'une reprise de la première, et en quelque sorte un rentoilement, il se pourrait qu'elle soit postérieure au *Somni*. C'est une hypothèse que je fonde moins sur les dates que sur la probabilité d'un raisonnement. La position que Bernat Metge prenait devant le Schisme et qu'il affirmait dans son livre n'était pas faite pour flatter la cour d'Avignon. Ramon de Perellós, familier de Pierre de Luna, reprenait la fiction franciscaine en lui donnant toutes les apparences

1. « E jamai no et poguí induir a creure ho fermament, ans defugíes ab evasions colorades », dit le royal interlocuteur. Lo *Somni*. N. C., p. 78.

d'un voyage réel, pénétrait dans la grotte de Saint-Patrice et y retrouvait le roi. Le roi était certainement retenu dans l'une de ces plaines horribles, non point à cause de la querelle du Schisme, mais uniquement parce qu'il s'était laissé circonvenir dans son rôle de justicier.

Mais Ramon de Perellós ne poussait pas plus loin son insinuation. Il était prudent à sa manière et peu rompu aux exercices de style. Le mérite de son récit est de faire valoir par opposition la conduite du *Somni*, d'une œuvre forte et vive où un esprit de la Renaissance fixait les limites flottantes de la fiction et de la réalité. Cependant, les beaux livres ne réussissent pas toujours à s'imposer. On connaît la fortune du récit de Ramon de Perellós, dont on retrouve des traces jusque dans une pauvre *comedia* de Calderón : *El Purgatorio de San Patricio.*

Par contre, le *Somni* de Bernat Metge, qui s'inspire de Boccace et des Tusculanes, n'a été imprimé qu'à la fin du siècle dernier.

JOSEPH S. PONS.

SUR

UN JUGEMENT RENDU PAR SANCHO PANZA

DANS SON ILE

Le vendredi 24 juillet 1936, je visitais Quimper en compagnie de quelques amis, dont l'un particulièrement renseigné — car c'était un Breton de Douarnenez — sur la merveilleuse cathédrale gothique, qui est, avec celle de Dol, le plus beau monument religieux de cette province.

Mon érudit cicerone m'ayant fait observer que naguère l'ordonnance du chœur de l'édifice n'était point du tout celle d'aujourd'hui, attira tout particulièrement mon attention sur l'emplacement occupé primitivement, au fond du sanctuaire, par l'autel des *Trois-Gouttes-de-Sang* et m'expliqua, comme je lui demandais l'origine de cette dénomination, qu'il s'agissait d'une très ancienne tradition, remontant au plus lointain Moyen-Age, relative à un crucifix qui, dans une circonstance solennelle, aurait répandu trois gouttes de sang. Cela piqua ma curiosité et comme, le lendemain, il tombait une pluie diluvienne et que je n'avais rien de mieux à faire, je m'amusai à rechercher, à la bibliothèque municipale, quelques documents précis touchant cette antique histoire. Tout d'abord, je songeai à consulter le *Propre du diocèse de Cornouaille*. Ma curiosité fut pleinement satisfaite quand, dans l'édition de 1701 du *Proprium Sanctorum Diocesis Corisopitensis*, édité à Quimper chez J. Perier, je lus, page 95, le récit suivant que, pour la facilité commune de la lecture, je mets en français :

Un honorable habitant de Quimper, possesseur d'une grande fortune, avait, avant d'entreprendre un voyage en Terre Sainte, remis le soin de sa famille et l'administration de ses biens à un de ses amis, en qui il avait la plus grande confiance. Lorsqu'il revint, après une absence de plusieurs années et qu'il réclama de son ami l'argent qu'il

lui avait confié, celui-ci répondit qu'il n'avait rien reçu de lui. Il en appela, en conséquence, devant le juge ecclésiastique contre le dépositaire infidèle et, comme il n'avait pas de témoin pour prouver la justice de sa réclamation, il demanda que le litige fût résolu par un serment solennel devant l'image du Crucifix. Ils se rendirent donc tous deux dans la cathédrale et, au moment où le dépositaire infidèle confirmait son mensonge par un faux serment, les deux pieds de l'image du Christ, qui étaient placés l'un sur l'autre et attachés à la croix par un seul clou, se disjoignirent et trois gouttes de sang en tombèrent miraculeusement.

J'ai voulu savoir si la mention de ce miracle figurait au *Martyrologe romain* et j'ai constaté qu'en effet l'église de Quimper célébrait, le mercredi avant les Cendres, la fête de l'effusion des trois gouttes de sang : *Feria Quarta ante Cineres. — Corisopiti, in Ecclesia Cathedrali, festum trium guttarum sanguinis, quas mirabiliter effudit Imago lignea Crucifixi, in execrationem perjurii coram ipsamet Imagine perpetrati...* M'étant enquis, le même jour, à la cathédrale, j'appris quelques détails intéressants, par exemple que, dans l'inventaire dressé le vendredi après les Cendres de l'année 1273 par Daniel, trésorier de l'église de Quimper, mention est faite « du sang qui coula du Crucifix » et qui se conservait « dans un vase de cristal », et encore que, lorsqu'on construisit, dans la cathédrale, une châsse pour saint Ronan (qui, né en Irlande de parents devenus chrétiens par la prédication de saint Patrick, passa en Armorique à la fin du ve ou au commencement du vi^e^ siècle et c'est sur l'emplacement de son ermitage, à l'orée de la forêt de Névet, qu'a été, au xve siècle, érigée cette église de Locronan où, dans la chapelle du Pénity, accolée à la nef, j'ai vu cet été sa statue gisante, sur le tombeau que lui aurait fait élever la duchesse Anne), on y plaça les linges tachés du sang précieux. La destruction du vase en cristal et du corps du Christ miraculeux fut l'œuvre de la sanglante orgie de l'époque robespierrienne et eut lieu vraisemblablement le 12 décembre 1793, jour de la Saint-Corentin, où la cathédrale fut mise au pillage par les sans-culottes ; mais on a sauvé de la destruction une tête de Christ en bois fort vermoulu, qui, à la rigueur, peut passer pour remonter au xiiie siècle et les linges, que l'on montre à la sacristie, avec le parchemin cousu au paquet qui les renferme et

qui porte cette inscription, déjà transcrite en 1687 lors du procès-verbal de l'évêque François de Coëtlogon : *Hic est sanguis dominicus, effusus in corporali et nappis altaris.*

On se demande, sans doute, où je veux en venir. Voici. Dans la si instructive et complète *Notice monographique de la cathédrale de Quimper*, publiée à Quimper en 1877 par l'archiviste du Finistère, R. F. Le Men, il est dit page 12, à propos de ce miracle, ceci : « La tradition locale ajoute que le parjure avait caché la somme dont il était redevable dans une canne creusée à dessein, qu'il remit au plaignant avant de prêter serment et qu'au moment où les trois gouttes de sang tombèrent du crucifix, la canne se rompit d'elle-même et tout l'or qu'elle renfermait se répandit sur le sol de la chapelle. » Et, en une *note*, l'archiviste renvoie au chapitre XLV de la *Seconde partie* de *Don Quichotte* comme contenant, pris par Cervantès à cette tradition bretonne, un récit d'aventure analogue. Avant de passer outre, je dois à la saine méthode critique d'ajouter que, ce faisant, Le Men se rendait coupable d'un positif plagiat, puisqu'un auteur qu'il cite souvent au cours de sa monographie avait fait, bien avant lui, la même constatation et que c'était, par suite, à lui qu'en revenait le mérite.

Cet auteur, c'est Jacques Cambry, qui, pour être né à Lorient en 1749, n'en était pas pour autant (puisqu'il a soin de le déclarer lui-même) Breton. Mais il n'est pas moins certain que c'est grâce à lui que nous possédons sur le Finistère, qui est de beaucoup la partie la plus curieuse de la Bretagne, un recueil à peu près unique. Son *Voyage dans le Finistère, ou état de ce département en 1794 et 1795*, publié à Paris, à l'imprimerie du Cercle Social, l'an VII de la République, s'il contient plus d'une assertion risquée et quelques graves erreurs et omissions, n'en représente pas moins la plus précieuse source de renseignements sur l'antique Armorique et des détails de folklore y sont consignés qu'on ne trouverait nulle part ailleurs. Cambry, qui avait porté l'habit ecclésiastique sans s'être engagé dans les Ordres, avait été le précepteur des enfants de Dodun, receveur général des États de Bretagne, dont il épousa la veuve. Grand voyageur, il avait parcouru une partie de l'Europe avant de composer, en qualité de président

du district de Quimperlé, ce rapport sur l'état politique, moral et statistique des neuf districts qui composaient alors le Finistère et la générosité, le modernisme de son poétique esprit éclatent dans maintes pages de ce livre, qu'il faut lire dans la réédition annotée du chevalier de Fréminville, à Brest, en 1836. Ancien administrateur du Prytanée et préfet de l'Oise sous l'Empire, Cambry s'était retiré des affaires publiques pour se donner aux lettres, quand une attaque d'apoplexie l'enleva, dans sa propriété de Cachan le 31 décembre 1807, au moment où l'Empire l'envoyait présider le collège électoral du Morbihan et patronnait sa candidature au Sénat Conservateur. Homme de parfaite éducation et d'un savoir aussi vaste que profond, il fut l'un des fondateurs et le premier président de l'Académie celtique. Or, voici ce que j'ai lu à la page 16 et à la page 17 dudit *Voyage*, dans l'édition originale :

Si j'avais divisé mon travail par chapitres, chacun eût parcouru l'article propre à son état, à son génie, en négligeant celui qui lui convenait le moins. Un architecte, par exemple, eût laissé les passages où je ne parle que de superstitions, de folies et de chansons. Il n'eût pas lu l'histoire suivante. Elle est pourtant insérée dans Cervantès, et qui n'a pas lu *Don Quichotte*? Un marchand, en quittant Quimper, confie à son voisin une somme considérable, en le priant de la garder jusqu'à son retour... Il arrive : on nie le dépôt. Appel au Tribunal. On demande un serment. Le dépositaire infidèle, prêt à lever la main, remet la canne remplie d'or à l'homme qui réclamait son argent et jure alors qu'il le lui a rendu. Un crucifix, selon l'usage, présidait à ce Tribunal. Indigné de cette affreuse infidélité, son bras se détache, son sang coule, la canne se rompt et la fourberie se découvre. J'ai vu le sang, exposé tant de siècles à la vue des fidèles ! La Révolution, ennemie des miracles, a détruit ce grand monument de la piété de nos pères. Quand Cervantès a placé ce fait dans l'île de Barataria, au tribunal de notre ami Sancho, il ignorait le vrai lieu de la scène.

Dans la réédition annotée par Fréminville (qui, soit redit en passant, est la seule fidèle, celle du Breton Émile Souvestre ne valant rien) il y a, page 330, une *note* de ce savant antiquaire, qui dit :

Il y a tout lieu de croire que cette anecdote, que Cervantès fait figurer, en effet, dans son *Don Quichotte*, lui aura été racontée par quelqu'un des Espagnols venus en Bretagne comme troupes auxiliaires

pendant les troubles de la Ligue et qui avait pu l'apprendre à Quimper même. Ainsi, cette historiette, pour ne se trouver publiée que dans un ouvrage espagnol, n'en appartient pas moins d'origine aux Bretons.

Voilà qui est bel et bien. Mais, outre que Cambry a arrangé son récit pour l'adapter, semble-t-il, — du moins en partie — aux données de l'anecdote cervantine, en en déformant les éléments originaux, conservés dans le *Propre des Saints* que j'ai transcrit plus haut, il reste qu'un peu de connaissance de la « littérature » quichottique eût évité cette regrettable assertion, si tentante, il faut bien l'avouer, au premier abord. Car, lorsque Cambry écrivait ce qu'on vient de lire, il y avait plusieurs années déjà (le tome des *Anotaciones a la Historia de Don Quixote de la Mancha* ayant paru « en Salisbury, en la Imprenta de Eduardo Easton, » en 1781) que le Révérend John Bowle avait identifié la vraie source de l'anecdote et celle-ci est tellement évidente qu'il n'y a pas lieu de la discuter. Le Révérend Bowle a eu parfaitement raison (dans la *Lettre* qu'en 1777 il adressa au Dr Percy sur l'édition du *Don Quichotte* qu'il préparait) de se rendre, aux dernières lignes, un témoignage qui, pour s'abriter derrière autrui, n'en est pas moins aussi véridique qu'émouvant. Car l'étendue de ses recherches et les résultats qu'elles lui permirent d'acquérir font honneur à son zèle et ce n'est pas nous, c'est M. Joan Givanel i Mas qui a reconnu que « fins aleshores ningù havía fet un treball semblant, i avui mateix encara són consultades, quasi sempre amb profit, les notes que escrigué En Bowle a l'il.lustrar el llibre d'En Cervantes. Quasi tots els comentadors cervantins castellans i molts estrangers han anat a cercar, en l'estudi del crític anglès, o bé inspiració per a les notes que ells feien, o bé un model que copiar, les més de les vegades sense indicar la procedencia, com hem vist que ho fan, entre altres, Pellicer, Clemencín, Bastús i Rodríguez Marín[1] ». Mais, avant de nous arrêter à cette source, il

1. *Catàleg de la Col.lecció Cervàntica Bonsoms*, I, Barcelona, 1916, p. 334. Voir, au même tome, p. 320-321, l'analyse sommaire de cette si curieuse lettre au Dr Percy, que nous avons à notre *Nationale* (bien que Givanel ne le dise pas). C'est là que se trouve la comparaison entre la veillée des armes de Don Quichotte et celle pratiquée par Ignace de Loyola la veille de Noël 1522, reprise comme trouvaille originale en 1905 par Unamuno, à la p. 31 de sa *Vida de Don Quijote y Sancho*. Ajoutons que John Bowle et son édition du *D. Quichotte* furent attaqués par le fougueux Italien Giuseppe

ne sera pas superflu de reproduire d'abord le passage même de Cervantès, objet de toute cette discussion.

On en a indiqué déjà le chapitre. On se souvient que Sancho, dès la première matinée de son gouvernement à l'île Barataria, y exerce la justice dans trois cas différents, dont le second est, précisément, celui qui nous occupe. Transcrivons donc le texte du roman à ce passage :

... En fin se hizo lo que mandó el Gobernador, ante el cual se presentaron dos hombres ancianos ; el uno traía una cañaheja por báculo, y el sin báculo dijo : *Señor, a este buen hombre le presté días ha diez escudos de oro en oro por hacerle placer y buena obra, con condición que me los volviese cuando se los pidiese ; pasáronse muchos días sin pedírselos por no ponerle en mayor necesidad de volvérmelos que él tenía cuando yo se los presté ; pero, por parecerme que se descuidaba en la paga, se los he pedido una y muchas veces y no solamente no me los vuelve, pero me los niega, y dice que nunca tales diez escudos le presté y que si se los presté, que ya me los ha vuelto : yo no tengo testigos ni del prestado ni de la vuelta, porque no me los ha vuelto : querría que Vuesa Merced le tomase juramento y si jurare que me los ha vuelto, yo se los perdono para aquí y para delante de Dios. — ¿ Qué decís vos a esto, buen viejo del báculo?* dijo Sancho. — A lo que dijo el viejo : *Yo, señor, confieso que me los prestó ; y baje Vuestra Merced esa vara y pues él lo deja en mi juramento, yo juraré como se los he vuelto y pagado real y verdaderamente.* Bajó el Gobernador la vara y en tanto el viejo del báculo dió el báculo al otro viejo, que se le tuviese en tanto que juraba, como si le embarazara mucho y luego puso la mano en la cruz de la vara, diciendo que era verdad que se le habían prestado aquellos diez escudos que se le pedían ; pero que él los había vuelto de su mano a la suya y que por no caer en ello se los volvía a pedir por momentos. Viendo lo cual el gran Gobernador preguntó al acreedor qué respondia a lo que decía su contrario y dijo que sin duda alguna su deudor debía de decir verdad, porque le tenía por hombre de bien y buen cristiano y que a él se le debía de haber olvidado el cómo y cuándo se los había vuelto y que desde allí en adelante jamás le pediría nada. Tornó a tomar su báculo el deudor y bajando la cabeza, se salió

Baretti, ainsi que par le capitaine Crookshanks et que, Bowle leur ayant répliqué dans *Remarks on the extraordinary Conducts of the Knight of the ten Stars and his Italian Squire* (London, 1785), Baretti revint à la rescousse dans un long pamphlet de IV et 338 p. in-8° (que Díaz de Benjumea a résumé et commenté en 1869 dans les numéros de mai, juin et juillet du *Museo Universal*), intitulé : *Tolondrón. Speeches to John Bowle about his Edition of Don Quixote, together with some Account of Spanish Literature.* C'est un bel exemple de critique de mauvaise foi, digne du pamphlétaire de *La Frusta Letteraria.*

del juzgado. Visto lo cual por Sancho y que sin más ni más se iba y viendo también la paciencia del demandante, inclinó la cabeza sobre el pecho y poniéndose el índice de la mano derecha sobre las cejas y las narices, estuvo como pensativo un pequeño espacio y luego alzó la cabeza y mandó que le llamasen al viejo del báculo, que ya se había ido. Trujéronsele y, en viéndole Sancho, le dijo : *Dadme, buen hombre, ese báculo, que le he menester.* — *De muy buena gana*, respondió el viejo : *hele aquí, Señor.* Y púsosele en la mano. Tomóle Sancho y, dándosele al otro viejo, le dijo : *Andad con Dios, que ya vais pagado.* — *¿ Yo, Señor?* respondió el viejo ; *pues ¿ vale esta cañaheja diez escudos de oro?* — *Sí*, dijo el Gobernador ; *o, si no, yo soy el mayor porro del mundo. Y ahora se verá si tengo yo caletre para gobernar todo un reino.* Y mandó que allí delante de todos se rompiese y abriese la caña. Hízose así y en el corazón della hallaron diez escudos de oro. Quedaron todos admirados y tuvieron a su Gobernador por un nuevo Salomón.

On a dit plus haut que l'insinuation de Cambry était fort tentante au premier abord. Effectivement, étant données les constantes et fréquentes relations de la Bretagne avec l'Espagne en ces temps-là (lui-même insiste sur l'énorme commerce que faisait Penmarc'h avec la Galice et Pont-l'Abbé avec la Catalogne et il ne s'agit ici que de deux localités proches de Quimper), il n'eût pas été impossible que l'histoire des gouttes de sang du Christ (que l'on songe à celle que conte le pieux Berceo dans ses *Milagros de Nuestra Señora* et qu'a remonnayée en valeurs romantiques Zorrilla dans *A buen juez, mejor testigo* et l'on sait assez que le moine castillan n'était pas trop scrupuleux dans le choix de ses légendes)[1] eût été effectivement apportée en Espagne par ces trafiquants qui ne devaient pas ignorer le miracle du crucifix de la Cornouaille. Mais pas n'est besoin ici d'aller chercher si loin une explication. Cervantès, dans cette anecdote, a mis en œuvre sa coutumière ingéniosité pour, en déplaçant entièrement le plan de l'action, dépister les lecteurs naïfs et les empêcher d'identifier la source qu'il réadapte, non sans art, à ses fins laïques. On n'ignore pas que, pour mieux encore brouiller les cartes, il a recours à l'expédient de faire dire à Sancho, en qui Viardot voulait voir le type

1. La thèse doctorale strasbourgeoise de l'Allemand Richard Becker : *Gonzalo de Berceos Milagros und ihre Grundlagen*, Strassburg, Heitz, 1910, 94 p. in-8°, l'a, pour quelques-unes, mis hors de doute.

de l'homme d'État, que c'est à son seul bon sens qu'il doit d'avoir éventé la mèche du fourbe vieillard :

> Preguntáronle de dónde había colegido que en aquella cañaheja estaban aquellos diez escudos y respondió que, de haberle visto dar el viejo que juraba a su contrario aquel báculo en tanto que hacía el juramento y jurar que se los había dado real y verdaderamente y que, en acabando de jurar, le tornó a pedir el báculo, le vino a la imaginación que dentro dél estaba la paga de lo que pedían : de donde se podía colegir que los que gobiernan, aunque sean unos tontos, tal vez les encamina Dios en sus juicios.

On savourera l'à-propos de cette dernière remarque ; mais il importe de ne pas laisser passer sans la souligner la déclaration finale de Sancho. Emmitouflée dans ces excuses d'une mémoire qui, si elle ne lui jouait pas des tours pendables au moment, précisément, où il en aurait le plus besoin, serait la meilleure de l'île, cette déclaration semble ne rien vouloir dire : elle n'en contient pas moins le classique *in cauda venenum* de l'apologue et n'a été placée là par son auteur que pour esquiver d'avance le reproche, que les esprits non *legos* n'allaient pas manquer de lui adresser, d'avoir accommodé à la plus « démocratique » des sauces l'une des plus édifiantes historiettes de la *Legenda Aurea*, familière, nous allons le voir, aux fidèles, qui l'entendaient, depuis le XIVe siècle au moins, conter par leurs prédicateurs. Cette déclaration finale, est-il besoin de la transcrire ? La voici, cependant :

> Y más, que él había oído contar otro caso como aquel al cura de su lugar y que él tenía tan gran memoria que, a no olvidársele todo aquello de que quería acordarse, no hubiera tal memoria en toda la Ínsula.

Quel était l'*autre cas* que le gouverneur avait entendu conter au curé de son village, la réponse à cette question, le Révérend John Bowle ne la pouvait donner, mais il n'en est plus de même pour nous. Car, au XVIIIe siècle, l'homme qui, comme cet homme d'église anglais, avait pâli des années durant sur le texte du *Don Quichotte*, s'il avait été à la suite de ses multiples lectures mis sur la piste de l'origine du conte, était dans l'impossibilité de savoir quelle forme précise il avait revêtue, sur les lèvres des prédicateurs médiévaux, dans la Péninsule. Mais procédons nous-même

par ordre et n'anticipons pas sur la suite de notre démonstration. Bowle avait donc lu la *Legenda Aurea*, où le dominicain italien Voragine a recueilli, non sans, pour l'époque, un certain esprit de scepticisme prudent (contrairement à ce qu'affirment ceux qui, sans doute aucun, ne se sont jamais donné la peine de le lire), des traditions et des légendes émanant en partie de sources écrites, en partie de transmission orale, qui ont joui d'un énorme crédit et ont été traduites dans les principales langues de culture et, aussi tard qu'au dernier siècle encore, chez nous, par P. Batelier avec une *Préface* de G. Brunet (Paris, 1843). L'éditeur critique du texte latin original, l'érudit bibliophile Th. Graesse, avait, en 1845, promis d'en donner un commentaire complet, où il signalerait les sources auxquelles avait puisé le futur archevêque de Gênes ; mais il n'a jamais tenu une promesse qui se lit en tête de la troisième édition, parue à Breslau en 1890, de la *Legenda Aurea*, *vulgo* « *Historia Lombardica* » *dicta*, où, page 27, § 8 du chapitre III, consacré à saint Nicolas, que les Italiens appellent « de Bari », se lit le petit conte suivant :

Vir quidam ab uno Judæo quandam summam pecuniæ mutuo accepit, jurans super altare sancti Nicolai, cum alium fidejussorem habere nequiret, quod quam citius posset sibi redderet. Tenente autem illo diu pecuniam, Judæus eam expostulavit, sed eam sibi reddidisse affirmat. Trahit ergo eum ad judicium et juramentum indicitur debitori. Ille baculum cavatum, quem auro minuto impleverat, secum detulerat, ac si ejus adminiculo indigeret. Volens igitur facere juramentum, Judæo baculum tradidit servandum. Juravit ille, quod plus igitur reddiderit etiam, quam deberet. Facto juramento baculum suum repetiit et Judæus, ignarus astutiæ, eum sibi reddidit. Rediens autem qui fraudem fecerat, in quodam bivio oppressus corruit somno, currusque cum impetu veniens eum necavit et plenum baculum auro fregit et aurum effudit. Audiens hoc, Judæus concitus illico venit, cumque dolum vidisset et a multis ei suggereretur, ut aurum reciperet, omnino renuit, nisi qui defunctus fuerat, ad vitam beati Nicolai meritis redderetur, asserens se, si hoc fieret, baptismum suscepturum et Christianum futurum. Continuo qui defunctus fuerat suscitatur et Judæus in Christi nomine baptisatur.

John Bowle, outre qu'il ne transcrit qu'une petite partie de ce texte (et ce qu'il a transcrit est si défectueux qu'on se demande s'il s'agit d'errata ou de la reproduction d'un texte étonnamment

fautif) à la page 113 du volume susindiqué, a du moins le mérite de la découverte et c'est lui aussi qui a eu le bon esprit d'observer qu'un peu plus loin, au chapitre LIV de cette même *Seconde Partie*, le procédé de cacher des sommes dans leur bourdon était pratiqué par les pèlerins de Saint-Jacques en Espagne. Mais, comme le disait si pertinemment Givanel, la découverte de Bowle n'a pas semblé à Pellicer digne d'être restituée à son auteur. Quand, en 1797, il publie chez Sancha à Madrid les cinq tomes de son *Quixote*, bien qu'il ait l'élémentaire honnêteté de reconnaître qu'il y suit le plan de Bowle et mette plus d'une fois à profit ses matériaux, il écrit, arrivé au passage qui nous intéresse, simplement ceci : « Este cuento no es original de Cervantes, como ya lo insinúa por boca de Sancho. Tomóle de la *Leyenda Aurea* de Fr. Jacobo de Voragine. Traelo en la *Vida de San Nicolás de Bari*. Pondráse aquí traducido del latín para que se vea lo que le alteró y mejoró nuestro autor. » L'édition du *Don Quichotte* par Pellicer a été réimprimée, à ma connaissance (et je ne tiens pas compte ici des nombreuses éditions où ses *notes* sont reproduites avec celles d'autres commentateurs), deux fois à Madrid, sans parler des trois tirages de 1797 : celui sur papier de fil ordinaire, celui sur grand papier et celui sur vélin, une fois à Barcelone, une fois à México, une fois à Paris et une fois à Berlin. Sa dernière réimpression est celle de Madrid, 1905, en un volume compact de CXXVII et 896 pages. A cette dernière époque, on eût pu, semble-t-il, admettre qu'il s'imposait de rectifier et de rendre à César ce qui était à César[1]... Mais ne nous arrêtons pas à ces vétilles et voyons à présent ce qu'était exactement cet « autre cas », que le

1. Le premier qui ait restitué sa trouvaille à John Bowle, c'est Clemencín (*D. Quijote*, partie II, t. V, Madrid, 1836, p. 415) : « Bowle copió (*sic*) el cuento del original latino, Pellicer lo puso en castellano, añadiendo el final, que omitió Bowle. » Au lieu de « copió », c'est « señaló » qu'il eût fallu dire. Dans la réimpression de Berlin (cette réédition émanait d'un certain L. Ideler : cf. J.-J. A. Bertrand, *Cervantes et le romantisme allemand*, Paris, 1914, p. 320-321), le tome VI, paru en 1805, contient les notes de la *IIe partie*. P. 260, le commencement de la *note* de Pellicer est réimprimé, mais on s'est abstenu de donner sa traduction du passage de la *Legenda aurea*. Quant à l'édition de Madrid, 1905, il semble bien, d'après l'envoi autographe de l'exemplaire de notre *Nationale*, coté : 4° Y², 5982, qu'elle ait été publiée par D. Rafael Pezzi, détail qui a échappé à Givanel, *Catàleg*, etc., t. III, Barcelona, 1925, p. 185. Il dit, en effet, simplement qu'elle était destinée au *Centro del Ejército y Armada*, comme, d'ailleurs, on le lit sur le dos du volume.

curé de son village avait conté en présence de Sancho, sans doute aucun, comme maints autres de ses confrères péninsulaires, dans quelque prône à la grand'messe, le jour de quelque *fiesta de guardar*.

On n'a pas oublié sans doute qu'une *note* (d'ailleurs assez vague et incomplète) de Pascual de Gayangos à sa traduction espagnole, avec E. de Vedia, de l'*History* de Ticknor (t. I, Madrid, 1851, p. 502-506), signalait aux érudits l'existence d'un manuscrit, de date imprécise et d'auteur inconnu, déposé à la *Biblioteca Nacional* de Madrid et contenant des « exemples » destinés à rehausser de cas réels, ou supposés tels, la vertu probante des enseignements moraux des prédicateurs, à la façon de ces *Alphabeta exemplorum* en pratique au XIII[e] siècle dans la prédication de la doctrine chrétienne. Publié en 1860 par ce même Gayangos au tome LI de la *B. A. E.* et complété en 1878 par Morel-Fatio dans un article de la *Romania*, tome VII, ce n'est que de nos jours — car ce qu'en disaient Amador de los Ríos en 1863 au tome IV de son *Historia*, p. 304-318 et le comte de Puymaigre (qui fut cependant le premier à identifier les sources de plusieurs de ces « exemples ») en 1862 au tome II de ses *Vieux auteurs castillans*, p. 444-450, dans un passage légèrement remanié, sur le vu de la publication de Morel-Fatio, dans la réédition de 1888-1890 (*Deuxième série*, 1890, p. 107-113), n'est qu'insuffisant et incomplet, parfois inexact — que l'on s'est occupé un peu plus soigneusement de ce curieux recueil, platement écrit sans doute (bien que MM. Hurtado et González Palencia prétendent le contraire à la page 215 de leur *Historia*, 3[e] éd., 1932), mais fort intéressant comme compilation d'anecdotes édifiantes empruntées à des garants dont la plupart restaient, jusqu'à hier, à identifier, car les deux articles de D. Eloy Díaz-Jiménez y Molleda (en 1920, dans la *Revista de Filología Española* et en 1928, dans le *Boletín de la Biblioteca Menéndez y Pelayo*), s'ils apportaient des renseignements précis sur la personnalité du chanoine et archidiacre de Valderas à l'église de León et sur ses diverses *Œuvres*, n'ont pas tenté d'élucider ce délicat problème, à la façon de T. F. Crane dans son étude de 1890, au tome XXVI des *Folk-Lore Society Publications* (Londres), touchant les « exempla » — ou histoires illustrées — de Jacques

de Vitry dans ses *Sermones Vulgares*. Car il n'y a pas de doute que les 468 « ejemplos » de Sánchez de Vercial, avec leurs sentences latines traduites en castillan de façon à ce que la moralité du conte frappe davantage les pieux fidèles, n'ont pas été autre chose qu'un recueil d'historiettes à l'usage des prédicateurs du XIVe siècle et des siècles suivants.

Voici donc l'*autre cas*, tel, évidemment, qu'il se débitait du haut des chaires espagnoles au XVIe siècle encore et qui est très exactement celui que Voragine — ne se doutant guère qu'il reproduisait une source antique et païenne — avait mis, une centaine d'années auparavant, en son latin familier :

EJEMPLO CLXV

Jurans per fraudem, mendacium graviter punietur.

Quien por enganno ha jurado,
Por mala muerte es penado.

Un cristiano tomo cierta cuantia de dinero emprestada de un Judio e non podiendo hauer fiador, juro sobre el altar de san Nicolas que lo mas aina que podiese, gelo pagarie ; e passando muchos dias que le non pagaua, el Judio le demandaua sus dineros. El Cristiano decie que gelos hauie ya pagado e asi houolo de clamar a juicio e non lo podiendo prouar, houo de echar el juramento al Cristiano. Este debdor tenia un bordon cauado de dentro e lleno de oro e leuabalo consigo para si alguna cosa hoviese menester ; e queriendo facer el juramento, dio el bordon al Judio e fizo juramento que mas le hauie dado que le deuie ; e fecho el juramento, pedio el bordon al Judio. El, non sabiendo del enganno, diogelo. El Cristiano que hauie fecho el enganno tomo su bordon e fueron juntos en un camino e acostose el cristiano a dormir e passo un carro sobre el e matolo e quebranto el bordon e esparcio el oro. E deque esto oyo el Judio, fue luego alla e veyendo este enganno, muchos le decien que tomasse el oro. El dixo que non lo tomarie, salvo si por ruego de san Nicolas el que moriera tornasse a uida, prometiendo, si esto fuesse, de recebir baptismo e ser cristiano ; e luego el que moriera resucito e el Judio rescebio el sacramento del baptismo.

J'ai dit tout à l'heure que le moine dominicain de Varaggio était loin de soupçonner que ce conte de l'un des innombrables miracles de saint Nicolas avait ses fondements dans la plus lointaine antiquité païenne. Qui se souvient, parmi nos « humanistes », aujourd'hui, des résumés grecs de narrations composées par le

mythographe Conon (un Grec du siècle d'Auguste, qui avait dédié ces cinquante récits à Archelaüs Philopater, roi de Cappadoce), que le célèbre Photius, patriarche de Constantinople et l'un des plus illustres savants du IXe siècle, inséra dans ce *Myriobiblon* qui devait le rendre immortel, car cette analyse sommaire et critique des livres qu'il avait lus nous a conservé le souvenir d'œuvres, sans lui, à jamais perdues? Conon avait recueilli ses récits dans divers auteurs anciens traitant de la période mythique et héroïque, spécialement sur la fondation des colonies hellènes. En Espagne, le P. Mariana en avait fait un résumé latin, conservé à la *Nacional* de Madrid, dont M. G. Cirot a parlé aux pages 70-72 et 398 de son *Mariana Historien* et d'où le jeune Menéndez y Pelayo a extrait, pour sa thèse doctorale de 1875, *La Novela entre los Latinos* (Santander), page 13, le passage, précisément, qui nous intéresse ici directement. Il se trouve, dans l'édition complète de Photius par l'abbé Migne, au tome CIII de la *Patrologia Græca* (Paris, 1860), colonnes 573-576, et constitue le trente-huitième des récits de Conon. Il s'agit, comme on va le lire dans l'original (car Menéndez y Pelayo n'en parle qu'avec imprécision, n'ayant pas eu le texte grec sous les yeux), d'un Milésien qui, pour ne pas voir sa fortune saccagée durant les guerres d'Harpagos, général de Cyrus, la recueille pour en faire le dépôt chez un banquier de Tauromenium, ville du littoral de la Sicile. Le danger passé, il réclame, naturellement, ledit dépôt, mais s'entend répondre par le banquier que celui-ci, lui ayant restitué son argent, ne lui doit plus rien. Le jugement et l'artifice du roseau sont là, exactement comme dans le conte de saint Nicolas. Mais la fin moralisatrice n'existe naturellement pas dans le récit de Conon, qui nous montre son Milésien rendu furieux par la mauvaise foi du banquier parjure et brisant, dans un accès de colère, le roseau qui contient le trésor et qui ne lui a été donné que pour justifier, comme dans le conte de Voragine, l'affirmation du banquier : qu'il a rendu à son propriétaire la somme prêtée... Et, à la vue de l'or répandu, le fourbe, ne pouvant supporter les conséquences de sa scélératesse, se suicide. Voici ce conte, que Photius a résumé d'après Conon :

Ἡ λή ὡς Μιλήσιος τις ἀνὴρ, τῆς πατρίδος αὐτῷ ὑπὸ Ἁρπάγου τοῦ Κύρου ἐν

κινδύνῳ οὔσης, εἰς τὸ ἐν Σικελίᾳ Ταυρομένιον ἀπαίρει, κἀκεῖ φίλῳ τινὶ τραπεζίτῃ παραθέμενος τὸ χρυσίον οἴκαδ' ἔπλει. Εἶτα δεδούλωτο μὲν Μίλητος Κύρῳ, δεινὸν δ' οὐδέν ἄλλο ὧν ὑφεωρᾶτο ἐπεπόνθει · καὶ ὁ Μιλήσιος ἧκεν εἰς Ταυρομένιον ἀνακομισόμενος τὴν παρακαταθήκην. Ὁ δὲ λαβὼν ὁμολογεῖ μὲν λαβεῖν, διετείνετο δ' ἀποδεχωκέναι. Ὡς δὲ μετὰ πολλὴν ἔριν καὶ λογομαχίαν ὁ Μιλήσιος εἰς ὅρκον τὸν ἀδικοῦντα προυκαλεῖτο, ὁ τραπεζίτης μηχανᾶται τοιόνδε Νάρθηκα κοιλάνας καθάπερ αὐλὸν καὶ συντήξας τὴν παραθήκην τῷ νάρθηκι ἐγχεῖ καὶ ἀσφαλίζεται · ἐπὶ δὲ τὸν ὅρκον ἰών, κατέχων ὡς βακτηρίαν προφάσει ποδῶν ἀσθενείας, τῷ νάρθηκι ἐπηρείδετο · μέλλων δ' ὀμνύειν πλησίον ἑστῶτι τῷ Μιλησίῳ, ὡς αὐτίκα πάλιν ἀναληψόμενος, τον νάρθηκα ἐπιδίδωσιν. Ὡς δέ τὰς χεῖρας ἀνασχὼν κατώμνυτο τὴν παρακαταθήκην ἀποδοῦναι τῷ παραθεμένῳ, περιπαθήσας ὁ Μιλήσιος ῥίπτει τὸν νάρθηκα, ἔρρειν ἅμα ἀνακραγῶν τὴν ἐν ἀνθρώποις πίστιν. Καί ὁ νάρθηξ ἐρρήγνυτο, καί περιφανὲς ἦν πρὸς τὴν ὄψιν τοῦ χρυσίου τὸ σόφισμα τῆς ψευδορκίας. Καὶ ὁ μὲν Μιλήσιος τὸ ἴδιον εἶχεν, ὁ δὲ τραπεζίτης ὑπ' αἰδοῦς καὶ τοῦ κακίζεσθαι πρὸς ἁπάντων βρόχῳ τοῦ ζῆν ἑαυτὸν ἐξάγει [1].

Nous voilà loin de Quimper et de son Christ miraculeux... Mais, en pareilles matières, les distances ne semblent pas exister et l'humanité se rejoint dans l'éternité de ses croyances, qui, si elles changent d'aspect avec les temps, demeurent, au fond, les mêmes. Et, pour finir en historien et non en philosophe, disons simplement que si, à la rigueur, M. Maurice Bardon peut être pardonné pour avoir, dans sa copieuse thèse doctorale de 1931 sur *Don Quichotte en France au XVII*e *et au XVIII*e *siècle*, 1605-1815, ignoré ce que la lecture du roman cervantin avait fait germer dans des têtes bretonnes à propos du miracle corentinois et les traces *imprimées* qu'avaient laissées ces imaginations, en revanche il nous semble bien inexcusable quand, dans son *Don Quichotte* de 1934 — à la *Renaissance du Livre* —, réimprimant, pages 184-186, l'épisode qui a motivé ces lignes, il ne l'illustre d'aucune *note*, s'étant borné, dans tout ce chapitre, à dire à ses lecteurs que « dans Barataria il y a *barato*, bon marché », explication qu'il nous

1. Pas n'est le lieu d'examiner ici la question des sources de la trente-huitième anecdote de Conon. Les hellénistes seront peut-être tentés de la rapprocher de celle de Glaukos, dans Hérodote, VI, 86. Il y a, dans le *Florilegium* d'un autre compilateur grec du IVe siècle, Stobée, une historiette analogue : περὶ ἐπιορκίας, où simplement diffèrent les noms de personnes et de lieux. Voir, sur cet obscur problème, Theodor Bergk, *Poetæ Lyrici Græci*, 4e éd. (Leipzig), t. III, p. 740 et suiv., ainsi que la monographie du Dr Ulrich Hoefer, *Konon, Text und Quellenuntersuchung* (Greifswald, 1890), p. 101. Voir, enfin, A. Haggerty Krappe, ici-même, t. XXXIX, no 1 (p. 33, no 236).

permettra de trouver véritablement un peu trop... *barata* et dégageant même je ne sais quel fumet de *baratería*[1].

Camille PITOLLET.

1. La question, en effet, est plus compliquée que ne semble l'admettre M. Maurice Bardon, qui s'en convaincrait en lisant les §§ 135 et suivants de l'édition (il s'agit d'un travail composé au milieu du XVIIIe siècle) faite en 1898 à Barcelone, par les soins de Bonsoms, de l'ouvrage, remarquable pour son époque, du bénédictin Martín Sarmiento : *Noticia de la verdadera patria, etc.*, de Cervantes. Il semble bien que le vocable *Barataria* soit, en réalité, une déformation populaire de l'île *Plataria*, réellement existante et il est certain, en tout cas, que Cervantès n'a pas été le créateur du vocable et que l'étymologie double qu'il en donne, au commencement du chapitre XLV de la *Seconde partie*, n'est qu'une galéjade.

EL DISFRAZ VARONIL EN LOPE DE VEGA[1]

Lope manifestó en varias ocasiones su interés por el *disfraz varonil*. Lo recordó en el *Arte nuevo de hacer comedias en este tiempo :*

... porque suele
el disfraz varonil agradar mucho[2].

1. No intentaremos siquiera presentar los antecedentes del uso del *disfraz varonil*, pues esto nos alejaría demasiado de Lope. Además ya este trabajo ha sido hecho. Cf. A. V. W. Jackson, *Disguising on the Stage as a Dramatic Device in Sanskrit Plays* (*Am. Philol. Assoc.*), XXIX, p. XVIII-XIX ; V. O. Freeburg, *Disguise Plots in Elizabethan Drama.* New-York, Columbia University Press, 1915 ; Alfred Holtmont, *Die Hosenrolle, Variationen uber das Thema Das Weib als Mann* (No sabemos el lugar ni la fecha de publicación, pues no hemos logrado conseguir un ejemplar de esta obra). Investigaciones sobre escritores particulares como la nuestra se han hecho en otras literaturas. Cf. E. Schultz, *Das Verkleidungsmotiv bei Shakespeare mit Untersuchung der Quellen.* Halle, 1904 ; K. Zuge, *Das Verkleidungsmotiv in den englisch-schottischen Volksballaden.* Halle, 1908 ; y finalmente, M. Romera-Navarro, *El disfraz varonil en Lope de Vega* (*Hispanic Review*, vol. II, 1934, p. 269-286).

Este último es el único artículo que trata sobre el asunto en España. No conocemos ningún libro que trace la historia del *disfraz varonil* en las tablas españolas. Sólo a título de curiosidad ofrecemos la siguiente cita de Rojas :

« Eran las mujeres bellas ;
vestíanse en hábito de hombre,
y bizarras y compuestas
a representar salían... »

(*Viaje entretenido* (*Colección de libros picarescos*), ed. B. Rodríguez Serra. Madrid, 1904, p. 146.)

Pellicer, en su *Tratado histórico sobre el origen y progresos de las comedias y del histrionismo en España*, Madrid, 1804, p. 108, subscribe la cita de Rojas y añade : « Este era el estado de la comedia por los años de 1586. » Es curioso que también en este año acertemos a encontrar una de las primeras censuras del *disfraz varonil*. Cf. adelante, p. 22. No podemos concluir por esto que ésta fué la fecha en que se empezó a usar el recurso. Ya en 1556, en la *Comedia de los engañados* de Lope de Rueda, encontramos el recurso del disfraz. Haylo también en la *Comedia Yntitulada del Tirano Brey Corbanto*, ed. de Ilse G. Probst Laas, Iowa City, Iowa, 1931, cuya fecha el editor afirma ser 1579-1585, y en el *Atila Furioso* de Cristóbal de Virués, 1580. Naturalmente que debe haber muchos dramas de esta época y de época anterior en que aparezca la mujer disfrazada de hombre para haber motivado la censura eclesiástica a que aludimos, pero la investigación de este problema no cabe dentro del cuadro de nuestro estudio. Cf. J. P. W. Crawford, *Spanish Drama before Lope de Vega.* Philadelphia, 1922, p. 168.

2. *Arte nuevo*, ed. Morel-Fatio, *Bulletin hispanique*, 1901, vol. III, p. 380, versos 282-283. [Pour les *Novelas* de Lope cf. *Bull. hisp.*, 1926, p. 323 (*Las Fortunas de Diana*, même situation que dans *Las Batuecas del Duque de Alba*), et 329 (*Guzmán el Bravo*). G. C.].

En la dedicatoria de *Las mocedades de Roldán* a don Francisco Diego Zayas, Lope confiesa haber escrito dicha comedia « a devoción del gallardo talle, en hábito de hombre de la única representante, Jusepa Vaca, digna de esta memoria, por lo que ha honrado las comedias con la gracia de su acción y la singularidad de su ejemplo[1]. En la comedia *Dios hace reyes*, Lope disfraza a Dorista de hombre y la hace decir :

... con acciones de hombre
no agradan mal las mujeres[2].

Si comparamos la teoría con la práctica, veremos cuán al pie de la letra Lope siguió sus propios preceptos. De cuatrocientas sesenta comedias suyas que hemos examinado, ciento trece revelan el uso del *disfraz varonil;* es decir, casi la cuarta parte de su obra[3].

1. *Acad. N.*, XIII, 205.
2. *Ibid.*, IV, 608 (b).
3. He aquí la lista de dichas comedias. Precedemos de un signo interrogativo aquellas cuya atribución a Lope es dudosa.

Acero de Madrid (El).
Alcalde mayor (El).
Alejandro el segundo.
Amigo por fuerza (El).
Animal de Hungria (El).
Anzuelo de Fenisa (El).
Arminda celosa.
Asalto de Mastrique por el Príncipe de Parma (El).
Bandos de Sena (Los).
Batuecas del Duque de Alba (Las).
Bizarrías de Belisa (Las).
Blasón de los Chaves de Villalba (El).
Burlas y enredos de Benito (Las).
Caballero de Illescas (El).
Campana de Aragón (La).
Carbonera (La).
Castigo del discreto (El).
Contienda de Diego García de Paredes, etc. (La).
Contra valor no hay desdicha.
? *Contrarios de amor.*
Cuentas del Gran Capitán (Las).
Despertar a quien duerme (El).
Dineros son calidad.
Dios hace reyes.
Discordia en los casados (La).
Discreta enamorada (La).
Discreta venganza (La).
Divina vencedora (La).
Donaires de Matico (Los).
Don Juan de Austria en Flandes.
Don Lope de Cardona,
Embustes de Celauro (Los).
? *Esclavo de Venecia (El).*
? *Esclavo fingido (El).*
Esclavos libres (Los).
Escolástica celosa (La).
Españoles en Flandes (Los).
Favor agradecido (El).
Felisarda (La).
Fe rompida (La).
Firmeza en la desdicha (La).
Francesilla (La).
Fuerza lastimosa (La).
Galán Castrucho (El).
Galán de la Membrilla (El).
Gallarda toledana (La).
Genovés liberal (El).
Grandezas de Alejandro (Las).
Hechos de Garcilaso de la Vega, etc. (Los).
Hermosura aborrecida (La).
Hidalgo bencerraje (El).
Hijo sin padre (El).

Raro fué el dramaturgo contemporáneo de Lope que osó emplear el recurso con tanta frecuencia. Tirso, que es el que le sigue, lo usó en veintiuna de sus comedias[1]. Empero, es de notarse la impresión errónea de la crítica que cree que Tirso usó el recurso más que ningún otro dramaturgo español del siglo XVII. Morel-Fatio ilustra bien esta actitud :

Tirso, de tous les auteurs de son temps, paraît être celui qui en a le

Honrado hermano (El).
Imperial de Otón (La).
Infanta desesperada (La).
Ingrato arrepentido (El).
Inocente Laura (La).
Inocente sangre (La).
Juan de Dios y Antón Martín.
Juez en su causa (El).
Laberinto de Creta (El).
Lacayo fingido (El).
Laura perseguida.
? *Lealtad en la traición (La).*
? *Ley ejecutada (La).*
Locos de Valencia (Los).
Locos por el cielo (Los).
Lo fingido verdadero.
Lo que está determinado.
Mármol de Felisardo (El).
Más galán portugués (El).
Más pueden celos que amor.
Mesón de la Corte (El).
Mocedades de Roldán (Las).
Mudanzas de la fortuna, etc., de D. Beltrán de Aragón (Las).
Muertos vivos (Los).
? *Niño diablo (El).*
Noche toledana (La).
Nueva victoria de D. Gonzalo de Córdoba (La).
Nueva victoria del Marqués de Sta. Cruz (La).
Palacios de Galiana (Los).
? *Paraíso de Laura y florestas de amor (El).*
? *Pastoral albergue (Un).*
Pedro Carbonero.
Pedro de Urdemalas.
Pérdida honrosa (La).
Pleitos de Inglaterra (Los).
Pobreza no es vileza.
Pobrezas de Reinaldos (Las).
Porfiando vence amor.
Prisión sin culpa (La).
? *Próspera fortuna de D. Bernardo de Cabrera (La).*
Prueba de los amigos (La).
? *Púsoseme el sol, salióme la luna.*
Quien más no puede.
Ramírez de Arellano (Los).
Resistencia honrada (La).
Ruiseñor de Sevilla (El).
Secretario de sí mismo (El).
Serrana de Tormes (La).
Silencio agradecido (El).
Soldado amante (El).
Sol parado (El).
Torneos de Aragón (Los).
Traición bien acertada (La).
Valeroso catalán (El).
Valiente Céspedes (El).
Valor en las mujeres (El).
Vaquero de Moraña (El).
Varona castellana (La).
Vengadora de las mujeres (La).
Villana de Getafe (La).
Viuda, casada y doncella.

1. He aquí las comedias de Tirso que exhiben el *disfraz varonil* :

Amor médico (El).
Averigüelo Vargas.
Bellaco sois, Gómez.
Cobarde más valiente (El).
Dama del Olivar (La).
Don Gil de las calzas verdes.
Elección por la virtud (La).
Escarmiento para el cuerdo (El).
Esto sí que es negociar.
La gallega Mari-Hernández.
Habladme en entrando.
Huerta de Juan Fernández (La).
Mayor engaño (El).
Mujer por la fuerza (La).

plus usé, notamment pour ce rôle, si fréquent dans son théâtre, d'une femme qui, sous un déguisement, poursuit un amant infidèle[1].

Esta impresión nace de haber generalizado sobre pruebas falsas. Las heroínas de Tirso cometen extravagancias en el uso del *disfraz varonil*. No se conforman con disfrazarse una vez por necesidad, sino que hallan placer en trocar su identidad varias veces en un mismo drama. Doña Ana confiesa al final de *Bellaco sois Gómez* :

> Vísteme a mí transformada
> en Freida, en Portocarrero,
> en don Gómez y en doña Ana[2].

Las más de las veces Tirso introduce varias figuras disfrazadas en un mismo drama. Prueba de ello es el nudo gordiano de *Don Gil de las calzas verdes*. Además, la opinión que prevaleció en siglos pasados que pintaba a Tirso como el más inmoral de nuestros dramaturgos clásicos, debió fomentar también en parte la falsa noción sobre el empleo del *disfraz varonil*, ya que, como discutiremos luego, este recurso fué denunciado por los moralistas de los siglos pasados. Finalmente, el hecho de que el *disfraz varonil* haya trascendido a algunos de sus dramas más conocidos, como *El vergonzoso en palacio*, *Averígüelo Vargas*, *El amor médico*, *Don Gil de las calzas verdes*, etc., ha creado la tendencia a generalizar en sentido erróneo. Pero, en realidad, Lope se valió del *disfraz varonil* tanto o más que Tirso.

Calderón se separa de las normas establecidas por Lope con respecto al empleo del recurso. De las ciento cinco comedias suyas que hemos examinado, sólo siete nos ofrecen ejemplos de mujeres disfrazadas de hombre[3]. Esto se debe probablemente a la religiosidad del dramaturgo y a su estricta observancia de las promulgaciones eclesiásticas que condenaban el empleo del recurso. Cal-

Ninfa del cielo (La).
Quien da luego.
Quien habló, pagó.
Santa Juana (La) (primera parte).
Villana de la Sagra (La).
Vergonzoso en palacio (El).

1. *Études sur le théâtre de Tirso de Molina* (*Bulletin hispanique*, 1900, vol. II, p. 197).
2. *Comedias*, etc., en *Nueva biblioteca de autores españoles*, II, p. 598 (a).
3. Nos referimos a las piezas netamente suyas, excluyendo, por lo tanto, las que escribió en colaboración con otros poetas : *Amor, honor y poder*, *Castillo de Lindabridis (El)*, *Devoción de la cruz (La)*, *José de las mujeres (El)*, *Manos blancas no ofenden (Las)*, *Tres afectos de amor (Los)*, *Vida es sueño (La)*.

derón evitaba este escollo velando sencillamente a sus personajes femeninos. No se suman las damas tapadas que espían a sus amantes en el teatro calderoniano. Esto, dicho sea de paso, redunda en mal de sus piezas, pues les resta verosimilitud. Si difícil es creer que una mujer disfrazada de hombre pueda pasar incógnita ante personas que la conozcan, mucho más dificil es convencernos de que puedan realizar tal proeza encubierta sólo parcialmente. Calderón debió haber sentido este defecto, pues recurrió al *disfraz varonil* en la composición de dos de sus dramas capitales : *La vida es* sueño y *La devoción de la cruz.*

Alarcón se guía más por Calderón que por Lope en el uso del *disfraz varonil.* De veintiséis comedias suyas que hemos examinado, sólo una, la segunda parte de *El tejedor de Segovia*, incluye el recurso. Esto no nos sorprende, por cuanto que una de las notas sobresalientes del teatro de Alarcón es el elemento moralizador. Como veremos más tarde él se burló de las demasías de Lope.

Basten estas ligeras observaciones para indicar la popularidad que el *disfraz varonil* adquirió entre algunos de nuestros dramaturgos del siglo XVII[1]. Pasemos ahora a estudiar el uso que de él hizo Lope que, como hemos visto, fué el que más lo empleó.

Los casos en que Lope usa el *disfraz varonil* son los siguientes :

I. Cuando una dama abandona su hogar para seguir a su amante o a su esposo.
II. Cuando ella se lanza a vengar ultrajes.
III. Cuando se ve obligada a huir para evadir castigos o peligros que amenacen su vida.
IV. Cuando su carácter, excesivamente varonil armoniza más con el vestido masculino.

1. He aquí otros contemporáneos de Lope que también se sirvieron del recurso Cristóbal de Virués, *Atila furioso ;* los hermanos Diego y José Figueroa y Córdoba, *La dama capitán* (cf. Schaeffer, *Geschichte*, etc., II, p. 205) ; Belmonte, *La monja alférez* (perdida) ; Montalbán, *La monja alférez, La puerta macarena* (1ra. parte) ; Moreto, *La adúltera penitente : Santa Teodora, La misma conciencia acusa, San Francisco de Sena, Los celos de Escaramán, La negra por el honor ;* Bances Candamo, *El sastre de Campillo, El duelo contra su dama ;* Rojas Zorrilla, *Lo que quería ver el Marqués de Villena, El desafío de Carlos V, Los áspides de Cleopatra ;* Guillén de Castro, *El cerco de Tremecín, La humildad soberbia, El nacimiento de Montesinos, Pagar en propia moneda, La ocasión hace al ladrón ;* Claramonte, *El secreto en la mujer, El valiente negro en Flandes ;* Mira de Amescua, *La fénix de Salamanca ;* Vélez de Guevara, *La serrana de la Vera,* etc.

V. Cuando una dama de espíritu inquieto y aventurero se engalana con el *disfraz varonil* para lucir caprichosamente sus bizarrías.

VI. Cuando las actrices tienen que hacer el papel de un personaje masculino imberbe.

En gran parte de las comedias estudiadas, estas situaciones se entrecruzan de modo que sería inexacto limitar tal o cual pieza a una sola división; pero apreciada en su totalidad, esta clasificación abarca todos los casos en que Lope usó el recurso. Ilustremos ahora cada una de estas divisiones.

I. Casos en que una dama abandona su hogar[1] para seguir al amante o al esposo. — La gran mayoría de las comedias que estudiamos nos presentan estos tipos. Las más de las veces la comedia se convierte en novela bizantina[2] y, dada la libertad de que gozaba el dramaturgo, vemos a las damas disfrazadas perderse en un mar de aventuras, ya expuestas a los azares de la guerra en el tráfago de los campamentos[3], ya prisioneras en manos de los turcos o de otros enemigos[4], ya en un cubil de bandoleros[5], ya vestidas de villanos en alguna aldea[6], ya de lacayos, o a veces de esclavos de sus amantes[7], o ya de pajes de sus con-

1. A veces la fuga es del convento. Cf. *Acad. N.*, IX, Introd., xviii, nota 5.

2. Ya Bouterweck, Ticknor, Menéndez Pidal y otros críticos no menos distinguidos han notado la gran afinidad que hay entre la comedia lopesca y el cuento de aventuras. Sin embargo, hay que atenuar esta impresión con la de otros críticos no menos eminentes, entre ellos Lord Holland, Menéndez y Pelayo, etc., que han sentido el gran primor dramático con que Lope elaboraba la exposición de sus comedias. En raras ocasiones introduce Lope la dama disfrazada al principio de sus dramas. Estas se introducen o al apretarse el nudo, o al declinar el desenlace.

3. Encontramos ejemplos de estos tipos en muchos dramas de Lope: Camila, en *Dineros son calidad;* Aminta, en *Las grandezas de Alejandro;* Felisarda, en *La infanta desesperada;* Arcila e Ircana, en *Don Juan de Austria en Flandas;* Marcela y Aynora, en *El asalto de Mastrique;* Marcela, en *Los españoles en Flandes;* Flora, en *La firmeza en la desdicha;* Margarita, en *La imperial de Otón;* Lisarda, en *La nueva victoria de don Gonzalo de Córdoba;* Leonor, en *El galán de la Membrilla*, etc.

4. Abundan estos tipos en los dramas de ambiente morisco: Lucinda en *El amigo por fuerza;* Alaja, en *El favor agradecido;* Lucinda, en *Los esclavos libres*, etc.

5. Ejemplos: Rosela, en *Pedro Carbonero;* Clarinda, en *La contienda de Diego García de Paredes;* Laura, en *Antonio Roca*, etc.

6. Ejemplos: Brianda, en *Las batuecas del Duque de Alba*, y la reina, en *Los pleitos de Inglaterra*, etc.

7. Ejemplos: Pedro, en *El mesón de la Corte;* Pedro, en *El ruiseñor de Sevilla;* Sancho, en *El lacayo fingido;* Escobardillo, en *El galán Castrucho;* Matico, en *Los donaires de Matico;* Fenis, en *El esclavo fingido;* Camila, en *El esclavo de Venecia*, etc.

trarias en amor[1]. En fin, una vez disfrazadas de hombres, estas atrevidas doncellas se arrojan por mil caminos, dotando el recurso de gran variedad y colorido.

II. Casos en que una dama se disfraza de hombre para vengar ultrajes o perpetrar otras venganzas. — Difícil se hace a veces deslindar estos casos y los de la clasificación anterior, pues como dice Lope por boca de Lucinda en *Las bizarrías de Belisa*, « ira y amor son lo mismo ». Muchas damas salen en persecución de los galanes que las han burlado con el propósito de perpetrar horribles venganzas, pero cuando los hallan se desarman por completo y terminan por seguirlos más y más prendadas de ellos[2]. Otras, alentadas por el espíritu guerrero les preparan hábiles emboscadas[3]. Otras, finalmente, cruzan con ellos las espadas en duelos y pendencias[4].

III. Casos en que una dama se ve obligada a huir disfrazada para evitar castigos o peligros que amenacen su vida. — Aquí también se entrecruzan las situaciones, pues muchas de las mujeres que huyen con sus amantes lo hacen, no movidas por su amor a ellos, sino temerosas de que la patria potestad les imponga maridos que ellas detestan[5]. Aquí tambien se podrían incluir los casos de las damas que, habiendo caído en poder del enemigo, se dan a la fuga vestidas de hombre. Gran número de moras hay también que huyen de su patria con prisioneros cristianos para abrazar su religión[6]. Hay casos más concretos aún. La monja Teófila en los *Locos por el cielo*, disfraza a Dona de hombre para salvarla de la crueldad de los paganos que la persi-

1. Cf. Clavela, en *El valeroso catalán.*
2. Tal es el caso, por ejemplo de Lucinda en *La fe rompida.*
3. Así Rosarda, en *Los Ramírez de Arellano.*
4. El recurso de los duelos entre el galán y la dama disfrazada dió origen a muy bellos pasos en el teatro lopesco. Cf. por ejemplo, *Los hechos de Garcilaso y moro Tarfe, La divina vencedora, La gallarda toledana, El más galán portugués, Pobreza no es vileza, Las bizarrías de Belisa*, etc. En la comedia *Pobreza no es vileza* el duelo precipita el desenlace. Al asaltar a su amante, Don Juan, Rosela cae herida ; él la reconoce y le ofrece su mano en matrimonio a modo de reparación. « Desenlace ingenioso y nuevo », dice Menéndez y Pelayo, aunque, por ventura, demasiado teatral » (*Acad. N.*, XII, Introd., CXLIX).
5. Ejemplos : Hipólita, en *El castigo del discreto*, y Elvira, en *El hidalgo bencerraje.*
6. Ejemplos : Galiana, en *Los palacios de Galiana*, y Adaja, en *El favor agradecido*, etc.

guen a muerte. La Condesa Isabela[1] es arrojada al mar en un barco que hace agua por decreto real. Milagrosamente salvada, ella se ve obligada a cambiar de trajes para evadir la furia de un marido ofendido[2].

En estos casos Lope usa el *disfraz varonil* más como recurso novelesco que dramático. Estas damas, una vez proscritas, ambulan por todas partes, en guerras o en despoblado, huyendo de la justicia. Raras veces conviven con los otros personajes y, naturalmente, que el disfraz pierde su valor dramático para convertirse en una mera gala del vestir.

IV. Casos en que el carácter de una dama es excesivamente varonil, tanto que armoniza más con el vestido masculino. — Sin hacer hincapié en las amazonas que Lope presentó en algunas comedias[3], encontraremos tipos de mujer civilizada varoniles en extremos. Resaltan entre estas doña María Pérez, en *La varona castellana*, y doña *María Céspedes*, en *El valiente Céspedes*. La primera abandona su hogar por pelear junto a su hermano. He aquí como Lope nos la presenta :

Yo me muero por la guerra ;
piérdome por cuchilladas ;
en dos desnudas espadas
toda mi gloria se encierra.

Ver que éste entra, aquél repara,
mis fiestas y gustos son.
Nácenme en el corazón
los que no tengo en la cara.
Ver matar es mi alegría[4].

No le va en la zaga a este portentoso virago doña María Céspedes que también abandona su hogar por acompañar a su hermano a la guerra. Una de las escenas más atractivas de la comedia es la de la ronda nocturna en que doña María, disfrazada de hombre, tiene un encuentro con Teodora, dama de su hermano que también está disfrazada de hombre. Esta situación, muy original en sí misma, es una hábil variación del tema de los duelos que ya dejamos asentado.

1. *La fuerza lastimosa*. Situación muy parecida se halla en *Los torneos de Aragón*, *Acad. N.*, X, 3 (b).
2. En *La hermosura aborrecida*, doña Juana tiene que recurrir al disfraz para salvarse de su esposo don Sancho que, cansado de ella, la maltrata e intenta deshacerse de ella por medios violentos. Laura, en *La inocente Laura* recurre al vestido de truhán para salvar la vida después de haber sido herida.
3. Cf. *Las mujeres sin hombres* y *Las grandezas de Alejandro*, etc.
4. *Acad.*, VIII, 226 (b).

Elvira, linda amazona de *La campana de Aragón*, pudiera muy bien incluirse entre estos varoniles tipos. Criada en la selva por su padre adoptivo, don Fortunio de Lizaña, para substraerla a la venganza de un rey ambicioso, ella crece indómita, luciendo a todo tiempo el disfraz varonil. Uno de los personajes dice de ella :

El andar de hombre vestida
no es para que yo me asombre,
que en traje y en todo es hombre ;
pasó entre fieras su vida
con ese vestido y nombre.

(*Acad. N.*, V, 566 (a).

V. Casos en que una dama de espíritu inquieto y aventurero se engalana con el « disfraz varonil » para lucir caprichosamente sus bizarrías. — Astuto conocedor del corazón femenino, Lope creyó sorprender en él cierta inquietud, cierto deseo de libertad, o cierta ambición de aventura. Así nos presenta algunas damas que, sin pretexto alguno bien definido, se visten de hombre para andar libremente. Las más de las veces, cierto es, terminan por encontrarse en lances que las acercan a galanes de quienes ellas luego se enamoran ; pero el móvil inicial que las induce a cambiar sus vestiduras es indefinible. Tal es el caso de *Las bizarrías de Belisa*, *La vengadoras de las mujeres* y *Lo fingido verdadero*. En este último drama, Rosarda, barragana del Emperador Caricio, sale disfrazada a pasearse por las calles de Roma a media noche.

En esta clase de comedias, el disfraz es un mero adorno escénico completamente independiente de la trabazón. La mejor prueba de ello es que las protagonistas no osan mantenerse cerca de los otros personajes mientras están disfrazadas[1].

VI. Casos en que las actrices tienen que hacer el papel de un personaje masculino imberbe[2]. — Estas situaciones no

1. Así Belisa le vuelve las espaldas a don Juan sin atreverse a conversar con él en *Las bizarrías de Belisa* (verso 2059). Laura, en *La vengadora de las mujeres*, huye a esconderse terminado el torneo en que disfrazada ha vencido a todos sus pretendientes. *Acad. N.*, XIII, 636.

2. Al hacer que las actrices usurparan el lugar de los actores, Lope no hace nada más que exagerar el proceso evolutivo del histrionismo. Sabido es que en los comienzos del teatro no admitían mujeres en las tablas en ninguna nación europea. Los ac-

atañen tanto al dramaturgo como al *autor* o empresario. Tienen que ver más con la representación que con la composición de la comedia. Las incluímos para hacer completa nuestra clasificación y puesto que Lope manifestó expresamente su deseo de que tal o cual papel lo hiciera una mujer vestida de hombre[1].

* * *

Pasemos ahora a estudiar la técnica del manejo del recurso, pues aunque la crítica le ha negado a Lope el arte de sistematizar, hemos encontrado varios principios fundamentales que se repiten en casi todos los casos en que Lope usa el *disfraz varonil.* Este hecho nos induce a sospechar que nuestro dramaturgo usaba el recurso metódicamente, trabajando sus comedias con un poco más de cuidado del que generalmente se le atribuye.

El primer detalle que se nos ofrece es el de la preparación de las escenas en que ha de salir una mujer vestida de varón. Lope evita toda ambigüedad posible haciendo que la dama manifieste siempre su propósito de disfrazarse de antemano. En *La gallarda toledana :*

MENDOZA. ¿Donde, señora?
DA. ANA. A Madrid.
MENDOZA. ¿Cómo?
DA. ANA. En varonil vestido[2].

tores hacían los papeles femeninos vistiéndose de mujer. España fué probablemente la primera nación que rompió esta tradición (cf. H. A. Rennert, *The Spanish Stage.* New-York, 1909, p. 141 y siguientes). Las mujeres se fueron introduciendo paulatinamente hasta que las encontramos no sólo disfrazadas de hombre, sino haciendo los papeles que correspondían a ellos. Ya en el año 1587 se había establecido definitivamente el derecho de representar mujeres : « de aquí adelante tampoco pueda representar ningún muchacho vestido de mujer » (Pérez Pastor. *Nuevos datos acerca del histrionismo español.* Madrid, 1902, p. 19).

Sin embargo, aún en el teatro del Lope, Tirso y Alarcón se encuentran restos de la tradición. *El Conde Fernán González, La fuerza lastimosa, Un pastoral albergue, La discreta enamorada,* de Lope ; *La república al revés, El Aquiles,* de Tirso ; *El escondido y la tapada,* de Calderón, y *Mudarse por mejorarse,* de Alarcón ofrecen ejemplos de hombres disfrazados de mujer. Esto es en parte, restos de una tradición clásica.

La nobleza tradicionalista se guiaba también por las normas antiguas. Así vemos que en sus festividades los hombres seguían haciendo los papaeles de mujer. En una carta al P. Francisco Sánchez, un amigo le dice : « Después ha habido todos los días algún género de entretenimiento en el Retiro, y el certamen poético y el vejamen del jueves fué muy celebrado, y hoy tienen mojiganga de todos los señores, y entre otros sale el Almirante vestido de muger » (*Memorial histórico español,* XIV, 335. Cf. también, p. 337).

1. Cf. *Las mocedades de Roldán* citada anteriormente.
2. *Acad. N.,* VI, 79 (a, b). Cf. además 80 (a).

A vecas la recomendación viene de otro personaje :

LEONIDA. ¿Qué haré?
FABIA. Huirte.
LEONIDA. ¿Cómo podré?
FABIA Tú, muchas veces, señora,
la caza has ejercitado ;
sal por el jardín segura,
cuando ya la noche oscura
tiende su manto estrellado,
en habito varonil[1]...

Hecha la advertencia y consumado el cambio de trajes, la dama disfrazada tiene siempre especial cuidado en manifestar su verdadera identidad tan pronto aparece en escena. De este modo el placer de los espectadores consiste, no en ser engañados, sino en conjeturar los mil enredos de que son capaces las *damas-hombres*. *Laura perseguida* hace su primera salida, de paje, advirtiendo : « Presto el disfraz me vestí[2]. » En *Viuda, casada y doncella*, Octavia se anuncia así :

A las bodas de mi hermano,
con disfrazado vestido
curiosamente he venido[3].

Sólo dos comedias hemos hallado en que Lope mantiene secreta la identidad de la dama disfrazada hasta finalizar el enredo : *El ruiseñor de Sevilla*[4] y *El galán Castrucho*[5].

A la preparación de la escena, o a la presentación de la dama disfrazada sigue immediatamente, si no simultáneamente la justificación del cambio de trajes. Ya notamos que en la elaboración de ciertas escenas o en la creación de ciertos personajes Lope procede cuidadosamente para que el disfraz no parezca extráneo.

1. *Acad. N.*, VI, 666 (b).
2. *Acad. N.*, VIII, 114 (b).
3. *Acad. N.*, X, 463 (b).
4. Al terminar el segundo acto, Pedro (Lisarda), dice en versos ramplones :

« Que pues ya no puede ser
que ya por suya me nombre,
seré amigo mientras hombre,
pues mujer no fuí mujer. »

(*Acad.*, XV, 74 (b).

Esto, sin embargo, no es muy explícito, pues el espectador que conoce a Lisarda por Pedro, la ve vestida de mujer sólo una vez para hacerle una burla a Riselo, y como ya se ha dicho hay algunos casos de hombres disfrazados de mujer.

5. Nos referimos a Escobardillo (Birsena), a quien no conocemos hasta bien entrado el último acto. En el caso de Lucrecia, en el mismo drama, Lope procede como de costumbre, revelando su identidad en cuanto ella aparece disfrazada (*Acad. N.*, VI, 46 (a).

Cuando esto no le parece suficiente, Lope trata de justificar el recurso basándose en hechos concretos. En *La noche toledana :*

> Semíramis lo declara ;
> que ser su hijo fingiendo,
> tanto imperio gobernó [1].

En *Los Tellos de Meneses :* « En hábito de varón huyó Eugenia [2]... »

En *Más pueden celos que amor :*

> — ¿Habránse en el mundo visto
> mujeres que disfrazadas
> hayan hecho extrañas cosas? —
>
> — ¿Quién duda que han sido tantas
> que han ocupado los libros,
> y de la fama las alas [3]? —

Acercándose más a su época, Lope hace decir a Blanca :

> Con esta transformación
> ganó cama soberana
> la varona castellana
> en los campos de Aragón [4].

Saliendo del plano de la objetividad histórica, Lope encuentra una justificación subjetiva irrefutable :

> Dice bien, que es guerra amor,
> y no es traición en la guerra,
> la celada por los bosques,
> la engañosa diferencia,
> mudándose los vestidos
> trocando en el mar las velas...
> y, por lo mismo, quien ama,
> sepa que tiene licencia
> para usar en cualquier tiempo
> engaños y estratagemas [5].

Sentado este principio, Lope se daba a sí mismo carta blanca para disfrazar a todas las damas enamoradas de sus comedias. De aquí lo mucho que abusó del recurso.

Preparada la escena, advertido el público y justificado el empleo del *disfraz varonil*, el cuarto aspecto de la técnica del manejo del recurso consiste en hacer verosímil la presentación de las mujeres disfrazadas de hombre. Una rápida lectura del *Arte Nuevo* bastará para convencer al más apasionado lector de la suprema importancia que el principio de verosimilitud revestía para Lope. ¿Cómo lo aplicó al uso del *disfraz varonil*?

1. *Acad. N.*, XIII, 102 (a).
2. *Acad.*, VII, 294 (a).
3. *Acad. N.*, XII, 577 (a).
4. *Acad. N.*, IX, 153 (a).
5. *El saber puede dañar* (*Acad. N.*, XIII, 516 (a).

Las mujeres disfrazadas de hombre se esfuerzan por identificarse en todo lo posible con las figuras varoniles que representan. Las damas disfrazadas asumían toda clase de papeles : de galanes, soldados, peregrinos, esclavos, etc., acomodando las prendas del vestir a su correspondiente estado. Todos estos papeles se convirtieron en *clichés*, pues las parcas acotaciones no estipulan ningún detalle de indumentaria[1]. El hábito corto no parece haber sido considerado disfraz varonil como se desprende de esta excusa de Leonarda :

Como tu amor no consiente
que en traje de hombre me vista,
y es fuerza en esta conquista
acompañar a tu gente...
en hábito corto vengo.
(*Acad. N.* VIII, 15 b).

Las damas escogían trajes que las encubrieran bien para realizar sus hazañas sin temor de ser conocidas[2].

Luego cambiaban la voz, como se deduce de un aparte de Matico : « ... mostrarme quiero feroz, quiero hacer gorda la voz[3]. » En *El ingrato arrepentido*, Lisardo dice de Florela : « ¡ Qué linda tiene la voz !... voz baja y tono excelente[4]. » Luego cambian todo su porte por completo : « Así hemos de ser los hombres : mirar alto y pisar recio ; del pie al cabello soy alma[5]. » Algunas damas actúan con más naturalidad :

¿No siento con aire el pie?
¿No piso con bizarría?
¿Tengo afeminada voz?
¿Piensas que en hablar feroz
consiste la valentía[6]?

1. Cf. por ejemplo : *El acero de Madrid* (*Acad. N.*, XI, 206 (a), *Los bandos de Sena* (*Acad. N.*, III, 535 a), *El despertar a quien duerme* (H. III, 355 (a), etc.

2. La descripción de una que pasa por peregrino :

« La jerga que se vestía
cubría de perlas y oro
la hermosura y el decoro
que de su rostro salía.
la esclavina a media espalda,
de un bruñido cordobán,
y un sombrerillo galán
vuelta la copa a la falda.
Rizo el pelo de la frente,
cuello grande a lo romano,
bordón y rosario en mano... »

(*El ingrato arrepentido. Acad. N.*, VI, 325 a).

3. *Los donaires de Matico. Acad. N.*, IV, 715 (b).

4. *Acad. N.*, VI, 532 (b).

5. *Acad. N.*, VI, 86 (b).

6. *Las grandezas de Alejandro. Acad. N.*, VI, 331 (a). Tan completo y radical es el cambio que el gracioso hace a veces observaciones críticas : cf. p. 140.

De aquí en adelante no hay ninguna insensatez que no cometan estos hombres improvisados por parecer hombres reales.

Sin embargo, por completa que nos parezca la transformación, Lope excede aun más en precauciones para hacer el recurso verosímil. El lugar de la acción corresponde directamente a las necesidades de los personajes disfrazados. Justifica, en parte, la extraordinaria abundancia de disfraces el hecho de que la mayor parte de la acción de los dramas de Lope sucede en la calle, a la reja, en los parques, en los montes, y las más de las veces bajo el manto protector de la noche[1]. Muy raras veces la acción ocurre en la intimidad del hogar. De aquí la notable ruptura de la unidad de lugar.

Las damas disfrazadas tratan de evitar toda proximidad o convivencia con los otros personajes que ponga en peligro su incógnito. Dice Lucinda en *La prisión sin culpa* : « me quiero ir, pues es cierto que ha de conocer quién soy[2]. » Debido a esto, el *disfraz varonil* no puede en realidad, desempeñar gran papel, pues el traje mantiene a estas damas a considerable distancia de la intriga de la pieza.

A pesar de todas estas precauciones, su gran sentido dramático le dicta medidas más verosímiles aún a Lope. Rarísima es la dama que acierta a engañar fácilmente a los otros personajes. Estos conciben siempre sospechas del engaño, pero no siempre se atreven a verificarlas, pues como dice el gracioso Ortuño : « ¡ Mal año ! ¿Quién intentara prueba de tanto peligro[3] ! » Lope hace

1. Octavia, disfrazada, en *Viuda, casada y doncella* :

« ... no me atrevo a llegar,
tanta es la gente y las voces.
¡ Cuánto, oh noche, desconoces ;
cuánto sabes disfrazar ! »
(*Acad. N.*, X, 463 (b).

Pompeya, en *Las cuentas del Gran Capitán* :

« Noche, enseñada a callar
tantos gustos y placeres ;
máscara al sol, pues eres
tan amiga de disfraces,
que de sus ausencias naces
y de su venida mueres. »
(*Acad.*, XI, 400 b).

Cf. otros ejemplos en *Arminda celosa* (*Acad. N.*, I, 697 (b), *El mesón de la Corte* (*Acad. N.*, I, 297 (a), *El juez en su causa* (*Acad. N.*, VI, 666 (b), etc.

2. *Acad. N.*, VIII, 626 (a).

3. *El más galán portugués* (*Acad.*, X, 400 (a). Tristán en *El mármol de Felisardo* sugiere :

Llama a un doctor
que entienda de hembras y machos,
y haciendo cala y pesquisa,
sabrás si es Celio o Elisa. »
(*Acad.*, XIV, 244 b).

siempre que se trasluzca cierta feminidad inextinguible que delata a las mujeres disfrazadas. A veces es su rostro imberbe[1], otras la inflexión de la voz[2]:, y otras su porte en general[3].

Finalmente, y éste es el detalle más verosímil de todos; de nada les vale a muchas damas el disfraz ni las precauciones que tomen, pues son reconocidas, ya inmediatamente, o al poco rato de lucir sus nuevas vestiduras. Tal es el caso de Celia en *La escolástica celosa*, que sale a desafiar a Fabricio en presencia de su amante Marcio :

MARCIO. (¡Cielos! ¿Qué es esto [que vi,
o qué es lo que vengo a [ver?
¿No es mi hermosa Celia [aquella
transformada en estu- [diante?...

FABRICIO. Si yo no hubiera caído
por las señas del cabello
rubio, hermoso y recogido,
señora, en que sois mujer,
pretendiérais responder;
mas ¿quién sois, por vida [mía[4]?

Lope se da cuenta de todas las posibilidades e imposibilidades en el uso del *disfraz varonil*. Si en algunas ocasiones él hace que fracase el intento del disfraz, es porque él juzga con Clarino :

Tiene un ingenio sutil;
pero yo juzgo por ciego
el que no ve que es mujer[5].

Si en otras comedias él mantiene y defiende el recurso, es porque él se basa en la siguiente contestación de Laura :

— Pero sabéis que me admira
que os tengan todos por [hombre.
LAURA. Como este ser y este nombre
te consta a ti que es mentira,
piensas que los otros ven
lo que nunca imaginaron[6].

Concluyamos, pues, este análisis de la técnica del recurso del *disfraz varonil*, advirtiendo una vez más que Lope procedía orde-

1, 2 y 3. Abundan tanto las insinuaciones sobre el feminismo de las damas disfrazadas que sería ocioso recoger ninguna aquí. Cualquiera de los dramas que incluimos en nuestra lista de comedias que ofrecen ejemplos de damas disfrazadas podrá convencer al lector de esto. Los adjetivos que generalmente se aplican a estas damas son : « capones », « desbarbados », « hermafrodita », « gallinas », « mozos doncellas », etc.

4. *Acad. N.*, V, 468 (a).

5. *Acad. N.*, VI, 99 (a).

6. *Acad. N.*, XII, 364 (b).

nadamente, preparando, primero la ocasión para introducir el recurso, justificándolo luego, poniendo sobre aviso a los expectadores para que reconocieran el recurso, adornándolo constantemente de detalles que lo hacían verosímil, y mostrando, finalmente en muchos casos, su imposibilidad en la vida real.

* * *

Ahora bien, ¿qué valor dramático tiene el recurso del *disfraz varonil*? Escaso, si se relaciona con la frecuencia con que Lope recurrió a él. El *disfraz varonil* es más bien un accesorio de la *mise en scène* que de la arquitectura dramática de la pieza. Gran número de mujeres se introducen sólo en el último acto luciendo su disfraz para tomar parte en el desenlace de la comedia[1]. La introducción de otras es episódica y no influye gran cosa en el curso de la acción[2].

A pesar de todo esto y de que, por respeto a la verosimilitud, Lope se vió obligado a restringir la presencia de las damas disfrazadas a ciertas ocasiones solamente, él saca algún partido del *disfraz varonil* en el sentido dramático. Muy raras veces da el recurso origen a la acción de la pieza. De promover acción alguna, el *disfraz varonil* se introduce mayormente después de la exposición del drama para apretar aun más el nudo. En *El honrado hermano*, Julia Horacia se disfraza de hombre para robarse a Flavia, lo cual da origen a gran parte de la acción. En *El ingrato arrepentido*, el disfraz de Florela hace posible todos sus enredos que culminan en el alumbramiento de un hijo. Gracias al disfraz Dinarda consigue librar a Albano de *El anzuelo de Fenisa* haciendo que la buscona se enamore de ella. En *El amigo por fuerza*, Lisaura y Lucinda, esta última de esclavo, consiguen libertar al Conde Astolfo introduciéndose en la cárcel y dando muerte al guarda. Igualmente importante es el disfraz de Teodora en *Los bandos de Sena* que enamora a la hermana de su amante, pero como luce una cruz de San Juan no puede casarse. En varios otros casos, como ya hemos visto, el disfraz facilita la evasión de algunos personajes, sin lo cual (se) truncaría la acción.

1. Cf. *El castigo del discreto*, *La noche toledana*, *Dineros son calidad*, etc.
2. Cf. *La carbonera*, *El acero de Madrid*, *Lo fingido verdadero*, etc.

Lope saca más provecho del *disfraz varonil* cuando lo utiliza para hacer efectivo el desenlace de la pieza. Ya señalamos el caso de *Viuda, casada y doncella;* he aquí otros más. En *Los donaires de Matico* la solución depende de la revelación del incógnito de la Infanta de León que había vivido seis años en traje varonil. En *La fuerza lastimosa*, *El valor de las mujeres*, *La hermosura aborrecida*, *La inocente Laura*, y otros dramas parecidos el *disfraz varonil* juega papel importante en el desenlace. La dama encubierta que revela su verdadera identidad al fin de la pieza trunca por completo la acción haciendo efectiva la solución. Este procedimiento explica en parte el hecho de que, siendo un dramaturgo tan poco escrupuloso como se le cree, Lope no echara mano muy a menudo a *dei ex machina* para terminar sus dramas.

El recurso de *engañar con la verdad* y el *del disfraz varonil* están íntimamente ligados. Lope le dedicó varios versos al primero en el *Arte Nuevo :*

El engañar con la verdad es cosa
que ha parecido bien, como lo usaba
en todas sus comedias Miguel Sánchez,
digno por la invención de esta memoria[1].

La dama disfrazada es un excelente instrumento para la práctica de este recurso, pues representa dos personalidades : una para el auditorio y otra para los demás personajes de la comedia. Así sus palabras tendrán doble sentido en cada uno de los cuales se reflejan las dos personalidades distintas. *Laura perseguida* excusa su ignorancia de los asuntos cortesanos diciéndole al Rey : « Soy nuevo en este traje que llevo[2]. » El Rey entiende las palabras en el sentido directo y cree que Laura es un paje novicio, mientras que el auditorio sabe que el supuesto paje es una mujer. En *El ingrato arrepentido*, Florela de hombre, enamora y engaña a Leonide con su hablar equívoco :

FLORELA. Camina.
LEONIDA. ¿Quiéresme bien?
FLORELA. Imagina.
que eres lo mismo que yo.
LEONIDA. ¿Que soy tú?
FLORELA. Del mismo modo,
y esto con llaneza tanta
que un dedo no se adelanta
en ser iguales en todo.

1. *Arte nuevo*, ed. cit. versos, 319-322.
2. *Acad. N.*, VII, 115 (a).

desde el cabello a la plan- [ta.
LEONIDA. Con eso me voy conten- [ta[1].

El público que estaba en el secreto, gracias a la preparación del recurso y a la presentación de la dama disfrazada, debía recibir gran placer de estas situaciones, pues como dice Lope :

Siempre el hablar equívoco ha tenido,
y aquella incertidumbre anfibológica,
gran lugar en el vulgo, porque piensa
que él sólo entiende lo que el otro dice[2].

Más aún que para los efectos de engañar con la verdad, Lope usó el disfraz varonil como fuente de comicidad. Algunas timoratas damas aciertan a disfrazarse sólo para sufrir las necedades de los graciosos y las insinuaciones a veces jocosas y a veces picantes de los otros personajes[3]. En otros casos, como hemos visto, estas damas desempeñan los papeles de pajes o lacayos admirablemente bien y se convierten en émulos de los graciosos, si no es que ellas mismas se convierten en graciosos de la pieza[4]. Otras veces, merced al disfraz, estas damas urden enredos que culminan en hermosas escenas cómicas. Así, en *La carbonera*, Menga, labradora desechada por Bras, se disfraza de hombre para acecharlo a la reja de otra mujer que él enamora. Al sorprenderlo le da de cintarazos y el burdo labrador exagera su cobardía poniendo los gritos por el cielo[5]. Finalmente, el hecho de que una

1. *Acad. N.*, VI, 530 (a).
2. *Arte nuevo*, ed. cit. versos, 323, 326.
3. Cf. esta recapitulación de epítetos :

« ¡ Lindas cosas nos dijeron
como os ven tan desbarbado !
Cual caminante decía
que a cualquiera moro viendo
volveríades huyendo
a ver a señoría tía ;
cual decía en los mesones
o en los corrilos y esquinas,
que era guerra de gallinas,
pues iban allá capones.
Viendo mi barba, y sin ellas
a las dos un atrevido
dijo : « ¡ Hola, Nuño Salido !
« ¿Dónde lleváis las doncellas? »
Cual dijo : « Estos mozos son
« retoños de aquel barbado. »
Y cual me dijo : « Soldado,
« ¿va a nadar, o al escuadrón,
« que lleva dos calabazas? »
Y cual dijo : « ¿A qué persona,
« no si endo dos veces mona,
« echara nadie dos mazas? »

(*La inocente sangre. Acad.*, IX, 195.)

4. Así, por ejemplo, Estela, en *Los torneos de Aragón*, y Lisarda, en *El valor de las mujeres*, se visten de locos y se apropian todo el donaire que se halla en estas piezas, aunque a decir verdad no pueden calificarse de graciosos.
5. *Acad.*, IX, 542-543. Hay también otra hermosísima escena en *Las burlas(y) enredos de Benito. Acad. N.*, IV (a y b).

mujer consiga engañarnos o engañar a otros fingiendo ser hombre causa cierta incredulidad y sorpresa, pero cuando se doscubre el engaño, esta sorpresa se torna en risa, bien a expensas nuestras, o la de los otros personajes engañados.

El último, y quizás el más importante de todos los aspectos del recurso del *disfraz varonil* es el sensual. Recuérdese que Lope dirigía sus comedias mayormente al populacho de los corrales, y que este populacho gozaba ante el espectáculo vulgar de una mujer ceñida en traje de hombre. He aquí la descripción de este espectáculo hecha por Francisco Ortiz en *Apología en defensa de las comedias*, etc., en 1614 :

> Y así digo que ni en el teatro se consienta bailar la zarabanda ni cosa que sea deshonesta, ni fuera de él se permita que se aprenda y ejercite, porque es una cosa ocasionadísima para que se cometan graves pecados, pues ha de ser más que de hielo el hombre que no se abrase en lujuria viendo una mujer desenfadada y desenvuelta, y algunas veces, para este efecto, vestida como hombre, haciendo cosas que movieran a un muerto [1].

Hábil conocedor de psicología popular, Lope vió en el *disfraz varonil* el elemento sensual que exhaltaba a la muchedumbre. Por eso lo incluyó, algunas veces innecesariamente en tan gran número de comedias. Sólo así se explica que, entre otras cosas, el *disfraz varonil* levantara la tormenta de censura de parte de los moralistas que causó el cierre de los teatros en España en más de una ocasión.

En conclusión, el *disfraz varonil* es un recurso rico en posibilidades, pero Lope no lo explotó hasta la saciedad. Lo usó a veces para motivar la acción de sus dramas, para enredar la trama, o para resolver el desenlace. Le sirvió para ocasionar dichos o escenas cómicos. Pero esto no justifica la inclusión del recurso en ciento trece piezas. El aspecto indecoroso, sensual y vulgar del espectáculo de una mujer vestida de hombre es lo único que explica tan exagerada abundancia [2].

1. E. Cotarelo, *Controversias sobre la licitud del teatro en España*. Madrid, 1904, p. 494 et *passim*.

2. Por temor de aparecer más analíticos de la cuenta aventuramos, sólo en forma de nota, una nueva posibilidad del uso del *disfraz varonil*. El dramaturgo es capaz de despertar cierta súbita emocion en los circunstantes cuando hace que personajes que conocen el engaño, se dirijan a la dama disfrazada en términos que amenacen acabar

* * *

La excesiva libertad con que Lope empleaba el recurso le granjeó varias censuras de algunos de sus contemporáneos. En *Más merece quien más ama*, Don Antonio Hurtado de Mendoza, se expresa en estos términos :

Un poeta celebrado
y en todo el mundo excelente,
viéndose ordinariamente
de otro ingenio mormurado
de que siguiendo a un galán
en traje de nombre vestía
tanta infanta cada día,
le dijo : « Señor don Juan,
si vuesarced satisfecho
de mis comedias mormura,
cuando con gloria y ventura
novecientas haya hecho,
verá que es cosa de risa
el arte ; y sordo a su nombre,
las sacará en traje de hombre
y aún, otro día, en camisa[1].

Esta crítica parece haber sido motivada por las censuras de Don Juan Ruiz de Alarcón. Eterno émulo de Lope, Alarcón no desperdiciaba ocasión para vengarse del cruel trato que nuestro poeta le ofrecía. En *Las paredes oyen*, él censura al Fénix así :

CELIA. Bien parece que no ves
lo que en las comedias hacen
las Infantas de León.
ANA. ¿Cómo?
CELIA. Con tal condición
o con tal desdicha nacen,
que, en viendo un hombre, al momento,
lo ruegan y mudan traje,
y sirviéndole de paje,
van con las piernas al viento[2].

La referida Infanta de León (pues no es más que una), es doña Juana, de *Los donaires de Matico*, que vivió seis años disfrazada

con el incógnito. En *Las cuentas del Gran Capitán*, Don Juan se olvida y se diriga a la dama disfrazada llamándola por su propio hombre :

— Ven, Pompeya,
— No me nombres.
— Ven, Fabio.
— Iré donde quieras.
(*Acad.*, XI, 407 (b).

En *El blasón de los Chaves*, Dorotea que se ha esforzado por encubrirse a Chaves, se olvida por un momento :

CHAVES. Ven conmigo.
DOROTEA. Soy tu esclava.
CHAVES. ¿Qué?
DOROTEA. Que tienes un esclavo en mí.

Bien podemos imaginarnos la emoción de los cándidos espectadores que se dejan avasallar por la fuerza emotiva de algunos dramas, cuando estas equivocaciones pueden acarrear prisión o muerte al personaje cuya identidad se ha de mantener secreta.

1. *Teatro de Alarcón*, ed. *Clásicos castellanos*. Madrid, 1918, vol. XXXVII, p. XXVIII. Creemos con A. Reyes que esto va dirigido a Lope.

2. *Ibid.*, p. 221. Cf. C. B. Bourland, *Las Paredes Oyen*. New-York, Henry Holt, 1914, p. 186.

de hombre. Los impugnadores de Lope se encarnizaron contra él en más de una ocasión a causa de este drama. Bances Candamo lo examina con sus puntillos de moralista : « ... así se hallarán *Los donaires de Matico*, donde está una mujer disfrazada sirviendo de paje a su galán, con bien poca decencia en sus acciones[1]... »

Lope mismo, con su habitual desparpajo, se burla socarronamente de sus excesos :

TOMÉ. ¡Veré el diablo! ¿Ya sois [macho?
LEONOR. Ya soy hombre.
TOMÉ. Tan aprisa,
no estando ducha a cal- [zarlos,
os zampasteis los brivies- [cos[2]?

Esta actitud condescendiente de parte de Lope se debe a que habiéndose levantado con la monarquía cómica a tan gran distancia de sus críticos, él podía permitirse el lujo de estar de acuerdo con ellos. Las relaciones entre éstos y Lope aparecen más curiosas aún cuando los encontramos a ellos incurriendo en los mismos defectos que le imputaban a Lope.

Sin embargo, no fué el aspecto artístico del recurso, sino el moral, el que más atrajo a los críticos contemporáneos. En este sentido se levantó tal algarabía de voces disidentes que amenazó seriamente la existencia del teatro español, logrando abolirlo temporalmente. En las grandes controversias sobre la licitud del teatro que llenaron los siglos pasados, la mujer, especialmente la mujer vestida de hombre, jugó papel importantísimo[3]. Conocidísima es la censura del padre Mariana. He aquí otra menos conocida :

Y lo que es cosa usada en las comedias y no menos inmodesta, las mujeres se visten de hombre... ¿Qué cosa más torpe y provocativa que ver a una mujer de esta calidad que estaba ahora en el tablado

1. Cotarelo, *Controversias*, etc., p. 76 (a).

2. *El galán de la Membrilla*. *Acad.*, IX, 113 (a).

3. Cf. : « Está bien todo eso, dijo el Regidor, señor Maestro ; mas como hecha la ley se inventa la malicia, será dificultoso conseguir su buen efecto si se toma más de raíz la causa ; fuera de que con esto no se evita el representar mujeres, que es el Aquiles de esta guerra » (*Anónimo*, 1620, en Cotarelo, *Controversias*, etc., p. 220 (b).

« ... se quitó el representar las mujeres, por parecer, que el verlas vestidas curiosamente, ya de su traje, ya del de varón, cuando se ofrecía, incitaba a torpes y deshonestos deseos. » Dr. Jerónimo Alcalá Yáñez y Ribera, *El donado hablador*, 1624 (*Ibid.*, p. 51 (b).

dama hermosa afeitada y afectada, salir dentro de un instante vestida de galán airoso, ofreciendo al registro de los ojos de tantos hombres todo el cuerpo que la naturaleza misma quiso que estuviese siempre casi todo retirado de la vista? ¿Pues qué sería si en ese traje danzase como lo hacen muchas veces? ¿Cuál estarán los corazones de muchos infelices que las miraron antes y con cuidado en su traje de mujeres[1]?

Del mismo tenor es la censura de centenares de moralistas de los siglos XVI, XVII y XVIII que se encarnizaron contra el *disfraz varonil*[2]. Tales proporciones tomó el escándalo que el gobierno se vió obligado a interceder en más de una ocasión y a legislar contra los abusos del recurso[3].

Los clamores de esta lucha se ahogaron por completo en la estrepitosa algarada del romanticismo, y los detalles picantes de la literatura del siglo XVII que tanto alarmaban a nuestros moralistas se perdieron en el torrente de crapulosidad que introdujo el naturalismo. Al mismo tiempo los dramaturgos perdieron el interés que anteriormente manifestaban por el recurso, de tal modo, que resucitar hoy día el *disfraz varonil*, equivaldria sólo a un capricho.

Sin embargo, los eruditos que se han dedicado a desenterrar nuestro teatro clásico han vuelto a suscitar el problema, aunque enfocándolo de diferente modo. La crítica moderna se preocupa por la historicidad y verosimilitud del recurso. Creizenach lo cree una absurda inverosimilitud. (die krassesten Unwahrscheinlichkeiten)[4]. Mézières cree que en manos de Shakespeare y sus contemporáneos el recurso es de lo más inverosímil que darse

1. *Controversias*, p. 124 (b).

2. No se puede precisar a ciencia cierta hasta qué época duró la fuga del *disfraz varonil* pues si bien es cierto que en 1649 la justa de teólogos de Valencia afirma que para esta fecha no se usaba el *disfraz varonil* (Cotarelo, *Ibid.*, p. 579 (a), D. Diego Verde dice en su *Breve discurso*, etc. (1640?) : « Consultóse con las religiones y las Universidades de Salamanca y Alcalá ; y últimamente todo aquel nublado se resolvió en dar a las comediantas cierto traje de baquerillos para cuando hubiesen de representar de hombres. »

3. Cotarelo, *Controversias*, etc., p. 619-739. Nos hemos visto obligados a citar esta obra con tanta frecuencia pues es lo más completo que sobre este aspecto de nuestro teatro hay escrito. Además, las obras citadas por el erudito español son muy difíciles de conseguir. Por falta de espacio no hemos citado más invectivas contra la mujer disfrazada de homore. Referimos el lector curioso a dicha obra para más amplia información.

4. *Geschichte des Neuren Dramas*. Halle, Max Niemeyer, 1909, vol. IV, p. 254.

puede[1]. Lessing también lo acepta con reservas[2]. Otros críticos estudian la historicidad del recurso[3]. Francisco A. Icaza lo cree posible y mantiene que en el siglo XVII debieron existir mujeres que anduvieron vestidas de hombre[4]. De Lollis cree con otros críticos italianos que « la cosa dovè esser frequente in Ispagna, perchè como una bizarria specificamente spagnola venisse segnalata in Italia[5] ». Finalmente, Schevill cree que la dama disfrazada era un mero tipo literario, y que su interminable variedad se explica sólo admitiendo la posibilidad de que todo un auditorio, (yo traduciría toda España) se dejara hipnotizar por tal tipo[6].

A nuestro parecer las afirmaciones y negaciones de la crítica se confunden en exageraciones. En la España de los siglos XVI y XVII existieron mujeres que lograron burlar la vigilancia paterna o conventual y escaparse vestidas de hombre para perderse en un mar de aventuras. Doña Catalina de Erauso, cuyas conocidísimas hazañas han sido establecidas históricamente, nos ofrece el más elocuente de todos los ejemplos[7]. En *El laurel de Apolo*,

1. *Shakespeare, ses œuvres et ses critiques.* Paris, Charpentier, 1860, p. 65 : « Un des ressorts dramatiques qu'emploient le plus souvent Shakespeare et ses contemporains, c'est le travestissement d'une femme en homme. Il n'y a rien de plus invraisemblable. Car la femme ainsi déguisée ne prend aucune précaution pour n'être pas reconnue ; une fois qu'elle a revêtu le costume d'homme, il semble qu'elle ait changé de visage, de taille et de voix. Elle se présente devant père, mère, frère et amant, sans jamais éveiller soupçons... »

2. Lessing admite (Dramaturgie, 25e soirée) que el recurso presta a la pieza cierto aire romanesco ; pero afirma que proporciona material para urdir interesantes escenas cómicas. Sin embargo, añade que requiere gran tacto de parte del dramaturgo para hacer parecer reales dichas escenas.

3. Américo Castro, refiriéndose a *Las bizarrias de Belisa* (*Vida de Lope de Vega*, etc. Madrid, 1919, p. 346) dice : « Además del interés que presta a esta comedia el ser, probablemente la última del gran poeta, no deja de tener en sí algún valor para la historia literaria ; es, en efecto, curioso que la última comedia de Lope que conocemos nos presente un tipo de mujer varonil y arriesgada, que se enamora de un galán, lo corteja y persigue, se disfraza de hombre y le salva dos veces la vida. Como es sabido, este tipo femenino con matices y gradaciones variadísimas, tiene bastante difusión dentro del teatro del siglo XVII, aunque aun se ignore si se trata solamente de una moda literaria, o si las costumbres contemporáneas influyeron en la concepción de esos caracteres. »

4. *Las novelas ejemplares*, etc., ed. Madrid, 1901, p. 184-187.

5. *Cervantes reazionario.* Roma, 1924, p. 130, nota 2.

6. *The Dramatic Art of Lope de Vega*, etc., University of Calif. Press, 1918, Berkeley, Calif., p. 20 : « Why did the public accept this figuere in its never-ending variety, and why was it copied by all the playwrights of the seventeenth century? It cannot be explained, unless we dmit that a whole audience may become hypnotized by a literary type. »

7. J. Fitzmaurice Kelly, *The Nun Ensign*, y G. W. Bacon, *The Life and Dramatic*

Lope nos relata con todos los visos de verdad el caso de una tal Feliciana que disfrazada de hombre estudió en Salamanca y se echó a perder por celos que concibió de don Félix, su amante[1]. Hecho histórico y probado jurídicamente es el disfraz de Catalina, esposa de Lope de Rueda. Esta comedianta, según aparece de las declaraciones de los testigos que se presentaron en el pleito que ella entablara contra el Duque de Medinaceli, acostumbraba a servir al dicho duque en calidad de paje, luciendo el varonil vestido que el duque le diera[2]. Igualmente histórica es la fuga de la duquesa de Chevreuse, quien pasó a España en traje de hombre, a caballo, acompañada de un escudero[3]. Miguel de Castro nos refiere en su autobiografía los lances a que se expuso cuando huía de la justicia con su amante disfrazada de hombre[4]. Diego Duque

Works of Doctor Juan Pérez de Montalván (1602-1638), en *Revue historique*, mars 1912, nº 69, p. 395-408.

1. Algunos críticos han tratado de identificar a esta Feliciana con la poetisa española doña Feliciana Enríquez de Guzmán. Cf. Cotarelo, *Obras de Tirso*, etc., en *Nueva biblioteca de autores españoles*, p. y J. Sánchez Arjona, *Noticias referentes a los anales del teatro en Sevilla*, etc. Sevilla, 1898, p. 247, y J. García Soriano, *Obras de Lope de Vega* (*Acad. N.*, XI, Introd., XVIII-XIX), y Manuel Serrano y Sanz, *Apuntes para una biblioteca de escritoras españolas*, etc. Madrid, Sucs. de Rivadeneira, 1903, vol. I, p. 357 (a y b). Este último crítico no osa sostener la hipótesis de los otros, pero sí mantiene que la Feliciana de *El Laurel de Apolo* debió haber sido una mujer de carne y hueso. Todas estas hipótesis parten del principio que *El alcalde mayor* de Lope, y *El amor médico*, de Tirso, que tienen gran parecido, dramatizan una historia igual a la insinuada por Lope en su poema. La cita de *El Laurel de Apolo* es la siguiente y se encuentra en la silva III.

« Pues mintiendo su nombre
Y transformada en hombre,
oyó filosofía
y por curiosidad astrología...
y de aquella científica Academia
mereció los laureles con que premia;
no de otra suerte que a Platón divino
aquella celebrada Mantinea,
que en forma de varón a Grecia vino... »

2. N. A. Cortés, *Un pleito de Lope de Rueda*. Madrid y Valladolid, 1903.

3. Hallamos noticia de esta evasión en el epistolario de los padres jesuítas que ha publicado la Academia de la Historia en su colección *Memorial histórico español* : « ... Una duquesa de Francia, hermana del Duque de Guisa, varonil mujer que pretendió matar a Richelieu, vino huyendo y corrió la posta en hábito de hombre treinta días, y la semana pasada entró en Madrid, donde fué recibida con gran aparato. » Vol. XIV, p. 268. En la introducción de este volumen, p. IX, se vuelve a hacer referencia a la llegada de la Chevreuse a España. Todos estos datos se hallan establecidos oficialmente también en el libro de V. Cousin, *Mme de Chevreuse et Mme de Hautefort. Nouvelles études sur les femmes illustres et la société du XVIIe siècle*. Paris, Didier et Cie, 1856, t. I, p. 59 y 285-289.

4. *Vida del soldado español Miguel de Castro*, escrita por él mismo y publicada por

de Estrada nos relata aventuras semejantes cuando el y su amada, disfrazada de varón, asentaron plaza en Milán, en la compañía de don Luis de Cordoba[1]. El duque de Lorena huyó de « su casa y corte en hábito de carbonero, y su mujer también[2]. »

En todos lugares y en todo tiempo ha habido espíritus inquietos y aventureros. Los biógrafos de Sor Juana Inés de la Cruz afirman que ella importunaba mucho a su madre, pidiéndole que la permitiera disfrazarse de hombre y la enviara así a la Universidad de Méjico[3]. Volviendo a la Península, sabemos que doña Mariana Alcaforada, monja portuguesa, sintió vehementes deseos de disfrazárse y escaparse del convento al igual de doña Catalina de Erauso[4].

En las mentes españolas del siglo XVII parecía ejercer especial atracción la posibilidad del disfraz varonil. Ya hemos visto los casos de la historia antigua que Lope cita en su teatro. Cristóbal de Barrionuevo trae a cuento el caso de la Reina de Suecia[5] y el de otra vizcondesa que solían disfrazarse a menudo. Los escritores de cartas y avisos muestran tener especial interés por todos estos detalles curiosos. En los relatos de algunos viajeros encontramos testimonios del carácter aventurero de las españolas del siglo XVII. « Respecto a las damas, dice Bertaut que iban con frecuencia en busca de hombres sin darse a conocer, para divertirse[6]. Mme. d'Aulnoy trae a cuento otra historia de disfraces y dice que no hay temeridad que el amor no lleve a cabo en Es-

A. Paz y Mélia (*Biblioteca hispana*). Barcelona y Madrid, 1900, p. 12-14, 16-17. Las aventuras que nos describe el valentón español tienen en general mucho de novelescas, pero el papel que él se adjudica, de envenenador de la mujer que lo sigue enamorada locamente, no tiene nada de simpático y nos induce a creer que no es producto de la fantasía del soldado, sino más bien una confesión de culpabilidad.

1. *Memorial histórico español*, XII, 223. Cf. B. Croce, *Realtà e fantasia nelle memorie di Diego Duque de Estrada*. Napoli, 1928.

2. *Cartas*, etc., en *Memorial histórico español*, vol. XIII, p. 65.

3. *Fama y obras póstumas*, etc. Madrid, Imp. de Angel Pascual Rubio, 1725, vol. III, 3 r.

4. *Lettres portugaises*, éd. de Léon Schulz. Paris, Les Variétés littéraires, 1926, p. 73. Sobre esta delicada fase de la sociedad del siglo XVII, véase *El Buscón* de Quevedo (ed. Clásicos castellanos, vol. V, p. 262), y la larga nota de A. Castro sobre la acción de Pablos que se mete galán de monjas. Los *Avisos* de Pellicer, y las *Cartas* de los Padres jesuítas dan noticia de muchos escalamientos de convento. Sobre « las mujeres disfrazadas en la vida monástica ». Cf. *Acad. N.*, IV, Introd., XVIII, nota 5.

5. *Avisos*, en *Colección de escritores castellanos*, vol. I, p. 55.

6. J. García Mercadal, *España vista por los extranjeros*, vol. III, p. 138, *passim*.

paña[1]. En fin, se encuentran muchos testimonios del uso real del disfraz varonil, algunos de ellos de buena tinta, otros dudosos.

Pero, ¿podrá por esto concluirse que era costumbre de las españolas disfrazarse de hombre y ambular libremente por las calles a todas horas? Decididamente, no. Tales casos eran entonces, y siguen siendo ahora, excepcionales y extravagantes. Así se deduce de la contestación a la demanda que Mariana de Rueda presentara contra el duque de Medinaceli :

> ... por la misma demanda se excluye la parte contraria de lo que pide, ni por decir que andaba en hábito indecente puede pedir cosa alguna, ni menos por decir que se holgaba y daba placer es nueva invención de demanda que no debe ser admitida[2].

Y aún admitiendo que rebuscando entre cartas, avisos, relaciones y memorias encontráramos un centenar más de casos auténticos de mujeres disfrazadas de hombre, no por eso podríamos afirmar que *el disfraz varonil* representa una de las costumbres o instituciones de la época, pues hay que recordar que los que tales incidentes refieren son diminutos historiadores que se interesan por la novedad y por los detalles excepcionales para despertar la curiosidad y atraer la atención pública.

Si los casos históricos del uso del *disfraz varonil* que hemos presentado tan someramente no bastan a probar que el recurso es reflejo de las costumbres de la sociedad contempóranea de Lope[3], por lo menos sirven para dar más que pensar a los críticos que declaran el recurso completamente inverosímil. La existencia real del *disfraz varonil* establece su posibilidad dramática dentro de los límites de la verosimilitud, a pesar de que, como dice Boileau : « Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. »

J. Homero ARJONA.

Connecticut State College.

1. *The Lady's Travels in Spain.* London, 1808, vol. I, p. 155 (La cuarta carta).
2. *Un pleito de Lope de Rueda*, ed. cit., p. 20.
3. A. Castro diría que el *disfraz varonil* entra en la ideología del drama como una posible solución al problema de la mujer que aquella sociedad había esclavizado. Bajo la égida del *disfraz varonil* las mujeres tenían la libertad de amar que se les negaba. Fortalece esta conjetura las frecuentes tiradas feministas que acompañan el uno del recurso. Cf. *Cada cual lo que le toca. Teatro Antiguo español*, vol. II, p. 184. y sigs.

LES ÎLES DANS LE MONDE IBÉRIQUE

Il y a tant d'îles répandues à travers le monde ibérique, tant d'îles célèbres ou curieuses, des Philippines aux Baléares en passant par les Antilles et les Açores, par S. Tomé et Fernando Poo, qu'un hispaniste ne peut lire qu'avec un intérêt très vif le récent ouvrage de M. E. Aubert de La Rüe sur *L'homme et les îles* (Coll. *Géographie humaine*, dirigée par Pierre Deffontaines, Paris, *nrf*, 1935, 14 × 23, 194 p., 32 pl.). Pour traiter à l'entière satisfaction du lecteur un sujet aussi vaste et aussi complexe, il faudrait tout savoir et il faudrait être allé partout. Que ce ne soit pas le cas de M. Aubert de La Rüe, nul ne s'en étonnera et nul ne songera à lui en faire reproche, l'auteur de ces lignes moins que tout autre. D'ailleurs, s'il ne sait pas tout et s'il n'est pas allé partout, il est manifeste que M. Aubert de La Rüe sait beaucoup de choses et qu'il en a vu beaucoup. L'illustration de son livre, composée uniquement de ses propres photographies, révèle une expérience directe d'une étendue et d'une variété tout à fait exceptionnelles. Il ne s'agit donc pas ici de s'improviser géographe et de prétendre corriger ou compléter cette précieuse enquête au nom d'une compétence douteuse, mais simplement de confronter les indications et les remarques de M. Aubert de La Rüe avec quelques impressions de voyage et quelques souvenirs de lecture. La plus grande partie de ces réflexions porteront sur les Canaries, où il se trouve que j'ai fait deux séjours et dont j'ai eu à étudier le passé (*Recherches sur les relations des îles Canaries et de la Berbérie au XVIe siècle*, dans *Hespéris*, t. XXI, fasc. I-II, 2e-4e trim. 1935, p. 79-129).

M. Aubert de La Rüe paraît, en effet, connaître cet archipel avec moins de précision que d'autres îles plus lointaines. Sans doute, il est bien excusable de résumer un peu inexactement son histoire, car il n'existe sur ce sujet aucun travail vraiment satis-

faisant. L'*Historia* de Millares est un recueil utile de renseignements ; mais il ne faut pas lui demander beaucoup plus. En outre, déjà ancienne, elle n'a pu bénéficier des dernières recherches. A défaut de véritable histoire, nous avons du moins en français le bref mais excellent tableau tracé par M. Georges Marcy, *Une province lointaine du monde berbère : les îles Canaries ; L'archipel canarien et son histoire* (dans *Bulletin de l'enseignement public au Maroc*, mai-juin 1933, p. 170-191). M. Aubert de La Rüe semble n'avoir lu qu'un article de M. Joleaud que je ne connais pas, mais qui n'est pas bien long, et qui a fait dernièrement l'objet de sévères critiques dans *El Museo Canario* (3e année, nº 6, mai-août 1935, p. 96-97). Quoi qu'il en soit, M. Aubert de La Rüe attribue aux colons espagnols, dès le xve siècle, la destruction totale des indigènes canariens (p. 80). Or, s'il est vrai que les Guanches ont disparu en partie, cette disparition partielle ne s'explique point par une élimination systématique : la conquête militaire de Tenerife a été spécialement dure, et elle a entraîné chez les indigènes de nombreuses pertes ; puis elle a été suivie d'une épidémie de *modorra* qui a décimé la population. Mais encore ne peut-on parler, je le répète, que d'une disparition partielle. La survivance de familles guanches est attestée par les textes, et la population indigène de l'autre île majeure, la Grande-Canarie, est loin d'avoir autant souffert. Ce qui trompe ici, comme sur tant d'autres points du domaine hispanique, c'est la politique d'assimilation totale qui a été pratiquée par les Espagnols : les indigènes ne se distinguent plus par la langue, les mœurs, la religion, et, quand il ne s'agit pas d'une population de couleur, le voyageur a facilement l'impression qu'ils ont été éliminés. Mais on sait qu'il existe encore aujourd'hui aux Canaries des noms de famille d'origine préhispanique, comme Bencomo, Doreste, Guanarteme, Perdomo, et il n'est que d'ouvrir les yeux pour reconnaître dans l'archipel l'existence d'un type physique très différent des types péninsulaires.

M. Aubert de La Rüe rappelle avec raison que la canne à sucre a été cultivée aux Canaries (p. 122). On peut même dire qu'au xvie siècle ç'a été la culture et la ressource essentielles des Iles, à tel point que les Antilles demandaient pour cette industrie des

spécialistes canariens (cf. *Recherches*, p. 81-82). Si les Canariens ont dû renoncer à cette culture, ce n'est pas seulement par suite de la concurrence, c'est aussi à cause de la suppression de l'esclavage. Cette explication, que M. Aubert de La Rüe donne pour d'autres îles à sucre (p. 120), vaut en effet pour les Canaries, et cela, chose curieuse, dès la fin du XVIe siècle. La main-d'œuvre servile de l'archipel était composée en grande partie d'esclaves barbaresques que l'on allait razzier sur la côte d'Afrique. Quand ces razzias furent interdites par la Couronne, le recrutement de cette main-d'œuvre se trouva brusquement tari, et il ressort d'un document de 1603 que l'industrie sucrière n'existait pour ainsi dire plus au début du XVIIe siècle (*Recherches*, p. 83). Par la suite, et avant le triomphe du bananier, on pratiqua aux Canaries des cultures variées que mentionne M. Aubert de La Rüe (p. 125). Mais, de toutes façons, il me paraît un peu trop absolu de ranger l'archipel, comme le fait l'auteur, parmi les îles agricoles et parmi les îles de monoculture. Cela n'est vrai qu'en gros. L'industrie de la cochenille n'est pas tout à fait morte ; la culture de la tomate tient peut-être une place plus importante que ne le dit M. Aubert de La Rüe, et il faut y ajouter la vigne, les pommes de terre, les oignons, et surtout le tabac, dont il ne parle pas. L'île de la Palma, plus spécialement, est en partie une île à tabac, comme Cuba. On n'ignore pas, du reste, qu'il y a à Cuba une grosse colonie canarienne : les habitants de Las Palmas ont emprunté à l'argot de la grande île ce mot de *guagua* dont ils désignent les petits autobus qui assurent les communications entre leur ville et le Puerto de la Luz, et je me suis laissé dire que plusieurs des grands *tabaqueros* de Cuba étaient canariens[1]. D'autre part, on connaît l'importance de l'industrie de la pêche aux Canaries. Les pêcheurs canariens, dont on vante la hardiesse et l'habileté, fréquentent régulièrement les bancs si riches de la côte d'Afrique, et il faut voir là une des raisons essentielles de l'éta-

1. On danse aussi à Cuba une danse qui s'appelle le *canario*. M. Aubert de La Rüe ne signale pas cette importante émigration des Canariens vers Cuba, ni l'autre courant d'émigration qui les mène en Argentine. Il ne mentionne pas non plus l'émigration, pourtant bien connue, des Majorquins, surtout des gens de Sóller, qui vont s'installer temporairement sur le continent comme marchands de fruits et de primeurs ; on en trouve beaucoup en France et en Belgique. Les agriculteurs mahonnais, de leur côté, vont en Algérie.

blissement des Espagnols au Río de Oro. Les deux bases de cette activité sont le Puerto de la Luz, à la Grande-Canarie, et le port au nom si évocateur de Puerto Naos, à Lanzarote, près d'Arrecife. En outre, la concentration des bananes et des primeurs dans les deux grands ports d'exportation, le Puerto de la Luz et Santa Cruz de Tenerife, se fait surtout par la voie maritime. De petits cargos font le tour des îles, recueillant fruits et légumes, qu'ils vont ensuite transporter au port principal. Même à la Grande-Canarie et à Tenerife, c'est le système qui domine ; je ne me flatterai pas d'apprendre au lecteur qu'il permet de transporter à peu de frais des quantités considérables. N'oublions pas enfin — et M. Aubert de La Rüe ne l'oublie pas (p. 128-129) — que les Canaries sont devenues une des grandes escales de la navigation dans l'Atlantique. Pour toutes ces raisons, les réflexions que fait M. Aubert de La Rüe aux p. 60-63 me semblent s'appliquer particulièrement à cet archipel, et j'inclinerais à le ranger parmi les îles mixtes.

Il est à noter que, sous le rapport du peuplement (voir *L'homme et les îles*, p. 42-44), les Canaries paraissent appartenir également à un type mixte. Si les deux grosses villes, Las Palmas-Puerto de la Luz et Santa Cruz de Tenerife, se trouvent au bord de la mer, l'intérieur est relativement peuplé. Mais, surtout, il semble s'être produit, du moins sur certains points, ce déplacement de l'habitat dont parle M. Aubert de La Rüe. A la Palma ou à la Grande-Canarie, la capitale a toujours été sur la côte. Au contraire, à Lanzarote, à Fuerteventura, à Tenerife, elle a d'abord été dans l'intérieur : Teguise, Betancuria, La Laguna. Arrecife, Puerto Cabras, Santa Cruz sont des capitales relativement récentes, si tant est que les premières, surtout la seconde, méritent ce titre. Il serait intéressant d'étudier les causes, sans doute complexes, de ce déplacement. M. Aubert de La Rüe signale encore le problème de l'eau dans les îles (p. 46-48). « Ici, dit-il, c'est la pluie qui est soigneusement recueillie ; là, on est dans l'obligation de se faire ravitailler en eau potable de l'extérieur » (p. 48). Les deux procédés se remarquent aux Canaries. Dans les îles où il pleut, comme Tenerife et la Grande-Canarie, on recueille les pluies hivernales dans d'énormes *tanques*, dont l'eau est ensuite vendue à

prix d'or. Dans celles où il ne pleut pour ainsi dire jamais, comme les îles septentrionales de Lanzarote et de Fuerteventura, on en est réduit à se faire apporter de l'eau par les *correillos* qui assurent les communications à l'intérieur de l'archipel. Encore n'est-ce pas suffisant. Tous les ans, au printemps, une partie de la population — et du bétail — est obligée d'émigrer temporairement vers la Grande-Canarie ou Tenerife. Durant mes escales à Arrecife, à Puerto Cabras et à Gran Tarajal, j'ai assisté en 1930 à cet exode, qui laisse une impression pénible. Certains indices de caractère varié sembleraient cependant faire croire que ces deux îles, si désertiques aujourd'hui, étaient moins déshéritées autrefois. Il y aurait là un fait de déboisement analogue à ceux dont parle l'auteur (p. 65), mais dont nous ne savons pas les causes exactes. D'autres points examinés par M. Aubert de La Rüe imposent encore la mention des Canaries : ainsi le chameau, que l'on essaya d'acclimater aux Açores vers 1830 (p. 73), fait partie depuis longtemps de la faune domestique de l'archipel espagnol. Il y aurait même été introduit dès le XVIe siècle, puisque les chameaux que le P. Acosta vit au Pérou à cette époque auraient été amenés des Canaries (cf. ma note *Sur la tentative d'acclimatation du chameau en Amérique*, dans *Journal de la Société des Américanistes*, XXVI, 1934, p. 314-315).

M. Aubert de La Rüe rappelle l'exil de Miguel de Unamuno à Fuerteventura et l'utilisation des Zaffarines par le gouvernement espagnol comme lieu de déportation (p. 97). Il ajoute que le gouvernement du Mexique envoie ses condamnés sur un îlot de la côte du Pacifique. Je pense qu'il fait allusion à l'archipel des Tres Marías. C'est la plus grande des îles, María Madre, qui sert de colonie pénitentiaire. Il y a au Mexique une autre île célèbre, fréquemment utilisée comme prison : San Juan de Ulua, en face de Veracruz. Mais elle appartient en même temps à la catégorie des îles-forteresses (voir *L'homme et les îles*, p. 133-134). Elle représente donc, elle aussi, un type mixte dont on trouve d'autres exemples dans le monde ibérique. Les plus connus sont peut-être les *presidios* du Peñón de Velez de la Gomera et du Peñón de Alhucemas, sur la côte méditerranéenne du Maroc. M. Aubert de La Rüe distingue également les îles-refuges, et le Mexique en

compte une qui me semble tout à fait caractéristique, l'île Tiburón, dans le golfe de Californie. Les survivants des Indiens Seris, chassés presque entièrement du continent, y mènent une existence difficile et précaire, et la disparition complète de la tribu est sans doute prochaine. Une mission franco-italienne est allée les étudier en 1930. L'île Coligny, dans la baie de Rio de Janeiro, illustrée par l'établissement de Villegagnon, pourrait aussi être regardée comme une île-refuge, mais d'un genre un peu différent.

Notons encore que les villes que M. Aubert de La Rüe appelle les villes insulaires (p. 139-141) se retrouvent dans le domaine qui nous intéresse ici. Ainsi, la capitale de l'empire indo-portugais, l'ancienne Goa, était bâtie sur une île. Du reste, si l'on voulait remonter dans le passé, il faudrait signaler le rôle joué par les îles dans la formation et l'organisation de l'empire portugais des Indes orientales, en particulier Ormuz et Socotora. Mais c'étaient là des comptoirs, des points d'appui et de contrôle plus que des bases de conquête. Ce second type, nous le rencontrons surtout dans l'empire espagnol. M. Aubert de La Rüe écrit, en effet : « Il arriva un moment où les petites îles en bordure des continents, renonçant au rôle passif qui fut le leur dans les premiers temps de la colonisation, firent rayonner leur influence et leur domination sur les terres voisines et prirent une part très active dans la conquête des territoires coloniaux » (p. 177). Et il cite l'exemple de la Réunion. Mais je crois que rien n'est comparable à la place qu'ont tenue les Antilles dans l'exploration et l'occupation du continent américain : la conquête du Mexique est partie de Cuba. Dans un de ses livres, M. Carlos Pereyra a là-dessus des pages fort suggestives (*Las huellas de los conquistadores*, Madrid, s. d. [1929], p. 45 et suiv.). Rappelons-nous de même la conquête du Pérou, Pizarre et ses compagnons à l'île del Gallo.

L'auteur de *L'homme et les îles* mentionne en passant — car ce n'était pas son sujet — ce que Jean Brunhes appelait les « îles humaines », « groupements d'individus qui évoluent séparément, non pas uniquement sur une terre entourée d'eau, mais sur n'importe quel territoire restreint que la nature isole d'une autre façon... » (p. 55). On trouve quelque chose d'un peu analogue dans le cas de la plupart des places européennes d'Afrique du Nord, du

xve au xviiie siècle : Oran, Melilla, Ceuta, Tanger, Mazagan, sous la domination des Espagnols, des Portugais ou des Anglais, apparaissent comme de véritables îles, pratiquement coupées de la terre par l'hostilité des tribus voisines et ravitaillées uniquement par la voie maritime. L'établissement de colonies pénitentiaires à Ceuta et à Melilla tient évidemment à cet isolement. D'ailleurs, Ceuta, sur son isthme, donne encore aujourd'hui cette impression de jouet fragile et précaire que l'on éprouve si facilement dans les petites îles et qui ne correspond naturellement à aucune réalité précise. On peut se demander si la ville portugaise de Macao n'a pas eu également ce caractère durant toute la longue période où l'entrée de la Chine fut interdite aux Européens.

Quelques remarques de détail pour clore cette trop longue dissertation en marge du livre de M. Aubert de La Rüe. L'auteur paraît bien connaître les Açores, dont il parle avec précision (p. 51-52, 116-117). Mais un raccourci excessif lui fait dire que le maïs, plante américaine, est cultivé depuis le début de la colonisation dans cet archipel, qui a été découvert par les Portugais dès avant 1450. Il consacre un peu plus loin des lignes curieuses à Formose, « île à camphre » (p. 126-127). Formose constitue une préfecture apostolique confiée aux Dominicains espagnols, ce qui nous a valu le gros livre du R. P. José Ma. Alvarez, O. P., *Formosa*, 2 vol., Barcelone, 1930, où M. Aubert de La Rüe aurait peut-être trouvé des informations utiles. Et encore qu'il soit entendu que dans une étude comme *L'homme et les îles* il est impossible de tout dire, la mention d'Annobon (p. 104) et d'Elobey (p. 123) fait regretter qu'il ne soit pas un instant question de Fernando Poo, sur laquelle il est facile de se renseigner par le livre de M. Julio Arija, *La Guinea española y sus riquezas*, Madrid, 1930.

Robert RICARD.

VARIÉTÉS

UNE SOURCE DU « CAUTIVO » DE CERVANTES

M. Cirot a posé récemment (*Bulletin hispanique*, 1936, p. 378-382) le problème des sources du *Cautivo*. Il a mis en pleine lumière la légende de Notre-Dame de Liesse, telle que la racontait en 1594 l'Italien Jacome Bosio, et il a établi les rapprochements que l'on peut faire avec le texte de Cervantes.

Reste à savoir si l'histoire de la belle Ismérie n'est pas antérieure à la fin du XVIe siècle, et surtout si elle n'était pas connue depuis longtemps en Espagne. La réponse à ces deux questions est fournie par deux ouvrages bien connus de tous les érudits.

Ouvrons d'abord le catalogue de *La bibliothèque française de Fernand Colomb*, publié en 1913 par M. Jean Babelon. Sous le n° 14 est décrite une plaquette gothique de vingt-quatre feuillets, sans indication de lieu ni de date. Rédigée pour les pèlerins de Notre-Dame de Liesse, elle s'intitule *Listoire coment lymage nostre dame de lyance fut trouuee avec ses miracles;* et M. Babelon la résume ainsi :

> Pendant la première croisade, trois chevaliers sont faits prisonniers par le sultan, qui tente de les convertir à l'islamisme et envoie pour les prêcher dans leur prison la belle Isménie [*sic*]. Ce sont les chevaliers qui convertissent la jeune fille en lui promettant de lui montrer une image de la Vierge. La Vierge, pour les mettre à même d'accomplir leur promesse, leur fournit miraculeusement son image. C'est en l'honneur de cette image que les chevaliers fondent par la suite une chapelle et un pèlerinage, après avoir été miraculeusement transportés en France, près de Liesse.

Ce thème, on le voit, est à peu près le même que celui de Jacome Bosio, analysé par M. Cirot. Une seule différence notable : la date attribuée au miracle de la statue de la Vierge. Tandis que l'historien italien insiste sur l'année 1134, le récit de la Colombine débute par ces mots : « En lan de grace mil cent et dix. »

Fernand Colomb, qui tenait minutieusement ses comptes, a écrit lui-même à la dernière page de son petit volume : « Este libro costo 3 dineros en leon por agosto de 1535. » Mention bien propre pour satisfaire notre curiosité ! Ainsi, dès le premier tiers du XVIe siècle, ou à

peu près, on pouvait acheter « en Leon » une brochure de pieuse propagande en faveur du pèlerinage picard[1].

Mais allons plus loin. Qui a écrit la plaquette qui serait la source du *Cautivo*? Quand a-t-elle été rédigée? Feu Émile Picot nous renseigne, au tome III de son *Catalogue de la Bibliothèque Rothschild.* Le nº 2709 de la célèbre collection ressemble fort au nº 14 de M. Babelon. C'est aussi un mince in-octavo de vingt-quatre feuillets; le titre est analogue : *Les Miracles de nostre Dame de Lyesse et comme elle fut trouuee et nommee* (Paris, veuve Jean Bonfons, vers 1560). A la première page, des vers en acrostiche nous livrent le nom de l'auteur : BELUDET, et M. Picot a conjecturé qu'il s'agit d'un certain Étienne Béludet, copiste qui florissait aux alentours de 1454.

Les descriptions des deux éminents bibliographes se complètent fort heureusement et nous permettent de conclure à une très vraisemblable parenté entre le *Don Quichotte* et le texte de l'obscur Béludet.

Hugues VAGANAY (fils).

1. [Seulement, il n'y a pas de doute possible. « Leon » c'est Lyon, où le fils de Christophe Colomb fit tant d'autres emplettes d'août 1535 à février 1536 (cf. l'introduction de M. Babelon, p. x-xi). Reste à savoir si cet exemplaire est tombé entre les mains de Cervantes. Qui sait si celui-ci n'eut pas, durant ses longs séjours à Séville, accès à la sacristie où était déposée la bibliothèque de Fernand Colomb depuis 1552 (cf. Ibid., p. xiv)? Risquons l'hypothèse; n'insistons pas. G. C.]

LA CLARTÉ DE GÓNGORA

Dans mon compte-rendu de la seconde édition des *Soledades* avec version en prose par M. Dámaso Alonso (*Bull. hisp.*, 1936, p. 397), j'espère ne pas m'être éloigné par trop de la pensée de l'éditeur-interprète quand j'ai dit, pour la résumer : « ... c'est lumineux quand on a su mettre au point ».

Encore faut-il bien examiner les détails ; et il en est, dans la paraphrase de M. D. A., qui me paraissent laissés dans l'ombre ou que je ne comprends pas comme lui. Je prends, par exemple, la description du repas de noces (*Sol. I*, v. 845-900). A quoi se rapporte *felices*, qui n'est pas traduit? Est-ce bien construire *mientras casero lino Ceres tanta / ofrece ahora, cuantos guardó el heno / dulces pomos...*, que de rendre ainsi : « se ofrecen ahora, en manteles caseros de lino, todos los frutos que la diosa Ceres hace madurar y el heno entre sus pajas conservó »? Et *Sellar del fuego quiso regalado / los gulosos estómagos el rubio, / imitador süave de la cera, / quesillo...*, est-ce bien « Llegó luego, pretendiendo apagar en los estómagos de los comensales el fuego gustoso de los vinos, el rubio quesillo, suave como la cera... »?

Il se trouve que M. L.-P. Thomas, dans le *Góngora* qu'il a donné dans la « Collection des Cent chefs-d'œuvre étrangers » (cf. *Bull. hisp.*, 1932, p. 271), ne fait que résumer le passage. M. E. Meryon Wilson (cf. *ibid.*) n'a pas traduit *felices* et a compris le dernier passage à peu près comme M. D. A. ; il a rendu le second d'une façon ambiguë : « But here domestic line Ceres bore, / offering too the fruit... » Je crois qu'on peut comprendre tout simplement comme Salcedo Coronel dans ses *Soledades de D. Luis de Góngora comentadas*, dont nous avons un exemplaire (s. d., 1636) à la Bibliothèque universitaire de Bordeaux : s'il a négligé *felices*, il a mis « los manteles de casero lino ofrecen abundancia de pan y frutas que guardò el heno... » et « ... quiso sellar los gulosos estomagos de los cõbidados, regalado del fuego, esto es assado, el rubio quesillo que es suaue imitador de la cera ».

Mais ce n'est pas tout de critiquer ; il faut s'exposer soi-même à la critique. Je risque donc une traduction de toute cette page :

Du saint temple proche, le doux chant alterné ramena au seuil de leur demeure les nouveaux mariés tout heureux. Ainsi les bouvillons dont la nuque n'est pas encore faite au joug rapportent suspendu l'araire à l'abri de paille qui les attend.

Tous donc arrivèrent. Avec une noble, courtoise magnificence, le vieux beau-père invite tous ceux qu'a envoyés la montagne, tous les paysans

venus de la plaine, à l'interminable et rustique repas que, sans fracas, il a préparé sur de grandes tables.

Qu'il étale de blanches sculptures compliquées sur les nappes qu'a damassées la Flandre, l'artiste gracieux qui s'entend à faire des plis : ici, le lin de maison offre Cérès en aussi grande quantité que le foin a conservé de doux fruits, lesquels eussent pu être un frein doré à la course d'Atalante.

On leur servit des mets qui ignorent aussi bien le poison que l'appétit ; et ce n'est pas dans l'or luisant ni dans l'argent bruni que Bacchus leur égrène, confusément, son nectar, mais dans du verre, topazes cramoisis et pâles rubis.

Il voulut, réchauffé au feu, sceller les estomacs gloutons, le blond, le suave contrefacteur de la cire, le menu fromage, doucement pressé par une main rustique de fermière, main blanche et belle, que ses veines à peine distinguaient du lait. Mais ni la farouche noix emprisonnée, ni le coing noueux n'eussent pu, sans la savoureuse olive, ramener au beau ce bachique déluge.

Les tables enlevées, au son harmonieux de celle qui, nymphe un temps, est aujourd'hui roseau, six autres nymphes venues des monts, et six de la campagne, le dos rayé d'un or subtil que refusait au vent la nacre bien tissée, belle triade de grâces, quatre fois répétée en douze paysannes, entrèrent, dansant en mesure. Et l'une d'elles, douce muse (si tant est que le Parnasse admette comme habitantes des barbares), dit : « Vivez heureux un long cours d'âge, jamais interminable ; s'il est interminable, dans les nœuds d'amour vivez toujours époux ; puisse non seulement surpasser la neige en pureté, mais tout entière être, en splendeur, de l'argent cardé la laine vitale que Clotho fait passer pour vous de la grande quenouille fatale au petit fuseau. »

Je n'ai pas prétendu à l'élégance, mais seulement à l'exactitude, surtout dans la construction ; car il y a dans Góngora comme chez Horace ou Pindare une construction, plus ou moins voilée par le bariolage comme pour le plaisir de dérouter. Pour ce qui est des mots, l'équivalence n'est pas toujours commode, et il est plus facile de traduire Góngora en espagnol qu'en français, somme toute. Je n'insisterai pas sur ma façon de rendre le texte, sauf pour indiquer que, si je rends *quesillo* comme je fais, c'est à cause du *breve* de la première rédaction (p. 391). Je me suis demandé pourtant si ce n'était pas un sentiment qu'il s'agissait d'exprimer : « ce cher fromage ! », et je pourrais citer à l'appui certain vers de notre Monselet... Vraiment ce n'est pas commode de traduire, ni même de comprendre ; et je suis plein d'admiration pour L.-P. Thomas, qui a mis en français tant de vers du redoutable styliste.

G. CIROT.

BIBLIOGRAPHIE

Américo Castro, *Glosarios Latino-Españoles de la Edad media* (Anejo XXII de la *Rev. de Filol. Española*). Madrid, 1936 ; in-8°, LXXXVII-378 p.

Cette publication est importante : elle est le résultat d'un travail minutieux poursuivi pendant plusieurs années ; elle fait honneur à celui qui l'a entreprise et conduite à bon terme, met en relief sa maîtrise paléographique comme ses qualités de philologue. Elle comprend trois glossaires latins-espagnols du bas Moyen-Age, qui tous les trois étaient manuscrits, et dont on trouvera ici (p. XX et suiv.) une description détaillée avec trois ou quatre fac-similés. L'un de ces glossaires, appartenant à la Bibliothèque de la cathédrale de Tolède, contient 2,458 gloses ; le second, dénommé *de Palacio* (car il se trouve à Madrid dans la Bibliothèque du Palais national), est le plus court, avec ses 553 gloses très difficiles, d'ailleurs, à déchiffrer, et consiste en quelques pages ajoutées à un *Vocabularium* de Papias ; le dernier enfin, le plus important de tous, avec ses 3,119 gloses d'une assez belle écriture, est un manuscrit de la Bibliothèque de l'Escorial. De ces glossaires, les deux premiers datent sans doute des environs de l'an 1400, tandis que l'autre ne semble pas antérieur au milieu du XVe siècle : tous, d'ailleurs, doivent être de provenance aragonaise, car en Aragon l'usage notarial du latin s'était conservé bien plus longtemps qu'en Castille. Étant donné leur date assez tardive, les gloses qu'on y relève ne sauraient point, évidemment, avoir l'intérêt puissant qu'offrent vers 1030 les Gloses de Silos, ou encore ces *Glosas Emilianenses* qu'a publiées naguère M. Menéndez Pidal, qui sont du Xe siècle et dans lesquelles on a plaisir à voir se dessiner les premiers linéaments de cet idiome qui allait devenir l'espagnol. Toutefois, quoique tardives et d'un autre point de vue, elles ne sont pas, elles non plus, dépourvues d'une valeur incontestable.

M. A. Castro, qui les connaissait depuis longtemps, s'est parfaitement rendu compte de tout cela, car, à la fin de son Introduction (*Estudio Preliminar*), il a écrit cette phrase qui n'est point exempte de quelque mélancolie et semble même attester qu'au cours de son long labeur il a passé par des périodes de découragement : *Editar glosarios latino-españoles me parecía una tarea algo anacrónica, que requería jus-*

tificación ; creo que estas páginas la encierran. Au début, il avait formé le dessein de publier simplement un choix de ces gloses ; puis, à la réflexion et comme, d'autre part, le choix s'avérait assez difficile, forcément arbitraire, il s'est décidé pour une publication intégrale. Il a bien fait, car, par les temps que nous traversons, les manuscrits courent de singuliers risques. Quant à la « justification » dont parle l'auteur, elle ressort, en effet, des considérations qu'il expose, des détails qu'il donne sur ce qu'il a fait ou n'a pas pu faire. Et, d'abord, il constate qu'on n'avait guère de renseignements sur ce qu'était devenue, vers la fin du Moyen-Age, la tradition latine dans la péninsule ibérique, ni sur la façon dont la langue classique y était enseignée. Or, on en trouvera, et d'assez abondants, dans ces glossaires : il était donc utile qu'ils fussent mis au jour, sauvés de l'oubli ou des hasards et des causes de destruction qui les menaçaient. Relativement aux mots latins, M. Castro déclare (p. XXVII et suiv.), tout en en dressant la liste, qu'il y en a environ 140 où il a rectifié des erreurs de scribes évidentes, mais une centaine qui ont résisté pour lui à toute tentative d'interprétation. Après quoi il donne d'amples détails sur leur phonétique, fait quelques remarques sur les formes et constate, comme on devait s'y attendre, que la lexicographie surtout mérite d'attirer l'attention : il y a là des mots nouveaux, des emprunts faits à l'arabe, au germanique, au français (parmi ces derniers, des termes tels que *liquetus* et *samela*, qui sont notre *loquet* et notre *semelle*). Voilà donc une sérieuse contribution pour cette réfection sur un plan plus vaste du Glossaire de Du Cange, qu'on a entreprise en France depuis assez longtemps sous les auspices de l'Institut, mais qui avance lentement, semble-t-il. — Ensuite, passant aux gloses en roman, c'est-à-dire aux mots espagnols du XVe siècle, M. Castro, les examinant de près, comme toujours, déclare que sur 6,128 il y en a 5,700 qui lui paraissent admissibles : c'est donc un reliquat de 400 au moins qui sollicitent la sagacité des chercheurs et attendent qu'on dresse leur état civil dans la mesure du possible. Et, si je ne craignais moi-même de trop allonger ce compte-rendu, je dirais qu'on trouve encore, vers la fin de cette Introduction, quelques remarques intéressantes sur l'apparition dans le vocabulaire de ce qui a été appelé le « cultisme » ; la constatation aussi qu'il y a dans cet espagnol du XVe siècle un certain mélange de *-iello* et *-illo* correspondant au suffixe latin *-ĕllus* (toutefois, vers 1450, le glossaire de l'Escorial n'offre plus aucune trace de *-iello*).

Enfin, pour rendre pleinement justice à ce livre, il faut tenir compte de son économie, de l'ordre, du soin avec lequel les matériaux qu'il contient y sont présentés et disposés pour la plus grande commodité des lecteurs. Après cet *Estudio preliminar* où sont soulevées tant de questions intéressantes, le texte des trois glossaires y est donné dans son intégrité (p. 1-131). Vient ensuite un *Vocabulaire général* des mots

latins (*Voces latino-medievales*), avec références aux trois textes et amples explications sur les mots romans correspondants (p. 149-314). Par surcroît, il y a, beaucoup plus court que le précédent, mais très utile néanmoins, un vocabulaire spécial de tous les mots espagnols, avec renvois aux termes du *Vocabulaire général* (p. 315-348). Je ne signale même pas les Additions et corrections : mais il est évident qu'on doit remercier M. Américo Castro de la peine qu'il a prise pour épargner celle du lecteur, tout en lui fournissant en abondance d'utiles suggestions.

E. BOURCIEZ.

William J. Entwistle, *The Spanish language, together with Portuguese, Catalan and Basque.* London, Faber and Faber, 1936 ; in-8°, VI-367 p.

Si, par avance, on ne connaît pas plus ou moins l'espagnol et le portugais, ce n'est point dans ce livre qu'on pourra les apprendre, ni même se faire une idée approximativement exacte de leur structure : en quoi cet ouvrage diffère, par exemple, de celui que M. Ewert a publié il y a deux ou trois ans dans la même collection, et qui est intitulé *The French language.* En revanche, ceux qui ont déjà une certaine connaissance des idiomes hispaniques trouveront ici, pour élargir un peu leur horizon, une foule de renseignements en général sûrs et bien choisis. Ces langues de la péninsule ibérique soulèvent, en effet, beaucoup de questions, quelques-unes fort obscures et qui n'ont encore reçu que des solutions incomplètes : peuplement primitif par des Ibères et des Celtibères ; conquête et longue domination des Romains, par où a été renouvelée et consolidée pour l'avenir la situation linguistique ; à l'époque des invasions barbares, l'arrivée des Wisigoths ; puis, au début du VIII[e] siècle, la foudroyante conquête des Musulmans, auxquels reste juxtaposé un fond de populations chrétiennes ; la lente *reconquista*, partie des régions montagneuses du Nord où s'étaient réfugiés les groupes restés indépendants, et qui s'est poursuivie pendant tout le Moyen-Age ; la formation, enfin, des royaumes et des langues modernes. N'oublions pas, en outre, qu'à partir du XVI[e] siècle, à la suite des grandes découvertes maritimes, les deux principales de ces langues allaient avoir une expansion prodigieuse en Afrique, en Asie et surtout dans le Nouveau Monde. Il en résulte qu'aujourd'hui, si ces langues ne sont parlées en Europe que par environ 30 millions d'hommes, elles servent cependant de moyen de communication sur le globe à 150 millions d'êtres humains. Tout cela, M. Entwistle l'a indiqué dans le premier des neuf chapitres dont se compose son manuel, chapitre assez bref, qui est en somme une sorte de préface ou d'introduction, et dans lequel il laisse bien entendre que, pour analyser

les idiomes, il compte se placer essentiellement sur le plan historique et géographique : nous voilà donc avertis. Et ce qu'il fait également entendre, c'est que, quelque complexe que soit le sujet, il n'en laissera dans l'ombre aucun côté, ne se dérobera à aucun des problèmes posés. Qu'il ait pu sur tous les points apporter des recherches personnelles, c'est douteux — la vie tout entière du savant le plus laborieux n'y suffirait pas — mais il s'est du moins appuyé sur celles qu'on a faites avant lui, car son information est vaste et de bon aloi.

En effet, dès le chapitre II, il entame chronologiquement l'exposé des faits, remontant aussi haut dans le passé que nous le permettent les données de l'histoire. Et, pour ces lointaines époques, les données sont encore bien vagues, pleines d'incertitudes. En ces siècles obscurs, la grande péninsule qui termine au sud-ouest l'Europe et la relie presque au continent africain nous apparaît occupée par une population foncièrement ibérienne. D'où viennent ces Ibères? D'Afrique peut-être, sans qu'on puisse, du reste, l'affirmer. Ils parlent une langue dont les monuments qui nous restent sont peu de chose et n'ont jusqu'ici été interprétés que d'une façon approximative. Puis, à ces Ibères sont venus, franchissant les Pyrénées vers l'an 500 ou 400 avant J.-C., se juxtaposer des Celtes, qui se sont fondus avec eux, ont même formé à l'ouest des groupes celtibériques assez compacts. D'autre part, sur la côte méditerranéenne, il y a des colonies marchandes, des comptoirs établis par les Grecs et les Phéniciens, par les Carthaginois surtout, qui possèdent une partie du sol : bref, une grande confusion de peuplades. Et, par surcroît, il y a encore au Nord un groupe que les Romains, un peu plus tard, appelleront les *Vascones*, et dont le territoire s'étend au fond du golfe de Gascogne, y formant une sorte de fer à cheval coupé par les Pyrénées. Or, l'idiome que parlaient ces Vascons, c'était déjà sans doute l'*Eskuara*, ce que nous avons pris l'habitude d'appeler le basque : que cette langue ait évolué depuis plus de vingt siècles, on n'en peut guère douter, et, malgré tout, elle a conservé un caractère étrange qui semble bien attester sa haute antiquité. Comme il est probable, non pas certain, qu'elle est un rejeton détaché de la vieille souche ibérique, il est assez naturel qu'on la considère comme le dernier vestige des âges révolus, et, bien que nous en ayons seulement des textes qui datent, en somme, du XVI[e] siècle, il est juste qu'on l'étudie avant toutes les autres. C'est ce qu'a fait pour sa part M. Entwistle, qui paraît fort au courant des problèmes que soulève la langue basque et en donne ici un résumé plutôt bref, mais intéressant. Point de difficultés particulières en ce qui concerne sa phonétique ; son système de déclinaison consiste en une douzaine de particules servant de suffixes et dont on a reconnu le jeu sans grande peine. Reste sa conjugaison, qui, elle, a donné et donne encore tant de tablature aux savants : reposant sur une incorporation des pronoms dans

le verbe auxiliaire, supposant en outre une « passivité » dans la conception même de la phrase (c'est du moins l'opinion actuelle), cette conjugaison basque se présente toujours à nous dans une complexité décourageante. Malgré les vastes tableaux dressés jadis par le prince Bonaparte et les 50,000 formes verbales collectionnées plus récemment par Schuchardt, on n'a point encore, semble-t-il, trouvé le mot de l'énigme, et c'est un grand besoin de simplification qui se fait sentir à cet égard. Tous ces détails sont intéressants et bien présentés. — En revanche, le chapitre III sur *Le latin d'Espagne* me paraît un des moins bien venus de ce livre. D'abord, tout en constatant que les inscriptions romaines de la péninsule, quoique attentivement dépouillées, laissent si peu prévoir ce que sera plus tard l'espagnol (constatation exacte, du reste), l'auteur semble en éprouver un certain dépit, et ce n'est guère là pour le linguiste une attitude sérieuse : on doit savoir se contenter de ce que donnent les textes ou les inscriptions, peu de chose souvent, et tâcher d'en tirer le meilleur parti possible. Après cela, il entreprend, du moins pour le vocabulaire, une comparaison avec l'ensemble de la Romania, laquelle, forcément assez brève, ne prouve pas grand'chose ; il n'arrive point non plus (ce qui était à prévoir) à déterminer exactement quelles sont les limites de la période latine, et tout cet ensemble reste donc plutôt confus.

Comme il suit (et avec raison) l'ordre géographique, M. Entwistle s'occupe alors de l'Est de la péninsule et y trouve naturellement le catalan. Ici, la question qu'il se pose est de savoir si cet idiome est, par ses origines, gallo-roman ou ibéro-roman, ou bien encore autonome : après avoir hésité, il se décide pour la dernière de ces hypothèses. Mais vraiment, et quoi qu'aient prétendu jadis certains romanistes de Madrid, c'est bien à la Gaule du Sud que se rattache par ses origines le catalan, et le seul fait qu'il n'a pas confondu les verbes latins en *-ĕre* avec ceux en *-ēre* suffirait à le prouver. Que, vers le xe siècle, il se soit détaché du provençal et que la coupure se soit produite non pas sur la ligne des Pyrénées, mais au sud des Corbières, c'est une autre question : et l'on ne saurait nier non plus que par la suite, malgré l'influence des Troubadours, il a subi assez fortement l'emprise de l'Aragon et de la Castille. Question de voisinage ou de combinaisons politiques nouvelles. Malgré tout, même encore aujourd'hui, ce n'est pas avec l'espagnol qu'il a le plus d'affinités, c'est avec le languedocien, et cela par l'évanescence des voyelles finales, par la forme de ses parfaits et de ses participes, par l'emploi de certaines particules fondamentales : quant à son autonomie linguistique, elle est très relative et, en tout cas, c'est assez récemment qu'il l'a conquise. Telle a été de tout temps mon opinion. Je n'en ai pas changé, mais je ne veux point en entreprendre de nouveau la démonstration, car j'ai eu précisément, il y a quelques années, l'occasion de l'esquisser dans cette Revue, à propos

d'un ouvrage de M. Meyer-Lübke qu'on avait attaqué de l'autre côté des Pyrénées.

Consacrés au castillan et à son évolution historique, les chapitres V et VI ont à eux seuls 120 pages, plus du tiers du livre ; ils en forment pour ainsi dire le cœur et en sont le centre, en effet, tout indiqué. Le premier décrit la naissance du castillan autour de Burgos, éclosion plutôt pénible, enserré qu'il se trouve entre de puissants voisins dialectaux (à l'ouest le léonais, à l'est l'aragonais), dont il se distingue d'ailleurs assez mal : ici, M. Entwistle a emprunté beaucoup des détails linguistiques donnés au livre capital qu'a publié, il y a une dizaine d'années, M. Menéndez Pidal, et il ne pouvait suivre un guide plus sûr. Il a éclairé, du reste, ces détails par les deux petites cartes de la p. 147, où nous voyons sur le terrain quel était l'état des choses au début du Xe siècle et à la fin du XIe. Or, les progrès de la *reconquista* furent, comme on sait, assez lents d'abord : en 1072, c'est à peine si, de Burgos, l'idiome de la Vieille-Castille a poussé une petite pointe dans la direction de Tolède, tandis qu'au sud et à l'ouest de vastes espaces, les deux tiers environ de la péninsule, sont toujours occupés par une population mozarabe, soumise à de durs tributs par les tenants de l'Islam, parlant cette *aljamia* dont on ne sait pas grand'chose, car il est difficile d'entrevoir dans quelle mesure certains mélanges, au moins de vocabulaire, ont pu s'y opérer entre la langue des vainqueurs et celle des populations romanes. Les renseignements donnés ici sur les rapports entre Chrétiens et Musulmans sont d'ailleurs abondants, mais d'ordre surtout historique. — A partir du XIIe et du XIIIe siècle, les choses se sont précipitées : le chapitre VI nous montre le castillan arrivant à son apogée, devenu l'espagnol-type (*Standard Spanish*). A côté d'amples détails historiques comme toujours, il y a là des considérations littéraires assez poussées, ou même d'ordre linguistique pour l'âge d'or (*the golden age*) et la période moderne, car vraiment nous perdions un peu la langue de vue : mais les remarques sur les formes et la syntaxe (p. 203-216) sont encore plutôt brèves, peut-être même insuffisantes, mêlées à des observations sur le sens des mots, et font assez vite place à une caractéristique des dialectes actuels.

La langue du Portugal est envisagée ensuite dans un chapitre qui a 35 pages. Or, pour le portugais, en dehors des traits fondamentaux qui le spécifient par rapport à l'espagnol (absence de diphtongaison dans l'*e* et l'*o* brefs du latin, progrès de la nasalisation, réduction de l'article à *o*, *a* en vertu d'un loi phonétique générale, etc.), il y a deux questions encore qui sont d'importance : celle de son extension vers le sud jusque dans l'Algarve, celle de sa séparation au nord d'avec le galicien (*Gallego*). La seconde a été traitée ici avec un soin tout particulier et preuves à l'appui. Il est évident que, pendant assez longtemps, tout le littoral ouest de la péninsule s'est servi d'un idiome presque identique. Mais peu à peu, sous la pression des événements,

il s'est fait au nord une coupure (avec une zone de transition dans la région d'Entre Douro e Minho) : rattachée politiquement à l'Espagne, la Galice, depuis la fin du xive siècle, en a subi l'influence, tout en conservant bien des traits communs avec le Portugal (usage, par exemple, de l'infinitif personnel). Il s'est donc constitué là un dialecte d'une originalité profonde, ayant aussi sa métrique spéciale, et dont certaines traces ont persisté longtemps ou persistent même à l'heure présente chez les écrivains et les poètes originaires de cette province.

Je n'insisterai pas sur les deux chapitres où se trouve décrite, caractérisée à grands traits, l'expansion qu'ont eue depuis le xvie siècle les langues hispaniques en Afrique, en Asie et surtout dans le Nouveau-Monde : ils viennent l'un après l'exposé sur l'évolution de l'espagnol, l'autre à la suite du portugais, et c'est donc celui-ci qui est le dernier du livre. J'ignore si l'auteur a des connaissances particulières sur l'américanisme ; je constate, en tout cas, que ses chapitres sont assez bien conçus, nourris de faits, portant essentiellement sur le vocabulaire (ce qui s'explique), mais parfois aussi sur certaines modifications dans l'ordre des termes et, pour la partie espagnole, par exemple, renvoyant aux études comme celles de Cuervo, M. L. Wagner, Espinosa, Cohen, etc. Dans le chapitre relatif à l'extension du portugais, lequel, bien entendu, s'occupe avant tout du *Brasileiro*, je ne vois pas cité le nom de A. Nascentes : ce savant (outre son récent *Dicionário Etimológico da Língua Portuguesa*) a pourtant publié sur ces questions quelques travaux utiles, ne fût-ce que son opuscule *O Linguajar Carioca* (Rio, 1922).

Tel est le manuel de M. Entwistle, un peu touffu peut-être, mais construit d'après un plan original, très compréhensif, étant donné les 350 ou 400 pages qui semblent être la mesure adoptée pour cette collection anglaise. J'ai essayé d'en faire ressortir les mérites comme les points faibles. Et le défaut principal, à mon sens, c'est évidemment que la linguistique proprement dite s'y trouve un peu noyée dans l'afflux des considérations historiques, géographiques, voire littéraires, qui la débordent de toutes parts. L'essentiel y est peut-être, du moins en ce qui concerne les mots et l'évolution phonétique qu'ils ont éprouvée dans la péninsule ibérique, encore est-ce dans un ordre bien dispersé. Mais comment se faire une idée de la structure des langues elles-mêmes, si on ne la connaît point d'avance? Et, malgré tout, c'est un livre à lire, à consulter au besoin grâce à des index bien faits qui facilitent les recherches : on n'y apprendra, je le répète (et le savant professeur d'Oxford nous en avait, du reste, prévenus), ni l'espagnol, ni le portugais, ni le catalan, mais on y trouvera sur l'origine de ces langues et sur leur croissance beaucoup de détails intéressants qui sont puisés aux meilleures sources.

E. BOURCIEZ.

Instituto de Valencia de Don Juan. *El obispado de Burgos y Castilla primitiva desde el siglo V al XIII*, por **Don Luciano Serrano,** O. S. B., abad de Silos. T. I et II, Madrid, 1935 ; t. III, Madrid, 1936 ; in-4o, 448, 452 e 480 p., 26 planches, 60 ptas.

Le P. L. Serrano s'est proposé de faire en détail, mais avec la brièveté possible, l'histoire de la Castille primitive, « cuya extensión territorial correspondió casi exactamente a la del antiguo obispado de Burgos ». Cette quasi-identité se révèle du fait que « los prelados burgaleses del siglo XI se titulaban, sencillamente, obispos de Castilla » (p. 1).

Il s'agit avant tout d'une histoire documentaire. Aussi bien tout un volume est-il consacré au Cartulaire de la cathédrale de Burgos (documents des XIe-XIIe siècles), suivi de l'Obituaire (classé par mois)[1]. Et l'on s'en est tenu au double point de vue ecclésiastique et civil, avec prédominance du premier : cela en vertu même de la documentation existante, car, nous dit-on encore, « es tal la penuria de los archivos civiles para los siglos anteriores al XIII, que si no se contara más que con su documentación, reduciríase a pocas líneas nuestra historia » (p. 3).

A cette histoire, on nous le rappelle, quatre Bénédictins, du début du XVIIe à celui du XVIIIe siècle, ont travaillé : Sandoval, Sota, Argaiz, Berganza ; mais le second et le troisième se sont compromis dans les apocryphes, si en honneur à leur époque. Quant au moine augustin Flórez, comme il n'a eu à sa disposition, pour l'élaboration des deux tomes XXVI et XXVII de l'*España sagrada*, que le *Libro Becerro*, on conçoit qu'il ait laissé quelque chose à faire, malgré l'apport, au XIXe siècle, du *chantre* Martínez Sanz[2]. Et c'est un renouveau triomphal que Dom Serrano constate à l'aurore du XXe siècle ; il est de ceux qui y ont le plus contribué.

On peut donc considérer d'avance comme une synthèse et un enrichissement, valables pour bien longtemps, ces trois volumes, parus heureusement avant l'actuelle tourmente. De belles planches hors texte (26) les illustrent : vues, plans, documents, etc. ; je citerai seulement les cartes du territoire épiscopal de Burgos au Ve siècle et en 1068 ; celle des points fortifiés de la province au Xe ; un échantillon de musique liturgique du XIe (le texte surmonté de neumes).

C'est en 1074 que fut transféré à Burgos le siège épiscopal d'Oca (*Auca*). Le P. S. mettrait l'emplacement de cette ville, que ne mentionnent ni les Itinéraires, ni Ptolémée, sur un *llano* de 330 × 300 m., près de l'*ermita* de Santa María de Oca (p. 16), tandis que Flórez le sup-

1. Et aussi d'un curieux calendrier.

2. Dont la petite *Historia del Templo catedral de Burgos* (1866) est pleine de détails utiles.

posait sur une hauteur, en face, et sur l'autre rive du *río* Oca. Un évêché y existait sans doute avant 589, date où il en est question dans les actes du troisième concile de Tolède : les raisons qu'avance (p. 20) le P. S. sont assez convaincantes pour nous faire admettre qu'il y eut là dès l'époque romaine, et avant le concile de Saragosse (380), un centre ecclésiastique, et qu'avant 465 (p. 22) ce centre était gouverné par un évêque. Qui sait si des fouilles bien orientées ne nous fixeraient pas sur le passé de cette mystérieuse ville?

Notre auteur essaie de tracer les limites de ce diocèse. La fameuse *Hitación* de Wamba varie suivant les copies (parmi lesquelles celle qui est insérée dans la *Chronique léonaise* et dont j'ai reproduit le manuscrit dans le *Bull. hisp.*, 1911 [1]) ; et l'on nous rappelle (p. 34) qu'elle fut considérée comme apocryphe dès le début du XIIe siècle, sans doute parce qu'il en circulait des transcriptions fantaisistes. Quoi qu'il en soit, la carte dressée par le P. S. présente ce diocèse primitif comme un quadrilatère dont les angles seraient à peu près marqués par Santoña, Portugalete, Numancia, Palenzuela. Il est dommage que cette carte ne nous donne pas le tracé des routes, tel qu'il nous est indiqué p. 35. La *Bardulia* n'y est pas incluse, mais limitrophe à l'est, en dépit de ce qu'affirment la Chronique dite de Silos et la *Chr. léonaise* (II, 9) : « Bardulias que nunc uocitatur Castella. »

Lors de la Reconquête, au IXe siècle, le mouvement de reprise venant des Asturies d'une part, de Trasmiera de l'autre, provoque une double reconstitution de l'ancien évêché (p. 87) pour aboutir finalement à l'établissement du siège de Burgos. Et, bien que complètement dépeuplée par l'invasion, la région reprit, pour ses *ríos* et ses *montes*, pour quelques-unes de ses localités aussi, les noms de l'époque romaine (p. 105).

Notons, enfin, qu'au Xe siècle on trouve autour de Burgos pas mal de mozarabes, portant des noms arabes, et non pas des esclaves, la plupart étant clercs ou propriétaires, ou figurant comme témoins (p. 111) ; il ne manquait pas de Juifs non plus.

Pour ce qui est de la tradition relative à l'établissement des « Juges » de Castille, on nous dit, p. 113, que « D. Rodrigo fué el primer historiador que la consignó, aunque atribuyéndola erróneamente al siglo X ». Je ferai en tout cas et en outre seulement observer que la *Chr. léonaise*, antérieure, si je ne m'abuse, à Rodrigue, n'y fait pas allusion, bien qu'elle donne la généalogie sommaire des comtes (III, 1). Cette tradition, toutefois, correspond sûrement à une réalité : l'esprit d'indépendance et l'indépendance de fait des Cantabres et des Castillans par rapport au León. Quant au nom du premier de ces juges, ou comtes, la *Crónica Najerense* (nom que Pidal a préféré [2] pour ce que

1. Pour *Auca*, voir la pl. XXV.
2. Cf. *Bull. hisp.*, 1934, p. 401.

j'ai appelé la *Chr. léonaise*) ce n'est pas *Rasura* que porte le manuscrit, mais *raso4*, ainsi que je l'ai reproduit fidèlement dans mon édition, évitant [1] de transformer et de résoudre les abréviations ; et, puisque le P. S., p. 116, insiste sur les variantes de cet *apodo*, c'est bien le cas de s'en tenir à ce que donne le manuscrit. Quant à l'identification de Lain Calvo avec Almondar Albo (« Abolmondar Albo » dans la *Chr. léonaise*, II, 62, et dans la Chr. de Silos) et Abolmondar Téllez, c'est à voir. De même pour l'assertion (p. 171) que le père de Fernán González serait Gonzalo Fernández (la *Chr. léonaise* et le *Liber Regum* disent « Gundissaluus Nuniz » et « Gonzalo Nuñez ») ; que la femme du roi Sancho el Mayor, fille du comte Sancho de Castille, s'appelait Doña Mayor (p. 203, 220 ; cf. *Chr. léonaise*, III, 1, note 9). Mais je vois que, p. 173, on est bien d'accord avec ce que dit la *Chr. léonaise* des deux maris qu'eut Dª Sancha avant Fernán González (cf. mon article *Fernán González dans la Chronique léonaise*, *Bull. hisp.*, 1925, p. 1).

Au t. II, p. 129, un lapsus, d'ailleurs rectifié par la référence en bas de la page, parle de la *Crónica leonesa de los reyes de Castilla* : il s'agit de la *Chronique latine des rois de Castille*. Il y est précisé que le roi Alphonse de León fut armé chevalier aux *cortes* de Carrión et que, « interiectu modico intervalo uix duorum mensium » (§ 11), Conrad fut fiancé à Bérengère. Que les documents parlent seulement d'un intervalle de quelques jours, cela n'a rien de contradictoire. Le chroniqueur raconte en témoin ; il donne des précisions et des détails qui le prouvent. Peut-être son œuvre eût-elle pu être utilisée davantage ; on pouvait insister un peu plus, par exemple (p. 179), sur l'expédition d'Alphonse VIII à Bordeaux. Peut-être aussi eût-il été à propos de parler non seulement des pèlerins (p. 209), mais de la route de Compostelle ; et il y a sur la question autre chose que le livre de Daux (1899).

Mais je ne puis songer ici à suivre notre auteur à travers tout son livre ; encore moins à discuter sur les détails. Je relèverai seulement encore ce qui est dit de l'activité ecclésiastique et monastique au temps de Fernán González (ch. IV) ; de la législation sous ses successeurs (ch. V) ; du démembrement, non démontré, déclare-t-on, de la Castille par Sancho *el Mayor* de Navarre (p. 203) avant la mort (1028) de D. García, qui, suivie de celle de Bermudo III neuf ans après, marque une date si décisive au profit de la dynastie navarraise ; des libéralités de Ferdinand Ier en faveur du monastère d'Arlanza (p. 237) ; de l'initiative d'Alphonse VI à l'égard des moines de Cluny, déjà introduits en Navarre, comme de ses rapports avec Rome (ch. VIII) ; les démarches heureuses de l'évêque de Burgos, D. Gómez, en vue d'échapper à l'autorité de l'archevêque de Tolède, D. Bernardo (p. 351)... Il y a là des masses de faits, et il faudra désormais s'y repor-

1. Ce qu'on aurait tort de me reprocher.

ter toutes les fois qu'il s'agira de l'histoire de la Castille, comme l'auteur s'est reporté aux travaux antérieurs dont on aimerait bien avoir une liste bibliographique, mais qui du moins sont cités en note : ceux de Ferotin, Pidal, Sánchez Albornoz, García Villada, Blázquez, Ballesteros, Gómez Moreno, Barrau-Dihigo, Fíta, López Ferreiro, Cotarelo, Balparda, Codera, Rassow, Millares, A. Rodríguez, Alarcón, González Palencia, Kehr, Pérez de Urbel, Huidobro, Cedillo, Hinojosa, Mayer, etc. (je ne rappelle que quelques-uns parmi les plus récents ; mais n'est-il pas opportun de proclamer ces noms, liés à l'histoire de la Castille ?).

On toucha naturellement, dans cet ouvrage, à beaucoup de questions d'ordre général, telles que celle de *iglesias propias* (p. 44-49), sur lesquelles cf. *Bull. hisp.*, 1926, p. 394, et 1931, p. 44, à propos des publications de Manuel Torres, et auxquelles est liée l'histoire de ces monastères familiaux qui cherchaient à s'affranchir de la juridiction épiscopale, financièrement et même spirituellement[1]. Mais je crois en avoir assez dit pour montrer l'importance de l'ouvrage, sans même faire entrer en ligne de compte les documents contenus dans le tome III : c'est tout ce que je me proposais de faire ici.

G. CIROT.

Catálogo de Códices latinos, por **Martín de la Torre** y **Pedro Longás.** T. I : *Bíblicos.* Patronato de la Biblioteca Nacional. Madrid, 1935 ; xvi-417 p. 50 ptas.

Ce catalogue doit comprendre treize autres groupes, à commencer par la liturgie, l'hagiographie et la patristique. C'est donc une œuvre monumentale qu'a entreprise là le « Patronato de la Biblioteca Nacional ».

Dans le présent groupe sont compris 203 mss., divisés en quatre sous-groupes : Textes, Gloses, Commentaires et Traités, de provenance espagnole, italienne ou française, du xe au xviiie siècle. Onze planches et 124 gravures, dont beaucoup occupent une page entière.

Le prologue de ce tome I est consacré tout entier (7 pages) à l'historique, très bref, des différents fonds, du moins les principaux, parmi lesquels je ne relèverai ici que ceux du comte de Haro, de la collection Burriel, du duc d'Osuna, de l'Archivo histórico nacional et de Gayangos.

La plus ancienne Bible est l'*Hispalense* du *Codex Toletanus* (988) ; il y en a 6 du xie siècle, 1 des xie-xiie, 3 du xiie, 21 du xiiie (dont 3 datées : 1259, 1272, 1298), 3 du xive et 2 du xvie (dont 1 de 1533). Presque toutes contiennent l'Ancien et le Nouveau Testament, avec

1. Le P. Serrano renvoie pour la question à Bigador, t. IV des *Analecta gregoriana*.

les prologues (*prologus*, *proemium*, *prefatio*, *prenotationes*, sous des orthographes diverses, bien entendu) de saint Jérôme, d'Isidore de Séville, etc.[1]. Beaucoup ont l'interprétation des noms hébreux par Remy d'Auxerre. Il y a des épigraphes en hébreu en même temps qu'en latin.

Les Gloses constituent les nos 38-50, dont les 12 premiers contiennent celles de Walafrid Strabon (*Glossa ordinaria*) et Anselme de de Laon (*Glossa interlinearis*), et le dernier celles de Guibert de Tournay (sur l'Apocalypse).

Les Commentaires forment les nos 51-165. On y trouve les *Morales* et les Commentaires de Grégoire le Grand (51, 64, 100), ceux de saint Jérôme sur Daniel (53) et autres prophètes (68), d'Origène sur l'Épître de saint Paul aux Romains (60) ; l'*Expositio* de saint Augustin sur les Épîtres de saint Paul (73) et sur les Psaumes (55, 74-75) ; le *Breviarium* de saint Jérôme sur les Psaumes (57, 70), ses *Explanationes* et *Commentaria* sur les Prophètes (61, 68), sur Jérémie (81), sur l'Évangile selon saint Mathieu (83) ; les Commentaires de Beatus et d'Apringius sur l'Apocalypse (52, 53, 163, 184) ; l'Exposition de saint Isidore sur l'Ancien Testament, avec l'*Epithalame* de Grégoire d'Iliberris et l'*Expositio* de saint Augustin *super Mulierem fortem* (77) ; l'*Explicatio* du même Grégoire avec l'*Explanatio* de saint Just, évêque d'Urgel, sur le Cantique des Cantiques (145)[2].

Voilà pour les plus anciens ; et voici, après le haut Moyen âge, les Commentaires de Beda sur l'Évangile selon saint Luc (56, 76) et selon saint Marc (59), sur les Actes des Apôtres (62), de Rémy d'Auxerre sur l'Évangile selon saint Mathieu (54), de Raban Maur sur les Macchabées (66), sur les Rois (72-93), la Genèse, etc. (102) ; la *Lectio* de Gilbert de la Porrée sur les Épîtres de saint Paul (65, 67), le Commentaire de Robert de Tombelaine sur le Cantique des Cantiques (69-101) ; ceux de Pierre Lombard sur les Psaumes (79, 82, 93), sur les Épîtres de saint Paul (84-86) ; l'*Enarratio* de Nicolas de Gorran (en réalité de Pierre de Tarentaise, corrige-t-on) sur les Épîtres de saint Paul (89, cf. 92, 98) ; l'*Expositio* de saint Thomas d'Aquin sur Isaïe (90) ; les Commentaires de Guillaume d'Alton sur Job, les Proverbes, Isaïe et Jérémie (92) ; la *Postilla super Job* de Pierre-Jean Oliva, O. F. M. (94)[3] ; la *Concordia* de l'abbé Joachim (99) ; l'*Expositio* de Pierre de Tarentaise sur les

1. La plupart des textes commencent par ces prologues. Il y a des prologues de Raban Maure (nos 5, 16, 18, 19, 20, 21, 25, 28, 30, 35), de Gilbert d'Auxerre (no 12) ou Gilbert de Poitou (nos 12, 20, 24, 26, 28, 34, 35, Apocalypse, avec attribution parfois à saint Jérôme). Il y en a même de Priscillien (no 30). Tout cela eût pu figurer à l'Index.

2. On y trouve la mention « Iusti episcopi Toletani de Enigmatibus Salomonis » ; cf. nos 168, 196, 197, et la note de Pérez Bayer à la p. 373 du t. I de la *Bibl. Hisp. vetus*.

3. Le ms. est du XIIIe siècle, mais on ne nous donne pas d'autre renseignement sur l'auteur.

Épîtres de saint Paul (92, 98) ; la *Postilla super Librum Sapientiae* de Robert Holkot (104) ; les *Adnotationes in sacram Scripturam* d'Hugues de Saint-Victor (105) ; les *Continuationes Libri Canticorum* de Gilles (Colonna) de Rome, avec la *Postilla* de Nicolas de Gorra[n] sur le Livre des Cantiques (106) ; le *Liber qui dicitur* « *Margarita* » de Guido di Capello ou de Vicence, O. P. (108) ; les *Postillae* de Nicolas de Lyre sur l'Apocalypse (103, 114, 117), sur le Pentateuque (109, 110), Josué (110), Job (111), les Psaumes (111, 115), les Prophètes et les Machabées (112), les Évangiles (113, 116), les Épîtres de saint Paul, les Actes des Apôtres, les Épîtres canoniques (114, 117) ; l'*Expositio* de Richard de Saint-Victor sur l'Apocalypse (121) ; les Commentaires d'Aribert, évêque de Reggio, sur les sept Psaumes pénitentiaux (124), de Jean Dominici de Florence sur le *Magnificat* avec sa *Lectura* sur les *Cantica Canticorum Salomonis* (126).

Notons à part, pour le xve siècle, les Espagnols : Juan Armengol, † 1408, avec son *Eulogium super Psalmum* « Usquequoque Domine » (107) ; Alfonso de Madrigal (*el Tostado*, † 1465), avec ses Commentaires sur la Genèse (122) ; Juan de Torquemada, † 1468, avec son *Expositio* sur les Psaumes (118, 119, 120).

Arrivons au xvie siècle. Nous ne trouverons plus que des Espagnols : les *Expositiones* de Juan Gallo sur les mêmes *Cantica* et sur l'Épître de saint Paul à Timothée (127) ; les *Scholia* de León de Castro, le dénonciateur de Luis de León (cf. mon *Mariana historien*, p. 6), sur Zacharie et Malachie (128) ; ses *Commentaria* et *Scholia* sur le Cantique des Cantiques (131, 137) ; l'*Expositio* du jésuite Cipriano Suárez sur les Psaumes (129, 130) ; ses Commentaires sur Jonas et Nahum (138) ; ceux du jésuite Francisco de Ribera sur l'Apocalypse et Ézéchiel (133), du jésuite Jerónimo de Prado sur l'Épître de saint Paul aux Hébreux (134) et sur Isaïe (139), du cistercien Cipriano de la Huerga (cf. *Bull. hisp.*, 1936, p. 315, note) sur le Cantique des Cantiques (136), de Juan Cantero, professeur à Alcalá, sur saint Mathieu et sur les paraboles évangéliques (138) ; l'*Expositio* de Luis de León sur l'Ecclésiaste (ibid.) ; les Commentaires de Francisco Barrientos de la Torre, *canónigo magistral* de Mirobriga (Ciudad Rodrigo) sur l'Écriture sainte (139) et son *Expositio in aliquos Davidicos Psalmos* (140, 149) ; les *Commentaria* du jésuite Jerónimo Román de la Higuera sur l'Apocalypse (141), autographes, mais incomplets, avec la lettre du Dr Frías de Albornoz contre celle d'Andrés de Resende sur Talavera = Elbora ; les *Scholia* (datés de 1604) d'Urbano de Peralta, de l'ordre d'Alcántara, sur le Cantique des Cantiques (142) ; le *Commentarius in Psalmos* d'un certain Peña Carrillo, daté de 1606 (143) ; cinq *Elucidationes* d'un certain Pedro de Lechuga sur les Psaumes, datées de 1610, avec une citation d'une *cuarteta* de Lope de Vega ; un *Tractatus*, du même, *de Paradiso*, et des *Commentaria in I Petri Epistolam* (144) ; des *Com-*

mentaria sur Jonas et sur Habacuch (avec permis d'imprimer de 1619), par Luis de Tena, évêque de Tortosa, ancien professeur d'Alcalá (145) ; ses Commentaires de Pedro Trilles, professeur, puis évêque de Valence, en date de 1619 et 1622 (146) ; et, du même, des Commentaires et des *Annotationes* sur des Psaumes (149, 150), sur Job (150), le Cantique des Cantiques et l'Évangile selon saint Luc (151) ; des *Expositiones* du jésuite Diego Martínez, datés de 1623-1624, sur les *Thrènes* de Jérémie et l'Épître de saint Paul aux Éphésiens (147) ; des Commentaires du Tolédan Pedro Martínez de Brea, professeur à Alcalá et à Sigüenza, sur les Psaumes et l'Épître de saint Jude (148) ; une *Expositio clarissima* du jésuite Benito Pereira (pas le Portugais), contemporain et compagnon de Mariana à Rome (cf. *Bull. hisp.*, 1936, p. 324), sur l'Évangile de saint Jean (158) ; l'*Interpretatio Apocalypsis* d'Agustin Gerardo, frère mineur (159) ; une *Expositio literalis* de l'*extremeño* Pedro Machado, Père de la Merci, sur un passage de l'Écriture, et une *Expositio moralis* sur un autre, sans doute fragments de l'ouvrage en trois volumes in-folio publié à Burgos en 1604 (161) ; l'*Exegesis* de Campége Vitringa (le père sans doute, † 1722) sur les Épîtres de saint Paul aux Corinthiens (162) ; enfin, signalons hors série un *Commentarius in primum Librum Regum*, intitulé *Tractatus de vita, moribus et regimine principum*, dédié par l'infant Pierre d'Aragon († 1380), O. F. M., à son neveu Pierre (IV, le Cérémonieux), roi d'Aragon (164).

On voit que la contribution des commentateurs espagnols est considérable. On y retrouve jusqu'à ce Jerónimo Román de la Higuera à qui nous devons une bonne part des *Fausses Chroniques* (cf. mon *Mariana historien*, p. 226, et *Bull. hisp.*, 1906, p. 87).

Je m'excuse d'avoir dressé cet inventaire sommaire, qui peut sembler fastidieux ; mais j'ai voulu suppléer à une lacune de ce précieux Catalogue ; car, si l'on y a mis un index des « materias, autores y nombres », on n'a pas jugé utile de dresser à part une table ou, mieux, un tableau donnant les titres des ouvrages avec les dates de composition et les noms des auteurs[1]. Je n'ai d'ailleurs moi-même pas cherché à être complet ; et je laisse le lecteur consulter Nic. Antonio, Ribadeneira et Alegambe, et faire le relevé des n°s 166-203, qui contiennent les *Tratados*, parmi lesquels reviennent souvent l'*Aurora* de Pierre de Riga (166, 172-176, 187) et l'*Historia Scholastica* de Pierre Comestor (180-184).

Nous nous contentons trop volontiers d'apercevoir les affleurements les plus littéraires, les plus brillants, de la littérature religieuse. Et

1. C'est dans l'ordre chronologique de la transcription que sont numérotés et se suivent les mss. Point de vue bibliothécaire très correct ; mais on laisse évidemment quelque chose à faire au lecteur. Quant aux renseignements bio-bibliographiques, on trouve dans Nic. Antonio de quoi se renseigner pour tous les noms espagnols, sauf pour Peña Carrillo et Pedro de Lechuga. Et puis il y a de Feller et U. Chevalier, etc.

pourtant n'est-ce pas en fouillant tant soit peu le sol que nous trouvons les racines de toute cette splendide végétation que nous admirons dans l'œuvre d'un Luis de León ou dans celle des mystiques, et jusque dans les *autos* d'un Calderón ou d'un Lope? Mais il y a plus. Il faut songer que les intellectuels du temps des *Austrias* étaient saturés de ces commentaires bibliques où avaient excellé les rabbins (tel Arragel, cf. *Bull. hisp.*, 1926, p. 95). Un universitaire, qu'il fût étudiant ou professeur, plaçait sans nul doute au premier rang de ses préoccupations des points d'exégèse et mettait son amour-propre à les résoudre.

Il est impossible aujourd'hui de comprendre le XVIe siècle espagnol si l'on fait abstraction de cette culture, qu'on ignore bien aujourd'hui, chez nous du moins, en dehors des séminaires.

Les éditeurs nous ont donc rendu un service inappréciable en attirant notre attention sur cette production. Merci donc à D. Martín de la Torre, à l'abbé D. Pedro Longás Bartibás (bien connu par son livre sur *La vida religiosa de los Moriscos*), et à leurs collaborateurs, MM. Sancho Pérez et Bordonau Mas.

G. CIROT.

Vidas memorables. María de Molina, por **Mercedes Gaibrois de Ballesteros,** de la Academia de la Historia. Espasa-Calpe, Madrid, 1936 ; in-8o, 274 p., 9 ptas.

Nous annoncions ce livre comme prochain dans notre numéro de janvier 1936 (p. 116). Il nous est parvenu peu de jours avant les sinistres nouvelles qui ont détourné de l'Éthiopie sur l'Espagne l'attention mondiale.

Ce que nous disions du chapitre de 50 pages (p. 126-163 du présent volume) dont le discours de Mme M. G. de B. nous offrait les prémices, nous le multiplions pour le livre entier.

Cinq chapitres : « La juventud ; El reinado ; La reina viuda ; Confusión en el reino ; Lucha final. »

Appuyé, composé plutôt, de matériaux solides, dont une bibliographie non fallacieuse, certes, fournit la provenance, cet exposé du drame historique qu'a été la vie de cette reine d'Espagne, épouse, mère, aïeule, est écrit d'un style alerte, dégagé, aéré, en phrases nettes et courtes, formant des alinéas à raison de sept à dix par pages. C'est (dans la mesure où nous pouvons en éprouver un aujourd'hui, s'agissant de l'Espagne) un plaisir de lire. Et pourtant c'est le contraire du roman historique, et surtout de l'histoire romancée, ce genre odieux et criminel... C'est de l'histoire vraie, documentée, exacte, mais sentie, comprise, et par une femme.

Des planches hors texte reproduisent le sceau de María de Molina, sa statue tombale au monastère de Las Huelgas, le « privilegio rodado

de Sancho IV en el que elige sepultura », des vues émouvantes d'Avila, de Ségovie, de Tolède, etc.

G. CIROT.

Saint Ignace de Loyola, par le Père **Paul Dudon,** de la Compagnie de Jésus. Deuxième édition. Gabriel Beauchesne et ses fils, éditeurs à Paris, rue de Rennes, 117, MCMXXXIV; in-8°, xx-663 p., 50 fr.

J'aurais cité et utilisé cet ouvrage au cours de l'étude que j'ai insérée dans un numéro précédent du *Bull. hisp.* (1936, p. 295) sur *Mariana jésuite*, comme j'ai fait pour celui du P. Brucker, paru en 1919 chez les mêmes éditeurs, s'il m'avait été loisible de remanier la composition typographique, prête depuis longtemps. A une référence tardive, j'ai préféré un compte-rendu dont la longueur tout au moins fût en rapport avec la valeur du livre signé du directeur des *Études*. N'y trouverions-nous, dans ce nouveau *Saint Ignace*, qu'une mise au point des questions relatives à la création de la Compagnie de Jésus et à la formation de son fondateur, ce serait déjà tout profit que de le lire. Mais avec sa bibliographie très sobre et ses références indispensables au bas des pages, c'est le livre *up to date*, le guide auquel il faut recourir tout d'abord.

Je noterai en premier lieu, avec satisfaction, que le P. Dudon a rétabli l'exactitude historique en ce qui concerne l'expédition d'Henri d'Albret en Navarre et le siège de Pampelune en 1521. Contrairement à Modesto Lafuente, qui parle d'un sire de Lesparre, il nous dit que « l'armée française était sous les ordres d'André de Foix, seigneur d'*Asparros*[1] », ce qui est conforme au texte de Pedro Mexía et à celui de Sandoval qui le copie[2]. Toutefois, le maire de Bayonne, qui l'accompagnait, était le seigneur non d'*Ergobarraque*[3], mais d'*Esgoabarraque*.

Je dois également enregistrer un jugement peu favorable (p. 30 et 216) sur le travail publié par Adolphe Coster sous le titre *Juan de Anchieta et la famille de Loyola* (1930), auquel on préfère le *San Ignacio en Azpeitia* du P. Arrégui. P. 176, on s'accorde avec M. A. Renaudet pour déclarer périmée la thèse d'E. Doumergue, qui fait de Lefèvre d'Étaples un protestant.

On aurait pu préciser, comme j'ai fait (p. 301, n. 11), que l'*Enchiridion* d'Érasme parut en 1525 à Alcalá, en latin, et l'année suivante en espagnol. Mais on mentionne les attaques de Diego López de Zúñiga

1. P. 46. Cf. p. 618 le texte de la capitulation.

2. Cf. la note de M. Paul Courteault. *Bull. hisp.*, 1937, p. 61. — Voir au surplus P. Boissonnade, *Hist. de la réunion de la Navarre à la Castille* (1893), p. 546.

3. Faute d'impression assurément, et j'en ai relevé un certain nombre dans cette deuxième édition. La correction m'est indiquée par M. P. Courteault.

(† 1530), professeur à Alcalá et collaborateur de la Polyglotte, contre Érasme ; puis la *junta* de Valladolid, que présida l'Inquisiteur général, et dont firent partie deux maîtres de l'Université *Complutense*, Carrasco et Ciruelo, « un mois précisément après la venue d'Iñigo à Alcalá » (p. 143). Et l'on a sans doute raison d'ajouter que

le heurt des opinions contraires, qui se produisit en 1527 dans l'Université, n'était point fait pour attirer la sympathie d'Iñigo sur un homme suspect. Et son peu de culture le rendait quasi nécessairement dépendant, sinon prisonnier, du parti le plus bruyant (p. 144).

D'autre part, on nous fournit (p. 140) quelques précisions sur cet enseignement « supérieur » auquel, un peu prématurément et à l'étourdie, certes, ce néophyte de trente-quatre ans venait se buter comme un papillon sur la lampe.

La Bible d'Alcalá (1514-1517) et les Commentaires d'Alphonse de Madrigal, *el Tostado*, évêque d'Avila († 1455), sur la Bible [1], lui furent-ils accessibles ? Et l'édition gréco-latine d'Aristote que préparait Juan de Vergara au moment où mourut Cisneros (1517) ? Les suggestions de notre auteur là-dessus valent surtout pour rappeler l'éclat de ce milieu universitaire. Plus certaine, plus directe en tout cas, au moins par l'impression produite, fut l'action des maîtres et de leurs cours, dont on nous donne (d'après Héfelé, p. 128-133) le dénombrement. Il est, du reste, permis de penser que, entre les 42 chaires pourvues dès le début, celles d'anatomie et de chirurgie, voire de médecine, n'attirèrent pas l'ancien capitaine, auquel devaient suffire ses expériences personnelles. On nous cite là-dessus le témoignage de l'intéressé lui-même, d'après les *Acta P. Ignatii* rédigés par son confident le P. González de Cámara : « Il suivit les explications de la Logique de Soto, de la Physique d'Albert le Grand et de la Théologie de Pierre Lombard » (p. 141) [2].

Il était bon de rappeler, comme on le fait p. 147, que

parmi la jeunesse qui fréquentait l'Université se trouvait alors non seulement Diego de Eguía (frère de l'imprimeur d'Alcalá, Miguel), mais Martin Olave, Alphonse Salmeron, Diego Laynez, Nicolas Bobadilla, Manuel Miona, Jérôme Nadal, Diego de Ledesma, tous futurs jésuites. Il ne semble pas, Miona excepté, que des relations quelconques aient commencé là...

Il faut tout de même excepter aussi Olave, si nous en croyons Ribadeneira (I, 14). De toutes façons, la coïncidence est notable. Elle révèle un climat tout spécial de cette admirable génération qui suivit la mort d'Isabelle la Catholique et qui précéda de peu la génération de sainte Thérèse, de Luis de León, de Ribadeneira, de Mariana.

1. Édités à Alcalá, nous dit-on p. 141.
2. Ribadeneira, l. I, ch. 14 (éd. 1605), dit de son côté : « se occupava en los estudios de Lógica y Filosofía, y aun oía al Maestro de las Sentencias » (Pierre Lombard).

De sorte que l'ambiance, l'atmosphère où vécut et respira, lors de son séjour à Alcalá, le futur fondateur de l'ordre des Jésuites se trouve aussi apparente que possible. Il est clair que ce spécimen de vieil étudiant, rare il y a quarante ans, devait déjà passer pour ce qu'on appelle vulgairement un « phénomène ». Raison de plus pour admirer sa fortune, si rapide et si durable !

A Paris également on a soin de nous expliquer (p. 172-213) ce que fut sa nourriture intellectuelle ; la façon dont il reprend par la base, pauvre « martinet » logé à l'hôpital des pèlerins de Saint-Jacques, son instruction quelque peu cahotée, on peut dire aussi chaotique ; le moment, entre la condamnation de Luther (1520) et l'arrivée de Calvin (1531), où il se fait inscrire comme étudiant de grammaire[1] (1528) au collège de Montaigu (où jadis a enseigné Érasme et où commande en maître son adversaire, le rigide Noël Beda) ; puis, comme philosophe (1529), à Sainte-Barbe, « sorte de fief portugais dans l'Université de Paris », où trônent les Gouvea et d'où il ira, en 1534, chez les Dominicains de la rue Saint-Jacques pour faire sa théologie avec saint Thomas comme guide. Et l'on prend pour nous la peine de le suivre « dans ces trois milieux assez dissemblables, pour essayer de mesurer ce qu'il apprit » (p. 177). Ce n'est pas peine perdue, si le plan d'études qu'il adoptera pour la Compagnie « est un décalque avoué du plan parisien » (p. 580).

On ne peut que savoir gré à l'auteur de s'attarder aux programmes de l'enseignement qu'eut à subir l'ancien étudiant d'Alcalá, aux livres qu'il dut manier, aux noms des maîtres qu'il put entendre et dont il put au moins entendre parler (p. 189)[2]. Il y a là un chapitre très étudié et fort utile, et qui de plus ne manque ni d'agrément, ni de piquant, puisque nous y voyons Iñigo passer son baccalauréat, puis sa licence. Dans cette Université foncièrement traditionaliste, avec ses soixante collèges répartis en quatre nations, à l'une desquelles, celle de France, se rattachent des Espagnols, fermentent l'humanisme et le luthéranisme.

Nous le voyons aussi à Bruges, où l'amène la nécessité de vivre : rencontre avec Vivès (p. 180), sur laquelle l'*Homenaje a Bonilla* contient un article du P. Dudon (cf. *Bull. hisp.*, 1928, p. 184, note de M. Bataillon).

Je ne vais bien entendu pas suivre l'auteur tout le long de cette Vie de saint. Je ne puis que la recommander bien sincèrement, sinon comme œuvre édifiante (car ce n'est pas mon affaire, mais qui ne serait

1. C'est une chose qu'on a vue dans les petits séminaires : un homme de trente ans et plus, de vocation tardive, se mettant au rudiment côte à côte avec des enfants de onze ans.

2. P. 633, il nous donne en appendice l'horaire des classes et le programme des études de grammaire à Montaigu, la liste de « quelques livres édités à Paris » et de « quelques docteurs en théologie » au temps d'Iñigo.

édifié?), au moins comme œuvre de bonne vulgarisation, très sérieuse historiquement, et sans fausse littérature. On y voit se dessiner une étude critique, qu'on voudrait plus poussée encore, des premières biographies du saint, des conditions dans lesquelles elles furent composées, de l'esprit et des intentions de leurs auteurs respectifs, sans exclure Orlandini, qui rédigea en quelque façon une vulgate.

Je noterai cependant encore une page (454-455) essentielle sur les idées d'Ignace, exprimées par Polanco, au sujet de la culture humaniste ; une autre (458) sur ce qu'il pense de la « haute oraison » ; d'autres (464 et suiv.) sur l'obéissance qu'il impose à ceux de sa Compagnie ; ou (472 et suiv.) sur l'inopportunité des dignités ecclésiastiques (épiscopats ou bénéfices) et de la prise en charge de couvents de religieuses ; enfin (486) sur sa conception de l'autorité et du gouvernement[1].

L'ouvrage du P. Astrain, qui est capital et toujours à lire, est un peu massif. Celui du P. Brucker ne pouvait s'attarder sur le fondateur. Celui-ci, avec des proportions raisonnables et avec une objectivité suffisante, peut nous conduire dans l'exploration de cette carrière paradoxale, inattendue, d'un dictateur religieux qui se fit, contre Luther, le soutien de la papauté.

G. CIROT.

Ezio Levi, *Lope de Vega e l'Italia*, con prefazione di **Luigi Pirandello.** Florencia, G. C. Sansoni, editor, 1935 ; XIV-VIII-174 p. L. 15.

Ce petit volume forme le t. IV de la « Biblioteca hispano-italiana » dont le directeur est M. Ezio Levi, qui y avait déjà inséré des *Motivos hispánicos* (cf. *Bull. hisp.*, 1935, p. 262). C'est également un recueil d'études, mais toutes concernant Lope de Vega et ses relations avec l'Italie. La première est constituée par la deuxième édition d'une *memoria* lue à l'Académie royale de Naples et signalée déjà par nous (1936, p. 119). Voici les titres des études qui font suite :

Il cenacolo italiano di Lope de Vega. — La lingua italiana nel teatro di Lope de Vega. — Una famiglia di artisti italiani nel cenacolo di Lope de

1. « Quand Ignace mourra en 1556, il laissera 76 maisons groupées en 12 provinces » (p. 449). Ribadeneira dit « doce provincias asentadas... y en estas provincias había entonces hasta *cien* colegios o casas de la compañía » (IV, XVI, *B. A. E.*, p. 115). J'ai eu tort de dire « une centaine de collèges » (p. 304). Mais est-ce 100, ou 76 maisons (y compris les collèges)?

Il n'est pas exact que *Lopez* soit la forme castillane de *Lupus* (p. 23, n. 2) : c'est le patronymique de *Lope*, traduit en latin par *Lupus*, très certainement à tort du reste, car *lupus* a donné *lobo*.

Je ne puis ici que signaler l'*Ignace de Loyola* de L. Marcuse, traduit par Pierre Degon, Paris, Payot, 1936.

Vega. — I sogni politici di un italiano amico di Lope. (Appendice : Una battaglia letteraria di Lope de Vega e di José Camerino.) — Il dramma spagnuolo preludio dei « Promessi Sposi ». — Il Re, l'onore e Dio nel dramma spagnuolo e nel romanzo manzoniano.

Je relèverai seulement l'intérêt d'un de ces articles, celui où il est question des relations de Lope avec des artistes italiens, notamment Eugenio Caxès (Cascesi), dont le frère Jean a laissé des *autos sacramentales*, et dont le Père, Patrice, « pintor y criado de su Magestad », avait publié en 1593 une traduction espagnole du traité de l'*Architettura* de Giacomo de Vignola[1].

Tous ces aspects de l'italianisme de Lope sont non seulement intéressants, mais essentiels. J'ai pris comme exemple le moins frappant peut-être, peut-être aussi le plus inattendu.

G. C.

Arturo Farinelli, *Lope de Vega en Alemania.* Traducción de la obra alemana « Grillparzer und Lope de Vega », por **Enrique Massaguer,** con una carta del autor al traductor y un artículo de Marcelino Menéndez y Pelayo. Bosch, Casa Editorial, Apartado 928, Barcelona (1936) ; 325 p. 10 ptas.

L'article de Menéndez Pelayo qu'annonce le titre de cette traduction n'est autre que le compte-rendu paru en décembre 1894 dans la *España moderna* sur le *Grillparzer und Lope de Vega* publié la même année à Berlin par l'érudit et sympathique hispanisant italien, à l'âge de vingt-cinq ans[2].

Dans cet article, très intéressant encore et très explicitement élogieux, le grand érudit espagnol suggérait un autre titre comme répondant mieux au contenu[3] : *Lope de Vega in Deutschland.* C'est celui que le traducteur a adopté.

Évidemment, le livre date : 42 ans ! On n'a pas cherché à la rajeunir. Quelques rares notes du « traductor », complémentaires plutôt que rectificatives, ont été ajoutées aux notes originales[4]. C'est donc en

1. Est-ce dans ce traité que Lope apprit à connaître les « cinco ordenes », lui qui, dans sa *Circe*, décrit si poétiquement le style dorique :

« Sobre mármoles blancos, que al indiano
Marfil en lustre vencen, oro esmalta
La insigne puerta dórica, y de plano
Perfil el claro pedestal resalta...? »

2. Schack, lorsqu'il termina sa *Geschichte*, en avait 26 ; c'est ce que M. Farinelli nous rappelle p. 217.

3. « ... puesto que se trata de una exposición completa del influjo de Lope de Vega en la literatura alemana y de los trabajos de los críticos alemanos respecto de él. »

4. Une de ces notes originales (p. 230) annonçait une étude (*Seiscentismo e Gongorismo*) « demostrando que el gongorismo y el conceptismo español en su mayor parte es una imitación de la bombástica poesía italiana de los marinistas y premarinistas ».

somme un livre qu'il faut lire comme on le lirait dans une traduction faite vers 1900. Il est, semble-t-il, de ceux qui supportent l'épreuve ; si quelqu'un avait le courage de nous faire une synthèse de ce que le Tricentenaire de Lope et les années préparatoires nous ont apporté de neuf, on pourrait juger plus exactement de ce qu'il vaut encore, dans le secteur où s'est placé l'auteur, avec Grillparzer comme vedette en face du poète espagnol.

En tout cas, ce qui n'a pas été dépassé, c'est la compréhension, le sens, l'intelligence vis-à-vis du grand dramaturge. On ne peut donc que se féliciter de voir mis à la portée d'un plus grand nombre, et en France même, une étude de cette importance.

G. C.

*Correspondance de la Cour d'Espagne sur les affaires des Pays-Bas au XVII*e *siècle.* Recueil commencé par **Henri Lonchay** (†) et continué par **Joseph Cuvelier** avec la collaboration de **Joseph Lefèvre.** T. V : *Précis de la correspondance de Charles II (1665-1700)*. Bruxelles, Maurice Lamertin, 58-62, rue Coudenberg. Hayez, imprimeur (Académie royale de Belgique, Commission royale d'histoire), 1935 ; in-4°, xxv-799 p.

Nous avons rendu compte en 1934 (p. 527) du t. IV de cette très importante publication. Cette fois, il s'agit de la correspondance de Charles II, et c'est encore M. J. Cuvelier qui a rédigé la préface. Il y expose la situation au moment de l'avènement de ce roi de quatre ans. On le sait, se fondant sur une coutume du Brabant, Louis XIV réclama la dévolution des biens revenant à sa femme, c'est-à-dire les Pays-Bas, la renonciation étant caduque puisque la dot n'avait jamais été payée. Il fait, suivi de la reine et bientôt rejoint par Mlle de la Vallière, une promenade d'apparat à travers la Flandre ; et Turenne prend Charleroi, Douai, Courtrai, Lille (1667). Et le traité d'Aix-la-Chapelle (2 mai 1668) laisse à Louis XIV douze villes de Flandre. L'Espagne n'avait pas bronché...

... Tous les appels de secours adressés par Castel-Rodrigo (gouverneur des Pays-Bas) à la Reine régente n'avaient abouti qu'à des promesses et à de belles paroles. Il n'arrivait d'Espagne ni argent ni troupes, et celles dont on disposait n'étaient pas payées...

Ce n'est pas qu'il n'y ait eu des avis pour la manière forte : au Conseil d'État espagnol, le comte de Peñaranda signale à la fois

la difficulté de trouver des ressources et la nécessité absolue de secourir, coûte que coûte, le marquis (de Castel-Rodrigo). Le duc d'Albe préconise aussi l'envoi de secours à Castel-Rodrigo. Tous les conseillers sont d'accord pour dire qu'il est indispensable d'agir vite... Le confesseur (le P. Nithard?)

n'est pas le moins décidé. On n'a qu'à embarquer les gens oisifs, déclare-t-il, et les conduire à Saint-Sébastien... (p. 11).

La diplomatie a-t-elle changé depuis le 27 février 1666, où, « au sujet des doléances des ministres hollandais sur les incursions des soldats espagnols », la Reine régente déclare qu'Esteban de Gamarra, ambassadeur d'Espagne à la Haye, « a bien fait de nier que le gouvernement espagnol ait donné assistance à l'évêque de Munster » (p. 12)? et Gamarra, par ailleurs, le sait fort bien : à la Haye « on déclare que, quand un roi veut induire en erreur un État étranger, la première chose qu'il fait est de tromper son propre ambassadeur » (p. 13). Voir aussi p. 50 les dispositions respectives des parties en cause au sujet de la paix, principalement l'arrogance des États-Généraux vis-à-vis de l'Espagne, et leur souplesse vis-à-vis de la France. C'est dans de telles analyses qu'il faut apprendre l'histoire.

P. 219, on relève, en note, une phrase du duc de Villa Hermosa, gouverneur, en 1675, à Manuel de Lira, ambassadeur à la Haye :

V. E. le de a entender al Principe (de Orange) que se ponga en mi lugar con el caracter que oy me veo y que siguiendo su dictamen executare lo que me aconsejare...

On s'en remet, pour le service du roi, à ce que décidera Guillaume ! Deux ans plus tard, cependant, on s'aperçoit qu'on a joué un rôle de dupe (p. 271).

L'historique de ce tiers de siècle, où se survit péniblement une domination étrangère que justifiait seul un droit patrimonial bien oblitéré, aboutit, après les vicissitudes de la lutte entre Louis XIV et Guillaume d'Orange, et à travers les directives contradictoires des gouverneurs successifs (Castel-Rodrigo, Iñigo de Velasco, Monterey, Villa Hermosa, Alexandre Farnèse, Grana, Gastañaga, Maximilien-Emmanuel de Bavière), à une situation qui peut faire prévoir, à brève échéance, la séparation d'avec la couronne d'Espagne.

Des quantités de détails, comme dans les volumes précédents, seraient à glaner. Ce n'est pas le lieu d'en dresser un répertoire. J'en relèverai seulement deux ou trois qui ne touchent pas directement à la politique internationale.

On a formé une jointe à Madrid pour décider si, à propos de la collation des bénéfices ecclésiastiques, on ne pourrait sans scrupule admettre l'offre des parents de certains candidats de fournir une somme d'argent afin d'avoir la préférence. On ferait usage de cette libéralité pour assurer la défense du pays (29 février 1672, p. 127).

Le Roi de France est arrivé à Valenciennes avec sa famille et ses femmes[1]... (p. 443*).

Le gouverneur (Gastañaga) signale des visites qu'il a faites à Gand,

1. En note : « Le texte dit formellement : *sus mujeres.* »

Bruges, Anvers, Termonde et Malines. Encore qu'il ait voulu cacher généralement l'heure de son arrivée, il n'a pu empêcher qu'on se livre à des manifestations telles qu'on n'en avait jamais vues. La modestie de Gastañaga s'en est trouvée affectée... (p. 470).

A propos du t. IV, j'ai noté que la question du jansénisme préoccupait beaucoup Philippe IV. Elle préoccupe également beaucoup Charles II et ses représentants.

Pour l'élaboration de ce t. V, les lacunes considérables, « lamentables », des archives de Simancas et de Bruxelles ont été compensées par les archives de l'ambassade espagnole de la Haye et celles des Conseils collatéraux, dont la participation aux affaires s'avère plus active à la fin du XVIIe siècle qu'au début. Bien entendu, comme ceux dont l'analyse est contenue dans les tomes précédents, beaucoup de ces documents ont été connus et utilisés des historiens du régime espagnol aux Pays-Bas, tels Gachard, H. Lonchay, Van Kalken.

G. CIROT.

The multiple stage in Spain during the fifteenth and sixteenth centuries, by **William Hutchinson Shoemaker.** Princeton, University Press, 1935 ; XI-150 p.

Thèse de doctorat présentée à l'Université par un élève de C. Carroll Marden, à qui elle est dédiée, d'E. C. Armstrong, de F. C. Tarr, D.-L. Buffum, P. A. Chapman et J.-E. Gillet, cette étude comprend, avec une introduction et un chapitre sur l'époque antérieure au XVIe siècle, un chapitre sur « The vertical multiple stage in the sixteenth century » et un sur « The horizontal multiple stage in the sixteenth century ». Voici l'essentiel de la conclusion :

The multiple stage constituted an important system of staging. It was usual, if not exclusive, methode in the fifteenth century. In the sixteenth it was employed by a large number of plays...

The multiple stage was either vertical or horizontal. It consisted either of two different stage levels for Heaven and Earth or two or more simultaneous locations, sometimes decorated and sometimes bare, on the Earth level. Hell was a very rare setting... The combination of vertical and horizontal multiple stages was very frequent for performances in the fifteenth century... and very rare in the sixteenth...

The settings decreased in number and seem, with the exception of Heaven, to have become relatively simple...

At times it was necessary to change the place of action or to elaborate the stage setting. Then it was that the seventeenth century dramatist used the back-stage... (p. 123-125).

C'est de l'étude d'un très grand nombre (180) de pièces que l'auteur a tiré sa documentation. Ainsi, pour la scène multiple horizontale, il en examine tour à tour 64, les répartissant en trois groupes (avec quatre

sous-groupes pour le second). C'est dire que le travail a été méthodique et que les résultats en sont sérieux. Il faudra désormais s'y reporter.

On trouvera dans le numéro de janvier 1936 de *Modern Language Notes* (p. 59) un compte rendu de M. H. Sh. sur une étude quelque peu concurrente de Ronald Boal Williams, *The Staging of plays in Spanish Peninsula prior to 1555*[1].

G. CIROT.

Pierre de Cenival et **Philippe de Cossé Brissac,** *Les sources inédites de l'histoire du Maroc.* Première série : *Dynastie sa'dienne. Archives et bibliothèques d'Angleterre.* (Publications de la Section historique du Maroc.) Tome III. Paris, 1935 [1936], in-4°, 703 p., 7 planches.

Ce nouveau volume des *Sources inédites* groupe cent dix-huit pièces, plus cinq documents donnés en *Addenda* et qui avaient été omis dans les deux tomes antérieurs. Couvrant les années 1626-1657, il nous mène jusqu'à l'aurore de la dynastie alaouite et clôt la période sa dienne ; il comprend donc une bibliographie générale et l'index alphabétique des trois volumes, très minutieusement établi.

Comme les précédents, ce gros recueil abonde en informations utiles pour l'hispaniste. Les Espagnols occupaient alors Larache et La Mamora, à l'embouchure du Sebou ; plusieurs pièces se rapportent à l'histoire de ces deux places. D'autres renseignent, çà et là, sur des points de détail. Mais le grand intérêt du volume, c'est tout ce qu'il nous apporte, avec quelques-uns de ses devanciers (en particulier la série Pays-Bas), sur les Morisques réfugiés au Maroc après leur expulsion d'Espagne et sur la vie qu'ils y menaient. Ils avaient deux centres essentiels, Tétouan et Rabat (ou Salé-le-Neuf, comme on disait souvent alors). On est frappé de voir à quel point ils restaient hispanisés et fidèles à l'idiome de leur première patrie : toutes leurs lettres sont écrites en castillan et constituent des textes qui mériteraient sans doute d'être étudiés par les historiens de la langue. D'une culture souvent raffinée, aisément portés à mépriser les Marocains, qu'ils jugeaient ignorants et grossiers, ils pouvaient difficilement s'assimiler. A Tétouan, ils formèrent un temps une petite république autonome (p. 364). Ils firent de même à Rabat, avec un succès plus durable, et leur État libre apparut assez puissant pour provoquer les intrigues rivales de l'Angleterre et de l'Espagne. Les agents des deux puissances avaient beau jeu, il est vrai, car les Morisques s'entendaient mal entre eux. Les Andalous, qui habitaient la ville de Rabat proprement dite, s'opposaient violemment aux Hornacheros, venus de la petite ville de Hor-

1. J'ai signalé (*Bull. hisp.*, 1937, p. 90) un article de M. W. H. Sh. sur *The Llabrés manuscript and its castillan plays*, dont l'*Institut d'Estudis Catalans* a fait en 1930 l'acquisition.

nachos (Badajoz), et qui tenaient l'actuelle qasba des Oudaya. Ceux-ci s'appuyaient parfois sur les gens du Vieux-Salé, ce qui augmentait encore la confusion (voir doc. XXIV, XCII, XCIII, XCIV). La ville réussit pourtant à sauvegarder son indépendance. Les projets des Espagnols échouèrent complètement. De leur côté, les Anglais durent renoncer à y prendre pied.

Pour eux cependant, beaucoup plus que pour leurs rivaux, établis sur les deux rives du Détroit et possesseurs de Larache et de La Mamora, la maîtrise de Rabat ou du moins l'acquisition d'une base au Maroc s'imposait comme une nécessité presque vitale. Ils avaient commis l'imprudence de rompre la paix conclue en 1627 avec la république morisque, et la piraterie salétine causait de terribles préjudices à leur commerce maritime. Les navires de Rabat — car c'était à Salé-le-Neuf que résidaient les fameux corsaires — n'hésitaient pas à s'aventurer jusque dans les eaux anglaises, interceptant les relations avec l'Irlande, surprenant les bateaux de pêche qui revenaient de Terre-Neuve. Il fallait étouffer le foyer de cette dangereuse activité, ou contre-battre celle-ci en partant d'un autre port marocain. Cette situation et leurs mauvaises relations avec l'Espagne expliquent que l'on voie si souvent les Anglais occupés de démarches à Rabat même, et constamment désireux, en même temps, de mettre la main sur quelque point de la côte marocaine, Ceuta, Tétouan, Tanger, Larache, La Mamora, voire l'île de Mogador. Sans doute pensaient-ils faire d'une pierre deux coups, frapper à la fois les Espagnols et les Salétins. On voit par là que leur installation en 1662 à Tanger, cédé un an plus tôt par le Portugal, fut l'aboutissement de toute une politique.

Il suffira de dire que ce volume est en tous points digne des précédents[1]. Il y a lieu d'en féliciter les éditeurs sans réserves.

Robert RICARD.

Literatura española, Libros y autores contemporáneos, Ganivet, Unamuno, Ortega y Gasset, Azorín, Baroja, Valle-Inclán, A. Machado, Pérez de Ayala, por **César Barja,** University of California at Los Angeles (1935). G. E. Stechert, 31 East 10*th* Street, New-York ; VII-493 p.

Cette esquisse de huit silhouettes contemporaines fait suite aux deux volumes antérieurs : *Libros y autores clásicos*, *Libros y autores modernos*[2]. Dans ce récent travail, malgré la difficulté nouvelle due à son actualité, on retrouve avec plaisir l'aimable manière de l'auteur. Dès l'*Avertissement*, nous savons quelle diversité préside à l'élabora-

1. Cf. *Bull. hisp.*, XXIX (1927), p. 321-323 ; XXX (1928), p. 351-355 ; XXXIV (1932), p. 87-90, et XXXVII (1935), p. 248-251.

2. Cf. *Bull. hisp.*, 1926, p. 193 ; 1934, p. 248.

tion des différentes études, sur A. Ganivet, Unamuno, Ortega y Gasset, Azorín, Pío Baroja, Valle-Inclán, A. Machado et R. Pérez de Ayala.

Cependant, M. Barja ne saurait celer la particulière sympathie qu'il porte aux poètes : les études qu'il leur consacre ont une autre couleur que celles qu'il dédie aux écrivains de tendance philosophique ou sociale.

Ici, une phrase brève cisèle une formule : mais, par retouches délicates, le personnage s'anime; l'œuvre apparaît, nuancée, avec une probité empreinte de finesse. La causerie se poursuit. M. Barja expose la thèse des auteurs étudiés avec une compréhension et une sympathie intelligentes : il vit avec eux, parle pour eux. Mais, bientôt, il les abandonne et réfute leurs arguments avec aménité. La discussion, courtoise toujours, se teinte parfois d'une ironie savoureuse, par la simple intervention d'un bon sens qui ne s'ignore pas. Il signale ainsi les « failles » de certains systèmes, auxquels, par ailleurs, il n'épargne pas son admiration : « lo problemático de la base elegida por Ortega y Gasset para sobre ella levantar el castillo todo de la enfermedad primera y ruina última de España » (p. 118) ; la contradiction entre la croyance mystique à une autocréation spirituelle et les conclusions du drame de Ganivet : *El escultor de su alma ;* l'absence de composition des romans de Pío Baroja ; la « limitation » des œuvres d'Azorín... Mais ce sont là des réflexions qui nous permettent d'abandonner toute réticence et d'admirer, avec le critique, l'ardeur et l'humaine vitalité d'Unamuno, la personnalité intellectuelle d'Ortega y Gasset, la virilité de Baroja, la perfection de miniaturiste d'Azorín.

S'il s'agit d'un poète ou d'un « auteur de poésie », M. Barja, inconsciemment, parce qu'avec art, transforme sa manière. Il n'en a point, nous a-t-il affirmé dès le début : il sent, il parle.

Voilà sans doute le motif de notre préférence pour la très belle étude sur Valle-Inclán, placée, comme l'œuvre de Don Ramón, sous le signe de la Femme et de la Terre galicienne.

Les premières œuvres de Valle-Inclán[1] semblent illustrer « l'époque féminine » de l'écrivain ; « no tanto porque la mujer no juegue papel en las restantes épocas, cuanto por el decisivo que juega en esta primera época ». La femme est ici, aimée ou non, avant tout « l'amante, la séductrice » ou, selon le mot de M. Marcel Prévost, la « Don Juane », riche d'une histoire amoureuse aux chapitres nombreux. Ces contes se déroulent en Galice ; les héros en sont galiciens, et, cependant, ils sont encore « cosmopolites ». « Lo más gallego es el sentimiento de índole femenina que desde el primer momento se da en la literatura de Valle Inclán, y que se revela tanto en esa preponderancia de la mujer como ya en las noticias líricas de su estilo » (p. 364). — Voilà peut-être le

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1936, p. 385.

secret de la sympathie qu'éprouve pour Valle-Inclán M. Barja : il a déjà su nous faire sentir ce parfum d'intime union de la Galice, de la féminité et du lyrisme chez Rosalía de Castro.

Mais plus galicienne encore est « toda esta manera de sentir del alma regional, este poder y esta obsesión del misterio y el miedo a « una cosa que no se ve » (p. 366).

Aussi, ces deux sources de poésie ont créé deux courants à peine distincts, qui souvent se pénètrent : la littérature donjuanesque, amoureuse : « seducción y goces amorosos... » ; la littérature régionale, légendaire, où la nature est évoquée en communion avec l'âme galicienne. Un groupe de tendance et manière lyriques, un groupe épique, dramatique. Car Don Juan, par sa légèreté, son caractère conventionnel, porte en lui-même peu de drame. — Et la littérature galicienne, malgré l'habituelle opposition du génie castillan, par la vision et les effets dramatiques, permet le drame épique de la race (p. 368).

Et, sur ces modalités, la poésie étend toujours son charme mystérieux. Poésie du sujet, poésie du style, M. Barja la dépeint, l'analyse sans la meurtrir.

D'abord, quelques formules, apparents paradoxes tôt éclaircis, donnent corps à l'impression que produit en nous l'œuvre de Valle-Inclán. Don Ramón est vieux parmi les jeunes, par cet « arte de vejeces y decadencias románticas » — et parmi les vieux, il reste jeune, par la continuité de ses aventures galantes. L'évolution de l'artiste suit cette formule de rajeunissement relatif et subjectif : le point d'arrivée, c'est « una apurada revolución de procedimientos y una alteración del sentimiento vital ».

Si M. Barja constate à diverses reprises que cet art se développe « más allá de todo sentido y sentimiento moral y emocional » (p. 384), on ne peut dire qu'il le regrette. Il a trop bien montré comment ce charme décadent et factice a sa source dans l'amoralité et la parachève. Il faut lire la *Sonata de otoño* pour sentir à quel point l'œuvre est mystique, malgré son paganisme sensuel : la chair et l'amour de la chair sont « sentidos místicamente » (p. 371).

M. Barja a remarqué que D. Ramón del Valle-Inclán est avant tout un artiste. Sa littérature est une œuvre d'art pur, « arte de forma : belleza de composición y de expresión, belleza de estilo », et plus loin, à propos des *Sonatas*, ces quatre saisons de la vie amoureuse : « a eso acaban por reducirse, a una literatura y un arte de correspondencia de sugerencia y evocación de sensaciones » (p. 374).

« Arte de sugerencia », tel est aussi celui de M. Barja, dont la subtilité compréhensive et la phrase souvent harmonieuse savent évoquer pour nous le charme complexe d'un écrivain qu'il nous apprend à mieux aimer.

M. BONNARD.

CHRONIQUE

— Maurice Eisenbeth, grand rabbin d'Alger, *Les Juifs de l'Afrique du Nord. Démographie et onomastique*, Alger, Imprimerie du Lycée, 1936, 191 p., 2 cartes h. t. — Les liens entre le judaïsme et l'Afrique du Nord, d'un côté, et l'hispanisme, d'autre part, sont trop étroits pour que l'on ne tienne pas à signaler ici ce très consciencieux ouvrage. La seconde partie (onomastique) sera particulièrement utile à consulter ; on y trouvera beaucoup de noms espagnols ou portugais, beaucoup de références à l'histoire des Juifs dans la Péninsule. Dans le détail, on ne sera pas toujours d'accord avec l'auteur, qui abuse de l'explication géographique, mais il faut le remercier de la masse énorme de renseignements qu'il apporte.

— *Au Mexique. Où? Quand? Comment? Aide-mémoire pour touristes*, par I. E. S. (Editions de Central de Publicaciones, S. A., México, D. F. [1936]). — Nous ignorons quel auteur se cache sous ces trois initiales, mais c'est trop de modestie, car ce petit guide, d'une très originale conception, est présenté de la manière la plus intelligente et rendra de grands services. On y appréciera particulièrement le vocabulaire mexicain-français du début, le calendrier des fêtes locales et le lexique gastronomique. Tout cela implique une expérience très riche et très concrète ; et les touristes ne sauraient être trop reconnaissants à l'auteur de les en faire profiter.

— Francis Borgia Steck, O. F. M., *Neglected aspects of the De Soto expedition*, dans *Mid-America*, juillet 1932, t. à p., 26 p.

— Francis Borgia Steck, *The first college in America : Santa Cruz de Tlatelolco*, dans *The Catholic Educational Review*, octobre 1936, p. 449-462, et décembre 1936, p. 603-617.

— Lewis Hanke, *Dos palabras on Antonio de Ulloa and the « Noticias secretas »*, dans *The Hispanic American Historical Review*, novembre 1936, p. 479-514.

— *Handbook of Latin American Studies*, A Guide to the material published in 1935 on Anthropology, Archaeology, Economics, Geography, History, Law, and Litterature, by a number of Scholars, edited by Lewis Hanke, Ph. D., Instructor in History, Harvard University, Cambridge, Massachusets, Harvard University Press, 1936, xv + 250 p., 15 × 23. — Copieuse bibliographie (2.343 numéros), qui

rassemble les publications relatives à l'Amérique hispano-portugaise parues en 1935. Il va sans dire que les rubriques Histoire et Littérature intéresseront spécialement les hispanistes. Quelques monographies, d'étendue variée, complètent l'ensemble. Excellent instrument de travail qu'il faut recommander sans réserve, d'autant plus que beaucoup de numéros comportent une note critique et que toutes les rubriques sont précédées d'un essai de mise au point.

— Tomás García Figueras, *La embajada de « El Gazzal » (Nuevos datos para su estudio)*, dans *Africa* (Ceuta), mai 1936, p. 86-89, et juin 1936, p. 107-111 (ill.). — Sur le séjour de l'ambassadeur marocain à Jerez de la Frontera (9-15 juin 1766), d'après les archives municipales de cette ville (cf. *Bull. hisp.*, XXXVIII, 1936, p. 540-541).

R. R.

— Hugues Vaganay, ancien bibliothécaire des Facultés catholiques, est mort à Lyon, le 2 octobre dernier, dans sa soixante-septième année. Il a beaucoup publié d'articles bibliographiques :

Dans la *Revue hispanique : L'Espagne en Italie* (t. IX, X, XI, XII et XXIII, tiré à part, Paris, 1910) ; *Les « Trésors d'Amadis ». Essai de bibliographie* (t. LVII, tiré à part, New-York, Paris, 1923) ; *Bibliographie hispanique extra-péninsulaire* (t. XLII, 1918) ; *Les traductions françaises de la douzième partie de l'Amadis espagnol* (t. LXXII, tiré à part, Paris, New-York, 1928) ; *Les éditions in-octavo de l'Amadis espagnol* (t. LXXV, tiré à part, New-York, Paris, 1929).

Dans la *Bibliofilia : Amadis en français*, l. I à XII (vol. V, VI et VII) ; *Amadis di Gaula* (vol. XII à XVII) ; *Palmerino de Oliva* (vol. IX) ; *Primaleone* (vol. X) ; *Antonio de Guevara et son œuvre dans la littérature italienne* (vol. XVII).

Dans la Collection de la « Société des textes français modernes » : *Le premier livre d'Amadis de Gaule*, publié sur l'édition originale (Paris, 1918).

Dans la *Revue de littérature comparée*, 1932 (t. XII) : *Un traducteur espagnol de l'année 1605*.

Dans le *Bull. hisp.*, voir t. XXXVII, 1935, p. 480, et t. XXXVIII, 1936, p. 373 et 375.

— *Vox Romanica, Annales Helvetici explorandis linguis romanicis*, tel est le titre d'un nouveau périodique semestriel dont les chefs rédacteurs sont J. Jud et A. Steiger, l'éditeur Max Niehans (Zürich). Abonnement : 22 fr. suisses (à Paris, librairie Droz, 25, cours Tournon).

L'année 1936 ne comprend qu'un article sur l'Espagne : L. Spitzer, *(En)soñar un sueño*, que nous avons déjà signalé (1936, nº 3, p. 415), et trois comptes-rendus (*Butl. de Dial. Cat.;* Wagner, *Etimologías esp. y arábigo-esp.* et *Sôbre alguns arabismos do português*). Pour l'année 1937, des c. r. sur A. M. Espinosa, *Arcaísmos dialectales* (cf. *Bull. hisp.*, 1937, nº 1, p. 77) ; I. González Llubera, *Coplas de Yoçef*, et C. M.

Crews, *Recherches sur le judéo-espagnol dans les pays balkaniques.* — A paraître dans les fascicules suivants : A. Steiger, *Las etimologías orientales del Diccionario histórico de la Lengua Española;* un c. r. sur A. Alonso, *El problema de la lengua en América* (cf. *Bull. hisp.*, 1935, p. 532), et un sur *Neuerscheinungen aus dem Gebiete des Portugiesischen.*

— Cardozo de Bethencourt, *André de Gouvéa et la « Schola Aquitanica »* (*Revue historique de Bordeaux*, 1936, nº 3, p. 134-139). Il s'agit de l'ouvrage ainsi intitulé, et dont il existe un exemplaire à la Bibliothèque municipale de Bordeaux. L'auteur n'était pas juif et il était prêtre.

— Robert Ricard, *Un livre sur Madrid* (à propos du *Madrid* de Paul Guinard ; cf. *Bull. hisp.*, 1935, p. 246), dans *La vie intellectuelle*, 10 juillet 1936. — *Le problème de l'occupation restreinte dans l'Afrique du Nord (XVe-XVIIIe siècles)*, dans *Annales d'histoire économique et sociale*, 1936, p. 426-437). Abondante bibliographie et considérations intéressantes sur les méthodes portugaise, espagnole et anglaise.

— *Boletín de la Biblioteca Menéndez Pelayo*, Enero-Marzo 1936 : Elias Ortiz de la Torre, *Arquitectos Montañeses : Francisco Díaz del Ribero* (un jésuite architecte). — A. Andrés, *Pedro Simon Abril. Carta inédita de 1575* (il s'agit d'un universitaire de Saragosse, auteur de grammaires, « una en dos lenguas, latina y castellana, y otra en sola castellana con exemplos griegos », et aussi d'une grammaire grecque). — Eugenio de Asís, *De España a Roma por las huellas del César.* — José L. Tascon, *El Condenado por desconfiado y Fray Alonso Remón* (suite). — C. r. de *La Gatomaquia*, commentée par Rodríguez Marín ; de la 2e édition de *La caverne d'Altamira* de Cartaillac et Breuil ; de *Liérganes*, par le gl. Sojo, etc.

— *Revista Javeriana*, Ag. 1936 : Ant. Gomez Restrepo, *Antonio Rubió y Lluch.; Crónica del Uruguay.* — Setiembre : Daniel Restrepo, *Erasmo.* — J. Fernández Pradel, *Crónica de Chile.*

— Javier Malagón Barcelo, *Teoría general del Derecho procesal en las Leyes de Indias* (*Rev. de Ciencias jurídicas y sociales*, nº 75, 1936).

— *O Instituto*, Coimbra, Arco do Bispo nº 1, Tipographía popular, Figueira da Foz, 1935, nºs 4 et 5 : J. Pinto Loureiro, *Novos subsidios para a biographia de Camões.* — Carlos E. Mascarenhas, *Cataluña y Portugal, Notas bibiográficas (siglo XVII).* — Agostino de Campos, *Coimbra na « Eufrosina ».* — Armando de Mattos, *Manual de Heráldica portuguesa* (suite). — Luíz Chaves, *Os oficios mecánicos de Coimbra na procissâo do Corpo de Deus.*

— *Boletim de Filologia* (Centro de Estudios filológicos, ruâ da Quintinha, 25, 1º, Lisboa), 1936, 1-2 : F. Rebêlo-Gonçalves, *História da Filologia Portuguesa. I. Os filólogos portugueses do século XVI.* —

R. de Sá Nogueira, *Alfabeto fonético.* — J. M. Piel, *Os nomes germânicos na toponímia portuguesa.* — Silvio Pellegrini, *Appunti su trovatori di lingua portogheses ;* I : « *Chorava e estava cantando* » ; II : « *Malmaritate* » *inesistenti nel canzionere di Joan Airas.* — R. de Sá Nogueira, *Bibliografia filológica portuguesa.* — F. Krüger, *Notas etnográfico-lingüísticas da Póvoa de Varzim.* — Leo Spitzer, *Bimbos : Chape-chugà.* — W. Giese, *Nótulas de filologia comparada.* I : *Alent,* « *sarrilha* », *andal.* « *mojasuela* ». II : *Port.* « *chumeco* ». — J. Pedro Machado, *Sanguessuga ; Fão.* Recensões críticas, etc.

— *Spanische Forschungen der Görresgesellschaft* herausgegeben von ihrem spanischen Kuratorium K. Beyerlé (†), H. Finke, G. Schreiber. Erste Reihe. *Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens,* 5 Band, in Verbindung mit K. Beyerlé (†) und G. Schreiber herausgegeben von Heinrich Finke. Münster in Westfalen. Verlag der Aschendorffschen Verlagsbuchhandlung. 508 p. 15.35 R. M. — Ce volume comprend 19 études, dont il faut à tout le moins reproduire les titres :

Georg Schreiber, *Spanische Motive in der deutschen Volkreligiosität* (St. Vinzentius von Saragossa. St Firminius. Compostela. St. Ignatius. Franziskus Xaverius. St. Teresa. Heilige Dominikaner. Missionsheilige. St. Isidor, der Bauernheilige. Liberata. Exempelbücher und ars moriendi. Volksfrommes Brauchtum der Gegenwart. Ergebnisse).

Alfons M. Schneider, *Das neuendeckte Coemeterium zu Tarragona* (avec plans et inscriptions).

P. Alban Dold, O. S. B., *Im Escorial gefundene Bruchstücke eines Plenarmissales in beneventanischer Schrift des 11. Jhs. mit vorgregorianischem Gebetsgut und dem Präfationstitel* « *Prex* ».

P. Johannes Schildenberger, O. S. B., *Der altlateinischen Proverbien-Randlesungen der Bibel von Valvanera in der Vulgata-Inkunabel 54 V 35 des Escorial.*

Johannes Vincke, *Der Eheprozess Peters II. von Aragon (1206-1213) mit Veröffentlichung der Prozessakten* (l'*Anhang* contient l'acte par lequel Maria de Montferrat, héritière du royaume de Jérusalem, promet « se accepturam in virum et coniugem dominum Petrum... si tamen ea que specialiter iniuncta fuerint nunciis... compleantur... usque ad festum omnium sanctorum post proximum Pascha futurum... » ; puis les actes du procès).

Zacarías García Villada, S. I., *Valpuesta : Una diócesis desaparecida.*

Ludwig Klaiber, *Ramon Lull und Deutschland.*

Helena Wieruszowski, *Der Anteil Johanns von Procida an der Verschwörung gegen Karl von Anjou.*

Carl A. Willemsen, *Der Untergang des Königreiches Mallorka und das Ende das Mallorkinischen Dynastie.*

Joseph Schmidt-Görg, *Die acht Magnifikat des Nikolaus Gombert.*

Philipp Hofmeister, *Die Verfassung der Benediktinerkongregation von Valladolid.*

Georg Weise, *Der Eskorial als künstlerischer Wesensausdruck der Zeit Philipps II. und der Periode der Gegenreformation.*

G. Schurhammer, S. J., *Die Palha-Bibliothek und ihre Schätze.*

Friedriech Stegmüller, *Spanische und portugiesische Theologie in englischen Bibliotheken.*

† Hanns Heiss, *Die Entstehung der iberischen Romantik.*

Ludwig Förg, *Deutsch-spanische kulturbeziehung im wissenschaftlichen Pressearchiv.*

José Rius Serra, *Las suscripciones de los nobles en los documentos catalanes de la Edad Media.*

Heinrich Finke, *Zur korrespondenz der deutschen könige und Fürsten mit den Herrschern Aragons im 14. und 15. Jahrhundert* (I. Aragonische könige und das Kärntner Erbe. Bayrische Herzoge und das sizilische Erbe. II. Beziehungen Kaiser Karls. zu Peter W. von Aragon während des ersten Romzuges (1354-55). III. Verhandlungen der Könige Johann I. und Martin mit den Königen Wenzel und Ruprecht in Sachen des grossen Schismas. — Documents).

Bericht über die spanische Forschungsreise der Hernen P. Alban Dold und P. Johannes Schildenberger.

— En annonçant (*Bull. hisp.*, 1936, p. 244) l'apparition du t. I des *Chroniques* de Jean Molinet, publiées par Georges Doutrepont et Omer Jodogne, nous avons pu, grâce à la table du ms. reproduite en tête, dire ce que contiendrait le t. II, qui porte d'ailleurs la même date (1935). Il ne s'agit donc ici que d'un rappel. Ajoutons cependant aux titres de chapitres déjà relevés : « La solennité des nopces de monseigneur le prince de Castille et de madame Marguerite d'Austrice » (1497) ; « Le baptisement de madame Alienoire, premier enfant de monseigneur Philippe, archiduc d'Austrice, et de madame Joanne, fille du roy de Castille » (1498) ; « La nativité et baptesme de monseigneur l'archiduc et de madame Joanne d'Espaigne » (1499) ; « Le mariage de monseigneur Philibert, duc de Savoye, et de madame Marguerite d'Austrice, princesse de Castille, ensemble le voyage que fit la dite dame » (1501) ; « La reception de monseigneur l'archiduc et de madame à la principauté de Castille, Leon et leurs dépendances » (1502) ; « Le reboutement des François et la concqueste du royame de Naples par les Espaignolz » (1503) ; « Le partement du roy de Castille et de la royne, son espouse, pour tirer en Espaigne ; ensemble du très horrible impetueux torment de mer qu'ilz eurent à souffrir » (1505) ; « Le congiét que print le roy de Castille au roi d'Engleterre et son arrivée au port de la Conrongne en Galice » ; « Le lamentable trespas du roy Philippe de Castille, archiduc d'Austrice, etc. » (1506). — Attendons maintenant le t. III, où nous trouverons l'introduction et les tables.

— *Revista de Filología Española* (cf. *Bull. hisp.*, 1937, p. 86), 1936, nº 1 : J. Nachbin, *Noticias sobre el « Lucidario » español y problemas relacionados con su estudio* (suite du nº 3 de 1935, continué dans le nº suivant). — M. Sanchis Guarner, *Extension y vitalidad del dialecto valenciano « apitxat »*. — Isidro de las Cagigas, « *Adarve* ». — J. Elsdon, « *Duen de casa* ». — L. Ambruzzi, *Sobre « pebete »*. — Leo Spitzer, *Remarque sur la différence entre « poesía popular » et « poesía de corte »*. — A. R. Rodríguez Moñino, *Sobre Toribio Ruiz, escritor abulense del siglo XVI*. — C. r. sur *La Pecia dans les manuscrits universitaires du XIIIe et du XIVe siècle*, de Jean Destrez (A. G. Solalinde) ; *Vom Wesen des Lautwandels*, de Kaspar Rogger (Manfred Sandmann) ; *El parlar de Cardós y Vall Ferrera*, de J. Coromines (S. Gili Gaya) ; *The pronunciación of Spanish*, de W. L. Stirling (J. V. S.) ; *Cervantes*, de Ricardo Rojas (M. A. Suau) ; *El pajarillo en la enramada, o algo inédito y desconocido de Lope de Vega Carpio* (*Las fuentes históricas de « El Isidro »*), de Timoko Rojo Orcajo (Arturo del Hoyo). — Bibliografía. — Noticias. — Nº 2 : A. G. Solalinde, *Fuentes de la « General Historia » de Alfonso el Sabio* (suite du nº 1 de 1934). — Georg Sachs, *Terminología de juegos*. — Leonie Feiler, *Etimologías españolas* (« *patio* », « *empachar, despachar* », « *oinar* » *endechar*). — Gunnar Tilander, « *Ayec* ». — C. r. sur *El Cancionero de Roma*, de M. Canal Gómez (Francisca Vendrell de Millás) ; *Les cobles de Jacme, Pere y Arnau March*, d'Amadeu Pagès (B. S. L.) ; Luis Zapata, *Varia historia*, publié par Geertruida Christine Horsman (Ant. R. Rodríguez Moñino) ; *Artículos histórico-literaríos*, de Narciso Alonso Cortés (M. A. Suau) ; *Naturalism in Spanish Poetry*, de Ronald M. Macandrew (A. R. R. Moñino) ; *Cuatro estudios en torno a Larra*, de José R. Lomba y Pedraja (J. F. C.). — Bibliografía.

— *Hispania* (cf. *Bull. hispanique*, 1936), 1936, nº 1 : Sturgis E. Leavitt, *The status of Spanish in the South Atlantic States*. — Philip Leonard Green, *Spanish as a key to inter-american understanding*. — W. M. Barlow, *Spanish in a changing world*. — H. Grattan Doyle, *Co-operative effort in Hispanic studies*. — J. O. Swain, *On foot in the Pereda country*. — G. Irving Dale, *Spanish literary prose*. — J. Mañach, *Relieve de la literatura hispano-americana*. — J. E. Espinosa, *Notes on the rôle of Gaucho literature in the evolution of Americanism in Argentina*. — Alfredo Elías, *La rima en la filosofía popular*. — Angel del Río, *Algunas notas sobre Rousseau en España*. — Fr. Douglar, *Contemporary Spanish literature*. — C. E. Parmenter, c. r. sur *The pronunciation of Spanish*, de W. F. Stirling ; Ralph J. Michels, c. r. sur *The poetry of José Marmol*, de Stuart Cuthbertson ; *La preceptiva dramática de Lope de Vega*, de M. Romera-Navarro ; *Lope de Vega e l'Italia*, d'Ezio Levi. — Nº 2 : H. Grattan Doyle, *Jeremiah Denis Matthias Ford*. — Hayward Keniston, *Verbal aspect in Spanish*. — S. Montefiore Waxman, *Three Spanish saints* (saint Ignace, sainte Thérèse,

saint Jean de la Croix). — J. van Horne, *Fray Antonio Tello historian.* — Sturgis E. Leavitt, *Hispano-american Literature in the United States*, 1935. — C. E. Kany, *Conditions expressed by Spanish « de » plus infinitive.* — S. Griswold Morley, Courtney Brueston, *How many comedias did Lope de Vega write?* — Edwin B. Place, *A note on El Diablo cojuelo and the French sketch of manners and types.* — H. H. Arnold, *Notes on the versification of El Libro de Alexandre.* — G. W. Umphrey, Emma Adatto, *Linguistic archaisms on the Seattle Sephardim.* — C. M. Hutchings, *The Examen de ingenios and the doctrine of original genius.* — Alfred Coester, *Francis Salas, a forerunner.* — Ada M. Coe, c. r. sur *Valle Inclán's Art* (in *Reportorio Americano*); A. G. Solalinde, c. r. sur *Arcaísmos dialectales*, d'A. M. Espinosa. — N° 3 : E. Herman Hespelt, *Alarcón as editor of El Látigo.* — Edith L. Kelly, *The centennial of a great sonnet* (*Al partir*, de la Avellaneda). — Fr. Benge, *The place of Spanish America in our curriculum.* — Helen Phipps Houck, c. r. sur *Centenary of Becquer's birth* (in *Revista de las Españas*) ; *Lope de Vega in France*, de R. Esquerra (in *Bull. hisp.*) ; sur *Were Lope de Vega and Velázquez friends*, de M. Herrero García (in *Rev. esp. de arte*). — Fr. Douglas, *Contemporary Spanish Literature.*

— *Revista Lusitana* (cf. *Bull. hisp.*, 1935, p. 414), 1935, vol. 33 : J. J. Nunes, *Os nomes de baptismo.* — Luiz da Silva Ribeiro, *Notas sobre a vida rural na Ilha Torceira (Açôres).* — J. A. Pombinho Júnior, *Vocabulário alentejano* (suite). — J. Leite de Vasconcellos, *Assuntos insulanos ; — Ementas gramaticals* (suite). — Luiz Chaves, *Páginas folclóricas* (suite). — Joaquim da Silveira, *Toponímia portuguesa.* — J. L. V., *Cirios estremenhos* (suite) ; — *Português dialectal da regiâo de Xalma ; — De uma carta do Sor O. Fink. — Miscelánea (San Antonio na tradiçao popular portuguesa ; Linguagens fronteiriças ; Festejos políticos com foguetes) ; — Etimologias (rossio, Fon de Vila, Sucar) ; — Novas observacoes ao « Elucidario » do P. Viterbo ;* — C. r. de *As origens da cidade do Pôrto*, de Mendes Corrêa.

— *Hespéris* (cf. *Bull. hisp.*, 1936, p. 251), 1936, 1er trim. : Louis Brunot, *Notes sur le parler arabe des Juifs de Fès* (à noter les emprunts espagnols). — 2e trim. : Tomás García Figueras, *Documents espagnols sur le siège d'Arzila en 1508.* — Robert Ricard, *Publications récentes sur l'histoire des Portugais au Maroc.* — R. Ricard, *Sur D. Sancho de Trujillo, évêque de Maroc, et sa famille.* — C. r. sur *Les textiles anciens du Pérou et leurs techniques*, de R. d'Harcourt (Prosper Ricard) ; *Bibliografia hispánica de ciencies historico-eclesiástiques* (in *Analecta Sacra Tarraconensia*) ; *Problèmes d'histoire des religions. Sur une hypothèse d'Asín Palacios*, par J. Baruzi ; *La Mesta*, de J. Klein, trad. de C. Muñoz ; *Lo africano en las comedias de Lope de Vega*, de T. García Figueras ; *El cardenal Belluga*, de J. Báguena ; *A aliança anglo-portuguesa*, d'E. Prestage ; *D. Rodrigo Jiménez de Rada*, de Manuel Ballesteros Gaibrois (R. Ricard).

— *Estanco de hombres* (*Arbitrio nuevo*), por Francisco Maldonado de Guevara. Salamanca, Est. tip. de Calatrava, a cargo de Manuel P. Criado, 1934, 16 pages.

— R. Ricard, c. r. de *Les éducateurs de l'Espagne contemporaine* de l'abbé Jobit (*La Vie intellectuelle*, 25 déc. 1936).

— A. Fontoura da Costa, *La science nautique des Portugais à l'époque des Découvertes*. Résumé de *A Marinharia dos Descobrimentos* du même auteur (Redacção dos Anais do Club Militar Naval, rua da Emenda, 19, Lisbonne).

— F. de P. Leite Pinto, *L'Astronomie nautique au Portugal à l'époque des Grandes Découvertes* (*Astronomie*, juin 1933, p. 249) ; *Os descobrimentos portugueses*, Apontamentos para as conferências feitas na Sorbona no 2º semestro de 1930-31 (extr. de *Scientia*, 6, 7/8).

— Alfredo de Carvalho, *A cultura portuguesa em Bordéus. O leitorado de português* (Separata da *Labor*). Gráfica Aveirense, Aveiro, 1936.

— Vitorino Nemésio, *Relaçoes francesas do Romantismo português* (Coimbra, Edicões da Biblioteca da Universidade, 1936, 180 p.). « Leituras francesas préromânticas e de românticos secundários . . Perspectiva portuguesa do Romantismo francês. Madame de Staël e Chateaubriand . . Lamartine. Hugo, Musset e Vigny. Exotismo português e Lusofilia no romantismo francès. » Sur l'auteur, cf. *Bull. hisp.*, 1935, p. 532.

— Albert Lévi, *Les vestiges de l'espagnol et du portugais chez les Israélites de Bayonne. Le cimetière israélite de Labastide-Clairence.* Bayonne, impr. du « Courrier », 9, rue Jacques-Laffitte, 1936, 22 p.

— Angel Marvaud, *La guerre civile en Espagne*. I : *Ses causes et ses antécédents* (*Revue des Sciences politiques*, oct.-déc. 1936). Cinquante pages qui éclairent les événements actuels et ne sont pas une improvisation fantaisiste, l'auteur étudiant depuis longtemps l'Espagne contemporaine au point de vue politique et économique. Cf. *Bull. hisp.*, 1933, p. 203, 475 ; 1936, p. 116.

— M. Ramón Menéndez Pidal, arrivé à Bordeaux le 23 décembre dernier, a été chargé par l'Université d'un cours destiné aux étudiants d'espagnol sur l'histoire de la langue. Il l'a interrompu pour aller, ainsi qu'il s'y était engagé, à Cuba, pour une série de conférences qui l'y retiendront six semaines.

De son côté, M. Claudio Sánchez Albornoz, docteur « honoris causa » de l'Université de Bordeaux, a été pourvu par elle, pour six mois, d'une chaire temporaire prévue à son budget. Il fait aux étudiants d'espagnol un cours d'histoire d'Espagne en douze leçons et un cours préparatoire au concours d'agrégation sur la Castille, question portée au programme.

— Le 6 mars dernier a eu lieu, au Musée ethnologique de Belem, une

manifestation en l'honneur du vénéré savant portugais M. José Leite de Vasconcellos, qui s'était excusé, vu son âge et sa santé, de ne pouvoir y assister. Le Président de la République avait tenu à présider la cérémonie, accompagné du ministre de l'Éducation, et prit lui-même la parole après les discours de MM. Manuel Heleno, directeur du Musée, Luiz Chaves, João da Silva Correia, directeur de la Faculté des lettres de Lisbonne, Gustavo Cordeiro Ramos, président de la « Junta de Educação Nacional ». Nul doute que les éloges prononcés en cette occasion ne trouvent un écho bien au delà des frontières lusitaniennes, et le *Bulletin hispanique* s'y associe de tout cœur.

G. C.

— **Publications récentes :**

Amado Nervo, Mexico's religious poet, by Esther Turner Wellman, P. D. Instituto de las Españas en los Estados Unidos. New-York, 1936, 292 p.

Chapters in Anglo-Portuguese Relations, edited by Edgar Prestage, M. A. D. Litt., Camoens Professor in the University of London. Watford, Voss and Michael Limited, 1935, VII-198 p.

Promenades archéologiques en Espagne. Le Musée archéologique national de Madrid, par Pierre Paris, membre de l'Institut, directeur de la Casa Velazquez. Ouvrage publié avec le concours de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, Les Éditions d'Art et d'Histoire, 1936, 162 p. in-4°, 64 planches hors texte.

Short Stories and Poems of Bécquer, edited with introduction, notes and vocabulary by William Samuel Hendrix, professor of Romance Languages, Ohio State University. New-York, The Macmillan Company, 1936, XXIV-171 p.

Société de Publications romanes et françaises sous la direction de Mario Roques. XVI : *Recherches sur le judéo-espagnol dans les Pays balkaniques*, par C. M. Crews. Paris, librairie Droz, 25, rue de Tournon, MCMXXXV, 321 p. in-8°.

Gonzalo de Reparaz Ruiz, *España*, *La tierra*, *El hombre*, *El arte*, t. I. Editorial Alberto Martín, Consejo de Ciento, 140-142, Barcelona. Fascicules 1, 2, 3. Chacun 4,50 pesetas.

La Crónica de Veinte Reyes. A comparison with the text of the *Primera Crónica general* and a study of the principal latin sources, by Theodore Barbitt, instructor of Spanish in Yale University. New Haven, Yale University Press ; London, Humphrey Milford, Oxford University Press, 1936, in-8°, x-172 pages, 11 /6 ; vol. XIII de *Yale Romanic Studies.*

15 avril 1937.

LA RÉDACTION : G. CIROT, *secrétaire;*
G. RADET, *directeur-gérant.*

LA RÉDACTION

DES

CHRONIQUES DE SÉBASTIEN, DE SAMPIRO ET DE PÉLAGE

DANS SANDOVAL

I

Dans son édition de la *Crónica de Alfonso III* [1], le P. García Villada émet l'opinion que le texte de cette chronique publié par Prudencio de Sandoval dans ses *Historias de Idacio obispo* [2], *etc.*, est tiré du *Codex Ovetensis* d'Ambrosio de Morales, qu'il désigne par la lettre *O* [3]. D'après M. Sánchez Alonso [4], toutes les chroniques données par Sandoval dans cet ouvrage se rapportent au même manuscrit *O* ; toutes, à une exception près. Cette exception est la chronique de Pélage. La *Crónica del obispo Don Pelayo* dans l'édition de Sandoval contient des passages qui ne se trouvent pas dans *O;* le cas contraire est également vrai. Ici Sandoval est d'accord dans beaucoup de leçons avec le manuscrit *E* [5], leçons

1. Madrid, Centro de Estudios Históricos, 1918, p. 35.

2. Pamplona, 1615 ; 2e édition, Pamplona, 1634.

3. C'est le ms. 1346 de la Biblioteca Nacional de Madrid (anc. cote F-58). La Chronique d'Alfonso III comprend les feuillets 135-146 et est copiée du Batres (Bib. Nac., nº 1513, anc. cote F-134). Cf. les observations de Barrau-Dihigo, *Revue des Bibliothèques*, XXIX (1919), p. 129, *Revue hispanique*, XLVI (1919), p. 323, et LII (1921), p. 5 ; de M. Cirot, *Bulletin hispanique*, XXI (1919), p. 1, et *De codicibus aliquot ad historiam Hispaniae antiquae pertinentibus* (Bibl. latina medii ævi, 2). Burdigalae, 1924. Il va sans dire que je n'ai à m'occuper ici ni de l'origine, ni de l'auteur de cette chronique. On trouvera la littérature s'y référant dans les *Spanische Forschungen der Görres-Gesellschaft*, R. 2, F. 2 (1930), p. 47. Cf. aussi *Bull. hisp.*, XXXII (1930), p. 325. Comme simplification, je me sers de l'ancienne dénomination : « Chronique de Sébastien. »

4. Dans son édition de la *Crónica del obispo Don Pelayo*. Madrid, 1924, p. 36.

5. Nº 51 de la Biblioteca Nacional de Madrid (anc. cote E-2). Ces mss. *O* et *E* ont la même désignation dans les éditions García Villada et Sánchez Alonso ; mais comme, par contre, d'autres mss. ne sont pas indiqués de la même façon par ces deux éditeurs, nous croyons plus simple pour notre part de mettre la cote ancienne et

que l'on ne voit point ailleurs. Mais *E* date du XVIIIe siècle et ne peut être la source de Sandoval. *E* n'est pas non plus une copie de Sandoval : une collation du texte imprimé avec le manuscrit en montre l'impossibilité. Par conséquent, l'édition de Sandoval et le

moderne de tous les mss. dont nous aurons à parler. En général, il a paru plus facile, à cause de la littérature s'y rapportant depuis quelque temps déjà, de citer plutôt l'ancienne cote. Voici une table des mss. que nous aurons à citer, avec leur désignation moderne, ainsi que celles employées par les éditions García Villada et Sánchez Alonso. S'il n'y a pas d'autre indication, le ms. provient de la Biblioteca Nacional de Madrid :

Ancienne cote	Cote moderne	G. Villada	Sánchez Alonso
F-58 (I. *Ovetensis* d'Ambrosio de Morales ; II. Copie du Batres)	1346	*O* (I : p. 26 ; II : p. 133)	*O* (II : p. 19)
E-2 (dérivé du *Soriensis*, en partie d'un *Salmanticensis*)	51	*E* (p. 21)	*E* (p. 23)
F-134 (Batres)	1513	(p. 133)	*B* (p. 17)
arma. G. estante 1 (appelé le *Segorbiensis ;* c'est la copie princeps du *Soriensis* perdu)	*id.* (Cathédrale de Ségorbe)	*S* (p. 13)	*S* (p. 19)
27.26 (le *Toletanus*, copie indirecte du *Soriensis*)	27.26 (Cathédrale de Tolède)	*T* (p. 17)	*T* (p. 20)
F-38 (le *Matritensis*, copie du précédent)	1376	*M* (p. 18)	*M* (p. 20)
Egerton 1873 (recueil de Mariana, copie indirecte du *Soriensis*)	*id.* (British Museum)	*B* (p. 18)	
T-253 (dérive du *Segorbiensis*, appelé souvent un *Salmanticensis* à cause de notes marginales)	7602	*A* (p. 19)	*A* (p. 21)
V-183 (pour la même raison un *Salmanticensis*)	8395	*V* (p. 20)	*R* (p. 22)
F-192 (appelé l'*Ovetensis* de Castellá Ferrer)	1237	*F* (p. 22)	
Ee-92 (apparenté au précédent, mais introduisant quelques variantes du *Segorbiensis* précédées du mot *alias*)	9880	*C* (p. 25)	*X* (p. 27)
T-10 (dérive de Batres)	7089	(p. 133)	*C* (p. 21)
F-93 (dérive de Batres)	1334	(p. 133)	*D* (p. 21)
H-153 (apparenté à E-2)	2239		*Q* (p. 22)
Dd-169 (apparenté à T-10)	9549		*U* (p. 22)
T-120 (apparenté à T-10)	6957		*Z* (p. 22)
Cc-212 (apparenté à E-2)	9317		*V* (p. 23)
I-323 (apparenté à F-86)	2805		*I* (p. 24)
F-86 (appelé le *Complutensis*)	1358		*F* (p. 25)

manuscrit *E* doivent dériver d'un original inconnu. Cet original ne saurait être conforme au manuscrit de Batres[1], car celui-ci, en ce qui concerne cette chronique, est la source de *O*. Mais le manuscrit de Batres et l'original inconnu qui a servi à *E* et à Sandoval doivent dériver tous les deux comme collatéraux de la source pélagienne.

Une bibliothèque suédoise possédant le manuscrit qui a servi à l'impression de Sandoval[2], ou du moins à l'impression des chroniques de Sébastien, Sampiro et Pélage, nous nous sommes demandé si une collation de ce manuscrit avec des éditions modernes telles que celles du P. García Villada et de M. Sánchez pourrait résoudre la question d'où Sandoval a tiré son texte. Nous espérons que ce travail de comparaison pourra offrir quelques données sur la provenance des chroniques que nous venons de mentionner.

Il n'y a aucun doute ; le manuscrit de la Bibliothèque royale de Stockholm est l'original du livre de Sandoval. On le voit dès la rédaction du Sébastien par la concordance, même dans les détails, du manuscrit et du texte imprimé[3]. La comparaison explique aussi quelques inadvertances et erreurs que présente l'édition de

1. Biblioteca Nacional de Madrid (anc. cote F-134).

2. Nous l'avons signalé sous le nº 25 de notre article paru dans la *Revue hispanique*, XXXVI (1916), p. 459.

3. Je puis signaler quelques-uns de ces détails en les comparant avec l'édition García Villada. Les chiffres indiquent la page et la ligne de cette dernière édition. Cf. aussi plus loin.

García Villada	Sandoval (ms. et édition)
62, 18 Oppa	Oppas
64, 18 dinumerat	diminuerat
65, 10 Domini	dum
65, 11 qui	quae
66, 14 comperisset	compellisset
67, 11 (addition omise)	Fiorcua
69, 9 reperiuntur	reparantur
71, 1 Post Adefonsi discessum	Post Adefonsum decessum
71, 3 acerrimus	aceruissimus
72, 2 denique	deindeque
73, 9 paterno ; sed praeuentus	paternos praeuentos
77, 3 bellatoribus	Val(l)atoribus
77, 4-5 ille bellatorum Mahmud occiditur	bellator machinauit occiditur
80, 17 ecce ex aduerso	Ecce Rex aduersum [ms. aduerso]
82, 11 diuisit	dimis(s)it

Sandoval[1], inadvertances et erreurs qui émanent soit du copiste, soit du typographe, soit de l'auteur lui-même lorsqu'il corrigeait les épreuves. Car Sandoval a laissé des notes et des corrections — en petit nombre il est vrai — dans le texte et dans les marges de notre manuscrit. On nous le précise : au-dessous de l'Introduction, *Con summa brevedad*, etc.[2], on voit écrit d'une main postérieure : *esta es la mano de Sandoual.*

Comme nous venons de le remarquer, Sandoval ne s'est servi de ce manuscrit que pour la publication des trois chroniques de Sébastien, Sampiro et Pélage. Pour une autre de ses chroniques (*Isidori Pacensis Episcopi*), d'ailleurs, il indique sa source. Il dit expressément avoir tiré son texte d'Isidore (appelé par Mommsen[3] la *Continuatio hispana*) « ex codice Gotthico complutensi & Oxomensi[4] » : ce sont les mêmes mots que l'on retrouve inscrits dans les copies du *Soriensis* faites par Pérez et conservées à Tolède[5] et à Madrid[6]. L'opinion de Mommsen que Sandoval se

1. En voici quelques-unes :

García Villada	Sandoval
63, 1 latere	*ms.* : latere, *édition* : letare
63, 13 rursus per tempus ad pr. pl. reuertitur	*ms.* : rursus peremptus ad pr. pl. per tempus reuertitur, *édition* : rursus perempta, etc. (Le *peremptus*, corrigé dans le ms. en *perempta*, était sans aucun doute *per tempus* dans l'original.)
63, 17 reparandus	*ms.* : reparatur, *édition* : reparatio
64, 7 infandus	*ms.* : infandus, *corrigé comme dans l'édition* : nefandus
66, 6 Egyptios	*ms.* : egipto, *édition* : Aegiptique
70, 1 inmitabilem	*ms.* : mutabilem, *corrigé comme dans l'édition* : mirabilem
70, 7 excubiae	*ms.* : Eusebie, *édition* : cum serui (!)
82, 2 unde ob tantae uictoriae	*ms.* : unde ob *partim* victoriae, *édition* : *partam* (!)
82, 10 Laturzo	*ms.* : Ladurço, *surcharge comme dans l'édition* : Laturce

2. Ce passage se trouve dans le texte imprimé avant la Chronique de Sébastien sous le titre : *Al lector* (Sandoval, *op. cit.*, p. 43).

3. *Chronica minora*, vol. 2, dans les *Monumenta Germ. hist. Auct. antiq.*, t. XI. Berolini, 1894, p. 334. Cf. aussi Tailhan, *Anonyme de Cordoue.* Paris, 1885.

4. Sandoval, *op. cit.*, p. 1.

5. Bibliothèque du Chapitre, ms. nº 27.26, décrit par P. Ewald, *Reise nach Spanien*, dans *Neues Archiv. d. Gesellsch. f. ält. deutsche Geschichtskunde*, VI (1881), p. 363-365, nº 22.

6. B. N. de Madrid, nº 1376 (anc. cote F-38), copie exacte du précédent. Voir H. F.

serait servi sans le dire d'un des manuscrits de Pérez pour cette partie de son livre semble donc bien fondée. Mais cette partie de Sandoval ne figure pas dans le manuscrit de Stockholm.

Les trois chroniques qui y figurent, celles de Sébastien, Sampiro et Pélage, comprennent les folios 36 v° à 61 v°. A la suite du Pélage, fol. 61 v°-62 v°, on voit (« Amen » de F-134 omis) : « Explicit Historia ex praedictis Regibus Gotorum », et quelques prières : « Assumus domine sancte spiritus assumus peccati quidem, etc. », la dernière commençant par : « Actiones nostras quæ sumus Domine aspirando... regnas Deus per omnia secula seculorum. Amen », puis : « Et cum preciosos lapides coram se Rex Adefonsus cognomine castus aspiceret... ut in Ouetensi ecclesia archiepiscopus crearetur » ; portant la note marginale : « Cruz santa de Ouiedo », les privilèges d'Urbain II, de Paschal II et de Calixtus (fol. 62 v°-65 v°). formant la fin comme dans F-134 et F-58.

Quant à la chronique de Sébastien elle commence, dans le manuscrit de Stockholm de la même façon que dans l'édition, par les mots : « Tunc Pelagium[1]. » Sandoval ne publie pas donc une partie de l'exorde donné par le P. García Villada[2] ni l'interpolation, après « decessit[3] », de « Kalendis septembris quarta feria, etc. », citée, p. 135, dans le texte de Villada intitulé « Tercera redacción interpolada ». Mais le manuscrit de Sandoval contient cette partie de l'exorde et cette interpolation : on les voit, non pas dans la chronique de Sébastien, mais à la fin de la chronique précédente, celle des Goths selon Isidore[4].

Knust, *Archiv. d. Gesellsch. f. ält. deutsche Geschichtskunde*, VIII (1843), p. 782-783 ; Ewald, *op. cit.*, p. 303, et Mommsen, *op. cit.*, p. 331.

1. Cf. l'édition García Villada, p. 62, l. 7 : « sibique Pelagium filium quondam Fafilani », et le commencement de Sandoval, *op. cit.*, p. 44.

2. A partir du ch. 2, p. 54, l. 6 : « Igitur filius eius Recesuintus, etc. », jusqu'à « preelectus est in regno era DCCX » (p. 54, l. 11-12).

3. García Villada, p. 54, l. 9.

4. Dans le ms. de Stockholm, au début de la Chronique d'Isidore, est écrit en rouge : « Incipit crographia Iunior. Isidori episcopi sex diebus », etc. Pour la vignette du frontispice : « Carissimi fratres, etc. », cf. mon article précité dans la *Revue hispanique*, 36 : 459 — où il faut faire trois corrections : « sanctorum, Asturijs, catholici » — de plus l'éd. de Mommsen, *op. cit.*, p. 262, et Cirot, *De codicibus aliquot*, p. 17, d'où ressortent les différences par rapport à F-134 et F-58 : *legeritis* (= F-58)... *Ispalen. ecclesiae... Hispaniae... Ispalensis ecclesiae episcopus, ex regibus... qua nunc... Veremundo... ad Adefonsum... Reimundi... Arragonensis.* Le ms. de Stockholm place aussi l' « Incipit », etc., entre les ch. 144 et 145 suivant l'éd. de Mommsen, comme F-134, F-93 et T-10

Cette partie de la chronique d'Isidore (« Gottorum antiquissimam esse gentem, etc. ») comprend les folios 26 r°-36 v° du manuscrit et présente, dans ses omissions et ses leçons, des ressemblances, sans qu'elles soient toujours conformes, avec les manuscrits F-134 et F-58, qui, pour cette partie, est copié du Batres, souvent aussi avec l'autre copie F-10, mais elle ressemble au fond à F-134[1]. Cette chronique dans le manuscrit de Stock-

(cf. Cirot, p. 18), mais n'omet pas comme ceux-ci : *Breuium temporum* (*per* omis) *generationes et regna*, Les leçons conformes par rapport au ms. de Florence (F) et à T-10 sont dans le ms. de Stockholm, mais l'addition : « Romanorum imperatorum... », et l'omission du « soemea » (cf. Cirot, p. 30) comme dans F-93. Ici manque vraiment le passage de F-134 : « De Salomonis penitencia », et pour « De domini natiuitate » ; je note les variantes : *fuit* (pour *sunt*) et : *Correctionem* (pour *Mencionem*). Dans l' « Ordo annorum » (cf. Cirot, p. 19 et 51), je remarque quelques différences par rapport à F-134 : *a Dauid usque ad edificationem templi seu ad initium aedificationis templi anni 14... Babiloniae...* (*vero* manque)... *omnes* (originairement *omni*, corrigé)... *diceret* (F-86 : *dicebat*)... *tricessimo autem...* (le passage de F-86 : *A passione... consule*, manque)... *factum*. Dans la « Chronica bandalorum » (Mommsen, *op. cit.*, p. 295), je note les variantes du ch. 71, différentes de F-58 : 7 *praestilionem*, 9 *transacto regno flumine Gallias*, 10 *arruunt, prosternunt*, 13 *obicem, Veranum*, 14 *Hispania*, 21 *prouinciarum*. Dans « Sueuorum cronica » (Mommsen, p. 300, ch. 85) : 12 *Hispanias, Galleciam*, 13 *occupauit*, 15 *Galleci* (*autem* manque) *vtebatur*, 23 *Asuergilium*. L'addition tirée de F-58 et T-10 que donne Mommsen (p. 305-307) se retrouve aussi dans le ms. de Stockholm, suivant F-58. Cette partie du ms. ne porte pas de corrections en marge.

1. Ainsi le ms. de Stockholm porte la plupart des leçons caractéristiques de la version de Batres (F-134, F-58 : II) ; cf. l'éd. de Mommsen, *op. cit.*, p. 263, 268 et suiv. Pour les trente premiers chapitres que j'ai collationnés, je note quelques leçons de *O* qui manquent, à savoir 268 : 20 *cursim*, 269 : 1 *isti*, 270 : 6 *divisi sunt... Fridigernum*, 274 : 30 *cum ingenti auri*, etc. ; puis quelques autres qui ne concordent pas avec *O* : 268 : 4 « (Jafet) *filium adfirmant* (= *O*) *ad similitudinem, edicti*, 14 *fatigauerunt*, 269 : 5 *descensis Alpibus* (pas *montibus* comme la correction de T 10) *quibus dicitur* etc. (add. marg. dans *O*), 22 *persecutionem crudelissimam* etc., 270 : 11 *autem ad veritatem*, 15 *nefanda suae haeresis et erroris digna adgr.*, 16 *vitam preclaram*, 21 *subscripturas*, 271 : 15 (Danuuio) *cum vim ferre non possent*, 23 (eternis) *cremandas trad.*, 274 : 8 (apostoli) *apposita*, 28 *imperatoris* (sans *principis*). Suivant les extraits des ch. 49-65 donnés par M. Cirot (*De codicibus aliquot*, p. 20-21), il paraît évident que le ms. de Stockholm est plus apparenté à F-134, ne portant pas les leçons signalées de F-58. Je note les différences par rapport à F-134 en citant l'éd. de Mommsen (*op. cit.*, p. 287-293) : 287 : 4 (ch. 49) *principatu* (= *O*), 5 *et augere* (opes), 6 *exercitij*, 18 *persecutionem commouens*, 288 : 2 (ch. 50, terroribus) *et minis* (*deleatur* par Sandoval) *in*, 6 *quondam* (episcopum), 13 (ch. 51) *auxit*, 20 *afferens*, 24 (ch. 52) *cuitu* (= *O*), 289 : 4 *molitur* (erroris), 7 *ille* (relig.), 20 (ch. 54) *armatos* (= *O*), 24 *in fugam* (versa) *totius*, 290 : 2 *Vastationum*, 16 (fuisse) *datum* (ch. 56), 17 (vt) *eo* (salubriter), 24 (virtutum) *indolem annis* (ch. 57), 25 *Victoricus*, 291 : 4 *hic* manque, 5 (plurima) *militia* (ch. 58), 6 *enim prandii coniuratione*, 23 (ch. 61) *quoque pijs* (bis) *faciliter*, 292 : 9 (ch. 62, l'addition sur Reccaredus, etc., marginale dans F 58, que Sandoval a mise entre parenthèses en plaçant un *deleatur* en marge) : *Scintilla, Sysinandus* 10 *Sintilla*, 12 *natus*, 293 : 3 (laboribus) *conderent* (ch. 63), 6 (ch. 64) *magistratus*. — Je note ici un autre fait : l'addition que portait le ms. perdu de Florian de Ocampo au règne de Reccaredus (ch. 52-56, Mommsen, *op. cit.*, p. 264, n., et Cirot, *De codicibus aliquot*, p. 88 : *Tantae*

holm termine comme F-134 et F-58 par « sit dignus », en continuant aussi comme ceux-ci par « Tulga regnauit... sepultus fuit » ; et le Sébastien commence aussi, sans interruption : « igitur filius eius Recesuintus, etc. » Çà et là dans les marges Sandoval a écrit des variantes et des additions qu'il a tirées en toute probabilité de l'édition d'Isidore[1], puisqu'elles concordent avec l'édition de Flórez[2].

Le début du Sébastien, « Tunc Pelagium, etc. », est précédé de la notice : « Hic Bambani regis historia retexenda quidem erat sed in alio codice est transcripta quo(d) circa illam omittimus. » Cependant, la continuation de l'histoire de Wamba : « Sed ille renuens, etc.[3] », qu'a omise Sandoval dans son édition, se retrouve à la fin du manuscrit de Stockholm, aux folios 69 v° et suivants, ainsi que l'interpolation : « Suscepit autem... euentus[4] », comme introduction à la Hitación de Wamba : « Per idem tempus inter Hispanos, etc. » Au folio 72 r°, le manuscrit de Stockholm reprend la narration donnée par le P. García Villada à partir de « Astores et Vascones » (p. 55, l. 7) jusqu'à « Asturiensium intrauerunt » (p. 62, l. 6), avec l'exorde « Deinde praedictus Prin-

virtutis, etc.) manque dans le ms. de Stockholm, ainsi que dans F-134. Abstraction faite que quelques leçons uniques ou erreurs, les différences du ms. de Stockholm concordent donc quelquefois avec les mss. 134 de l'Univ. de Madrid (*M*, l'*Alcobaciensis* retrouvé, cf. Mommsen, *op. cit.*, p. 167, et *Revue des bibl.*, 24 : 220 n., dont s'est servi probablement García de Loaysa dans son édition de 1593) et 982 de l'Arsenal (*A*), similitude déjà remarquée par Mommsen (*op. cit.*, p. 253) pour F-58 (*O*), mais qui n'est pas non plus complète pour notre ms., puisque beaucoup d'autres leçons de ces mss. ne s'y trouvent pas. Quant à « Isidorus Pacensis », Pierre de Marca (*Histoire de Béarn*. Paris, 1640, p. 132) nous informe que le ms. de l'Arsenal est très différent du texte de Sandoval.

1. *Opera*, t. I. Matriti, 1597, curante Joanne Grial.

2. *España sagrada*, VI (1773), p. 482 et suiv. Ou bien Sandoval a-t-il suivi un autre ms. pour ces additions? Ainsi, il a ajouté, avant « Tulga » (Mommsen, 293 : 12) : « Huius filius Racimirus, etc. », addition qui ne se trouve pas non plus dans F-134 et F-58, mais bien chez Flórez, et qui est signalée dans l'index de F-58 (Cirot, *De codicibus*, p. 82). Parmi ces additions ou corrections marginales, il y en a quelques-unes que donne Flórez seul : Mommsen, 268 : 4 (suspicantur) *educi*, 7 (après : retro autem) *eruditio*, 269 : 13 *aggressi*, 288 : 1 *abstulit*, 289 : 1 *irreligiosus*, 290 : 1 *Romanorum* (insolentias), 3 (pro usu) *certaminis*, 24 (sed) *virtutis* (indole), 293 : 2 *Ologitim* (Flórez : *-in*), 4 *quidquid*, 12 *Racimirus*, *consortium*, 17 *concessu*, 22 *Suintilae*. Les éd. de Grotius et de Labbe ne peuvent être mises en question aussi peu que la version de Lucas de Tuy, bien que j'y trouve une leçon propre de l'éd. de Schott : 270 : 25 *instruxerunt*.

3. García Villada, p. 54, l. 12.

4. Cf. les extraits conformes de F-134 publiés par G. Cirot, *Bull. hisp.*, XVIII, p. 14, et García Villada, *op. cit.*, p. 135.

ceps ». Toute cette fin du manuscrit est précédée des documents sur la consécration de Pélage (fol. 67 v°-69 r°) : « Pelagius Oueten. ecclesie eps fuit consecratus sub era MCXXXVI, etc. », qui se trouvent aux folios 1-3 de F-134[1].

Le fait que le manuscrit de Stockholm met le passage précité sur Wamba[2] à la fin et non pas à sa place chronologique explique aisément son omission par Sandoval dans son livre. Mais cette transposition dans le manuscrit ainsi que la notice « in alio codice transcripta » soulèvent un petit problème intéressant. Le copiste a-t-il trouvé ce passage dans son original ou l'a-t-il copié ailleurs? Nous penchons plutôt pour la première solution, puisque cette section sur Wamba-Rudericus paraît provenir du même original que le reste du texte donnant cette chronique de Sébastien, cet original étant un manuscrit de la même famille de F-134. Il existe donc aussi entre ce passage et F-134 quelques différences[3]. Il est vrai aussi que dans notre manuscrit la chronique de Sampiro

1. Blasquez, *Cultura española*, n° 11 (1908), p. 651-652, et surtout G. Cirot, *De codicibus aliquot*, p. 14 et suiv.

2. Ce passage à la fin, formant section à part, est précédé par ce titre écrit en rouge : « Wamba rex », la suite à l'encre noire : « ab omnibus praeelectus est in Regno Era DCCX », et en haut de la page : « Sebastiani Episcopi. »

3. Par exemple, cf. *Bull. hisp.*, XVIII, p. 14 : *Toleto* (sepultus) — *adipiscere* (= F 192, F 58 : I, Ee 92) — *nuntius* (pour : invitus) — *Toleto* — *ecclesia* (= F 192, F 58 : I, Ee 92) — *septembris* — *vntione* — *apes* — *Hispanos-sedum* — *uim* manque — *Hispaniam* — *in* — *Hispaniensium medium* — *et stat.* Quant au « Numerus sedium », notre ms. ne concorde pas avec le catalogue de Loaysa (*Esp. sagr.*, IV, p. 259-260, d'après un *Ovetensis*). Le titre finit ainsi : « in Rodano maneant. Idem Toletum metropois. Toleto subditae sunt. » Après « Toletum » suit « Merita... Exonoua, Agitania... Lamego... Auela... Cemora », puis « Bracara... Portugale... Auriense... », puis « Hispalis metropolis Hispali sunt subiectae aliter subditae... Elboris, Asti », puis, sans introduction (probablement sautée par le copiste) : « Terragona, Maiorica, Minorica, Formenterra, Vzetica, Baranona, Exara, Hierunda, Empurias, Ausona, Vrgello, Lerita, Istosa, Tortosa, Cesaraugusta, Osta, Pampilona, Calaforra, Tirasona et Auca sub vnius XX », puis « Narbona, Betorris, Carcasona, Tolosa, Agatta, Lateba, Elna, Magalona, Nemanso sub vnius VIIII. et fiunt sub vno sedes... Tigitaniae... quae nunquam... ». On voit donc aussi les différences par rapport à F-134, F-58 et F-38 (cf. Cirot, *De codicibus*, p. 62 n. 1, 67 n. 1, et *Bull. hisp.*, XVIII, p. 14). De plus, à partir de « perlectis » : « dictus (pas *die secunda*), surgetis, preamus, perrochias, sedes, preponimus, indutus, praedictos et subscr., reddat, quicunque, habeat, preponimus. » Quant à la suite de la Hitacion de Wamba, les différences que donne M. Cirot pour F-134 par rapport à la chronique de Lucas de Tuy (*De cod.*, p. 64 n. 1) concordent essentiellement avec le ms. de Stockholm. Laissant de côté beaucoup de differences de pure forme, j'en note les plus notables par rapport à F-134 : l. 5 (des variantes de M. Cirot) *archauita*, l. 9 *Assia*, *punial*, *a villa* (petra), l. 10 *demaceo*, *Heluora*, l. 15 *sub montio* (Osama), l. 18 *setubram*, l. 19 (usque) *ad oterum*, l. 26 *humania stilo*, l. 37 *Bussam*, l. 48 *baranona*, *Gousa*, l. 51 (terminos) *excuses*, et surtout trois addi-

portant en marge : « Sampirus Astoricens. eps », commence par le mot « Adefonsus », comme il convient, sans aucune interruption, et comme le font les manuscrits F-38, T-253, E-2 et Egerton 1873, etc., tandis que dans les manuscrits F-134, F-58 et F-86 une nouvelle partie est indiquée aux mots : « *Suprinum* suum » (ch. 20 de l'éd. de García Villada)[1]. Peut-être c'est aussi cela que le copiste du manuscrit de Stockholm a voulu remarquer en écrivant le mot *Suprinum* en capitales.

Mais si, au contraire, le copiste du manuscrit de Stockholm avait tiré cette section sur Wamba d'un manuscrit autre que son modèle, doit-on supposer que celui-ci portait une lacune en ce qui concerne cette section? Je ne le crois pas. Car l'examen des copies du *Corpus Pelagianum* fait voir que cette partie — à laquelle du reste fait allusion la lettre-préface suspecte adressée à Sébastien — y est toujours insérée dans son ordre chronologique. A ce point de vue, et pour pouvoir examiner les manuscrits les plus

tions : l. 19 après « fluuium » : *super illos balnees de Vallederege*, l. 21 après « rex » : *sueuorum catholicus* (comme « in alio vetusto codice » cité dans F-38, Cirot, p. 68 n.), l. 34 après « in ea » : *aedificauit siue* (statuit). A la suite, suivant le texte du P. García Villada à partir de la p. 55 : 7, la concordance continue avec F-134 (cf. *Bull. hisp.*, XVIII, p. 15). Je note surtout les additions G. V. 57 : 12 *quod* (F-134 : que) *dicitur... flumen ;* 57 : 14 *et in* (F-134 : cum) *praedicto monasterio... era DCCXXVI morte propria discessit in pace* (mq. F-134)... *sancti Petri ;* 58 : 6 (Toleto) *et ibi sepultus fuit. Regnauit autem... menses IIII* (F-134 : VIII) *era...* (aussi add. F-58 : I, F-192, Ee-92) ; 59 : 5 (decessit) *et ibi sepultus est* (aussi add. F-58 : I), 60 : 3 (decessit) *et ibi sepultus fuit* (aussi add. F-58 : I, Mariana) et la leçon commune à F-134 seul (60 : 4) : *ex genere Gottorum.* Mais il y a aussi des différences : *texuit* (56 : 7), *crematae* (56 : 11), *cumque* (57, 5), *quem* (58 : 1), *uero* manque (59 : 4), *sui* manque (59 : 7), *coinquinauit* (59 : 10), *tamen* (61 : 11), toutes comme dans les deux *Ovetensis* F-58 : I, F-192 et Ee-92 ; 56 : 1 *quantas... strages* (F-58 : I, T-253) ; 57 : 7 *potionis* et 58 : 4 *Bambani* (= García Villada) ; 58 : 9 *sinodum* corr. en *sinoda* (= F-192) ; 56 : 1 *cedes* (= F-58 : I, F-192, T-253) ; 56 : 9, 12, 15 *Hispaniae, Hispaniam* (= F-58 : I, F-192, Ee-92, *Salamanticensis*) ; 61 : 7 *bassilica* (= F-58 : I, Ee-92, V-183, E-2) ; 56 : 3 *sunt* et 61 : 8 *epitaphium* (= Ee-92) ; 56 : 8 *ducente* et 58 : 11 *irrumpentes* (= Ee-92, *Salamanticensis*) ; 57 : 5 *obtimates* (= *Segorb.*) ; 57 : 13 *dies XIV* (add. T-253, V-183, mais l'add. 57 : 10 *die domenico*, etc., manque) ; 59 : 16 *derelinquerunt* (= *Segorb.* T-253, E-2). Le ms. de Stockholm donne aussi quelques leçons propres, peut-être erreurs du copiste : *ex Adia euenerunt* (56 : 5), *consupprimam* (56 : 17), *commote* (57 : 8), *valuisset* (57 : 10), *Argionem* (58 : 4, corr. en marge : *Cixilonem*), *omnem agmen* (61 : 3), *sepultum* (61 : 9, corr. en marge : *sculptum*), *permanserunt* (62 : 4). Il est aussi de fait que lorsque l'*Ovetensis* de Castellá Ferrer F-192 diffère de l'autre *Ovetensis* F-58 : I, par ex. 55 : 7 (*rebellantes*), 55 : 13 (*peregit*), 55 : 14 (*scelestium*), 56 : 11 (*causam*), 57 : 1 (*enutritus*), 58 : 11 (*perdomuit*), 60 : 11 (*in auxilium petunt*), 61 : 7 (*eius a nobis*), le ms. de Stockholm suit F-134 et en même temps F-58 (excepté 55 : 7) et Ee-92 (excepté 58 : 11). Cf. aussi plus loin.

1. Cf. G. Cirot, *Mariana historien.* Paris, 1904, p. 450, et *De codicibus*, p. 35, 89 et 105.

importants, on ne pourra mieux faire que de consulter l'excellente description de M. Cirot dans l'ouvrage déjà cité, *De codicibus aliquot.*

Considérons donc d'abord le manuscrit de Batres (Bibl. Nac., 1513, ancienne cote F-134, copie du XIIIe-XIVe siècle). La Chronique de Sébastien commence au folio 38 par les mots « Igitur filius eius Recesuintus » et non pas, comme le croit Amador de los Ríos[1], au folio 42 par le règne d'Ervige ; mais une sorte d'exorde est signalée aux mots « Tunc Pelagium » par l'inscription : « Sebastianus eps̄ », et une miniature. La Chronique de Sébastien est précédée par l'histoire des Goths d'Isidore avec continuation jusqu'au règne de Wamba et, contrairement au manuscrit de Stockholm, sans interruption, mais marquée de deux personnages (Julianus Pomerius et Wamba rex), la suite du règne de Wamba (Sed ille renuens) jusqu'à celui de Pélage y inclus la division des diocèses.

De même pour les deux copies, à ce que l'on croit, de F-134, c'est-à-dire les manuscrits F-93 et T-10. Dans F-93 (Bibl. Nac., 1334, ms. du XVIe ou XVIIe siècle), qui dépend de T-10, le Sébastien qui est compris dans la partie ancienne de ce manuscrit et qui commence, suivant Knust[2], au folio 57, débute par les mots « Post Egicae decessum[3] », marqués par : « Hic Sebastianus Salmanticensis ecclesiae episcopus », notice omise à : « Tunc Pelagium » ; la partie du manuscrit qui précède va jusqu'au règne d'Egica. Pour l'autre copie, T-10 (Bibl. Nac., 7089, XVIe siècle), Knust[4] indique que le Sébastien commence par « Tunc Pelagium », avec la note marginale : « Sebastianus Salmanticensis episcopus ; » mais l'analyse qu'il donne de ce manuscrit démontre que la partie précédente du Sébastien (en commençant par « Tertius filius eius Recisuindus ») jusqu'aux mots « Asturiensium intrauerunt » y figure également sans lacune ; mais, dans F-93 ainsi que dans T-10, la partie copiée à part du manuscrit de

1. *Historia de la literatura*, t. II. Madrid, 1862, p. 158. Cf. l'index de Blázquez, *Cultura española*, nº 11 (1908), p. 652, et Cirot, *De codicibus*, p. 21, qui (p. 1) propose une date plus ancienne : XIIe siècle.
2. *Op. cit.*, p. 787-788. Cf. aussi Cirot, *De codicibus*, p. 30.
3. García Villada, p. 59, l. 6.
4. *Op. cit.*, p. 798. Cf. aussi Cirot, *op. cit.*, p. 31.

Stockholm : « Sed ille renuens, etc. », porte la notice : « Bamba B. Iulianus Pomerius archiepiscopus toletanus. » Sur l'un des manuscrits de Miranda, T-120 (Bibl. Nac., 6957, XVIIe siècle), contenant aussi le *Corpus Pelagianum*, apparenté à T-10 et peut-être copie de F-134, il nous manque des renseignements pour pouvoir juger du contenu. Même observation pour le Dd-169 (Bibl. Nac., 9549) et un « *Cheltenhamensis Phillippsianus* n. 11872 saec. XVII » signalé par Mommsen (*op. cit.*, p. 264). Il y a aussi un autre manuscrit de Phillipps (no 16283, XVIIIe siècle), qui contient le *Corpus Pelagianum*[1].

Quant au recueil de Morales, F-58 (Bibl. Nac., 1346), la première partie (folios 1-95o), qui est une copie partielle d'un *Ovetensis* perdu[2], donne en deuxième lieu « Numerus sedium episcop. » ; en troisième, « Itacii liber », etc., la division de Wamba ; en quatrième, la Chronique de Sébastien (folios 11-17) qui commence à « Adefonsus rex castus » et qui continue par « Tunc Pelagium », sans indication d'une nouvelle partie, et qui contient les variantes du « vetustissimus codex gotthicus Soriensis[3] » ; et en cinquième la Chronique dite de Wulsa (folio 18). La deuxième partie de ce recueil (folios 112-180) est copiée du Batres. D'après Knust[4], le Sébastien commence ici à « Tunc Pelagium », mais dans ce manuscrit, comme dans les manuscrits précités, les chapitres précédents (terminant par les mots « Asturiensium intrauerunt ») sont compris dans ce qui précède, c'est-à-dire la Chronique des Goths et la division des diocèses ; et, pour la partie : « Sed ille renuens », avec la même remarque que dans F-134.

Le recueil d'Alcalá conservé dans F-86 (Bibl. Nac., 1358, XIIIe siècle, daté pour un petit traité à part de 1142), tout en étant conforme à F-134, mais avec de notables différences dans la dernière partie, ne peut être considéré ici, puisque le Sébastien à partir du chapitre 20, souvent indiqué comme le début du Sam-

1. Ce dernier ms. a fait partie de la collection de Libri. Cf. le Catalogue de vente de Sotheby et Wilkinson. Londres, 1859, p. 56 (no 240), et Seymour de Ricci, *English collector of books and manuscripts*. Cambridge, 1930, p. 119-130.

2. Voir Barrau-Dihigo, *Revue des Bibliothèques*, XXIV, p. 212 ; Knust, *op. cit.*, p. 784 ; Ewald, *op. cit.*, p. 304, et Cirot, *op. cit.*, p. 59 et suiv.

3. Voir G. Cirot, *Bull. hisp.*, XVIII, p. 8 et 12 ; Ewald, *op. cit.*, p. 304.

4. *Op. cit.*, p. 785, et G. Cirot, *De codicibus*, p. 78-88 et suiv.

piro, est incomplet, comme tous les autres manuscrits du type du *Tumbo negro* de Santiago [1], et la partie qui le précède est : « Ordo annorum mundi », de Julián Pomerio, partie qui est placée dans le manuscrit de Stockholm avant la Chronique des Vandales d'Isidore. Selon M. Cirot [2], le manuscrit I-323 (Bibl. Nac., 2805, XIIIe siècle) est identique pour le contenu et pour l'ordre à F-86. M. Sánchez Alonso considère I-323 comme le plus ancien manuscrit existant du *Corpus Pelagianum*, plus ancien que F-86, bien que ces deux manuscrits remontent peut-être à un original perdu. Des autres manuscrits apparentés à F-86 et possédant la forme tronquée du Sébastien, celui de la bibliothèque de l'Université de Leyde (Vossius O 91, XIIIe siècle) place aussi l'*Ordo annorum* avant le Sébastien interpolé (folios 44-54), ainsi que le manuscrit de la Bibl. real (2-G-4, XVIIe siècle). Sur le manuscrit de l'Acad. de la Hist. (Est. 25, gr. 4a, C, núm. 76, XVIIIe siècle) manquent des renseignements à ce sujet. Il est signalé par Fita et Fernández Guerra (*Recuerdo de un viaje*. Madrid, 1880, p. 40). Il porte des notes marginales de Morales et paraît plus complet que F-86.

Une copie faite d'un autre *Ovetensis* par Castellá Ferrer en 1606 (Bibl. Nac., 1237, ancienne cote F-192) commence (folios 1-18) par l'introduction du Sébastien aux mots « Adefonsus Rex Sebastiano nostro salutem » et ne comprend pas la division de Wamba.

Dans Ee-92 (Bibl. Nac., 9880, collection Burriel, XVIIIe siècle), qui procède de F-192 et du recueil de Ségorbe, et que M. Sánchez Alonso regarde comme collatéral de F-86 et I-323, le Sébastien (folios 503-512) commence, paraît-il, par une introduction différente des autres manuscrits : « Memoriale Regis Alfonsi, etc. », et la partie qui précède « sibique Pelagium » est du type *Soriensis*. Mais, malheureusement, les renseignements quant au contenu de ce manuscrit nous manquent.

La division des diocèses ne se trouve pas dans les manuscrits du type *Soriensis*, tradition la plus pure, sans interpolations, qui présente aussi la différence « sibique Pelagium » au lieu de « Tunc Pelagium ». Considérons quelques-uns des manuscrits appartenant à cette famille. La copie de Pérez dans l'église de Ségorbe

1. Cf. Barrau-Dihigo, *Mélanges à M. Émile Chatelain*, 1910, p. 332.
2. *Bull. hisp.*, XVIII, p. 13, et *De codicibus*, p. 32 et suiv.

(G. est. 1)[1] met le Sébastien après la continuation du Biclarense. Le manuscrit de Miranda, T-253 (Bibl. Nac., 7692, XVIIe siècle), commence (folios 1-11) par l'introduction du Sébastien et contient des additions marginales d'un manuscrit de Salamanque, aujourd'hui perdu. Quelques-unes de ces additions paraissent également dans le texte de E-2 (Bibl. Nac., 51, XVIIIe siècle) et dans les marges de V-183 (Bibl. Nac., 8395, XVIIIe siècle). Dans E-2 (folios 67-96) et V-183 (folios 1 et suiv.), le texte du Sébastien commence par l'Introduction « Adefonsus Rex Sebastiano », précédé dans E-2 par le *Chronicón Iriense* et « Hae sunt civitates ». Ce dernier manuscrit, qui dans les *Annales Complutenses* et le *Chronicon Yriense* dépend de F-86, dérive dans le Sébastien, suivant Barrau-Dihigo et le P. García Villada, du *Soriensis*. D'après García Villada[2], le manuscrit de Tolède 27.26 (XVIe siècle) et sa copie directe F-38 (Bibl. Nac., 1376) sont des copies du recueil de Péréz, c'est-à-dire d'un original *Soriensis* disparu. A en croire Knust[3], F-38 continue sans interruption jusqu'à l'année 792 et, à en juger aussi par le manuscrit 27.26 de Tolède[4], c'est l'*Isidorus Pacensis* qui précède le Sébastien (folios 154-161), ainsi que dans Dd-104 de la Bibl. Nac., tandis que la *Divisio Wambae* forme une partie à part (folio 220). Enfin, le recueil de Mariana (Brit. Mus., Egerton 1873) remonte, pour le Sébastien, au recueil de Pérez.

Ce ne sont pas, il est vrai, tous les manuscrits connus, mais la recherche de l'original de Sandoval est limitée, comme je vais le démontrer plus bas, à la famille de F-134. Nous avons, par exemple, dans cette famille, l'exemplaire de Florian aujourd'hui perdu ou non identifié, mis à contribution dans F-58 et se trouvant à ce temps-là au monastère de Zamora ; cet exemplaire aussi, d'après Morales, et malgré certaines différences[5], fut très semblable au Batres. Mais le manuscrit de Florian ne doit pas être l'original du manuscrit suédois, du moins pour la partie ayant rapport à la *Vita Recaredi*[6] : à la suite de cette partie, il

1. Voir Villanueva, *Viage literario*, III (1902), p. 211.
2. *Op. cit.*, p. 17-18.
3. *Op. cit.*, p. 783.
4. Ewald, *op. cit.*, p. 365 : « ex codice Gotthico sancti Laurentii. »
5. Cf. Cirot, *De codicibus*, p. 79, 86, 88.
6. Mommsen, *op. cit.*, p. 264 n. Cf. plus haut, n. 19.

contient un passage qui ne figure ni dans le manuscrit de Stockholm, ni dans F-134. Supposé que, des trois manuscrits similaires signalés dans F-58, F-134 est identique à l'exemplaire de Batres ou de Fernán Pérez de Guzman, il ne reste que le manuscrit perdu ou non identifié d'Oviedo présenté par l'évêque de Plasencia Dom Pedro Ponce de Leon [1], qui ne figure pas dans la liste des manuscrits acquis par l'Escorial et qui n'appartenait pas non plus à l'évêque. Cependant, M. Cirot [2] a attiré l'attention sur un manuscrit mis à contribution par Pellicer et ayant appartenu à García de Loaysa « quem Sandovalius uidit unicum ad editionem suam conficiendam », et qui plus tard est passé de la bibliothèque de Diego de Arce y Reynoso à celle de son neveu Ferdinand, à Madrid. Malheureusement, Sparwenfeldt n'a pas indiqué, comme il en avait presque toujours l'habitude, où il a acquis son manuscrit ; nous ne pouvons pas savoir, par conséquent, si celui de Sparwenfeldt est identique à celui qui a appartenu à García de Loaysa. Faute d'avoir retrouvé des traces de ce dernier, il n'est donc pas possible de l'identifier avec le manuscrit de Stockholm. Le manuscrit de García de Loaysa ne semble pas avoir suivi la bibliothèque de l'évêque Diego de Arce, léguée aux Franciscains de Murcie, dont il existe un catalogue. Le catalogue de Pellicer [3], qui contient une liste des « manuscritos que ha descubierto y comunicado á otros Don Joseph Pellicer », n'est pas à ma disposition. Des renseignements manquent aussi sur H-153 (Bibl. Nac., 2239), qui fait partie de la collection Pellicer et qui, ainsi que Cc-212 et E-2, appartient, pour la Chronique de Pélage, à une famille collatérale de F-134.

Or, pourquoi Sandoval a-t-il omis le passage de Wamba à son endroit chronologique en le plaçant toutefois à la fin du manuscrit? Il paraîtrait que la réponse se trouve dans une notice margi-

1. Cf. Cirot, *De codicibus*, p. 98 et suiv.

2. *De codicibus*, p. 34 et 86. Si ce ms. contient aussi la lettre-préface dont parle Nicolás Antonio, cette lettre manque en tout cas chez Sandoval. J'ai signalé plus haut (n. 19) le ms. dont s'est servi García de Loaysa pour l'Isidore. Pour « numerus sedium » suivant un *Ovetensis*, j'ai indiqué, n. 26, les différences. Dans le *Codex Vigilanus* de l'Escorial (d. I. 2), il y a aussi question (fol. XVIII) de « quaedam variantes lectiones cum codice Loaysae a Paulo Lozano excerptae » en 1801.

3. *Biblioteca formada de los libros i obras publicas de Don J. Pellicer*. Valencia, 1671. Cf. Cirot, *De codicibus*, p. 43. Suivant Antonio, Pellicer s'est occupé de la collation et de la correction du texte de Sandoval.

nale écrite par une autre main au folio 69 v° et biffée plus tard. Cette notice est ainsi conçue : « esto es de Julian Pomerio a quien algunos falsamente llaman arçobispo de Toledo ». C'était l'opinion générale déjà au temps de Sébastien et de Pélage[1], que la Chronique d'Isidore continuait jusqu'à l'avènement de Wamba : on n'a qu'à voir à ce sujet l'*incipit* « Carissimi Fratres », etc., et le passage « Sed ille renuens » dans les manuscrits F-58 (folio 134), F-134, T-10 et F-93 qui insèrent avant ce passage, ainsi interrompant la connexion, le nom de l'auteur. Sans doute, Sandoval était-il également de la même opinion. Voilà pourquoi il a compris dans le texte de la Chronique ce que l'on regarde comme le début du Sébastien et en a omis la continuation (Wamba à Pélage), ce qui, en réalité, est le Sébastien interpolé ; car cette dernière partie, d'après lui, était de Julián Pomerio. C'est ainsi, également, que Florez[2] explique l'omission de cette partie.

Par conséquent, Sandoval fait commencer la Chronique de Sébastien au règne de Pélage, et en cela il est d'accord avec presque tous les manuscrits, sauf ceux du type *Soriensis*. Ceux du type *Ovetensis*, F-192 et F-58 (dans sa première partie), sont d'accord avec Sandoval, donnant la leçon « Tunc Pelagium ».

P. HÖGBERG.

Paris, Bibliothèque Sainte-Geneviève.

(A suivre.)

1. Cf. Blázquez, *Mem. de la R. Acad. de la hist.*, XII (1910), p. 478, et *Rev. de archivos*, XVI (1907), p. 67 et suiv. ; Barrau-Dihigo, *Revue hispanique*, XLVI (1919), p. 327-330.
2. *Esp. sagr.*, XIII (1782), p. 475.

ÉTUDE

SUR

LA LANGUE DES CHARTES DE LA HAUTE-RIOJA

AU XIIIe SIÈCLE

Nous nous proposons d'étudier la langue des chartes de la Haute-Rioja au XIIIe siècle, en la comparant à l'état linguistique de la Basse-Rioja, à la même époque. Cette étude présente un certain intérêt, étant donné que la Haute-Rioja est la patrie de Berceo et qu'il est intéressant d'avoir une base de comparaison solide entre la langue parlée dans la Haute-Rioja, telle que l'ont transmise les documents juridiques et la langue transmise par les manuscrits de Berceo. La langue de la Rioja a été déjà étudiée par M. Menéndez Pidal dans ses *Origenes del español*[1], mais nous voudrions grouper ces observations et les enrichir de nouveaux dépouillements.

Nous nous servirons pour cela des chartes de la Haute-Rioja publiées par M. Pidal dans ses *Documentos linguisticos* et notamment des chartes 85, 86, 87, 88, 90, 91, 92, 94, 98, 99, 100, 101, 102, 104, 105, 106, 107, 108[2].

Nous étudions, en outre, deux documents que nous avons transcrits sur les originaux à l'*Archivo Histórico* de Madrid dans le fonds de Logroño, liasse 2, *San Millán de la Cogolla*, nos 101 et 102. Nous les désignons par leurs dates respectives, 1261 et 1265. Les documents publiés par M. Pidal sont désignés par leurs numéros. Dans les deux cas, nous renvoyons à la ligne du manuscrit, indiquée par le chiffre |², dans les transcriptions.

Les résultats de ces dépouillements sont assez pauvres. Ces documents sont strictement juridiques et leur sécheresse nous renseigne assez peu sur la conjugaison et sur le vocabulaire. Cepen-

1. R. Menéndez Pidal, *Origenes del Español*, tomo I. Madrid, 1929.
2. *Documentos linguísticos de España.* I : *Reino de Castilla.* Madrid, 1919.

dant, dans leur pauvreté, ils nous laissent encore saisir quelques caractères essentiels de phonétique et de morphologie ; en outre, ils offrent une grande homogénéité de langage.

Phonétique

Voyelles accentuées. — Toutes les voyelles accentuées se maintiennent, à l'exception du ę et du ǫ, qui se diphtonguent dans les conditions ordinaires des dialectes castillans de la même époque. A signaler une forme comme : *seer* 93, 17 et 101, 4 qui semble caractéristique du dialecte de la Rioja.

Voyelles atones. — Le suffice *-ía* est palatalisé en *-ie* : *avien* 1265, 6 ; 1261, 3, etc... ; *avie* 88, 3, 4 ; 105, 4 ; *atendien* 1261, 1 ; *tenien* 91, 3, 4, 7, etc... ; *dizien* 91, 6, 7, etc... ; *devien* 91, 6, etc... ; *darien* 91, 9.

Consonnes. — Les consonnes initiales ou appuyées se maintiennent, à l'exception de *f*, qui est parfois affaiblie en *h* dans les noms propres : *Herrant* 1265, 20, 25 ; *Hormiella* 1265, 2, 20, 25 ; *Haro* 88, 2 ; 107, 9 ; *Huercanos* 86, 77 ; *Herrera* 106, 8, 10 ; *Marhoial* 94, 21 ; *Heguilaz* 88, 6 ; *Zuhigutia* 88, 11 ; *Zuhivarrutia* 88, 11 ; *Calahorra* 105, 26 ; et un nom commun : *herran* (*ferraginem) 1265, 17, 18 ; 94, 5, 13.

M. Menéndez Pidal[1] a déjà observé que cet affaiblissement précoce du *f* initial était fréquent dans la Haute-Rioja, et c'est sans doute une influence basque. Ce phénomène n'est constant ni pour l'ensemble des documents ni même à l'intérieur d'un même document, et nous trouvons les mêmes mots écrits avec un *f* ; *Calaforra* 86, 2, 4 ; 88, 4, etc. *Ferrando* 87, 2, 7 ; 91, 41 ; 95, 28 ; *Ferrera* 106, 3, 10 ; *Faro* 89, 10 ; 102, 2, 9 ; *Marfojal* 91, 33 ; *Ferrero* 92, 16.

Groupes de consonnes. — *ll, li* > *ź* : *fijos, passim* ; *mugier, passim.* Le graphie *g* indique nettement qu'il s'agit d'une consonne. Le *j* est une simple graphie[2] qui s'emploie après une suite de jambages ou un *i*, à la place du *i*.

bi > *ṷi* : *ruuio* 91, 34. Dans la *Vida de Santo Domingo de Silos*,

1. *Origenes*, p. 225.
2. G. Cirot, *La Vida de la Madre Santa Teresa* (Bibl. Romanica), Intr., p. xxxv.

nous trouvons au vers 463 : *Monte Ruyo*, *Monteruujo*. La forme moderne est *Monte Royo*.

di̯ > *i̯* ou s'amuit dans certains cas : *meyo* 1245, 9 ; 99, 7. *meatat* 1265, 16 ; 94, 14 ; *metad* 88, 7.

ct > *tś* : *fechura*, *fecho*, *passim*.

mb. — Le *b* maintenu dans le groupe *mb* est une caractéristique de la Rioja[1]. Le fait est à peu près constant lorsque le *b* est étymologique et sporadique lorsqu'il s'agit d'un *b* épenthétique entre *m* et *n*. Nous avons relevé quelques exemples de ce dernier cas : *sempnadura* 90, 3, 4 ; *nombre* 105, 6, 7 ; *connombrada* 94, 4. Étymologique : *ambos* 91, 3 ; 101, 14 ; *cambiar* 90, 2 ; 100, 2, 5 ; *lombo* 92, 11 ; *Lombiello* 92, 10 ; *cambo* 1265, 12.

Morphologie

Article. — Un trait constant est l'assimilation de *l* à *n* dans le groupe *nl* > *en la* : *enna* 1265, 13 ; 91, 6, etc... ; *en los* > *ennos* 91, 5, etc. Ce fait très connu a été souvent signalé ; il est aujourd'hui resté seulement en Léonais, mais était, à cette époque, courant en Aragon.

Pronoms personnels. — On trouve le *pronom elli* pour *él* (pronom sujet, 3e personne) 91, 13, et le pronom personnel atone *li*, *lis* pour *le*, *les* : *li* 91, 24, etc..., *lis* 91, 4, 13, 16, etc... La forme est constante dans tous nos documents ; on ne trouve pas un seul exemple de *le* ou de *les*. C'est une forme caractéristique de la Haute-Rioja qui en cela s'apparente à l'Aragonais[2].

Il faut remarquer la forme curieuse *soltólillas* 92, 27, qui est aussi un aragonisme.

Pronoms démonstratifs. — On trouve pour *este*, *estos* des formes en -*i* : *esti* 1265, 8, 32 ; 91, 12, etc... ; *estis* 1265, 35, etc...

Pronoms possessifs. — On trouve un seul exemple du pluriel *lur* 85, 1, fréquent en Aragon au XIIIe siècle.

Pronoms relatifs. — On trouve le relatif *qui* 89, 16 ; 91, 15, avec la valeur de *quien*, dans les deux cas il est régime indirect.

Qual, 91, 13, adjectif, a une valeur indéfinie et est l'équivalent de *cualquier*.

1. *Origenes*, p. 295.
2. Pidal, *Origenes*, parag. 66, 3.

Nous relevons aussi l'indéfini *quiquier* 1265, 5 ; 91, 15, qui est l'équivalent du français *quiconque*, et l'indéfini *misme* 104, 5, 25, 28, pour *mismo*.

Conjugaison. — Nos chartes sont d'une extrême pauvreté en formes verbales. Nous relevons deux exemples de prétérits forts dont la première personne est terminée en *-i* au lieu de *-e* (à rapprocher des formes pronominales en *-i*) : *oui* 98, 6 ; *fizi* 98, 10. A la troisième personne du prétérit, nous relevons *ffiego* 1261, 7 (*fizo*). Dans la charte 1265, la première personne de l'imparfait du subjonctif est : *ovies* 1265, 5.

Nous relevons deux participes passés faibles, où les terminaisons en *-udo* prévalent sur celles en *-ido* : *tenuda* 86, 12 ; *venudo* 86, 13.

Adverbes. — L'adverbe de lieu latin *inde*, *deinde*, est maintenu : *ende* 1265, 6 ; *desende* 1265, 32.

Prépositions. — La préposition *ad* a un emploi beaucoup plus étendu que dans la langue moderne : *valeduera e firme* ad *ambas las partidas* 91, 2 ; *que anden* ad *dela e della part* 96, 29 ; *que fizieron* ad *el* 92, 27 ; *pieza hat* (= ad) *Corenes* 1265, 10.

* * *

Si nous comparons l'état linguistique de nos documents avec les dépouillements faits par M. Menéndez Pidal[1] dans les *Glosas Emilianenses* du xe siècle, nous voyons que la langue s'est sensiblement castillanisée. Les aragonismes suivants constants dans l'ancienne langue ont disparu :

i̥, *ll* > *ź* : *fiyo* > *figo*.

Le groupe latin *ct* > *it* dans les gloses est passé à *ĉ feitas* > *fechas*.

Ces deux phénomènes n'ont pas eu lieu d'une façon aussi définitive, à cette époque, dans les documents de la Basse-Rioja. On trouve encore des formes comme *feito* 115, 5 ; *dereito* 119, 4 ; et aussi les formes : *muler* 121, 4 ; *filo* 116, 3, 4 ; *milore* 116, 8.

Par contre, deux traits importants relevés dans notre étude ne se retrouvent pas dans les chartes de la Basse-Rioja : 1° la chute du *f* initial n'est jamais constatée ; 2° les formes du pronom per-

1. *Origenes*, p. 496 et 497.

sonnel en *li* et *lis* et le démonstratif *esti* n'apparaissent pas dans les chartes de la Basse-Rioja.

On voit donc qu'au XIII[e] siècle la patrie de Berceo possédait un dialecte caractérisé, encore différent du castillan présentant des caractères navarro-aragonais, sans pour cela se confondre avec le dialecte de la Basse-Rioja[1].

SUZANNE DOBELMANN,
Ancien membre
de l'École des Hautes-Études hispaniques.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

1261. — Pazuengos.

Vente par Ferrand Diaz et sa femme Millia à l'abbé et au couvent de San Millán de toutes leurs possessions sises à Pazuengos[2].

Archivo histórico. — Fonds de Logroño, liasse II, San Millán de la Cogolla, n° 101.)

Conoscuda cosa sea a todos los om*n*es q*ue* esta carta viere*n* *et* oyere*n*, como yo do*n* Pero Guzma*n* ||[2] adelantado mayor en Castiella ffuy en Pazuengos el dia q*ue* Fferra*n*do Diaz de Pazue*n*gos e ||[3] sa mugier don*n*a Millia ve*n*dieron al abb*a*t de Sant Milla*n* e al conve*n*to q*ua*nto que avie*n* en ||[4] Pazuengos casas y h*er*edamie*n*tos en mo*n*te y en fue*n*te e qua*n*to ellos avie*n* e atendie*n* auer ||[5] en Pazuengos y en todos su t*er*mino por dozie*n*tos .M^or^. etfueron d'ellos bie*n* pagados e yo ||[6] por rruego del abb*a*t e del conve*n*to de Sant Milla*n* do mi carta seellada co*n* mio seyello ||[7] al abb*a*t e al conve*n*to de Sant Milla*n*, en testimonis d'este ffecho. Dada en Pazue*n*gos .VI. dias de junio. Do*n* Gonçalo la ffiego ||[8] por ma*n*dado de do*n* Pero Guzma*n*. E*n* era de mill*e* e dozientos e nouenta e nueue annos.

1265. — Pazuengos

Vente par Dona Millia et ses fils à l'abbé et au monastère de San Millán de tout ce qu'ils possèdent au village de Pazuengos pour six cents maravedis.

(Archivo histórico. — Fonds de Logroño, liasse II, San Millán de la Cogolla, n° 102.)

Anno ab incarnacione Domini .M° CC° LX° V°. era MCCCIII, el postremo dia de mayo, la d*omi*nica de la T*ri*nitat. Fueron en ||[2] Pa-

1. Pour se renseigner sur les vicissitudes politiques de la Haute et Basse-Rioja et sur leurs affinités les provinces voisines, voir *Documentos linguísticos*, p. 107 à 115, et *Orígenes*, p. 494 et 495.

2. *Pazuengos*, du côté de Santo Domingo de la Calzada.

zuengos el abbat do*n* Joh*an* Sanchez, abbat de S*an*ta M*ari*a de Baluanera *et* do*n* Ferra*n*t Munnoz de Hormiella, do*n* Joh*an*, abbat de Oiacastro ||3, sacados alcaldes de Don*n*a Milia *et* de sus fijos del un cabo, del otro del abbat e del convento de Sa*n*t Milla*n*, q*ua*ndo vendiero*n* ||4 don*n*a Milia de Hermas, mug*er* q*ue* fue de don Fferra*n*do Diaz, por si y por sus fijos *et* Fer*rando* Ferrez, fijo de Ferra*n*do Diaz *et* de don*n*a Milia ||5, por si et por sus h*er*manos *et* por quiq*ui*er q*ue* jo voz ouies de dema*n*dar q*ue* vendiero*n* al abb*at et* al co*n*uento de Sa*n*t Milla*n* q*uan*to ellos ||6 auie*n* en la villa de Pazuengos casas y heredamie*n*to, mo*n*tes *et* fue*n*tes, entradas y salidas, verde y seco *et* quanto ellos auien ||7 en la villa de Pazuengos y en todos sus t*er*minos y esp*er*aua ende auer, por .vi. cientos maravediles, los. CC. por la mea fechura 8|| de las casas e los .CCCC. por el h*er*edamiento y esti es el h*er*edamie*n*to q*ue* uendiero*n* don*n*a Milia *et* sus fijos a los sobredichos ||9 abb*at et* al conue*n*to de Sa*n*t Milla*n*, el meyo solar del Manzano *et* de los Hoyales una pieza. et del Lombrello ||10 otra, e otra de la Cabeçuela, e otro pedaço de Viagray, e la pieça hat Corenes, e otra pieça Corsonio gra*n*t, ||11 e otra pieça cabo la de Mariblasco e otra en el Mostaro, e otra cabo el Rebollo e otra en Fuentẽfria, e otra ||12 en el Espino, e otra en el Mayello, e otra en el Heruela, e otra en el Cambo, e otra en Soua Molinos, e otra ||13 en el Pedregal, e otra cabo el Tormo, e otra cabo Joh*an* Diago e lo q*ue* compro en Q*ui*nnones del conceio en*n*a ||14 Carrasquerra otra pieça sola carrera, e un pedaço en el Vallejuelo, e otro pedaço sobre la fuente, e del ||15 heredamiento de Çiruen*n*a en Somo Ualde coreseda une pieça, e otra en Sa*n*t Q*ui*liz, e otra en el Majuelo, ||16 *et* la meatat de Somo Molinos, e el Varto de la Mediavilla, e otra pieça cabo Joh*an*, dezmari Ferra*n*do, e el ||17 solar de los palaçios vieios e el otro solar de los palaçios nuevos co*n* toda su herran *et* con toda su cohita, ||18 e el linareio que esta cabo el palaçio nuevo, e otra herra*n* tras casa demari Galindo, e d'esto diero*n* por ||19 fiadores don*n*a Milia *et* sus fijos, al abb*at et* al co*n*ue*n*to de Sa*n*t Millia*n*, a Roy Diaz fide deo, Roy Diaz de Roias ||20 et a don Andreo de Bonadiella *et* a Herra*n*t Mun*n*oz de Hormiella *et* a su fijo Sanch*ez* Ferr*ez*. D'esto son ||21 testigos rogados de amballas pa*r*tes q*ue* lo uiero*n et* q*ue* lo oyero*n* : do*n* Joh*an* Sanchez abb*at* de Balvan*n*a ; de monges de Balvan*n*a ||22 : do*n* Pascual et Pascual Garcia ; de cauallos : do*n* Sanch*ez* Gonçalez merino de Burueua *et* de Rioia e Lopez ||23 Pariz de Hormeloia ; de clerigos missa cantanos : do*n* Pascual de Ciruen*n*a e don Miguel abbat, e .I. alcalde don Joha*n* Pariz ||24 de Madriz, e do*n* Joh*an*, abbat d'Oiacastro, cl*er*igo missa cantano, e Domingo coro de Cordoui*n*, preste, de escuderos ||25 : Herra*n*t Mun*n*oz de Hormiella, Johan Paris d'Alviz, vezino de Nagera, e Pero Munnoz de Bonadiella, Gonçalo ||26 Royz, fide Rodric Alvarez de Santurdi, P*er*o Garciez d'Açofra *et* Joh*an* Ortiz, de Camp*r*oui*n*, Domi*ngo*, abbat missa cantano ; ||27 diaconos : Domi*ngo* abbat, Domi*ngo* Uyuan*n*es alcalde de

Çiruenn*a*, P*e*ro Mun*noz*, su cun*n*ado, Domingo ||[28] fide Domi*ngo* Fortu*m*, de Saja Çaharra, Johan Mun*noz* e Domi*n*go Aparicio, de Nanga, Johan de Tricio de ||[29] Santurdeio, Sanchez Mun*n*oz e Johan Mun*n*oz, Sanchez Pariz, escud*er*o de Samaniego fijo de don Pero Ortiz de Legarda, Pero Jostez ||[30] de Pazue*n*gos, Domi*ngo* abbat, cl*e*rigo missa cantano, de lauradores, Domi*n*go Sanchon et Mico Mengacho, ||[31] Pascual de Gomisgrande, P*e*ro M*unnoz*, Gomiz, fide Aparicia et su ermano Peydro, Sanch*e*z, el jurado Domingo ||[32] abbat, fide do*n* Mun*n*io e desende al conceio de Pazu*e*ngos q*ue* lo uiero*n* e que l'oyero*n*. Esti pleyto fue puesto ||[33] *et* con*n*oçido ante el alcalde de Romeo P*a*riz de Na*n*ga en Ciruenna, el dia de Sa*n*ta Cruz .III. dias andados de mayo ||[34] *et* depues lo afirmaro*n* el abb*a*t y el co*n*uento el postremer dia de mayo co*n* don*n*a Milia *et* co*n* sus fijos ante todos ||[35] estis omnes buenos assi como sobre dicho es.

DRAMATIC LITERATURE

OF THE SPANISH AND PORTUGUESE JEWS OF AMSTERDAM

IN THE XVII[th] AND XVIII[th] CENTURIES[1]

I

Introduction

1. — Establishment of the Spanish and Portuguese Jews in Holland

It is impossible not to go back to the events which have called the Jews to the soil of the Netherlands. Following the capture of Jerusalem by the Romans, a number of Jewish families established themselves in Spain. There they found traces of ancient establishments formed from times immemorial by their ancestors[2]. The fact that there exists quite a number of striking traits of resemblance between Spain and Palestine undoubtedly had given impetus to the fugitives to take root in the Iberian Peninsula. The condition of the Spanish Jews differed notably from the situation which they had had to undergo in other Christian countries during the Middle Ages ; under this happy Iberian sky they continued to cultivate the sciences, the letters and the arts[3]. Their highly developed intelligence gave them a real superiority over the other inhabitants of Europe. The rabbinical writtings of the time served, in this age of barbarism, to preserve a few pages of

1. Submitted in partial fulfillment of the requirements for the degree of Master of Arts in the Faculty of Philosophy, Columbia University (January, 1935).

2. According to some historians (Adolfo de Castro, *Historia de los Judios en España*. Cadiz, 1847, p. 10) there existed a synagogue in Toledo even before the destruction of the second temple. Cf. José Amador de los Rios, *Historia social, politica y religiosa de los Judios en España y Portugal*. Madrid, 1876, I, p. 55 ; Ishaak Cardoso, *Excelencias de los Hebreos*. Amsterdam, 1679, 1[a]. excellencia, p. 17, col. 2.

3. The Jews of Spain enjoyed entire toleration, the friendly countenance of the reigning kings, and a ready access to the fountains of knowledge which sent forth their streams from the Arabian universities of Cordoba and Toledo. Spain to them became another Palestine.

the ancient philosophers as well as a number of literary monuments of antiquity. It is thus that these Jews reached in Spain a degree of attainment which they could have never pretended in any other Christian country.

The conquest of Spain by the Arabs ameliorated the condition of the Jews living in that country. Not only were they to be found throughout the Peninsula exercising with success the medical science and giving themselves to financial enterprises, they were also protected by the caliphates and given positions of trust in the government. They exercised all of these functions with great skill.

Even in the Christian kingdoms which were being formed in the Peninsula during the « Reconquista » the Jews obtained certain privileges. However, little by little the wind of persecution blew on the Jews from all sides of Christendon. The conditions of this unfortunate people in the different nations of Europe during the Middle Ages is already known. Covered with a legal cloak of ignominy, separated from the other classes of the population by injurious decrees, the Jewish race all over Europe bought the right to live with a price of intolerable sacrifices.

Spain could not escape the influence of these religious hatreds[1]. Intoxicated by their triumphant conquests, and aided by the Inquisition Ferdinand and Isabel decided that the Spanish soil would no longer be stained with the presence of men who did not profess the Catholic religion. Accordingly, on March 30, 1492, in the historic rooms of the Alhambra, the decree of expulsion was signed[2]. When the day of the great dispersion arrived, a large army of people assembled from various provinces : men, women, children, took the way of exile leaving behind their fortunes and the land where they had resided for centuries.

Expelled from the Spanish land the Jews embarked from va-

1. Many massacres occurred in Spain at various invervals but that of 1391 seems to be without parallel in history. Many accounts of these persecutions have been published in the *Boletin de la Academia de la Historia.* Madrid, VIII, p. 439-466 ; IX, p. 294-312 ; XXXVI, p. 489-494. See also, Pedro López de Ayala, *Crónica de los reyes de Castilla.* Madrid, 1779-1780, II, p. 371.

2. This edict of expulsion is printed in full in the following works : Adolfo de Castro, *Historia...*, p. 134-136 ; Amador de los Rios, *Historia...*, III, p. 608 ; J. Mendes dos Remedios, *Os Judeus Portugueses em Amsterdam.* Coimbra, 1911, Appendix.

rious parts of the Peneinsula for Italy, Morocco and Turkey. A fleet of twenty ships brought many of these families to Algeria, in the city of Oran, where many of the descendants of these Spanish Jews still live. The greatest number, however, went to Portugal, which offered them a climate similar to that of Spain, almost the same language and a certain similarity of habits. Previously the Jews had enjoyed the hospitality of old Lusitania. Some had reached very high positions in the government. They had also rendered many services to the country by spreading the first knowledge of philosophy, botany, medicine and especially cosmography. They had aided the Portuguese in the discovery of the West Indies[1]. In spite of all these services, however, the Jews who came to Portugal were not better of than those in Spain.

The accession of Emmanuel to the throne of Portugal in 1495, seemed to have bettered the condition of the Jews for a while : the new king freed those whom his predecessor had condemned to slavery[2]. But the hopes which the Jews of Spain pinned on the new sovereign were of short duration. A question of marriage and the influence of Spain changed Emmanuel's politics completely[3]. In December 1496, a decree ordered all the Jews and Moors who would not embrace the Catholic Religion to leave the country. This order was applied not only to Spanish Jews but also to those Jewish families who had lived on Portuguese soil from time immemorial. A day was set for their exodus ; and after that date all

1. When Vasco de Gama and many other discoverers left Portugal in search of a new route to the Indies, it was the Jews Abraham de Beja and Joseph Zapatero de Lamego who gave king John an accurate description of the Persian Gulf and of the Red Sea, and from their information he was induced to expect a passage to India along the opposite coast of Africa. Cf. J. Mendes dos Remedios, *Os Judeus em Portugal.* Coimbra, 1895, I, p. 248 ; *Jewish Encyclopedia.* New-York, 1904, X, p. 138, sub voce : « Portugal. »

2. J. Mendes dos Remedios, *Judeus em Portugal*, I, p. 276 ; H. E. Lindo, *History of the Jews in Spain and Portugal.* London, 1848, p. 323 ; J. Lucio d'Azevedo, *Historia dos Christãos Novos Portuguezes.* Lisboa, 1922, p. 23 ; *Jewish Encyclopedia*, X, p. 139, art. : « Portugal. »

3. Emmanuel married the daughter of Ferdinand and Isabel and was driven by entreaties and reproaches to suppress Judaism and Mohammedanism within his dominions at any cost. In fact, the decision to expel the Jews was arrived at after Isabel wrote to him to the effect that « she would not enter Portugal until the land was cleaned of Jews, and that their daughter should wed with no one who harboured the enemies of the cross of Christ ». Cf. J. Mendes dos Remedios. *Judeus em Portugal*, I, p. 331 ; James Finn, *Sephardim, or the History of the Jews in Spain and Portugal.* London, 1828, p. 424 ; Ferdinand Denis, *Portugal.* Paris, 1846, p. 165 ; William Prescott, *History of Ferdinand and Isabel the Catholic*, 10th edit. New-York, 1845-1846, II, p. 55.

the Jews living in Portugal would lose their liberty. The destinies of Spain and Portugal have changed somewhat since that time ; these two powerful nations, where, as Charles V of Spain used to say, « the sun never set », saw their merchant marine, their commerce as well as their political influence waning. A number of Spanish and Portuguese historians traced this downfall to the expulsion of the Jews. « By depriving themselves of the help of such useful and industrial subjects », they claim, « Spain and Portugal have condemned themselves to the point where they are unable to reap the harvest that the discoveries in the new world would have brought them[1] ». One does not believe in history to the absolute theories : if the facts seem simple enough, the causes are very complex ; but it is impossible to deny that the expulsion of the Jews has not been a moral loss for the two countries as well as a reason for their loss of power[2]. In 1854, in Amsterdam, the young monarch of Portugal publicly condemned, in a Synagogue of Portuguese Jews, the impolitic conduct of his predecessors who, in an age of ignorance and fanaticism had volontarily retrenched from their states one of their most important sources of public revenue.

The situation of the Jews of Amsterdam deserves our attention. There are no documents to prove that there were Jews in Amsterdam before the last half of the xvith century, The persecuted Maranos of Spain and Portugal went to the south of the Netherlands, or what is now known as Belgium. In 1549, the city of Antwerp expelled the Jews and prohibited the immigration of the new Christians. So long as the United Provinces were under Spanish rule, intolerance was the law. Under the reign of Charles V. many laws were passed which prohibited the Spanish Jews from staying unless they had lived in the country for at least six years. Not even those who had been baptized in Portu-

1. The Spanish chronicler Zurita who narrated the history of king Ferdinand the Catholic says : « Fueron de parecer muchos que el rey hacía hierro en querer echar de sus tierras gentes tan provechosa y grangera, estando tan acrecentada en sus reinos, asi en el número y crédito, como en la industria de enriquecerse. Y decian tambien que mas esperanza se podia tener de su conversion de jándolos estar, que echándolos, principalmente de los que fueron a vivir entre enfieles. »

2. Adolfo de Castro, *Historia*, p. 166 and 170 ; Mario Mendes Bejarano, *Histoire de la Juiverie de Séville*. Madrid, 1922, p. 158 and 270 ; William Prescott, *op. cit.*, II, p. 138 ; *Jewish Encyclopedia*. New-York, 1904, XI, p. 501, sub voce : « Spain ».

gal were excepted, for they were suspected of being better Jews than Christians[1].

In 1579, the Union of Utrecht proclaimed freedom of religious worship and thus the Portuguese maranos, fixing their hope in Amsterdam[2], constituted the Jewish community of Holland. It was in 1593, that the first group landed there. At first they called themselves Christians, and for a certain length of time they continued to lead the double life they had led in Spain[3]. Among the first immigrants were Manuel Lopes Pereira, his sister María Nuñez and his uncle Miguel Lopes[4]. On their way to Amsterdam, they were captured by an English cruiser[5] who took them to London. And when they made a second attempt to set sail for Amsterdam again, a tempest washed them away to the shores of Emden[6]. It was then that Rabbi Moses Uri-Levi came to their assistance by supplying them with provisions for the continuation of their trip to Amsterdam[7]. Later on he joined them and received them into the Jewish religion again.

Shortly afterwards other Jews came from Toledo, Seville, Madrid, Barcelona and Portugal. There were merchants, diplomats, university professors, all Sephardic Jews who were escaping from the Inquisition. There were also Agustinian, Franciscan, and Dominican monks who were coming back to the Jewish religion. To this group belonged Orobio de Castro, the famous physician and historian of the eighteenth century[8].

1. J. Lucio d'Azevedo, *Judeus Portugueses na dispersão*, in *Revista da Historia*. Lisboa, 1915, III, p. 6 ; Jacob Hendrik Koenen, *Geschiedenis der Joden in Nederland, utgegeven door het Provincial Utrechtsche Genootschap van Kunsten en Wetenschappen*. Utrecht, 1843, p. 128-129.

2. *Archives israélites*. Paris, 1881, LXII, p. 78.

3. J. Lucio d'Azevedo, *Judeus na dispersão*, p. 6 ; Id., *Historia dos Christãos Novos Portugueses*. Lisboa, 1922, p. 124.

4. Cecil Roth, *The History of the Marranos*. Philadelphia, 1932, p. 240 ; *Archives israélites*. Paris, 1881, LXII, p. 78.

5. England at this time allied with the Flamands against Spain, had surroundered the seas with armed ships in order to chase all Spanish-Portuguese ships, boats, etc. The Spanish navy could no longer protect its citizens, especially since she lost the Invincible Armada, thus leaving Philip II without a navy.

6. Ernest David, *Amsterdam* (in *Ar. Isr.*, 1881, LXII, p. 85).

7. Cecil Roth, *op. cit.*, p. 241. In the book of Chatzky (on Spinoza) we find a very interesting document which describes in terms half pathetic half picturesque the arrival of the first Marrano ships in Holland. Cf. also J. Mendes dos Remedios, *Os Judeus Portugueses em Amsterdam*, p. 185 ; *Archives israélites*. Paris, 1842, III, p. 438.

8. H. E. Lindo, *The History of the Jews of Spain and Portugal*. London, 1848, p. 375 ; *La Gaceta Literaria*. Madrid, March 15, 1931.

Graetz, the historian par excellence of the Jews, describes the condition of the Jews in Amsterdam very enthusiastically as follows : « Amsterdam », he writes, « the Venice of the North, was at the beginning of the 17th century a new center for the Jews. They called it, with justice, their New Jerusalem, the city becoming with the time, a solid ark in the new deluge. »

Amsterdam had very good reasons to felicitate itself for the reception made to the Jews. Holland, at that time, was a very poor region, consequently, the commercial sharpness of the Spanish and Portuguese marranos was not to be disdained. In many cases they had succeeded in smuggling away precious stones and money. They took part in the development of the merchant marine as well as the increase of business [1]. According to Cecil Roth [2], the greatest period of Dutch prosperity coincided with the period of the Marrano immigration and activity. The city became wealthy not only in money but also in intellectual pursuits.

The various institutions and praying establishments were well protected by the government. The Portuguese community of Amsterdam established the first cemetery in Groede, in 1602. In April 1614 they obtained a second one in Ouderkerk [3], on the Amstel, which is still in use.

Religious practices were permitted by the magistrates of the city. During the contests between the two parties : the Remonstrants or Armenians and Contra-Remonstrants or Gomarites, frequent references were made to the religious liberty which the Jews enjoyed. It was for this reason that the States General nominated a commission for the purpose of drawing up statutes relative to the Jews (1615). A city decree dated Nov, 8, 1616, forbade them to speak in public against the Christian religion or to publish anything against it. Mixed marriages between Christians and Jews were also forbidden. At the same time, a new form of oath, written in Spanish, was drafted especially for them. In 1619, every city was empowered to regulate the Jewish settle-

1. A. Rodríguez-Villa, *Los Judíos españoles y portugueses en el siglo XVII*, in *Boletín Academia de la Historia*. Madrid, 1906, XLIX, p. 89.

2. *Op. cit.*, p. 241 ; Mendes dos Remedios, *Judeus em Portugal*, I, p. 336-342.

3. Cecil Roth, *op. cit.*, p. 242 ; Henry Graetz, *History of the Jews*. Philadelphia, 1895, IV, p. 524.

ment at will[1]. Minor communities were formed in the course of time at the Hague, Rotterdam, Maarsen, and one or two other places. That of Amsterdam, however, remained unquestionably supreme[2].

Religious establishments. — During 1596, the Jews used the home of D. Samuel Palache, Moroccan ambassador to the Netherlands, as a place of worship. Later on they built a temple which was called « Beth Jaacob », after the name of its founder, Jacob Tirado[3]. Moses Uri-Levi preached in German, and his son, Aaron ha-Levi (born in 1578), translated the sermons into Spanish[4]. The oldest date to be found concerning the settlement of the Portuguese Jews in Amsterdam is that of November 28, 1598, which records the mariage of Manuel Lopes Homen with his cousin Maria Nuñes[5].

Little by little the depressed community prospered with the arrival of the refugees from Portugal and Southern France. In 1608, another synagogue, « Neve Shalom » (House of Peace) was opened by Isaac Franco Medeiros. One of the first rabbis of this congregation was Menasseh ben Israel, the courageous lawyer of his correligionists who transacted with Crownwell the readmission of the Jews to England[6].

After enjoying a peaceful existence for a period of two years, the congregation « Neve Shalom » was perturbed by dissensions amongst its members[7]. A great number of them withdrew under

1. *Jewish Encyclopedia*, sub. voce : « Amsterdam » ; *Archives israélites*, 1881, XLII, p. 96. As the Netherlands had rallied to Calvinism the Jews escaped the restrictive laws so vigorously promoted in Catholic lands.

2. Rabbi Frances, a Sephardic Jew of Salonicca, who is now spiritual leader of the Spanish and Portuguese community of Amsterdam, has recently informed the writer that the Sephardic population of Holland is greatly diminished. There are today no more than 4500 Sephardic Jews among whom are found however many artists, painters, and people who hold responsible positions with the government.

3. The following lines indicate the esteem under which J. Tirado was held :

« La primer synagoga Amstelodama,
Fundada fué del grand Jacob Tirado
Qué por su nombre, Bet Jahacob la vama
Y per el pueblo de Jacob sacrado. »

4. J. Mendes dos Remedios, *Judeus Portug. em Amsterdam*, p. 9.

5. Cecil Roth, *op. cit.*, p. 240.

6. J. Mendes dos Remedios, *Judeus em Port.*, p. 13.

7. Kayserling contends that the second synagogue was built because the first one was too small for the attendants and also because at that time conflicts of opinion

the leadership of David Bento Osorio, and founded a third synagogue which was called « Beth Israel » (House of Israel) (1618). The chief rabbis of this congregation were David Pardo, Samuel Tardiola, and Isaac Aboab da Fonseca[1].

In the first quarter of the seventeenth century the Spanish and Portuguese Jews tried to establish peace among the various existing congregations. After numerous conferences, the three synagogues were consolidated in 1638. The « Beth Jacob » synagogue was sold, « Beth Israel » was transformed into a « Talmud Torah », and « Neve Shalom » was retained as the common place for worship. A constitution of forty-two articles, which had received the sanction of the city authorities, was drafted in this synagogue[2], in order to preserve the union[3].

A period of tranquility and progress was now in sight. The congregation became a focus for the convergence of all the literary and scientific activities of Judaism.

The study of the monuments of this activity will be considered in a different chapter. The task is full of difficulties, especially, since neither in Portugal nor in Spain, it is believed, has it been given due attention. The histories of Spanish Literature do not mention any of these Marranos, except one, the poet Mose Pinto Delgado who sang in Castillan verse his tribulations and those of his race with profound sentiment. The spirit of ancient Spanish Jewish poetry which animates his strophes, breathe equally in the production of the first Marranos of Holland. The sufferings of Israel, in general, the expulsion of the Jews from Spain, the martyrdom of the Marranos under the Inquisition, all these things form the invariable but tragic theme of such poets as Jacob Belmonte, Rehuel Jeshurun (Paul de Pina), David Yeshurun, who described in fiery terms the atrocious death of a Franciscan monk, Diego de la Asuncão, because he returned to Judaism.

existed between the members. Cf. *Un conflict de la communauté hispano-portugaise d'Amsterdam, ses conséquences*, in *Revue des Études juives*. Paris, 1901, LXIII, p. 275.

1. J. Mendes dos Remedios, *Judeus em Port.*, p. 13.

2. « Ascamoth pelas quaes sera governado o Kahal Kados de Talmud Tora de Amsterdam, que Deus augmente, recopiladas e recolhidas de todas as que havia na Nacão. » For a complete account of these laws see J. Mendes dos Remedios, *Judeus Port. em Amsterdam*, p. 189-192.

3. In the 17th century the Jews of Holland possessed five (5) public synagogues : three in Amsterdam, one at the Hague, and another at Rotterdam.

This study, therefore, deserves attention for good reasons, and particularly so because it reflects — and translates — the general trend of the development and the influence of the Middle Ages. Furthermore, it means an expansion of a peninsular movement. The Jews are not Dutch[1] even though this wonderful country in the North has been their cradle; they are exiles who manifest always a special interest in the mother country; who follow from far away its development and take pride in their origin as if they constituted an aristocracy all their own within the Jewish race. If at times their writings are bitter against the mother country, they should be taken as an ephemeral expression of sorrow and despair which was caused by the violence with which they had been treated. If Menasseh ben Israel, when receiving Prince Frederic Henry of Orange in the synagogue of Amsterdam, told him in the name of the Community, that the Jews recognized Holland and no longer Spain and Portugal as their country, the learned rabbi wished, without doubt, to express the gratitude that his own people owed to a prince whose victorious armies protected and sheltered[2]. Aside from these manifestations of justified resentment, the peninsular Jews considered themselves in a foreign country, and all their affection went to their distant and « descarada patria ». Even today, one finds vestiges of this sentiment in the prayers which are recited everyday in the Temples[3].

While gathering information some years after the expulsion of the Jews from Spain, Gonzale de Illescas, inserted, in his book « Historia Pontifical », published in Barcelona in 1602, a passage which merits repetition here : « Llevaron de acá nuestra lengua, y todavía la guardan y usan della de buena gana, y es cierto que en

1. This fact is no longer true today, for the « Dutch Jew is and feels himself first a Dutchman ». Cf. *Final Report of the Reconstruction Unit of the National Council of Jewish Women, delivered before the Executive Committee in Boston*, November 27, 1921, p. 13.

2. « Não ja a Portugal e Espanha, más a Hollanda por patria conhecemos. Nao ja os Reys de Castella, ou Lusitania, mas os Nobilissimos Estados, e a Vossa Serenissima Atteza (de cuyas felices e victoriosas armas somos protegidos e amparados), reconhecemos por Senhores. » Cf. Menasseh Ben Israel, *Gratulacão de Manasseh ben Israel em nome de sua nacão, recitada em Amsterdam aos XXII de Mayo de 5402*, p. 7), cited by J. Mendes dos Remedios, *Os Judeus Port. em Amsterdam*. Coimbra, 1911, p. 80.

3. Meyer Kayserling, *Biblioteca Española-Portugeza-Judaica*. Dictionnaire bibliographique des auteurs juifs, de leurs ouvrages espagnols et portugais, et des œuvres sur et contre les Juifs et le judaïsme. Avec un aperçu sur la littérature des Juifs espagnols et une collection des proverbes espagnols. Strassbourg, 1890, p. xxi.

las ciudades de Salonica, Constantinople y en el Cairo y en otras ciudades de contratación y en Venecia no compran, ni venden, ni negocian en otra lengua, sino en español. Y yo conocí en Venecia judíos de Salonica hartos que hablaban castellano, con ser bien mozos, tan bien y mejor que yo. »

URIEL ACOSTA. — There were two different currents among the Jews in Amsterdam during the early period of their establishment. The ones who had suffered and escaped the pyres of the Inquisition, applied themselves to the cultivation of a literature which was a mixture of Spanish romanticism, religious mysticism, talmudic severity and a violent fanaticism[1]. The others, forced during generations to simulate a religion which they hated and attracted by the study of the Bible, suffered in silence the bitter disappointment from the lack of liberty in the community, or revolted against the synagogue.

Of the literary productions of the Peninsular Jews of Amsterdam, first place must be given to the religious works published with a double object : to strenghten the faith of the correligionists, and to defend judaism and jewish dogmas from whatever attacks they endured from the outside. The most violent attacks came, however, from the midst of their own community, for the terrible punishment and the tragic destiny of Uriel da Costa[2] show very definitely that intolerance is common to all religions and sects. Not without shedding some tears can any one read in the « Exemplar humanae vitae — Specimen of a human life » the story of his misfortunes, a violent accusation against his correligionists, written a few hours before dying[3].

Space does not permit the reproduction of this auto-biography, this passionate diatribe against the fanaticism of the Rabbis, which is so simple and so tragic, but one can recommend the perusing of at least one chapter, « el penúltimo acto de la tragedia » which the erudite Marcelino Menendez Pelayo[4] has so ably translated.

1. Gustav Karpeles, *Geschichte der Judischen Literatur.* Berlin, 1886, p. 948.
2. J. Mendes dos Remedios, *Judeus Port. em Amsterdam*, p. 157 et suiv.
3. Gutzkow has turned this story into a drama which still finds place in European repertories. Cf. James Finn, *Sephardim or the History of the Jews in Spain and Portugal.* London, 1828, p. 448.
4. *Historia de los Heterodoxos Españoles.* Madrid, 1880, II, p. 602-605.

Against Uriel da Costa who denied the immortality of the soul, a physician, Samuel da Silva, already known for a translation of the *Tratado de la Teshuvah* of Maimonides, published his book *Tratado da immortalidade da Alma*, Amsterdam, 1623, which the non-conformist answered in his *Examen das Tradicoens Phariseas conferidas com a Ley escrita por Uriel Jurista Hebreo com reposta a um Semuel da Silva, seu falso calumniador*, Amsterdam, 1624.

BENEDICT DE SPINOZA. — A few years later, in this same community at Amsterdam, another child of the ghetto had to endure the fanaticism of the Rabbis. His name was Spinoza « the greatest of modern philosophers[1] » and the favorite student of the synagogue. But fortunately Spinoza who was firmer of spirit than poor Uriel Acosta, did not have that same aggressive passion. Condemned by the Synagogue[2] he did not struggle against it. He preferred to leave Amsterdam. No doubt the Jews would have caused him endless annoyance had he remained there, for his famous work[3] strikes at the very heart of Israel's religion : the Divinity conceived as a person solely preoccupied by our human affairs. Spinoza was called the « Saint of rationalism[4] ».

Perhaps Menasseh ben Israel[5], spiritual head of the whole Amsterdam community of the Jews, could have found some conciliatory formula within which both the synagogue and the philosopher might have found room to live in mutual peace ; but the great rabbi was then in London, seeking to persuade Cromwell to open England to the Jews. Fate had written that Spinoza should belong to the world.

It is astonishing that, in the Jewish community of Amsterdam which was the most enlightened center of Europe, the philosophy of Spinoza did not enlist any disciples save with rare exceptions[6]

1. Ernest Renan, *Spinoza*. La Haye, 1877, p. 7 ; J. Lagneau, *Quelques notes sur Spinoza*, in *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1895, III, p. 380.

2. The formula of excommunication of Spinoza by the Synagogue is very precisely accounted for in Willis : *Benedict de Spinoza*. London, 1870, p. 34-35.

3. *Ethics*.

4. New York *Times*, December 5, 1926, art. : « Spinoza. »

5. As suggested by Israel Abrahams, art. Jews, *Encyclopedia Brit.* Renan (*op. cit.*, p. 10-11) makes this comment : « Il y a dix-huit cent cinquante ans, la synagogue déclara séducteur celui qui devait faire la fortune sans égale des maximes de la synagogue. Et l'Église chrétienne, combien de fois n'a-t-elle pas chassé de son sein ceux qui devaient lui faire le plus d'honneur? »

6. Balthasar Orobio de Castro was professor of Philosophy at Salamanca. After

but was met with the thunders of the synagogue and a number of antagonistic critics. He was called a dead dog, a prince of atheists. « Maledictus » was bestowed on him as a sobriquet[1].

According to P. Fidel Fita[2], the answer which Spinoza sent to the synagogue, when he was excommunicated, was written in Spanish and was entitled : *Apología para justificarse de su abdicación de la sinagoga.* This, unfortunately, has been lost or remains inedited in manuscript form somewhere.

Many hundreds of critical works have been written about Spinoza and his system of philosophy. One of the recent ones is that of René Worms : *La morale de Spinoza, examen de ses principes et de l'influence qu'elle a exercée dans les temps modernes*[3].

There is no more tragic and romantic figure in Jewish history than Uriel da Costa, and no more intellectually powerful than Spinoza. Both suffered for their liberal convictions at the hands of their Jewish brethern. So fearful were the Jews of dissension among themselves and what it would mean to their security that any one who questioned their faith and their ritual was excommunicated in a ghastly ceremony of death. Acosta found suicide the only solution to his questioning of their faith. Spinoza accepted excommunication and made a life for himself away from them.

2. — Amsterdam and the state of Holland in the seventeenth century

It would have been impossible, in the first quarter of the seventeenth century, to believe that the capital of Holland would be what it is today.

In 1622, the population of Amsterdam was not more than 100,000, that is to say, approximately about a quarter of that of

repairing to Amsterdam where he declared openly for Judaism, he wrote his *Certamen philosophicum* where he, indirectly, accuses Spinoza of atheism.

1. New York *Times*, December 5, 1926, art. : « Spinoza. »

2. *Literatura hispano-hebrea*, in *BAH*. Madrid, 1901, XXXVIII, p. 26 ; M. Mendes Bejarano, *op. cit.*, p. 190-191 ; J. Mendes dos Remedios, *Judeus em Port.*, I, p. 345.

3. Some of the other works written in commemoration of the three hundredth anniversary of Spinoza celebrated in 1932 are : Lewis Browne, *Blessed Spinoza. A Biography*. New-York, 1932 ; Benjamin de Casseres, *Spinoza, liberator of God and man*, New-York, 1932.

today. Amsterdam owes its aggrandizement and prosperity to events which took place at wide intervals.

Amsterdam (dam or dyke of the Amstel is so called from the Amstel, the canalized river which passes through the city to the « Y ») is not one of those old cities cloaked with ancient parchments of nobility. Its origin is quite modest and modern. In the XII century it was nothing but a small village where a band of fishermen built their miserable shacks. In 1204, we find the first castle[1] built by a nobleman called Giesebrecht II who lived at Ouderkerk, near the fisheries. In 1205, the name of Amsterdam appears for the first time in a charter belonging to the count Floris IV[2]. In 1340, through the efforts of William IV, Amsterdam begins to gain some importance and joins then the Hanseatic League. Through her kindness in giving shelter to the immigrant merchants of Flanders and Brabant, Amsterdam presents here the sympathetic character of the city of refuge, « ville de refuge » which she was to preserve until the 18th century. In 1482, Amsterdam was surrounded with forts and walls for protection.

When Holland was under Spanish rule, when wars were being waged constantly in favor of independence, Amsterdam played an important role, all by itself, which is not yet well understood to this date. It was the only city which, from *1572 to 1578*, remained faithful to Spain[3] and was opposed to the Reformation. On the other hand, all the efforts made by the Prince of Orange to call together the national party were met by a strong opposition from the civil authorities who repelled Protestantism very energetically. However, on January 15, 1578, a treaty was signed « to the satisfaction of Amsterdam » by means of which the nominal supremacy of the catholic religion and the tolerance for the reformed cult was recognized. However great the rise of Protestantism might have been, nevertheless a municipal revolution was imminent to subdue the magistrates who were Catholics and who were opposed to the measure. Consequently, in May 28, 1578, they

1. *Encyclopedia Britannica*, 11th edit., sub. voce : « Amsterdam. »
2. *Ibid.*
3. *La Grande Encyclopédie*, sub. voce : « Amsterdam. »

were expelled together with a number of priests and senators. Since this time, Amsterdam, completely devoted to Reform, participated in the general politics of Holland. Its population rapidly increased. In 1585 Antwerp fell under the domain of Spain, and its many inhabitants, principally merchants, abandoned Belgium to settle in Amsterdam[1].

Many reasons compelled or determined Holland to improve the condition of the Jews.

The Reformation, says M. da Costa in his book *Israel et les Gentils* (Utrecht, 1876), had in mind the creation of new and dangerous enemies for its persecutors. The principles of tolerance which were the fruit of this great religious revolution contributed also to easing of the policies of the Dutch government against those foreigners who had abandoned their country. One must say, in justice to Holland, that her « stathouders » and her first statesmen professed always this doctrine of humanity. « The primitive christians », said the great De Witt once, « have converted a great number of Jews by means of kindness and persuassion. We have changed our conduct towards them ; but can we not also rejoice in a success equal to that which they have obtained ? » Furthermore, no other nation on earth took more advantage of the industrial capabilities of the Jewish nation than Holland[2]. At a time when all of Europe was still under the influence of a military organization, this small republic of the Lower Countries, clung to the principle that business should be aided and supported by the government. The Netherlands, at that time, enjoyed legislation which guaranteed the rights of property and labor to each individual. The geographical position of this country helped also. There was no reason, therefore, why the Jews should not hold again an honorable and flourishing situation.

During the middle of the 17th century the states general cut short the differences which had arisen between the republic on

1. *Ibid.*
2. Holland, and above all Amsterdam, owe to the Jews, more than to the Flemish immigrants, a not altogether insignificant part of her prosperity. « In the history of our capital Amsterdam », writes C. F. Adolfo Van Dam (*Las relaciones literarias entre España y Holanda*. Amsterdam, 1923, p. 15), « the Jews perform a most important role. Until today the fruit business, such as oranges and figues etc., is exclusively in the hands of the Jews as well as the industry of diamonds. »

one side and Spain and Portugal on the other on account of certain shipments belonging to Jews established in Holland whose possible Dutch citizenship was questioned by the courts of both Spain and Portugal. The states of the Netherlands' Union declared that « they considered as a Dutch subject any Jew established in the territory of the republic, and that his rights would be protected very efficiently both in land and on sea, if any one dared still to violate them [1]. » Later on, in the same century, William III chose a Jew, the marquis of Belmonte, as one of his diplomatic agents to Spain [2]. This seemed a very special honor for, if the Jews in Holland enjoyed the freedom of religious worship and liberty of conscience, if their commerce was protected, nevertheless certain laws forbade them to fill public offices.

We should not exaggerate, however, the system of protection which the Lower Countries accorded to the Jews. Each of these provinces was all powerful and could administer and promulgate its own laws, Consequently, the condition of the Jews differed as widely as the district in which they lived. The Jews were prohibited from living in many places [3]. In Holland proper where their condition was better than in any of the other provinces of the Lower Countries, the Jews had to defend themselves more than once against prejudices which had grown inveterate.

In spite of the advantages which the political regimes of the United Provinces offered to the Jews for the purpose of fostering the culture of the mind and for the silent accumulation of riches; in spite of the degree of splendour to which the synagogues of Amsterdam and that of the Hague had been elevated, the legal exclusions of which the Jews were victims were elimina-

1. Felix Joseph Abreu y Bertodano, *Tratado jurídico-político sobre presas de mar y calidades que deben concurrir para hacerse legitimamente el corso.* Cadiz, privately printed, 1747, cited by Antonio Palau y Dulcet, *Manual del librero hispano-americano.* Barcelona, 1923, I, p. 7. — A very curious chapter deals with the question of whether Spanish privateers might seize goods belonging to Jews if found on ships of a friendly power, and prints a Spanish Royal decree of 1660 in which the king of Spain agrees to respect the goods of Portuguese Jews living in Amsterdam.

2. See article entitled : *Diplomates juifs modernes*, in *Revue orientale.* Bruxelles, 1843, III, p. 353-355. Sir William Temple an English writer and diplomat, expressed his surprise both at the Spaniards for making such appointments and at the Jews for accepting them. Cf. H. E. Lindo, *op. cit.*, p. 375.

3. *Jewish Encyclopedia*, I, sub voce : « Amsterdam »; *Archives israélites*, 1881, XLII, p. 96.

ted but slowly, however strongly people of the type of van Effen might have protested in the *Spectateur hollandais* against these prejudices. One must not forget that the Lower Countries had not yet extricated its social institutions from the religious dogma. Consequently, the laws, in agreement with the beliefs and the customs of the country, tried to keep the Jews in a state of inferiority. The revolution which broke out in 1795 in the Lower Countries should have proclaimed complete equality, not only for the Jews but for the Christians dissidents also who, like the Jews, had been prohibited from holding public offices. This movement was nevertheless mét with a diffidence by a number of Spanish and Portuguese Jews who were enthusiastic followers of the House of Orange and totally devoted to the interests of the aristocracy. Other Jews, men of energy and talent, strongly attached to the « esprit du siècle » formed a political association which was named « Felix Libertate[1] ». The purpose of this organization was to maintain the equality which had just been assured to their correligionists, as well as the support of the revolution which was the base for it all. This difference of political opinions gave rise to schisms within the synagogue. The Portuguese Jews needed some time to reconcile themselves to the new rights. They had preserved a little of the character of the ancient Hebrews who, when they came out of Egypt revolted only against liberty. The mass of German Jewry however, testified on the other hand that they saw with joy the French Revolution assure their emancipation. This conquest passed readily in the customs and resisted the events which took place later. The state had been freed from religious influence ; it reposed from now on in itself and the interests of the nation rather than merely on the reformed church. When the House of Orange was restored the principle to which the Jews owed their incorporation into the society of Holland was not infringed. As a consequence of this they still exercise today various public offices in the Lower Countries.

« What is the present condition of the Jews of Holland », consti-

1. H. Somerhausen, *Sur quelques israélites hollandais. Souvenirs semi-séculaires*, in *Archives israélites*. Paris, 1847, p. 339-347 ; also article entitled « *La famille Belifante* », in *Revue orientale*. Bruxelles, 1843, III, p. 134-138. Mention should be made here of the fact that the brothers Belifante had much to do with this political organization.

tutes another chapter which is beyond the limitations of this essay to discuss. It should be undertaken, and one hopes it will soon, for it should be very interesting to note whether the Jews were happier under the regime of limited liberty and equality than under the present system of government.

3. — Judeo-Spanish Literature in Holland

The literary works of the Spanish Jews of Occident should have a place in the histories of Spanish literature. In Italy as in Holland, in Germany as in England, there grew up during the XVI and XVII centuries a multitude of poets, historians, fabulists and writers of all kinds of genres who cultivated with more or less dignity the Spanish letters. They used, however, the same language and were carried by the same literary currents or tendencies with which they had been dominated in Spain during the respective epochs.

At the beginning of the XVII century Spanish letters which had attained such a development in the Peninsula, had also its lucid representation in the Judeo-Spanish-Portuguese colony of Amsterdam. Among the founders were physicians, theologians, poets, learned men, rich merchants who helped to promote the development of literature and the sciences in all their ramifications. Kayserling[1] cites among others, members of the Pinto family, the Suassos, the Castros, the Andrades, the Texeiras, and others who were promoters of Jewish culture. The brothers Pereira, of Spanish origin, founded the « Yeshiva » or Academy at the head of which was Menasseh ben Israel.

Jacob Israel Belmonte was the author of a poem against the Inquisition[2] and his eight sons distinguished themselves both in the sciences and in the belles-letters. One of the sons, D. Manuel de Belmonte[3], cultivated poetry and was the founder of the Academies which bore strange names for, one of these founded in

1. *Bibliotheca española-portugueza-judáica.* Strasbourg, 1890, p. XIII.
2. Jacob Israel Belmonte, *Contra la Inquisición... un canto tira del castalio monte, y comico la historia de Job canta,* cited by Kayserling, *Bibliotheca,* p. 27.
3. Manuel de Belmonte was known in the community as Isaac Nuñez Belmonte and acted as Agent General for the king of Spain in the Netherlands from 1664 to 1674.

1676, was called « Academia de los Sitibundos[1] », and the other, founded in 1685, that of the « Floridos ».

These academies or « Hermandades Academicas, » as they were called by the poet Daniel Levi de Barrios, exercised a healthy influence in this literary republic. The communication of ideas and of the language which was carried on by its members among themselves and with the « conversos » of the Peninsula, together with the constant recruiting of new members from among those who, fleeing from the horrors of the Inquisition, took refuge in the great Dutch metropolis, made that the language was kept pure and followed the same progressive march as in Spain.

The Spanish Jews were very enthusiastic about these associations or « hermandades ». Daniel Levi de Barrios[2] describes no less than five of these poetic academies and at least ten charitable ones, all of them known as « Academias » or « Yeshivas ».

1. « Sitibundo », according to Cecil Roth (*op. cit.*, p. 337) means « thirsty ». The following poem describes the « Academia de los Sitibundos » and was written by Daniel Levi de Barrios :

Academia de los Sitibundos

Si el que ama es uno en dos cuerpos,
y los dos quatro en la union ;
reales soys con armas dobles
en lid de docto explendor.

Si es la ley sal de las almas,
vosotros los frutos soys,
sazonados por la sal,
sabrosos por la sazon.

Entre cortecas hazeys
preciosa la Religion,
qual la concha del rocio,
qual la abeja de la flor.

Soys « Kiriatarba, » Ciudad
de quatro : y yo Barrios soy,
al que mejuzga de fuera
por vuestra obra exterior.

La Glossa noble os dedico
de la que guia, y da honor
Carta en nave de elegancia,
have en mar de erudición.

Si la Glossa es qual mi anhelo,
sera la carta en la accion
para vosotros de dote,
y para mi de favor.

2. *Triumpho del govierno popular*. Amsterdam, 1683, p. 59 ; *Jewish Encyclopedia*, I, p. 545, sub voce : « Amsterdam. »

Among these, the most famous ones, in addition to that of the « Floridos » already mentioned, were the Association known as « Etz Hayim » (*Arbol de Vida*) and the « Keter Torah » (*Corona de la ley*).

There were, besides, no less than one hundred minor organizations[1], which covered every branch of communal activity — benevolent, educational, religious, etc. It seemed that a miniature Lisbon or Madrid had arisen in Amsterdam. In the literary academies poets of considerable reputation met to criticize one another's latest productions.

Neither the type nor the length of this essay permits to make a longer survey and least of all a critical study of the Judeo-Spanish writers of Amsterdam. There were many in numbers no less notable for their merits. There was no branch of human activity which they did not touch and adorn. Accordingly, says Cecil Roth, « in the colonies of the new Diaspora, there flourished a literary life hardly inferior in brilliance or in comprehensiveness to that of Lisbon or of Madrid itself. Poetry and drama, history and science, theology and philosophy, were all cultivated with sublime impartiality. Among the productions were some of more than ordinary literary merit[2]. » Mention must be made of the fact that some of the writers wrote indifferently in Spanish and Portuguese, although preference was given to the former[3]. This literary activity of the Sephardim reached its height during all of the XVII century. It began to decline rapidly in the 18th century however, and, one may say, that in continued well into the nineteenth.

Many historians and writers are of the opinion that the Inqui-

1. Space does not permit the reproducing here of the names of all these academies. In addition to those mentioned by de Barrios (*op. cit.*, p. 59), those interested will find a very comprehensive account of them in J. Mendes dos Remedios, *Judeus Port. em Amsterdam*, p. 35-39.

2. Cecil Roth, *op. cit.*, p. 298.

3. Cecil Roth, *op. cit.*, p. 323. While it is true that the Spanish language has been kept and used by the Spanish Jews wherever they settled, one must bear in mind that political conditions in many countries prevented many to preserve the language absolutely pure. The Spanish language which was the medium of expression for the Jews for many years has completely been forgotten in Holland and has been replaced by the Dutch language. Cf. J. A. van Praag, *Restos de los idiomas hispano-lusitanos entre los Sefardies de Amsterdam*, in *Boletin Academia Española*. Madrid, 1931, XVIII, p. 177-201.

sition was the principal cause for this phenomenal change. It is thus that José Amador de los Rios[1] says that

con las reliquias de la libertad del pensamiento ardían tambien los rezos de la raza judáica... era pues un hecho inevitable y una consecuencia precisa de tan terribles precedentes el estado de abyeccion y de envilecimiento a que fuera de la Peninsula llegó en los últimos años del siglo XVII la raza hebraica española.

With all due respect to the author of the above quotation, one must disagree with him on this point. It was precisely toward the end of the XVII and during the XVIIIth centuries that the Judeo-Spanish colonies acquired the greatest degree of prosperity and culture in Hamburg, in London, and above all in Amsterdam. But the interchange of ideas and of the language with the mother country kept on diminishing incessantly. The reason... well, it may sound sad and somewhat paradoxical to even say it — was perhaps due to the fact that the Inquisition had ceased its operations. On examining the biographies of judeo-spanish writers of some importance, during the XVI and XVII centuries, one sees that a large number of them, born in Spain, had to leave the country and had to write in strange lands, compelled to do so only because of the suspiciousness, the persecution of that horrible tribunal. It was this harsh and imperial necessity that could compel them to leave their land, their families and the memories of their childhood. It is generally known that the Inquisition used to persecute the most learned persons among these « conversos ». Nevertheless they kept on reinforcing the Jewish colonies of Amsterdam taking with them the spirit of the mother country. Along with that spirit went the language, the literary tendencies as well as their feelings and their occupations. In no other way can it be explained the fact that some of the Jewish writers[2] left Gongora behind in the culteranismo of their sentences, and that others[3], in their dramas, exaggerate the love idea, jealousy, « pundonor » and chivalry as the most passionate of the Spanish dramatists.

1. *Estudios politicos y literarios sobre los Judíos en España.* Madrid, 1848, p. 643.
2. Moseh Pinto Delgado and Miguel de Silveyra.
3. Antonio Enríquez Gómez.

During the XVIII century, with the Inquisition being less violent and almost extinguished, the Marranos began to enjoy tranquility in the new land. There was no need for them to disseminate their thoughts and their language in strange lands. It is exactly what happened with the Spanish Jews of Holland. The lack of communication with their ancient country and their long stay in the new « city of refuge » began to spearate them from Spanish thoughts and feelings. They, therefore, began to cultivate the new language and some of them wrote their works in Dutch, in Fench and even in English. The Spanish language was preserved as a familiar institution as well as a religious remembrance, but Spanish literature remained totally forgotten among these Sephardim[1].

The various genres to which the Spanish Jews of Holland dedicated themselves deserve a separate study. As was pointed out before, the number of writers were many and brilliant. Of all these literary manifestations, however, poetry seemed the one which was cultivated the most. Spanish literature has much to study in the productions of these poets because the major part of the compositions are written in the language of Cervantes and of Quevedo[2].

Mention will be made in the next few lines only of the most outstanding of these poets. Jacob Israel Belmonte and his son Moseh Belmonte, both wrote verses against the Inquisition. Francisco de Castro[3] composed the *Diálogos satíricos* (1616) having previously translated from the Italian a work on the creation of the world due to the pen of G. S. Bartasi. This work was dedicated to Jacob Tirado, the founder of the Jewish community of Amsterdam.

There was also Moseh Pinto Delgado[4] who was an excellent

1. M. Kayserling, *Biblıotheca*, p. XVIII ; J. A. van Praag, *Restos de los idiomas...*, in *Bol. Acad. Esp.*, 1931, XVIII, p. 177-201.

2. For a study of the « Poesía Judáica », particularly that written in Spanish by the Sephardim of Amsterdam, see Adolfo de Castro, *Poetas liricos de los siglos XVI y XVII*. Madrid, 1854-1857 (in *Biblioteca de Autores Españoles*, vol. XLII).

3. Kayserling (*Bibliotheca*, p. 32) gives him the name of Caceres.

4. For the life and works of this poet consult : Adolfo de Castro, *Historia*, p. 195-198 ; José Amador de los Rios, *Estudios*. p. 500. 510 ; Meyer Kayserling, *Sephardim. Romanische Poesie der Juden in Spanien*. Leipzig, 1859, p. 153-163 ; Id., *Bibliotheca*, p. 41 ; Daniel Levi de Barrios, *Relacion de los poetas de la nacion Judayca Amstelodama*, edited

poet because of his sweetness, his sincerity and his elegance as well as the originality of his style. This occurred at a time when gongorism invaded Spanish poetry in the Peninsula. Miguel de Silveyra could not liberate himself from this contact as is shown in his poem *El Macabeo.*

Later toward the end of the century, Antonio Enriquez Gomez, wrote his poem *El Samson Nazareno*, in praise of a martyr of the Inquisition. Gómez himself was persecuted and was burned in effigy in Valladolid under the name of Judas the Believer[1].

The most active of all the peninsular poets was Miguel or Daniel Levi de Barrios. This poet from whose pen we have *Flor de Apolo* and the *Coro de las Musas*, productions which have placed him among the dramatic authors of Spain, is above all known for his *Relacion de los poetas de la nación judayca Amstelodama* which Kayserling[2] thinks is a beautiful part of Spanish literature. He was the soul of the *Academias Poeticas* which were founded in Holland and about which reference was already made in another part of this study.

Two important poetesses graduated from these Academies were : Isabel Correa, the translator of *Pastor Fido*[3] and Isabel

by M. Kayserling, in *Revue des Études juives.* Paris, 1889, XVIII, p. 282 ; *Deigo Barbosa Machado, Bibliotheca Lusitana, historica, critica, e cronologica, na qual se comprehende a notícia dos Authores Portuguezes, e das obras, que compuserao desde o tempo da promulgacao da Ley da Graca ate o tempo prezente.* Lisbon, 1741-1759, II, p. 722 ; George Ticknor, *History of Spanish Literature.* London, 1849, II, p. 46.

1. « Oh ! señor Gomez ! Yo ví quemar vuestra estatua en Sevilla », a friend who met him in Amsterdam is reported to have said to him, to which Gómez replied with a laughter, « Allá me las den todas ».

2. *Une histoire de la littérature juive de Daniel Levi de Barrios*, in *Revue des Études juives*, XVIII, p. 276 et suiv.

3. See article « Amsterdam », in *Archives israélites*, 1881, XLII, p. 108-126 ; Manuel Serrano y Sanz, *Apuntes para una biblioteca de escritoras españolas.* Madrid, 1903-1905, I, p. 281-282 ; Cecil Roth, *op. cit.*, p. 242 ; Cayetano de la Barrera y Leirado, *Catalogo bibliográfico y biográfico del teatro antiguo español, desde sus orígines hasta mediados del siglo XVIII.* Madrid, 1860, p. 103 ; Meyer Kayserling, *Sephardim*, p. 250 ; Gustav Karpeles (*Jewish Literature and other essays.* Philadelphia, 1895, p. 129) cites the following poem which Padre Antonio dos Reyes sings in her praise and which I take the liberty of reproducing :

« Pastor Fido ! no longer art thou read in thy own tongue, since Correa,
Faithfully rendering the song, created thee anew in Spanish forms.
A laurel wreath surmounts her brow.
Because her right hand had cunning to strike tones from the tragic lyre.
On the mount of singers, a seat is reserved for her,
Albeit many a Batavian voice refused consent.
For, Correa's faith invited scorn from aliens,
And her own despised her cheerful serenity.

Henríquez who, while in Madrid, had already acquired fame in similar institutions before repairing to Holland[1]. There were other women who have left faint traces of their works such as Bienvenida Cohen Belmonte, Manuela Nuñes de Almeida, etc.

Among the prose writers those who distinguished themselves were Menasseh ben Israel, David Cohen de Lara, Uriel da Costa, Samuel da Silva, Orobio de Castro, Abraham y Daniel Pereira and many others. It was really remarkable the degree of prosperity and cultural growth which was attained by the Judeo-Spanish colony of Amsterdam.

In the realm of the theatre one finds such names as Miguel Levi de Barrios, Antonio Enriquez Gomez, Ishaac de Cohen de Lara, David Franco Mendes, Moses Zacut, Joseph Penso de la Vega, Pablo de Piña and others. More will be said about these dramatists in the chapter which will discuss the Judeo-Spanish drama in Holland.

The study of history being so interrelated with literature, it will not be amiss to say a few words about the attitude which the Spanish Jews took with reference to this branch of learning. It must be admitted at the outset that the interest of the Jews for universal history was not so keen. The historical literature of the Jews, during the earlier period of the Middle Ages, can, very often, be called such only by courtesy. The science of history was not known in the Middle Ages and its writers were not possessed of a critical faculty.

The reasons for this are that the Jewish people in exile, lacking a united national life, could not well produce a real history. They were satisfied with the chronicles of events which contained lists of kings and other outstanding personalities in a more or less consecutive order, interspersed with stories of miracles and curious happenings[2]. It must be said, however, that as historical material they do not fall behind other « historical documents » which

Now, with greater justice, all bend a reverent knee to Correa, the Jewess,
Correa, who, it seems, is wholly like Lysia. »

The original of this poem, written in Latin, appears in Diego Barbosa Machado's *Bibliotheca Lusitana*, II, p. 925, col. 2.

1. Gustav Karpeles, *Jewish literature and other essays*, p. 130 ; Manuel Serrano y Sanz, *op. cit.*, p. 522.
2. James Finn, *op. cit.*, p. 226.

are the bases of the histories of other nations, and it is left for the historian to sift out the truth from them by the usual methods.

In their exile to Holland the Spanish and Portuguese Jews did not attach much importance to this branch of literature. The summary descriptions of certain cities by Daniel Levi de Barrios [1] do not merit great consideration. As for the history of the Hebrew people, the chronicle of Salomon ibn Verga [2] was translated into Spanish by Meir de Leon, under the title of *La Vara de Jeuda* (1640). The works of Menasseh ben Israel, Isaac Aboab and Isaac Cardoso contain certain notes referring to the events of the period which are not without interest. The account of the adventures of Antonio de Montezinos are found in Menasseh ben Israel's book [3] which has been translated into many languages.

(To be continued.)

HENRY V. BESSO.

1. M. Kayserling, *Biblioteca*. p. XIV ; Rodrigo Mendes da Silva who was criticized for not being versed in the classical literatures, or in Hebrew, was the author of a vast number of historical works. This earned him the name of the Spanish Livy and the post of Historiographer Royal to the king of Spain. Cf. Cecil Roth, *op. cit.*, p. 300.

2. *Shevet Yehuda* (*La Vara de Jehuda*). Rabbi Israel Pizaro translated this work into Dutch but was prevented from publishing it by the directors of the synagogue fearing the consequences. See. J. Lucio d'Azevedo, *Os Judeus Portugueses na dispersão*, in *Revista da Historia*. Lisbon, 1915, III, p. 99. A very recent Spanish translation is that by Prof. Francisco Cantera Burgos entitled : *Chebet Jehuda.* (*La Vara de Judá*) de Salomón Ben Verga. Traduccion española con un estudio preliminar por... Granada, 1927, 310 p.

3. (*Mikvé Israel*). *Origen de los Americanos esto es Esperanza de Israel*, Madrid, s. a., p. 21-29.

VARIÉTÉS

ALONSO MALDONADO ET SA CHRONIQUE SUR ALONSO DE MONRROY

Le dernier volume paru dans la collection de la « Biblioteca de la Revista de Occidente » s'intitule *Hechos del Maestre de Alcántara don Alonso de Monrroy*. C'est une chronique particulière de la seconde moitié du xve siècle, exhumée par Gayangos et enfouie de nouveau dans le *Memorial Histórico Español* (t. IX). L'auteur, un certain Maldonado, accompagnait le héros au combat, négociait ses pactes d'alliance, de paix et de guerre, et mitigeait par son érudition classique et ses lettres la rudesse et la grossièreté de la vie des camps. Il n'a laissé à la postérité d'autre souvenir que ce livre, prologue d'une traduction d'Appien Alexandrin, aujourd'hui disparue.

Le récit, fort en couleurs, atteint parfois les hautes cimes de l'épopée. Certes, les sombres réalités du xve siècle se prêtaient à cette intonation. Encore fallait-il que l'auteur sût retenir la passion qui le gonflait et la couler dans le moule solennel d'une prose romaine. Voilà le miracle de cet âge fécond : l'apprentissage d'une discipline exigeante, qui est à la base de l'humanité nouvelle[1]. La Renaissance n'est pas tant une éclosion, une efflorescence, que la fusion, dans des creusets empruntés ou tout neufs, du beau métal humain à la fois tourmenté et trempé par la vie médiévale. La Renaissance marque un temps d'arrêt : l'homme se définit dans son nouvel avatar ; il mate ses indisciplines, freine ses débordements spirituels, renonce aux enquêtes transcendantales ; il se préfère à Dieu.

Dans l'Extrémadoure ravagée par les guerres civiles, un redoutable condottiere, assoiffé de vengeance, brûlé d'ambition, tourmenté par le goût du combat, trouve un savant humaniste pour justifier sa violence effrénée et la nommer antique vertu. Ou bien est-ce Maldonado qui insinue chez le chevalier bardé de fer le souci de la gloire et du nom[2]? Quand le clerc se vend, c'est que la société chancelle et cherche

1. « Ninguna cosa es tan mala para nuestra humanidad como la ociosidad, ni cosa mas necesaria para el honesto vivir que la doctrina. »

2. Il lui propose pour ancêtre un certain Vigil de Monrroy, frère cadet d'un roi de France, à qui il fait monter la garde devant la grotte de Covadonga.

un appui. La féodalité se meurt. Les *letrados* appelés à son chevet lui porteront le coup fatal.

Aussi bien, notre chroniqueur est pénétré des idées politiques de son temps. La science sociale est une grande préoccupation du Moyen-Age finissant, comme en témoignent les nombreux traités consacrés aux rapports entre Dieu, le monarque et le pape, aux devoirs du conseiller privé et aux droits régaliens. La notion d'État, qui affleure à la conscience nationale sous le règne des Rois catholiques est l'aboutissant d'une longue méditation où participent saint Thomas, les légistes des *Partidas*, Dante, Pétrarque, Egidio Colonna, Juan Manuel, Francisco Eximenis et l'antipape Benoît XIII. La doctrine politique espagnole, d'origine gothique et féodale et de forme romaine, exposée dans l'œuvre législative d'Alphonse X et d'Alphonse XI, confirmée par Jean II, s'effondre avec la société chevaleresque qu'elle ne parvint jamais à stabiliser. Le principe républicain, retrouvé par les Italiens dans l'histoire de Rome et dans la pratique de Venise, de Florence et de Gênes, informe la pensée des jurisconsultes et des historiens espagnols. Avec Pétrarque et plus tard Machiavel, Maldonado condamne Jules César et l'Empire, instrument des Barbares, et pleure les libertés romaines, en vain défendues par le vertueux Brutus [1].

Et pourtant, si la raison et la culture du chroniqueur le portent vers l'antiquité et émaille son œuvre d'allusions aux héros grecs et romains, il ne laisse point de vivre son époque et de révéler combien il pense en chevalier, dans quelle intime mesure il fait corps avec la caste, il entend le métier de guerrier.

Une vendetta meurtrière divise les familles d'Almaraz et de Monrroy. Le hasard réunit autour d'une table amie le chef des Almaraz et l'héritier des Monrroy. Le jeune homme se leva et s'en fut. Que croyez-vous que fut la riposte de l'autre? « Diego Gómez de Almaraz dit qu'il n'avait qu'une fille et qu'il voulait la marier à ce jeune coq. » Et Maldonado d'applaudir [2]. Au cours d'une partie de pelote, deux frères, de dix-huit et dix-neuf ans, se prennent de querelle avec leurs partenaires. On tire l'épée. Ils sont tués. Leur mère, une Monrroy, lève une troupe de vingt écuyers, la harangue, la mène secrètement au Portugal où se sont réfugiés les meurtriers, traque les jeunes gens, les décapite, puis au grand galop de ses chevaux ramène à Salamanque les deux têtes suspendues à son poignet gauche, les dépose enfin sur la tombe de ses fils.

Voilà ce que Maldonado appelle de hauts faits romains. Les formes

1. « La Romana República fué totalmente convertida en abierta tiranía debajo del nombre de Emperador. » Juan de Mena présente lui aussi l'apologie de Brutus, que Dante reléguait aux Enfers.

2. De même, le roi use du mariage forcé pour arrêter ou mitiger les sanglantes querelles entre les grandes familles citadines. Cf. également la légende des amours du Cid.

antiques s'adaptent au contenu chevaleresque, elles le défigurent déjà, elles l'aboliront bientôt. Cette évolution apparaît, lente, fatale, à travers les chroniques particulières d'Alvaro de Luna, de Lucas de Iranzo, de Monrroy, et dans les *Generaciones y Semblanzas* de Pérez de Guzmán.

Maldonado témoigne, dans son œuvre, de l'étape peut-être la plus curieuse par ses horizons changeants et complexes de l'esprit renaissant en marche vers l'humanisme et la réforme. Éduqué au sein de la société chevaleresque, il en connaît les lois, les approuve tacitement, applaudit aux exploits des vaillants et loyaux chevaliers. Cependant, il participe des idées nouvelles et donne l'adhésion de son intelligence, sinon de son cœur, à la société romaine, à l'échelle antique des valeurs. Il y a là une contradiction dont il a pleine conscience. Aussi était-il naturel qu'il cherchât à concilier ces deux attitudes et à opérer comme une synthèse de l'idéal chevaleresque et de l'idéal antique. C'est encore chez les Italiens que Maldonado trouve le plan sur lequel son esprit divisé peut atteindre à l'équilibre et que définissent suffisamment ces deux données : culte de la personne humaine et de la « virtú » individuelle et programme social limité à l'intervention des lettrés dans le Conseil du prince pour la défense des intérêts communs. Il est clair que ces conceptions ne sont révolutionnaires que dans l'ordre humain, où elles prolongent et parachèvent l'œuvre émancipatrice des idéaux chevaleresques. Sur le plan social, elles reconnaissent et acceptent l'atomisation de la souveraineté, effet nécessaire de l'individualisme chevaleresque ; toutefois, elles recréent la notion de *res publica* que les juristes ont mission de maintenir au milieu de l'anarchie sociale et contre l'arbitraire du prince. Les contradictions intérieures de cette doctrine trouveront leur solution plus tard dans le régime social de l'Espagne sous les Rois catholiques : unité nationale par le retrait du pouvoir politique à l'aristocratie, l'institution d'une justice démocratique et la création de l'État, faisceau des énergies nationales. Ce problème social ne préoccupe pas outre mesure notre Maldonado. Il lui suffit que le présent soit beau : jamais il ne songe à le renier, ni à le juger. De là l'objectivité historique de son récit. Et pourtant Alonso de Monrroy n'est pas seulement le généreux hobereau qu'il nous dépeint : c'est encore le type représentatif de la caste qui tenait alors toute l'Espagne dans ses griffes et dont les intolérables excès allaient provoquer la réaction populaire et royale.

Monrroy a conquis au bout de sa lance seigneuries et domaines, châteaux et citadelles, la maîtrise enfin de l'ordre militaire de Calatrava. Il a ravagé les campagnes, pillé les récoltes, brûlé les chaumières paysannes, coupé les arbres fruitiers, arraché les ceps de vigne. Ce fut un grand seigneur. A la fin de sa carrière aventureuse, ce n'était plus qu'un brigand que la société mit hors la loi.

Si Alonso Maldonado nous éclaire sur une étape importante de l'esprit humain, Alonso de Monrroy, lui, nous permet de faire le point dans cette débâcle des classes et de leurs idéologies qui a précédé la révolution isabelline. Nous disons débâcle et non décadence. Les divers facteurs de la politique espagnole atteignent à leur suprême développement entre 1450 et 1475. Jamais les *letrados* du roi n'avaient revendiqué pour leur maître les droits de la souveraineté avec autant de clarté et de confiance. Jamais l'État n'avait tenté d'embrasser des fonctions aussi étendues. Jamais le peuple des campagnes et des villes n'avait pris une conscience aussi haute de son rôle social, jamais enfin la féodalité chevaleresque n'avait cru si proche le triomphe de son ordre politique. Or, toutes ces forces, entraînées dans un tourbillon sans précédent, se heurtaient, s'affrontaient, partaient, enfin, à la dérive, incapables de se composer au sein d'une société nouvelle.

Don Alonso de Monrroy, hidalgo d'Extrémadoure, est le produit de son temps, l'aboutissant du mouvement continu d'exaltation qui porte sa classe au pouvoir, le fruit d'une tradition que nous retracerons brièvement.

Ferdinand III et Alphonse X, obéissant en partie à l'esprit de nouveauté qui émeut la société du XIIIe siècle, introduisent en Espagne le code moral et juridique de la féodalité française et germanique. Les *ricos-hombres* sont intégrés à la Maison royale. Dans un effort admirable d'unité nationale, les masses castillanes participent à la conquête de l'Andalousie et du royaume de Murcie. En « répartissant » Séville et Murcie aux vainqueurs, les souverains étendent le bénéfice du *juro de heredad* et, par une véritable révolution démocratique, ouvrent à tous la carrière brillante des armes et de l'honneur. L'*hidalgo* est né. Pendant un siècle, il lutte contre le municipe et les institutions politiques antérieures aux réformes d'Alphonse le Sage. Il introduit les factions dans les cités, tourne à son profit les clauses libérales des chartes de peuplement et des *fueros*. Alphonse XI, enfin, substitue le conseil municipal à l'assemblée populaire des citadins, crée des charges au bénéfice desquelles il nomme *hidalgos* et *letrados*. Cinquante ans plus tard, les *Cortes* se font l'instrument de cette coalition politique du tiers état et de la petite noblesse, dictent leurs volontés au souverain. Mais, comme une traînée de poudre, se répandent en Europe les idéaux chevaleresques. L'*hidalgo* y trouve sa justification morale, sa raison d'être. Le légiste, par contre, rejeté vers le droit romain et les canons de l'Église, travaille à la création des formes idéales où doit se mouler cette société turbulente et barbare : il se met au service de la royauté, sinon du roi. Sous Jean II et Henri IV, la chevalerie essaie sa formule politique et morale. Ce nouvel avatar de la féodalité transforme l'Église et les ordres militaires à son image. Le *caballero* Alonso de Monrroy, pendant quarante ans, redresse les torts, défend son hon-

neur, protège les faibles, punit les traîtres, confirme la suzeraineté du roi dans cette Extrémadoure qu'il met à feu et à sang. Voyons-le agir :

Le duc d'Albuquerque, don Beltrán de la Cueva, est dépossédé de cette ville par un *alcaide* déloyal. Monrroy, qui n'avait pour lui ni amitié ni inimitié, décide de chasser le traître et de faire hommage d'Albuquerque reconquise à son maître légitime.

« Pour épargner la vie de tant de chevaliers qui se faisaient tuer pour leurs causes, le duc de Medina Sidonia et le marquis de Cadix, « comme de bons chevaliers », se défient et cherchent par tout le royaume trois compagnons, braves entre les braves, disposés à entrer en lice. » Le Guzmán choisit (honneur étonnant) trois Monrroy. « Et comme ces chevaliers étaient tout disposés à illustrer davantage leur nom, afin de ne point demeurer oisifs », ils partent joyeux pour cette nouvelle « entreprise ».

Avant de condamner l'homme et l'époque, il convient de goûter cette atmosphère du xve siècle, empreinte de virilité et de grandeur.

Ainsi, la Chronique d'Alonso de Monrroy nous révèle l'acuité de la crise sociale et morale par où passait l'Espagne. Deux hommes, tout au long du récit, vivent côte à côte sans se comprendre, attirés pourtant l'un vers l'autre. Leurs échelles de valeur ne coïncident pas : peu importe. L'action les entraîne ; et si le chroniqueur tente d'affiner dans quelque mesure les mœurs et l'esprit de son vaillant barbare, l'*hidalgo*, lui, forge sans répit l'âme indomptable des générations prochaines, qui devaient porter les lances espagnoles aux quatre coins du monde. N'est-ce pas au temps des Monrroy et des Maldonado que se sont définies, avec la nation espagnole, sa complexion spirituelle, ses constantes psychiques ?

Charles-V. AUBRUN.

Casa Velásquez (E. H. E. H.)

SUR « REBATO »

Lorsque j'ai rédigé, en marge d'un important travail de M. Jaime Oliver Asín, une note sur le mot *rebato* et la tactique militaire dans les places luso-marocaines[1], j'ai laissé échapper un texte instructif, qui semble être également demeuré inconnu de notre collègue espagnol. A dire vrai, je crois que nous sommes excusables l'un et l'autre, car il faut aller le chercher dans Pérez Pastor, *La imprenta en Medina del Campo*, Madrid, 1895, p. 363-386, et c'est tout à fait par hasard que je l'y ai découvert. Il s'agit d'un ouvrage en deux volumes, imprimé à Medina en 1608, chez Cristóbal Laso et Francisco García, et intitulé *Política. Para corregidores y señores de vasallos, en tiempo de paz, y de guerra*, etc. L'auteur est le lic. Jerónimo Castillo de Bovadilla, fiscal de la chancellerie de Valladolid. Pérez Pastor reproduit les pages 554 et suiv. du tome II, qui portent comme titre : *De los Corregimientos destos Reynos que son fronteras, y de lo que toca al Corregidor proveer en ellos en las ocasiones de guerra.* A côté d'intéressantes indications relatives à la menace que les pirates musulmans faisaient peser sur les côtes du Levant et d'Andalousie, on retrouve dans ces pages, en de nombreuses occasions, tout le système de défense et toute la terminologie étudiés de manière si heureuse par M. Oliver Asín. Le bourg d'Almaçarrón (Mazarrón), près de Murcie, entretient quatorze *atajadores* à cheval, qui reconnaissent la côte ; celle-ci porte six tours, qui surveillent la mer ; chacune est occupée par une petite garnison, qui a ordre de ne jamais en sortir (p. 365). Ce sont, évidemment, les *almenaras* de M. Oliver Asín. Sur la côte d'Almería, il y a également des tours de vigie avec des *atajadores*, et aussi des *requeridores* (éclaireurs) (p. 366), soldats dont le nom ne semble pas signalé par M. Oliver Asín. Dans la région de Málaga, on trouve également des tours de vigie, que l'auteur appelle *torres de la mar* (p. 367). De même à Gibraltar, où l'on retrouve encore *requeridores* et *atalayas*. A Jerez, il y a une *atalaya* sur le clocher de l'église San Dionisio, et elle donne l'alarme en cas de danger[2] ; elle est avertie par les vigies des autres tours, mais le texte ne précise pas s'il s'agit d'autres clochers ou d'*almenaras*. Au

1. *A propos de « rebato ». Note sur la tactique militaire dans les places portugaises du Maroc*, dans *Bull. hisp.*, XXXV, 1933, p. 448-453.

2. Sur le clocher de San Dionisio, cf. Hipólito Sancho, *Introducción al estudio de la arquitectura en Xerez*, Jerez, *Guión*, 1934, p. 15 et 19 ; bonne photographie dans Manuel Esteve Guerrero, *Jerez de la Frontera* (Guía oficial de arte), Jerez de la Frontera, 1933, fig. 17. Aujourd'hui encore, on appelle ce clocher *torre de la atalaya*.

Puerto de las Isletas, près de Las Palmas, il y a des *atalayas* et des tours de vigie (p. 371). Sur la côte des Asturies, où l'on avait à se défendre contre les corsaires français ou anglais, on signalait ceux-ci au moyen de *ahumadas* (p. 376). Enfin, on retrouve de nouveau les tours sur la côte d'Andalousie, dans la région de Marbella et d'Estepona (p. 378). Dans toutes ces pages, le mot *rebato*, l'expression *tocar a rebato* reviennent à chaque instant. Il y a là de quoi compléter et préciser utilement les §§ 45-53 de M. Oliver Asín. Les corsaires contre lesquels il fallait se prémunir étaient ceux d'Alger (p. 365-367 et 371), de Cherchell (p. 366), de Tétouan (p. 366-367 et 378), de Chechaouen (?-Iejuan) (p. 366-367), de Larache (p. 367 et 371) et de Velez de la Gomera (p. 367).

Un autre texte intéressant pour le sujet qui nous occupe et que M. Oliver Asín n'a pu connaître, car il n'a été publié que six ans après son mémoire, ce sont les *Anales de Granada* de Francisco Henríquez de Jorquera (édit. Antonio Marín Ocete, 2 vol., pagination continue, Grenade, 1934, Publ. de la F. de Letras), par exemple II, p. 607-609, 613, 633, 641, et surtout p. 864, 866, 872, 875 et 886 ; on y relève, entre autres choses, l'expression *hacer almenara* avec le sens de « donner l'alarme », parallèlement à *tocar a rebato*.

Je signalerai pour finir que, au cours d'une excursion dans la zone espagnole du Maroc, j'ai pu voir, dans l'enceinte du campement militaire qui domine la petite ville d'Arzila et grâce à l'obligeance de M. Tomás García Figueras, contrôleur en chef de la région de Larache, les restes d'une tour qui semble bien avoir été une *atalaya* portugaise[1].

Robert RICARD.

1. Une photographie et une note paraîtront dans *Hespéris*. Comme cette tour implique un établissement permanent, elle est probablement celle de l'*atalaia do Facho*, dont il est souvent question dans l'histoire d'Arzila (cf. David Lopes, *História de Arzila durante o domínio português*, Coïmbre, 1924-1925, p. 71 et 152-155).

NOTE SUR GRACIAN EN FRANCE

Nous avons eu récemment l'occasion de lire un ouvrage, bien oublié aujourd'hui, le *Traité du vrai mérite de l'homme*, de Le Maître de Claville[1]. Au cours de ce volume pédagogique et moralisateur, nous avons retrouvé à plusieurs reprises le nom de Gracián et, parfois aussi, des passages de l'écrivain espagnol dont la provenance n'était pas indiquée. Examinons ce petit problème, qui n'a d'autre intérêt que d'apporter une nouvelle preuve de la vogue extrême que connut chez nous l'auteur du *Discreto*.

Le Maître de Claville, qui signe son livre du titre d' « ancien doyen du Bureau des Finances de Rouen », nous apprend que, « pendant les quatre ans que les affaires du roi me retinrent à la Diète de l'Empire[2], je me fis un devoir de remplir utilement le vide de chaque jour, et je commençai par crayonner le plan du livre auquel on a fait grâce[3] ». Puis, à diverses reprises, Claville confesse qu'il a recueilli de nombreux matériaux en vue de son traité, et va même jusqu'à dire, dans un élan de franchise quelque peu excessif :

> Rien n'est à moi de tout ce qu'on va lire. Si j'avais eu la mémoire plus fidèle, j'aurais cité à chaque ligne le livre et la page où je l'aurais pris, et, puisque tout est volé, la vanité me siérait mal[4].

Il refait souvent de semblables déclarations[5] et conseille à ses lecteurs d'user de sa méthode : « Faites des extraits, mais des livres qu'on lit, qu'on relit, et qui courent le monde[6]. » Avec, peut-être, une pointe de malice, il indique comment on peut devenir un bon auteur :

> Achetez ce livre précieux [*Histoire*, de Fleury], faites-en la nourriture de

1. Septième édition, Amsterdam, 1741. Si l'on en croit Claville, de nombreuses additions auraient été ajoutées par l'auteur aux diverses éditions de son livre, cf. I, 5, 41, 43, 46. — Sur l'auteur, cf. quelques confidences autobiographiques dans le *Traité*, I, 46, 49 ; II, 8, 9, 15, 244, 249. — Un article de C. Leroux-Cesbron, *Un moraliste pour gens du monde au XVIII*e *siècle, Le Maître de Claville*, in *Revue du XVIII*e *siècle*, juillet-septembre 1914, ne donne qu'un rapide résumé désordonné du livre et ne signale pas le sujet qui nous intéresse. — Quérard, *La France littéraire*, t. V, p. 131, rapporte un bref jugement assez sévère sur Le Maître de Claville (livre sans méthode et style inégal ; trop de citations).

2. *Traité*..., I, 46. De Claville parle à d'autres reprises de ses fonctions à Ratisbonne, cf. II, 244.

3. *Ibid*..., I, 46.

4. *Ibid*..., I, 2.

5. *Ibid*..., I, 11, 127.

6. *Ibid*..., I, 145.

votre esprit et de votre âme, faites-en l'extrait. Portez vos remarques sur trois colonnes... Usez de cette méthode dans toutes vos lectures et vous deviendrez homme de mérite : voilà tout le mystère de la littérature[1].

Nous pouvons tenir pour vraies, en partie, les déclarations de Claville, car son *Traité* recueille de nombreuses citations, de Montaigne à La Rochefoucauld, d'Horace à J.-B. Rousseau, surtout de La Bruyère, qui semble être l'auteur préféré de notre pédagogue, dont il parle sans cesse avec admiration et tâche fréquemment d'imiter les procédés de style[2].

Le Maître de Claville se propose de donner un traité d'éducation à l'usage des nobles. Il veut enseigner au jeune homme « comment il doit s'introduire dans le monde[3] », et comment il doit devenir « un galant homme, un parfaitement honnête homme, un homme de mérite, un homme de bien[4] ». La grande leçon sera celle de la vie. « Le rudiment du monde est le plus nécessaire de tous les livres[5]. » Claville écrit encore : « Il faut savoir, mais préférablement il faut savoir vivre[6]. » Se proposant un tel but, Claville pouvait donc se tourner vers Gracián dont les ouvrages sont des conseils généraux d'une morale pratique et élevée à la fois, d'où, à côté de doctrines fières sur la dignité humaine et personnelle, les préoccupations sociales ne sont point exclues[7].

De plus, Claville ne semble pas avoir été ennemi de la complication, parfois un peu embarrassante, de la pensée de Gracián, enfermée dans une prose dense et tendue. Il aime les « auteurs difficiles ». Lui-même est heureux du reproche d'obscurité que certains lui adressent :

On m'accuse encore d'avoir été obscur en quelques endroits ; mais, si les connaisseurs m'ont entendu, je m'en console. Vouloir plaire aux hommes épais et aux délicats, c'est vouloir allier les contraires ; et, si ce qui paraît obscur n'est que précis, le reproche est flatteur[8].

Mais hâtons-nous de dire que Claville ne saurait jamais — malgré ses modèles — être comparé au prodigieux écrivain qu'est Gracián, et n'atteint point à son intensité artistique, pas plus qu'à celle de La Bruyère.

« Nous avons mille bonnes choses en espagnol, en anglais et en

1. *Traité......*, I, 166-167.
2. *Ibid...*, I, 12 : « Depuis que je lis, je n'ai rien vu de plus beau dans la littérature que le livre de La Bruyère. De là vient que je le cite si souvent... » Cf. aussi I, 173, 191, 252 ; II, 79 : « L'Évangéliste de la probité et de la raison », etc., etc.
3. *Ibid...*, I, 12.
4. *Ibid...*; I, 25.
5. *Ibid...*, I, 37.
6. *Ibid...*, I, 38.
7. Voir le bon article de M. Romera-Navarro, *Sobre la moral de Gracián*, in *Hispanic Review*, April, 1935.
8. *Traité...*, I, 7.

italien[1] », écrit Claville, en recommandant l'étude des langues vivantes. Nous pouvons supposer que, pour ce qui est de l'Espagne, c'est à Gracián surtout qu'il pense. Nous ne retrouvons, en effet, dans le *Traité* que des souvenirs du jésuite aragonais. Et, d'abord, voici un texte où se manifeste l'admiration de Claville pour Gracián :

Les mauvaises compagnies vous gâteraient le cœur, les lectures fades et grossières vous gâteraient le goût. Quand vous trouverez sous votre main l'*Homme de cour*, d'Amelot de la Houssaye, ou l'*Homme universel*, du P. de Courbeville, deux bons traducteurs du P. Gracián ; quand vous trouverez le *Traité des Passions*, du P. Senaut, les *Voyages de Cyrus*, par M. de Ramsay, avec son *Traité de la Mythologie :* vite, écrivez, faites de longs extraits ; tout est bon. Mais je ne suis pas assez curieux du martyre pour extraire un seul tome du *Cyrus* de Scudéry[2].

Au moment où, dans sa *Préface*, Le Maître de Claville parle des qualités nécessaires à un livre pour exercer quelque action sur le public, il remarque qu'il doit exister tout d'abord une sympathie d'esprit entre l'écrivain et le lecteur, qui déterminera ensuite une sorte d'affection. « O que cette sympathie d'esprit aurait de pouvoir sur le cœur[3] ! » Et Claville ajoute :

Balthasar Gracian dit excellemment qu'il y a une parenté de cœur et de génies, que cette sympathie n'en demeure pas à l'estime, qu'elle va jusqu'à la bienveillance d'où elle arrive enfin à l'attachement : qu'elle persuade sans parler et qu'elle obtient sans recommandation[4].

Nous n'avons pas retrouvé ce texte de Gracián, du moins sous la forme que cite Claville. Pourtant, dans l'*Homme de cour*, on lit :

Gagner le cœur... C'est par l'affection qu'on entre dans l'estime. Quelques-uns se fient tant sur leur mérite qu'ils ne prennent aucun soin de se faire aimer. Mais le Sage sait bien que le mérite a un grand tour à faire, quand il n'est pas aidé de la faveur. La bienveillance facilite tout, supplée à tout[5]...

De même dans *El Héroe*, *Primor IV*, *Corazón de Rey*, nous trouvons :

¡ Qué importa que el entendimiento se adelante, si el corazón se queda?

Et encore :

No basta eminencia de prendas para la gracia de las gentes, aunque se

1. *Traité...*, I, 21.
2. *Ibid...*, I, 145.
3. *Ibid...*, I, 41.
4. *Ibid...*, I, 42.
5. Édition d'André Rouveyre. Paris, Grasset, 1924, « Les cahiers verts », p. 85.

supone. Fácil es de ganar el afecto, sobornado el concepto, porque la estima muñe la afición[1] (*Primor XII, Gracia de las gentes*).

Et surtout :

Todo lo alcanzan méritos de simpatía : persuade sin elocuencia, y recaba cuanto quiere, con presentar memoriales de armonía natural[2] (*Primor XV, De la simpatia sublime*).

Nous pensons que ce sont là les « sources » du passage de Claville, qui, cette fois, a pu peut-être dans son « extrait » réunir des textes tirés de chapitres et d'ouvrages différents, à moins qu'il ne l'ait trouvé dans la traduction de *El Héroe*, du P. de Courbeville (1723), que nous n'avons pu consulter.

C'est surtout dans la définition qu'il propose du parfait honnête homme que Claville se souvient de Gracián. L'honnête homme ne doit pas être seulement un homme d'esprit, il doit encore et surtout être « vertueux ». Et, ajoute-t-il,

c'est un homme de cette espèce que les Allemands appellent « virtuosus ». Leur façon de parler est bien plus énergique que la nôtre. Sous le terme de vertueux, nous ne comprenons guère que religieux, pieux, dévot ; et dans leur *virtuosus* ils supposent la valeur dans la guerre, l'habileté dans les arts, les dons de la nature, les talents, l'érudition, l'excellence du cœur, la justesse et la force de l'esprit, la fidélité à Dieu et à son roi : voilà leur *virtuosus :* et c'est au dernier période de cette vraie vertu que nous devons atteindre. Il est assez singulier que j'aie formé en Allemagne le dessein de faire d'un Français un *virtuosus*, et qu'un des traducteurs de Balthasar Gracian nous ait rendu son *El Discreto* espagnol sous le titre d'*Homme universel.* Une même intention rend comme synonymes des termes tout différents[3].

Résumant ensuite sa longue définition, Le Maître de Claville écrit encore :

Voilà le *virtuosus* des Allemands, voilà l'*Homme universel*, ou l'*El Discreto* des Espagnols, voilà notre modèle ; en un mot, voilà l'idée que Platon nous donne du Philosophe, un amateur de la sagesse universelle[4].

Ajoutons enfin que Claville revient encore sur ce concept du *virtuosus = discreto*, au début de la deuxième partie de son ouvrage, lorsqu'il dit :

Enfin, je le [le jeune homme] presse, par les motifs les plus puissants, de

1. Baltasar Gracián, *Tratados*, édition Alfonso Reyes. Madrid, Calleja, 1918, p. 28. Nous citons cette édition moderne dont le fin et érudit connaisseur de Gracián qu'est André Rouveyre disait : « [cette] édition, la plus récente (1919) (*sic*) est en progrès sérieux sur les précédentes », *ouvr. cité*, p. 252.

2. *Ibid.*, p. 55.

3. *Traité...*, I, p. 70-71.

4. *Ibid...*, I, 85.

devenir un *virtuosus* : j'ai pensé à cet égard comme le Père de Courbeville quand il a traduit l'*El Discreto* de Balthasar Gracian, sous le titre de l'*Homme universel*[1].

Voilà donc ce que Le Maître de Claville a « extrait », comme il le dit lui-même, de Gracián, que, jusqu'ici, il a toujours cité loyalement. Mais il lui est arrivé aussi d'emprunter parfois certaines sentences à l'Espagnol, sans « se rappeler » d'où il les tire. C'est ainsi que, parlant de l'utilité des conseils, Claville écrit :

L'homme sage ne rougit pas de consulter les autres, mais il ne se rend pas esclave de leurs conseils ; quelquefois gens très habiles prennent l'avis de gens d'un esprit inférieur,... De là je conclus qu'à tout âge, en tout état, en toute matière, on peut tirer un grand fruit d'une prudente docilité... Il faut prendre conseil de ses amis[2]...

On reconnaît l'idée de Gracián développée dans l'*Homme de cour :*

N'être point inaccessible. Quelque parfait que l'on soit, on a quelquefois besoin de conseil. Celui-là est fort incurable qui n'écoute point. L'homme le plus intelligent doit faire place aux bons avis. La Souveraineté même ne doit pas exclure la docilité... Il faut donc laisser une porte ouverte à l'amitié, et ce sera celle par où viendra le secours[3].

De même, faisant le départ entre l'étude et le commerce du monde, après avoir écrit pittoresquement : « Trop d'étude nous rend sombres et abstraits, trop de retraite nous rouille et trop de monde nous dissipe[4] », Le Maître de Claville ajoute :

Quelqu'un a dit que l'homme sage doit employer la première partie de sa vie à s'entretenir avec les morts, la seconde avec les vivants, et la dernière avec soi-même. Belle leçon sur l'emploi du temps, et sur l'usage qu'on doit faire de son esprit[5] !

Il s'agit ici d'un passage du *Discreto :*

... célebre gusto fué el de aquel varòn galante que repartiò la comedia en tres jornadas, y el viaje de su vida en tres estaciones. La primera empleò en hablar con los muertos, la segunda con los vivos, la tercera consigo mismo[6].

1. *Traité...*, II, 4.
2. *Ibid...*, I, 97-98.
3. *Éd. citée*, p. 113-114.
4. *Traité...*, I, 167.
5. *Ibid...*, I, 168. A la suite, Claville écrit : « Les hommes, dit La Bruyère, devraient employer les premières années de leur vie à devenir tels par leur étude et par leur travail, que la République elle-même eût besoin de leur industrie et de leur lumière. » — Un peu plus loin, il semble reprendre encore l'idée de Gracián, mais en la modifiant : « ... voyez le monde, faites des remarques jusqu'à quarante ans, lisez jusqu'au tombeau », I, 180.
6. *Éd. citée*, p. 179. A la suite, Gracián explique le sens de ces mots. « Descifremos el

Claville avait d'ailleurs pu voir la même idée dans l'*Homme de cour*, où nous lisons :

> *Savoir partager sa vie en homme d'esprit*... Une vie qui n'a point de relâche est pénible, comme une longue route où l'on ne trouve point d'hôtelleries ; une variété bien entendue la rend heureuse. La première pose doit se passer à parler avec les Morts... La seconde station se doit destiner aux Vivants... La troisième pose doit être toute pour nous[1]...

On pourrait peut-être encore proposer d'autres rapprochements entre les deux auteurs. Mais ils seraient moins nets et moins probants. Aussi bien n'avons-nous voulu qu'indiquer un nouvel exemple de la vogue de Gracián en France. Certes, le livre de Claville est curieux à lire, car il porte bien la marque de son siècle et se propose de donner une formule du bonheur — qui n'exige nul héroïsme, nul stoïcisme, qui fait une large part aux plaisirs délicats — tout en demeurant conforme à la doctrine catholique. On y trouve aussi, malgré un souci très affirmé d'orthodoxie, la mention élogieuse d'Érasme et quelques paragraphes dans le ton de l'humaniste de Rotterdam[2]. On y relève enfin des accents préromantiques sur la nature, la campagne, la solitude et les âmes sensibles[3]. Mais cela n'importe point à notre dessein actuel. Si nous avons repris le *Traité du vrai mérite de l'homme*, c'est que, il ne faut pas l'oublier, cet ouvrage eut, au XVIIIe siècle, un vif succès que M. Mornet a signalé en passant, dans son très beau travail sur les *Origines intellectuelles de la Révolution française*[4]. Nous connaissons neuf

enigma », dit-il. Nous n'avons pas eu à notre disposition la traduction française du P. de Courbeville.

1. *Éd. citée*, p. 180-181.

2. *Traité*..., I, 125 : « Qu'on ne vous trouve jamais sans quelqu'un de ces livres portatifs, qu'on appelle un *veni mecum* : par exemple, un tome de Racine ou de Molière, de Saint-Évremond, de Scarron, de Mme Deshoulières, Pavillon, *Érasme*, ou M. de La Rochefoucauld ; surtout ne perdez jamais votre Horace de vue. » — Pour ce qui est de « l'erasmisme » de Claville, il faut citer les passages contre les « dévots », II, 188, faits surtout d'après La Bruyère, lui aussi érasmite plus qu'on ne pense, et surtout le texte amusant que voici : « Combien de curés gros et gras jouissent des trente et quarante ans de bénéfices considérables et pensent bien plus à meubler la cave qu'à orner l'autel. Les deniers du trésor servent bien plus souvent à marier la nièce qu'à parer le temple. Ne serait-il point convenable d'imposer à quelques prêtres de savoir lire, à d'autres de s'occuper plus utilement qu'à boire, à tous d'être sages, humbles, désintéressés? » II, 264-265. Voir encore : « Mais je condamne encore plus sévèrement la conduite de ceux qui (conseillés par un moine) ruinent les espérances de leurs héritiers à force de legs pieux. » Mais Claville s'empresse de distinguer les « bonnes œuvres », qu'il légitime, des « bonnes actions », II, 257, prenant en cela le contre-pied d'Érasme. — De même Claville se déclare l'ennemi des protestants. Il va même jusqu'à célébrer la révocation de l'édit de Nantes ! II, 248.

3. « Que celui-là passe de doux moments qui sait par goût se dérober dans une allée sombre à la multitude... » I, 251 et suiv. Voir les citations de Santeuil, J.-B. Rousseau et Racan.

4. Paris, 1933. Cf. p. 55.

éditions de ce livre, de 1734 à 1761[1]. C'est dire que, du même coup, le nom et, indirectement, la doctrine du P. Gracián furent amplement divulgués dans les lettres et la pédagogie françaises.

JEAN SARRAILH.

1. Leroux-Cesbron, *art. cité*, dit « cinquante éditions en trois ans, si nous en croyons Diderot, auquel du reste il ne plaisait pas du tout, et qui écrivait à son propos « que rien n'était si lu qu'un médiocre, ni si répandu qu'un mauvais », p. 225. (Inversement, Rousseau célébrait Claville dans le *Verger des Charmettes*.)

NOTE SUR « A BUEN JUEZ, MEJOR TESTIGO », DE ZORRILLA

On se rappelle lá fameuse légende de Diego Martínez, qui promet le mariage, devant le Christ de la Vega, de Tolède, à Inés, puis l'abandonne et finalement, de retour de Flandre, est confondu par le Christ lui-même, témoignant devant les juges en faveur d'Inés.

« Tradición de Toledo », assure le sous-titre. Déjà, en 1931, José-María de Cossío reproduisait une curieuse note de Faria y Sousa à un passage des *Lusiades*, d'où il ressortait que cette tradition était fidèlement conservée, en Portugal, au monastère des Bénédictins de Santarem [1]. Cossío observait justement en terminant que :

> El relato transcrito es el más próximo, sin duda, al que sirvió a Zorrilla para componer su leyenda. El juramento incumplido, el acto judicial ante la imagen y aun la construcción de la nueva capilla son circunstancias del relato zorrillesco que en ninguna otra versión encuentro con tan precisa claridad [2].

Nous avons retrouvé un autre texte qui confirme la survivance de cette légende à Santarem. Il est extrait du *Voyage en Espagne et en Portugal*, fait par le P. François de Tours, de la fin de 1698 au commencement de 1700 [3]. Voici ce qu'écrit le Père Capucin :

> On voit chez les Pères Bénédictins un crucifix dont le bras droit est détaché de la croix et le corps tout courbé ; en voici l'histoire selon les procès-verbaux et les tableaux qui sont dans l'église, qui la représentent tout entière. Il y avait une jeune bergère [4] qui gardait ses moutons ; un fidalgue, c'est-à-dire une personne de qualité — car tous les gentilshommes de Portugal s'appellent fidalgues — alla pour la solliciter au mal. Cette jeune fille refusa de condescendre à ses désirs ; il continue ses fortes sollicitations, promettant de l'épouser sans néanmoins en avoir dessein. Cette fille, se voyant si fortement sollicitée avec promesse d'être épousée, lui dit : « Hé bien ! venez donc dans une chapelle qui est ici proche, et promettez-moi devant le crucifix qui y est que vous m'épouserez. » Il s'y en va, met sa main dans celle de la fille et lui promet devant le crucifix de l'épouser. Cela fait, ils sortirent et

1. J. Mª de Cossío, *Sobre las fuentes de la leyenda de Zorrilla « A buen juez, mejor testigo »*. Rª Filología Eª, 1931, p. 260-261. — L'édition des *Lusiades* dont il est question est de Madrid, 1639.
2. *Ibid.*, p. 261.
3. Ce *Voyage* a été édité par Barrau-Dihigo, dans la *Revue hispanique*, 1921, nº 124.
4. On se rappelle que dans Zorrilla la jeune fille est d'une noble famille.

allèrent où ils voulurent. Cependant la fille devint grosse[1], et le fidalgue ne parlait plus de l'épouser ; elle lui fait parler ; il s'en moque ; elle le fait enfin assigner pour comparaître devant les juges : il nie lui avoir promis de l'épouser. Les juges les renvoient, mais cette jeune fille, remplie de foi, prie les juges qu'il vienne donc jusque dans la chapelle où il lui a promis de l'épouser; les juges [le] lui accordent et les accompagnent même; où, étant arrivés, cette jeune fille apostrophe le crucifix en disant : « N'est-il pas vrai, Seigneur, que ce monsieur m'a promis de m'épouser? » Dans le moment, le bras droit se détache et s'étend sur la fille, le corps aussi tout courbé, comme rendant témoignage de ce qu'elle disait. Ce que voyant, les juges condamnèrent le fidalgue à épouser la bergère[2].

Ainsi cette légende n'est pas spécifiquement tolédane. Bien plus, Faria y Sousa assure qu'il y a des crucifix semblables à celui de Santarem à Ségovie et à Civita-Vecchia[3]. Ce fait sert à D. E. Juliá à expliquer que descriptions et souvenirs de la « Ville Impériale » qui se trouvent dans les *Légendes*, d'ailleurs composées longtemps après le séjour de Zorrilla à Tolède, manquent parfois de précision et d'exactitude[4].

Malgré ces remarques, n'oublions pas la magnifique orchestration et les embellissements dramatiques et lyriques dont Zorrilla a su parer la naïve et dévote légende.

Jean SARRAILH.

1. Ce détail réaliste n'existe pas dans Zorrilla.

2. *Voyage*, p. 498-499.

3. J. Mª de Cossío, *art. cité*, p. 261.

4. Eduardo Juliá, *Toledo visto por Zorrilla*, in *Amigos de Zorrilla*. Valladolid, 1933. Juliá cite l'article de Cossío.

BIBLIOGRAPHIE

Fructuós, Auguri i Eulogi Màrtirs Sants de Tarragóna, per **J. Serra-Vilaró.** Tarragona, Tallers Tipogràfics : Suc. de Torres i Virgili, 1936 ; 294 p.

Dans le ch. I, consacré à la « Cristianització de Tarragona », l'auteur soulève la question de l'évangélisation de l'Espagne par saint Paul et la résoud affirmativement, ou plutôt en la donnant comme probable, ainsi que l'ont fait le P. Zacarías Villada dans son *Historia eclesiástica de España* et D. Manuel Torres dans l'*Historia de España* publiée sous la direction de D. Ramón Menéndez Pidal. C'était déjà l'opinion de Mgr Duchesne dans ses *Leçons d'histoire ecclésiastique* sur *Les origines chrétiennes* (nouvelle édition, Paris, Blanc-Pascal, s. d.) ; et l'on sait que Mgr Duchesne était plutôt méfiant. Il admettait que l'expression ἐπὶ τέρμα τῆς δύσεως, qu'on relève dans l'Épître du pape Clément Ier (en 96), « susceptible d'une interprétation moins stricte, si elle se rencontrait en Orient, ne peut guère signifier ici que la véritable extrémité de l'Occident, l'Espagne... » (p. 445). Le fragment de Muratori, qu'on date de 160-220, paraît ajouter une vraisemblance de plus.

Il n'est pas improbable non plus que l'apôtre ait débarqué à Tarragone, vu l'importance de ce port, ainsi que le veut la tradition locale. Mais ce n'est là qu'un préambule.

On sait que la Passion de saint Fructueux, évêque de Tarragone, martyrisé avec les diacres Augurius et Eulogius en 259, sous Valérien, est réputée comme un acte authentique ; et certes elle est bien différente, par l'allure, de celle de saint Vincent. On dirait un procès-verbal, plutôt même un communiqué que l'on destinait à la communauté chrétienne :

> Le XVII des kalendes de Février, dimanche, on a arrêté l'évêque Fructuosus, les diacres Augurius et Eulogius. Fructueux était dans sa chambre. Les gardes militaires (*beneficiarii*) Aurelius, Festucius, Aelius, Pollentius, Donatus et Maximus se sont présentés chez lui. Entendant le bruit de leurs pas (*pedibulum*), il se leva aussitôt et sortit au-devant d'eux, les sandales aux pieds (*in soleis*). Les soldats lui dirent : « Viens, le préfet te demande ainsi que tes diacres. » L'évêque leur dit : « Allons ; mais, si vous voulez bien, je vais me chausser. » Les soldats répondirent : « Chausse-toi si tu veux... »

Un tant soit peu transposée, c'est une histoire d'hier...

Bien plus encore que le sermon de saint Augustin et l'hymne de Prudence (car saint Vincent a eu les mêmes honneurs), c'est ce réalisme, presque effrayant de simplicité, qui authentique le plus ancien texte de la littérature des *Gesta martyrum* de l'Espagne.

Je me permets ces considérations pour placer sous le signe de la *Vérité* l'étude que nous présente ici M. J. Serra-Vilaró. Nous y trouvons en dix-neuf chapitres l'histoire du martyre et du culte, avec textes et figures. Les textes nous dispensent de recourir aux Bollandistes, à Ruinart, à Migne, etc. ; les figures nous montrent les monuments, les sculptures, les fouilles, etc. Il y a donc là un ensemble intéressant, pour le lecteur curieux d'archéologie comme d'histoire, et de littérature ajouterai-je : car on y trouve des textes liturgiques (en dehors de l'hymne de Prudence) et des *Goigs del gloriós Sant Fructuos*. Parmi les documents, je citerai les deux qui ont été mis en appendice et qui concernent les reliques. Pièces authentiques certes ! je parle des documents. Quant aux reliques, notre auteur (p. 176) est loin d'en être aussi sûr. Rappelons-nous que l'époque où elles furent offertes à la Seu de Tarragone (1565) est singulièrement sujette à caution.

On voit que l'on a affaire à un livre sérieux, digne des Actes qui ouvrent cette édifiante histoire.

G. CIROT.

A. Mez, *El Renacimiento del Islam.* — Traducción del alemán por **Salvador Vila.** Publicaciones de las Escuelas de Estudios árabes de Madrid y Granada. Serie A. Núm. 4. Madrid, Impr. de Estanislao Maestre, Pozas, 14, 1936 ; in-4°, VIII-463 p. 30 ptas.

Il valait la peine de publier en espagnol ce livre dont l'édition allemande (1922) ne pouvait espérer la diffusion méritée. Il s'agit, au surplus, d'une œuvre posthume mise au jour dans des conditions difficiles, auxquelles on a tâché, cette fois, de faire face. La besogne du traducteur était particulièrement délicate.

Le titre, « Renaissance de l'Islam », surprendra sans doute, s'agissant du IVe siècle de l'hégire. Il n'a pas laissé de surprendre l'éditeur allemand lui-même, qui avoue que Mez l'avait risqué sans en être satisfait. On peut toujours l'accepter à titre d'indication, sans être forcé d'admettre que, dissimulé sous la fiction du califat, le démembrement réel de l'empire musulman, en butte aux offensives byzantines et divisé en neuf États différents (324/935), soit l'indice, ou le signal, ou la cause d'un mouvement de renaissance. Mais il n'y a qu'à voir les faits, et c'est à quoi nous sommes conviés. Après tout, comme dit l'auteur, « que la ruine de l'empire ʿabbāsī implique une décadence, c'est ce qui ne laisse aucun doute à notre époque, qui juge uniquement

d'après la quantité et ce qu'on appelle l'unité » (p. 21) ; reste à savoir si elle juge sainement.

Par exemple, en ce qui concerne les écoles juridiques, n'est-ce pas un élargissement, donc un progrès, que l'introduction, au IVe/ Xe siècle, d'idées juridiques préislamiques, la résurrection d'anciennes doctrines gréco-romaines, représentées par les juristes (*fuqahā?*) en face des traditionalistes (*aṣhab al-hadīt*) (p. 261)?

Seulement, d'autre part, sous l'influence persistante de l'Orient préislamique sans doute, nous voyons monter le flot de l'immoralité et de l'obscénité (p. 437), et baisser le sentiment de l'honneur (p. 439). Alors? Faut-il voir un trait d'humour germanique dans ce titre prometteur de « Renaissance »? Quoi qu'il en soit, c'est le contenu qu'il faut considérer. Nul doute qu'on ne l'apprécie pour tout ce qu'on y trouve accumulé.

On sera sans doute frappé de l'allure de la rédaction. Ce n'est pas seulement la transcription des noms propres, c'est le style, la façon de présenter les faits, l'abondance des courtes anecdotes, la nature même des développements, qui donnent à ce livre une saveur orientale. C'est qu'aussi on est près des textes : on sent là le travail par fiches, d'ailleurs bien coordonnées, chacune avec sa référence. Tout cela est pris aux sources, sans qu'on nous précise ce qu'elles valent. Mais c'est intéressant, captivant, et d'un bout à l'autre.

Il ne sera pas de trop d'énumérer les vingt-neuf chapitres entre lesquels l'auteur a distribué son abondante matière :

El imperio ; Los califas ; Los príncipes del imperio ; Cristianos y judíos ; La *šīʿa* (sorte d'hérésie opposée à la *sunna*) ; La administración ; El visir ; La hacienda ; La corte ; la nobleza ; Los esclavos ; Los ulemas ; Las escuelas jurídicas ; El qāḍi ; La filología (I, La prosa ; II, La poesía) ; La geografía ; La religión ; La moralidad ; La vida en el imperio califal ; Las ciudades ; Las fiestas ; La producción ; La industria ; El comercio ; la navigación fluvial ; Las comunicaciones terrestres ; La navigación marítima.

Il n'est qu'incidemment question de l'Espagne. Par exemple à propos du vénérable coran de la mosquée de Cordoue (p. 415) ; du droit qu'avaient les chrétiens de régler entre eux leurs affaires, sauf pour les crimes passibles de la peine de mort, qu'ils n'appliquaient que si le qāḍī déclarait : *Bene est* (p. 64) ; ou des Slaves dont les Juifs de Pechina (prov. d'Almería) faisaient des eunuques (p. 424) ; ou de la coutume qui interdisait aux femmes de sortir dans la rue (p. 433) ; ou de l'étang de mercure du palais de al-Zahrá, à Cordoue (p. 459), et de la prime offerte par le souverain (Abd al-Raḥmān III), qui créa ce palais, à ceux qui bâtiraient une maison aux alentours (p. 493) ; ou des vêtements de deuil, qui en Espagne étaient blancs, et non bleus comme en Orient (p. 466) ; ou du costume plutôt coquet que portait le qāḍī de

Cordoue pour siéger au tribunal (p. 280) ; ou des pleureuses, qui persistent dans la péninsule en dépit de la prohibition islamique (p. 470) ; ou des 113.000 maisons particulières et 3.000 oratoires de Cordoue (p. 492) : ou des têtes de mouton que longtemps après la domination musulmane on a continué à manger le samedi (p. 473) ; de la canne à sucre ou de la pêche et de la salaison du thon (p. 518-519) ; du safran exporté de Tolède (p. 521) ; des mines de mercure dans la région de Tolède (Almaden sans doute) et des *pinares* de Tortosa (p. 527, 533) ; des buffles importés en Espagne par les Arabes de Syrie (p. 542) ; du coton, qu'on se met à cultiver en Espagne (p. 549) ; de la voie postale entre Qayrawan et l'Espagne (p. 590) ; enfin, de l'expédition de ces navigateurs qui, partis de Lisbonne, faits prisonniers dans une île, mirent deux mois pour revenir (p. 599).

Si épars que soient les détails qui ont trait spécialement à l'Espagne, tout l'ensemble du livre éclaire le xe siècle hispano-arabe d'un reflet plus ou moins direct, qu'il s'agisse de l'emploi de la prose rimée, contraire à la tradition islamique (p. 297) ; ou de la façon dont les marchands d'esclaves parent leur marchandise, mâle ou femelle (p. 205) ; ou de celle dont on traitait les convives (p. 471) ; ou de la répugnance pour le *hammām ;* ou des vêtements de garçons dont on affublait les jeunes filles (p. 427), et des vices et des folies dont la poésie arabe est saturée (p. 429). N'insistons pas ! Après tout, cela n'est pas localisé en Espagne, mais en Orient. Mais tout ce chapitre « Des femmes[1] », sans être écrit par un La Bruyère, attirera sûrement le lecteur.

G. CIROT.

La Crónica de Veinte Reyes. A comparison with the text of the *Primera Crónica general* and a study of the principal latin sources, by **Theodore Barbitt,** instructor of Spanish in Yale University. New Haven, Yale University Press ; London, Humphrey Milford, Oxford University Press, 1936 ; in-8o, x-172 p., 11 /6 ; vol. XIII de *Yale Romanic Studies.*

Il est difficile d'expliquer comment une chronique qui porte dans les manuscrits le titre de *Crónica de once reyes* s'étend en réalité à vingt règnes, de Fruela II inclus à Ferdinand III inclus, et c'est bien pourquoi M. Menéndez Pidal l'a désignée dans son *Catálogo de la R. Biblioteca*, aussi bien dans la troisième que dans la première édition, sous le titre de *Crónica de veinte reyes.*

L'auteur de la présente étude cherche une explication, après une autre exposée dans *Hispanic Review* en 1934. Il suppose (p. 13) une coupure après Bernardo III, compté comme onzième roi de Léon,

1. Celui qui a pour titre « La moralidad ».

Sanche de Navarre (père de Ferdinand Ier) comptant comme dixième. Assurément, on doit reconnaître l'intrusion effective, sinon de droit, de ce fameux D. Sancho, sur l'activité duquel j'ai moi-même attiré l'attention naguère (*Bull. hisp.*, 1934, p. 90). Mais, de là à admettre que, dans une chronique forcément quelque peu officielle, on l'ait considéré comme le dixième roi de Léon après Ordoño II (prédécesseur de Fruela II), il y a loin. Et, s'il y a eu une coupure, ne peut-on la reporter après Ferdinand Ier, à condition d'inclure dans la liste, comme fait d'ailleurs M. Th. B., Ordoño IV *el Malo* (958-959), compétiteur de Sancho Ier el Craso († 966) et gendre de Fernán González d'après la Chr. gén. (texte Pidal, *B. A. E.*, p. 409 a) et la Chr. dite de Silos, que reproduisent ici Sampiro et la Chr. léonaise (cf. *Bull. hisp.*, 1911, p. 416, et 1921, p. 275)? Au surplus, je cherche non pas à expliquer, mais à constater; et je reconnais que, dans le texte Pidal, ce roi n'a pas les honneurs d'une division à part et se trouve inclus, cité comme un intrus, dans celle qui porte le titre « El regnado del primero Don Sancho » (p. 408 b) ; mais Sanche de Navarre n'a pas non plus de division, simplement un chapitre où il est considéré comme « sennor del condado de Castiella » et non, bien entendu, comme roi de Léon.

Je prétends d'autant moins apporter une solution à ce petit problème qu'une autre pourrait se présenter à l'esprit, reportant la coupure après Sanche II, car, dans ce que Menéndez Pidal appelle *Tercera Crónica general* (éd. d'Ocampo), le règne de Fruela II manque (cf. Pidal, *Catálogo*, p. 125, 128). Mais le fait est que, dans la « Chronique des Onze ou des Vingt Rois », il figure en tête; nous n'avons donc pas à nous arrêter davantage.

Ce n'est, du reste, qu'une question accessoire. Le problème essentiel, pour M. Th. B., est de déterminer les rapports de cette Chronique des Vingt Rois avec le texte publié par Menéndez Pidal sous le titre de *Primera Crónica general*. Cette comparaison, il y a intérêt à la faire en se reportant aux textes latins qui ont servi de sources. Le critérium est ingénieux et simple (CVR = Chr. des Vingt Rois ; PCG = texte de la *B. A. E.*) :

> Generally speaking, it is possible to determine with some accuracy the Latin sources of the CVR and of the PCG. It frequently happens that one of the chronicles will present a reasonably faithful rendering of the Latin originals, while the other either omits a passage or interpolates an episode not found in the common source. It seems clear that in such a case, the chronicle which is closer to the Latin may be regarded as at least one step less removed from the original than the one which contains an altered version (p. 4).

Pour ce qui concerne Fernán González[1], objet du ch. II, la confron-

1. Je me permets de renvoyer à une note que j'ai publiée dans le *Bull. hisp.*, 1931, p. 104, *Sur le Fernán González. Le poème et la chronique générale.*

tation ne donne pas de résultats bien nets : il semble seulement que les deux chroniques aient été élaborées indépendamment l'une de l'autre :

It is only the amplified style of the PCG which makes it appear the later composition of the two (p. 32).

C'est un peu subjectif. Heureusement, le reste de l'examen sera plus probant.

Il est évident aussi que, si, de deux textes, A et B, remontant à un troisième, X, A seul contient un passage d'origine apparemment populaire, par l'assonance ou des traces de versifications, c'est B qui est le plus près de la source X, et le plus ancien (p. 5). On ne conçoit pas, en effet, la suppression postérieure d'un tel passage. Mais il ne faut pas toujours trop attendre de ce critérium-là encore ; en ce qui concerne Fernán González, du moins pour la bataille de Lara,

The details... as well as the language, show clearly that it comes from popular sources, and it is not surprise to find it lacking in Rodrigo and Lucas. The versions of the two chronicles are quite similar, but the PCG is, as usual, much fuller... (p. 25).

Du récit de la bataille de Hacinas, il y a plus à tirer.

One thing can be asserted definitely, and that is that the compilers of the CVR were not working from a version of the PCG, not even from an abbreviation of that chronicle, as was once thought by Menéndez Pidal, since all the manuscripts of the PCG have the complete story of the three days' battle, whereas only one of the CVR codices carries it... (p. 28).

Voici la conclusion générale, résultat d'une comparaison très minutieuse et très suivie :

... we have in the CVR as we know it today, a chronicle which contains in its early chapters many indications of having been composed before the PCG, and in its latter part, equally strong evidence of being later than the PCG (p. 163).

Pour M. Th. B., on a composé au XIIIe siècle une « Chronique de Onze Rois », de Fruela à Bernardo III compris (voir ci-dessus), à laquelle fut ensuite ajoutée une section contenant les règnes de Ferdinand I, Sanche II et Alphonse VI. Plus tard, après la rédaction de la PCG, en recourant aux mêmes sources que pour celle-ci, on ajouta les règnes d'Alphonse VII, Sanche III, Ferdinand II de Léon et le début d'Alphonse VIII. Pour Alphonse IX de Léon, la source serait distincte ; enfin, pour Ferdinand III, en tant que roi de Castille et de Léon, on aurait copié la PCG.

Il serait intéressant d'entrer dans le détail de la discussion. Mais il s'agit ici surtout d'attirer l'attention sur un travail qui la mérite amplement. On ne peut manquer d'y revenir. Il est bien dommage que,

pour les tristes raisons qu'on sait, l'homme le plus au courant de ces questions, notre maître Menéndez Pidal, ne puisse pour le moment examiner les résultats qu'on nous propose. Mais quiconque a cherché à se reconnaître dans ce double domaine des chroniques latines et castillanes du XIIIe siècle admirera le courage de M. Th. B., et aussi sa discrétion, car il a su condenser en assez peu de pages, en somme, les données accumulées au cours d'une pareille randonnée.

En appendice, M. Th. B. donne la liste et la description des manuscrits qui contiennent la « Chronique des Vingt Rois », neuf en tout. Il considère l'Esc. X, 1, 6, comme « the most suitable as a basis for a critical text » (p. 166).

G. CIROT.

Coplas de Yoçef, a medieval Spanish poem in hebrew characters, edited with an introduction and notes by **Ig. González Llubera,** professor of Spanish in the Queen's University of Belfast. Cambridge, At the University Press, 1935, XXI-50 p., 8/6 net.

Nous devions à M. Ig. González-Llubera une réimpression de la *Gramatica* et la *Muestra de la Istoria* de Nebrija (cf. *Bull. hisp.*, 1927, p. 318). Ce qu'il nous apporte aujourd'hui est tout à fait inédit, encore que la littérature *aljamiada* nous offre un *Poema de Yuçuf*, publié jadis par Morf (1883), puis par M. Menéndez Pidal (*Rev. de Arch.*, 1902).

Il s'agit d'un poème contenu dans un manuscrit acéphale, sur papier du XVe siècle, appartenant à la bibliothèque de l'Université de Cambridge, acquis à Jérusalem et déjà publié par l'auteur en 1934 dans la *Revue hispanique*, mais seulement en transcription romane. Cette transcription figure ici en regard du texte, en caractères hébraïques, non voyellés (ce qui naturellement rend assez conjecturale et discutable la représentation des voyelles en roman). Le manuscrit contient (fol. 1-53) en outre les *Proverbios* du rabbin Sem Tob, mais il en manque au moins la cinquième partie. Le fragment du *Yoçef* tient sur huit feuillets, recto et verso (fol. 54 ro-61 vo). Nous n'avons là qu'une copie de copie, probablement.

La versification est celle du tétrastrophe monorime alexandrin avec rime intérieure entre hémistiches premiers, ce qui aboutit à des strophes de huit heptasyllabes [1], avec cette particularité que le dernier se termine uniformément par le nom *Yoçef*. L'hiatus y est de règle, semble-t-il.

Le fragment commence avec le ch. XLVI, 3, de la *Genèse*, mais ne coïncide avec ce qui suit que par points (XLVI, 28, 31-34, etc.). Nous avons là, semble-t-il, un *Purim*, comme ceux dont Esther était l'hé-

1. « Hexasyllables », dit M. G. Ll., à la française.

roïne[1], et l'on sait que la littérature dramatique espagnole n'a pas négligé l'histoire de Joseph : témoins la *Tragedia Josephina* de Micael de Carvajal, qu'a publiée J.-E. Gillet[2], et *Los trabajos de Jacob* de Lope de Vega, ainsi que le rappelle M. G. Ll., et encore l'*Auto de los desposorios de Joseph*[3]. Quant au *Poema de Yúçuf* qu'a réédité et étudié D. Ramón Menéndez Pidal en 1902 (*Rev. de Arch., Bibl. y Museos*), également écrit en strophes de la *cuarderna vía*, mais plus fidèles au type proprement espagnol (Berceo et *Fernán González*), le sujet en est autre et l'inspiration assez différente : c'est un spécimen de poésie *aljamiada*, en castillan par conséquent aussi, mais en caractères arabes et d'origine coranique, et où la contamination judaïque a été indiquée par M. Pidal (*Ibid.*, p. 59 du tiré à part). Il y a eu des emprunts mutuels. On voit l'intérêt de la publication entreprise par M. G. Ll., et j'ajouterai que l'impression fait honneur à l'auteur, aux éditeurs et à l'imprimeur.

G. CIROT.

An edition of this poem appeared in Latin characters in Vol. LXXXI of the *Revue hispanique* in 1933, but no attempt was made to elaborate on the paleographical notes, philological commentaries, etc. The present edition which is excellently printed will be a blessing to both students of medieval Spanish literature and to Hebraists. In it the story of Joseph is given in Judeo-Spanish, using the Hebrew characters, and the Latin transcription on opposite pages. For those who may know no Spanish, the text has been made more comprehensible by an English translation which appears immediately below the text. There are also abundant notes and commentaries on the doubtful words or expressions.

The MS. is described in the introduction. It is found in the Library of the University of Cambridge, having been acquired in 1896 from Jerusalem (cf. p. XII, n. 2). According to prof. Llubera « it probably belongs to the first half of the 15th century » (p. XIII). A number of pages of the introduction are also given to the description of the text and the Hebrew characters which really is a contribution to the history of Paleography and the castillan transcription. Pages XXI-XXVI are destined to the scrupulous examination of the syntax difficulties found in the text, and the study of the meter (p. XXVI-XXIX) showing parallel examples of other poems of the XVI century, especially El Conde Lucanor, is most fascinating. We should not look for much literary value in this poem. Prof. Llubera being aware of this justly

1. Ce qu'est le *Purim*, Henry Léon l'a expliqué d'une façon vivante en quelques pages publiées en 1900 (Bayonne : *Le Pourim et la fête d'Esther*).

2. Cf. *Bull. hisp.*, 1934, p. 106.

3. Cf. W. Hutchinson Shœmaker, *The multiple stage in Spain*, 1935, p. 84. Cf. ci-après, p. 000.

remarks : « it would be unavailing to look for literary qualities in the poem, which ranks decidedly lower in this respect than Caslari's production » (p. xxx-xxxi). In spite of this the historical and philological considerations should give some importance to the discovery of the manuscript.

Except for the symbol g̈ for גּ the transcription of the consonnants follows the same system as the one previously used in the *Revue hispanique.* Also, in the present edition, the author has given different « textual interpretations » not found in the previous edition. An index of « parallels and sources » completes the volume.

There is something very charming in this poem, in spite of its literary defects. We take the liberty of reproducing a few lines.

1. Judeo-Spanish :

לא פֿאמרי אירה פֿואירטי שוברי טודה לה טיירה
אי רידיאה לה גינטי יוסף דאנוש סיבירה
קי פלאטה סיירטה מינטי אטי יא דאדה אירה
אפרישוראדה מינטי רישפונדיאה יוסף.

2. Romance transcription :

La famre era fuerte Sobre toda la tiera
E dezia la gente « Yocef, danos cibera;
Ke plata cierta mente Ati ya dada era. »
Apresurada mente Respondia Yocef :

3. English version :

The famine was sore in all the land. And the people said : « Joseph, give us bread : The money indeed to thee was given. » And straightway Joseph answered.

The book which crowds so much matter can never be dull because the author's knowledge, intensive as well as extentive, has enabled him to grasp the vital points and to explain the difficulties.

A vast acquaintance with hebraic literature has enabled Prof. Llubera to discover the sources of this poem which he traces to the Bible (different castillan versions), to Flavius Josephus, to the Midrax, and above all to the large collection of medieval Jewish legends, the Sefer Ayaxar.

Prof. Llubera, evidently, anticipated the criticisms that might have been levelled against him and, consequently, hastened to explain even the smallest details. Because of this clairvoyance, and because the text is thoroughly edited, the present reviewer finds himself almost completely disarmed. A careful study of the text and the transcription, however, has given an opportunity for a few remarks :

1. The consonnant ש which occurs throughout the text is trans-

cribed as Spanish S., except when the diacritic mark is placed on the left of the letter (שׂ). This, the author, justly remarks, gives the letter the value of OSp. X, as in רישׁו — dixo. It is difficult to see how the letter ש, with or without the diacritic mark, could be interpreted as OSp, ss, s. The modern judeo-spanish script gives an only interpretation to the consonant ש, that of OSp, X. How could we read, otherwise, the name משׁה which has the diacritic mark on the right side and not on the left?

2. The use of the fricative ž would better transmit the meaning in the word קונשיגו — konseğo (p. 8, line 25). We are surprised to see that Prof. Llubera omits the consideration of the consonant ז, OSp. Z with a diacritic mark, in his explanation of the orthographical symbols. A better acquaintance with the modern judeo-spanish pronunciation would have shown him that konseğo is written קונסיזו and not as found in the Ms. Such words as איזו (hijo) cannot be transliterated as איגו (higo) for, the former means (in Judeo-Spanish) son, and the latter, a matter, an affair, or the past participle of the verb hacer (fazer) meaning to do or to make. The pronunciation of these two words, and many others like them, would differ considerably. The Spanish Jews would never read אוגוש — oğos (p. 32, line 149) for ojos or ožos (eyes). A study of the various dialects spoken by the Sephardim of New York, made by Prof. Max A. Luria a few years ago[1] shows that there is no such pronunciation no matter whether the person hails from Salonica, Sarajevo, Monastir, Rushtchuck, or any other community. The j sound is to be found in the French jeune and this is the only sound, as far as the present reviewer knows, that is given to such words as : ožo (eye), hijo (son) ; fijon (bean) ; espejo (mirror) ; coraje (bravery) ; pasaje (road, way) ; etc. etc.

3. The copulative conjunction represents both the vowels i, e in Judeo-Spanish, and the editor transcribes it constantly as e. The transcription as i would have been better, in our opinion, particularly at the beginning of new lines, in order to avoid the cacophony formed by the two vowels. (Cf. for example, lines 78-80, p. 18, which reads : « E el los konsegava »). Again the transcription is not consistant throughout. (Cf. line 106, p. 24-25 where the word אי is transcribed as i).

4. On page 5, line 7, the doubtful letter which the author introduces as ה in the word הורו, would probably read better as פֿורו. It is logical since the translation is given as « free and safe ». The word פֿורו (foro) appears also in the following line which we take from the Aggadah : « Este anio aqui, a el anio el vinien en tiera de Israel, este anio aqui siervos, a el anio el vinien en tiera de Israel hijos *foros.* » Futher-

1. Max A. Luria, *Judeo-Spanish dialects in New York City*, in *Todd Memorial Volumes.* New-York, 1930, II, 7-16.

more, if because of necessity, clearness or otherwise, the text has been emended elsewhere, the liberty could have been taken in this instance as well.

5. On page 12, line 45. It is hard to agree on the trancription and particularly on the pronunciation of the word מוג׳ה — muĝa. This should have been transcribed as « mucha » as in modern Spanish orthography since the letter ג׳ serves to represent the « ch » as well.

6. On page 32, line 150. The word קירדוגוש is transcribed as kordoğos. It should read either kirdogos or kerdogos since the vowel י fulfills a similar function and is used in lieu of i, e.

The book is thorough and the edition is admirable. The only mistake that we have been able to detect is a misprint in the word *haxasyllables* in the foreword (p. VII). It is to be regretted that a vocabulary was not appended at the end. It would have been a great contribution. This reviewer looks forward to the publication of Prof. Llubera's companion study of the Proverbios Morales of Rabi Sam? Tob with a great deal of anticipated pleasure.

HENRY V. BESSO.

New York City.

Abraham Yaari, *Reshimot Sifre Ladino; Catalogue of Judeo-Spanish Books in the Jewish National and University Library of Jerusalem.* Jérusalem, 1934 ; 126 pages.

The Spanish Jews or Sephardim have preserved the language, customs, and traditions of Spain in practically all the countries where they have established themselves after the expulsion in 1492. While the language spoken by these « Españoles sin patria » (Spaniards without a country) may not be as pure as modern Castillian, nevertheless it is amazing to know that it has been kept relatively pure even after so many years of isolation from the mother country.

Unfortunately, the Ladino Language which held its grip on the Judeo-spanish communities of the Balkan states for so many centuries, is experiencing a certain decadence. It is even predicted that it will disappear completely with a generation or two[1]. The reasons are many. The governments of Turkey, Greece, Serbia, Bulgaria, etc., are now becoming nationalistically minded to the extreme (Yaari, Introduction) and are trying to supplant the Judeo-spanish language by Turkish, Greek, Serbian, Bulgarian, etc. Immigration is another factor. A Great number of Sephardim are leaving their countries of birth to settle in France, England, and of recent years, in Palestine. This has tended to diminish the power which the Sephardic Jews once wiel-

1. Cf. Max A. Luria, *Judeo-spanish dialects in New York city.* Reprint from « Todd Memorial volumes », New-York, 1930, p. 9.

ded in these communities with the consequence that many drastic laws have been passed affecting the lives of thousands of Spanish Jews and undermining their economic existence.

That the Ladino Language is losing its ground is evidenced by the fact that in Turkey some of the Ladino Newspapers have ceased to exist. Some of the stronger publications in Constantinople, Salonica, Smyrna, etc., have appeared in double languages, i. e. Greek and Ladino : Turkish and Ladino, and in the case of *La Boz de Oriente* of Constantinople, its pages are printed in latin characters but its text is in Judeo-Spanish.

And so we are experiencing the disappearance of a language that a great number of Jews have been using, speaking, writing, and creating a literature — all this in the twentieth century, the century of enlightenment?

A discussion of the peculiarities of the Judeo-Spanish Language, its charm, its literature or its relation to the mother tongue, Castillian, does not enter in this review. However, for those interested in philological research I can only point out that the Judeo-Spanish Language has aroused the interest of many eminent scholars, Jews and non Jews alike, and many works of importance have come out of their pens in recent years.

Sensing the downfall of the language, the press and the literature of the Spanish Jews, a number of friends and lovers of the language began to collect its literature and founded a separate Judeo-Spanish division in the library of the University of Jerusalem. The Library found it necessary to collect all these Judeo-Spanish books and newspapers in order, « to save whatever could be saved and incorporate all these in the form of a book that will serve as an introduction to all those interested in the language and literature of the Spanish Jews ».

Dr. Yaari's patience and zeal has produced a great and very important tool for the use of research workers in this field of learning. There is more than one scholar who will be thankful to him for this contribution. While the catalogue is far from being complete, and Dr. Yaari admits it, nevertheless it appears at an opportune moment and it fills a much needed gap. The field of Judeo-Spanish bibliography was first opened by the late Meyer Kayserling who published his, *Biblioteca Española Portugueza Judaica*, in 1890. This was, up to the present time, the only work that attempted to cover the field. The usefulness and importance of Kayserling's work are impaired by its incompleteness and the presence of many errors. As Dr. Yaari justly remakrs : « Those who copied Kayserling copied his errors as well ». It was natural, then, that a work published so many years ago should now be completed through the addition of material which has come to light in the intervening years.

In as much as Dr. Yaari raises a very interesting point and stresses the need of gradually compiling a complete Bibliography of Judeo-Spanish books and other studies pertaining to the history of the Spanish Jews in the Levantine countries, I believe that the following information may please him. This reviewer has been working on such a bibliography for the past five years. His object has been to compile a list of works by and about those Sephardic Jews (after the expulsion from Spain) who retained the Spanish tradition. He is convinced of the importance and the need for such a work, and for this reason the task was undertaken. The progress has been slow but he hopes that with the assistance of prof. Federico de Onis of Columbia University this work may see the light in the not too distant future.

There are many interesting conclusions that one can draw from Yaari's Catalogue. Through it, for example, one may know the various printing establishments in the many cities of the Balkans where Spanish Jews have resided. The type of literature produced by these Sephardim in the exile is also made clear through this compilation. And finally the names of many Sephardic authors who, while they have written many books, have never been mentioned in any other work, are here quoted for the first time.

The Catalogue contains 866 books. Of these, 265 were printed before 5650 or 1888, in order words, before Kayserling's Biblioteca appeared. All the others were published after that date, but many of these latest publications were never cited in any place of reference.

Three indexes at the end of the book facilitate the manipulation of the Catalogue which is also arranged by subject matter. Most of the books mentioned are now in the possession of the Library of Jerusalem. They were presented to the Library by the members of the « Agudath Lemaan Bet Asefarim Alaomi Veauniversita » founded by the Spanish Jews of Tel-Aviv. They have also assisted materially in the printing of the book. It is in this connection that Dr. Yaari thanks publicly Drs. Boton, Gaon and Cherezli, well known in the field of letters, for their untiring efforts and cooperation.

With the interest recently displayed by the Spanish Government in officially honoring Moses Maimonides in 1935, the publication of a Bibliography of the works of the Spanish Jews will help to fill a gap in the historico-political literature of contemporary Spain and closer relations may be established every day. What can give high potential value to a work of this nature, to quote Dr. David de Sola Pool, is the fact that « a Bibliography of the Spanish and Portuguese Literature written by Jews might have high political value in this connection ».

As a student of Sephardic Literature I am personally very thankful to Dr. Yaari for his contribution. No student interested in the field of

Spanish and Jewish Literature and Civilization can well proceed without the help of such a bibliography.

HENRY V. BESSO.

New York City.

Recherches sur le judéo-espagnol dans les Pays balkaniques, par **C. M. Crews.** Paris, E. Droz, 25, rue de Tournon, MCMXXXV ; in-8º, 321 p.

En dehors du *Diccionari catala-valencia-balear* en cours de publication, ce travail est le premier qui concerne spécialement les parlers hispaniques dans la collection entreprise par la « Société de publications romanes et françaises », sous la direction de M. Mario Roques. Il en constitue le nº XVI.

Il est dû à une jeune femme, sœur d'un « honorary lecturer » en judéo-espagnol au King's College de Londres, M. N. B. Jopson. Elle n'est pas juive ; c'est la curiosité scientifique qui l'a conduite à cette enquête, menée avec un scrupule et exposée avec une honnêteté dont une introduction extrêmement sympathique de forme et de ton nous donne fort agréablement la mesure.

Il est clair que la note personnelle, en pareille matière, a une importance considérable. On aime à connaître, c'est bien le cas, les tenants et les aboutissants, et même voir l'ouvrier à l'œuvre. Quand on a entendu Gerhard Rohlfs deviser avec ses Basques ou ses Béarnais, on est tranquille sur la valeur des notes prises. On aura la même impression avec Mrs Crews. Elle ne cherche pas à en imposer par l'étalage de ses connaissances linguistiques. Elle déclare n'avoir appris que très peu d'hébreu, tout juste de quoi s'orienter en cas de besoin ; elle a appris le roumain d'abord à Londres. Elle a évidemment reçu une bonne éducation phonétique. Et l'on peut dire que le « sujet » était bien doué : il a fait ses preuves à l'expérience, c'est-à-dire au contact des *Sephardim* de Bucarest, Salonique, Bitolj (Monastir), Skoplje (Usküb), les quatre centres balkaniques où l'a conduit son goût pour les explorations de ce genre. Il s'y était préparé par l'examen des publications antérieures, notamment celles de Foulché-Delbosc, de Pulido Fernández (cf. *Bull. hisp.*, 1907, p. 429), de Lamouche, celles de Benoliel (*Ibid.*, 1935, p. 487), Blondheim, Danon, Mézan, Subak, Wagner, Yahuda. Mais l'étude de Wagner sur les *Caracteres generales del judeo-español de Oriente* n'a paru que l'année (1930) où Mrs Crews arrivait à Bucarest ; et c'est à Monastir qu'elle sut que Max Luria préparait son *Study of the Monastir dialect* (cf. *Bull. hisp.*, 1933, p. 319).

On trouvera dans ce volume des textes pris à l'audition et transcrits avec le minimum nécessaire de complications orthographiques. L'âge et la condition des sujets entendus sont indiqués.

L'auteur a cherché à dégager les traits essentiels des parlers respec-

tifs de ses quatre points d'enquête ; il a mis 1,378 notes, dressé un index des mots et joint un vocabulaire. Il n'a pas craint sa peine, et l'on sent, au surplus, que cette peine a été un plaisir. Il l'a rédigé dans l'excellent français que d'ailleurs il parle. Bref, voilà une vocation qu'il serait dommage de ne pas encourager.

Entre temps, Mrs. Crews a publié dans *Folk-Lore* (June, 1932) un article de 32 pages, *Judaeo-Spanish Folktales in Macedonia.* Il contient quatre contes, traduits en anglais : *The blind King*, *The beauty of the world*, *The orphaned children*, *King Solomon and the feathers*, lesquels se retrouvent quant au fond dans les *Recherches* et sont dus à deux septuagénaires, l'une de Bitolj, l'autre de Skoplje.

G. CIROT.

Gaster Anniversary Volume. London, Taylor's Foreign Press, 1936 ; 1 vol. in-8°, XVIII + 572 p. £ 3.3.0.

To mark the 80th birthday, in September 1936, of Dr. Moses Gaster this handsome volume was prepared by friends and admirers of the great scholar. It was their intention to unite under a single cover articles which should represent the diversity of his intellectual pursuits, and the work bears the sub-title of : « Occident and Orient, being studies in Semitic Philology and Literature, Jewish History and Philosophy and Folklore in the widest sense. » There are 58 contributions from distinguished scholars from all over the world. There is neither the space, nor, what is more important, is it within my competence to comment upon more than a few of the articles.

To M. Schwarzfeld and S. L. Bensusan we are indebted for a sketch of Dr. Gaster's life : this life which is full of adventure, of struggle for the welfare of the Jewish people, of help for the downcast and of encouragement for the scholar of every nation and creed.

Elkan N. Adler has a delightfully illustrated article on Jewish Art. He shows that in spite of the Commandment : « Thou shalt not make unto thee any graven image... » the Jews did illustrate manuscripts not only for Jews, but also sometimes for works destined for Christian ownership. He mentions some synagogues which show examples of the Jewish sculptor's art.

An article by Maurice A. Canney *Boats and Ships in Temples and Tombs* draws a parallel between the ancient Egyptian and Babylonian custom of placing barques of various types in tombs for the use of the occupants and that which still lives in Brittany, Normandy and other regions of putting boats in places of worship. I understand that the custom prevails also in South West and Southern France, and in Notre-Dame de la Garde at Marseilles there are even model aeroplanes !

C. Duschinsky's article *May a woman be a Shoheteth*? (i. e. ritual

slaughterer) is most illuminating for all who are interested in the history of the Jews, since it clearly brings out an aspect of the Jewish attitude towards women. The author proves that the permission to act as slaughterer was granted in certain circumstances to Italian Jewesses in earlier times. It would be interesting to know whether there are now any female slaughterers among the Sephardim of the Balkans.

W. R. Halliday's article *A Modern Greek folk-tale from Samos* gives the English text of a tale which is well-known to folk-lore. The author inclines to the opinion that the origin of the story of the girl who tricks her bridegroom on her wedding night by the substitution of a sugar doll is to be found in Arabic Egypt. The tale has the same ending as that reproduced by me in *Recherches sur le judéo-espagnol dans les pays balkaniques*, p. 80, told by a girl of 16 in Macedonia ; it is no doubt very wide spread.

Mrs. Hasluck has contributed an Albanian Ballad on Sultan Murad I This ballad is 258 lines' long. It celebrates the assassination of Sultan Murad I of Turkey in 1389 at Kosovo polje. The author refers to other Albanian versions and to Serbian variants on the same theme collected by Dr. Dragutin Subotić. The celebration of the mighty deeds of historical figures in ballad form among the non-Jewish population of South-Eastern Europe has probably contributed to the survival of the Peninsular ballads among the Spanish Jews of the Balkans. Another factor is however also responsible, but it is one which governs the Christian, Mohammedan and Jewish communities alike, namely the comparative illiteracy of the people, and in especial, of the women. Newspapers have a very limited circulation, and the long evenings are whiled away by listening to the tale of the great exploits of long dead ancestors or to legendary stories.

N. B. Jopson has provided us with an article entitled *Literary style in Judaeo-Spanish.* He gives a brief account of the decline of the language, adducing various reasons, chief among which are the gradual lack of intercourse with Spain and her great literary storehouse, the encroachments made by Turkish, the influence exerted by foreign languages, especially French and Italian, and finally, in modern times, the increasing tide of patriotic feeling for the countries in which the Jews have their homes. Greek, Serbian, Bulgarian, etc., are becoming the first language of the Jewish inhabitants of Greece, Jugoslavia, Bulgaria, etc. He produces excerpts from written sources, beginning with one from the Constantinople Pentateuch of 1547, to illustrate this gradual abasement of the once noble language of Spain. The examples are exceedingly well chosen and are often amusing in character, especially those which belong to the modern period, extracts from newspapers and from the periodic press.

Cecil Roth has made a further contribution to his history of the European Jewish communities with the title *The Jews in Minorca under British Rule (1708-1781)*. This article is of particular interest to those who are attracted by the shifting fortunes of these unhappy exiles.

Pictorial Numbers used by Poets and Chroniclers by W. B. Stevenson gives a comparative account of the use of « pictorial numbers » in the Chanson de Roland and the Armenian Chronicle of Matthew of Edessa. It would be interesting to see further parallels made for other great epics and literary monuments.

A Spanish Legend in English Literature by H. Gordon Ward refers to the currency obtained in English Literature of the legends attaching to the discovery of Las Batuecas. Its first appearance in England is in James Howell's *Instructions for Forreine Travell*, 1642. Mr. Ward points out that the English variant « ... is of great interest as it alone gives in detail a form of the story merely hinted at in the oldest Spanish account known, that of Fray Gabriel Quiroga de San Antonio in his very rare book, *Breve y verdadera relacion de los successos del Reyno de Camboxa*, Vallodolid, 1604. » It is anterior to the versions of A. Sánchez in *De rebus Hispaniae* and of Lope de Vega in *Las Batuecas del Duque de Alba*, in which the discovery was made by fugitive lovers.

CYNTHIA CREWS.

Luis Zapata, *Varia historia (Miscelánea)*. : I : *Proefschrift ter verkrijging van den graad van Doctor in de Letteren...* door **Geertruida Christine Horsman,** geboren **te Baarn.** Amsterdam, H. J. W. Becht, 1935 ; xxxix-175 p.

Je renvoie naturellement le lecteur au compte-rendu que vient de donner de cette publication, dans la *Rev. de Fil. Esp.* (cf. *Bull. hisp.*, 1936, p. 189), M. Antonio R. Rodríguez Moñino, particulièrement compétent pour la juger puisqu'il avait donné, dans la collection de *Las Cien mejores obras de la literatura española*, une édition fragmentaire de cette *Miscelánea*, si imparfaitement reproduite par Gayangos au t. XI du *Memorial histórico español*. M. R. R. M. déclare que ce travail, qui comprend une introduction importante[1] et de nombreuses notes, « merece sin reservas el aplauso de los investigadores ». Nous nous faisons un plaisir d'enregistrer, en félicitant M. Van Dam de l'essai de son élève.

Contentons-nous, par ailleurs, de signaler une fois de plus l'intérêt de ces mémoires d'un homme auquel vingt ans de prison donnèrent le

1. Neuf chapitres : Lebenschreibung ; Lebenshaltung ; Die Bildung Zapatas ; Der Künstler Zapata ; Die werke ; Varia Historia ; Die Ausgabe von D. Pascual Le Gayangos ; Die andern Ausgaben ; Die Handschrift.

temps de réfléchir sur les événements dont il a entendu parler ou a été le témoin[1]. L'histoire religieuse y trouve à glaner des scandales comme celui de la franciscaine de Cordoue, sœur Magdalena de la Cruz, daté de 1546 par l'auteur, ou celui de la dominicaine de Lisbonne, María de la Visitación, qu'il place en 1589, et dont il a copié la sentence. C'est dans le même chapitre, et sous le titre « De invenciones engañosas », que Zapata parle de ces *gangsters* qui entraient dans les boutiques, se faisant passer pour Jésus-Christ et ses apôtres, et prélevaient, se faisant rendre des comptes, ce qu'ils estimaient constituer un bénéfice illicite.

On voit que la réputation de Zapata, bien établie par Menéndez Pelayo, n'est point usurpée.

G. CIROT.

Pierre Mesnard, *L'essor de la philosophie politique au XVIe siècle.* Paris, Boivin, 3 et 5, rue Palatine, VIe, 1936 ; VIII-711 p. 75 fr.

Ce n'est pas seulement parce que ce livre, qui est une thèse de doctorat, comprend trois gros chapitres consacrés à des auteurs espagnols, Francisco de Vitoria, Juan de Mariana et Francisco Suárez, qu'il a droit à l'attention des hispanisants. C'est aussi parce que, par tout son contenu, il éclaire l'œuvre de ces trois auteurs. Ceux-ci ne se suffisent pas à eux-mêmes, ils ne s'expliquent pas les uns par les autres, comme en un cercle fermé : la conception de Bodin, par exemple, « Suarez la reprendra pour lui donner sa perfection définitive » (p. 668, cf. p. 670). A cette époque de grande communication internationale, l'idéologie avait moins de frontières qu'aujourd'hui. Soit donc qu'on veuille scruter l'idéologie politique de l'Espagne au XVIe siècle, soit qu'on désire pousser plus avant dans le XVIIe siècle et juger l'œuvre arriérée d'un Suavedra Fajardo ou celle, déjà troublante, d'un Antonio López de Vega[2], voire celle, si classique, d'un Baltasar Gracián, il est bon d'avoir parcouru le cycle où, dans « cette enquête à travers vingt pays, dix langues, huit religions », on évoque successivement les doctrines de Machiavel, d'Érasme, de Thomas Morus ; puis la révolution luthérienne, les tentatives anabaptistes ; l'effort de reconstruction avec Calvin, Genève « ou la Ville-Église » ; *La résolution claire et facile* attribuée à Odet de la Noue ; les *Vindiciae contra Tyrannos* de Duplessis-Mornay et Hubert Languet[3] ; le *Réveille-matin*, le *De jure Regni apud*

1. Le texte du ms. de la Biblioteca Nacional, unique, comporte de nombreuses incorrections, qu'on a bien fait de reproduire littéralement.

2. Cf. *Bull. hisp.*, 1937, p. 68.

3. Cf. mon *Mariana historien*, p. 32, où je rappelle que le P. Ribadeneira, dans son *Principe cristiano*, s'attaque, en même temps qu'à Machiavel, à ce Duplessis-Mornay et à ce La Noue ; et, p. 37, où j'avance que « ce sont les *Vindiciae contra tyrannos*, la

scotos de Buchanan ; les théories calvinistes et leurs répercussions aux Pays-Bas (la révolte), en France (la Sainte-Ligue) ; La Boétie, Orzechowski et Modozewski, Guillaume Postel, Jean Bodin, Johannes Althusius, et les trois théoriciens espagnols cités précédemment.

C'est donc la pensée politique d'un siècle (1513-1613) qu'on déroule devant nous, « vigoureusement reliée à celle des temps anciens par la permanence de la tradition chrétienne et la renaissance des lettres profanes » (p. 663). Or, c'est au cours de ce siècle que « s'édifient les trois grandes idées qui dominent le droit public et la philosophie politique » (p. 665).

Quelle que soit l'originalité de M. P. M. dans cet exposé d'ensemble, on lui accordera tout au moins le mérite d'avoir envisagé pareil horizon, élargissant le sujet traité jadis par G. Weill et mettant à profit beaucoup de travaux documentés et suggestifs dont il nous donne les références, non dans une bibliographie qui eût été un peu longue, mais au bas des pages : G. de Lagarde, Imbart de la Tour, Pirenne, H. Hauser et A. Renaudet, Ch. Benoist, A. Cherel, A. Fliche, A. Gerber, O. Ferrara, L. Gautier-Vignal, P. Villari, P. Janet, Margaret Mann, Durand de Laur, A. Maison, J. Pineau, Th. Quoniam, W. Ferguson, Allen, Huizinga, Smith, Romier, Mme Constantinescu-Bagdat, Geldner, Bataillon, tels sont les auteurs cités dans l'Introduction et les seuls chapitres I et II (sur Machiavel et Érasme).

N'aurions-nous là qu'un manuel, qu'il serait déjà le bienvenu. En tout cas, ce n'est pas un manuel banal, car il nous donne autre chose que la notion des faits ; il expose les doctrines et les relie entre elles. Et cet aspect de l'histoire du XVIe siècle ne manque pas d'actualité.

G. CIROT.

Cuerpo facultativo de Archiveros, Bibliotecarios y Arqueólogos. *El Archivo histórico provincial de Toledo.* I : *Los protocolos de los antiguos escribanos de la Ciudad imperial.* Notas e Indices por **Francisco de B. San Román,** jefe del Museo Arqueológico de Toledo. — II : *Lope de Vega, los cómicos tolédanos y el poeta sastre.* Los publica y comenta **Fr. de B. San R.** Madrid, Im-

Franco-Gallia d'Hotman (1573-1586), ce sont les *Théories sur le pouvoir royal en France pendant les guerres de religion* (titre du livre de G. Weill auquel je renvoyais) qui donnent à la sienne (la théorie de Mariana) un sens, une situation, peut-on dire ». Ai-je besoin d'ajouter que j'ai lu avec une attention toute particulière le chapitre de M. P. M. sur « Mariana ou le déclin de l'humanisme »? On y trouvera une bonne analyse critique, d'après les l. I et III, de la doctrine du *De Rege*, « assez peu respectueuse de l'absolutisme royal » (p. 558), fortement théocratique et cléricale (qui s'en étonnerait?), mais aussi (chose plus inattendue) très décidément militariste, en définitive œuvre d'un humaniste espagnol et jésuite.

prenta Góngora, San Bernardo, 83, 1934 et 1935, 174 et 256 p., 12 et 8 planches, 4 et 8 ptas.

Dans le premier de ces petits volumes, un *Preámbulo* de six pages nous expose la « Formación del Archivo », en vertu d'un décret du 12 novembre 1931, et son installation à l'hôpital de Santa-Cruz [1], aux lieu et place du Museo arqueológico, où M. F. de B. S. R. a fait transporter les protocoles de plus de cent ans d'âge appartenant à l'Archivo Notarial de Tolède (capitale et localités environnantes), soit 4,800 volumes ou dossiers, et il en a dressé un inventaire topographique qui se trouve être en fait et en même temps chronologique et alphabétique.

Dans un chapitre préliminaire, l'auteur nous dit ce qu'était la corporation des *Escribanos* de Tolède, d'abord au nombre de vingt (XIIIe siècle), et jouissant, en dépit des prétentions royales, d'une véritable autonomie jusque dans l'élection de ses membres (sauf les cas d'héritage ou de vente) : ce qui n'empêcha ni Henri IV de les destituer tous (1471) pour avoir pris parti en faveur de D. Alfonso, ni l'Inquisition d'en poursuivre jusqu'à sept d'un coup (1486). Plusieurs eurent au XVIe siècle une notoriété littéraire.

Un autre chapitre nous parle des *protocolos*. A Tolède, c'est à partir de 1503 que les *escribanos* sont tenus de relier en volumes, ou *protocolos*, leurs documents et de les conserver avec soin. Il n'y en a pas moins des lacunes considérables pour le XVIe siècle (jusqu'en 1560). Depuis 1562, on distingue les fonctions du *notario* de celles de l'*escribano*, dont le domaine est le judiciaire ; un *Archivo notarial* fut constitué et installé finalement dans une rue qui porte aujourd'hui un nom français, celui de Maurice Barrès.

Chose étrange, sinon inattendue ! Des documents ont été enlevés ou découpés notamment et se retrouvent l'un au couvent de Malagón, l'autre à celui de Tolède. Mais aussi ils concernent sainte Thérèse !

Peu exploité jusqu'au début du siècle, l'*Archivo de protocolos* de Tolède l'a été davantage depuis, notamment par Cossío, puis par M. de B. S. R. lui-même, qui a publié, entre autres choses, un fragment du testament du poète Garcilaso [2].

Pour mettre en goût les chercheurs, on leur dresse un inventaire très sommaire des pièces qu'il serait intéressant de publier [3]. Je remarque celles qui concernent le P. Mariana, assez nombreuses ; j'en ai reproduit une, non signalée du reste par M. de B. S. R., dans mon

1. Cf. le *Toledo, Guía artistica*, du vicomte de Palazuelos (1890), p. 1083, et le *Tolède* d'E. Lambert (1925), p. 122.

2. Reproduit ici en planche hors texte, ainsi que le testament d'Alvar Gómez, et des documents portant les signatures de Lope de Vega, de Cervantes, de Tirso de Molina.

3. S'il en reste aujourd'hui quelque chose...

Mariana historien (p. 183), d'après une copie que m'avait communiquée l'abbé Pérez Pastor.

Deux *Indices*, qui occupent 110 pages sur les 174 de ce petit mais important volume, groupent par siècles et par noms d'*escribanos* toute cette masse de documentation (329 numéros) ; puis, par ordre alphabétique des mêmes noms. Enfin, un 3e *Indice* fournit la liste des *pueblos* qui constituent le district notarial : Bargas, Burguillos, Casasbuenas, Guadamur, Magán, Mocejón, Olias del Rey et Polán.

Le second volume de cette collection complétera, par l'apport de l'*Archivo* tolédan, le capital documentaire relatif à Lope de Vega et trouvé par Pérez Pastor à Madrid et Rodriguez Marín à Séville. Mais l'auteur l'a limité à ce qui concerne les représentations théâtrales à Tolède et à la période où se placent les séjours de Lope dans cette ville.

Un de ces documents nous montre, signant (1604) comme garant pour la location d'une maison à Micaela de Luján, le « poeta sastre », auquel tout un chapitre du *Prólogo* est consacré, et signant encore l'année suivante pour le renouvellement du bail, mais cette fois avec Lope, lequel avait loué en son nom une autre maison pour y habiter avec sa femme, Juana Guardo. Lope ne se méfiait pas des archivistes du XXe siècle... Inconvénient des tricentenaires !

« El poeta sastre », auquel les contemporains ont fait, sans le nommer, mainte allusion, on le nomme ici : Agustín Castellanos (p. XCI), disciple de Lope, témoin au baptême de sa fille Marcela (pl. I). Nombreux sont les menus détails fournis par les *protocolos* sur la vie de ce curieux auteur *analfabeto*. On nous identifie, d'autre part, plusieurs poésies publiées parmi les œuvres de Lope ou ailleurs, sans compter six *comedias*, d'ailleurs perdues, mais dont on nous exhume les titres, et une septième, qu'on nous analyse, de 1610, conservée à la Biblioteca Nacional (déjà citée par La Barrera et Paz y Mélia), avec des corrections de la main de Lope, mais copiée par un scribe, bien entendu (pl. III et IV).

On nous parle également des *autores de comedias* et de leurs troupes, ce qui complète les publications de Pérez Pastor que nos lecteurs connaissent bien ; des *autos en las fiestas del Corpus* et des représentations du « Mesón de la Fruta » ; enfin, des *Comedias* de Lope, du P. Alonso Remón, etc., des *autos* enfin, cités dans les documents.

Ce petit volume tiendra une place importante parmi la *balumba* des productions de ces deux années 1935-1936 concernant Lope. Sans croire que les trouvailles biographiques dépassent en importance les aperçus littéraires, qui sont encore la bonne manière de « faire » de la littérature, on peut tout de même considérer comme une acquisition ou une récupération inestimable des inventaires de ce genre... Dieu veuille que les trésors ainsi inventoriés ne soient pas voués à la destruction !

G. CIROT.

Die Formen des Sonetts bei Lope de Vega, von **Dr. Otto Jörder.** *Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie.* Heft 86. Max Niemeyer Verlag, Halle a. Saale, 1936 ; in-8°, XII-372 p.

Voici un travail extrêmement poussé où l'on trouvera, enfin, des données complètes et précises sur la versification de Lope. En voici l'ordonnance :

Vorbemerkungen. — I. Reimanordnung. — II. Veränderte Verszahl : Schweifsonette. — III. Besondere Versform : 1. Sonette in versos esdrújulos ; 2. Sonette in versos agudos ; 3. Versos de cabo roto. — IV. Klangkünste : 1. Vokalische Reimabwandlung ; 2. Echosonette (mit Exkurs über Sonettdialoge) ; 3. Das soneto con repetición (und andere Monologduette). — V. Zitate und Zitatsonett. — VI. Sprachspielerei und polyglottes Sonett.

En appendice, un catalogue, par ordre alphabétique, du premier vers des 1587 sonnets connus de Lope, avec références et remarques.

Il y aurait beaucoup de points à mettre en valeur dans cette enquête, par exemple celui, assez longuement traité du reste, des vers *agudos.* Je m'arrêterai seulement ici, et pour l'instant, à celui des vers *esdrújulos.*

Sur le vers *esdrújulo*, on nous donne comme référence les *Noticias de Cairasco de Figueroa y del empleo del verso esdrújulo en el siglo XVI* qu'Elías Zerolo, l'un des auteurs du dictionnaire bien connu, a publié dans *Legajo de varios* (Paris, 1897). A ce poète canarien, que les manuels modernes, sauf celui d'E. Merimée, passent sous silence, les traducteurs de Ticknor accordent une note additionnelle (t. III, p. 525) ; et la *B. A. E.* reproduit quelques échantillons tirés de son *Templo militante (1602-1615)* en 15.000 octaves (t. XXXV et XLII), où il n'y a pas que des octaves (p. ex. les *Definiciones*), ni, bien entendu, que des *esdrújulos.* Nic. Antonio le traitait de « Fortunatarum insularum decus » ; pour la fécondité sans doute et la pieuse inspiration. Mais on comprend que Lope se soit égayé à ses dépens (cf. *Bull. hisp.*, 1937, p. 67), quand on voit l'effet de ces rimes accumulées à plaisir :

Laurencio, cuyo tálamo
Contra el furor satírico
Gozó la palma y los divinos dátiles...
Si las alas volátiles
De vuestros altos términos
Adornasen mi péndola
Con pluma de oropéndola... (*B. A. E.*,t. XXXV, p. 303).

Mais Góngora n'avait pas attendu l'exemple de Cairasco (cf. *Bull. hisp.*, ib.). Quant à Lope, il est clair que, pour connaître exactement ses initiatives et ses habitudes en ce sens, il faut tenir compte de la chro-

nologie de ses œuvres et aussi de ce que peuvent contenir ses *comedias* en fait de vers, et particulièrement de sonnets à rimes *esdrújulos*. C'est ce que M. O. J. a tenu à faire et ce que n'avait pas fait Zerolo. Il a profité aussi d'observations dues à Rodríguez Marín et à Erasmo Buceta. Or, d'après son décompte, il n'y a dans les *Comedias* que six sonnets de cet acabit. Aucun n'est postérieur à 1617, et deux au moins seraient antérieurs au t. I du *Templo militante*. Franchement, une telle rareté n'indique pas un goût bien prononcé chez Lope, comme dit très justement notre auteur :

Dass keines dieser ohnehin schon spärlichen Sonette in eine lyrische Sammlung oder auch nur in einen der an metrischen Spielereien so reichen Romane aufgenommen wurde, das bewahrt uns davor, Lopes Vorliebe für diese Form zu überschätzen. Sie befinden sich sämtlich in comedias, wo sie Lope als besondere Virtuosenstückchen dem nach solchen Dingen damals erstaunlich begierigen Theaterpublikum auftischte (p. 85).

Faut-il voir dans l'emploi de ces *esdrújulos* une mode passagère, que l'abus même qu'on en constate chez Cairasco a fait tomber sous le ridicule? Plutôt qu'une mode, j'y verrais une tentative, après tout normale, de tirer parti de toutes les ressources possibles. Pourquoi, après tout, exclure tout ce riche contingent de rimes? Les dactyles ne reviennent-ils pas à chaque instant dans l'hymnologie latine, mozarabe ou non, et déjà dans Prudence? Et c'est, j'imagine, un peu ce que s'est dit le bon Cairasco, abandonné à son inspiration dans son milieu insulaire, guidé surtout par son instinct musical, sans autres modèles peut-être que ces mêmes hymnes, et à l'abri des critiques des *legos* de la métropole, qui en jugeaient par l'effet à la lecture, sans accompagnement musical, et le trouvaient cocasse.

L'abstention de Dante et de l'Arioste ne l'avait pas mis en méfiance comme eux, comme Garcilaso lui-même, qui pourtant aurait pu se laisser tenter par l'exemple de Sannazaro, et qui, jusque dans les vers *sueltos*, écarte de la fin les proparoxytons, sauf, bien entendu, des mots comme *ejercicio*, *memoria*, qui pour l'oreille sont des mots *llanos*. Quant à Góngora, qui en somme ouvre pour nous la série, le goût semble lui en être passé de bonne heure ; car, même pour s'amuser, il ne s'en sert plus : dans une pièce comme le nº 138 de l'éd. Millé Giménez, où il fait parler des négresses au sujet de la fête du Saint-Sacrement (1609), l'*esdrújulo* est absent ; et, chose plus extraordinaire, dans le sonnet qui porte le nº 312 dans le même recueil et qui est de 1610, *Nápoles* rime avec *caracoles*, et l'éditeur a eu soin d'accentuer, du reste, *Napóles*.

G. CIROT.

Don Guillém de Castro no pudo ser Alonso Fernández de Avellaneda. Réplica al Folleto de D. Emilio Cotarelo y Mori « Sobre el

Quijote de Avellaneda y acerca de su autor verdadero », por **Francisco Martínez y Martínez.** Valencia de los Edetanos, MCMXXXV ; in-4°, 119 p.

L'auteur de cette *Réplica* (dont l'impression, à part pas mal de « coquilles », est dans les belles traditions valenciennes) rappelle, p. 45 et suiv., la mésaventure de Paul Groussac (mais non Croussac) s'évertuant en 1903 (mais non en 1603) à démontrer que l'auteur du *Don Quichotte* dit d'Avellaneda était un Valencien, l'avocat Juan Martí, auquel on doit une *Segunda Parte de la vida del Picaro Guzman de Alfarache.* Les objections de Morel-Fatio (*Bull. hisp.*, 1903) et la découverte, par Fr. Martí Grajales, de la date où mourut Martí, 1604, réduisirent à une intempestive parade cette sensationnelle découverte.

Le *Folleto* de Cotarelo y ferait-il pendant [1]? Point, en tout cas, par le ton arrogant qui choquait un peu Morel-Fatio chez le bibliothécaire de Buenos-Ayres. Cotarelo a pu se tromper ; mais la façon courtoisement ironique dont son contradicteur le prend à partie implique un enveloppage étoffé qui prend vraiment beaucoup de place, que j'estime bien à un tiers du volume : et cela me paraît excessif.

Cela dit, reconnaissons aux érudits le droit de s'échauffer sur des questions d'histoire littéraire, surtout celles qui touchent à l'attribution d'une œuvre anonyme [2] ; car il y a là des occasions exceptionnelles de faire preuve d'ingéniosité, de patience, de savoir et de verve ; et en temps de paix ces occasions-là sont précieuses pour des tempéraments batailleurs.

Reconnaissons aussi aux érudits le droit de diluer ce qu'ils ont à dire en autant de pages qu'ils veulent ; à condition de mettre en caractères différents, en italiques ou en capitales, ce qui touche vraiment à la question.

M. Fr. M. y M. nous apporte au surplus autre chose que des circonlocutions.

Il nous démontre d'abord que, dans le *folleto* visé par lui (un article publié en juin 1934 par E. Cotarelo dans le *Boletín* de l'Académie espagnole dont il était secrétaire perpétuel [3]), il y a une erreur évidente : l'affirmation que la *estampeta* (un cavalier, la lance en arrêt) de l'édition princeps du *Segundo Tomo del Ingenioso Hidalgo...* (Tarragona, 1614) est identique à celle qui figure sur la *portada* de *El ingenioso*

1. Dans leur *Hist. de la Lit. Esp.* (3e éd., 1932), p. 478-482, Hurtado et González Palencia mentionnent toutes les attributions imaginées antérieurement, moins celle de Cotarelo, encore dans les limbes.

2. Ce n'est pas un des plus mauvais passages du *Fray Gerundio* que celui où le P. Isla se moque des critiques qui discutent « sobre quién fué el verdadero autor de *la Pulga* » (II, 2).

3. V. le c. r. signé M. S. G. dans la *Rev. de Fil. Esp.*, 1936, p. 311.

hidalgo... de Mey, Valence, 1605, et sur celle de la *Segunda Parte del ingenioso cavallero...* du même Mey, Valence, 1616[1]. La confrontation des trois gravures, que reproduit M. M. M., et la description minutieuse qu'il nous en fait sont un argument péremptoire. Le dessin n'est pas absolument le même de part et d'autre. Or, l'identité fournissait un argument à côté, mais important tout de même, à Cotarelo pour soutenir que le *Segundo Tomo* de 1614 aurait été imprimé non à Tarragone, mais à Valence ; affirmation suggérée peut-être par M. M. M. lui-même dans une première réplique (1921) à un premier *folleto* que Cotarelo avait fait paraître en 1920 et où il indiquait l'hypothèse que « Avellaneda podría ser D. Guillén de Castro », mais sans y insister, et même en se défendant... de la défendre.

Reproduisant des observations publiées par D. Angel del Arco dans son *Imprenta en Tarragona*, M. M. M. nous montre, en outre, que le Felipe Roberto qui figure comme imprimeur dans le *Segundo Tomo* de 1614 imprimait bien en effet à cette époque à Tarragone, et que le Francisco Torme et le Rafael Ortoneda qui signent la licence et l'approbation ne sont nullement des mythes.

Quant au fond même de la question, à savoir si Guillén de Castro peut avoir joué à Cervantes le tour de lui continuer son roman, c'est un peu affaire d'appréciation et de moralité; et l'on n'a pas grand'peine à nous convaincre que l'auteur des *Mocedades* n'a pu s'y amuser.

Pour ce qui est des prétendus valencianismes que Cotarelo avait découverts, ils n'étaient pas inconnus des Aragonais dès cette époque. La cause paraît donc entendue. Il est dommage que l'érudit auquel nous devons tant de travaux se soit fourvoyé, à la fin de sa vie, dans un de ces problèmes qui ne sont que des appendices de l'histoire littéraire.

G. CIROT.

Chapters in Anglo-Portuguese Relations edited by **Edgar Prestage,** M. A., D. Litt., Camoens Professor in the University of London. Warford, Voss and Michael limited, 1935 ; VII-198 p.

La contribution de M. E. Prestage à ce volume se réduit à deux des chapitres annoncés : *The treaties of 1642, 1654 and 1661*, et *Portuguese Expansion Overseas, its causes and results.* Les autres sont dus à d'autres érudits : *English Cruzaders in Portugal*, by H. A. R. Gibb, M. A., professor of Arabic in the University of London ; *The Expedition*

1. C'est ce que donnait à entendre Salvá (*Catál.*, nº 1606) : « ... Las circunstancias de ser esta impresion (de 1614) muy semejante a la hecha por Mey de la *Primera Parte*, en 1605, y llevar en el frontis una viñetita de un caballero con lanza en ristre, *parecidísima* á la de la edicion valenciana, prueban fué la intencion del editor que formara juego con ella... »

of John of Gaunt to the Peninsula, by C. H. Williams, prof. of History in the Un. of London ; *Anglo-Portuguese rivalry in the Persian Gulf, 1615-1635* (avec carte), par le Captain C. R. Boxer ; *The treaties of 1703*, by Sir Richard Lodge, LL. D., Litt. D.

Autant de conférences faites au « Portuguese Department » de King's College ; M. E. P. aurait voulu en ajouter une, sur *The period of Anglo-Portuguese hostility (1530-1584)*, mais l'auteur, M. J. A. Williamson, n'a pu la rédiger ; et M. E. P. en a publié la substance dans les *Transactions* de la Royal Historical Society (t. XVII, 1933).

On ne peut demander à des productions de ce genre que la mise au point, et en langage clair, des problèmes posés. C'est aussi ce qui en fait l'intérêt et l'importance. Prenons note pour y revenir en cas de besoin.

G. C.

*L'influence française en Espagne au XVIII*e *siècle*, par **Paul Merimée.** « Études françaises », 38e cahier. Paris, Soc. d'édition « Les Belles-Lettres », 95, boulevard Raspail ; in-8o, 128 p. 9 fr.

Voilà de belles prémices, un bon début pour un Merimée... Il ne s'agit pas d'une étude exhaustive. C'était pourtant le sujet d'une grosse thèse d'au moins 500 pages, à la mode de chez nous : l'auteur s'est contenté des dimensions d'un « cahier » dans une collection qui a fait ses preuves. Mais ce n'est que l'esquisse d'un exposé dont les contours se rempliront. En attendant, et en attendant la thèse de M. G. Delpy sur Feijoo avec ce que M. J. Sarrailh peut avoir sur le chantier, nous avons là de quoi nous orienter sur les relations de l'Espagne du XVIIIe siècle avec la France intellectuelle. Au cours de ces sept chapitres, garnis de notes bibliographiques, on trouvera beaucoup de précisions qui permettent de suivre avec certitude les mouvements d'avance, et aussi de recul (voir le ch. terminal, *Les réactions de l'hispanisme* [1]).

Il fallait faire le point, en attendant mieux. C'est fait, et avec conscience ; et ce sera utile.

Le dirai-je? Je me plais à penser que le séjour d'un an que vient de faire l'auteur à la Casa Velásquez lui aura facilité sa documentation. Voilà au moins quelques pierres qui subsisteront.

G. CIROT.

E. Diez-Canedo, *Unidad y diversidad de las letras hispánicas* (Discurso leido por el autor en el acto de su recepción académica el

1. Nos candidats à l'agrégation y trouveront d'utiles indications pour une question de leur programme : « La tradition espagnole et l'épuration du goût au XVIIIe siècle. »

dia 1 de diciembre de 1935; contestación de **T. Navarro Tomás**). Madrid, Tipografía de Archivos, 1935.

Tout le monde, assurément, connaît ce critique pénétrant, à l'esprit net et droit, à la bienveillance teintée parfois de malice, dont les jugements nuancés et fermes font autorité. Sa collaboration aux grands journaux de Madrid et de l'Amérique du Sud est appréciée du monde littéraire, aussi bien que son recueil d'articles *Conversaciones literarias* (1921). D.-C. est aussi un délicat poète qui a su dans le modernisme marquer sa place très précise (relire *Algunos versos* et *Epigramas americanos*). N'oublions pas, enfin, qu'il a été l'habile traducteur de Verlaine, ainsi que d'autres poètes contemporains.

Cette fois, dans son discours de réception, D.-C. aborde le problème des relations littéraires entre l'Espagne et l'Amérique latine. Ces rapports ne furent pas toujours cordiaux, surtout au XIXe siècle, au moment de l'émancipation des colonies : des cris de colère se croisèrent par-dessus l'Océan. Encore les « insurgés » proféraient-ils leurs imprécations en espagnol. Le grand Rubén Darío apaise les ressentiments et crée, pour un temps, une union poétique.

D'où vient ce malentendu singulier? D.-C. a le mérite de mettre l'accent sur un fait qui a échappé trop souvent à ceux qui ont réfléchi à ce problème : la profonde diversité de l'Amérique espagnole. Si, pour un Espagnol, le Mexique et l'Argentine offrent des points communs, pour un Américain ces deux pays sont surtout des contradictoires. D'où la difficulté de concevoir l'idée d'unité : « El concepto de lo hispanoamericano se ha llegado a percibir en América por muy raros espíritus. » Cette remarque fournit à D.-C. l'occasion d'esquisser, en deux pages fort élégantes, le portrait idéal des diverses nations américaines de langue espagnole. Pourtant, « el idioma responde con semejanzas notables desde una orilla atlántica hasta otra, desde la pampa argentina hasta la estepa castellana. » D.-C. rapproche une strophe de *Martín Fierro* et une autre de Jorge Manrique; il rappelle le « viejo Pancho », Espagnol, initiateur de la renaissance littéraire de l'Uruguay, et les écrivains, nés en Amérique, qui furent consacrés Castillans, comme Alarcón et la Avellaneda.

Une évocation poétique de Cadix achève le discours : Cadix, « anticipo de América », riche de monuments d'allure américaine. « América devuelve a España en elegantes formas de arquitectura algo de lo que ella primeramente le dió. » Symbole aussi de la vie littéraire qui a uni les deux mondes et entre lesquels se nouent de plus en plus étroits des liens intellectuels. Témoin, ajoutons-nous, la belle revue *Tierra Firme* que dirige Diez-Canedo et qui affermit la cordiale collaboration de l'Amérique et de l'Espagne, tout en sauvegardant la personnalité de chaque nation.

La réponse de Navarro Tomás fut un éloge du nouvel académicien, fait avec la précision habituelle de l'auteur, et empreint d'un sens poétique délicat dans le commentaire de quelques vers de Diez-Canedo.

JEAN SARRAILH.

Bibliothèque de la Fondation Victor Hugo, III. **Gilberte Guillaumie-Reicher,** *Le voyage de Victor Hugo en 1843. France-Espagne-Pays basque.* Paris, libr. E. Droz, 25, cours de Tournon, 1936 ; in-8º, IV-252 p.

Bien qu'elle ne porte que sur quelques semaines de la vie de Victor Hugo, cette étude (une thèse « secondaire » de doctorat en Sorbonne) nous apporte des observations intéressantes, même pour ce qui touche à l'Espagne, où le poète n'a pourtant pas poussé bien loin sa randonnée d'une quinzaine de jours : parti de Bayonne le 29 juillet 1843, il y est de retour le 13 août suivant (p. 88 et 120).

C'est au cours de ce voyage qu'il a fait (p. 95), à Pasajes, ce séjour dont les touristes ne manquent pas de s'exagérer l'importance, depuis que, sur l'initiative de Paul Déroulède, on a mis une plaque sur la maison habitée par l'auteur d'*Hernani*.

L'importance, dis-je, quant à la durée, puisque Mme Guillaumie-Reicher suppute qu'il n'a pu y rester plus de six jours. Mais, sans être Hugo, sans même être poète, qui ne serait impressionné pour la vie, après une simple visite en passant, pour peu qu'on ait poussé la promenade jusqu'à la mer?

Aussi bien, peut-être ladite plaque, inaugurée en 1902, n'est-elle pas sans prêter quelque prestige à la pittoresque petite ville.

Mme G.-R. n'a pas détruit une légende : elle l'a ramenée à ses proportions. C'est déjà bien. Mais elle a aussi posé une question troublante, sans la résoudre du reste, sa documentation et son enquête ne le lui permettant pas : a-t-il ou non « couché à Ronscesvalles » (*sic*), ainsi qu'il l'a écrit à la page 38 de l'Album 11 conservé à la Bibliothèque nationale de Paris? Il s'agit de « l'aventure de Pampelune », sur laquelle je renvoie le lecteur, c'est tout indiqué, à la suggestive discussion de Mme G.-R., avec le livre de laquelle il ne regrettera pas d'avoir fait connaissance. Il aura le plaisir de suivre pas à pas Victor Hugo refaisant en partie, en très petite partie, le voyage, déjà fameux alors, de Théophile Gautier[1]. Il saura l'impression faite par Irun, par Hernani, où le poète avait logé étant enfant, et qu'il ne fait cette fois que traverser en diligence (p. 42), par Pasajes (p. 104), etc. Point n'est besoin d'être hugolâtre pour trouver tout cela curieux.

G. CIROT.

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1934, p. 205. Nous avons annoncé dans notre nº 3 de 1936, p. 416, l'autre thèse, la « principale », de Mme G.-R., sur *Théophile Gautier et l'Espagne.*

Fritz Krüger, *Die Hochpyrenäen, C. Landliche Arbeit.* Band I : *Transport und Trangsportgeräte*, mit 14 Abbildungen und 89 Photographien. Extret del *Butlletí de Dialectologia catalana*, volum XXIII, any 1935. Barcelona, Impremta de la Casa de Caritat, 1936. Dipòsit a Alemanya : Conrad Behre, Hamburg ; in-8°, 202 p.

Cet exposé, illustré de dessins et de photographies, fait partie d'un ensemble qui, sous le titre général *Die Hochpyrenäen*, comprendra quatre parties :

A. Einleitung. Haus und Hof. — B. Hirtenkultur. — C. Ländliche Arbeit. — D. Gewerbe. Tracht. Haus Industrien.

Mais il ne constitue que la première section de C ; la seconde aura pour sujet *Getreidekultur*, *Heuwistschaft*, *Oel-und Weinbereitung.*

Nous avons donc là un travail analogue à celui de W. Bergmann, dont M. E. Bourciez a rendu compte dans notre n° 2 de 1935 (p. 254) et qui a pris pour zone d'enquête le Haut-Aragon et la Navarre. Le domaine est ici plus étendu, puisqu'il comprend toute la région des montagnes depuis le *río* Ezca jusqu'à l'Ariège et le Segre, avec Tamarit comme pointe extrême au sud, et au nord une ligne passant par Bédous, Argelès-Gazost, Barbazan, Saint-Girons et Foix. Du moins sont-ce les limites marquées sur la carte adjointe.

Toutes les variétés (*Typus*) des moyens de transport ont été étudiées. Pour le type traîneau (*Sckleifen*), il en défile jusqu'à huit, à commencer par le simple et primitif procédé qui consiste à précipiter l'objet à transporter.

Motifs à description, non sans pittoresque, et à vocabulaire varié. Ainsi l'espèce de sentier à pic par lequel on fait glisser les troncs d'arbres jusqu'au fond de la vallée s'appellera, selon le pays, *kanál*, *kar̆cia*, *tiradéra*, *trejío*, *lísa*, *corredera* (p. 182). Je garde les graphies de l'auteur.

Il a fait une belle récolte linguistique. Mais non moins attrayante est sa collection d'instruments et de procédés. Il n'y a pas là que des mots ; il y a les objets employés, la vie tout entière de ces populations en tant qu'elles circulent ou font circuler.

Les mœurs aussi : exemple le chapitre « Die Frau als Lastenträger » (p. 47), où l'on voit les robustes pyrénéennes portant la *ferrada* ou la *kaldéra*, telle, ainsi qu'a traduit par avance La Fontaine,

> Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait,
> Bien posé sur un coussinet...

Ein rundes Polster, aus Leinenzeug zusammengerollt, dient als Unterlage...

Ce n'est pas seulement de la philologie que nous faisons avec

M. F. K., mais de la « géographie humaine ». Aussi nous offre-t-il une vue complète de ces pays heureux où un machinisme arriéré ne trouble pas la nature toujours triomphante.

Du premier volume de cette collection (*Haus und Hof*), M. Cavaillès, l'auteur de *La vie pastorale dans les Pyrénées des Gaves, de l'Adour et des Nestes* (1931), rendra compte dans notre prochain fascicule.

G. CIROT.

España. Morceaux choisis espagnols à l'usage de toutes les classes, précédés d'un résumé grammatical et accompagnés d'un vocabulaire par **Romain Thomas** et **François Denjean,** professeurs agrégés d'espagnol. Paris, Delagrave, 1937.

Ce livre est d'abord un manuel excellent. Il débute par un ensemble de notions grammaticales fort claires, que suivent, à une distance de quelques pages, une étude et un tableau récapitulatif des verbes irréguliers. Ainsi les élèves, mis en goût par de préalables lectures, seront moins rebutés par les formes difficiles de *caer* ou de *caber.*

Contes et légendes, tel est le titre générique de ces premiers récits. Beaucoup sont empruntés aux meilleurs écrivains de l'Espagne, anciens ou modernes. D'autres sont dus à la plume habile, précise et fine de l'un des auteurs : M. Romain Thomas.

Dès lors, dans ce volume si plein, et sous d'alléchantes rubriques, se succèdent narrations, portraits, descriptions. Les auteurs présentent ainsi, et par l'entremise de romanciers, de poètes, etc. : Richard Ford à côté de Becquer ou de Machado, Octavio Picón avec Galdós, Pío Baroja comme Azorín ou Gómez de la Serna, le tableau le plus complet de la vie espagnole : vie agricole, vie religieuse, vie profane.

Un instrument de culture, tel est donc, en définitive, le caractère essentiel de cet ouvrage. Il enseignera à tous les hispanisants — leur apportant maintes révélations — que l'Espagne fut grande dans le passé, héroïque toujours, admirable dans son art, curieuse, voire déconcertante dans sa complexité psychologique.

MM. Thomas et Denjean ont voulu que leur livre captivât l'imagination des élèves. Aussi de précieuses illustrations offrent-elles panoramas de villes, reproductions de monuments ou de tableaux, scènes et spectacles. Et tout le monde nous croira si nous affirmons que même les *Ménines* risquent moins de retenir des yeux vagabonds, des esprits naturellement distraits, que le taureau de lidia aux prises avec Belmonte ou la Rambla des fleurs en Barcelone.

Ainsi, par la diversité des gravures comme par la variété des textes, le lecteur reste en contact étroit avec le monde espagnol et sa civilisation. Nul livre, aujourd'hui, ne nous paraît plus capable de faire aimer l'Espagne dans ses vertus, de la faire plaindre dans ses malheurs.

MAURICE BARDON.

Gonzalo de Reparaz Ruiz, *España. La Tierra, el Hombre, el Arte.* Tomo I. Editorial Alberto Martin, Consejo de Ciento, 140-142. Barcelona (1937), 3 fascicules parus (4,50 ptas l'un), in-fol., 168 p., avec cartes et gravures.

Ces trois fascicules nous ont été envoyés de Barcelone à la date de septembre 1936. Nous ne pouvons que souhaiter de voir la suite. Leur auteur, M. Gonzalo de Reparaz fils, a déjà fait ses preuves (cf. *Bull. hisp.*, 1932, p. 261, 263 ; 1934, p. 94). Il était bien préparé pour un exposé qui forme diptyque avec l'historiographie, pour vulgariser ce qui a été écrit sur ce vaste sujet, pour traiter enfin avec une particulière compétence les chapitres par lesquels cette publication commence :

El descubrimiento de España (Los primeros descubridores de la Península ibérica ; Iberia en los geógrafos griegos y romanos). — La geografía de España en la Edad Media (España en los geógrafos de la Alta Edad Media ; España en los geógrafos musulmanes ; España en los mapas náuticos y en los portulanos de los siglos XIII à XV)[1]. — Los trabajos geográficos del siglo XVI. — Siglo XVII (Los cartógrafos y geógrafos portugueses ; España en los Atlas y en la cartografía náutica). — Siglo XVIII (La geografía ; La cartografía y los cartógrafos del siglo XVIII). — Siglo XIX (La geografía en el siglo XIX ; La cartografía y las instituciones geográficas). — Fisonomia, orografía y evolución geológica de la península ibérica (La fisonomía peninsular y sus consecuencias ; La orografía peninsular y las regiones naturales ; Los contrastes del medio físico y sus consecuencias biológicas[2] ; La evolución geológica de la península ibérica).

Chacun des chapitres est suivi d'une bibliographie.

Je ne puis signaler tout ce qui attirera les regards, cartes, vues, etc. Tout mérite la lecture, d'autant que c'est bien présenté, et qu'un ensemble de ce genre est aussi nouveau qu'instructif. Mais comment ne pas mettre le doigt sur les pages du second fascicule où l'on voit les titres : « Las relaciones histórico-geográficas de los pueblos de España en tiempos de Felipe II » (p. 63) ; « El interrogatorio de 1578 » (p. 64) ; « El Atlas del Escorial y el levantamiento de Esquivel y de Guevara » (p. 66)? L'idée de dresser un catalogue des *pueblos* apparaît, nous dit M. G. de R., dans les actes de la *Junta* de Avila, tenue par les *Comuneros*, puis dans les notes laissées par Juan Páez de Castro[3]. Elle est mise à exécution par Philippe II dans un questionnaire de 1574, puis un de 1575, puis un de 1578, qu'on reproduit tout au long avec ses quarante-quatre demandes. Le nom d'Esquivel, vanté par Ambrosio de Morales et Felipe de Guevara, est aussi de ceux qui honorent l'époque de Philippe II.

1. Tout cela dans le 1er fascicule.
2. C'est au milieu de ce développement que s'arrête le 3e fascicule.
3. En ce qui concerne Páez, on nous renvoie aux *Relaciones históricas* de P. Miguélez (1917, sur lesquelles cf. *Bull. hisp.*, 1920, p. 125-144, notamment p. 134.

On saura gré à M. G. de R. d'avoir mis en valeur la production espagnole moderne touchant la géographie et la cartographie, notamment celle de travaux qui nous servent encore et n'ont pas été remplacés, tel le *Diccionario geográfico-histórico de España* publié par l'Académie de l'histoire (Seccion I : *Reyno de Navarra, señorío de Vizcaya, y Provincias de Álava y Guipúzcoa*, 2 t. 1802 ; Sección II : *Rioja o toda la Provincia de Logroño y algunos pueblos de la de Burgos*, Madrid, 1846) ; et il était bon de vanter le mérite des académiciens qui arrivèrent à exécuter une partie d'un plan gigantesque : Abella, González Arnau, Marina et Traggia pour la première section, Casimiro de Govantes pour la deuxième.

Y así acabó la magna empresa en que durante tantos años se había trabajado... Es una verdadera pena que no siguiera adelante, porque aun hoy en la pequeña región que abarca, en muchos casos no hay nada más perfecto, más completo ni de información más acabada (p. 104).

De même pour le Madoz, dont on nous explique la préparation difficultueuse, mais obstinément menée à bien grâce à des collaborations multiples et anonymes. Il parut presque aussitôt après le volume de Govantes, et en trois ans (1848-1850). Ce fut une belle reprise, et une revanche à l'inaction dont il n'est pas injuste, je crois, ni déplacé, de voir un peu la cause dans l'invasion napoléonienne.

De même encore (p. 128) pour l'*Atlas* de Francisco Coello († 1898), dont les trente-six feuilles publiées, ingénieusement pliées, sont si peu encombrantes dans leurs petits cartonnages et complètent si heureusement les seize tomes de Madoz. S'il fut encouragé par Madoz, il ne le fut guère par le gouvernement de Narváez, dont l'intelligence n'allait probablement jusqu'à saisir l'intérêt ou l'opportunité de travaux pareils (qui sait, en cas d'invasion?).

Nous avons là une publication très réussie. Puisse-t-elle être menée à bonne fin ! Elle est en bonnes mains...

G. CIROT.

A. Nascentes, *Dicionário Etimológico da língua Portuguesa.* Rio-de-Janeiro, 1932 ; gr. in-8º sur 2 col., XLVIII-829 p.

Nous sommes bien en retard pour annoncer la publication de cet important ouvrage, et le nom de l'auteur n'est peut-être pas aussi connu en Europe qu'il mériterait de l'être, notamment en France. Il l'est davantage en Allemagne, puisque M. Meyer-Lübke a écrit la préface qui se trouve en tête de ce Dictionnaire.

M. Nascentes avait publié jusqu'ici quelques livres d'enseignement proprement dit, et aussi certaines études linguistiques courtes, mais fort intéressantes, par exemple en 1922 *O Linguajar Carioca*, où se trouvent consignées les principales altérations qu'a subies le portugais au point de vue phonétique et sémantique, surtout dans le parler cou-

rant des classes populaires du Brésil. Cette fois, c'est du portugais classique, celui dont la langue de Camões reste le fond solide, qu'il a voulu nous donner un ample Dictionnaire étymologique : le besoin s'en faisait sentir, car le *Dicionário manual* d'A. Coelho, qui date presque d'un demi-siècle, est devenu rare, présente bien des lacunes, et forcément n'est plus au point. M. Nascentes en a donc repris le dessein, mais sur un plan beaucoup plus compréhensif ; il y a consacré plus de dix années d'un labeur assidu, et le succès a en somme récompensé ses efforts. On sent à chaque page, à chaque article de ce livre, que l'auteur est parfaitement au courant des méthodes de la philologie romane : il a su — et c'était son droit, presque son devoir — s'appuyer sur les travaux de Diez et de Meyer-Lübke, sur ceux qui ont été faits en France, et naturellement au Portugal par les Coelho, les Gonçalves Viana, Leite de Vasconcelos et Carolina Michaelis. Peut-être eût-il pu tirer davantage parti des belles études de M. Menéndez Pidal, dont le *Manual* est d'ailleurs souvent cité, mais dont les *Orígenes* restent un peu dans l'ombre. Il faut également lui savoir gré d'avoir çà et là cherché à fixer la date des emprunts faits par le portugais aux langues étrangères : par exemple pour le gallicisme *folia*, qui était d'introduction ancienne, et a même joui d'une certaine vogue, en attendant d'être évincé par ce mot indigène *loucura* (dont l'étymologie par parenthèse reste fort obscure). Je sais combien il est difficile de préciser l'époque où apparaît dans une langue un terme étranger, et je crois bien que dans la péninsule ibérique il serait à peu près impossible de le faire actuellement pour les mots arabes soit en espagnol, soit en portugais : les travaux préparatoires sont insuffisants à cet égard.

Maintenant, et cela va presque sans dire, on pourrait aussi faire certaines réserves sur le Dictionnaire de M. Nascentes. Ainsi, à mon avis, l'auteur a eu le tort de ne pas établir, par un signe ou un artifice typographique quelconque, une distinction qui frapperait l'œil entre ce qu'on appelle les mots héréditaires et les mots savants (au fond, ce sont les premiers seuls qui offrent un intérêt véritable, et dont l'interprétation reste souvent problématique) : c'est une observation que j'ai déjà eu à faire sur des livres de même nature, et je dois la répéter ici. D'autant que le répertoire dont il s'agit est peut-être bien vaste et renferme, en outre, certains détails qui auraient pu être sacrifiés sans inconvénient majeur. Ainsi, au mot *cereja*, pourquoi consacrer une demi-colonne à l'introduction de ce fruit en Europe? Détails curieux, je n'en disconviens pas, mais qui seraient plutôt à leur place dans une Encyclopédie. L'auteur, dans son désir d'être complet et de ne rien omettre, a eu aussi une pente un peu forte pour les néologismes, voire ceux d'ordre médical : était-il bien nécessaire d'admettre dans la nomenclature des termes tels que *cefalotomia*, *cefalotoracópago*, *cefalotríquida*? Si par hasard ils les rencontrent jamais, ceux qui savent le grec se rendront facilement compte de leur structure, et quant au commun des

mortels peu lui en chaut. — D'autre part, on pourrait dire encore que M. Nascentes n'a pas toujours indiqué d'une façon assez claire quelles sont les solutions étymologiques qu'il propose pour son compte, où ses préférences parmi celles qu'il énumère, et qui ont été données par divers savants. De là quelque flottement qui se produit dans l'esprit du lecteur. Ainsi, pour prendre un cas qui a toujours été considéré comme une vraie *crux etymologica*, à l'article du verbe *andar*, c'est le type fictif **ambitare* qui est indiqué en tête d'après Diez et Meyer-Lübke, c'est donc sans doute celui qui est préféré aux autres dont l'énumération vient ensuite : je ne veux point entamer ici une discussion qui risquerait d'entraîner très loin, mais je tiens cependant à dire que le cas de *ambulare* et du français *aller* (déjà quatre fois attesté dans les Gloses de Reichenau) me paraît tout à fait distinct. Il y aurait enfin à signaler çà et là quelques oublis, à côté de références peu utiles qui se rapportent au dictionnaire de Brachet et même à celui de Ménage. Par exemple, à l'article *azo*, rapporté avec raison au provençal *aize* (= adjacens), il ne suffit pas d'un renvoi au *Romanisches etymologisches Wörterbuch ;* il eût été équitable de rappeler que c'est Antoine Thomas qui, mis sur la bonne voie par une note posthume de Darmesteter, avait il y a quarante ans résolu le délicat problème de cette étymologie.

Mais ces légères critiques, et d'autres encore qu'on pourrait lui adresser, ne diminuent point l'intérêt et l'utilité de ce Dictionnaire qui vraiment faisait défaut : il faut rendre justice au soin avec lequel en ont été recueillis et coordonnés les matériaux. Dans l'Introduction, on trouvera une curieuse statistique (dont les chiffres seront peut-être plus ou moins sujets à révision, mais paraissent exacts dans l'ensemble) à propos des termes étrangers qui se sont introduits en portugais : et que, parmi les 600 termes arabes, plus de la moitié commencent par un *a*, c'est là une particularité que la présence de l'article explique aisément. Mais aurait-on cru, par exemple, que, contre 400 mots seulement provenant de l'espagnol, le portugais en avait emprunté plus de 650 au français? Et cependant, lorsqu'on y réfléchit, les faits historiques justifient ces chiffres, sans parler d'une certaine susceptibilité nationale, et du besoin de se distinguer d'avec les populations limitrophes. Si nous nous en rapportons à la mention qui accompagne le titre de cet ouvrage (*Primeira e única edição*), l'intention de M. Nascentes n'est pas de réimprimer son Dictionnaire. Or, je crois savoir (d'après des renseignements sûrs) que cet unique tirage commence à s'épuiser : avis aux Bibliothèques et aux particuliers qu'intéressent la langue de Camões et les études romanes en général.

E. BOURCIEZ.

CHRONIQUE

— Gutierre Díez de Games, *El Victorial, Crónica de Don Pero Niño.* « Primavera y Flor », Signo, Madrid, 1936, 163 p. — Dans ce petit volume, M. Ramón Iglesia Parga, archiviste-bibliothécaire du Centro de Estudios históricos, nous donne, d'après deux manuscrits, celui de la Biblioteca Nacional, édité avec des suppressions par Llaguno Amírola (1782), et celui de l'Academia de la Historia, utilisé par Circourt et Pyymaigre pour leur traduction (1867), cette curieuse chronique, dont il facilite l'intelligence par de courtes notes et un vocabulaire, et dont il indique excellemment, dans une préface de moins de cinq pages, l'intérêt pour qui veut comprendre l'idéologie espagnole au temps de Henri III et de Jean II, de Juan de Mena, de Pérez de Guzmán et du marquis de Santillane. On lui sera reconnaissant d'avoir mis à notre portée un texte dont nos hispanisants avaient, il y a soixante-dix ans, saisi la signification et la portée.

— Dans la même collection (1936), M. Dámaso Alonso nous offre les *Poesías completas* de Luis Carrillo de Sotomayor (183 p.), avec une remarquable « Nota preliminar » de 17 pages, où il reproduit le jugement de Suárez de Figueroa dans *El Pasajero* et nous dit comment il apprécie ce poète, mort à vingt-sept ans, en 1611, deux ans avant que Góngora écrivît le *Polifemo* et les *Soledades* : chronologie qui n'empêche pas M. D. A. de réitérer son affirmation touchant Góngora lui-même (cf. *Bull. hisp.*, 1937, p. 66) : « No se puede hablar, pues, de dos épocas en la obra gongorina, y por consiguiente tratar de explicar la segunda por un influjo externo, por ejemplo, por la influencia de Carrillo » (p. 16). Quant au fait que, comme l'*Acis y Galatea*, le *Polifemo* fut dédié au comte de Niebla et procède du l. XIII des *Métamorphoses* d'Ovide, M. D. A. y voit « no una intención de plagio (hubiera sido estúpido), sino de competencia ». Au surplus, Carrillo a suivi de très près Ovide ; Góngora a tout changé. N'empêche que la *Fábula* de Carrillo « es una delicia ». Au surplus, M. D. A. reconnaît que « hay sonetos, hay romances de Carrillo más impenetrables que obra alguna de Góngora » ; aussi a-t-il cherché à guider le lecteur à l'aide de brèves notes, et de cela encore on lui saura gré.

— *Short Stories and Poems of Bécquer*, edited with Introduction,

Notes, and Vocabulary by William Samuel Hendrix, professor of Romance Languages, Ohio State University. New York, Macmillan Company, 1936, xxiv-171 p. — M. W. S. Hendrix, pour rendre la lecture accessible à tous, a consacré 60 pages de ce petit volume aux notes et au vocabulaire. Il avait publié dans le *Bol. de la Acad. de la Hist.*, en 1931, un article sur *Las Rimas de Bécquer y la influencia de Byron*, qui complétera la courte introduction mise en tête de cette anthologie. Il a joint, du reste, une bibliographie à laquelle s'ajoute un article de Joaquín Casalduero, *Las « Rimas » de Bécquer*, dans *Cruz y Raya*. Madrid, 1935.

— *Revista de Filología Española* (cf. *Bull. hisp.*, 1937, p. 189), 1936, nº 3 : A. M. Espinosa (hijo) y L. Rodríguez Castellano, *La aspiración de la « h » en el Sur y Oeste de España.* — Gunnar Tilander, *Acerca del « Livro de Falcoaria de Pero Menino ».* — F. Sánchez y Escribano, *Dialogismos paremiológicos castellanos.* — Georg Sachs, *« Ek ».* — Dorothy Clotelle Clarke, *Sobre la « espinela ».* — Ralph J. Michels, *Sobre la « Guerra de Granada » de Diego Hurtado de Mendoza.* — C. r. sur *Die Verba des « Essens », « Schickens », « Kaufens » und « Findens »*, de C. Beyer (G. Sachs) ; Gil Vicente, *Auto chamado da Feyra*, ed. por Marques Braga (A. R. Rodríguez Moñino) ; *Nature in the works of Fray Luis de Granada*, de Sister Mary Bernarda Brentano (E. A.) ; *Don Guillem de Castro no pudo ser Alonso Fernández de Avellaneda*, de F. Martínez y Martínez (M. S. G.) ; *The metaphors of Luis de Góngora*, d'Eunice Joiner Gates (R. C. F.) (cf. *Bull. hisp.*, 1935, p. 237) ; — Colección « Primavera y Flor » : *El Hospital de los Podridos, Lazarillo de Tormes ;* S. Juan de la Cruz, Carrillo de Sotomayor, J.-L. Vives, Díez de Games, Ant. de Guevara (*Reloj de Príncipes y Marco Aurelio*), L. de León (E. A.) ; — *Refranes de medicina*, de A. Castillo de Lucas (J. V.). Bibliografía.

— André Vovard, *Le siège de Barcelone en 1706* (*Communications et Mémoires de l'Académie de marine*, t. XIV, 1935, p. 139-161). Barcelone était alors aux mains de l'archiduc, et le moment critique pour Philippe V. Ce fut un échec et une honte pour notre marine, mal commandée et mal approvisionnée. Documentation prise aux Archives historiques du ministère de la Guerre.

— Dans le numéro d'octobre 1936 des *Études carmélitaines*, intitulé *Douleur et stigmatisation*, il est question à mainte reprise de sainte Thérèse, spécialement dans l'article du P. Gabriel de Sainte-Marie-Madeleine sur *L'École thérésienne et les blessures d'amour mystique.*

— Henri Courteault, *La Faculté de théologie de Paris et la bibliothèque de l'Infant d'Espagne en 1591* (*Mélanges offerts à M. Abel Lefranc...* Paris, librairie Droz, 25, rue de Tournon, 1936, p. 456-467).

Texte d'une lettre en latin adressée au futur Philippe III, en septembre 1591, par la Sorbonne, qui, l'année précédente, avait mis sous la protection de son père le royaume de France, puis la ville de Paris. Suit la liste de quelque quatre-vingts ouvrages offerts au jeune prince, liste non seulement curieuse, mais précieuse. On sait qu'à la même époque le P. Mariana était sollicité par le précepteur de D. Felipe, Loaysa, le futur archevêque de Tolède, de donner ses conseils autorisés pour l'éducation royale, et c'est probablement ce qui l'amena à écrire le *De Rege*, où il soutient occasionnellement l'opinion qu'il est permis de tuer le tyran. On sait aussi, Nicolas Antonio le répète d'après d'autres, que Loaysa mourut, moins de six mois après son intronisation (1598), du chagrin de constater les mauvais résultats de cette éducation de prince. — Sur la liste des livres ainsi envoyés, relevons au moins les *Emblemata Alciati*, *Crudelitatis Calvinianae Exempla*, *Gesta Caroli Quinti*, *Perpiniani Orationes*, *Ignatii Loiolae Vita*...

— Parmi les publications annoncées par Princeton University Press, en voici deux qui intéressent l'Espagne :

The Chronicle of the Reign of King Pedro III of Aragon, by Bernat Desclot, translated from the original Catalan text and edited by Frank L. Critchlow, 2 vol. Part One, 1134-1275 ; Part Two, 1276-1285. $ 5.00 chacune.

The Medieval French Roman d'Alexandre. I. Text of the Arsenal and Venice versions. II. Version of Alexandre de Paris : Text. III. Version of Alexandre de Paris : Variants and notes. IV. Lambert le Tort : Alexandre en Orient (approximate text). V. Origin and development. VI. The language. The manuscripts. Vocabulary and index. — Les deux premiers volumes doivent paraître en 1937. Cf. *Bull. hisp.*, 1936, p. 394. Prix pour chaque vol. : $ 3.00 ; pour les 35 vol. précédents des « Elliott Monographs » : $ 40.00 ; pour les vol. 19, 20, 23, 27, 31-35, relatifs à l'*Alexandre* en français et en espagnol : $ 12.00. (Elliott Monographs, West Tower, University Library, Princeton, New Jersey.)

— A. Farinelli, *Le Romantisme et l'Espagne* (*Revue de Littérature comparée*, octobre-décembre 1936).

— *Revue d'Histoire ecclésiastique* (cf. *Bull. hisp.*, 1936, p. 415 ; 1937, p. 95), octobre 1936 : S. Ruiz, c. r. de *El obispado de Burgos*, par L. Serrano ; — J. Pérez de Urbel, c. r. de *Las instituciones juridicas en la conquista de América*, par S. A. Zavala ; — J. Pérez de Urbel, c. r. de *Historia del Carmen descalzo en España, Portugal y América*, par le P. Silverio de Santa Teresa. — Janvier 1937 : Lousse, c. r. de *La prépondérance espagnole*, par Henri Hauser ; — Allouant, c. r. de *El Concilio de Trento*, par Ferrandis Torres.

— *Politique étrangère* (13, rue du Four), nº 5, octobre 1936 : Jean

Rollin, *La guerre civile en Espagne.* — N° 1, février 1937 : Alvarez del Vayo, *L'avenir de l'Espagne.* — Ladreit de Lacharrière, *La zone espagnole du Maroc et la guerre civile.*

— Jeanne Vielliard et Robert Avezou, *Lettres originales de Charles VI conservées aux Archives de la Couronne d'Aragon à Barcelone* (*Bibliothèque de l'École des chartes*, juillet-décembre 1936, p. 317-374).

— Édouard Bourciez, *Un centenaire : La Grammaire de Fr. Diez en 1836*, dans *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, Band 170, 1936, p. 211-214. — Diez débuta comme lecteur d'espagnol et de portugais en 1821, à Bonn, après s'être mis au courant des travaux du savant français Raynouard, dont il a continué l'initiative et redressé la direction.

— Giovanni Maria Bertini, *Due documenti Erasmiani* (n. 1. du *Convivium*, 1937). — Contribution pour le quatrième centenaire de la mort d'Érasme (1536) : une lettre d'Érasme à Ferdinand d'Aragon (janvier 1530), futur archevêque de Saragosse (1539), avec lequel il semble avoir été en rapports assez suivis. D'après une copie dont l'original se trouve à l'abbaye de Veruela, dont le destinataire fut abbé de 1531 à 1539. L'autre document ne concerne pas l'Espagne : c'est le diplôme de bachelier (*laurea*) en théologie accordé à Érasme par l'Université de Turin, en 1506, alors qu'il avait quarante ans ! Il voulait avoir des titres italiens...

— Angel Marvaud, *Miguel de Unamuno. Souvenirs et impressions* (*Temps* du 7 janvier 1937).

— C. Pitollet, *Don Miguel de Unamuno* (*Revue de l'Enseignement des langues vivantes*, février 1937). — *Georges Hérelle, traducteur* (*Ibid.*, mars 1937).

— Programme de la licence ès lettres (espagnol) à Bordeaux pour 1937-1938 :

I. — Certificat de philologie espagnole :

Ouvrages à consulter, les mêmes que dans le précédent programme (cf. *Bull. hisp.*, 1934, p. 368), plus :

R. Menéndez Pidal, *Orígenes del Español*, 2ª ed., 1929. Madrid, Hernando.

II. — Certificat de littérature espagnole :

1. Berceo, *Milagros de Nuestra Señora* (éd. « Lectura »).
2. *Libro de Alexandre* (éd. Willis, Princeton), coplas 2226-2355.
3. *Libro de Apolonio* (éd. Marden, Princeton).
4. *Amadis de Gaula*, l. I (*B. A. E.*, t. XL).

*5. Sainte Thérèse, *Libro de su vida* (*Bibl. Romanica*. Heitz, Strasbourg).
*6. P. Ribadeneira, *Vida de San Ignacio* (*B. A. E.*, t. LX).
7. *D. Quijote* (1ª Parte, cap. 1-7 ; 2ª Parte, cap. 8-10).
8. Lope de Vega, *El mejor alcalde el Rey* (éd. « Lectura »).
9. Rojas, *Del Rey abajo ninguno* (éd. « Lectura »).
*10. Calderón, *La devoción de la Cruz* (*B. A. E.*, t. VII ; *Tesoro del Teatro esp.* d'Ochoa, t. III).
*11. Ramón de la Cruz, *La Petra y la Juana* (*Bibl. Universal*, t. XXXV). *La Noche de San Juan* (*B. U.*, t. CXII).
12. Jovellanos, Sat. *A Arnesto*, éd. Morel-Fatio (*Bibl. des Univ. du Midi*, t. III).
*13. Valera, *Doña Luz.*

III. — Certificat d'études pratiques :
1. A. Ballesteros, *Síntesis de Hist. de España* (Madrid, J. Pérez Torres, 1924).
2. R. Altamira, *Manual de Hist. de España* (Madrid, Aguilar, 1934).
3. Aug. L. Mayer, *La pintura española* (Col. *Labor*).
4. Prosper Ricard, *Pour comprendre l'art musulman* (Paris, Hachette, 1924).

A consulter :
1. A. Ballesteros, *Hist. de Esp. y su influencia en la hist. universal* (Barcelona, 1918 et années suiv.).
2. R. Menéndez Pidal, *Hist. de Esp.* (Espasa-Calpe) ; t. II : *España romana.*
3. M. Cossío, *El Greco* (1908).
4. P. Paris, *Goya* (Plon, 1928).
5. Carlos Pereyra, *L'œuvre de l'Espagne en Amérique*, trad. J. Baelen et R. Ricard. Paris, « Les Belles-Lettres », 1925.
6. H. Collet, *L'essor de la musique espagnole au XXe siècle* (éd. Max Eschig. Paris, 1929).

Les textes précédés d'un astérique figuraient dans le précédent programme.

— Nous avons reçu *Madrid, Cuadernos de la Cultura*, 1, Valencia, Febrero 1937, belle publication de 150 pages in-4° ornée de splendides planches qui reproduisent des œuvres de Victorio Macho, J. G. Solana, José Capuz, A. Arteta, Cristóbal Ruiz, etc. Le prix est de 15 ptas (Casa de la Cultura, Paz, 42, Valencia). Parmi les articles, relevons ceux qui intéresseront les hispanisants : *Notas de actualidad* (Antonio Machado) ; *Citas literarias sobre entonación emocional* (T. Navarro Tomás) ; *La caja de plata repujada de San Isidoro de León* (Ricardo de Orueta) ; *Mito de la Verdad y Arrogancia de la Triste Figura* (*Genio y*

paradoja de D. Ramón de Valle-Inclán) (Juan José Domenchina) ; *La ciencia y el idioma* (P. del Río Hortega) ; *Locos, enanos y negros en la Corte de los Austrias* (J. Moreno Villa) ; *Poesía integral* (León Felipe).

— Ce n'est pas prendre parti pour ou contre les tendances qu'elles manifestent que de signaler aussi, à titre d'œuvre d'art, les *Estampas de la Revolución Española, 19 Julio de 1936*, 31 planches en couleurs, œuvre de « un artista, hijo del pueblo », qui dénote un enthousiasme farouche pour la cause anarchiste, 5 ptas. Grafos, Colectivizada, Cortes, 778, Barcelona. Publication des Bureaux de propagande de la « Confederación Nacional del Trabajo » et de la « Federación Anarquista Ibérica ».

Aucune raison non plus pour ne pas signaler une publication dont nous ne voulons apprécier que l'intérêt documentaire : *Poesías de Guerra* (*Documentos históricos.* Ediciones 5° Regimiento, Velazquez, 63, Madrid), signées Rafael Alberti, Emilio Prados, José Bergamín, José Herrera Petere, Antonio Aparicio, Luis de Tapia, Felix V. Ra-Ros, Antonio Oliver Belmas, etc.

— *PMLA* (cf. *Bull. hisp.*, 1936, p. 414) : Sept. 1936 : Edwin B. Williams, *Dialogo em defensam da Lingua Portuguesa* (par Pedro de Magalhaes de Gandavo, 1574, 1592). — March 1937 : Joseph E. Gillet, *Farsa hecha por Alonso de Salaya* (avec jargon portugais, allusion au « rey prudente », Philippe II ?). — Jefferson Rea Spell, *Mexican Literary Periodicals of the Nineteenth Century.*

— W. Seston, c. r. du t. II de l'*Historia de España : España romana*, publiée sous la direction de R. Menéndez Pidal (*Revue des Études anciennes*, 1937, n° 1, p. 74. Bordeaux, Feret).

— R. Brunschvig, *Documents inédits sur les relations entre la Couronne d'Aragon et la Berbérie orientale au XIVe siècle* (*Annales de l'Institut d'Études orientales*, t. II, 1936). Faculté des lettres de l'Université d'Alger, libr. Larose, 11, rue Victor-Cousin, Paris, v^e. Il s'agit de Pierre IV et des Hafsides (documents de 1336-1337, 1344, 1353, copiés à l'Archivo de la Corona de Aragón).

— Edmond Perey, *Vision du Portugal* (conférence prononcée à l'Athénée municipal de Bordeaux et organisée par le « Núcleo de Propaganda de Portugal » et « Leitorado de Português »). Lisboa, 1936, 32 p., dont 13 de gravures.

— Sous les auspices du Comité « France-Portugal », M. A. de Carvalho, lecteur de portugais à la Faculté des lettres de Bordeaux, a fait le 28 avril dernier, dans un amphithéâtre de ladite Faculté, une conférence en français sur « Gil Vicente et son théâtre ».

— Angiolo Marcori, *Studi di Letterature straniere. Poesia spagnuola*

contemporanea. Extr. de *Letteratura*, Aprile 1937-XV. (Fratelli Parenti, Firenze). Sur R. Darío, A. Machado, J. R. Jiménez, etc.

— *Hespéris* (cf. *Bull. hisp.*, 1937, p. 190), 1936, 3e trim. : Georges Marçais, *L'art musulman d'Espagne*. — E. Lambert, *Les coupoles des grandes mosquées de Tunisie et d'Espagne aux IXe et Xe siècles*. — A. Luya, *La « Risāla » d'aš-Šukundī* (cf. *Bull. hisp.*, 1936, p. 86 ; introduction et traduction française). — R. R., *Le lieutenant-colonel Portillo* († 1936, gouverneur de la zone espagnole d'Ifni, sympathique aux efforts de l'Institut des Hautes-Études Marocaines). — R. Blachère, c. r. sur *Les mémoires de 'Abd Allah, dernier roi ziride de Grenade*, par E. Lévi-Provençal. — H. Terrasse, c. r. sur *Las torres del Oro y de la Plata en Sevilla*, par L. Torres Balbás, et sur *Numismática granadina*, par A. Prieto. — R. Ricard, c. r. sur *San Isidoro de Sevilla y el Islam*, par J. López Ortiz. — 4e trim. : Robert Ricard, *Le Maroc septentrional au XVe siècle d'après les chroniques portugaises*. — R. Ricard, c. r. sur *Estudios históricos sobre las provincias de Yebala y el Rif*, par F. de Carranza ; *Cartas marruecas* de Cadalso, éd. par J. Tamayo y Rubio (cf. *Bull. hisp.*, 1936, p. 540), etc. — Une *Bibliographie marocaine, 1932-1933*, dressée par Chr. Funck-Brentano et Marcel Bousser, est à consulter par les hispanisants. — Comme « Supplément à *Hespéris*, 1936 » : *Publications de l'Institut des Hautes-Études marocaines* (1915-1935), *Tables et Index*, y compris les XXI premiers tomes d'*Hespéris* (1921-1935). Libr. Larose.

— *Hispania* (cf. *Bull. hisp.*, 1937, p. 189), 1936, no 4 : Charles B. Qualia, *The « Raisonneur » in the social drama of Spain from Tamayo to Linares Rivas*. — Cony Sturgis, *The romantic Novel of the nineteenth century in Spain*. — Effie L. Erickson, *The influence of Charles Dickens on the novels of Benito Pérez Galdós*. — Calvert J. Winter, *Some Jewish writers of the Argentine*. — Dorothy Schons, *An interpretation of « La Serenata de Schubert »*. — Henry V. Besso, *Vida y obras de Maimónides*. — Stuart Cuthbertson, *Escaping from the Spanish revolution*. — Ralph J. Michels, c. r. sur *La crónica de veinte reyes* de Théodore Babbitt, etc.

— *Hispanic Review* (cf. *Bull. hisp.*, 1937, p. 89), 1936, no 4 : S. Griswold Morley, « *Fuente Ovejuna and its theme-parallels* ». — Ruth Lee Kennedy, *Manuscripts attributed to Moreto in the Biblioteca Nacional*. — S. N. Treviño, *Nuevos datos acerca de la fecha de « Basta callar »*. — Nicholson B. Adams, *Siglo de Oro plays in Madrid, 1820-1850*. — Michele de Filippis, *Manso's debt to Santa Cruz de Dueñas*. — M. Romera-Navarro, *Una página curiosa del Criticón*. — Eugenio Mele, *Eco di un ritornello brettone in un cantar d'amor galliziano*. — J. P. Wickersham Crawford, *The relationship of Castillejo's Farsa de la Constanza*

and the Sermón de amores. — Joseph Sánchez, *A note on the date of composition of Don Quijote* (2e partie, « previous to 1611... perhaps as early as 1607). — Dorothy Clotelle Clarke, *Tiercet Rimes of the Golden Age sonnet.* — C. r. sur *Lope de Vega en sus cartas*, d'A. G. de Amezúa (J. P. Wickersham Crawford) ; *Ibsen and Spain*, de Halfdan Gregersen (Leo Kirshenbaum) ; *The use of « auer a » and « auer de » as auxiliary verbs in Old Spanish*, de J. Anthony Strausbaugh (U. T. Holmes, R. S. Boggs) ; etc.

— *O Instituto* (cf. *Bull. hisp.*, 1937, p. 186), 1936, nº 1 : A. G. da Rocha Mahadil, *Relação das grandiosas festas que na cidade de Coimbra hoje por novo titulo ditosa cidade fez o illustrissimo senhor Dõ João Manoel Bispo Conde, á canonização de Sancta Isabel Rainha de Portugal.* — J. Pinto Loureiro, *O segrêdo dos Arquivos e a obra de Simões de Castro.* — Serafim Leite, *Conquista de Rio de Janeiro.* — Nº 2 : Pinto Loureiro, *Novos subsidios para a biografia de Camões.* — Fernando Falcão Machado, *O « Mapa dos direitos do foral de Coimbra em 1824 ».* — Alfredo de Carvalho, *Os portugueses em Bordéus durante o século XVII.* — Armando de Matos, *Manual de Heraldica Portuguesa.* — Luciano Ribeiro, *Gil Vicente e o « Auto da Festa ».* — Alfredo Pimenta, *A conquista de Coimbra por Fernando Magno.* — Nº 4 : João de Vilhena, *Coimbra em 1815.* — Nº 5 : Vergílio Correia, *Conimbriga visigótica.*

— *Revue des Études anciennes*, 1937, nº 2 : G. Radet, c. r. de *Le Musée archéologique de Madrid*, par P. Paris ; — J.-R. Viellefond, c. r. de *Los códices griegos de El Escorial*, par le P. A. Revilla ; — A. Puech, c. r. de *Priscillien*, par A. d'Alès.

— On trouvera dans le dernier *Rapport annuel du Conseil de l'Université de Toulouse* (1937) les rapports de MM. Guinard (sur le fonctionnement de l'Institut français de Madrid), Langlade (Institut français de Barcelone), Warnier (Institut français de Portugal) pour l'année scolaire 1935-1936.

— *Studi medievali*, 4 novembre 1935 : Ernest Hoepffner, *La « Chanson de Roland » ;* c. r. de *La « Chanson de Roland »*, éd. de Giulio Bertoni. — A. Jeanroy, Notice sur Antoine Thomas. — L. S., Notice sur Henri Pirenne.

— *Revista Lusitana* (cf. *Bull. hisp.*, 1937, p. 190), 1936, vol. 34 : Alberto Vieira Braga, *As vozes dos sinos na interpretação popular e a indústria sineira em Guimarães.* — J. J. Nunes, *Os nomes de baptismo* (suite). — Henrique de Gama Barros, *Judeus e Mouros em Portugal em tempos passados.* — J. A. Pombinho Júnior, *Vocabulário Alentejano.* — J. L. de V., *Guadramil e Riodonor ; Etimologias.* — João de Araújo Correia, *Género e número do artigo definido.* — Armando Leça,

Retransmissões regionais da Emissora Nacional : Do folclore da Beira Baixa ; — Nótulas sôbre o folclore vindimeiro. — Rodrigues Lapa, c. r. sur *Alportugiesisches Elementarbuch* de Joseph Huber. — Parmi les érudits récemment décédés, on signale Henry Lang et W. Meyer-Lübke (1936), Mendes dos Remédios (1932), Óscar de Pratt (1933), l'éditeur Antonio Maria Teixeira (1936).

— *Bulletin des Études portugaises et de l'Institut français au Portugal* (cf. *Bull. hisp.*, 1933, p. 335), t. III (nouvelle série), 1936, n°s 1-2 : Marcel Bataillon, *Une source de Gil Vicente et de Montemor : la Méditation de Savonarole sur le « Miserere »* (au total, les additions de Montemor se réduisent à peu de chose...). — Léon Bourdon, *Les débuts de l'évangélisation de Ceylan vers le début du XVIe siècle d'après des documents récemment publiés.* — Raimond Decary, *Contribution à l'étude des voyages portugais à Madagascar.* — Chronique bibliographique portugaise (par J.-B. Aquarone, Pierre Hourcade, Campos de Figueiredo, etc.). — Échanges intellectuels franco-portugais.

— Nous devons signaler la création, à Buenos-Ayres, de deux périodiques à programme strictement littéraire : *Norte*, dont le nº 1 a paru le 1er avril 1935, et *Por Nuestro idioma*, qui a commencé en août-septembre 1936. Le premier est mensuel et a pour directeur M. Fermín Estrella Guttiérrez, qui se déclare du reste uniquement rédacteur (Beauchef, 245, Buenos-Ayres). Le second paraît tous les deux mois, par les soins de la « Sociedad Argentina de Estudios lingüísticos » (11 de Setiembre, 2262, Buenos-Ayres), et la tendance en est marquée par le titre de l'article de tête, *El argentino maniatado dentro de la lengua ;* on revendique le droit à un vocabulaire spécialement argentin : *acápite*, *adherir* (pour *adherirse*), *achiquititar*, *alfinique*, *disgraciarse*,... (10 ctvs le nº).

— *The American Hebrew* (abonnement, $ 5 ; 15 c. le nº) se définit comme « National weekly Journal of Jewish affairs ». Beaucoup de photographies où le type ne décèle pas toujours la race ; mais les *sephardim* y ont leur place. Le nº du 7 août 1936 contient la traduction, par Henry V. Besso, d'un article de M. Molho dans la *Acción* de Salonique, sous le titre *Jewish Marriages of yesteryear.*

Rappelons à ce propos que *The Jewish Chronicle*, « the organ of British Jewry », paraissant à Londres et « incorporating *The Jewish World* », fêtera bientôt son centenaire, ayant été fondée en 1841. On y trouve, à l'occasion, des notes intéressantes sur les *Sephardim.*

— Barbara Matulka, c. r. sur *Les légendes du « Fiancé de la Vierge » dans la littérature médiévale*, de A. Wyrembeck et J. Morawski ; *Classical Scholarship in Spain*, de David Rubio (*Romanic Review*, octobre-décembre 1935).

— Camille Pitollet, *L'avara povertà di Catalogna* (dans *Homenatge a Antoni Rubió i Lluch*). Commentaire sur cette allusion de Dante. — *Enrique Gomez Carrillo (Souvenirs)*, dans *La Phalange* du 15 mai 1937.

— Dans le *European Herald* du 10 octobre 1936, enquêtes sur l'enseignement de la langue et de la littérature espagnoles hors d'Espagne (Allison Peers, Farinelli, Cirot). Il y aurait de par le monde cent millions de personnes parlant espagnol, dont les deux tiers en Amérique.

— A la date du 8 mai dernier, M. Homero Serís nous écrivait, de Chapel Hill (États-Unis), pour nous donner de ses nouvelles et de celles de D. Ramón Menéndez Pidal :

« La Institución Hispano-Cubana de Cultura de La Habana, dirigida por D. Fernando Ortiz, invitó a D. Ramón Menéndez Pidal, como V. sabe muy bien, y a mí a dar conferencias. D. Ramón dió una serie de conferencias sobre la poesía popular, y después, a instancias de D. José María Chacón, director de la sección de Cultura de la Secretaría de Educación pública (Ministerio cubano de Instrucción pública), inauguró los trabajos de seminario del Instituto de Estudios Superiores de Cuba, y ha continuado dirigiéndolos. D. Ramón se encuentra todavía en Cuba.

« Yo di dos conferencias, una sobre « La investigación literaria » y la otra sobre « El arte de manejar los libros ». Luego vine a este país, donde di una jira de conferencias organizada por y bajo los auspicios del « Instituto of International Education » de New York. Hablé en las Universidades de Princeton, Columbia (New York), Harvard, Chicago, Michigan, Iowa, North Carolina, Duke, y en los Colegios universitarios de Agnes Scott, Oberlin y Davidson. Los temas fueron « Experiences of war time Spain », « La investigación literaria, temas para tesis doctorales », « La Bibliografía española », « El segundo siglo de la literatura española », « La Junta para Ampliación de Estudios », « El Centro de Estudios históricos », « El Ateneo de Madrid ».

« D. Ramón ha sido nombrado profesor visitante de la Universidad de Columbia ; pero todavía no se ha posesionado de su puesto. Yo fuí nombrado profesor visitante de la Universidad de North Carolina (Chapel Hill) y aquí estoy enseñando durante el trimestre de primavera, o sea el tercer trimestre de curso escolar. »

— Deux anciens membres de l'École des Hautes-Études hispaniques viennent de passer leur doctorat ès lettres :

M. G. Delpy, agrégé d'espagnol, professeur au lycée Carnot, a soutenu le 8 juin dernier en Sorbonne, devant un jury présidé par M. E. Martinenche, ses thèses, dont les titres sont donnés ci-après, aux « Publications récentes ». Il a obtenu la mention « très honorable ».

M. Marcel Bataillon, agrégé d'espagnol, maître de conférences de langues et littératures méridionales à la Faculté des lettres d'Alger, a soutenu les siennes le 3 juillet, devant un jury également présidé par M. Martinenche, à la Sorbonne, et il a obtenu la même mention. En qualité d'ancien mobilisé, il avait été autorisé à présenter comme thèse secondaire une publication ancienne (l'édition du *Diálogo de Doctrina cristiana* de Juan de Valdés, parue en 1925 ; cf. Renaudet, dans *Bull. hisp.*, 1926, p. 293). Sa thèse principale a pour sujet *Érasme et l'Espagne.*

— M. Jean Sarrailh, professeur de langue et littérature espagnole à la Faculté des lettres de Poitiers, est nommé recteur de l'Université de Grenoble.

Nous ne pouvons qu'exprimer les mêmes regrets, avec les mêmes félicitations, que pour M. Boussagol (*Bull. hisp.*, 1935, p. 262), et aussi le même espoir.

Avec les retraites en perspective, l'enseignement des études hispaniques, dans nos universités, va avoir son personnel en grande partie renouvelé.

— L'article de M. J. Homero Arjona sur *El disfraz varonil en Lope de Vega* (*Bull. hisp.*, 1937, nº 2) était tiré quand l'auteur s'est aperçu qu'il fallait ajouter une comédie aux cent treize où il avait constaté ce déguisement, à savoir *Carlos V en Francia.*

— *Erratum. Bull. hisp.*, nº 2, p. 172. La correction indiquée par M. Courteault est *Esgoarrabaque.*

G. C.

— Quelques publications récentes sur le Mexique :

Emilio Valton, *Impresos mexicanos del siglo XVI (Incunables americanos)*, Estudio bibliográfico con una introducción sobre los orígenes de la imprenta en América. México, 1935, 21 × 30, xxxi-247 p., 52 pl. (Biblioteca Nacional de México). Magnifique publication, très importante pour l'histoire religieuse et pour l'histoire des idées.

Genaro Estrada, *200 notas de bibliografía mexicana.* México, 1935, 123 p. (*Monografías bibliográficas mexicanas*, 31).

José Vasconcelos, *Breve historia de México*, 2 a. ed. México, 1937, 638 p.

Documentos inéditos relativos a Hernán Cortés y su familia. México, 1935, 465 p. (Publicaciones del Archivo General de la Nación, XXVII).

Silvio A. Zavala, *La « Utopia » de Tomás Moro en la Nueva España y otros estudios* [*La doctrina del doctor Palacios Rubios sobre la Conquista de América, Hernán Cortés y la teoría escolástica de la justa guerra*], Con una introducción por Genaro Estrada. México, 1937, 60 p. (*Biblioteca histórica mexicana de obras inéditas*, 4).

José López-Portillo y Weber, *La conquista de la Nueva Galicia.* México, 1935, 382 p., ill.

Manuel Toussaint, *La pintura en México durante el siglo XVI.* México, 1936, 61 p., ill. (*Enciclopedia ilustrada mexicana*).

Procesos de Luis de Carvajal (el mozo). México, 1935, 537 p. (Publ. del Arch. Gen. de la Nación, XXVIII).

Pablo Martínez del Río, « *Alumbrado* ». México, 1937, 197 p. Biographie du judaïsant Luis de Carvajal « el mozo » d'après les archives inquisitoriales.

P. Diego Calleja, S. J., *Vida de Sor Juana*, Anotaciones de E. Abreu Gómez. México, s. d. (1936), 83 p., ill.

Juan José de Eguiara y Eguren, *Sor Juana Inés de la Cruz*, Con una advertencia y notas por Ermilo Abreu Gómez. México, 1936, 21 p. (*Bibl. hist. mex. de obras inéd.*, 2).

Francisco de Ajofrín, *Diario del viaje que hicimos a México Fray Francisco de Ajofrín y Fray Fermín de Olite, Capuchinos*, Con una introducción por Genaro Estrada. México, 1936, 33 p., ill. (*Bibl. hist. mex. de obras inéd.*, 1). Date : 1763.

Artemio de Valle-Arizpe, *El Palacio Nacional de México*, Monografía histórica y anecdótica. México, 1936, 538 p., nombreuses illustrations.

Vito Alessio Robles, *Monterrey en la historia y en la leyenda.* México, 1936, 266 p., ill.

Manuel Romero de Terreros, *Siluetas de antaño, Menudencias de nuestra historia.* México, 1937, 212 p.

Il faut signaler également l'apparition d'une nouvelle revue, *Ábside*, « Revista de Cultura Mexicana », que dirige Gabriel Méndez Plancarte. Cette revue publie des suppléments, dont le premier est un essai de M. Angel Mª. Garibay K., *La poesía lírica azteca.* México, 1937, 46 p.

— A. Pestemaldjoglou, *Ce qui subsiste de l'Oran espagnol*, dans *Deuxième Congrès de la Fédération des Sociétés savantes de l'Afrique du Nord, Tlemcen, 14-17 avril 1936*, t. II². Alger, 1936, p. 665-686 (ill.).

Abdesselam Meziane, *Ibn Ḫamîs, poète tlemcénien du XIIIe siècle. Ibid.*, p. 1057-1065.

— Faculté des lettres de l'Université d'Alger. *Annales de l'Institut d'Études orientales*, t. I, 1934-1935 :

Alfred Bel, *Le Sufisme en Occident musulman aux XIIe et XIIIe siècles de J.-C.*, p. 145-161.

Georges Marçais, *Sur un bas-relief musulman du Musée Stéphane Gsell*, p. 162-175 (ill.).

E. Lambert, *De quelques incertitudes dans l'histoire de la construction de la Grande Mosquée de Cordoue*, p. 176-188.

E. Lévi-Provençal, *Un historiographe et poète de cour mérinide : Abū Fāris al-Malzūzī*, p. 189-192.

T. II, 1936 :

E. Lambert, *L'histoire de la Grande Mosquée de Cordoue aux VIII*e *et IX*e *siècles d'après des textes inédits*, p. 165-179.

E. Lévi-Provençal, *Notes de toponomastique hispano-magribine. Les noms des portes, le « bāt aš-šarīʿa » et la « šariʿa » dans les villes de l'Occident musulman au Moyen Age*, p. 210-234.

Robert Brunschvig, *Documents inédits sur les relations entre la couronne d'Aragon et la Berbérie orientale au XIV*e *siècle*, p. 235-265. Cf. plus haut, p. 294.

Robert Ricard, *Le commerce de Berbérie et l'organisation économique de l'empire portugais aux XV*e *et XVI*e *siècles* (avec une note annexe de Prosper Ricard sur *Les « hanbels » nord-africains*), p. 266-290.

R. Blachère, *Le vizir-poète Ibn Zumruk et son œuvre*, p. 291-312.

— Ch. Verlinden, *Contribution à l'étude de l'expansion commerciale de la draperie flamande dans la péninsule ibérique au XIII*e *siècle*, dans *Revue du Nord* (Lille), t. XXII, nº 85, février 1936, p. 5-20.

— Pierre de Cenival est mort à Paris, presque subitement, le 19 mai 1937. Il n'avait que quarante-huit ans. Archiviste-paléographe, ancien membre de l'École française de Rome, Pierre de Cenival avait été nommé en 1927 directeur de la Section historique du Maroc, où il avait pris la succession du comte Henri de Castries. A ce titre, il avait été amené à étudier l'histoire des Espagnols et surtout des Portugais en Afrique du Nord et dans le Sahara occidental. On lui doit, entre autres articles, une étude sur *La cathédrale portugaise de Safi* (*Hespéris*, 1929) et un mémoire, rédigé en collaboration avec M. Frédéric de La Chapelle, sur les *Possessions espagnoles sur la côte occidentale d'Afrique : Santa Cruz de Mar Pequeña et Ifni* (*Hespéris*, 1935). On lui doit surtout l'édition et la traduction de la *Chronique* [portugaise] *de Santa Cruz du cap de Gué (Agadir)* (Paris, 1934) et la publication du premier volume de la série Portugal des *Sources inédites de l'histoire du Maroc* (Paris, 1934). Ces deux volumes, dont il a été rendu compte ici même (*Bull. hisp.*, 1934, p. 398 ; 1935, p. 248), sont des modèles d'érudition précise, loyale et élégante, et constituent des instruments de travail de premier ordre. Le vide que laisse la disparition prématurée de cet impeccable historien sera difficile à combler. Espérons du moins que l'on trouvera le moyen d'achever et de publier les ouvrages qu'il avait sur le chantier.

Robert RICARD.

— On n'a pas signalé comme il convenait, jusqu'ici (mais l'heure n'est guère, il faut l'avouer, à la philologie), les mérites de Meyer-

Lübke, qui, né à Dübendorf, en Suisse, le 30 janvier 1861, s'en est allé de ce bas monde le 4 octobre 1936. Il n'est pas un romaniste, ni, sans doute, un hispaniste qui ne sache ce que représente pour leur discipline cette longue carrière de savant. Nous ne tenterons même pas de le redire en abrégé. Il était venu à Bonn en 1915, en pleine guerre, pour y remplacer Heinrich Schneegans ; et, si sa modestie n'avait d'égale que sa science, il faut bien rappeler que ses cours n'étaient peut-être pas dans la stricte tradition allemande. Non que la familiarité de ses rapports avec les étudiants fût chose absolument anormale, les *Bierabende* et même les excursions hebdomadaires à quelque village du *Siebengebirge*, avec leurs beuveries entremêlées de danses, n'ayant, en somme, rien que de très germaniquement académique. Mais le tempérament suisse de Meyer-Lübke s'avérait d'autre sorte encore que par ces bagatelles patriarcales. Ses cours, en effet, se rehaussaient d'une bonhomie toute particulière, qui eût choqué tout autre qu'un fidèle disciple, avec leurs capricieux intermèdes, leur manque apparent de méthode et jusqu'à ce langage qui ne rappelait que trop les montagnes natales. Mais la philologie est un petit domaine dont les fidèles se caractérisent par leur culte dévotieux pour le maître qui les guide à travers les brousses et les arides steppes de leur spécialité ; et ce n'est point dans un *Romanisches Seminar* qu'il faut (qu'il fallait serait sans doute plus juste) chercher, outre-Rhin, l'esprit frondeur et la bruyante pétulance d'une jeunesse par ailleurs plus encline au respect, du moins apparent, de la gent enseignante qu'en pays latins. Mis à la retraite en 1930, Meyer-Lübke avait eu la chance qu'on lui permît de continuer son enseignement à raison de deux heures par semaine, ce qui lui avait épargné un peu les amertumes d'une brusque cassure, si sensible à qui s'est identifié avec sa profession au point de ne plus concevoir la vie en dehors d'elle. Cela ne signifie d'ailleurs nullement que le vieux romaniste n'ait pas eu, comme tous et chacun, à goûter, sur la fin de ses jours, à l'amertume de ces tragédies inséparables de l'humaine existence. La mort de sa femme, survenue trois années avant la sienne, avait jeté dans le train coutumier de sa vie un désordre d'autant plus sensible qu'il laissait, comme tant d'entre nous, le souci des choses matérielles à cette compagne plus ordonnée que lui. D'autre part, la baisse morale consécutive à la guerre, le déclin des études universitaires, devenues, en Allemagne comme ailleurs, un prétexte pour s'assurer une carrière plus ou moins de « tout repos », le discrédit sensible où, par suite, tomba la philologie, l'indifférence à son endroit de ceux qui lui devaient le plus : toutes ces raisons et bien d'autres encore rendirent à Meyer-Lübke le déclin de ses jours tout autre que couleur de rose. Mais son œuvre, du moins, subsiste et si, comme celle de Diez, elle est destinée à subir les atteintes du temps,

du moins marque-t-elle une notable étape dans le chemin de la science du langage. La *Grammatik der romanischen Sprachen*, l'*Einführung in die romanische Sprachwissenschaft*, le *Romanisches Wörterbuch*, l'*Historische Grammatik der französischen Sprache* sont, pour me limiter à l'essentiel, des œuvres qui rendent immortel sur une portion de la Romania le nom de Meyer-Lübke...

Camille PITOLLET.

— Publications récentes :

M. J. Savignol, *Sainte Térèse de Jésus et l'ordre de Saint-Dominique. Étude historique.* Toulouse, Bureau du Rosaire, 3, rue Espinasse : libr. L. Sistac, 16, rue Saint-Étienne, xiv-440 p. 20 fr. (s. d.). — *Sainte Térèse de Jésus, sa vie, son esprit, son œuvre.* Toulouse, Bureau du Rosaire, 3, rue Espinasse, xii-628 p. 30 fr. (s. d.).

Études de théologie historique publiées sous la direction des professeurs de théologie à l'Institut catholique de Paris. *Un maître de sainte Thérèse, le Père François d'Osuna. Sa vie, son œuvre, sa doctrine spirituelle*, par le Père Fidèle de Ros, des Frères Mineurs capucins, docteur en théologie. Gabriel Beauchesne, éditeur, à Paris, rue de Rennes, 117, MCMXXXVI (MCMXXXVII), xx-704 p.

Feijoo et l'esprit européen. Essai sur les idées maîtresses dans le « Théâtre critique » et les « Lettres érudites » (1725-1760). Thèse pour le doctorat ès lettres, présentée à la Faculté des lettres de Paris par G. Delpy, ancien élève de l'École normale supérieure, ancien membre de l'École des Hautes-Études hispaniques de Madrid, professeur agrégé au lycée Carnot. Libr. Hachette, 79, boulevard Saint-Germain, Paris (1936), x-390 p.

Bibliographie des Sources françaises de B. Feijoo. Thèse complémentaire... par G. Delpy... Hachette (1936), viii-96 p.

Studies in Hispanic Literatures. General Editor : E. Allison Peers, *The origins of the romantic movement in Spain*, by I. L. McClelland, M. A. (Liverpool), Assistant in Spanish in the University of Glasgow. Liverpool, Institute of Hispanic Studies, 1937, xii-402 p. in-8°. 18 s. net.

Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, begründet von Prof. Dr. Gustav Gröber †, fortgeführt und herausgegeben von Dr. Walther v. Wartburg, professor an der Universität Leipzig. LXXXIX. Heft. *Nordost-Cádiz, ein Kulturwissenshaftlicher Beitrag zur Erforschung Andalusiens*, von Wilhem Giese, Dozent an der Hansischen Universität. Mit 28 Abbildungen im Text, 28 Tafeln und 1 Kartenskizze. Max Niemeyer Verlag, Halle Saale, 1937, viii-254 p. in-8°. RM. 16.

University of Iowa, *Studies in Spanish Language and Literature.*

Number 6. *The Epithet in Spanish Poetry of the Romantic period*, by Graves Baxter Roberts. Published by the University, Iowa City. Iowa, 1936, 166 p. in-8°.

Krüger (Fritz), *Die Hochpyrenäen, A. Landschaften, Haus und Hof.* Band I. Hamburg, Friederichsen, de Gruyter & C° M. T. H., 1936, xviii + 238 p. in-4°, 6 planches grav. dans le t., 132 phot., 1 cart h. t. sans indication d'échelle. (Hansische Universität, Abhandlungen Aus dem Gebiet der Auslandskunde. Band 44, — Reihe B. *Völkerkunde, Kulturgeschite u. Sprachen.* Band 23.)

8 juillet 1937.

La Rédaction : G. CIROT, *secrétaire;*
G. RADET, *directeur-gérant.*

LA RÉDACTION

DES

CHRONIQUES DE SÉBASTIEN, DE SAMPIRO ET DE PÉLAGE

DANS SANDOVAL

(Suite[1].)

II

La composition des manuscrits ne donnant aucune réponse décisive à la question de savoir d'où est tirée la copie du Sébastien de Sandoval, il reste à examiner en détail si la source est vraiment le manuscrit *O* (F-58), comme le croient le P. García Villada et M. Sánchez Alonso. Il y a certaines différences qui parlent contre cette supposition. Malheureusement, quant à la dernière ou troisième partie de ce recueil de Morales dont il est question ici, ce texte n'a jamais été conféré en entier avec son original prétendu F-134. Je ne puis donc, faute de textes ou extraits, constater si F-58, dans la partie du Sébastien, est une copie fidèle du Batres — ce qui, en général, paraît être le cas pour la chronique de Pélage — confrontée comme elle est aussi avec deux collatéraux, l'*Ouetensis* de Pedro Ponce de León et le manuscrit de Florian de Ocampo, et un *Complutensis* ; mais nous avons déjà vu, dans la chronique d'Isidore, qu'il y a des différences par rapport au manuscrit de Stockholm. Supposé que le texte donné par Risco[2] de l'interpolation sur le reliquaire d'Oviedo dérive de l'*Ovetensis* de Morales par l'intermédiaire de l'*Escor.* b. III. 14, on voit aussi les différences des variantes relevées par M. Cirot[3], auxquelles le ma-

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1937, nº 3, p. 193.
2. *Esp. sagr.*, XXXVII, p. 352-358.
3. *Bull. hisp.*, XVIII, p. 15-16.

nuscrit de Stockholm ajoute encore d'autres signalées plus loin (n. 2). En outre, sauf meilleur avis, ce qui ne s'applique pas à F-134 n'est pas non plus applicable à F-58 ; et je puis donc, dans la suite, me restreindre à une comparaison des manuscrits de Batres et de Stockholm, y inclus le texte conforme de Sandoval.

D'abord, il faut constater que le manuscrit de Stockholm diffère de *O* (F-58 : I) dans sa première partie dont se sert le P. García Villada dans la version A, sans reproduire cependant les variantes ou additions consignées dans les marges du *Segorbiensis* (S, G: est. 1), ni celles du recueil de Mariana (Egerton 1873), ni celles des deux autres dérivés du *Soriensis* de Segorbe, puisqu'elles doivent se retrouver dans l'*Ovetensis* F-58 ou dans l'édition de Flórez[1]. Malheureusement, on ne trouve pas les variantes de F-134 non plus ni de ses dérivés dans cette édition, mais M. Cirot donne celles de F-134 et de F-86 dans le *Bulletin hispanique* (t. XVIII, p. 14 et suiv.). Considérons, par exemple, les additions de Sandoval que l'on ne trouve pas dans F-58 : I ; elles existent ailleurs seulement dans F-134 et à partir du chapitre 20 dans F-86. Les voici : en premier lieu, les morceaux déjà indiqués relatifs au reliquaire d'Oviedo disséminés dans le texte du Sébastien :

Ch. 8 (García Villada, p. 62, l. 8 ; *Bull. hisp.*, XVIII, p. 15 ; *España sagrada*, XXXVII, p. 352 ; Sandoval, p. 44-46, après « elegerunt » :) « et archam cum sanctorum pignoribus... tradiderunt. Hoc scriptura docet... promittebat accessum[2] ».

Ch. 18 (García Villada, p. 72, l. 5 ; *Bull. hisp.*, XVIII, p. 16 ; *España sagrada*, XIII, p. 486, note, et XXXVII, p. 354 ; Sandoval, p. 49-50, après « subiugavit » :) « Deinde congregauit... eam posuit » (et après « Regnauit... finiuit » et l'addition « et sepultus... Adosinda... Prauia fuit », mais avant « Era » :) « Post aliquantos annos... canere ubique »

1. *Esp. sagr.*, XIII, Ed. 2 (1782), p. 477 et suiv.

2. Abstraction faite de quelques différences purement orthographiques, je signale les variantes de Stockholm et de Sandoval par rapport à F-134 ou au texte de Risco, non indiquées par M. Cirot, en citant Risco : p. 352 : 1 Hoc, quae (qualiter), pro (pour *pio*), 6 quia obtanti, 13 in nonnunquam (*non* manque dans le ms.), *haec* manque, 15 regnatis, 21 Hoc tam in tanto tam, 27 bella (pour *praelia*), 353 : 2 Pompeio, 5 imperij (pour *regni*), 7 Hispania, 19 ob hoc factam (sans *inibi*, ms. ob hoc facta nubi), templi, 23 (Fulgentio) Cuspensis, 32 Vittici, 33 insertam (ms. inxertam), 34 Viticae, 354 : 2 factores, vocant, 8 cum Toletanus, 9 in Asturias.

(addition qui, à partir de « Post multorum... », est indiquée dans le manuscrit de Stockholm comme « Addición de algun autor », dans le texte de Sandoval (p. 49) comme « Additio Pelagii »)[1].

Ch. 20 (García Villada, p. 74, l. 8 ; Sandoval, p. 50, après « finiuit » :) « sepultus est Oueto ». (Ces trois mots ne se trouvent pas dans F-134.) « Nos uero iam paulo... lectionem... regis. Nunc reuertamur ad archam... cognomine casti » (toute cette partie a été ajoutée entre les ch. 20 et 21 et ensuite le texte différent de celui de García Villada, ch. 21, p. 74, l. 9 : « Huius regni anno tertio »).

Ch. 21 (García Villada, p. 74, l. 9-p. 76, l. 4 ; *España sagrada*, XXXVII, p. 355-358 ; Sandoval, p. 50-52. Cf. les textes à partir de « Huius regni anno tertio ». Les interpolations de Sandoval et de F-134 se voient à partir de « Oueto firmauit » et sans aucun rapport à la fin du ch. 21 :) « Habuit tum in Galliam... spectabili modo. Nunc reuertamur... unde incepimus », où l'éd. de Sandoval remarque : « Hucvs*q*ue Pelagius[2]. »

Regardons d'autres additions faites par F-134 et par Sandoval, mais absentes de F-58 : I :

Ch. 16 (García Villada, p. 71, l. 9 ; Sandoval, p. 48, après « gladio interemit » :) « Rex iste episcopatum... aedificata fuit. » Cf. p. 319.

Ch. 25 (García Villada, p. 80, l. 10 ; Sandoval, p. 54, après « modestiae fuit » :) « Uxorem *q*uoque nomine Mummadomna » (F-86 a « -donnam », F-134 : muniadomnam)... Nummum (F-134 : Nunnum), Odoarium (ms. Odarium, comme dans F-134)... Aragontium (le ms. de Stockholm a « Aragontium », F-134 : aragontum ; l'édition Sandoval a « Aragontiam filiam »).

Cf. aussi les additions du ms. Sandoval conformes à F-134, I, p. 201, n. 3, par ex. G. V., p. 57 : 12, 57 : 14.

Il y a d'autres exemples qui démontrent des similitudes de San-

1. Variantes par rapport à F-134 : Risco 354 : 24 (cum) corpore, 26 in ecclesia, 36 in cathena ferrea, 355 : 10 quid (ms. quia) intus eam erat, 13 Tunc temporis canonici, 18 duxit (ms. *dixit* corrigé, pour *misit*).

2. Variantes par rapport à F-134 : Risco 355 : 33 Lucus, 35 (ferro acceno) interfecti sunt, 356 : 3 constituere (et construere), 6 solio in honorem, 8 etc. (erreur pour ecc[*lesia*]?), 10 praemonstrate (ms. praemonstrante), 14 vnde (in latere), 15 condenda (= F-86), 16 (summa) cum, 18 in memoriam, 21 A latere (meridionali), 22 *ubi ascensio* manque, 25 multiplicitatum, 26 hoc facto, 27 concurrerunt, 30 *laeti* manque, 33 potuit (ms. posuit), 36 lapide laqueata et arcuata, 39 quae est atrium vnum distans (ms. quae stadium vnum distante), 357 : 3 balluca, 4 tum in Galliam, 5 ortam, germine (pour *genere*), 11 christicolam, 13 effigiem (pour *affigens*), crucis, 17 ex spinea corona, 24 *ipsa principali* manque, 31 gloriosus, 32 illi, 38 (capillis) quibus, 358 : 1 et faui (mellis), 2 de cathenis (= Risco), 5 Hispalensis, 8 atque sanctarum (virginum).

doval et F-134, et en même temps des différences avec F-58 : I :

Au ch. 21 (García Villada, p. 74, l. 9. Ce chapitre, chez Sandoval, comme nous l'avons indiqué plus haut, a toute une autre tournure), il est remarquable que le passage ajouté dans F-58 : I (García Villada, p. 75, n. 1), « et consecrare septem episcopis fecit » (ajouté aussi dans T-253, V-183 et E-2, mais sous une forme différente), ne manque pas seulement dans Sandoval, dans F-134 et F-86, mais aussi dans le *Soriensis* (aj. en marge) et l'*Ovetensis* de Castellá Ferrer (F-192).

Nous constatons le même fait à la fin du ch. 26 (García Villada, p. 85, l. 7 ; Sandoval, p. 55) : « praestante, etc. ». Cette phrase est omise par Sandoval et aussi par F-134[1] ; elle se trouve dans F-58 : I, avec l'omission du mot « Deo » seulement.

De plus, au même chapitre (García Villada, p. 83, l. 7 ; Sandoval, p. 55) où F-58 : I est seul à donner la leçon : « praedictam ciuitatem obsedit ».

Parmi les variantes contre F-58 : I et conformes à F-134, je cite :

Ch. 21 (García Villada, p. 74, l. 9 : « Arabum exercitus ») ; également *Arabum* dans F-134 et dans Sandoval, et non *Agarenorum*, comme dans F-58 : I et F-192.

Cf. d'autres conformes à F-134 seulement ou contre tous les deux, p. 310 et suiv.

Il est vrai que certaines variantes caractéristiques de F-58 : I se trouvent aussi dans Sandoval. Mais, puisque ces variantes existent également dans F-134 (qui est pareil à Sandoval comme nous venons de voir dans des cas où F-58 : I ne l'est pas), il n'est pas nécessaire que Sandoval ait mis F-58 : I à contribution. Considérons quatre de ces additions et variantes de F-58 : I :

Ch. 13 (García Villada, p. 67, l. 12 :) « Adefonsus qui dicitur magnus » (suivant le ms., l'éd. de Sandoval : « catholicus »). Cf. plus loin, p. 319.

Ch. 14 (García Villada, p. 69, l. 6 : « Bardulies »). F-58 : I et Sandoval : « Burgis ».

Ch. 23 (García Villada, p. 78, l. 1 : « barduliensem »). F-58 : I et Sandoval : « burgensem ».

Ch. 24 (García Villada, p. 80, n. 7, après : « quieuit ») : « cum uxore sua regina domina Paterna ». (Dans F-134 : « regina » manque.)

On les retrouve toutes dans F-134, les deux dernières aussi dans

1. Voir G. Cirot, *Bull. hisp.*, XVIII, p. 18.

F-86, mais, sauf « burgensem », non pas dans F-192 (car nous ne considérons pas la correction et addition ultérieure de « Burgis » et de « cum uxore », etc., qui se trouve dans ce manuscrit), ni dans le *Soriensis*. Cf. p. 320.

Voyons d'autres leçons communes :

Ch. 11 (García Villada, p. 67, l. 5 : « Pelagius... »). F-134, F-58 : I, Ee-92 et Sandoval ont ajouté « rex » après « Pelagius ».

Ch. 22 (García Villada, p. 76, l. 8 : « Alcorescis »). F-134, F-58 : I et Sandoval : « Alcorexis ».

— (García Villada, p. 76, l. 10 : « Nahron »). F-134, F-58 : I, F-192, Ee-92 et Sandoval : « Naron ».

Ch. 26 (García Villada, p. 82, l. 11 : « duo »). F-134, F-58 : I, F-192 et Sandoval : « dua ».

Ch. 24 (García Villada, p. 79, l. 17-p. 80, l. 3 : « et ut alia... inueniet »). Ce passage est omis dans F-134, F-86, F-58 : I, F-192[1] et dans Sandoval.

Ch. 25 (García Villada, p. 81, l. 5 : « multitudine ») ; ce mot manque, comme aussi dans le *Segorbiensis*, Ee-92, F-192 et V-183. Cf. p. 316.

Il y a cependant une exception[2] où Sandoval suit F-58 : I :

Ch. 26 (García Villada, p. 82, l. 15 : « bacchati »). F-134 a « baccati », tandis que F-58 : I et Sandoval ont « vacati ».

En général, donc, on peut dire que la conformité de Sandoval avec F-58 : I est une conformité qui se voit tout autant avec F-134.

La ressemblance entre Sandoval et F-134 se voit à d'autres points de vue, par exemple pour les additions concernant la sépulture des rois relevées par M. Barrau-Dihigo, mais avec quelques différences, cf. p. 318[3]; ces additions paraissent, du reste, ajoutées dans F-58 : I.

Dans les détails, il y a aussi des ressemblances entre Sandoval et F-134. Ce qui figure entre parenthèses se réfère à l'édition

1. Biffé dans l'*Ovetensis* de Castellà Ferrer, peut-être par Morales. Voir Barrau-Dihigo, *Revue des bibliothèques*, XXIV, p. 210-218, et Cirot, *Bull. hisp.*, XVIII, p. 23.

2. [Dans *Bull. hisp.*, XVIII, p. 16, l. 1, après « dim̃sit » mettre trois points, dont l'absence ferait croire à l'omission, dans F 134, de la fin de phrase qui suit.] — G. C.

3. *Revue des bibliothèques*, XXIV, p. 207-208, 216-218. Les additions relatives à Egica et à Witiza sont aussi dans le ms. de Stockholm. Cf. plus loin, p. 318.

García Villada, après parenthèses, s'il n'y a pas d'autre indication, à F-134, au manuscrit et à l'édition Sandoval :

Pour les chapitres précédents, cf. I, p. 200, n. 3.

Ch. 9, 10 (p. 62, l. 18 ; 64, l. 7 : « episcopus ») ; « archiepiscopus ».

Ch. 10 (p. 64, l. 15-16 : « sanctae semper Virginis Mariae ») ; « sanctae Mariae semper virginis ».

Ch. 13 (p. 68, l. 3 : « Tempore Egicanis ») ; « Tempore Egicani et Vitizani *Regum* » (aussi chez Flórez, mais comme dans F-134 : « Tempore Regum, etc. »).

Ch. 17 (p. 72, l. 6 : « consubrinus eius ») ; « congermanus (ms. *co*germ., F-134 : *co*yerm., F-58 : cong-m) eius in primo gradu ». Cf. p. 319.

— (l. 7 : « fratris Adefonsi ») ; « fratris Adefonsi *magni* » (*magni* ajouté aussi dans F-58 : I).

Ch. 20 (p. 74, l. 1 : « uidelicet Froilanis ») ; « Froilani *fratris sui* ». (Cette addition *fratris sui* paraît également dans Ee-92. Voir aussi Flórez, *España sagrada*, XIII, p. 487.)

— (p. 74, l. 5, après « diaconi »)[1] : « dimissis filijs paruulis Remiro et Garsia » (ms. de Stockholm : « dimisis », « Garssia »), que Flórez ajoute peut-être suivant Sandoval, puisque ce passage n'est pas chez Mariana ni dans Pérez, ni dans F-192, et ne procède pas non plus de Morales, suivant Barrau-Dihigo. Il existe dans le *Salmanticensis*.

Ch. 22 (p. 76, l. 6 : « exercitus ») ; « exercitum », comme aussi dans T-253.

— (p. 77, l. 5 : « eius caput ») ; « cujus caput ».

Ch. 23 (p. 78, l. 5 : « consubrinum suum Adefonsum a saeculo ») ; « cogermanum (ms. coiermanum corrigé) suum in secundo gradu Adefonsum castum a seculo ». Cette leçon paraît également dans F-86.

Ch. 24 (p. 79, l. 9 : « Aldoroitus ») ; « Aldretus », comme aussi dans F-86 et F-192.

Ch. 25 (p. 81, l. 1 : « nec mora eorum turbam ») ; F-134 : « nec moram turbam », comme dans F-86 et le ms. de Stockholm. Sandoval a mis la correction « minimam turbam ».

— (p. 81, l. 4 : « natione Gothus ») ; « natione getulus », comme aussi dans F-86. Ee-92 a « natione Gothus *alias* Getulus » ; voir aussi *España sagrada*, XIII, p. 490, note.

— (p. 81, l. 4 : « sed ritu ») ; « ritui », comme aussi dans F-86.

— (p. 81, l. 5 : « quos ») ; « quod ».

— (p. 81, l. 14 : « fraudem ») ; « fraude », comme aussi dans F-86.

Ch. 26 (p. 82, l. 6 : « quam ille ») ; F-134 et ms. Sandoval : « cum

1. [Dans *Bull. hisp.*, XVIII, p. 16, l. 32, après « diachonii », mettre trois points, dont l'absence ferait croire à l'omission, dans F 134, de la phrase qui suit. — G. C.]

ille » ; corrigé par Sandoval dans son édition en « quam ille », comme chez Flórez.

— (p. 82, l. 10 : « Laturzo ») ; F-134 : « Ladurzo » ; ms. Sandoval : « Ladurço » ; édition Sandoval : « Laturce », surchargé aussi dans le ms.

— (p. 82, l. 10 : « tentoria ») ; F-134 et ms. Sandoval : « temptoria » ; édition Sandoval : « tentoria ».

— (p. 83, l. 12 : « filius de idem Muza ») ; F-134 : « eiusdem Muza », comme dans le ms. Édition Sandoval : « eiusdem Muzae », comme Ee-92 et F-86 (« Muze »). Cf. p. 315.

— (p. 83, l. 15 : « uitam hanc ») ; F-134 : « uita ac » ; ms. et édition Sandoval : « vita hac », comme aussi dans F-86.

— (p. 84, l. 8 : « Nordomani piratidae ») ; F-134 : « normani pyrate » ; ms. Sandoval : « Normani pirate » (= F-86) ; édition Sandoval : « Normani piratae », dans Ee-92 : Nordemanni. Le ms. Sandoval au ch. 23 (p. 78, l. 16) a « Nordomanorum » (= F-134 et 86), mais a été corrigé par Sandoval en « Normanorum » (= Ee-92), comme dans l'édition. Cf. plus loin, p. 315 et 316.

— (p. 84, l. 8-9 : « per haec tempora ad nostris litoribus ») ; « his temporibus ad nostra litora », comme aussi dans Ee-92 où « per his t. » comme dans F-192 et F-58 : I.

— (p. 84, l. 11 : exinde mare transiecto ») ; F-134 et le ms. Sandoval : « deinde (F-134 : exinde?) mari transuectis », le ms. corrigé suivant l'éd. Sandoval : « Deinde mari transuecti ».

— (p. 84, l. 14 : « Fermentellam ») ; « Formenteram », comme aussi dans F-86.

Par contre, il y a des variantes de Sandoval qui ne concordent ni avec F-134 ni avec F-58 : I. Les voici :

Ch. 8 (p. 62, l. 11) ; Sandoval, Ee-92 et le *Salmanticensis* : « hispalensis » ; F-134 et F-58 : I : « spalense ».

Ch. 11 (p. 67, l. 6) et ch. 19 (p. 73, l. 14) ; Sandoval : « decessit », les autres : « discessit ».

Ch. 13 (p. 68, l. 11) ; Sandoval : « Bracharam Metropolitanam ». Cette variante paraît dans F-192, T-253 et E-2 ; voir *España sagrada*, XIII, p. 484. F-134 et F-58 : I : « brachara ». Cf. p. 320.

Ch. 16 (p. 71, l. 4) ; Sandoval : « Cordubensem ». F-192, Ee-92 et Flórez ont également cette variante (voir *España sagrada*, XIII, p. 485). F-134 et F-58 : I : « cordubensium ».

Ch. 23 (p. 79, l. 4 : « igne ») ; Sandoval : « igne », F-134 : « ignis », F-58 : I, F-192 : « igni ».

Pour d'autres, cf. I, p. 200, n. 3 et p. 313, les variantes conformes à Ee-92 seul (p. 314), au *Salmanticensis* (p. 319) ou uniques (p. 321).

Il y a aussi addition dans Sandoval qui ne paraît ni dans F-134 ni dans F-58 : I :

Ch. 20 (p. 74, l. 8, après « finiuit ») : « sepultus est Oueto » ; voir *España sagrada*, XIII, p. 487, note.

Le manuscrit de Stockholm, cependant, et l'édition de Sandoval ne peuvent pas non plus se baser sur la version de F-192 ni sur celle, très voisine, du *Soriensis*, puisque dans ces deux versions il manque, par exemple, les additions complètes relatives à la sépulture des rois et au ch. 13 et 21 (García Villada 67 : 12, 74 : 5). Cf. plus haut, p. 308-310. Mais, quant aux leçons distinctives du *Soriensis* et de F-192 signalées par M. Barrau-Dihigo [1] et le P. García Villada, il faut noter que Sandoval (ms. ou édition) suit plutôt F-192 [2] — ce sont des leçons d'ailleurs qui paraissent également dans F-134, F-58 : I et le plus souvent aussi dans Ee-92. Mais là où F-192 et F-134 diffèrent, c'est F-134 qui ressemble à Sandoval, étant en même temps conforme au *Soriensis*, cf. aussi p. 309 et 313.

Ch. 9 (García Villada, p. 63, l. 16 : « sit ») : F-134 et Sandoval : « sit » ; F-192, Ee-92 et le *Salmanticensis* : « est ».

— (p. 64, l. 2 : « excepimus ») : F-134 : « excepimus » ; F-192 seul : « experimus » ; Sandoval : « excipimus ».

Ch. 10 (p. 66, l. 4 : « inane ») : F-134 et Sandoval ont : « inane », tandis que F-192 seul a « in uanum ».

Ch. 26 (p. 84, l. 8-9), cf. plus haut, p. 311.

— (p. 84, l. 14 : « Denique », « Fermentellam ») : F-134 et Sandoval : « Denique », mais « Formenteram » ; F-192, Ee-92 : « Deinde » ; « Fermentellam » manque.

1. *Revue des bibliothèques*, XXIV, p. 209-210 ; García Villada, *op. cit.*, p. 28-30.

2. Pour le ms. Sandoval, cf. García Villada 54 : 10, 58 : 1, 58 : 6, 58 : 12, 59 : 2, 59 : 4, 60 : 10, 61 : 1, 61 : 4, 61 : 9, 62 : 6 (« hanc » manque, ms. « patriam »), pour l'éd. et le ms. Sandoval : 62, 6 (Tunc Pelagium), 63 : 6, 63 : 11, 63 : 17 (éd. Sandoval : « reparatio », mais ms. : « reparatur », peut-être erreur pour « reparatus »), 64 : 12 (deux variantes), 65 : 1, 67 : 1, 67 : 3, 69 : 5, 71 : 4, 72 : 4, 75 : 12 (construxit), 76 : 13, 76 : 18, 79 : 1, 79 : 9 (cf. Cirot, *De codicibus*, p. 70), 79 : 17. Dans un cas seul (58 : 12), le *Salmanticensis* représenté par E-2 est d'accord avec F-134, contre F-134 il suit le ms. Sandoval dans un cas (V-183 ; 59 : 7) et dans d'autres (par ex. 60 : 10, 61 : 1, 63 : 6, 63 : 16, 64 : 12) il s'écarte de tous les deux, ce qui confirme le type *Soriensis* de ces trois manuscrits, au fond, ainsi que Ee-92 : 61 : 4, 9 ; 62 : 6 ; 63 : 17, etc.

Mais au contraire :

Ch. 13 (p. 69, l. 1 : « Ex cunctis ») : Sandoval : « ex cunctis », tandis que F-192 a « eceptis » et F-134 : « exceptis », comme F-58 : I et Ee-92.

Pour la première partie de la Chronique, qui ne figure pas dans l'édition de Sandoval, nous avons déjà vu plus haut (I, p. 200, n. 3) quelques leçons différentes du manuscrit seul en rapport avec F-134, mais conformes à F-192 et en même temps à F-58 : I et à Ee-92. Je les donne ici dans les cas où F-192 s'écarte du *Soriensis* et, en même temps, du *Salmanticensis*, sauf 59 : 7 :

Ch. 2 (p. 54, l. 12 : « adipisci ») : F-134 : « adipisci » ; F-192, F-58 : I, Ee-92 et le ms. Sandoval : « adipiscere ».
— (p. 56, l. 7 : « contexuit ») : F-134 : « contexuit » ; les autres : « texuit ».
Ch. 3 (p. 56, l. 11 : « concrematae ») : F-134 : « cremate » ; les autres : « crematae ».
Ch. 6 (p. 59, l. 7 : « sui ») : F-134 : « sui » ; les autres (incl. V-183) : « sui » manque.
— (p. 59, l. 10 : « inquinauit ») : F-134 : « quo inquinauit » ; F-192, F-58 : I, Ee-92 et le ms. Sandoval : « coinquinauit ».
Ch. 8 (p. 61, l. 11 : « autem ») : F-134 : « autem » ; les autres : « tamen »

Mais :

Ch. 4 (p. 57, l. 5) : « obtimates », comme le *Segorbiensis*.
Ch. 7 (p. 60, l. 11) : F-134, F-58 : I, Ee-92 et le ms. Sandoval ont : « Sarracenos... petunt » (comme le *Soriensis*) omis dans F-192.

J'ai noté deux leçons où Sandoval est conforme à F-192 et à F-192 seul :

Ch. 22 (p. 77, l. 4-5 : « bellatorum ») ; « ballator » ; Sandoval : « bellator ».
Ch. 26 (p. 82, l. 7 : « Albeilda ») ; « Albelda ».

L'édition de Sandoval et son manuscrit se rangent donc à la version que le P. García Villada désigne par la « troisième interpolée ».

Encore une observation quant à l'édition Sandoval. Dans un grand nombre de leçons — environ dix-neuf — elle est d'accord

avec le manuscrit Ee-92 seul[1] que le P. García Villada date du XVIIIe[2] et Barrau-Dihigo des XVIe-XVIIe siècles[3]. Barrau-Dihigo croit que ce manuscrit dépend de l'*Ovetensis* de Castellá Ferrer (F-192) et le P. García Villada est du même avis, bien que se rendant compte que Ee-92 introduit entre parenthèses et précédées par le mot *alias* certaines leçons qui sont propres au *Segorbiensis* ou *Soriensis*, mais pas toujours, comme on le verra. Quant aux variantes signalées ci-dessous, je me sers des indications données par l'édition García Villada en espérant que toutes les différences y sont notées. J'indique ici les variantes les plus caractéristiques que le manuscrit et l'édition Sandoval (quelquefois contre le manuscrit) ont de commun seulement avec le manuscrit Ee-92, soit dans sa forme primitive, soit dans ses additions précédées du mot *alias* :

Ch. 9 (García Villada, p. 62, l. 18 : « propinquans ») ; Sandoval et Ee-92 : « appropinquans » ; F-58 : I, F-134 et F-192 : « adpropinquans ».

Ch. 10 (p. 64, l. 11 : « fundibala ») ; ms. Sandoval : « fundibala » (= F-134) ; édition Sandoval et Ee-92 et Flórez : « fundibula ». Cf. p. 320.

— (p. 65, l. 7 : « in uertice ») ; Sandoval et Ee-92 : « in uerticem » ; cf. aussi Flórez, *España sagrada*, XIII, p. 483.

— (p. 65, l. 7 : « Aseuuae ») ; Sandoval et Ee-92 : « Auseue » ; ms. « Asseue » (= F-134).

— (p. 65, l. 9 : « Libanensium ») ; Sandoval et Ee-92 *alias* : « Lebanensium » ; ms. « Leuanensium » (= F-134).

Ch. 11 (p. 67, l. 1 : « patriae ») ; ms. Sandoval : « patria » ; mais en marge suivant l'édition Sandoval : « Prauia » ; Ee-92 : « patria *alias* Prauia ».

— (p. 66, l. 15 : « Olaliense ») ; ici Sandoval et Ee-92 sont seuls à avoir l'accusatif. Sandoval a : « Olaliensem », Ee-92 : « obialiensem ».

Ch. 14 (p. 69, l. 10 : « Degius est ») ; ms. Sandoval : « digius » ; édition Sandoval et Ee-92 : « dictum est ».

Ch. 16 (p. 71, l. 4 : « Pontuuio ») ; Sandoval et Ee-92 *alias* : « Pomptuno ». *Cod. Salmanticensis* : « Pontumo ».

— (p. 71, l. 7 : « Haumar ») ; Sandoval et Ee-92 : « *Au*mar ».

1. Bibl. Nac. de Madrid, 9880, désigné dans l'édition García Villada par la lettre *C*, dans celle de M. Sánchez Alonso par la lettre *X* et combiné par lui avec F-86 et I-323.

2. *Op. cit.*, p. 25.

3. *Revue des bibliothèques*, XXIV, p. 220.

— (p. 71, l. 8 : « Ibinhiscem ») ; Sandoval et Ee-92 *alias* : « Luenhistan » (Ee-92 : -m). *Cod. Salmant.* : Iben hiszam.

Ch. 19 (p. 73, l. 10 : « tii sui ») ; les mêmes : « patrui sui ».

Ch. 22 (p. 76, l. 10 : « Anceo ») ; les mêmes : « Anteo ».

Ch. 23 (p. 78, l. 13 : « Somnane ») ; Ee-92 : « Somiane » ; Sandoval : « Somiani ».

— (p. 78, l. 14 : « premoriense ») ; ms. Sandoval : « pramariense » (= F-134, 86) ; édition Sandoval : « prauiense » ; Ee-92 : « prauiensi », comme chez Flórez.

— (p. 78, l. 16 : « Nordomanorum ») ; les mêmes : « Normanorum » ; ici Sandoval avait corrigé le « Nordomanorum » (= F-86, F-134 Norda-) de son ms.

Ch. 25 (p. 81, l. 14 : « Epulonem ») ; Sandoval : « Eprenionem », Ee-92 donnant « Epulomne *alias* Eprenionem ».

Ch. 26 (p. 83, l. 12 : « filius de idem Muza ») ; ms. Sandoval : « eiusdem Muza » (= F-134) ; édition Sandoval et Ee-92 : « eiusdem Muzae ». Cf. p. 311.

— (p. 84, l. 4 : « Talamancam ») ; les mêmes : « Talamankam ».

On peut ajouter quelques cas où Ee-92 est non seulement d'accord avec Sandoval, mais aussi avec d'autres manuscrits. La référence à l'édition García Villada sera placée entre parenthèses, la leçon donnée par Sandoval, Ee-92 et les autres manuscrits ensuite :

Cf. aussi plus haut, p. 310 (ch. 25, 81 : 4), 311 (ch. 8, 62 : 11 ; ch. 13, 68 : 11 ; ch. 16, 71 : 4 ; ch. 26, 84 : 8-9) et pour le ms. Sandoval, p. 312-313 ; I, p. 200, n. 3.

Ch. 20 (p. 73, l. 16-p. 74, l. 1 : « subrinus ») ; Sandoval, Ee-92 et F-134 : « suprinus ».

— (p. 74, l. 1 : « filius uidelicet Froilanis ») ; les mêmes : « Froilani », comme aussi les mss. T-253, V-183, E-2. F-134, Ee-92 et Sandoval seuls ajoutent « *fratris sui* ».

Ch. 9 (p. 62, l. 15 : « Quumque ») ; les mêmes : « Cumque », comme aussi F-192, F-58 : I, T-253, V-183, E-2 et Flórez.

— (p. 63, l. 16 : « yspanie ») ; les mêmes : « Hispaniae », comme aussi F-192, F-58 : I, T-253, V-183, E-2.

Ch. 10 (p. 64, l. 14 : « quum ») ; les mêmes : « cum », comme aussi F-192, F-58 : I, T-253, V-183, E-2. La même variante se trouve aux ch. 11, p. 65, l. 11, et 15, p. 70, l. 6 : dans ces deux cas, Sandoval et Ee-92 et F-134 sont d'accord avec les mêmes mss. que dans le premier cas.

— (p. 64, l. 14 : « fundibalariis ») ; ms. Sandoval : « fundibalariis »

(= F-134) ; édition Sandoval : « fundibularijs » ; Ee-92 : « fundibulariis », comme aussi Flórez (-is) et les mss. E-2 et V-183 (en marge). Cf. p. 320.

Ch. 11 (p. 66, l. 12 : « yspanias ») ; les mêmes : « Hispanias », comme aussi F-192, T-253, V-183 et E-2.

— (p. 66, l. 14 : « quumque ») ; les mêmes : « Cumque », comme aussi F-192, F-58 : I, T-253, V-183 et E-2.

— (p. 66, l. 15 : « in loco ») ; les mêmes : « in locum », comme aussi F-192, F-58 : I, T-253, V-183. Pour la suite, cf. p. 314 (ch. 11, 66 : 15 : « Olaliensem »).

Ch. 13 (p. 68, l. 3 : « Egicanis et Vitizanis ») ; les mêmes : « Egicani et Vuittizani » (Sandoval n'a qu'un seul *t*), comme aussi le *Segorbiensis* (*S*), T-253, V-183 et E-2.

Ch. 22 (p. 76, l. 18 : « castellum ») ; les mêmes : « castro », comme aussi F-192 et F-58 : I.

— (p. 76, l. 18 : « quod ») ; les mêmes : « qui » (excepté F-134 : *q*uod), comme aussi le *Segorbiensis*, T-253, V-183 et E-2.

Ch. 23 (p. 79, l. 5 : « Spaniae yspalim ») ; Sandoval et F-134 ont « Hispaniae », comme aussi F-192, F-58 : I, V-183, E-2 et Flórez. Ee-92 omet ce mot. Mais Sandoval, Ee-92 et F-134 ont « hispalim », comme aussi T-253 et tous les manuscrits mentionnés ci-dessus, ainsi que Flórez.

Ch. 25 (p. 80, l. 14 : « in primordio regni sui. Quum... ») ; les mêmes : « In primo anno Ordonius (ms. Ordonio) regni sui cum... », comme aussi dans F-86 (excepté : Ordonio).

Ch. 10 (p. 65, l. 4 : « Alkaman ») ; ms. « Alcaman » (éd. « Alcamam »). Ee-92, T-253, E-2 : « Alkaman », F-134 : « Alkamam ».

— (p. 65, l. 12 : « in ripa fluminis Deuae ») ; Sandoval, Ee-92 et F-134 : « super ripam », comme aussi F-192 (rippam), F-58 : I, T-253 et E-2. L'édition Sandoval a « Devae », mais le ms. Sandoval : « Deue », ainsi que le *Segorbiensis*, T-253 et E-2.

— (p. 64, l. 11 : « abtantur ») ; Sandoval, Ee-92 et F-134 : « aptantur », comme aussi F-58 : I, V-183 et Flórez.

Ch. 16 (p. 71, l. 7 : « adulescentem ») ; les mêmes : « adolescentem », comme aussi F-192, E-2 et Flórez.

Ch. 22 (p. 77, l. 11 : « kaste ») ; les mêmes : « caste », comme aussi F-192, F-58 : I, E-2 et Flórez.

Ch. 25 (p. 81, l. 5 : « multitudine ») ; ce mot manque dans Sandoval, Ee-92 et F-134, ainsi que dans le *Segorbiensis*, F-192, F-58 : I et V-183.

Ch. 26 (p. 84, l. 8 : « piratidae ») ; Sandoval, Ee-92 : « piratae » (ms. pirate), comme aussi E-2 et Flórez. F-134 a « pyrate » et F-86 « pirate ». Cf. p. 311.

— (p. 84, l. 11 : « mare ») ; Sandoval, Ee-92, F-134 : « mari », comme aussi F-192, E-2 et Flórez.

— (p. 85, l. 5 : « stat ») ; les mêmes : « extat », comme aussi F-192 et F-86.

Nous avons remarqué qu'il y a des cas où Ee-92 coïncide non seulement avec F-134 et Sandoval, mais aussi avec F-192 et F-58 : I. Donnons d'autres exemples :

Ch. 10 (García Villada, p. 65, l. 1 : « de coua ») ; Sandoval, Ee-92 (: e), F-134, F-192 et F-58 : I : « ex coua ».
Ch. 15 (p. 70, l. 8 : « obseruarent ») ; « obseruassent ».
Ch. 19 (p. 73, l. 10 : « Maurecati ») ; « Mauregati ».
— (p. 76, l. 16 : « Maurecato ») ; « Mauregato ».
Ch. 22 (p. 73, l. 13 : « spaniensis ») ; « cordubensis ».
— (p. 77, l. 2 : « Mahmud ») ; « Mahamut ».
Ch. 23 (p. 78, l. 18 : « Brecantium ») ; « Bregantium ». F-134 a « Bregancium ».
Ch. 24 (p. 80, l. 18 : « Arabum est ») ; « Arabum adest »,

mais :

Ch. 26 (p. 83, l. 4 : « bellici adparatus ») : « bellice adparatum », où Ee-92 suit le *Soriensis*. — Pour d'autres différences en rapport à Ee-92, je renvoie p. 325.

Nous donnerons deux cas où Sandoval et Ee-92 sont d'accord avec F-192 seul :

Ch. 10 (p. 65, l. 9 : « Ammosa ») ; « Amosa ».
Ch. 16 (p. 71, l. 4 : « Cordubensium ») ; « cordubensem ». Cf. p. 311.

Il y a encore une observation à faire par rapport aux manuscrits E-2, T-253 et V-183, qui sont du type *Soriensis* et qui comprennent des additions (marginales pour T-253 et V-183, incorporées dans le texte pour E-2) « ex codice Salmanticense », tous les trois du XVIIe ou du XVIIIe siècle. C'est que les plus importantes leçons de cette version perdue de Salamanque[1] se retrouvent également chez Sandoval, c'est-à-dire celles qui manquent dans Ee-92. Considérons-en quelques-unes. Pour faciliter les recherches, nous indiquerons l'endroit où ces additions commencent par rapport au texte de García Villada. Parlons

1. Voir Barrau-Dihigo, *Revue des Bibliothèques*, XXIV, p. 221, n. 1, et Cirot, *Bull. hisp.*, XVIII, p. 7.

d'abord des sépultures des rois et de leurs reines, dont l'absence est, comme je viens de le dire, un trait caractéristique pour F-192 et le *Soriensis*, y compris Ee-92, mais qui sont incorporées dans la copie de Mariana, cf. plus haut, p. 309 et 312 :

Celle de Pélage et de Gaudiosa (García Villada, ch. 11, p. 67, après la ligne 6) ; Sandoval, p. 47, col. 2, l. 7-10, où on lit : « sua regina Gaudiosa » et où « fuit », qui est dans le manuscrit, est biffé par Sandoval ; cette mention est ajoutée également dans F-58 : I, mais manque dans F-134, excepté . « sancte eolalie deuelampnio ».

Celle de Fafila et de Froleva (G. V., ch. 12, p. 67, après la ligne 11) ; Sandoval, *ibid.*, l. 18-21, avec l'addition de « est » « Fiorcua » et l'omission de « fuit » (comme dans E-2), qui est cependant biffé dans le manuscrit ; se trouve aussi dans F-58 : I et dans F-134, qui paraît avoir : « froieua ». Suivant M. Cirot, T-253 a : « Froicua » et non pas : « Froleua ».

Celle d'Alphonse Ier et d'Ermesinda (G. V., ch. 14, p. 70, après la ligne 3) ; Sandoval, p. 48, col. 1, l. 28 (conforme à V-183, sauf : « Ermesiunda » et l'omission de : « in »). Dans E-2 manque cette addition ; F-134 (« Ermesinda », omission de : « in ») la contient, ainsi que F-58 : I (addition de : « est », « Ermesinda », omission de : « in »). Suivant M. Cirot, cette mention se trouve aussi dans T-253 (avec : « Ermesinda » et omission de : « in »).

Celle de Froila et de Munia (G. V., ch. 16, p. 72, après la ligne 5) ; Sandoval, p. 48, col. 2, l. 3 et 2 du bas ; cette addition figure également dans F-58 : I et F-134, conforme à Sandoval, tandis que dans les autres manque : « regina ».

Celle d'Aurelio (G. V., ch. 17, p. 72, après la ligne 13) ; Sandoval, p. 49, col. 1, l. 13-15, conforme aux manuscrits en question (ms. ajoute : « est », après « sepultus ») ; paraît également dans F-58 : I et F-134, qui ont tous les deux : « Lagneio », Mariana « Lagneyo ».

La mention des sépultures d'Egica (G. V., ch. 5, p. 59, après la l. 4) et de Witiza (ch. 6, p. 60, après la l. 3) qui figurent dans F-134 et comme additions dans F-58 : I ne sont pas comprises dans l'édition de Sandoval. D'ailleurs, ces sépultures ne sont pas mentionnées dans les trois manuscrits en question : T-253, E-2, V-183, mais se retrouvent dans le manuscrit de Stockholm.

Quant aux renseignements en ce qui concerne les sépultures de Silo et de sa femme Adosinda (ch. 18), celle de Mauregato (ch. 19), et le renseignement qui donne le nom de la femme de Ramire, Paterna (ch. 24), on les trouve dans Sandoval et dans F-58 : I (avec des variations dans le premier cas), ainsi que dans F-134 (sauf l'omission de : « regina » au ch. 24) ; mais ils ne figurent pas dans T-253, E-2 et V-183[1].

Considérons d'autres additions puisées au *Salmanticensis* par les manuscrits T-253, E-2 et V-183, additions qui figurent également dans Sandoval, mais non pas dans Ee-92, et dont aucune ne manque dans F-134 :

Ch. 13 (G. V., p. 67, après la l. 12) ; Sandoval, p. 47, col. 2 : « qui dicitur Catholicus » ; les trois mss. en question ainsi que F-58 : I et F-134 ont : « qui dicitur magnus », comme dans le ms. de Sandoval. Cf. p. 308.

Ch. 16 (G. V., p. 71, après la l. 9) ; Sandoval, p. 48, col. 2 : « Rex iste episcopatum... quę est... ab (ms. « euandalis » corrigé en : Vvandalis) aedificata fuit », également dans F-134 (sauf : « est »), V-183 (sauf : « est », « ab »), T-253 (sauf : « est », « aedificauit »), mais non pas dans E-2. Cf. p. 307.

Ch. 17 (G. V., p. 72, après la l. 6) ; Sandoval, p. 48, col. 1 : « (consobrinus eius) in primo gradu », addition qui figure dans tous ces trois mss., T-253, E-2 et V-183. Comme premier mot, Sandoval a « congermanus », ms. « cogermanus » ; F-134 : « coyermanus », F-58 : I : « congermanum ». Cf. p. 310.

Ch. 20 (G. V., p. 74, après la l. 5) ; Sandoval, p. 50, col. 2 : « dimissis filiis... Garsia » ; figure dans les marges de T-253 et V-183, mais manque dans E-2 et dans tous les autres mss., excepté F 134. Cf. p. 310.

Le *Salmanticensis* ainsi que Sandoval donne aussi les leçons suivantes, dont deux seules concordent avec F-134 suivant l'édition et deux suivant le manuscrit. Pour le manuscrit, cf. aussi I, p. 200, n. 3, et p. 312, n. 2 ; pour d'autres, p. 309 (ch. 25, 81 : 5), 310 (ch. 22, 76 : 6), 315-316 (ch. 9, 62 : 15, 63 : 16 ; ch. 10, 64 : 14, 65 : 12 ; ch. 11, 66 : 12, 14, 15 ; ch. 13, 68 : 3 ; ch. 20, 74 : 1 ; ch. 23, 79 : 5 ; ch. 10, 64 : 11 ; mais contre F-134, p. 311 (ch. 9,62 : 11 ; ch. 13, 68 : 11) et p. 316 (ch. 22, 76 : 18) :

1. Barrau, *op. cit.*, p. 207-208, s'occupe de ces passages ayant rapport aux sépultures. Ils figurent dans Flórez et dans le ms. de Mariana (Egerton 1873).

Ch. 9 (G. V., p. 62, l. 11) ; Sandoval : « hispalensis ». Cf. p. 311.

Ch. 10 (G. V., p. 64, l. 14) ; Sandoval, p. 46, col. 2 : « fundibulariis », ainsi que E-2, V-183 (en marge) et Ee-92. Un peu plus haut (G. V., p. 64, l. 11), Ee-92 est seul conforme avec l'édition Sandoval (p. 46, col. 2) en ayant « fundibula », tandis que le ms. Sandoval a « fundibala » (= F-134). Cf. p. 314-315.

Ch. 13 (G. V., p. 67, l. 12) ; Sandoval, p. 47, col. 2 : « Post Fafilani », comme aussi T-253, V-183, E-2, le *Soriensis* et Flórez. Le ms. Sandoval a « Fafilanis » (avec l'*s* biffé), comme les autres manuscrits y inclus F-134.

— (G. V., p. 68, l. 11) ; Sandoval, p. 47, col. 2 : « Bracharam metropolitanam », ainsi que F-192, T-253, E-2 et Flórez. Cf. p. 311.

Ch. 14 (G. V., p. 69, l. 6) ; Sandoval, p. 48, col. 1 : « Burgis », comme aussi dans T-253, V-183, F-58 : I, F-134 — ce mot est ajouté dans F-192. Voir un peu plus loin où nous avons aussi (G. V., p. 78, l. 1) ; Sandoval, p. 53, col. 1 : « burgensem », comme dans T-253, V-183, E-2, F-58 : I, F-86, F-134 et Ee-92 *alias* — dans ce cas, le mot n'est pas ajouté dans F-192. Cf. p. 308.

— (G. V., p. 70, l. 1) ; édition Sandoval, p. 48, col. 1 : « vasilicas ». Ee-92 et E-2 se rapprochent de Sandoval avec « basilicas » (qui est aussi dans le ms. Sandoval et chez Flórez).

Ch. 15 (G. V., p. 70, l. 14) ; Sandoval, p. 48, col. 2 : « alioquim ». T-253 et E-2 sont seuls comme Sandoval cette fois-ci.

Ch. 17 (G. V., p. 72, l. 6) ; Sandoval, p. 48, col. 2 : « Froilani », comme aussi le *Soriensis*, Ee-92, T-253, V-183, E-2 et Flórez.

Ch. 22 (G. V., p. 76, l. 5) ; Sandoval, p. 52, col. 2 : « geminum », comme aussi T-253, F-58 : I, F-86, F-134 et F-192.

D'autre part, il faut noter certaines différences entre Sandoval et les manuscrits T-253, V-183 et E-2 du groupe *Salmanticensis*. Nous n'avons qu'à mentionner les passages concernant le reliquaire d'Oviedo, qui sont donnés par Sandoval (p. 50, etc.) et omis par les autres, l'addition déjà signalée au chapitre 18 relative à Adosinda, etc., qui figure dans Sandoval (p. 49, col. 2, etc.), mais non pas dans les autres, l'omission faite par Sandoval au chapitre 24[1] et déjà signalée. Il est à remarquer qu'il y a beaucoup de leçons où Sandoval, en s'écartant du groupe *Salmanticensis*, par exemple quant à la variante caractéristique des chapitres 11 : « et *tunc* omnes » (G. V., 67, l. 2), 14 : « simul namque »

1. Édition García Villada, p. 79, l. 17-p. 80, l. 3 : *et ut alia... inueniet*. Cf. plus haut, p. 309.

(G. V., 68, l. 8), 16 : « interfecit » (G. V., 71 : 9), est d'accord surtout avec Ee-92 et F-134 (cf. aussi les additions signalées I, p. 200, n. 3), avec F-192 et F-58 : I. Il y en a même une addition à E-2 et T-253 : « monasterium Pampliguae » (G. V., 57 : 11), qui manque dans le manuscrit de Stockholm, ainsi que dans les autres. Cf. aussi p. 308, 312, n. 2 et p. 312-313 (ch. 9, 63 : 16, 84 : 8, 14, etc.).

Notons maintenant les cas où Sandoval se singularise de tous les manuscrits donnés par le P. García Villada, ainsi que du manuscrit F-134 et qui ne se rangent pas tous parmi ses fameuses corrections, puisque, sauf trois ou quatre, ces leçons sont aussi dans le manuscrit. Cf. aussi plus haut, p. 195, n. 3, pour le manuscrit Sandoval seul et I, p. 200, n. 3.

Ch. 8 (G. V., p. 62, l. 14 : « cum innumerabili ») ; Sandoval, p. 46, col. 1 : « cum *munera publica*, & (ms. « cum ») innumerabili ».

Ch. 9 (G. V., p. 63, l. 13 : « et rursus per tempus ad pristinam plenitudinem reuertitur ») ; Sandoval, p. 46, col. 1 : « & rursus *perempta* ad pristinam plenitudinem per tempus reuertitur » (sans doute une erreur de copiste ; le ms. Sandoval a : « *peremptus* »).

Ch. 10 (G. V., p. 64, l. 16 : « super mittentes ») ; Sandoval, p. 46, col. 2 : « supermittentes *hastas* ».

— (G. V., p. 65, l. 10 : « Domini ») ; Sandoval, p. 47, col. 1 : « dum ».

Ch. 11 (G. V., p. 66, l. 14 : « comperisset ») ; Sandoval, p. 47, col. 1 : « compellisset ».

Ch. 13 (G. V., p. 68, l. 6 : « compressa ») ; Sandoval, p. 47, col. 2 : « comprehensa ».

— (G. V., p. 68, l. 8 : « Froilane ») ; Sandoval, *ibid.* : « Froilano ».

— (G. V., p. 68, l. 12 : « Abelam ») ; Sandoval, *ibid.* : « Auilam ».

— (G. V., p. 68, l. 16 : « Cinisaria ») ; édition Sandoval, p. 48, col. 1 : « Camissauam », comme aussi le ms. Sandoval.

Ch. 14 (G. V., p. 69, l. 9 : « reperiuntur ») ; Sandoval, p. 48, col. 1 : « reparantur, semper esse possesse reperiuntur ».

Ch. 16 (G. V., p. 71, l. 1 : « Post Adefonsi discessum ») ; Sandoval, p. 48, col. 2 : « Post Adefonsum decessum » — on s'attendrait à avoir *regem*, comme Ee-92.

— (G. V., p. 71, l. 3 : « acerrimus ») ; Sandoval, p. 48, col. 2 : « aceruissimus » (ms. « accer- »).

— (G. V., p. 72, l. 2 : « Denique ») ; Sandoval, p. 48, col. 2 : « Deindeque ».

Ch. 19 (G. V., p. 73, l. 11 : « de serua tamen natus ») ; Sandoval, p. 50, col. 7 : « de Seruatu natus » ; ms. « de serua tumnatus ».

Ch. 20 (G. V., p. 74, l. 2-3) ; Sandoval, p. 50, col. 1, omet « in regno... fuit ».

— (G. V., p. 74, l. 8), cf. p. 312.

Ch. 22 (G. V., p. 76, l. 7 : « Melik ») ; Sandoval, p. 52, col. 2 : Niclihi ».

— (G. V., p. 77, l. 15, addition après « Mariae ») : « in ecclesia ouetensi ».

Ch. 25 (G. V., p. 80, l. 17 : « ecce ex aduerso ») ; Sandoval, p. 54, col. 1 : « Ecce Rex aduersum » ; le ms. Sandoval a « Ecce rex aduerso » — erreur du copiste.

— (G. V., p. 81, l. 6 : « Benikazzi ») ; Sandoval, p. 54, col. 1 : « Benlkazi » (ms. « venlzazi »).

Ch. 26 (G. V., p. 82, l. 11 : « diuisit ») ; Sandoval, p. 54, col. 2 : « dimissit » ; puisque le ms. Sandoval a « dimisit », c'est peut-être une erreur de copiste pour « diuissit » qui se trouve dans Ee-92, T-253, V-183, E-2.

— (G. V., p. 83, l. 6 : « uictoriae ») ; Sandoval, p. 55, col. 1 : « victoria ».

— (G. V., p. 85, l. 1-2 : « anno regni expleto ») ; Sandoval, p. 55, col. 2 : « anno impleto ».

— (G. V., p. 85, l. 2 : « podagrico ») ; *ibid.* : « podragrico » (ms. « podragrigo », surcharge du premier *r*).

— (G. V., p. 85, l. 6 : « a populis ») ; Sandoval, *ibid.* : « a populo » ; le ms. a « ad populos » (le *d* et le *s* biffés).

— (G. V., p. 85, l. 7 : « praestante... saecolorum. Amen »). Manque dans Sandoval. Sandoval commence la Chronique de Sampiro par « Era DCCCLXXXVI ».

A ces variantes propres, il faut ajouter les corrections faites contre le manuscrit Sandoval, abstraction faite des cas indiqués p. 307 (ch. 25, G. V. 80 : 10), p. 308 (ch. 13, G. V. 67 : 12), p. 310 (ch. 25, G. V. 81 : 1 ; ch. 26, G. V. 82 : 6, 82 : 10), p. 311 (83 : 12, 84 : 8, 84 : 11), p. 314 (ch. 10, 64 : 11, 65 : 7, 65 : 9 ; ch. 11, 67 : 1 ; ch. 14, 69 : 10) ; p. 315 (ch. 23, 78 : 14, 78 : 16), p. 316 (ch. 10, 64 : 14, 65 : 4, 65 : 12, ch. 26, 84 : 8), parmi les leçons de Ee-92, p. 319 (ch. 16, 71 : 9 ; ch. 17, 72 : 6) ; p. 320 (ch. 13, 67 : 12 ; ch. 14, 70 : 1) ; p. 196 : n. 1, 306 : n. 2 et 307 : n. 1-2.

Ch. 9 (G. V., p. 63, l. 17 : « reparandus ») ; édition Sandoval, p. 46, col. 2 : « reparatio » ; ms. Sandoval : « reparatur ».

Ch. 10 (G. V., p. 64, l. 7 : « infandus ») ; édition Sandoval, p. 46. col. 2 : « nefandus » ; ms. Sandoval : « infandus » (corrigé suivant le texte.)

— (G. V., p. 66, l. 6 : « Egyptios ») ; édition Sandoval, p. 47, col. 1 : « Aegiptique » ; ms. Sandoval : « egipto ».

Ch. 13 (G. V., p. 68, l. 13 : « Mabe ») ; édition Sandoval, p. 48, col. 1 : « Mahaue » ; ms. Sandoval : « Mane ».

Ch. 14 (G. V., p. 70, l. 1 : « inmitabilem ») ; édition Sandoval, *ibid.* : « mirabilem » ; ms. Sandoval : « mutabilem » (corrigé suivant l'édition).

Ch. 15 (G. V., p. 70, l. 7 : « excubiae ») ; édition Sandoval, *ibid.* : « cum serui » ; le ms. Sandoval : « Eusebie ».

Ch. 16 (G. V., p. 71, l. 12 : « in regali coniugio ») ; édition Sandoval, p. 48, col. 2 : « in regale coniungium » ; ms. Sandoval : « regali coniugium » (« regali » corrigé en : « regale »).

Ch. 22 (G. V., p. 77, l. 4 : « ille bellator ») ; Sandoval a omis « ille » du ms.

Ch. 25 (G. V., p. 80, l. 12) ; édition Sandoval : « Astoricam, Legionem, Amayam, Patriciam » ; ms. = F-134, c'est-à-dire sans *-m* et Amagia.

— (G. V., p. 82, l. 2 : « unde ob tantae uictoriae ») ; édition Sandoval, p. 54, col. 2 : « vnde ob partam victoriae » ; ms. Sandoval : « partim ».

Ch. 26 (G. V., p. 82, l. 6 : « quam ille ») ; ainsi édition Sandoval ; ms. « cum ille » (= F-134).

Il résulte de cette comparaison que le texte du Sébastien donné par Sandoval, soit dans son manuscrit surtout, soit dans son édition, coïncide essentiellement au fond avec F-134[1]. Ce texte ressemble bien plus à F-134 qu'à F-58 : I, la première partie du recueil de Morales. Sandoval possède des variantes conformes, il est vrai, à F-86, mais ce fait n'est pas concluant, étant donné le peu d'extension de ce manuscrit et vu aussi les différences[2]. Si Sandoval ressemble à T-10 et à sa copie F-93, comme c'est le cas pour la chronique d'Isidore et de Pélage, mais dont la collation reste à faire pour celle de Sébastien, c'est que ces deux manuscrits dérivent de F-134 ou de l'exemplaire similaire de Florian de Ocampo[3], pour lequel j'ai du moins signalé (p. 205) une différence

1. Nous n'oublions pas les variantes où Sandoval se rapproche de Ee-92 et du groupe *Salmanticensis*.

2. Rappelons que F-86 là où il est conforme à Sandoval l'est souvent également à F-134 ou aux autres mss. Voir les notes du *Bull. hisp.*, XVIII, p. 16-18 et 144 (corrections) : *ab eo* (fundata), *absentiam* (ch. 23), *didicit cogermanum.* En réalité, il s'agit des notables variantes suivantes : ch. 21 (voir p. 307, n. 2) : *condenda ;* ch. 23 : *pramariense* (ms. de Sandoval) ; ch. 26 : *uita hac, pirate.*

3. Cf. Cirot, *De codicibus*, p. 31.

avec le manuscrit de Sandoval. Même si l'on suppose, comme le fait M. Sánchez Alonso pour ces deux manuscrits, une contamination du Batres et du *Segorbiensis*, et pourvu que les variantes marginales de celui-ci ne présentent pas de surprises, cela n'explique pas du tout les différences. Au contraire, nous avons vu que, dans les cas où Sandoval s'écarte de F-134, c'est-à-dire un Batres où se sont glissées quelques leçons isolées du groupe *Soriensis* (une dizaine), il n'y en a que deux (ch. 4, 57 : 5, et ch. 13, 69 : 1) communes avec le *Segorbiensis*[1]. Pour la plupart des variantes caractéristiques[2], il est, comme aussi F-134, d'accord avec l'*Ovetensis* de Castellá Ferrer (F-192)[3] et avec son descendant Ee-92, manuscrit qui, dans d'autres cas, présente seul quelques similitudes avec Sandoval (cf. p. 314-315) et qui, suivant le P. García Villada et M. Cirot[4], est une combinaison de F-192 au fond et du *Segorbiensis*. Des dix-neuf leçons conformes à ce manuscrit Ee-92, il n'y en a que cinq (je n'y compte pas : Auseue, Lebanensium et Muzae) qui s'écartent du manuscrit Sandoval ; et une est désignée « C alias », c'est-à-dire : « fundibula, Prauia, dictum est, prauiense, Normanorum », que Sandoval a dû tirer d'autre part. Donc, tout ce que donne Ee-92, contrairement à F-192, n'est pas puisé à ce groupe *Soriensis*[5]. Du reste, cela devait être confirmé par une collation du manuscrit de Tolède 27.26 et de sa copie, le *Matritensis* F-38, dont le premier, d'après le P. García Villada, « concuerda en todo con S »[6]. D'autre part, on peut constater quelques leçons où Sandoval est d'accord avec F-134, F-58 : I (sauf ch. 15) et F-192, mais s'écarte de Ee-92, étant en général conforme au *Segorbiensis*. Pour d'autres, sui-

1. Cf. plus haut, p. 313.

2. F-192 et Sandoval dans les cas mentionnés possèdent aussi d'autres variantes : ch. 11, p. 67 : 1 patria (Prauia, ms. patria), ch. 19, p. 73 : 11 tamen natus (tum natus, cf. p. 321), et ch. 26, p. 84 : 8-9 per his temporibus ad nostris litoribus (his temporibus ad nostra litora) ».

3. Par conséquent aussi à Flórez, exception faite de *Cordubensis* (ch. 22), *ad nostra littora* (ch. 26).

4. *Bull. hisp.*, XXI, p. 3.

5. M. Sánchez Alonso signale le rapport entre ce ms. (X) et F-86, et I-323, ce qui paraît applicable au Sébastien pour quelques cas seulement. Cf. 76 : 7, 80 : 14.

6. Le P. García Villada ne signale pas les variantes de ces mss., ni celles non plus du recueil de Mariana, Egerton 1873 du British Museum.

vant le manuscrit Sandoval, cf. I, p. 200, n. 3 et p. 312, 317-318 :

Ch. 10 (G. V., p. 65, l. 2) ; Sandoval, p. 46, col. 2 : « statim versi », Ee-92 : « statim territi ».
Ch. 11 (G. V., p. 67, l. 3) ; Sandoval, p. 47, col. 2 : « Deo dicentes », Ee-92 n'a pas « Deo » (= *Segorbiensis*).
Ch. 15 (G. V., p. 70, l. 6-7) ; Sandoval, p. 48, col. 1 : « in tempesta noctis silentia », Ee-92 omet « in tempesta ».
Ch. 16 (G. V., p. 72, l. 4) ; Sandoval, p. 48, col. 2 : « excipiens », Ee-92 : « accipiens » (= *Segorbiensis*).
Ch. 23 (G. V., p. 79, l. 1) ; Sandoval, p. 53, col. 2 : « perueniunt », Ee-92 : « perrexerunt » (= V-183, Flórez).
Ch. 24 (G. V., p. 79, l. 17-80, l. 3 ; Sandoval, p. 54, col. 1 : les mots *et ut alia decoris... inueniet* qui ne figurent pas dans Sandoval se trouvent dans Ee-92, avec certaines variantes par rapport au *Segorbiensis*.

En supposant même que Barrau-Dihigo ait raison en donnant à Ee-92 la date « XVIe-XVIIe siècle[1] », Ee-92 ne pourrait être le modèle de Sandoval, puisque le texte de celui-ci appartient à ce que le P. García Villada appelle « la tercera redacción interpolada », tandis que le texte de Ee-92 représente la rédaction primitive.

Quant au groupe *Salmanticensis*, c'est-à-dire T-253, V-183, E-2, il est vrai qu'ils portent seuls quelques leçons conformes à celles de Sandoval[2], mais d'autres, c'est-à-dire la plupart, sont également d'accord avec F-134, qui porte aussi quelques variantes « ex codice Salmanticense », par exemple ch. 16, p. 71 : 9 (cf. p. 307, 319), et les sépultures où ce manuscrit, ainsi que Sandoval, est plus « Salmanticensis » en possédant ces renseignements où ils manquent dans les représentants de ce groupe. Nous avons vu aussi que, dans les leçons distinctives, ces manuscrits s'approchent du *Soriensis* et contrairement à Ee-92, qui, du reste, ne donne que quelques exemples (cf. p. 316, 65 : 4 ; p. 320, 62 : 11, 64 : 14, 70 : 1) de conformité avec ce groupe seul. D'autre part, il est évident que E-2 prend une position à part dans ce groupe. Ainsi que Sandoval, ce manuscrit omet l'addition G. V.

1. Cf. *Revue des Bibliothèques*, XXIV, p. 220, et XXIX, p. 134. Cette date nous paraît douteuse, puisque ce manuscrit forme partie de la collection Burriel. Le P. García Villa le date aussi du XVIIIe siècle.
2. Par exemple, *dimissis filiis*, *Fafilani*, *aloquim*, pour le ms. Sandoval : « dies XIV » (cf. I, p. 201, n. 3), etc.

74 : 5 (p. 319), mais aussi celle 71 : 9, de plus il suit seul parmi les « Salmanticenses » le manuscrit Sandoval dans la variante « gessit « (cf. p. 312, n. 2, 58 : 12) contraire au *Soriensis*, mais une comparaison avec le *Segorbiensis* montre que E-2 aussi est beaucoup plus apparenté que Ee-92 et diffère, ainsi que les deux autres, de Sandoval (cf. p. 321), ne présentant pas même seul une leçon commune. Pour la chronique de Sébastien, E-2 ne me paraît pas donc posséder un caractère prononcé pour être regardé comme collatéral de F-134, ce qui, d'après M. Sánchez Alonso, serait le cas pour celle de Pélage.

Arrivés à la fin de notre enquête, nous n'avons qu'à en présenter le résultat. De tous les manuscrits connus, on n'en trouve aucun qui soit complètement conforme au texte de Sandoval. Sandoval, donc, s'est servi d'un original inconnu ou bien de plusieurs manuscrits à la fois. De ces deux hypothèses, nous penchons plutôt vers la première, c'est-à-dire une copie intégrale, car, comme nous l'avons vu, le manuscrit de Stockholm est copié sans autre interruption que le passage précité sur Wamba et ne donne pas l'air d'une version dissemblable. Si nous acceptons ce point de vue, il paraîtrait probable que Sandoval s'est servi d'un manuscrit collatéral de la famille de F-134 — qui lui-même, comme le fait remarquer M. Cirot, a dû être constitué par des textes empruntés à des manuscrits divers — pourvu des additions et leçons de Ee-92 et de celles du groupe *Salmanticensis*, peut-être même du manuscrit qui a été mis à contribution par ce groupe[1]. Qu'un *Salmanticensis*, dont les manuscrits E-2, T-253 et V-183 ne donnent pas nécessairement toutes les additions ou leçons différentes, soit l'original de Sandoval n'infirme en rien l'indication « ex codice vetusto litteris Gotthicis exarato Ecclesiae Ovetensis », puisque cette indication a dû se trouver dans son original, quoiqu'elle ne soit pas dans son manuscrit. D'ailleurs, comme le

1. Ce ms. exista au moins jusqu'en 1727, car Ferreras s'en servit ; alors, en réalité, il s'agirait seulement de l'un des trois mss. du type *Soriensis* contenant des leçons de ce ms. Aussi le P. García Villada dit que le ms. V-183 reproduit « bastante fielmente » les leçons du *Salmanticensis* et en tout cas toutes celles qui se trouvent chez Ferreras. Puisque T-253 et E-2 ne donnent pas toutes les additions marginales de V-183, on se demande si vraiment T-253 pourrait être le prototype de V-183, comme le soutient Barrau-Dihigo. Cf. aussi la suite sur la chronique de Pélage.

fait observer le P. García Villada dans son examen de Risco [1], au commencement du XVIe siècle l'évêque d'Oviedo, Diego de Muros, fondateur du Colegio Mayor de San Salvador à l'Université de Salamanque, « dexó su librería con la que fueron algunos códices Góticos de su Iglesia », sans doute de provenance d'Oviedo.

Peut-être c'est parmi ces manuscrits, perdus ou non, de Pedro Ponce de Leon, de Florian de Ocampo, de García de Loaysa et de Diego de Muros qu'il faut chercher la solution ; mais, d'autre part, il faut admettre que les textes de tous les manuscrits connus contenant le *Corpus Pelagianum* ne sont pas encore mis à jour.

PAUL HÖGBERG.

(A suivre.)

1. *España sagr.*, XXXVIII, p. 114. Cf. aussi Beer, *Handschriftenschätze Spaniens.* Wien, 1894, p. 383.

LA GUERRE DE TROIE

DANS LE *LIBRO DE ALEXANDRE*

Dans son étude sur *The Relationship of the Spanish « Libro de Alexandre » to the Alexandreis of Gautier de Chatillon* (cf. *Bull. hisp.*, 1936, p. 87), M. R. S. Willis, en une vingtaine de lignes, a caractérisé le long hors-d'œuvre que constitue, dans le Poème espagnol sur Alexandre, le récit de la guerre de Troie, et qui occupe les str. 318-743 du ms. de Paris, 311-716 du ms. Osuna. Mais comme précisément c'est un hors-d'œuvre qui n'est point dans l'*Alexandreis*, du « non-*Alexandreis* material », comme il dit, il n'avait pas à l'étudier en détail ; et il a simplement renvoyé à l'article publié par Morel-Fatio dans la *Romania* en 1875, et à celui de M. Antonio G. Solalinde dans la *Rev. de Fil. Esp.*, 1928.

M. Solalinde, là, s'en est tenu à l'épisode du « Jugement de Pâris » qui occupe les str. 312-371 du ms. de Paris, et qui est le prélude du récit de la guerre de Troie, puisque c'est en récompense de la *mançana* adjugée à Vénus que Pâris obtient de celle-ci, « en soldada », la femme de Ménélas (str. 372). Morel-Fatio avait envisagé non seulement ce morceau, mais tout le récit de la guerre qui s'ensuit, et tout le poème. Il lui était difficile, dans un travail d'approche, en face de cette question si compliquée, de tirer tout au clair. En ce qui concerne la guerre elle-même, il indique, p. 83, que

> jusqu'à la dispute d'Achille et d'Agamemnon il (le poème) procède évidemment de la version qui est représentée par la *Crónica troyana* imprimée, le reste (jusqu'à la mort d'Hector tout au moins) a été emprunté à Homère, non point bien entendu au texte grec, mais à celui de Pindarus Thebanus.

Par ailleurs, si Morel-Fatio a corrigé quelques passages du texte de la *B. A. E.*, des noms surtout, comme *Antonio* (str. 451), qu'il lit

Antovios (= *antuviose*) (ms. *O* : *Antouios* ; ms. *P*, str. 460 : *Antuuios*) ; *Astemiata* (str. 542), qui est évidemment pour *Astyanacta* (ms. *P*, str. 554 : *Atinestor*) ; *Aluctas* (str. 545) à la place du *Glaucus* de Pindare (*Laucas* dans *P*, str. 557), il n'a que pour lui-même confronté les textes. Or, une question se pose encore : peut-on considérer le poète espagnol comme ayant suivi de bien près le poème latin? Je le déclare tout de suite, je ne conteste pas la filiation. Mais d'abord est-elle directe? Et, si elle est directe, le texte latin n'a-t-il pas été traité avec une désinvolture qui rappelle assez, dépasse plutôt même, l'inexactitude de ce qu'on a appelé « les belles infidèles »?

Prenons l'épisode d'Hector rencontrant sa femme et son fils[1] :

> Colloquium petit interea fidissima *conjux*
> *Hectoris Andro*mache, *parvumque ad pectora natum*
> *Astyan*acta *tenet*, *cujus dum maximus heros*
> *Oscula parva petit*, *subito perterritus infans*
> *Convertit* timidos materna ad pectora vultus,
> Terribilemque fugit galeam, cristamque micantem.
> *Utque caput juvenis posito detexerat aere*,
> Protinus infantem geminis amplectitur ulnis,
> Attollensque manus : « *Precor*, *o nater optime*, *dixit*,
> *Ut meus hic*, *pro quo tua numina*, *natus*, *adoro*,
> *Virtutes patrias primis imitetur ab annis.* » (V. 564-574.)

> *La muger de Ector*, *Andro*na le dezien,
> todos dezien bien della quantos la conosçien[2] :
> temies del marido que gelo matarien,
> que unos malos suenos siempre la persseguien[3].
> *Priso Aste*miata *en braços su fijuelo*,
> aduxol antel padre ⁊ lloro el luego :
> *quisolo saludar*, *refusolo el moçuelo*,
> touieron tales hy ouo que era mal aguero.
> Esto peso a Ector ⁊ ouo mal sabor,
> alçaron sege los pelos, pero non por pauor :
> dixo el muger que era sabidor,
> que *ouiera el ninno de las armas paor.*
> *Tolliosse luego el elmo ⁊ descobrio la faz*,

1. Je me sers de l'éd. Wernsdorf dans les *Poetae latini minores* (Lemaire, 1824, t. III), à défaut du *Pindarus Thebanus*, *Ilias*, de L. Muller. Berlin, 1857.

2. Je néglige de distinguer les trois sortes d'*s* (σ, ʃ et *s*) qu'on trouve dans l'un ou l'autre des mss., à plus forte raison les *i* et *j*.

3. Cf. l'*Historia Troyana* (citée plus loin), p. 199. Elle se rattache ici au sec récit du soi-disant Darès le Phrygien dans *De excidio Troiae Historia* (§ XXIV, p. 28 de l'éd. F. Meister).

conoçiolo el ninno ʒ fuel a dar paz :
a esto dixo Ector : fijo esto me plaz :
Dios te faga omne bueno, ca yo uome al az[1]. (*O*, str. 541-544.)

J'ai mis en italiques les passages à rapprocher. Ils sont assez nombreux. Je ne m'étonnerai pas si l'on préfère le texte espagnol, ne serait-ce que pour la simplicité charmante du récit. Et pourtant l'*Iliade* latine est plus près de l'*Iliade* d'Homère (VI, 466), pour ce qui est de certains détails, sauf qu'elle laisse tomber l'admirable vers (471) :

Ὣς δ'ἐγέλασσε πατήρ τε φίλος καὶ πότνια μήτηρ...

que traduit, au moins indirectement et à moitié, le « fijo esto me plaz » de notre poème ; quant au δακρυόεν γελάσασα, absent du latin, n'en retrouvons-nous pas quelque trace dans le « lloró él luego »? Comment expliquer ce retour vers la sensibilité homérique? ce sourire et ces larmes[2] qui reparaissent dans les vers castillans?

Et, maintenant, le duel d'Hector et d'Ajax :

Ergo ubi dejectis auratam regis Atridae
Sortibus in galeam, magnus *processerat Ajax*,
Concurrunt armis Ajax crudelis et Hector.
Principio jactis committunt praelia telis,
Mox rigidos stringunt enses, et fortibus armis
Decernunt, partesque oculis rimantur apertas ;
Et modo terga petunt, duros modo fortibus ictus
Depellunt clypeis : ingens ad sidera clamor
Tollitur, et vastis impletur vocibus aether.
[Alterni vibrant gladios, et vulnera miscent]

1. Cf. *Hist. Troyana* (p. 205), où, de la touchante scène homérique, il ne subsiste que la présentation de l'enfant à Hector, lequel ne s'apitoye nullement. Cet enfant, appelé *Antemantes*, n'est d'ailleurs que « el menor » ; il a un frère plus âgé, *Laudomata* (p. 199), qui procède du soi-disant Dictys le Crétois (p. 63 de l'éd. Meister).

2. Dans le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure, il y a aussi des larmes, celles d'Andromaque :

« Et trestote forts de son sen,
Cor por son fil Asternaten.
Des ieux plora mout tendrement... »
(V. 15461, éd. L. Constans.)

Mais, comme dans l'*Historia Troyana*, Hector reste insensible :

« Hector de rien ne s'asopleie
Ne por l'enfant ne s'amoleie
Nel reguarde ne n'en tient plait » (V. 15490.)

Non sic setigeri exacuunt fervoribus iras,
Pectoribusque premunt, vastis, modo dentibus uncis
Fortia terga petunt, spumantque per ora vicissim :
Fumiferae nubes, concretaque fulgura, et ignes
Jactantur, magnoque implentur murmure silvae :
[Talis Priamides, simul Ajax fortis in armis]
Tandem animis armis que furens *Telamonius Ajax*
Insignem bello petit Hectora, *quaque patebat*
Nuda viri cervix, fulgentem dirigit ensem.
Ille ictum celeri praevidit callidus astu,
Tergaque submisit, ferrumque umbone recepit,
Sed levis extremas clypei perlabitur oras
Ensis, et exiguo cervicem vulnere libat. (V. 588-610.)

Les trois vers « Non sic setigeri... vicissim » ont été exploités, et assez heureusement, par le poète espagnol, mais plus haut, à la str. 536 de *O*, à propos du combat d'Hector et de Diomède :

Sedien cuemo verracos que estauan porfiosos,
Los colmiellos amolados, los labros espumosos,
Las sedas levantadas pareciense[1] los ombros,
Dabanse grandes golpes los unos a los otros.

Et les sept derniers se retrouvent à propos du combat avec Ajax, aux str. 555-557 de *O*. C'est là d'ailleurs qu'est invoqué le témoignage d'Homère (défiguré en *ome* dans *P*) :

Ayaz era artero ⁊ de buena rayz,
cuedo dar a Ector por medio *la çeruiz ;*
mas *encobrios Ector*, cuemo Omero diz,
pero rompiol vn poco de la loriga terliz.
Diol en somo del ombro una pequenna ferida,
por IIII°. logares rompiol la camisa,
legol a la carne, salio la sangre biua... (*O*, str. 555-556.)

A ce qui suit dans l'*Iliade* latine correspond un passage qui n'est complet que dans *P*[2] et que Morel-Fatio ne connaissait donc pas dans son entier au moment où il écrivait son article de la *Romania*. C'est d'abord la lutte à coups de pierre, puis le dialogue des deux héros qui se reconnaissent comme parents et se réconcilient : épisode à rapprocher de l'*Historia Troyana* (p. 48 de l'éd. Menéndez Pidal-Vallejo ; cf. *Bull. hisp.*, 1936, p. 91). Je ne repro-

1. *P* ici (548) « e parados los onbros » est préférable.
2. Édité par Morel-Fatio en 1906, il n'avait été acquis par la Bibl. nat. de Paris qu'en 1886 (cf. p. XVII de l'Intr. à cette édition).

duis du texte de *P*, qui est long (neuf strophes), que ce qui est inspiré du latin ; mais je mets en italiques dans le poème latin ce qui se retrouve dans ce texte :

> Acrius adversum cursus consurgit in hostem
> Priamides, *nec jam ferro* Telamone creatum,
> Sed *magno saxi jactu petit :* at ferus Ajax
> *Ingentem clypeo* septemplice *depulit ictum,*
> Et juvenem saxo percussum sternit eodem.
> Quem levat exceptum Graiis inimicus Apollo,
> Integratque animum : jam rursus ad arma coibant,
> Stringebantque iterum gladios, quum fessus in undas
> *Coeperat* igniferos Titan immergere currus,
> *Noxque subire polum : juxta mittuntur, utrosque*
> *Qui dirimant a caede viros, nec segnius illi*
> *Deponunt animos : tum* bello maximus *Hector :*
> « *Quae te terra virum, qui te genuere parentes?*
> *Viribus es proles generosa atque inclyta?* » *dixit.*
> Contra haec dicta referre parat Telamonius *Ajax :*
> « *Hesiona de matre vides Telamone creatum,*
> *Nobilis illa domus fama, et generosa propago.* »
> Hector ut Hesionae nomen casusque recordat,
> « Absistamus, ait, sanguis communis utrique » ;
> *Ajacemque prior aurato munerat ense,*
> *Inque vicem, quo se bellator cinxerat Ajax,*
> Accipit insignem vario caelamine balteum. (V. 611-632.)

(*P*, 569.) Condeso *el espada* dentro en su vasera,
dexo correr vn canto grant de fiera manera,
cuydole dar ad Ajas en medio la mollera,
mas pusol el escudo Ajas en la carrera.
. . . .
(573.) Començaron entranbos a firmes a luchar,
Ajas con el miedo non se dexaua echar ;
plogo a dios *e ouo la noche a vuiar,*
mandaron las justicias que quedase el lydiar.
(574.) *Ouieron a quedar los* toros *lydiadores...*
(575.) *Preguntoli a Ajas Etor* a la partida :
« *digasme*, caballero, sy dios te bendiga,
de qual lynaje vienes, sy ayas buena vida,
querria tu facienda auer bien entendida. »
(576.) *E dixo Ajas :* « de aquesto de dare Racon ;
parientes oue muy nobles, maguer muertos son,
mi madre fue Esiona, mi padre Tolomon,
las tierras do nasci en medio Gresçia son. »

Ne perdons pas de vue que cet épisode du combat d'Hector et d'Ajax dérive en définitive de l'*Iliade* homérique (ch. VII), où

l'épithète *septemplice* se retrouve dans le σάκος ἑπταβόειον des vers 220, 222, 245 et 265, ainsi que la bataille à coups de λίθος et de λᾶας[1].

Seulement, il n'y est pas question d'Hésione, comme dans l'*Historia Troyana* et l'*Iliade* latine.

En somme, on peut dire jusqu'ici que le poème latin est à l'origine ; mais rien ne prouve encore péremptoirement qu'il ait été sous les yeux du poète espagnol. Que dire de l'épisode de Glaucus et de Diomède?

Interea Glaucus stricto contendere ferro
Cum Diomede parat, nomenque genusque roganti,
Quis sit, et unde ferat, magnis cum viribus hastam
Mittere tentabat ; tentanti Ætolius heros,
« Quo ruis ! exclamat ; quae te, scelerate, furentem
Mens agit imparibus mecum concurrere telis?
Hospitis arma vides, Veneris qui vulnere dextram
Perculit, et summo repulit certamine Martem.
Pone truces animas, infestaque tela coerce ».
Post haec inter se posito certamine pugnae
Commutant clypeos, inimicaque praelia linquunt. (V. 551-563.)

Aluctas en este comedio buscaron alze mala[2],
alçosse con Diomedes en medio de la bataia,
cuedos que lo podrie derrocar sines falla,
diol grant golpe en medio de la taula.
Diomedes fue bueno e muy mesurado,
non dio por ello nada e estiedo callado :
bien creo que en mi, diz, fueste engannado ;
se non non me ouieras assy golpado.
Mas perdonot esto e fagote grant amor,
porque non fueste de mi sabidor :
si mas te contez prendras mal onor :
dixo don Eluctas : esso non plega al Criador. (*O*, 545-547.)

Les deux passages ont évidemment une ressemblance, mais trois mots en tout, groupés, les rapprochent.

En revanche, voici un passage qui nous ramène aux manuscrits et aux anciennes éditions du latin :

El pros Diomedes, firme en todo lugar,
ovo quando lo vio yra e grant pesar ;

1. Cf. Victor Hugo dans *La Légende des siècles* (*Le petit roi de Galice*) :
« Et n'ayant plus d'épée, il leur jetait des pierres. »

2. *P* (557) « busco ab;e mala » donne la bonne leçon.

ally ovo commo dicen a *Ageo* a matar;
aforço los griegos ꝛ ficolos tornar. (*P*, 588.)

Princeps Tydides ardentibus emicat armis,
Per mediosque hostes immani turbine fertur,
Hic illi occurrit fatis *Aegœus* iniquis
Telum immane manu quatiens, quem maximus heros
Occupat, et duro medio transverberat ense. (V. 665-671.)

Je rétablis la leçon *Aegoeus*, à laquelle Wernsdorf, après Bondam, substitue *Agelaus*, bien qu'il l'ait trouvée dans tous les manuscrits et imprimés. On voit qu'elle se rencontrait également dans le manuscrit de l'*Ilias latina* dont dépend d'une façon ou d'une autre le poème espagnol. Mais ici le ms. *O* porte *Aguyson* au lieu d'*Ageo*, qui me paraît indiscutable et marque un point sérieux en faveur de *P*. Morel-Fatio, naturellement, ne pouvait que proposer *Agelaus*.

Je ne vois pas trace, dans le poème espagnol, du petit épisode qui suit dans l'*Iliade* latine (combat de Teucer et d'Hector (v. 672-681)[1]; mais on y retrouve les Grecs attaqués dans leurs retranchements par Hector et les Troyens (v. 681-687). Les *legati* qu'ils envoient à Achille (690-696) s'y retrouvent aussi; ils emploient même le style direct, et non l'indirect comme en latin; mieux encore, ils obtiennent, contrairement à ce qu'on voit dans ce dernier, une bonne réponse (*O*, 567-572; *P*, 594-599) autant qu'on peut comprendre, en tout cas elle remonte le moral déprimé des Grecs. Puis c'est (v. 698-738) l'expédition nocturne de Diomède et Ulysse, qui, comme au ch. x d'Homère (v. 204-525) rencontrent Dolon (Δόλων, devenu *Malon* dans *O*, *Melon* dans *P*)[2], l'espion troyen, lui font avouer, novice qu'il est, tous ses secrets, puis lui coupent la gorge, entrent dans la tente de Rhesus (*Rison* dans *O*, *Çeso* dans *P*), le massacrent, et enfin

Thracis equos rapiunt, quos nec praecederet Eurus,
Nec posset volucri cursu superare sagitta...

1. Et dans Homère (ch. IX) où l'accueil est bon, mais la réponse mauvaise et désespère les Grecs. Darès (XXX, p. 36) dit sans nuances : « cœpit male eos accipere qui ad eum venerat. »

2. Dans *P* encore, str. 604, je le retrouverais, décomposé en *De lon* :

« De lon pasa non passa echaron en el mano. »

Morel-Fatio lisait « De on »; Willis, « De lon ».

prisieron dos cavallos[1] dos bestias tan ligeras,
que fuera Buçifal non avien conpañeras. (*P*, 607.)

Cette page de l'*Iliade*[2] soi-disant pindaresque est un peu longue pour être reproduite ici. Elle fait quarante vers, exactement comme celle du *Libro de Alexandre* qui en est tirée, et qui ne présente guère, en supplément, que cette saillie :

fizoles Dios grant merçed ⁊ gran graçia,
mas plogo a los griegos que ganar toda Françia,
pero los fazederos non cogieron iactançia. (*O*, 581[3].)

A la strophe suivante, la réflexion prêtée à « Ector » dans *O*, c'est « Nastor » (*sic*) qui la fait dans *P*; et cela nous rapproche de la source latine, où c'est bien de Nestor qu'il est question ensuite. Cet épisode très complaisamment circonstancié dans Homère, à travers cet *epitome* en pauvres et artificiels hexamètres latins[4] est passé, bien étriqué, dans les alexandrins espagnols ; mais le récit se tient et ne manque pas de relief. L'expression, en tout cas, n'est pas sans vigueur et elle est généralement bien appropriée :

Asmo yr prender lengua ⁊ palabra çertera...
yxiera otrosy solo commo ladron...
al cabo de una cuesta que querie deçender...
Delon pasa non pasa, echaron en el mano... (*P*, 601-604.)

Cortaron la tiesta luego en las primeras,
alçola Diomedes luego en las troseras[5]. (*P*, 607.)

Quant à « Buçifal », il était naturel que l'auteur de l'*Alexandre* y pensât pour traduire le vers où il est question de l'Eurus, qui n'aurait rien dit à ses lecteurs ou auditeurs.

Morel-Fatio a noté dans son article (p. 85) que

les str. 582-584 (de *O*) ne proviennent pas du texte de Pindare. La

1. « los caualleros », *O*, 580.

2. C'est la *Dolonie* homérique résumée. Il n'est question de Dolon dans l'*Énéide* que d'une façon occasionnelle et, du reste, laudative (XII, 347).

3. *P* ne diffère que par l'ordre des vers, et « pitança » au lieu de « graçia ».

4. Ils sont à peu près de la force de ceux que nous commettions sans peine, à l'aide du Quicherat, dans nos classes de quatrième, il y a cinquante ans.

5. *O* : « en su troxera. » Même sens, je suppose, que *troxa* ò *troxada*, « la alforja, talega, ô mochila del soldado, en que elleva la comida » (*Dicc. de Aut.*). Le geste de Diomède ne manque pas d'allure.

str. 583 renferme une allusion très claire à la ruse d'Ulysse pour faire sortir Achille du couvent, ce n'est donc pas d'Hector qu'il s'agit.

Or, dans *P*, c'est « Archiles »[1] et non « Ector » qui fait cette allusion, laquelle est donc venue fort à propos à l'esprit de l'auteur. Celui-ci s'est reporté à ce qu'il avait dit lui-même :

e fiçolo en orden de sorores entrar. (*P*, 395[2].)

Enfin, le *tornafugi* de *O*, 706[3], que Morel-Fatio considère comme un ἅπαξ, est très caractéristique de la tactique de l'époque : c'est le *torna fuye* sur lequel M. Jaime Oliver Asin a donné d'intéressantes explications dans son étude *Origen árabe de rebato* (1928, cf. *Bull. hisp.*, 1930, p. 275).

Cette confrontation partielle et superficielle des deux poèmes ne fait donc que compléter et confirmer les précieuses indications fournies par Morel-Fatio sur la façon dont l'auteur du *Libro de Alexandre* a pu exploiter l'*Iliade* latine : de très haut, avec beaucoup de liberté, et, après tout, non sans quelque personnalité. Il a de l'imagination et même de la verve. Il reconstitue et il rapproche. Et n'est-ce pas le trait commun à tout le *mester de clerecía*, qu'il s'agisse de l'*Apolonio*, ou du *Fernán González*, ou des pieux poèmes de Gonzalo de Berceo, cela à des degrés divers, qui tiennent à la personnalité des différents auteurs?

Et c'est précisément en tenant compte de ces habitudes fort libres et assez fantaisistes du *mester* qu'on peut admettre que c'est bien de l'*Ilias latina* que notre auteur s'est inspiré directement.

Parallèle, on le sait, à cette reconstitution de l'épopée homérique à travers la pauvre *Iliade* latine, est celle de Benoît de Sainte-Maure[4] à travers le bref sommaire du soi-disant Darès le Phrygien, complété[5] par le soi-disant Dictys le Crétois, le premier

1. En revanche, c'est non pas « Ulyses » qu'il faut lire avec Sánchez à la place de « Achilles », que donne *O* à la str. 234, mais « Elçides », fourni par *P* (241 a). En éditant ce dernier ms., Morel-Fatio a pu rectifier lui-même l'hypothèse qu'il avait émise p. 79 de son article et qui, au surplus, était fort plausible.

2. De même dans *O*, 387, mais « serores ».

3. P. 733 : « torna fuÿ. »

4. Voir, p. 192 de l'*Introduction* qui forme le t. VI du *Roman de Troie*, publié par Léopold Constans (Paris, 1912), qui le date des environs de 1155 et qui a édité depuis (1922), avec E. Faral, *Le Roman de Troie en prose*.

5. A partir du v. 24425 jusqu'au v. 30255.

tenant 52 pages et le second 113 dans la collection Teubner (éd. F. Meister)[1]. Et l'on sait aussi que Benoît, du vers 5703 au vers 15567, est la source de l'*Historia Troyana* récemment publiée par M. Menéndez Pidal, qui la dénomme aussi *Troyana polimétrica* et qui déclare que

si bien la prosa, salvo pocas excepciones, es mera traducción del *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure, en cambio los versos son en su mayor parte originales... (p. ix),

enfin qui y retrouve, ici et là, des « representaciones de la vida cortés y de la antiguidad clásica », et même une « arqueológica presentación de los usos paganos que tanto falta al autor del *Libro de Alexandre* » (p. x). Il la date des environs de 1270 (p. ix).

Et à côté de cette version en prose et vers, il y a la version toute en prose dite d'Alphonse XI (parce qu'il en eut l'initiative) et datée du 31 décembre 1350. Elles ont été étudiées l'une et l'autre et comparées dans la *Revista de Filología Española* (1916, p. 121-165), par A. G. Solalinde, qui dit notamment, dans sa conclusion, que « la *Historia Troyana* del italiano Guido de Columna[2] no se mezcló en la derivación española de la obra de Benoît » (p. 165) ; mais le début s'en retrouve traduit, dans un manuscrit (Esc. L-ii-6) qui contient aussi des fragments des deux autres (cf. Pidal, *ibid.*, p. xx).

Aussi bien dans la *Crónica general* que dans la *General Historia*, d'après ce que dit M. M. Pidal (*Ibid.*, p. vii), il est question de la guerre de Troie. Pas dans la première *Crónica general*, celle, du moins, qu'a publiée l'illustre maître (*N. B. A. E.*[3]), mais dans celle

1. Il est curieux de comparer l'énormité du contenu des quatre volumes que prend le poème français dans l'édition L. Constans, avec le minuscule imprimé de 1630, Amsterdam, dont la Bibliothèque universitaire de Bordeaux possède un exemplaire, provenant d'Arsène Darmesteter, et portant comme titre : *Dictys* | *Cretensis* | *de bello Troiano* | *et* | *Dares* | *Phrygius* | *de excidio Troiae.* | (Sphère céleste) | *Amsterdami,* | *Apud Guiljelmum Blaeuw.* | *CIϽIϽCXXX.*

2. Rappelons ce que dit L. Constans à son sujet (*Intr.* au *Roman de Troie*, p. 318) : « Bien que l'auteur, qui cite souvent Darès et Dictys, ne nomme jamais Benoit, il est certain qu'il l'a eu sous les yeux... » Il termina son œuvre en novembre 1287 (*Ibid.*) ; et il n'est pas, comme on l'a prétendu, une des sources du *Roman en prose* (p. 265), non plus, du reste, que du *Libro de Alexandre*, du moins pour la partie où l'*Iliade* latine fournissait la matière ; car là elle règne sans conteste.

3. Si ce n'est par une allusion au début du ch. 57 de la *N. B. A. E.* (p. 38), à propos d'Énée.

de 1344, sans doute, car il y a là un chapitre sur les rois de « Frigida, que despues llamaron Troya[1] ».

Enfin, M. Agapito Rey a publié (1932) les *Sumas de Historia Troyana* mises sous le nom de « Leomarte », et tirées « de las dos obras de Alfonso el Sabio y de Guido de Colonne » (Pidal, *Ibid.*, p. VII). Ce « Leomarte » avait intrigué Morel-Fatio, qui le voyait invoqué à plusieurs reprises, comme autorité, dans la compilation Delgado, c'est-à-dire la *Crónica Troyana* imprimée à Séville, 1545, et qui avait, après Mussafia, noté qu'elle « suit très-exactement Guido partout où celui-ci est la seule source (*Romania*, *loc. cit.*, p. 80).

Je n'ai pas à en dire davantage pour faire ressortir ce qu'ont de de très spécial les origines de cette longue digression du *Libro de Alexandro* sur la guerre de Troie : c'est encore un trait notable de sa physionomie.

Tandis que, surtout par les deux minces ruisselets du « Darès » et du « Dictys », s'alimentait tout ce chapelet de vastes étangs qui va de France (Benoît) en Italie (Guido) et jusqu'en Espagne (Version en prose et vers et Version en prose), le *Libro de Alexandre*[2] se gonflait de l'apport à peu près exclusif d'un prosaïque compendium en vers latins, pour suivre rapidement les épisodes belliqueux de la guerre de Troie depuis la dispute d'Achille et d'Agamemnon jusqu'après la mort d'Hector : cela, en manière d'introduction au sujet principal. L'appoint n'était pas négligeable, d'autant qu'il était inédit pour les *legos* et peut-être même, sous cet aspect, pour les clercs du XIII[e] siècle ; et c'était un bon préliminaire à l'histoire d'Alexandre, qui, de l'autre côté des Pyrénées, excitait depuis un siècle les poètes francisants et latinisants, et, avec eux, les jeunes hommes désireux de partir, de voir et de se battre.

G. CIROT.

1. Cf. Pidal, *Catálogo de la R. Bibl.*, *Crónicas generales de España*, 3ª ed., p. 53. Quant à la Troisième, M. Pidal nous dit que les deux premières parties « no difieren gran cosa de la *Primera Crónica* » (*Ibid.*, p. 127). C'est celle qu'a publiée Ocampo en 1541 et qui a été réimprimée à Valladolid en 1604.

2. Sur l'attribution à Juan Lorenzo de Astorga, M. Menéndez Pidal (*Ibid.*, p. VII) ne manifeste pas d'hésitation.

LES

« RODOMONTADES ESPAGNOLES »

DE N. BAUDOUIN

On connaît assez peu le recueil d'anecdotes publié sous ce nom au commencement du XVIIe siècle, et qui eut l'honneur de plusieurs réimpressions dans le courant de ce siècle[1]. L'explication de ce fait n'est pas difficile à trouver ; tout d'abord, l'auteur du livre en question est presque un inconnu, qui n'a que très peu attiré l'attention des chercheurs, et qui n'a que peu de titres à adresser à la postérité, en dehors du maigre bagage littéraire que représente la brochure des *Rodomontades*. Quant à celles-ci, leur intérêt est tout à fait relatif ; ce sont les vanteries d'un soldat qu'on suppose être un Espagnol, et qui adresse des menaces terrifiantes à un ennemi invisible, ou qui raconte des exploits imaginaires, dont le moindre porte la peur jusqu'au sein du conseil des Dieux. Toute cette collection d'histoires, d'un genre que l'on continue encore à désigner sous le nom de rodomontades, ne peut présenter qu'un intérêt de curiosité. Elle constitue un document, qui ne laisse pas d'être significatif, sur la manière dont l'esprit français voyait le tempérament espagnol, dont le Rodomont qui parle voudrait être un exponent, et qui fait preuve en même temps du sentiment rien moins qu'amical que la France nourrissait envers ses voisins du Sud au lendemain des guerres de la Ligue, et à la veille des nouveaux conflits qui allaient éclater.

Et, d'abord, quel est ce genre nouveau des *Rodomontades*, et à quelles circonstances doit-il son apparition? En ce qui concerne

1. Nous ne connaissons sur ce sujet que l'étude de M. Joaquín López Barrera, *Brantôme y él género bufo y grotesco de las « Rodomontades españolas » en la literatura francesa*, dans la *Revista de archivos, bibliotecas y museos*, Tercera época, XXVII (1923), p. 56-81.

le mot pris en lui-même, on sait qu'il vient du nom de ce Rodomont que Boiardo avait forgé de toutes pièces, et dont il fêta le baptême au son de toutes les cloches de Scandiano, tant il fut content de la résonance de ces syllabes. Le héros joue un rôle de premier plan dans son poème et dans celui de l'Arioste ; mais ce qui n'est pas tout à fait clair, c'est la manière dont il devint un équivalent du *miles gloriosus*, tandis que dans les deux poèmes italiens le personnage fait figure de héros et apparaît doué d'une force et d'une impétuosité extraordinaires, auxquelles rien, pas même la fureur des éléments et de la nature déchaînée, ne saurait s'opposer efficacement. A la vérité, il était déjà un peu vantard et il aimait trop à faire le brave, même dans le *Roland amoureux*. S'il n'y a que peu de héros qui lui soient comparables en force, aucun ne le dépasse en arrogance ; il défie les dieux, qui restent commodément dans le ciel où il n'y a rien à faire, et il les invite à descendre sur terre pour mesurer leurs forces aux siennes, de même qu'il ne renonce pas à sa décision de passer la mer, malgré la tempête qui l'agite, et qu'il se croit capable de vaincre à lui seul :

Soffia, vento, dicea, se sai soffiare,
Che voglio ir via stanotte, a tuo dispetto.
Io non son tuo vassallo, nè del mare,
Che possiate tenermi qui a diletto [1].

Le ton n'est pas loin de ce que nous entendons aujourd'hui sous le nom de rodomontade ; et cependant la distance à franchir est très grande. C'est que Rodomont est capable de réaliser tout ce qu'il se propose de faire, et que son langage, tout exagéré qu'il paraisse, ne dépasse pas la mesure de ses forces extraordinaires : il passe bien la mer, même avec le sacrifice de toute sa flotte, et quand il conçoit le projet d'entrer tout seul dans Paris assiégé et d'y soutenir le combat contre toute la garnison de la ville, ce projet serait fou pour tout autre que lui.

Comment de Rodomont, qui est malgré tout un héros, est-on arrivé à la notion de « rodomont » et de « rodomontade »? Le procès de péjoration, comparable à celui qu'a souffert le nom de Sacripant, n'est pas tout à fait clair. Il faudrait partir ou de ce

1. Boiardo, *Orlando Innamorato*, refait par Berni, XXXV, 5.

dernier terme de *rodomontade*, qui put signifier, dès le commencement, « langage exagéré, vanterie », ou peut-être du défi extrêmement arrogant que Rodomont jette à Roger à la fin du *Roland furieux*, avant le duel où il trouve la mort ; c'est là qu'on observe pour la première fois, et d'une manière bien saisissante encore, le divorce entre les promesses vantardes du personnage et entre ce qu'il est capable de réaliser. Cette explication est d'autant plus plausible que l'épisode de la mort du héros fut repris par l'Arétin, dans sa *Marfisa*, et traduit de ce poème par Desportes, en soulignant toujours la superbe arrogance du personnage ; nous avons montré ailleurs combien fut populaire en France cette imitation de Desportes, et combien souvent on en trouve le souvenir dans la littérature du temps[1]. Mais il y a peut-être aussi une autre explication, qui n'est qu'une hypothèse que nous hasardons. Pour devenir un personnage comique, Rodomont a dû passer par le théâtre, et il a pu être d'abord un masque de comédie italienne ; ce serait alors la scène qui aurait donné une si grande extension à ce nom, qui serait ainsi un simple pendant du « Capitan » ou du Mamamore espagnol.

Quelle qu'en soit la cause, le fait est que le nom de Rodomont apparaît déjà au XVI[e] siècle avec cette nouvelle acception, comme le terme de rodomontade appliqué aux menaces et aux bravades qu'il adresse à ses ennemis. Un livre intitulé *les Rodomontades* paraissait à Lyon en 1589, publié par un certain Baillony ; il nous a été impossible de le retrouver, en sorte que nous ne saurions prèciser s'il présente quelque analogie avec le recueil qui nous intéresse. Vient ensuite un *Discours d'aucunes rodomontades et gentilles rencontres et parolles espagnoles*, que Brantôme dédia à la reine Marguerite, et qui fut composé vers la fin de ce siècle[2]. Ce ne sont chez lui que des anecdotes militaires d'un caractère assez mélangé, mais qui ont presque toujours une couleur historique, qu'elles aient pour objet le marquis de Pescare ou tel des conquistadors de l'Amérique du Sud.

1. Al. Cioranesco, *Les « Imitations de l'Arioste » de Philippe Desportes*. Extrait des *Mélanges de l'École roumaine en France*, XII (1934), p. 63-70.

2 Dans les *Œuvres complètes*, éd. par L. Lalanne pour la Société de l'Histoire de France, vol. VII. Paris, J. Renouard, 1873, p. 1-173.

Ce qui est à noter dans le recueil de Brantôme, c'est qu'il n'a pas la nuance satirique que l'on pourrait y chercher. L'auteur montre, au contraire, beaucoup de sympathie pour les Espagnols ; il se vante de bien connaître leur langue, et il la connaît en effet, bien qu'il soit encore sujet à des fautes et à des méprises des plus grossières. Il cite en espagnol même les paroles qu'il met à la bouche de ses héros ; elles ne sont pas tournées en dérision et ne laissent voir que très rarement une pointe d'ironie de la part de l'auteur ; elles sont presque toujours tournées à l'avantage des Espagnols, dont Brantôme ne se lasse pas d'admirer la vaillance et l'intrépidité. L'intention même dans laquelle il composa ce recueil est didactique, car il n'a pour but que de mettre en lumière les qualités de ce peuple, « d'autant qu'il faut confesser la nation espaignolle brave, bravache et valleureuse, et fort prompte d'esprit et de belles parolles profférées à l'improviste[1] ». Il fait même une apologie du génie espagnol, et montre quels sont les titres de gloire de ce peuple qui eut la suprématie en Europe au XVIe siècle ; l'énumération des succès de toute sorte qu'il a remportés à cette époque, et le tableau de sa magnifique expansion continentale et coloniale lui font presque oublier son sujet particulier : « Je n'aurois jamais fait, si je voulois par trop m'arrester sur les vertus et les louanges de ces gens-là[2] ».

Bien entendu, les mots qu'il cite n'en sont pas moins des rodomontades, dans le sens propre du mot ; quelques-unes sont même assez ressemblantes à celles que nous allons analyser par la suite. Ce sont presque toujours des soldats qui parlent. Les uns menacent, comme celui qui criait à son adversaire : « Si yo te tomo, yo te echaré tan alto, que más presto sentirás la muerte que la cayda[3]. » D'autres vantent d'anciens exploits, de magnifiques coups d'épée qu'ils auraient donnés dans des combats passés, où ils eurent toujours le beau rôle : « En la batalla d'Elepantho, con don Juan, estando en su real, envestimos con la galera real del Turco ; yo no meté gran fuerça en mi braço, y tiré con mi montante una pequeña cuchillada, que fué tan hazia al fondo del

1. *Rodomontades*, p. 5.
2. *Ibid.*, p. 17.
3. *Ibid.*, p. 23.

mar, que profondió l'infierno y cogió la punta de nariz a Plutón[1]. » D'autres enfin, plus modestes, se contentent de se vanter dans la personne de leurs aïeux, laissant discrètement retomber sur eux-mêmes un peu du lustre de l'ancienne renommée de ceux-ci, comme le soldat qui rappelait à ses camarades l'office de confiance que son grand-père avait eu auprès du roi Ferdinand : « Grandes palabras dixo el Rey don Hernandes a don Juan mi abuelo : Saca mis botas[2]. » Mais généralement ces plaisanteries sont sans méchanceté, et l'esprit amène de Brantôme regarde avec indulgence toutes ces bravades et les excuse presque, en considération des réalisations nombreuses de la vertu militaire castillane, qui, pour être un peu bravache, ne lui en paraissait pas moins brave.

Tel n'est pas le cas du recueil que publiait en 1607 N. Baudouin, et qui eut plusieurs réimpressions ; nous donnerons d'abord la liste de ces éditions successives, avant d'analyser le contenu de l'ouvrage. Nous citons entre parenthèses le numéro d'ordre qu'elles ont dans la *Bibliographie hispano-française* de Foulché-Delbosc, qui les enregistre toutes, à part l'édition parisienne de 1612 et celle de Venise de 1675.

A. *Rodomuntadas castellanas, recopiladas de los commentarios de los muy espantosos, terribles y inuincibles Capitanes, Matamoros, Crocodillo y Rajabroqueles. Rodomontades espagnoles. Colligées des Commentaires de tres-espouuentables, terribles et inuincibles Capitaines, Matamores, Crocodille et Rajabroqueles.* A Paris, Chez Pierre Chevalier, Rue Mont S. Hilaire, à la Cour d'Albret. 1607. Auec priuilege du Roy. 8°, pp. 79.
   Bibl. nat., 8°. Lb[35]. 1161 (Foulché-Delbosc, n[os] 787 et 789).

B. *Rodomuntadas castellanas, recopiladas de diversos authores, y mayormente del Capitan Escardon Bonbardon. Por N. Baudouin. Rodomontades espagnoles. Recueillies de diuers autheurs, et notamment du Capitaine Escadron Bonbardon.* Jouxte la coppie imprimée à Paris, Chez Pierre Cheualier. MDCVII. Auec priuilege de sa Maiesté. 8°, pp. 54.
   Bibl. nat., Zz. 3953 (Foulché-Delbosc, n° 788).

C. *Rodomontadas castellanas, recopiladas de los commentarios de los muy*

1. *Rodomontades*, p. 24.
2. *Ibid.*, p. 32.

espantosos, terribles & inuincibles Capitanes, Metamoros, Crocodillo y Rajabroqueles. Rodomontades espagnoles. Colligées des Commentaires des tres-espouuentables, terribles et inuincibles Capitaines, Matamores, Crocodille, et Rajabroqueles. A Rouen, chez Claude le Villain. 1610. 12°, pp. 72.

(Foulché-Delbosc, n° 852 ; cf. Ticknor, *Histoire de la littérature espagnole*, trad. Magnabal, vol. III, p. 172, note.)

D. *Rodomontadas castellanas recopiladas de los commentarios de los muy espantosos, terribles & inuincibles Capitanes, Metamoros, Crocodillo y Rajabroqueles. Rodomontades espagnoles. Colligées des Commentaires des tres-espouuentables, terribles et inuincibles Capitaines, Matamores, Crocodille et Rajabroqueles. Plus el Romances los mas nuevos que hasta agora se han cantado de don Alvaro de Luna Condestable de Castilla.* En casa de Don Juan de Ibarra. M.D.C.XI. 12°, pp. 53 + 111.

Bibl. nat., 8°. Z. 15087 (Foulché-Delbosc, n° 867).

E. *Rodomuntadas castellanas, recopiladas de diversos authores, y mayormente del Capitan Escardon Bonbardon. Por N. Baudouyn. Rodomontades espagnoles. Recueillies de diuers autheurs, et notamment du Capitaine Escardon Bonbardon.* Rouen, Cailloué. 1612. 12°.

Cité par Brunet, *Manuel du libraire*, IV, 1347-8 (Foulché-Delbosc, n° 879).

F. *Rodomontades espagnoles. Recueillies de divers autheurs, et notamment du Capitaine Bonbardon, compagnon du Soldat François. Reueues et augmentées outre les precedentes impressions.* A Rouen, Pour la veufue de Jean Petit. Jouxte la coppie imprimée à Paris, chez Pierre Cheualier. 1612. Auec priuilege de sa Maiesté. 12°, pp. 40. Texte français seulement.

Arsenal, 8°. BL. 33301.

G. *Rodomuntadas castellanas, recopiladas de los commentarios de los muy aspantosos, terribles & inuincibles Capitanes, Metamoros, Crocodillo y Rajabroqueles. Rodomontades espagnoles. Colligées des Commentaires des tres-espouuentables, terribles et inuincibles Capitaines, Matamores, Crocodille, et Rajabroqueles.* A Lyon, Par Jean Baptiste Caesar. M.DC.XIX. 12°, pp. 72.

British Museum, 12315. a. 6 (Foulché-Delbosc, n° 1016).

H. *Rodomontades espagnoles. Recueillies de diuers autheurs, et notamment du Capitaine Bonbardon, compagnon du Soldat François, mises en espagnol et françois pour le contentement du lecteur.* Rouen, Cailloué. 1623. 8°, p. 64.

Cité par G. Brunet, *Supplément au dictionnaire des ouvrages anonymes*, col. 232-233.

I. *Rodomontades espagnoles. Recueillies de diuers autheurs, et notam-*

ment du Capitaine Bonbardon, compagnon du Soldat François. Reueues et augmentees outre les precedentes impressions. A Rouen, chez Claude le Villain, Libraire et Relieur du Roy, rue du Bec, à la bonne Renommée. M.DC.XXVI. 8°, pp. 36.

Bibl. Mazarine, 33727 (17) (Foulché-Delbosc, n° 1169).

J. *Rodomontades espagnolles. Recueillies de diuers autheurs, et notamment du Capitaine Bonbardon, compagnon du soldat françois.* Mises en espagnol et françois pour le contentement du lecteur. A Rouen, chez Jacques Cailloué. 1627. 12°, pp. 70.

Bibl. nat., Rés. Y². 284 (Foulché-Delbosc, n° 1186).

K. *Rodomontadas españolas, recopiladas de los comentarios de los muy espantosos, terribles e invencibles Capitanes, Matamoros, Crocodillo y Rajabroqueles. Rodomontate, o Bravate Spagnole. Cavate da Comentari de Spaventevolissimi, terribilissimi, et invincibili Capitani, Ammazzamori, Coccodrillo, e Schezziabrocchieri.* Hora nuovamente alla dichiaratione francesa aggiunta l'Italiana, e corretta la compositione Spagnola. Da Lorenzo Franciosini, da Castelfiorentino. In Venetia. M.DC.XXVII. 16°, ff. 57.

British Museum, 12352. a. 68 (Foulché-Delbosc, n° 1187).

L. *Rodomontadas castellanas, recopiladas de los commentarios de los muy espantosos, terribles y inuincibles Capitanes, Metamoros, Crocodillo y Rajabroqueles. Rodomontades espagnoles. Colligées des commentaires des tres-espouuentables, terribles et inuincibles Capitaines, Matamores, Crocodille et Rajabroqueles.* Rouen, Cailloué. 1637.

(Foulché-Delbosc, n° 1297.)

M. *Les rodomontades et emblesmes espagnolles. Recueillies de diuers autheurs et mises en françois et espagnol.* Traduites du castillan. Rouen, Claude le Villain. 1637. 12°.

Bibl. Sorbonne (Foulché-Delbosc, n° 1298).

N. *Rodomontadas españolas, recopiladas de los comentarios de los muy espantosos, terribles e invincibles Capitanes, Matamoros, Crocodilo y Rajabroqueles. Rodomontate, o Bravate espagnole. Cavate da commentari de Spaventevolissimi, terribilissimi et invincibili Capitani, Ammazzamori, Coccodrillo, e Scheggiabrocchieri. Hora nuovamente alla dichiaratione francesa aggiunta l'Italiana, e corretta la compositione Spagnola.* Da Lorenzo Franciosini, da Castelfiorentino. Milano, per Gio. Pietro Cardi, s. a. 64 pp.

(Foulché-Delbosc, n° 1886.)

O. *Les Rodomontades espagnoles et castillanes.* Par M. L. General de l'Armée espagnole de Graveline. Le tout recueilli d'un prisonnier de guerre. M.DC.XLIIII.

British Museum, 1880. G. 33 (Foulché-Delbosc, n° 1391).

P. *Les rodemontades espagnoles.* En vers burlesques. A Paris. M.DC.XLIX. 4°, pp. 11.
British Museum, 11474. h. 23 (Foulché-Delbosc, n° 1457).

Q. *Rodomontades espagnolles. Colligees des Commentaires des tres espouventables, terribles et invincibles Capitaines, Matamores, Crocodille et Rajabroqueles, Fanfaron. Rodomuntadas castellanas recopiladas de los commentarios de los muy aspantosos, terribles y invincibles, Capitanes, Metamoros, Crocodillo y Rajabroqueles, Fanfarona.* Auec les figures representans les mœurs des Espagnols. Le tout traduit d'Espagnol en François. A Rouen, chez Jacques Cailloué, dans la court du Palais. M.DC.L. 12°, pp. 118.
Arsenal, 8°. BL. 33303 (Foulché-Delbosc, n° 1462).

R. *Rodomontadas españolas recopiladas de los comentarios de los muy espantosos, terribles e invencibles Capitanes, Matamoros, Crocodilo, y Rajabroqueles. Rodomontate, o Bravate Spagnole. Cauate da Comentari de Spaventevolissimi, terribilissimi et invincibili Capitani, Ammazzamori, Coccodrillo, e Scheggiabrocchieri. Ruhm-Reden, dess Unuberwindlichen Spanischen Capitain Rodemond.* Hora nuovamente alla dichiaratione Franzesa aggiunta l'Italiana e corretta la compositione Spagnola. Da Lorenzo Franciosini, da Castelfiorentino, Professore in Siena, della lingua Italiana, e Spagnola. In Venetia. M.DC.LXXXV. 12°, pp. 113. Texte espagnol, italien, français et allemand.
Arsenal, 8°. BL. 33302.

Dans cette longue série, nous laisserons de côté les deux *Rodomontades* de 1644 et de 1649, que nous n'avons pu voir, et dont nous ne saurions préciser si elles représentent le même texte. Les autres éditions sont presque identiques en ce qui concerne le contenu, bien que, en les jugeant d'aprés les titres, elles pourraient être distribuées en trois catégories distinctes. L'une comprend les réimpressions K, N et R, faites en Italie, et signées par un certain Lorenzo Franciosini, qui a ajouté à l'ouvrage les traductions italienne et allemande, et qui a revu assez soigneusement le texte espagnol des *Rodomontades* originales. Une autre catégorie (A, C, D, L, Q) présente un titre dans lequel sont nommés les personnages Crocodillo et Rajabroqueles, tandis que dans le reste des éditions on trouve, avec de légères variantes dans la composition du titre, le nom de capitaine Escardon Bonbardon. Seules deux éditions, toutes les deux du dernier type, portent un nom d'auteur, qui est N. Baudouin ; en échange, toutes ces réimpressions

différentes débutent par une épître dédicatoire « A Monseigneur Vieilart, conseiller au Roy, Tresorier de France et General des Finances de Soissons », que signe un certain Jacques Gaultier. Qui des deux est le véritable auteur des *Rodomontades*?

Les bibliographes indiquent généralement Gaultier. Celui-ci est un Jésuite, né vers 1560 à Annonay, mort à Grenoble en 1633. Il fut professeur de théologie et de philosophie à Tournon et à Lyon, et il publia plusieurs ouvrages religieux qui n'ont rien de commun avec celui qui nous intéresse ; d'ailleurs, la bibliographie des écrivains jésuites ne compte pas les *Rodomontades* parmi ses écrits [1]. D'autre part, la dédicace signée de son nom ne le présente pas comme auteur de cet ouvrage. « Monseigneur », écrit-il à Vieillart, « j'ay esté long temps en doute si je debvois faire voir la lumière à cette petite impression sous vostre faveur, pource que la chose me sembloit trop petite en esgard à vostre merite. » Sa qualité l'obligeait en quelque sorte à excuser auprès du patron auquel il s'adressait la futilité de cette littérature qu'on aurait pu juger indigne, et qui cependant, selon lui, n'était pas sans un certain agrément : « Ceux qui sont aux ceps des prisons et à la cadene des galeres consolent leurs afflictions par le moyen de quelques petites chansonnettes. Ces risees serviront de mesme à ceux qui, apres avoir travaillé es choses grandes, rechercheront quelque humaine consolation. » Et c'est pourquoi il recommande ce petit livre, comme un divertissement au milieu de préoccupations plus sérieuses que cette lecture, en ajoutant que lui-même en a fait à son tour le même usage : lisez-le, dit-il, « pour vous donner quelque relasche et plaisir, ainsi que je m'en suis moy mesme servi ». Cette seule phrase suffit pour prouver que Gaultier n'est pas l'auteur des *Rodomontades*, bien qu'elles aient été presque toujours enregistrées sous son nom.

Quant à Nicolas Baudouin, nous avons peu de détails sur sa vie et sur son activité littéraire ; mais même le peu qu'on en connaît suffit pour convaincre de ses droits à la paternité de cet ouvrage. Il nous est connu comme traducteur de quelques ouvrages espagnols, qu'il a publiés avec le texte castillan à côté, pour servir à ceux qui voulaient apprendre cette langue. De cette série de

1. C. Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, III, 1272-1277.

textes bilingues font partie le *Curieux impertinent*, nouvelle de Cervantes[1], publiée à Paris en 1608, et la *Conversion d'Athis et de Cloride*, imprimée sous la même date.

C'est déjà une circonstance qui nous porte à croire que le même Baudouin est auteur des *Rodomontades*, qui s'intègrent par leur date et par leur aspect dans cette série de textes bilingues et qui affirment le même but didactique : « Seigneur », écrit-il dans sa préface *Au lecteur*, « cognoissant la curiosité et desir que vous avez d'apprendre la langue espagnole, j'ay ozé, comme le plus hardi et courageux qui se puisse trouver depuis que le monde est monde, m'adventurer à ce petit sommaire de Rodomontades Espagnoles. » Dans presque la totalité des éditions, le texte espagnol est imprimé en regard de la traduction française, comme pour mieux servir à qui commencerait à peine l'étude du castillan.

En ce qui concerne le fait qu'un autre que Baudouin, ce Gaultier dont nous avons vu qu'il ne saurait être confondu avec l'auteur du livre, en a soigné l'impression et signé l'épître dédicatoire, ce fait n'a certes rien d'extraordinaire. La *Conversion d'Athis et de Cloride*, dont nous venons de parler, publiée un an après les *Rodomontades*, avait été éditée par les soins de César Oudin, dont on connaît bien l'activité sur le terrain de la langue et de la littérature espagnoles Dans l'épître, adressée à la reine Marguerite de Valois, celui-ci expliquait dans quelles circonstances il avait été amené à s'occuper d'une publication qui ne lui appartenait pas ; comme ces explications ont beaucoup de chances pour être valables aussi bien pour la part de collaboration de Jacques Gaultier dans les *Rodomontades*, nous n'hésitons pas à transcrire le commencement ce cette épître :

Madama, Andando por essas librerías buscando algunos libros que fuessen de mi profesión, topé a caso entre ótros con un tratadiço llamado la conversión de Atis y de Clorida, compuesto en Francés algunos años ha, por un personaje tal como la obra por sí lo muestra : él yva traduzido en lengua española, y dedicado a Vuestra Magestad. Pero leyéndole, eché de ver, por lo poco que alcanço desta lengua, que se avían dexado passar algunas faltillas contra las reglas de grammática, y assí no quise, ó por lo menos aconsejé al librero que no dexasse parescer delante de su real presencia sin que primero fuesse un poco

1. Voir, sur cette traduction de Baudouin, M. Bardon, *Don Quichotte en France au XVIIe et au XVIIIe siècle*. Paris. H. Champion, 1931, p. 13-16.

remendado ; rogóme pues que yo pusiesse la mano en él para repurgarle, lo qual hize con la misma intención de presentarle a Vuestra Magestad, pero quiça no con la misma pretensión que tenía el que hizo la primera tradución, a la qual yo le dexo abierto el camino que me mostró, para quando bolviere de un viage adonde él al presente está...

En 1608, Baudouin était donc absent de Paris, et c'est pourquoi son libraire confiait à un autre le soin des épreuves de son ouvrage. Mais l'intervention d'Oudin avait aussi une autre raison ; c'est que Baudouin avait laissé se glisser dans ses écrits espagnols un certain nombre de fautes et d'impropriétés qui ont disparu dans l'édition corrigée par Oudin, mais qui déparent partout le texte des *Rodomontades*. Quoi qu'il en soit, il nous semble que l'on doit considérer Baudouin comme le véritable auteur de cet écrit, tandis que Gaultier ne fit que signer l'épître dédicatoire et peut-être surveiller l'impression pendant l'absence de l'auteur, ce dont il s'acquitta très mal, car l'aspect de l'ouvrage, dès sa première édition, laisse beaucoup à désirer.

Nous avons vu Baudouin expliquer, dans sa préface *Au lecteur*, le but didactique qu'il se proposait en publiant ce recueil. Il nous est cependant assez difficile de le croire ; son livre a une tendance nettement satirique, et son Rodomont est une caricature visible du soldat espagnol, représenté comme le vantard par excellence. Il est vrai que Gaultier le défend contre cette accusation possible, en déclarant qu'il n'était pas dans l'intention de l'auteur d'ironiser qui que ce fût, et que son personnage n'était pas nécessairement de cette nationalité : « Je vous presente donc avec tel respect que je dois ces plaisantes rodomontades, esquelles vous ne trouverez aucune chose sinon quelques risees honnestes, sans faire tort ou injure à aucune creature, ny mesme aux Espagnols, le nom desquels est icy un nom emprunté, comme a esté celuy du gendarme Traso par Terence, sous lequel nom on peut entendre un Anglois, Escossois ou quelque homme d'autre nation. » Nous ne savons ce qu'il faut croire de cette affirmation ; le fait est que, dans une épitaphe burlesque qu'il compose pour son personnage, l'auteur lui donne un nom espagnol, celui de Martin Alfonse del Galeón, qu'il le fait dire une fois de la manière la plus explicite qu'il est Espagnol[1], et que tout dans cet ouvrage nous porte à

1. Cf. XL et XLVII. Les *Rodomontades* sont divisées, dans presque toutes les éditions,

croire qu'on est en face d'un Matamore d'au delà des Pyrénées.

Il était d'ailleurs naturel qu'il en soit ainsi. Les Espagnols étaient loin d'être aimés par les Français à cette époque ; on ne voyait en eux que les bandes soudoyées par la Ligue, qui furent pendant de longues années une des calamités du pays. Contre les envahisseurs, l'esprit populaire se vengea en imaginant un type de soldat fanfaron et peureux, qui est un héros s'il faut en croire à ses vanteries, mais qu'il ne faut jamais mettre à l'épreuve, et en faisant de ce type l'image même du soldat espagnol [1]. Nous avons déjà rencontré dans Brantôme des traits rappelant ce type ; mais celui que nous présente Baudouin n'est plus qu'une caricature, tant il exagère ses prétentions et ses fanfaronnades. Écoutons-le un peu :

Quando camino hago tiemblar la tierra, el cielo se espanta, el viento cessa y la mar calma, las mugeres prendadas mal paren, los hombres huyen cual por acá, cual por allá, y los más valientes y animosos en viendo mi presencia dizen todos a una voz : *Libera nos Domine* (I).

Il est toujours aussi terrible et aussi impitoyable pour ses ennemis, qu'il envoie d'un coup de pied dans la lune, ou qu'il prétend faire mourir rien que par la force et par la « terribilité » de son regard. On imagine quelle devait être la terreur de son adversaire en entendant proférer de pareilles menaces :

Voto a Dios, vellaco, si voy alla te daré tal golpe con ese palo, que te haré entrar seis pies dentro de tierra, y que no te quedará más del brazo derecho fuera, para quitarme el sombrero quando pasaré (II).

Il y a dans les vanteries de notre héros quelques allusions mythologiques qui ont fait croire à M. Barrera qu'il s'agissait là de souvenirs classiques, venant directement du *Miles gloriosus* de Plaute. Pyrgopolinices est, en effet, le prototype du soldat fanfaron, et tous les autres peuvent être ramenés plus ou moins aisément à cet ancêtre commun ; il recommande à tout propos ses mérites avec autant d'insolence, et son ami le déclare supérieur à Mars, tout comme le fait notre Rodomont espagnol. Mais nous ne

en XLVII petits chapitres ; c'est le numéro d'ordre de ces chapitres que nous citerons entre parenthèses, d'après le texte de l'édition de 1607.

1. Cf. M. Menéndez y Pelayo, *Orígenes de la novela*, vol. II. Madrid, Bailly, Baillière y hijos, 1907, p. LXXXV.

saurions affirmer que ces ressemblances aillent plus loin, et les allusions aux personnages mythologiques ne prouvent pas une trop fréquente consultation des textes classiques, puisque l'on y compte Néron parmi les dieux (I) et Radamante parmi les paladins de Charlemagne (XXX). La plupart des fois, les allusions visent les dieux de l'Enfer, Pluton et Proserpine, et tendent à montrer la supériorité de notre héros sur leurs forces déchaînées. L'on y parle même d'un voyage que le héros aurait entrepris dans le bas monde et d'une victoire gagnée sur Pluton ; tout cela nous semble venir d'une source tout autre que mythologique.

Le voici d'abord menaçant les dieux souterrains : « Con solo una voz hundiré el infierno, y con mi presencia sujetaré el universo mundo desde Oriente a Poniente » (XV). Dans l'inimitié qu'il porte aux noires divinités, il ne se contente pas de paroles, et il en vient aux faits :

Calzándome una mañana mi zapatero un zapato, siendo angostito di con él tal golpe en el suelo, que abrí la tierra hasta los infiernos. Belsebut, Satanas, Plutón y Barrabas, Señores y Príncipes de las tenebrosas escuridades, quadaron muy atónitos, el can Cerbero da grandes alaridos, Proserpina se quita los cabellos llorando amargamente viendo esclarecer sus tinieblas, los diablecitos se esconden cual por acá, cual por allá (XXV).

Une autre fois, il se vante d'être entré aux Enfers au moment où Pluton dînait en compagnie de sa femme et de la Mort, et d'avoir tout de suite reçu leurs hommages. Autre fois encore, le nombre infini des diables qui montent la garde autour de Pluton ne peuvent l'empêcher de la faire prisonnier :

Queriendo yo que me pagasse Plutón el tributo ordinario que me pagavan los otros Reyes, me fué derecho al Infierno, donde hallé a Plutón que se passeaba con ochocientos y cuarenta y cinco millones y trezientos y noventa y seys mill de legiones de diablos que le seguían, y luego en viéndome de lejos vien derecho a mi por hazerme su presionero ; entonces puso mano a la espada, Pluton como me vió en cólera, y aviendo conocido que era Español, se huyó derecho al ynfierno con su gente, y cierra muy bien las puertas : yo queriendo que me obedeciesse, mi fué muy passo a passo, como los de mi nación acostumbran, y de un esternudo que hize rumpí las puertas y entré dentro, al momento hize prisionero al gran Satanas, al Príncipe Plutón y a la bella Proserpina, y les atté fuertemente las manos con un pelo d'aquestes

mostachos, pero viendo las lágrimas y lamentos que hazián, usé de la manificencia española, les desaté y dejé en su libertad (XL).

Comme on le voit, toutes ces vanteries roulent autour du même événement, qui est la victoire de notre Rodomont sur les dieux de l'Enfer. Loin de voir dans tout cela une influence classique, nous croyons y apercevoir le souvenir des aventures souterraines du véritable Rodomont, dans le poème de l'Arétin que nous avons déjà cité, la *Marfisa.* Desportes l'imita dans son poème de la *Mort de Rodomont et sa descente aux Enfers ;* on y voit le héros, tué par Roger, descendre dans les régions ténébreuses du Styx et défier Pluton, qui cherche en vain à lui opposer toutes les forces dont dispose l'Enfer, car celles de Rodomont sont telles qu'aucun de ceux que Pluton envoie contre lui ne lui peut résister. C'est sans doute de cet épisode que s'est souvenu l'auteur des *Rodomontades*, quand il mettait au compte de son personnage la victoire contre Pluton.

D'autres circonstances viennent confirmer cette impression. On constate, en effet, dans les *Rodomontades*, de très fréquentes allusions aux personnages les plus importants du *Roland furieux* et qui, dans la plupart des cas, ont un rôle actif dans le poème de Desportes. Le personnage de Baudouin n'hésite pas, par exemple, à se comparer aux paladins de Charlemagne et à se déclarer plus fort qu'eux tous et que les plus vaillants des guerriers païens qu'ils vainquirent :

Yo soy Rey de los Paladinos, terror del mundo, flor de la cavalleria de los Rodomontes, Orlandos y Reinaldos, dotado de muchas gracias, hermoso como un angel,

et ainsi de suite (XIII). Une autre fois, en parlant des exploits d'Hercule, qu'à son sentiment la mythologie a trop vantés et exagérés, il déclare que tous ses grands faits, comme ceux de tant d'autres héros, ne sauraient être comparés à ceux qu'il a accomplis :

Aquesto es toda fabula y hechos feminiles acerca del ánimo y fortaleza mia, que ni la potencia del Dario, ni del grande Alexandro Magno, ni el fuerte Sansón, ni el pujante Éctor Troyano, ni el valeroso Achiles, ni el furioso Orlando, ni el bravo Reynaldos, ni el valiente Gradaço, ni el gallardo Sacripante, ni el terrible Mandricardo, ni el famoso Roger,

ni el robusto Agricano, ni el horrible Rodomonte, ninguno de aquestes se pueden ygualar a la orrenda, espantosa y furibunda fuerça mia (XXXIV).

Cela ne serait peut-être pas concluant si le souvenir du poème de Desportes n'avait pas laissé des traces encore plus visibles dans nos *Rodomontades*. C'est ainsi, par exemple, qu'on peut y rencontrer des souvenirs, comme ce fragment : « Tengo más augmentado en dos días el reyno stigioso de Plutón, y poblado de sujetos su sala tenebrosa y ahumada, que no han hecho Orlando, Reynaldo, Mandricardo y Radamante » (XXX), qui rappellent d'assez près le texte même du poème de la *Mort de Rodomont*. Dans ce dernier, Pluton demandant le secours des esprits de l'Enfer contre Rodomont qui le menaçait, les ombres de trois vaillants guerriers païens, Gradasse, Mandricard et Agramant, s'étaient présentées, briguant l'honneur de combattre cet enragé. Pour obtenir le droit d'y aller le premier, chacun d'eux avait vanté à son tour les exploits accomplis sur cette terre ; Agramant, quand son tour est venu de recommander ses mérites, se contente de déclarer :

> J'ay plus accru ton regne en deux jours seulement
> Qu'eux en toute leur vie...

ce qui rappelle les paroles déjà citées du Rodomont espagnol. Celui-ci se vante toujours sur le même ton :

Solo soy sin temor, amenaçando el cielo, el ayre, fuego y tierra, Jupiter y el ynfierno ; hasta los elementos quiéroles hazer guerra, la tempestad, el rayo, el trueno y relámpago no temo, y ántes que sea poco quiero hazerme Señor del cielo, de la tierra y del ynfierno ; yo lo quiero y lo puedo, que demasiadas son mis fuerças para ello (XXXVI).

Le modèle est encore dans Desportes, là où Rodomont, se préparant à passer l'Achéron, menaçait le nocher des enfers dans des termes semblables :

> Je veux que tout l'Enfer obeysse à ma loy,
> Je le veux, je le puis, ma force est assez grande
> Pour me faire seigneur de l'infernale bande.

L'intention satirique de l'ouvrage et l'animosité contre les Espagnols sont évidentes ; on les voit encore mieux dans l'édition de 1637 des *Rodomontades*, dans laquelle on trouve ajoutées à la fin

les *Emblesmes et mœurs des Espagnols*, série de pièces de vers dont l'intention ne laisse pas de doute. Chacune de ces pièces, composée de plusieurs stances et précédée d'une gravure représentant le sujet de la satire, décrit un défaut des Espagnols. La première nous le montre comme *Un ange dans l'église*, son attitude recueillie étant en réalité, selon l'auteur de ces vers, une hypocrisie, pour mieux tromper les crédules. En effet, il est *Un diable en la maison;* on voit dans cette pièce que celui qui se plaint de la sorte contre les Espagnols les a connus sur les grandes routes, dans les auberges et que ce qui l'a vexé le plus, c'est la manière dont

> Il veut que tremblant on l'adore,
> Du meilleur lict il fait le choix,
> Son marcher va par contrepoix,
> Ses actions vont par boutades,
> Ses discours par rodomontades,
> Et croyant pouvoir tout oser,
> De l'hostesse il veut disposer.

Les autres griefs sont semblables, ou à peu près. L'Espagnol est *Un loup en table*, ce qui veut dire qu'il se réserve les meilleurs morceaux et se gorge « de becasses et de perdreaux », quand il est invité, parce qu'il sait qu'il ne vivra que de pain noir, une fois rentré chez lui. Ce qui est plus grave, il est *Un pourceau en sa chambre*, à cause de l'impropreté qui y règne en souveraine ; par contraste, à peine sorti de chez lui, il devient *Un paon en la rue :*

> *¡ Que cavallero!* O comme il se regarde !
> A chaque pas voyez comme il tarde
> Pour escouter s'il est bien apperceu...
> Voyez un peu comme il frotte sa barbe ;
> Quelle moustache eslevée ! O quel garbe !
> Vous le cuidez quelque Dom ou Seigneur.

Il est aussi un conquérant, *Un renard pour les femmes*, qu'il séduit par ses « bonnes pratiques », par les larmes qu'il sait faire couler à volonté, et par l'art mignard de ses chansons. A la guerre, son type est celui du Rodomont ; il est *Un lyon en garnison*, c'est-à-dire aussi longtemps qu'il a la possibilité d'être vaillant de paroles seulement, mais il devient *Un lièvre étant assiégé* et *Un mouton quand il est prins* :

> Dans les cordeaux, c'est une brebiette,
> Comme un aigneau il a la voix foiblette,

Rien ne dira que *si Segnor* tousjours,
Ou *no Segnor*, s'il faut qu'on l'arraisonne ;
Si pour malfait justice l'emprisonne,
Valgame Dios dira-il tous les jours...
S'il voit de ganche ou de chanvre la corde,
Lors le *Segnor* crie misericorde,
Piteusement vous l'oyez lamenter :
Dios de mi tierra, o malaventurado,
¿ Como morir, un hidalgo, ahorcado?
Et d'admirer ne se peut contenter.

Les autres stances nous le montrent *Avaricieux*, *Convoiteux d'honneur*, *Tyran et sanguinaire* et *Vindicatif ;* enfin, les deux dernières pièces chantent la *Vie esclave d'estre à la misericorde du Segnor* et l'*Heureux estat d'estre delivré des mains de Segnor.* Nous ne savons si toutes ces pièces sont de la composition de Baudouin, mais le fait qu'elles ont été ajoutées si tard à son œuvre nous semble prouver le contraire.

Telles qu'elles sont, les *Rodomontades espagnoles* constituent un document curieux sur l'histoire des rapports franco-espagnols au commencement du XVIIe siècle, et sur la manière dont on jugeait en France les Espagnols, comme aussi sur les défauts qu'on leur attribuait à cette époque. L'apparition d'une satire de ce genre est tout à fait naturelle, au milieu de tant de guerres durant lesquelles on s'était habitué à voir dans l'Espagnol un ennemi et un envahisseur. Malgré leur peu de valeur du point de vue purement littéraire, leur intérêt de curiosité et le moment qu'elles représentent dans l'histoire des relations culturelles entre la France et l'Espagne, par leur large diffusion, nous ont fait croire qu'elles méritaient qu'on leur consacrât ces quelques pages. Elles font partie, d'ailleurs, de toute une littérature bilingue, qui est encore trop peu connue et qui mériterait sans doute de l'être davantage, car ce sont là quelques-uns des premiers textes qui firent connaître en France la langue et la littérature espagnole.

AL. CIORANESCO.

MÁS NOTICIAS

SOBRE

LA FUENTE DE « EL GRAN DUQUE DE MOSCOVIA »

DE LOPE DE VEGA

Sospechó Menéndez y Pelayo [1] que podía ser fuente de la susodicha comedia la *Relazione della segnalata e come miracolosa conqvista del paterno imperio, consegvita dal serenissimo giovine Demetrio, Gran Duca di Moscovia, in questo anno 1605. In Venetia, 1605. Raccolta da sincerissimi auuisi per Barezzo Barezzi* [2], o tal vez una traducción española de la misma. La Señorita Gertrud v. Poehl ha comparado la comedia con el tratado italiano y con su traducción : *Relación de la señalada y como milagrosa conquista del paterno imperio, conseguida del serenissimo Príncipe Juan Demetrio, Gran Duque de Moscouia, en el año de 1605... por Iuan Mosquera, religioso de la Compañía de Jesús. En Valladolid, en casa de Andrés de Merchan, año de 1606*, y llegó a la conclusión de que la última debe de haber sido la *única* fuente de que Lope se sirviera. Los resultados de su investigación fueron publicados en artículo reciente [3].

Había supuesto Menéndez y Pelayo que la comedia debió representarse mucho antes de 1617, ya que el final nos muestra a Demetrio aún vivo y en pacífica posesión de su señorío [4]. La Srta. v. Poehl cree con él que si la noticia de la muerte de Demetrio hubiera llegado a oídos de Lope, el final de la comedia hubiera

1. *Estudios sobre el teatro de Lope de Vega.* Madrid, Victoriano Suárez, 1921, tomo II, p. 309.

2. Su verdadero autor sería según la Srta. v. Poehl el jesuíta Antonio Possevino (*R. F. E.*, XIX, 1932, p. 48, n. 1).

3. *La fuente de El Gran Duque de Moscovia de Lope de Vega*, *R. F. E.*, XIX, 1932, p. 47-63.

4. *Obras de Lope de Vega*, ed. Acad. Esp., VI, p. CXXXIII, citado por la Srta. v. Poehl en su referido art., p. 50.

sido distinto[1]. La fecha en que se publicó la arriba mencionada *Relación* de Mosquera, prueba en cambio que la comedia no debió representarse antes de la caída de Demetrio, como lo suponían Rapp y Menéndez y Pelayo. No ignora la Srta. v. Poehl que entre los jesuítas se debió conocer la tragedia de Demetrio ya a fines de 1606 ; « pero es probable que, aunque los jesuítas conocieran la ruina de Demetrio, no se apresuraran a hacerla pública. Es muy probable que Lope tardara bastantes años en enterarse de la muerte del usurpador. Quizá esto explique que en 1617 publicara su comedia sin alteración ninguna[2] ». Olvida la Srta. v. Poehl que aunque Lope en la fecha de publicarse su comedia hubiera querido cambiar su fin (lo que como buen dramaturgo jamás hubiera hecho, ya que hubiera perdido la comedia toda su fuerza dramática) no lo habría podido, ya que no tuvo parte alguna en la edición de la « Séptima parte » de sus comedias (1617).

Por lo demás parece increíble que cuando ya en 1606 en Amsterdam apareció una *Légende de la vie et de la mort de Demetrius, grand-duc de Moscovie*[3], los españoles tardaran tantos años en saber el fin de la historia del efímero Emperador de Rusia.

Y en efecto, toda la España lo sabía desde 1613, por referirlo la conocida *Qvarta parte* de la *Historia Pontifical, y Católica. Compvesta y ordenada por el Doctor Luis de Bauia, Capellan del Rey nuestro señor, en su Real Capilla de Granada*[4].

El relato de la embajada del Padre Antonio Possevino[5] cerca de la corte moscovita se halla ya en el cap. LXXII de su *Tercera parte;* trátase en el siguiente capítulo de la partida de Moscovia del referido Padre ; se refiere en él la « Muerte del Principe de Moscouia, y su muger, a manos del Duque su padre, y causa della ». Continúa con la « Muerte de Iuan[6] Basilio Duque de Moscouia.

1. *Loc. cit.*, p. 50.
2. *Loc. cit.*, p. 51, n. 1.
3. *Loc. cit.*, p. 50.
4. Palau y Dulcet, *Manual del Librero Hispano-Americano*, III, p. 91, enumera las siguientes ediciones de la tercera parte : Madrid, 1608 ; Barcelona, 1609 ; Madrid, 1613 ; Barcelona, 1621 ; Madrid, 1652, y de la cuarta parte : Madrid, 1613 ; Barcelona, 1621 ; Madrid, 1652.
5. Presunto autor de la *Relazione*.
6. Cree la Srta. v. Poehl, *loc. cit.*, p. 48, n. 2, que el nombre Juan que precede a Demetrio en el título de la traducción de la *Relazione* por Juan Mosquera, debe ser mala interpretación de la palabra « giouine » del título italiano, confundida con « Gio-

Coronacion de Teodoro su hijo, y sucessor en el Estado » en el cap. XCII[1]; la *Qvarta parte* de la misma obra histórica continúa el relato de la vida aventurera de Demetrio en su cap. LXXXVI, cuyo título reza : « Usurpa Boris los estados de Moscouia a Iuan[2] Demetrio, verdadero señor dellos. Notable modo con que este Principe se libra del Tirano, hasta llegar a Polonia, donde se da a conocer al Rey Sigismundo », en el LXXXVII finalmente « prosigue la materia del passado. Dale el Rey de Polonia socorro al Principe Iuã Demetrio. Entra en Moscouia. Tiene diuersos sucessos : Cobra al fin sus Estados. » En la pag. 390 de la primera edición de la *Qvarta parte* (en Madrid, por Luis Sanchez impressor del Rey N. S. año de M.DC.XIII. Vendese en casa de Iuan Hasrey), de la cual poseo ejemplar, se encuentra la narración de la muerte del usurpador, así expresada :

Aficionose Demetrio a la nacion Polaca, hizo guarda de Polacos, y Alemanes, con libreas y vestidos conocidos y diferentes : estaua su Corte llena de gente destas dos naciones. Los Moscouitas criados sin conocimiento de estrangeros, dificultosamente podian lleuar tan repentina mudança. Experimentauã diuerso gouierno, diferente correspondencia y trato de su Principe. Conjuraron contra el, y contra los forasteros : hicieron en todos vn miserable estrago. Acabò a sus manos Iuan Demetrio, en que no tuuo el poca culpa, por querer con su presencia apaziguar el ruido : Creyendo, con falta de conocimiento del estado en que se hallauan sus vassallos, que aun duraua en ellos el antiguo respeto y obediencia a sus Principes. Prendieron a su muger y suegro, despojaronlos de sus joyas y haziendas, y la pobre señora tomara aora por buen partido, que despojada y pobre la dexarã boluer a su tierra ; de adonde auia salido cõ el acompañamiento y riquezas que ya diximos. Quedò su libertad a la disposiciõ del sucessor, adonde yo no pienso llegar aora ; bien basta esto para exemplo de la variedad de las cosas del mundo. Y fue este el fin que tuuo el Imperio de Iuan Demetrio. Mas no parò aqui el aborrecimiento que le tuuieron los Moscouitas, publicaron grandes delitos suyos, afirmando aora (sin que le valiese las señales que auia mostrado, y ellos aprouaron) que auia sido burlador y hechizero, y no el verdadero Demetrio, sucessor de Mos-

vanni ». Más bien creo que tanto Mosquera como el Doctor de Bavia (que no sólo a Demetrio, sino también a Basilio les da un primer nombre de pila Juan) hayan confundido aquí el nombre ruso Ivan, como en realidad se llamaba Basilio, con el nombre español Juan, escribiéndose éste por entonces frecuentemente : Iuan o Ivan.

1. Cito la ed. de Madrid, 1613.

2. Vid. p. 357, n. 6.

couia. Y es lo bueno que se lo prouaron ; quien podra assegurar la verdad desta prouança? Hallaronle luego padres y hermanos conocidos, y afirmauan que el se llamaua Gregorio Estrepio. Sacaron el cuerpo de la sepultura, y publicaron que se auiã oydo en ella temerosas vozes, y visto horribles figuras. Miserable del q̃ cae en la indignacion del vulgo ; y mas si della se ha de aprouechar el que gouierna para su conseruacion...

La aprobación del Doctor Gutierre de Cetina, ordinario de Madrid, de la Tercera Parte de la *Historia Pontifical y catolica* está fechada en Madrid, « a doze de Março de mil y seiscientos y ocho » ; la del Padre Alonso Romero, de la Compañía de Jesús lleva fecha de Valladolid, « a nueue de mayo de mil y seiscientos y cinco », la « Tassa » lleva firma de Francisco Martínez, que la dió en Madrid, « a diez dias del mes de Nouiẽbre, de mil y seisciẽtos y ocho años ». Va precedido el libro de una epístola a su autor de Lupercio Leonardo de Argensola, fechada de Zaragoza « primero de diziembre de mil y seiscientos y quatro años ».

La « Tassa » de la *Qvarta parte* es de mano de Juan Alvarez del Mármol, llevando fecha 15 de junio de 1613. Tiene aprobación dada « En este Colegio de la Compañía de Iesus de Granada, año 1611. De Otubre 16 », firmada por Miguel Vázquez de Padilla, y una Licencia del Arzobispo de Granada, Fray Pedro Gonçález de Mendoça, otorgada el 17 de octubre de 1611.

Claro está que para su relato, el Doctor Luis de Bavia se ha servido entre otras fuentes de un relato de viaje del Padre Antonio Possevino. Lo dice expresamente (3a parte, pág. 243, col. 1) : « Y porque el padre Poseuino bien de cerca se informò della y la escriue, he querido yo en gracia de la curiosidad, referir aqui este sucesso, como el lo escriue en su libro. »

Supone la Srta. v. Poehl que tras el editor Barezzo Barezzi se escondería el Padre Possevino. Puede ser que conociera el Dr. de Bavia la *Relazione* anónima o su traducción española, pero es dudoso que él fuera sabedor de la paternidad del tal folleto. Además me consta, al menos, juzgando de las citas que la Srta. v. Poehl en su referido artículo da de él, que las relaciones de que dispuso el Doctor de Bavia debieron ser más detalladas.

Que conociera el Dr. de Bavia la lección de la vida de Deme-

trio de Barezzi y alguna más, consta de lo siguiente. El educador de Demetrio, el caballero alemán, sacrifica, para libertar al Príncipe, a su único hijo, según Mosquera y según Lope. La edición italiana habla sólo de « vn figliuolo dell' istessa età et fattezze » (G. v. Poehl, *loc. cit.*, p. 48-49). Dice el Dr. de Bavia (4a parte, p. 379, col. prim.) : « Quiè dize, que sustituyò el ayo a vn su hijo, para que con su muerte guardasse la vida del Principe, y quien que no era hijo, sino vn moço semejante a Demetrio, traydo allí por engaño. »

Mosquera dice que este ayo era un « cauallero Tudesco de nación » ; en la relación italiana falta la palabra « caballero ». El Dr. de Bavia (*loc. cit.*, p. 378, 2a col.) informa que « quien dize que era ayo de Demetrio, vn caballero Aleman ; esto es lo mas cierto, y quien q̃ vn Sacerdote Moscovita » y (p. 379, 1a col.) « sea cauallero Aleman, o Sacerdote Moscovita ».

El italiano no hace mención del reconocimiento de Demetrio por Boris, al visitar el convento en que el fugitivo se había refugiado (G. v. Poehl, *loc. cit.*, p. 49), detalle que se encuentra en Mosquera. Leemos en Bavia (p. 381) el suceso con muchos pormenores.

Anduvo muy prudente el Dr. de Bavia en afirmar algo con absoluta certeza, pero por más que incorpore en su libro el relato de la muerte y fracaso de Demetrio, nos consta que creyó firmemente en lo justo de sus pretensiones y en lo sagrado de su misión, y esto no trasluce en las páginas de la tercera parte, escritas acaso cuando aún estuviera ignorante del desastrado fin de Demetrio, sino en la cuarta. Júzguese de estas palabras en que conmemora la victoria conseguida por el ejército de Demetrio sobre el de Boris (4a parte, p. 389, 1a col.) ; « Reuerenciauan todos los secretos juyzios de Dios, y reconocian que su poderosa mano auia sido quien auia contrastado vn tan gruesso exercito, y buelto por la justa causa de Demetrio ».

El Dr. de Bavia no tuvo meramente fuentes escritas (entre las cuales quizá la *Tragoedia moscovitica*, Colonia 1608), sino que conoció a algún testigo de vista de la historia que relata. Lo desprendo de estas palabras que se hallan en la 4a parte, p. 379, 1a col. : « A quien en esta sazo se hallaua en Moscouia, y conocio

a Boris, y le habló, se le he oydo alabar de prudente y bien preuenido en sus resoluciones. »

Conoce el Dr. de Bavia el nombre del « noble cauallero Lituano, yerno del Palatino de Sindomiria » a quien Demetrio se descubrió. Le llama « Visnouicio », el nombre Wiszniowiecki, españolizado. Al caballero polaco a quien Demetrio sirvió (« aun ay quien dize, q̃ le sirvio en la cozina ») le llama « Glos Kio ». — Puede ser mala lectura de « Golski », nombre que da a este caballero la *Tragoedia moscovitica* (Coloniae, apud Gerardum Greuenbruc, 1608), según leo en Prosper Mérimée, *Épisode de l'histoire de Russie. Les faux Demetrius* (Paris, 1853, p. 59).

El que Lope de Vega conociera la obra del Doctor de Bavia y la tuviera presente al componer su comedia, me parece fuera de duda. Si juzgamos, como lo juzga la Srta. v. Poehl, la traducción española de la *Relazione* de Barezzi, como fuente única de *El gran duque de Moscovia*, varios detalles de la comedia habrían de considerarse emanados de la fantasía de Lope, mientras que la obra del Doctor de Bavia en tales casos daría explicación. La causa de la locura de Teodoro, referida por Lope (I, 6) : « Dieron yerbas a Teodoro /Para que perdiese el seso », concuerda con la que da el Doctor de Bavia (III, pág. 243, col. 2) : « Pienso que no tenia la capacidad necessaria para gouernar aquel Estado, porque (segun dizen) el padre por assegurar en el a Iuan, el primogenito, y que no tuuiesse quien le inquietasse, dio a Teodoro cierta beuida, con que le turbó el juyzio. » Puede ser que haga mención de esto el padre Mosquera ; no tengo su folleto a mano y la Srta. v. Poehl no lo dice expresamente. En otro detalle de las primeras escenas puedo sin embargo hablar con entera seguridad. Dice la Srta. v. P. (*loc. cit.*, pág. 54) : « Toda la intriga de Isabela que conduce a la violenta escena entre Juan y Basilio y la muerte del primero procede de una frase de la *Relación.* » « … Dios Nuestro Señor — escribe Mosquera — por sus ocultos y secretos juyzios, permitió que el padre, riñendo vn día con Iuan, su hijo mayor, por causa de su muger, lo hirió malamente…, de la qual herida murio en breue… » (II, 5a). Lope, en opinión de la articulista, hallaría suficiente materia en esta frase para construir una escena de infidelidad y celos. Verdad es que los celos incestuosos y equívocos (la

situación recuerda vagamente la del violento final de *El castigo sin venganza*) son muy característicos para él[1] pero en este caso, según veremos no son de su invención. Me parece probable que aquí sacara partido del relato del Doctor de Bavia, que éste dice haber sacado de los escritos del Padre Possevino. Reza como sigue :

... siendo costumbre entre las mugeres principales, y ricas de Moscouia, traer siempre tres vestidos, podriamos dezir tres sayas, mas, o menos delgadas, conforme al tiempo : estaua esta costumbre tan introduzida que sin duda tenian por muger liuiana, y poco honesta, a quien no la guardaua. Estaua pues (supuesto esto) la Princesa muger de Iuan, retirada en su retrete, y por estar muy preñada se auia aligerado de ropa, sin pensamiento de que nadie la entrasse a ver : mas quiso su desgracia que entrò el Duque a verla. Leuantose la Princesa a hazerle cortesmente reuerencia. Pero no bien advirtio el viejo Duque la falta de las ropas, quando ciegamente colerico dio vn bofeton a la buena señora, y alçando el baculo que lleuaua en la mano, la hirio mal en la cabeça. La pena, el dolor, la afrenta, el sentimiento de que se pensasse della cosa que no fuesse muy conforme a quien era? fue causa de que aquellà noche malpariesse vn hijo. Supo el Principe el caso, y colerico con el dolor de la perdida del hijo, y del maltratamiento de la madre ; perdido el respeto, oluidado con el enojo de la aspereza de la condicion del Duque : mientras quiso escusar el daño de su muger irritò contra si la ira de su padre. Con el mesmo baculo hirio el Duque al Principe en la cabeça mortalmente, quando el pobre moço vencido del dolor de ver tratar mal a su muger traia a la memoria a su padre, que le auia quitado sin causa a sus dos primeras mugeres, y puestolas por fuerça en vn monesterio ; y a la tercera, quando ya aguardaua della la deseada sucession, se la queria matar. Llegò con el daño el arrepentimiento, mas no el remedio de la herida del mal logrado Principe, a quien no valieron las diligencias grandes que se hizieron por su salud, porque al quinto dia murio con notable sentimiento del padre y de sus vassallos (3ª parte, p. 243).

Me parece que este detallado y bien escrito relato habrá sugerido a Lope sus escenas violentas. Hasta el motivo de los celos apunta vagamente en él.

Los gritos dolorosos de Basilio, después de haber matado a

1. Véase para las pasiones incestuosas de Lope el reciente folleto interesante de mi compatriota el Dr. G. J. Geers, *Lope de Vega*, Hilversum, Rozenbeek & Venemans, 1935, y el sugestivo estudio del Prof. L. Pfandl, *Das Liebesleben des Lope de Vega* en *Neophilologus*, XX, 1935, p. 265-271.

su hijo, y su muerte consiguiente, se hallan en pormenores en el libro de Bavia. « No dormía el viejo, ni reposaua : leuantauase de noche de la cama, y a vozes por la casa llamaua a su hijo Ian (*sic*) y como si le tuuiera presente le hablaua, y le dezia palabras de grande amor... » (*loc. cit.*, pág. 243, col. segunda).

Llegamos a la primera escena del acto segundo de la comedia de Lope. En ésta, según la Señorita v. Poehl, Lope se atiene estrechamente a los datos que Mosquera le ofrece. Pero el sacrificio del ayo, el incendio del castillo y todo lo demás se halla igualmente en el libro de Bavia. Sólo apunta la articulista que la muerte de la mujer de Teodoro fué variada en algo por Lope (pág. 56, nota 4 de la pág. anterior). En el texto de la comedia, sin embargo no hallo nada definitivo sobre la muerte de esta mujer. Dice Lamberto : « Murio Teodoro, tu padre ; /Cristina dicen que es monja, /Mas pienso que la mataron tantas penas y congojas » (Ed. *B. A. E.*, LII, pág. 263 a). Y dice de Bavia (*loc. cit.*, IVa parte, pág. 379, col. segunda) : « Murió este Principe (Teodoro). Retiròse su muger a vn monesterio, como en Moscouia se acostumbra... » La visita de Boris al convento en que vive Demetrio, y en que le reconoce, es según la Señorita von Poehl original de Mosquera, pero se halla también en de Bavia (*loc. cit.*, pág. 381). Las cifras de las tropas con que el rey de Polonia socorre a Demetrio, que concuerdan en Lope y en Mosquera (« cincuenta mil hombres de guerra), son las mismas que da de Bavia (*loc. cit.*, pág. 384, col. 1a). Hace la Señorita von Poehl hincapié en la alusión del rey Segismundo (III, 2) a su padre en prisión, esperando la muerte, porque ésta le hubiera sugerido a Lope otra parecida contenida en el folleto de Mosquera, pero se halla igualmente y con numerosos detalles en la « Historia pontifical » (parte IVa, pág. 383). También en esta obra Demetrio promete al rey de Polonia que le ayudará « en la recuperacion de su Reyno de Suecia, vsurpado por Carlos su rebelde » (véase la nota 2 de la pág. 61 del referido artículo de la Srta. v. Poehl). Así el intempestivo paso final de la comedia de Lope, que también intrigó a Emile Gigas (*El gran Duque de Moscovia*, *Revue hispanique*, 1933, t. LXXXI, pág. 184) no tiene su única explicación en el folleto de Barezzi — Mosquera.

En III, 6 (*B. A. E.*, LII, pág. 273 a) habla Lope del « Boristenes helado ». El doctor de Bavia dice de este río, que, « diuide a Lituania de Moscouia : famoso rio, tanto por su mucho caudal, quãto por ser limite y raya de vna de las zonas frigidas ».

Lope, igual que Mosquera (según nos informa la articulista, *loc. cit.*, pág. 61, nota 3) presenta a Demetrio no como hijo sino como nieto de Basilio. En el mismo error incurrió el doctor de Bavia (IIIa parte, pág. 243, col. 2a) : « Demetrio, hijo deste Teodoro, y nieto de Iuan Basilio », pero en su capítulo XCII, en que relata la muerte de Basilio, se corrige. « Dexò (Basilio) dos hijos, Teodoro ya nombrado, y otro pequeño, a quien el dexò encargado a Bielsio, Barón principal... » (pág. 294, 1a col.). Y más expresamente en la IVa parte pág. 378, col. 1a, donde dice : « Casose (Teodoro) c° vna señora principal de su tierra. Piensan algunos que tuuo en ella vn hijo llamado Demetrio ; pero es muy sin fundamento ; porque Demetrio era hijo de Iuan Basilio, hermano de Teodoro, auido en diferente madre dos años antes de su muerte. » Aunque Lope conociera la rectificación preferiría el error por más dramático, ya que Demetrio, hijo de Teodoro, tenía obligación de vengar a su padre. « Ya veis que el nuevo Caín /quiso dar la muerte a Abel, /Y aunque vive, es mas cruel, /Pues le volvió loco, en fin » (I, 15) (*B. A. E.*, LII, pág. 260 b).

Opina la Srta. v. P. que « no vale la pena de insistir aquí sobre... conjeturas de Rapp, referentes... al color local de la obra » (*loc. cit.*, pág. 52). Con todo esto no me parecen tan ridículas las palabras del introductor y traductor alemán de la comedia lopesca : « Auch weiterhin ist der slavische Ton, diesz Heimatelement aller Intrike, wunderwürdig getroffen » (*Span. Theater*, III, Leipzig, s. a. pág. 304). Lope habrá podido enterarse de las costumbres rusas por la detallada descripción de las mismas en el cap. LXXXIII, 83 de la tercera parte de la *Historia Pontifical* (pág. 241-243).

Finalmente quiero fijar la atención en un curioso detalle de la comedia de Lope, que parece pura invención suya y del que la Srta. v. P. no nos refiere una fuente posible, detalle que halla explicación inesperada (y por lo demás sorprendente por darnos idea

de la manera en que Lope trabajaba), si admitimos que Lope se sirviera de la *Historia Pontifical.*

Tiene la comedia una escena secundaria (II, 19, *B. A. E.*, LII, pág. 268) que guarda poca u ninguna relación con el argumento, en la que un astrólogo es traído ante Boris por haber dicho que vive Demetrio, temeridad que el Emperador castiga con la muerte.

Vimos al principio de este estudio que uno de los capítulos de la obra del Doctor de Bavia que trata de la historia de Demetrio es el LXXXVI de la 4a parte cuyo título reza : « Usurpa Boris los estados de Moscouia a Iuan Demetrio, verdadero señor dellos, etc. » Se halla este título al pie de la segunda col. de la pág. 377. En la col. de al lado va narrado un episodio de la historia turca, relato que habrá atraído la atención del curioso dramaturgo. Su mirada habrá vagado por ella y juzgaría el caso curioso que allí leía apto para ser intercalado en la comedia que estaba componiendo. Reza así el párrafo en cuestión :

Pero sucedio luego vn caso cruel : porque la Sultana madre del hijo mayor de Mahometo que le auia de suceder en el Imperio, deseando saber con demasiada curiosidad el suceso que tendria su hijo, mãdò a vn Astrologo judiciario que hiziesse juyzio de su nacimiento. Hizo el pobre Astrologo lo que le mandauan, y entre las cosas que le pronosticò, que fueron muchas, vna fue, que sucederia muy presto en el Imperio a su padre. Supo Mahometo el caso, y indignose desuerte, que en su presencia hizo cortar la cabeça a su hijo, y a la Sultana su madre, y echar en la mar quarenta mugeres de las que tenia en el Serrallo, porque fueron sabidoras del caso. No le sucedio mejor al Astrologo porq̃ con esquisitos tormentos le quitò la vida. Tan cierto le salio el juyzio Astronomico que echo.

Admitiendo que Lope leyera los capítulos correspondientes a su asunto en la *Historia Pontifical*, 3a y 4a partes, el estreno de su comedia no podrá fecharse antes de 1613.

Es curioso que la *Historia pontifical* haya suscitado tan exiguo interés entre los investigadores de la historia de la literatura española. Los autores de libros de ficción hallarían en ella una mina preciosa, sobre todo cuando necesitaran asuntos sobre países remotos. El mismo episodio de Demetrio y la descripción de cos-

tumbres rusas que le acompaña, me consta que han sido fuentes importantes de la novela *Eustorgio y Clorilene, historia moscovica* (Madrid, 1629) por D. Enrique Suárez de Mendoça y Figueroa, considerada como novela bizantina por Schevill y Bonilla y como novela cortesana por D. Agustín González de Amezúa, y que en realidad fué además de estas dos cosas un manual del príncipe cristiano y del perfecto privado, y una cautivadora novela policíaca, sobre la cual en breve espero publicar un estudio.

J. A. VAN PRAAG.

Univ. de Amsterdam.

DOCUMENTOS Y DATOS SOBRE LA ESTANCIA DE SAAVEDRA FAJARDO EN ITALIA

No existe un estudio definitivo sobre el autor de *República literaria.* En las páginas que siguen se trata de llenar varias lagunas en su biografía con datos sacados de los papeles del Archivo particular de los Virreyes de Nápoles y con otras noticias de diversa procedencia.

Con fecha de 7 de mayo de 1644 escribe Saavedra Fajardo al rey Felipe IV en estos términos :

... y yo, habiendo estudiado cinco años en Salamanca y dos de pasante, fuí a Roma, donde tuve a mi cargo cinco años los negocios de Nápoles y Sicilia, seis los papeles y cifras de aquella Embajada, y diez la Agencia general de Vuestra Majestad, puesto de tanto manejo, que el Duque de Sesa escribía al Señor Rey Felipe II, que debía ser Seminario de donde sacase Su Majestad sujetos para el Capelo ; en Nápoles fuí Secretario de Estado y Guerra, y volviendo a Roma, entré por conclavista con los negocios de Vuestra Majestad en el Cónclave donde fué electo Papa Gregorio XIII[1] ; de allí pasé a España con negocios muy importantes, enviado por el Conde de Monte-Rey[2], donde el Consejo de Estado hizo diversas consultas a Vuestra Majestad de mi persona para la plaza del Consejo de Italia, para una Embajada a Sajonia, para asistir a la de Inglaterra y para ir con el Duque de Terranova a componer los disgustos entre el Rey de Francia y su madre, y ofreciéndose un negocio muy grave, me mandó Vuestra Majestad jurar de su Secretario, y que interviniese en una junta de los Consejos de Estado y Castilla, y, últimamente, me mandó Vuestra Majestad volver a Roma a hallarme en la protesta que se había de hacer al Papa, y a pocos meses, que viniese a Alemania a asistir al Duque de Baviera[3]...

1. Es un error, sin duda de escribiente : debe decir *Gregorio XV.*
2. Esto sería en 1631. Véase Pérez Pastor, *Bibliografía madrileña*, III, pág. 466. Don Manuel de Guzmán Zúñiga y Fonseca, Conde de Monterrey, fué Virrey de Nápoles de 1631 a 1637.
3. *Colección de docs. inéds. para la hist. de España*, LXXXII, págs. 49-51. No cito lo

Me propongo ilustrar y aclarar algunos de estos asertos de Don Diego.

1. *Fuí a Roma, donde tuve a mi cargo cinco años los negocios de Nápoles y Sicilia.* El último investigador que se ocupa de la biografía de Saavedra Fajardo, siguiendo casi al pie de la letra a los que ya en el siglo XVIII habían escrito sobre el particular, dice lo siguiente de su ida a Roma :

A los veintidós años (1606) fué a Roma como familiar y notario de la cifra del Cardenal Don Gaspar de Borja, embajador de España en la corte pontificia[1]...

Esto no parece muy exacto, pues Don Gaspar de Borja y Velasco, hermano del Duque de Gandía, ni siquiera era Cardenal en 1606[2], y sólo sirvió de Embajador en Roma de 1616 a 1619 (interino) y de 1631 a 1635[3]. Según Chacón, Don Gaspar, « annos natus 22. Romam venit, Curiamque magna virtutum laude cumulauit[4] ». ¿Le acompañaba entonces Saavedra Fajardo? Es probable que no, pues Don Gaspar nació en 1580, según lo cual iría a Roma en 1602[5], y Saavedra Fajardo se graduó de bachiller en cánones en la Universidad de Salamanca en 21 de abril de 1606 ; pero parece indudable que el último salió de España para Roma en 1606 y que durante muchos años[6] sirvió a Don Gaspar de Borja como su « letrado de cámara[7] ».

demás de la carta, pues desde este punto ya no vuelve a hablar de Italia. Ninguno de los biógrafos de Saavedra Fajardo se aprovecha de su correspondencia diplomática que ocupa gran parte de este tomo de la *Colección*, aunque contiene, además de esta relación de méritos y servicios, noticias interesantes sobre sus obras.

1. Vicente García de Diego en el prólogo de su ed. de *República Literaria*. Madrid, Ediciones de « La Lectura », 1922, págs. 7-8.

2. Fué propuesto para el capelo en 1610 y lo recibió el 17 de agosto de 1611. Véanse : *Archivo de la Embajada de España cerca de la Santa Sede*. II : *Indice de los documentos del siglo XVII*, por Fr. José M. Pou y Martí. Roma, 1917, pág. 13 ; Alphonsus Ciaconius, *Vitae et res gestae Pontificum Romanorum et S. R. E. Cardinalium...*, Romae, MDCLXXVII, Tomus quartus, cols. 430-431 ; Francisco Fernández de Bethencourt, *Historia genealógica y heráldica de la Monarquía Española, Casa Real y Grandes de España*, IV. Madrid, 1902, pág. 145 y sigs.

3. Pou y Martí, *op. cit.*, págs. VII y 20.

4. Ciaconius, *op. cit.*, col. 431.

5. Chacón le hace morir en 1645 a la edad de 61 años. Según esto, debió nacer en 1584 y traladarse a Roma en 1606 ; pero Fernández de Bethencourt cita la partida de Bautismo.

6. En sus *Empresas políticas*, en la empresa que sirve de prólogo, habla de « los

Los negocios de Nápoles, de los que habla Saavedra Fajardo en su carta al rey, se le encargaron poco antes de abril de 1616, según consta por el documento siguiente :

Secretario Lezcano : Don Diego de Saabedra, a cuyo cargo an quedado en Roma los negocios deste Reyno, a escrito al Conde, mi Señor, que el Cardenal Gallo a remitido al Señor Don Francisco los papeles tocantes a la dotacion de ducientos ducados que mi Señora a hecho para vna lampara a Nuestra Señora de Loreto y pide orden de lo que a de hazer deste dinero que tiene en su poder. Dize Su Excelencia que V. m. me auise si estos papeles estan en poder del Señor Don Francisco. Guarde Dios a V. m. De Palacio a 18 de abril[1].

Unos tres meses después, Don Diego hace gestiones para cobrar el sueldo y demás emolumentos correspondientes a su cargo, según los dos documentos reproducidos a continuación :

a) Ilustre Duque de Vietri, etc. [2] : Por parte de Don Diego Saauedra Faxardo se nos ha presentado un memorial del tenor siguiente : Illustrissimo y excelentissimo señor : Don Diego de Saauedra Faxardo suplica a Vuestra Excelencia mande se le libre y pague el sueldo de todo el tiempo que ha seruydo la gentia de Napoles en Roma, que en ello resciuira merced. Y visto el dicho memorial es nuestra voluntad que al dicho Don Diego Saauedra Faxardo se le libre todo lo que se le deuiere de la gençia deste reyno en la Corte Romana hasta el dia que nos dexaremos este cargo, y deis orden al magnifico Jordano Moreto, Racional de la Regia Camara de la Sumaria y Gouernador de la caxa militar, que del dinero de la dicha caxa de la situacion de los embajadores, con las interuenciones solitas, pague al dicho Don Diego de Saavedra Faxardo o su legitimo procurador lo que importare el dicho sueldo, que haçiendose assi se le resciuira y pasara en quenta sin otra nuestra poliça particular, y la Rueda de quentas tome la razon de la orden que para esto se hiziere. Dado en Napoles a 24 de julio 1616. El Conde de Castro. Vidit Constantinus, Regens. Vidit Montalvo, Regens. Vidit Lopez, Regens. Juan de Lezcano[3].

34 años que había empleado en las Cortes principales de Europa, siempre ocupado en negocios públicos ».

7. [*Page précédente.*] Lo era en 1620, cuando el Cardenal pasó a ser Virrey de Náples. *Col. de docs. inéds.*, XLVII, pág. 415. Lo era todavía en 1622 (*Bib. madrileña*, III, 466) y, al parecer, tambien en 1633. Véase el párrafo final de este artículo.

1. Arch. Sta. Nap., *Segretería particolare dei Vicerè, Diversorum*, vol. 1432, fol. 150. Don Francisco es Don Francisco de Castro, Conde de Castro, hermano del Conde de Lemos.

2. Hay que suplir las palabras « Del Consejo de Su Majestad y su Escribano de Racion en este Reino ».

3. Arch. Sta. Nap., *Segr. dei Vic.*, *Mandatorum*, vol. 2511, fols. 148 v-149.

b) Illustre Duque de Vietri, etc. Por parte de Don Diego Sayauedra Faxardo nos ha sido presentado un memorial del tenor siguiente : Illustrissimo y Excelentissimo Señor : Don Diego de Sayauedra Faxardo suplica a Vuestra Excelencia mande que se le paguen las tres plaças que se han acostumbrado a pagar en Toscana a los agentes deste Reyno en Roma como se han pagado a sus anteçesores, que en ello resciuira mucha merced, y esto sea para el tiempo que ha seruido y sirue el dicho cargo. Y visto el dicho memorial es nuestra voluntad que deis orden al magnifico Jordano Moreto, Racional de la Regia Camara de la Sumaria y Gouernador de la caxa militar para que el la de a su pagador en los presidios de Toscana que del dinero de su cargo pague al dicho Don Diego de Sayauedra Faxardo o a su procurador lo que se le deuiere por razon de las tres plaças que goza en Toscana en la forma que se acostumbra para el tiempo que ha seruydo y sirue el cargo de Agente deste Reyno en Roma, que haciendose assi y con las interuenciones de los officiales solitos se le resciuiran y pasaran en quenta sin otra nuestra poliça particular, y Geronimo Varachina, que haze el officio de Veedor de dichos presidios tome la razon de la orden que para esto se hiziere. Datum en Napoles a los 24 de julio 1616. El Conde de Castro. Vidit Constantinus, Regens. Vidit Montalvo, Regens. Vidit Lopez, Regens. Juan de Lezcano[1].

Si Don Diego tuvo este cargo cinco años, como él lo dice en su carta al rey, debió comenzar a servir en 1615, pues en la primavera de 1620 hubo de salir de Roma para ir a Nápoles con el Cardenal de Borja, a quien Felipe III acababa de nombrar Virrey de Nápoles, como se verá más abajo.

2. ... *seis los papeles y cifras de aquella Embajada.* Se refiere a la de Roma, y a los años 1616-1619 y 1631-1635, en que era Embajador el Cardenal de Borja. Parece que son más bien siete años, o por lo menos algo más de seis. En el Archivo de la Embajada de España en Roma, legajo 56, año 1616, existe una « relación de varios negocios diplomáticos por Don Diego de Saavedra[2] ».

3. *En Nápoles fuí Secretario de Estado y Guerra.* Era un puesto de muchísima autoridad, con sueldo de 1500 ducados al año[3]. Sobre este episodio en la vida de Saavedra Fajardo (que segura-

1. *Ibid.*, fols. 149 v-150.
2. Pou y Martí, *op. cit.*, p. 21.
3. Véase mi estudio, *The literary court of the Conde de Lemos at Naples, 1610-1616*, en *Hispanic Review*, I, 1933, págs. 290-308, y sobre todo, 298-299.

mente le originó muchos disgustos) poseemos noticias interesantes. Lo describe así José Raneo, historiador contemporáneo de los Virreyes de Nápoles :

Estaban en esta ciudad... muy cansados y enfadados del gobierno del Duque de Osuna... y así deseaban mucho se le quitase. Tuvieron nueva del orden que Su Majestad había enviado a Su Eminencia [el Cardenal de Borja], y de parte del Reino, enviaron a Roma persona que fuese a solicitar su venida con grandísima instancia... por lo que viendo [Borja] con la grandísima vehemencia que le apretaban en su venida... procuró con más brevedad el hacer su jornada... escribiendo y dando parte de la orden que tenia a Su Excelencia [Osuna], el cual lo sintió mucho...

Dió fondo en Prócida, sin haber querido jamás mostrar a Su Excelencia la patente que tenía para venir aquí, y sobre esto entre los dos señores hubo algunos desabrimientos, por decir el Duque que no quería desocupar el puesto siendo como era Virey (*sic*), no viendo primero orden de Su Majestad en contrario[1]...

Con este motivo, escribió el Cardenal a Su Majestad, el 28 de mayo de 1620, diciendo que no habiendo recibido carta del Duque de Osuna,

... le invité a visitar, aunque ésta era obligación del Duque, con Don Diego de Saavedra, mi letrado de cámara, ordenándole que hiciese cuantas diligencias fuesen posibles por reducir al Duque a que nos viésemos y asentásemos la buena correspondencia que era justo entre ministros de Vuestra Majestad... El Duque le recibió muy bien y le honró mucho ; pero no respondió a la carta que escribí con él[2].

Viendo el Cardenal que no adelantaba nada, decidió romper por todo, y a los 3 de junio hizo que el Consejo Colateral de Nápoles le diese la obediencia secretamente, « habiendo primero enviado órdenes muy secretas que so pena de vida ninguno obedeciese las órdenes del Duque de Osuna, sino las suyas, como Virey (*sic*) que era de Nápoles[3].

« No ganaron mucho los napolitanos con salir del Duque de Osuna, a quien acusaban de arrogante proceder, para caer en manos del Cardenal. Restableció los impuestos que su predecesor

1. *Libro... de los Vireyes* (sic) *Lugartenientes de Nápoles* (1634), en *Col. de docs. inéds. para la hist. de España*, XXIII, págs. 398-399.
2. *Col. de docs. inéds. para la hist. de España*, XLVII, pág. 415.
3. Raneo, *op. cit.*, p. 399.

había quitado, e imitó su altivez sin tener sus talentos[1]. » Tal era « el Cardenal, si señor » a quien sirvió durante tantos años Saavedra Fajardo[2]. Desde el 11 de junio de 1620 Don Diego comienza a firmar los despachos como Secretario del Virrey[3].

El Cardenal quedó poco tiempo en el cargo. El Duque de Osuna se fué a España y se quejó al rey del proceder del Cardenal, y « en manera tal hizo y antepuso el agravio que pretendía habérsele hecho en esta ocasión... que pudo tanto con Su Majestad que proveyó el ínterin que poseía el señor Cardenal Borja, en persona del señor Cardenal Zapata[4]. » El Cardenal salió de Nápoles, mohino y despechado, el 14 de diciembre de 1620, y se volvió a Roma.

4. ... *y diez la Agencia general de Vuestra Majestad, puesto de tanto manejo que... debía ser Seminario de donde sacase Su Majestad sujetos para el Capelo.* Diez años, es decir, de 1623 a 1633. Según García de Diego, en 20 de diciembre de 1623 Saavedra Fajardo fué nombrado Procurador y Solicitador de los reinos de Castilla, de Indias y Cruzada ante la corte romana, y hay copia del título en el Archivo de Simancas[5]. He aquí los documentos relativos a este nombramiento que se conservan en el Archivo de Estado de Nápoles :

a) Don Pedro Concublet y Aragon, etc.[6]. Hasenos presentado la cedula de Su Majestad del tenor siguiente. El Rey. Illustre Duque de Alua, Primo, mi Visorrey, Lugarteniente y Capitan General en el Reyno de Napoles. Por la satisfaccion que tengo de la persona y buenas partes de Don Diego de Saavedra Faxardo le he nombrado para que me sirua en el officio de Procurador y Solicitador de los negocios de Roma que vaca por muerte de Don Francisco Cosida[7]. He querido

1. Nota de Eustaquio Fernández de Navarrete a la obra de Raneo, *loc. cit.*, p. 407.
2. También tuvo disgustos con el Papa y los ministros de la Corte Romana. Fernández de Bethencourt, *op. cit.*, IV, pág. 147.
3. Estos despachos no tienen importancia para la biografía de Don Diego. Arch. Sta. Nap., *Segr. dei Vic.*, *Mandatorum*, vol. 2525, fol. 1 y sigs ; y también *Biglietti de' Viceré*, vol. 34 d, fol. 2 y sigs.
4. Raneo, *op. cit.*, p. 404.
5. *República literaria*, ed. cit., págs. 9-10.
6. Añádase : « Del Consejo de Su Majestad y su Escribano de Ración en este Reyno. »
7. En el Archivo de la Embajada de España en Roma, Legajo 58, existe una orden (con fecha de 20 de octubre de 1623) « que el Embajador, con la hacienda del Agente Francisco Cosida, satisfaga a los que le mandaron dinero para expediciones. » Pou y Martí, *op. cit.*, pág. 29.

auisaros dello para que lo tengays entendido y deys orden que se le libren y paguen con puntualidad los dozientos ducados al año que se han librado y pagado en esse Reyno a sus antecesores por la parte que toca a los negocios de Castilla, que assi es mi voluntad. De Madrid a 20 de diciembre 1623. Yo el Rey. Juan de Ciriça. Y en cumplimiento de lo que Su Majestad manda asentareys en los libros de esse regio officio al dicho Don Diego de Saauedra Faxardo con los duzientos ducados de sueldo al año como su Majestad lo manda, los quales le han de correr desde el dia que os constare enpezo a seruir el dicho officio en adelante, y se le libren y paguen al tiempo y de la manera que a su predecesor, con la interuencion solita, dando orden a quien toca para que asi se execute, y la Rueda de quentas tome la razon de lo que en esto se hiziere. Datum en Napoles 6 de nouiembre 1626. El Duque de Alua. Vidit Carolus de Tapia, Regens. Vidit Lopez, Regens. Domingo de Gastelu y Gamboa [1].

b) Don Pedro Concublet y Aragon, etc. Por quanto se os haze este suplimiento de mandato para deziros que es nuestra voluntad que executeys el que mandamos despachar en seys deste presente mes de nouiembre en persona de Don Diego de Saauedra para que se le assienten duzientos ducados de salario al año como Su Majestad lo manda, juxta su ser y tenor como en el se contiene no obstante el elapso del año de la data de la dicha real cedula [2], y la Rueda de quantas tome la razon de lo que en esto se hiziere. Datum en Napoles 12 de nouiembre 1626. El Duque de Alua. Domingo de Gastelu y Gamboa [3].

Al mismo tiempo, Saavedra Fajardo seguiría sirviendo de Secretario al Cardenal de Borja hasta 1633, pues en una carta fechada en Roma el 11 de febrero de dicho año habla de « el Cardenal, mi Señor [4] ». Unos días más tarde, el día 27 del mismo mes, el rey ya había mandado a Alemania a Don Diego, y se hace disposición de la Agencia española en Roma [5]. Saavedra no vuelve a

1. *Arch. Sta. Nap.*, *Segr. dei Vic.*, *Mandatorum*, vol. 2540, fol. 67.

2. Parece que hay confusión por lo que toca a las fechas, pues es evidente que había transcurrido más de un año desde el 20 de diciembre de 1623, en que se le nombró para este cargo. En cuanto a la fecha de la real cédula, no hay posibilidad de error porque se repite en muchas partes. Compárese la « Carta de pago de Don Diego [de Saavedra] en favor de los herederos de Andrés de Cantabrana, receptor que fué de la Cruzada, por 300 ducados que se le deben de año y medio de sus salarios (*sic*), a razón de 200 al año, según cédula de 20 de diciembre de 1623, que el Consejo de la Cruzada le ha de dar como tal agente [de Su Majestad] en Roma ». Pérez Pastor, *Bibliografía madrileña*, III, pág. 466.

3. Arch. Sta. Nap., *Segr. dei Vic.*, *Mandatorum*, vol. 2540, fol. 77.

4. *Biblioteca de autores españoles*, XXV, pág. 443.

5. Pou y Martí, *op. cit.*, pág. 33.

residir en Roma, y el mismo Cardenal, en abril de 1635, « Roma discessit coactus Constitutione ab Urbano VIII. edita super Episcopatus personali residentia... ad Hispalensem regendam [1] ».

Otis H. GREEN.
Universidad de Pennsylvania.

1. Ciaconius, *op. cit.*, col. 431. Véase Fernández de Bethencourt, *op. cit.*, IV, pág. 147. Para noticias de relaciones diplomáticas hechas por Saavedra Fajardo, véase Julián Paz, *Catálogo de la Colección de docs. inéds. para la hist. de España*, tomo II. Madrid, 1931, « Indice de Personas », *s. v.* Saavedra (Diego), y Saavedra Fajardo (Diego).

« ANA KARÉNINA » Y « REALIDAD »

La aparición de *Realidad* causó en España honda impresión, pues la crítica se dió cuenta inmediatamente de la novedad de su forma y su asunto, y aun mentes más finas, que seguían de cerca la producción galdosiana, estando atentas a la sensibilidad de la época y al movimiento de ideas en Europa, advirtieron en seguida que Galdós con esta novela abría en las letras españolas una nueva perspectiva, que coincidía con aquellas que en países del Norte renovaban el mundo literario europeo y daban por acabada la concepción naturalista del mundo : unos sin renegar de ella sino intentando superarla, otros en posición decididamente antitética.

Era natural, pues, que surgiera la cuestión de si la nueva deriva de Galdós se debía a un acto mimético o si por el contrario la coincidencia con el pensar lejano tenía como base la propia evolución de su mundo. *Clarín* no pone en duda la originalidad de Galdós ; Altamira al hacer la crítica del estreno de *Realidad*[1], tampoco habla de influencias, aunque en una ocasión dice : « el carácter de Orozco... hace pensar en Ibsen[2] », y en otra al hablar de la actitud de Orozco con su mujer escribe, « no tiene tacto ninguno para con Augusta. En aquellos momentos (cuando llega la catastrofe), Orozco se parece al marido de Ana Karénina ; y Augusta, como Ana, no lo entiende, se desespera en aquella rigidez, en aquella frialdad en que su falta de adaptación traduce, non sin lógica, el imperativo moral de su cónyuge[3] ».

George Portnoff en su libro *La literatura rusa en España*[4], partiendo de este párrafo de Altamira, que no cita, aunque afirma que el crítico español atribuye « la iniciativa de Galdós en la com-

1. R. Altamira, *De Historia y Arte*. Madrid, 1898, págs. 275-305.
2. *O. c.*, p. 294.
3. *O. c.*, p. 303.
4. George Portnoff, *La literatura rusa en España*. New-York, 1932, págs. 123 y ss.

posición a la influencia de Tolstoy en el lenguaje, y de Ibsen en el ideal[1] », lo cual no es exacto, construye una teoría, según la cual la clave de la nueva dirección galdosiana, emprendida en opinión unánime de la crítica con su novela *Realidad*, hay que buscarla en la novela de Tolstoy, *Ana Karénina*. Balseiro al analizar *Realidad*, en su estudio *Novelistas españoles modernos*[2], afirma que en esta novela « se percibe la influencia de *Ana Karénina* de Tolstoy ». Así parece quedar aceptada la relación apuntada por Portnoff[3], y es de suponer que dentro de poco tiempo queden engarzadas para siempre la trágica historia de amor ruso y la novela de Galdós, que también cuenta una historia trágica de amor.

Antes de que esto ocurra, sería prudente revisar la doctrina de Portnoff, pues no sólo podemos hallar que es incorrecta, sino que impide captar la contextura del cosmos galdosiano, la gravedad de lo cual no se escapará a nadie.

* * *

Las dos novelas tratan de la infidelidad de una mujer casada, sus relaciones con su amante y la muerte de uno de los dos amantes. Augusta engaña a Tomás Orozco con Federico Viera, éste se suicida. Ana es infiel a Alexey Alexandrovich con el conde Vronsky, aquélla se suicida. Sin embargo nada más lejos de los dos autores que tratar el tema del adulterio, al cual se alude, es claro, sobre todo Tolstoy, pero cuyo único papel es ser el origen en ambas obras del conflicto en el cual el alma de los personajes puede mostrarse en la plenitud exacta de todas sus dimensiones.

Basta recordar a los tres personajes indicados de *Realidad* para que podamos analizar la novela. No sucede lo mismo con *Ana Karénina;* junto a los nombres apuntados hay que citar a

1. *O. c.*, p. 133.
2. José A. Balseiro, *Novelistas españoles modernos*. New-York, 1933, p. 299.
3. La responsabilidad es de Portnoff y no de Altamira, pues, éste, como se habrá observado, habla de parecido pero no de dependencia, y no propone nunca a Tolstoy o a Ibsen para explicar la nueva modalidad galdosiana, y, aunque cita como punto de comparación *La Dama del mar* de Ibsen, añade que Galdós con su drama se une « al novísimo e interesante movimiento ético y espiritualista que agita a los escritores modernos, desde G. Duruy a Mrs. Ward... ». Véase Altamira, *O. c.*, p. 298, nota 1. De lo cual se desprende que Altamira, como Alas, piensa que Galdós en *Realidad*, como en toda su obra, está dentro de su época.

Oblonsky, hermano de Ana, y a su mujer Dolly, cuya hermana Kiti se casa con Levin. Tenemos tres matrimonios y además a Vronsky. Ana vive en Petersburgo, Dolly en Moscú y Kiti en cuanto se casa va a Pokrovsky, lugar en que se encuentran las fincas de su marido Levin.

De Petersburgo a Moscú, de Moscú a Pokrovsky y de aquí a Moscú y de Moscú a Petersburgo, desbordando los linderos de Rusia para que la nostalgia condense de la manera más concentrada el sentimiento ruso. Las criaturas del mundo tolstoyano están viajando continuamente. El tren y las estaciones son un fondo tan importante a la novela como el campo con su cielo estrellado ; aquél con su misterio inquieto, con sus ruidos melancólicos y agobiantes, con sus fuegos envueltos en noche, tiene en su seno a Karénina, cuyo destino está hecho de negruras y ráfagas de fuego ; que corre anhelante, sin paz y sin reposo, tras la felicidad ; éste preñado de silencio, con la armonía de luces infinitas, que horadan el azul oscuro, acoge a Levin, cuando inquieto y atormentado se le revela por boca de un campesino la verdad que buscaba.

Nacer y morir, he aquí también un punto de partida y un punto de llegada, y el camino la vida. En el camino de la vida podremos ser ricos o pobres, fuertes o débiles, poderosos o miserables, pero en cualquier estado en que nos encontremos lo esencial es ser feliz. Ana rompe todo freno moral para vivir en su mundo de pasión, pero al cabo de su experiencia amorosa ha de exclamar : « No me conozco a mi misma, sólo conozco *mis appétits* como dicen los franceses. » Desde este momento el mundo le parece algo horrible, y los hombres seres que piensan unicamente en hacerse daño unos a otros. Su loco correr tras el amor no da otro fruto que este cruel descubrimiento. Ha vivido con los ojos fijos en la tierra y yendo en busca del amor encuentra sólo la lucha y el rencor ; ha pensado siempre en ella misma, su alma estaba abierta para lo perecedero y terrenal, cerrada para lo eterno, y se entrega a la muerte llevada por el odio en que se ha convertido todo su amor a Vronsky. Con su suicidio piensa poder continuar viviendo en el alma de su amante, causándole eterno tormento.

Al mundo de la carne, de los sentidos, de lo terrenal se opone el mundo del espíritu. Levin — que estvo a punto de no casarse

con Kiti, pues ésta se había enamorado también de Vronsky, siendo la llegada de Ana a Moscú lo que ahuyenta al conde de su lado — había abandonado las creencias de su niñez por las doctrinas positivistas, y había sustituido la religión por la ciencia ; activo siempre, vive lejos de la ciudad ; el hecho más importante de su vida hubiera sido su matrimonio, si la muerte de su hermano no le hubiera obligado a plantearse el problema de la vida y la muerte, el cual visto a la luz de la razón se le ofrecía insoluble. « No puedo vivir sin saber lo que soy y por que existo ; puesto que no puedo llegar a saberlo, la vida es imposible — se decía Levin a sí mismo. En la infinitud del tiempo, en la infinitud de la materia, en el espacio infinito, se ha formado una célula, existe por un momento y se deshace. Esta célula... soy yo. » « Esto era un oscuro sofisma ; pero era el único, el supremo resultado de la labor de la inteligencia durante siglos. » « Y Levin, feliz padre de familia, hombre en perfecto estado de salud, se hallaba a veces tan inclinado a suicidarse, que ocultaba las cuerdas de su vista para no ahorcarse, y temía salir con una escopeta de miedo a pegarse un tiro. Pero Levin ni se ahorcó ni se pegó un tiro, sino que continuó viviendo y luchando. »

Sentía que su primer deber era vivir, pero no cesaba de preguntarse, ¿ que soy? ¿ dónde estoy? y ¿ por qué estoy yo aquí? Hasta que un día un campesino le dice : « Los hombres son distintos unos de otros. Unos viven para su vientre, otros viven para su alma », y como le preguntara qué que quería decir con eso de vivir para su alma, el campesimo le respondió : « Qué ! es bastante claro. Es vivir según Dios... según la verdad. »

Levin no ha descubierto nada nuevo, pero de los labios del campesino sale esta verdad llena de vida y Levin la revive plenamente. « La razón descubre la lucha por la existencia — esta ley que nos exige el vencer todos los obstáculos que se encuentran en el camino de nuestros deseos. Este es el resultado de nuestra razón ; pero la razón no tiene nada que ver con el amor al prójimo. » Esta es la verdadera felicidad : vivir pensando en Dios y no en nosotros mismos ; amar al prójimo. Y en el polo opuesto a Ana — ese ramillete de instintos —, para la cual en el mundo sólo hay odio y los hombres son enemigos unos de otros, está Levin, que ha sentido la ley del amor y la hermandad de los hombres.

Esta es la polaridad de la obra, la razón y la fe, la pasión y el amor, la sumisión a nuestros apetitos, a nuestros instintos y la liberación.

Pero no hay que olvidar la pareja formada por Oblonsky y Dolly, pues se podría creer que toda la desdicha y desgracia de Ana viene de su adulterio. Oblonsky y Dolly están casados — el tema del matrimonio con sus sombras de adulterio sirve de fondo al tema principal : la verdadera felicidad, la salvación — y son desgraciados también, precisamente Ana fué a Moscú, donde conoció a Vronsky, para que hicieran las paces su hermano y su mujer, porque Dolly cansada de las infidelidades de su marido quiere divorciarse. Ana logra la reconciliación, pero no la felicidad del matrimonio, pues Oblonsky no se reforma y Dolly tiene que vivir resignada.

« Todas las familias felices se parecen, pero las desgraciadas lo son cada cual a su manera », dice la primera frase del libro, y Tolstoy nos pinta a dos hermanos que destrozan el hogar. Uno desafiando a la sociedad, el otro sometiendose a ella ; pero sólo aquél que vive para Dios encuentra la felicidad, y sólo se puede vivir para Dios de una sóla y única manera. No es el espíritu del mal el que puede superar la dualidad del mundo y crear la armonía, sino el espíritu del bien. En Dios está la unidad y la armonía de lo plural.

Si Flaubert es el que ha sentido más profundamente la mezquindad y mediocridad de la burguesía, ha podido liberarse creando su obra ; en cambio Wagner es un prisionero del espíritu burgués falsamente heroico — de aquí que pueda ser el intérprete de las ansias de heroismo del alma burguesa ; y Tolstoy está encerrado en su burgués, falso sentimiento religioso, por eso es el exponente más claro del espíritu confusionista de su época. Tanto en Tolstoy como en la mayor parte de los escritores finiseculares, incluyendo a Galdós, está patente ese deseo de salir del marasmo en que se encuentran y la ausencia absoluta de verdadero sentimiento religioso. Levin cree haber dado con la razón de su existencia y todo lo más que podemos admitir es que ha conseguido una norma ética, y le perdonamos la puerilidad de sus nuevas dudas en gracia a su candor y buena fe, pues todavía se pregunta si el Dios según el cual ha de vivir es el revelado a la Iglesia Ortodoxa,

o a la Romana, o a Mahoma, o Buda. Se decide por la Ortodoxa, es claro, y a partir de este momento, en que Levin logra acallar las inquietudes de su alma, ya sabemos que no es Tolstoy quien revelará al mundo la verdad, aunque él tenga el valor de separarse de toda Confesión.

Tenía necesidad de hacer este inciso, porque por conmovedor que sea este dolor de las postrimerías del siglo XIX, me parece que es algo definitivamente terminado, y, gracias, quizá, a ese mismo padecimiento, totalmente superado.

En cambio, donde Tolstoy se muestra creador es en su manera de captar la realidad al describirnos el ambiente social y los personajes.

Además de los caracteres citados (sobre alguno de los cuales he de volver más tarde), es necesario estudiar un momento al marido de Ana, Alexey Alexandrovich, y al amante, Vronsky, pues es el carácter de estos dos personajes, juntamente con el de Ana, y no el asunto o composición de la novela, en lo que, si no me equivoco, Galdós ha sido influido por Tolstoy, según Portnoff.

Alexey es un alto empleado de la Administración rusa y goza a la vez de un gran prestigio en el desempeño de su cargo y de extraordinaria consideración en el reducido círculo de la sociedad más elevada de Petersburgo. Exacto, razonador, minucioso y diligente, tiene todas las cualidades necesarias para desenvolverse a maravilla en la maraña administrativa, en las juntas y en las comisiones ; las zonas de la sensibilidad, del sentimiento y de la imaginación, le estan vedadas. El mismo reconoce su limitación, y de aquí que aun ponga más empeño en estar al corriente de lo que se publica sobre arte, poesía y literatura. Después de un día de continuo trabajo todavía encuentra tiempo para encerrarse en su biblioteca con un libro de poesía. No se ha preguntado nunca si su mujer y su hijo son felices, si él mismo es feliz, y no se ha hecho esta pregunta, porque, dadas las determinantes de su carácter, no podía formulársela. La familia es una sección más de ese gran organismo administrativo que es la sociedad, y de la misma manera que no introduce este valor de la felicidad para resolver un expediente, sino que lo hace pensando sólo en las leyes con sus artículos y apartados correspondientes, del mismo modo se ha conducido con su familia. La institución familiar marchaba, el

niño crecía y la mujer sumisa comprendía su papel de engranaje, representándolo muy bien y al parecer con sinceridad. Se puede imaginar facilmente la consternación de Alexey cuando ve introducido en su maquinaria este sentimiento de que se habla tanto en las novelas y poesías, cuya lectura consideraba deber; el amor.

Al principio piensa que el mal puede remediarse con tal de que las apariencias se salven, pero ni a eso està dispuesta Ana. Entonces decide el divorcio para castigar a su mujer, que tendrá que llevar siempre en la frente el estigma de su adulterio. Su espíritu cristiano, sin embargo, le impide abandonar a la pecadora, y su conducta, por razones que voy a indicar inmediatamente, es admirada por Karénima. Pero, más tarde, el buen empleado con su carrera destrozada entra en la zona de influencias del espíritu religioso, sentimental y sensiblero, con sus ribetes de charlatanismo, espiritismo, etc., que representa la condesa Lidia Ivanovna — personage que continúa la tradición en el siglo XIX de ese amor a lo platónico y a las veces terrenal, que en el siglo XVII tiene sus escarceos en las sacristías y rejas de oratorios monjiles. A partir de este momento, Alexey, es el instrumento con que la sensualidad más o menos reprimida de la Condesa expresa su odio a Ana, y su envidia a esa naturaleza con todo el bullir de una catarata. En realidad, no es Alexey el que niega por fin a su mujer el hijo y el divorcio, sino la Condesa.

Los sentimientos de Ana para con su marido van del desprecio más profundo a una cierta admiración ; le desprecia cuando contempla su matrimonio desde el vertice de su incompatibilidad : ella toda amor, deseo, instinto, jugo de vida, sintiéndose excitada a la rebelión por el freno de la ley en lugar de contenida ; él por el contrario no puede sentir la vida hasta que no la comprende, y para llegar a comprenderla necesita transformarla en cuerpo de ley lleno de considerandos y conclusiones ; para Alexey razonar es vivir, pero no adaptando la razón a la vida, sino la vida a la razón. Con Tolstoy, Levin, Esteban, Vronsky, Kiti, Dolly, nos sentiremos seducidos por Ana, y en compañía de Tolstoy también tendremos una mirada de compasión y piedad para el pobre escolástico y leguleyo.

Pero si Ana es la torrentera y el torbellino que nos arrastra con su romántico impulso destructor, Alexey se nos impone por su

sumisión a la norma. ¿ El que no tiene la capacidad de crear debe concederse el derecho a destruir? Esta pregunta se la hacía ya León Roch y la contestaba negativamente. Alexey no se la formula, pero es este espíritu antiromántico de no destrucción lo que en él admira Ana, lo que llega a considerar como una perfección. Además Alexey tiene una cualidad eminentemente rusa, y Ana no podía por menos de ser sensible a ella : su capacidad de humillación, en la cual vemos una de las quintaesencias del cristianismo, que el alma occidental no ha logrado asimilar.

Es esta capacidad de humillación la clave para comprender inteligentemente y a derechas la escena de la vuelta de Alexey. Cuando Alexey ha decidido divorciarse, parte para Moscú en viaje oficial, que queda interrumpido por la llegada de un telegrama notificándole la gravedad de Ana, que acaba de dar a luz una hija (el padre es Vronsky, y Alexey lo sabe). El alto empleado acude en seguida a la cabacera de la moribunda, allí se encuentra también el amante. El marido no tiene ni una palabra de reproche para su desleal compañera, ni un gesto de odio para quien le ha robado con la tranquilidad y el bienestar, el honor. Ante la muerte, el Evangelio deja de ser un repertorio de citas y se convierte en carne y sangre, en espíritu y vida, en el alma de Alexey. Perdonar, perdonar generosamente, en esto sólo piensa Alexey.

Ana siente la grandeza de su alma, Vronsky se contempla empequeñecido, y Alexey ya no piensa en el divorcio, quiere que una nueva vida comience. Pero Karénina no puede superar la repugnancia física y moral que su marido le inspira, y éste comprendiéndolo se decide a conceder la libertad a su mujer y entregarle su hijo, recavando para sí toda la culpa. Entonces, nos dice Tolstoy, Alexey « estaba humillado, mortificado ; pero con todo experimentaba una sensación de felicidad y una emoción al reconocer su propia humildad ». Ese estado anímico es sin embargo pasajero, y, cuando su mujer abandona la casa con su amante, que había estado en peligro de muerte por un suidicio frustrado, Alexey cae, como ya he apuntado, bajo la influencia de la condesa Lidia.

Vronsky es un hombre sacado de ese medio aristocrático al cual pertenecía el mismo Tolstoy y que tan bien conocía. Fisicamente sano y guapo, despejado, adornado con todas las cualidades re-

queridas para triunfar en el mundo social del cual formaba parte, disfrutaba, además, de una desahogada situación económica. Era militar y, debido a sus prendas personales y a la influencia familiar, le esperaba un esplendido porvenir en su carrera. En los campos de batalla de los salones se había mostrado táctico experto, su valor, sin embargo, era indudable, como daba buena prueba en las carreras de caballos — supongo que ya habrá sido notado el papel simbólico de la carrera de obstáculos, que se describe en la novela, en que la yegua que monta Vronsky muere por una falta del jinete[1]. Su moral laxa de soltero no se puede decir que presente anomalía de ningún género, pues aun están vigentes las excepciones al código del honor que permiten despreciar al marido, seducir a la mujer y no considerar sagradas más deudas que las del juego. Sin embargo, su contacto con Ana, si no modifica su actitud hacia el marido en general — exceptuando la breve crisis ya consignada —, le hace penetrar en un mundo más hondo, en que los sentidos alejados de toda zona frívola se encuentran en un plano demoniaco. De aquí que Vronsky tenga la fuerza de voluntad necesaria para sacrificar a Ana su carrera y su posición social.

Con el mismo poder con que Tolstoy hace visible la fina red del sistema moral de Alexey, o con que observa el delicado proceso por el cual pasa el amor idílico de Levin al cristalizar en esa institución social que es el matrimonio, ahora analiza las dificultades insuperables de la adaptación de Vronsky a la nueva vida que voluntariamente ha elegido. Para Ana no hay impedimento ninguno, pues la única resistencia a su amor apasionado es su hijo y su inclinación hacia el amante la vence. Mas la atmósfera del amor pasión es demasiado enrarecida para que en ella Vronsky respire libremente y experimenta la imperativa necesidad de reajustar su vida al marco social en que ha nacido. Vronsky no es infiel a Ana, pero ésta percibe que él rehuye seguirle por el camino de la pasión, y la sensación de algo que les separa fatalmente se adueña de ella, empujandola al suicidio.

1. De Frou Frou, la yegua, dice Tolstoy : « Era uno de esos seres que no dejan nunca de cumplir su promesa a causa de un defecto en su construcción mecánica. » Además de la connotación con Ana, téngase en cuenta la actitud antinaturalista de Tolstoy, tanto aquí como al hablar de la inclinación al suicidio de Levin. Y no pase inapercibido en la descripción de la caida de la yegua y de su muerte la emoción de Tolstoy, que cree un deber moral contener ante el suicidio de Ana.

¿ Por qué el amor de Ana Karénina ha de acabar en la muerte, cuando el adulterio es algo corriente en la sociedad a que pertenece? Formular esta pregunta indica que no se ha penetrado en el espíritu de la obra, pues ese trenzado de adulterios que sirve de contrapunto al amor de Ana pone de relieve la calidad de este amor, alejado por completo de todo lo banal, frívolo y falso. Ana confiesa a su marido la pasión por Vronsky, porque sólo puede vivir en un mundo sincero ; y el sacrificar su hijo a su amante, no sentir cariño por la hija de éste y renunciar a volver a tener hijos, nos está indicando que ella sólo puede vivir entregada a su pasión, las velas siempre desplegadas al viento sin entrer en el puerto.

Lo que sí es arbitrario es la oposición entre el destino de Ana y el de Levin. La voluntad de Tolstoy de que su heroina muera porque unicamente se encuentra la salvación dentro del marco social [1] no es bastante para infundir espíritu trágico en su creación, y sentimos, a pesar de Tolstoy, que no es un poder social trascendente el que condena a Karénina, sino que ella muere porque la gran llama del amor-pasión sólo puede apagarse en la muerte.

Esta es la íntima contradicción en la obra : un fondo social ruín, magníficamente captado, en el cual se injerta una pasión heroica, que debe servir de palenque a la lucha entre la fe y la razón, el bien y el mal, lo espíritual y lo terrenal. Si Tolstoy hubiera poseido la fe, el bien y el espíritu, la lucha hubiera podido tener lugar, y quedar destruida la corrompida y ciega sociedad de su época, mientras los sentidos se consumían en su propio fuego y Levin-Tolstoy salía triunfante con la verdad en los ojos, los labios y el corazón ; pero Tolstoy es el primero que està atormentado por la duda, y cuando Levin nos dice que ha encontrado el camino, sabemos que tiene completa conciencia de que se está engañando ; en el fondo al asegurarnos Levin que no hace participe a su mujer Kiti de la nueva confianza que reina en su corazón, porque teme que no pueda elevarse a su altura, percibimos muy bien que lo que él teme es que su mujer — mansa burguesa, es verdad ; pero teniendo todavía la ingenuidad suficiente para no tomar un cántaro vacío por un cántaro lleno — descubra que todo es falso y

1. Comp. « Nous sommes, tôt ou tard, punis de n'avoir pas obéi aux lois sociales », Balzac, *Une double famille*, Paris, Louis Conard, 1912, p. 305.

qúe se quiere engañar a sí mismo, teme la mirada piadosa de Kiti y él quiere pasar por hombre fuerte.

Nosotros le admiraríamos si tuviera el valor de no engañarnos engañandose ; pero como no lo tiene, despreciamos la sociedad de Alexey y Levin, de Vronsky y Esteban, en que de un género u otro todo es falsedad, y sólo nos rendimos ante el alma de Karénina hecha de amor y sinceridad. Por otra parte es seguro que al Tolstoy creador le sucedía lo mismo, y el Tolstoy-Levin, el moralista, sentía toda su pequeñez al enfrontarse con Karénina ; salvándose como artista precisamente por ser capaz de sentir la grandeza de Ana y su propia pequeñez.

Podemos resumir este análisis así : Ana quiere librarse de todo lo convencional y adaptar la vida a su propia naturaleza. Fracasa.

Vronsky se cree capaz de libertarse de la sociedad y vivir en la zona del amor-pasión. Fracasa.

Alexey ha vivido según la letra y no según el espíritu, ajeno por completo al sentimiento. Fracasa también.

Levin fiel a la vida y a la sociedad (matrimonio ; oposición a su hermano revolucionario), ve coronado su esfuerzo en su afán por buscar la verdad, y le espera tras la lucha, el triunfo.

* * *

Portnoff no tiene para nada en cuenta a este último personaje, comparando a la mujer española con la rusa, y a los maridos y a los amantes entre sí respectivamente. Es difícil seguir su argumentación, porque si en un lugar afirma : « nuestro fin no es buscar la influencia ni en la composición, ni en la técnica, ni en el contenido del argumento[1] », repetidamente dice que la trama no es comparable, que las situaciones son diferentes y que lo único que le interesa es indicar la influencia del pensamiento del autor ruso en el español, páginas más tarde añade : « en el capítulo anterior hemos visto que la actitud ética y parte del asunto ejercieron influencia en *Realidad*[2] ».

Seguiré un orden distinto al de Portnoff, pues primero estu-

1. *O. c.*, p. 125.
2. *O. c.*, p. 175.

diaré a Federico Viera, después a Augusta y por último a Orozco. Trataré de demostrar que es imposible relaciornarlos con los personajes de Tolstoy, para ello analizaré los personajes españoles e intentaré refutar los argumentos de Portnoff.

Federico Viera vive una vida doble. Sin dinero, en un medio material miserable, sin oficio ni beneficio, frecuenta la buena sociedad de Madrid, en la cual es aceptado y visto con agrado por su nacimiento, su corrección y porte distinguido, su tacto, sus buenas cualidades que le hacen brillar con luz propia.

Todo el mundo sabe que bajo las apariencias del caballero hay un ser noble y de altos ideales, pero también conocen que esas apariencias ocultan a un ser incapaz de hacer algo, devorado por las deudas y cuya única fuente de ingresos son las mesas de juego en los garitos más inmundos. Esta escisión no sólo se proyecta en la vida social de Viera, sino que también la encontramos en su vida sentimental. De un lado tenemos su amistad con La Peri, de otro sus relaciones con Augusta. Aquélla es una prostituta y, sin embargo, su trato con Federico se ha elevado hasta un plano de amistad en el que sus almas pueden convivir en la unión más digna y pura ; en Augusta, por el contrario, sólo sus sentidos son satisfechos. Además Augusta es la mujer de su mejor amigo, cuya grandeza de alma nadie conoce mejor que él mismo.

Esta antítesis -- pertenecer a un mundo en el cual no puede vivir, vivir en un mundo al cual no pertenece ; satisfacer sus ansias de pureza con una prostituta, acallar sus sentidos en una mujer honrada — se hace patente también en las ideas sociales de Federico, pues su espíritu aristocrático no quiere reconocer el triunfo de la democracia y se empeña quijotescamente en vivir en el siglo XIX como si fuera un caballero del siglo XVI, sin querer admitir que el tiempo ha pasado.

Clotilde ha de amoldarse a la absurda vida que su hermano Federico le impone. No teniendo medios para poder alternar en sociedad, Clotilde, tiene que limitarse al círculo de sus criadas, y como no hay esperanzas de que se case con un hombre de su medio debe pensar en quedarse soltera. Federico cree preferible este sacrificio a menoscabar la alcurnia de su nombre ; pero el instinto de vivir es más fuerte en Clotilde que el amor a su hermano, y se

marcha de su casa para casarse con el dependiente de una casa de comercio. Clotilde se salva y además establece la alianza entre la aristocracia y el pueblo, que será el fundamento de la sociedad futura, según una de las ideas caras a Galdós, que piensa que o la depauperada aristocracia se une libremente al pueblo o no tiene más remedio que desaparecer, morir.

Si Clotilde representa la solución vital, Federico encarna la negativa. Este decreta libremente su muerte como única solución al conflicto entre la vergonzosa vida que lleva, de la cual no ve manera de salir en la sociedad democrática en que está inscrito, y su idea del honor. Federico caido en manos de los usureros, pendiente del tapete verde, aceptando incluso dinero de La Peri, no se rebaja a pedir un favor a sus amigos, ni busca una colocación, ni acepta que ninguno de los de su círculo intervenga en sus asuntos. Semejante concepción de la dignidad ofrece más de una paradoja y a Federico no se le escapa, pero él es así y no puede obrar de otra manera.

En el polo opuesto al amante se encuentra el marido, que tiene el mismo espíritu excelso, pero en el cual no se da esta contradicción entre sus actos y sus ideas. Federico es uno de los sinceros admiradores de Orozco, y éste siente una gran simpatía por Federico, pues sabe muy bien descubrir la nobleza de alma de su amigo en medio de las bajezas de que se rodea. Precisamente esta simpatía es la causa accidental del suicidio de Federico. Deseando, Orozco, libertarle del agobio económico en que constantemente se encuentra trata de entregarle una cantidad, y es su misma mujer, Augusta, la que tiene que persuadirle a que la tome, ya que nadie más puede convencerle. En este momento Federico ve que el abismo que separa sus hechos y sus ideas es cada vez mayor, y no sólo se niega a aceptarlo, sino que pone un fin a esta divergencia, logrando unir sus actos y sus ideales en su muerte voluntaria.

Vronsky esta sacado de la realidad de su época. Su vida, que Ana divide en dos periodos distintos, es universalmente humana, incluyendo su momento de crisis, aunque la motivación de ésta — la humillación de Alexey — le dé un tono particularmente ruso. Federico por el contrario pertenece a la realidad simbólica de la

España moderna, de la España post-tridentina plasmada en el barroco. La tragedia de Federico — conflicto entre las ideas y los hechos, por no querer o no poder adaptarse a su época, al siglo XIX — es según Galdós la tragedia de España y estudiada desde uno u otro punto de vista se encuentra en su obra a partir de su primera novela. No creo que Tolstoy trate de expresar en Vronsky su idea del « triunfo del bien sobre el mal » como afirma Portnoff[1], pero sea de esto lo que quiera lo que sí es indudable es que esta idea impide la comprensión de Federico.

Federico es superior a Vronsky según Portnoff, pero Augsta es inferior a Ana. No puedo establecer una relación de superioridad ni de inferioridad, porque no hallo el punto de contacto entre estos personajes. Augusta es apasionada y no se somete a la razón, esto tiene de común con Ana y con un número infinito de creaciones literarias ; casi no hay una novela de Galdós sin alguna figura femenina que presente una de estas dos características o ambas.

« Es muy raro encontrar en España, tanto en la clase alta como en la clase media, quien se exprese, o ni siquiera quien piense intimamente como Augusta : *Si mi fe religiosa fuera más viva... me consolaría : pero mis creencias están como techo de casa vieja llena de goteras* » dice Portnoff[2], olvidando, al parecer, que Galdós había creado la figura de Gloria Lantigua, muchacha que se había internado peligrosamente en las doctrinas de la Iglesia y que, gracias al amor, siente vacilar la fe de sus mayores, con una gravedad, por cierto, que Augusta estaba muy lejos de sentir.

Ana, por el contrario, no duda nunca de la religión. Portnoff mismo hace la cita[3], aunque sin duda se le escapa, porque él transcribe el texto de Tolstoy para comparar la situación de Ana, que no puede buscar ayuda en la religión, ya que tendría que renunciar a su amante, con la de Augusta, a la cual se le plantea el mismo problema : « Le confesión religiosa — dice Augusta — no acaba de satisfacerme. A un cura tendría yo que prometerle la enmienda, y esto no puede ser[4]. » Pero este parecido surge de la

1. *O. c.*, p. 170.
2. *O. c.*, p. 139. El carácter español de los personajes lo discutiré más tarde.
3. *O. c.*, p. 145.
4. Citado por Portnoff, *O. c.*, p. 145.

situación idéntica en que se encuentran, y algo análogo teníamos ya en *Tormento* y en *Fortunata y Jacinta.*

Ana no ha amado nunca a su marido y siente por él desprecio, sólo en su lecho de moribunda llega a decir que es un santo, pero en cuanto recobra su salud vuelve a renacer en ella el odio y la repugnancia por Alexey. Augusta, en cambio, si no ha sentido nunca amor por su marido le ha admirado siempre, aunque a veces su perfección moral le parece lindar con la locura, lo cual muestra como se asimila rápida y ligeramente las ideas de su época.

Augusta es inferior a su marido — lo contrario de Ana — y acude al adulterio con la misma frivolidad que al matrimonio. Augusta es de calidad radicalmente distinta a Ana y por eso su amor es diferente. Porque Ana no puede vivir sólo amando, sino que tiene que compartir su amor con la sociedad, se suicida. El trazo esencial en el carácter de Ana es su sinceridad, que le obliga a darse por completo a su pasión y le impide engañar a su marido. Si no confesara a su marido que està enamorada de Vronsky, su situación sería idéntica a la de tantas otras damas cuya sociedad frecuenta ; pero es más, su mismo marido le invita a que respete sólo las apariencias y a ello se niega, porque su carácter sincero no le permite vivir en un mundo de falsedad y mentira. Augusta, opuesta siempre a Ana, se desenvuelve con tal maestría en una atmósfera de engaños, que todo el mundo que la rodea ignora sus amores con Federico, y no comprende, al exigir de éste que acepte los favores de su marido, la rebelión de su amante a continuar viviendo en un mundo de tanta doblez. Por último, cuando Federico se suicida, lo único que le preocupa es oscultar su emoción para no venderse, y su mayor tormento es pensar que en momentos de fiebre ha podido traicionarse y declarar la verdad a su marido.

Si no hay ningún punto de contacto entre los amantes, ni entre las mujeres, todavía menos puede encontrarse entre los maridos.

No creo que la sociedad zarista fuera la única que encerrara en su seno maridos como Alexey, y es claro que en todos los medios sociales se le trataría con el mismo desprecio que en la sociedad rusa. Lo especificamente ruso es la crisis que eleva por un mo-

mento a Alexey del bajo nivel espiritual en que siempre ha vivido.

El marido ruso aparece en su desairada situación casi al comienzo de la obra, mientras que Orzco sospecha la conducta de su mujer al final de la novela. Imaginar la futura actitud de Orozco para con su mujer sería entrar inutilmente en un terreno hipotético, por lo tanto ya desaparecen casi todas las posibilidades de paralelo entre estos dos personajes. Pero hay dos datos que son aprovechables. Al convencerse Orozco de que su mujer infiel es incapaz de un acto de valor moral afirma : « Me he quedado solo, solo como el que vive en un desierto. » La conducta de Alexey al enterarse de la pasión de su mujer es ruín, despreciable, y no siente, y además no puede sentir, esta soledad espiritual, porque no es un hombre que viva en la región del espíritu, sino en lo meramente formal y mecánico, de aquí que la única soledad que tema sea la social y lo único que le preocupe en oposición a Orozco sea salvar las apariencias. ¿ Cual sería la actitud de Orozco para con el amante? Contestar es presentar una de las hipótesis que me parece inútil discutir. En cambio si es pertinente indicar que Orozco no mata a su mujer como tampoco lo ha hecho Alexey.

La conducta de los dos maridos es imposible relacionarla, a no ser que nos fijemos en el dato externo, que por serlo está desposeido de toda importancia, sin embargo Portnoff cree que debe compararse y aun añade que lo insólito de la conducta del marido español se debe a ser un reflejo de la novela de Tolstoy. En el país del pundonor, el marido tiene que matar a la mujer infiel y por eso el españolismo de Orozco es indefendible. Al mismo Portnoff, empero, le parece un poco arriesgada esta teoría y concede que las ideas del honor, que tenían los españoles en el siglo XVI, no eran las mismas de los contemporaneos de Galdós, y que la sociedad española ha evolucionado, « pero España ha tenido una tradición, cuyas huellas existen hoy día en ella. El sentimiento del honor sigue siendo el móvil de más fuerza en la vida española[1] » ; por lo tanto cree que debe ponerse en duda la españolidad de todo desenlace incruento de una historia en que la mujer engañe al marido, tanto más cuanto que tuvo la ocasión de presenciar en 1922

1. *O. c.*, p. 138.

« en el teatro Eslava una obra teatral traducida del francés, *Le retour*, de Robert de Flers y Francis de Croiset, en donde aparece un marido (aunque tratado en broma) por el estilo de Orozco, el público madrileño, tanto los hombres como las mujeres, protestaron con toda el alma contra la obra y fué preciso quitarla del cartel al día siguiente[1] ». La refutación de este argumento es demasiado fácil : *Realidad* interesó y tuvo exito[2].

En la misma obra de Galdós encontrmos precedentes para la conducta de Orozco. Si no se quiere aceptar a Maxi (*Fortunata y Jacinta*), piénsese en Agustín Caballero (*Tormento*), que enamorado de Amparo y dispuesto a casarse con ella llega a saber el pasado de la muchacha — sus relaciones amorosas con un sacerdote — y si duda un momento por fin se casan. En *Lo Prohibido* la conducta de Pepe Carrillo de Albornoz, marido de Eloisa, y la del padre y hermano de ésta no nos recuerda para nada a Calderón.

Podemos negar a Orozco la calidad de español juzgándole por las ideas de Doña Perfecta, según la cual no es español todo aquel que no se somete a lo que ella cree la tradición española ; pero precisamente toda la labor de Galdós no es otra cosa, como ya es sabido, que poner los fundamentos de una nueva tradición, esto es de una nueva vida. Orozco es antitradicionalista como lo son Agustín Caballero, León Roch, Gloria, Pepe Rey, Salvador Monsalud — protagonista de la segunda serie de *Episodios Nacionales* —, Martín Muriel — *El Audaz* —, y Lazaro — *La Fontana de Oro*.

El tema religioso que Galdós lo había tratado en un plano histórico y social en *Doña Perfecta*, *Gloria* y *La Familia de León Roch*, lo estudia a partir de *Fortunata y Jacinta* — novela en la cual supera su concepción naturalista del mundo — desde el punto de vista del individuo ; *Realidad* es un hito más en la evolución de Galdós y no puedeser comprendida sin tener en cuenta *Fortunata y Jacinta* y *Miau*.

1. *O. c.*, p. 157.

2. Según Altamira, *O. c.*, p. 281, « El estreno fué un triunfo. Como de cosa propia, felicitábanse unos a otros los críticos de buena fe ; y Menéndez Pelayo... me saludó con las siguientes palabras, que escuché con tanta fruición como si para mí fueran : ¡ *Qué hermoso es esto* ! Y era la verdad. » Por no aportar un testimonio que pudiera parecer parcial no cito las palabras de Galdós sobre el estreno de *Realidad*, V. B. Pérez Galdós, *Memorias*. Madrid, 1930, págs. 175-176.

Orozco se debate de continuo para lograr su perfección moral y depuración interior, su ética se basa en el imperativo kantiano pasando por Kierkegaard, de aquí su parecido con los héroes ibsenianos. El individuo tiene que reformarse a sí propio y obtener por su propio esfuerzo su salvación.

Cuando Portnoff escribe « el modo de comportarse con su mujer cuando le pide que le confiese la verdad — confesión completamente inútil, puesto que ya veía bien claro el ultraje —, hace ver claramente que Orozco no sólo no tiene chispa alguna del egoismo vengativo de los maridos clásicos del teatro español del siglo XVI... » etc.[1], Portnoff demuestra no haber comprendido a Orozco, pues éste no pide que su mujer le notifique su falta, sino que tenga el valor moral de enfrontarse con la verdad — esto sí que le diferencia de los maridos del teatro clásico español — y para ello no puede auxiliar a Augusta, porque ha de ser precisamente Augusta la que se salve a si misma.

Se hubiera podido comparar de una manera aparentemente más convicente a Orozco con Levin, pero su aparente semejanza confundira solamente a aquellos que no sepan ver que ella subraya la esencial diferencia que entre ambos existe ; porque Levin se afana por encontrar la fuente de la verdad y la vida, y Orozco busca su perfeccionamiento moral. Aquél se mueve en un plano metafísico, o más exactamente, religioso y éste en un plano ético.

Orozco es antitradicionalista no por dejar de matar a su mujer — desenlace literariamente posible en el siglo XIX sólo desde un punto de vista pasional y no del honor ; adviértase además que *Realidad* fué pensada y escrita como novela — sino por anticatólico, y es ambas cosas por ser protestante, es decir moderno, entendiendo por protestantismo en este caso el racionalismo ético de Kant y el individualismo de Sören Kierkegaard, con lo cual no quiero indicar una influencia directa de ambos filósofos en Galdós, ni tan siquiera indirecta por medio de Ibsen.

Entre el autor español y el dramaturgo noruego hay una coincidencia ideológica, tanto más fácil de explicar cuanto que el gran esfuerzo de Galdós consiste en querer incorporar España al

1. *O. c.*, p. 156.

movimiento de ideas que ha tenido su origen en Alemania, Francia e Inglaterra y de donde ha salido la Europa individualista, burguesa, industrial, irreligiosa y ética. Galdós comparte con un gran número de sus contemporáneos europeos los mismos ideales y las mismas preocupaciones : su fe en la ciencia y en el trabajo, primero ; sus inquietudes espirituales, después. Y de la misma manera que no creo imprescindible acudir a Zola para explicar el naturalismo de Galdós, exceptuando, es claro, la incorporación a su novela de algunos elementos de la nueva técnica de novelar ; tampoco creo necesario hacer intervenir a Ibsen en su nueva etapa, que arranca de *Fortunata y Jacinta* y no de *Realidad*, aunque haya que tenerle también en cuenta, quizá, para explicarnos la evolución de su técnica.

Galdós, con un selecto número de españoles de su época, piensa como Zola y siente como Ibsen, hasta el punto de que los elementos técnicos extraños (piénsese en el árbol genealógico y las taras hereditarias de *Lo Prohibido;* en las alucinaciones y apariciones de *Realidad*) están totalmente asimilados. Tenemos lo opuesto en Echegaray, la Pardo Bazán, etc. ; Echegaray, por ejemplo, totalmente alejado del mundo moderno, se inspira sin embargo en Ibsen, según declaración propia ; se siente arrabatado por el genio artístico de Ibsen, pero no perteneciendo a su mundo ideológico, ni tan siquiera pudiendo penetrar en él, lo único que consigue es crear grotescas parodias del autor de *Espectros*, lo cual fué ya visto claramente por Yxart [1].

La imposibilidad de relacionarlo con Tolstoy se confirma todavía más al analizar la actitud de los amantes respecto a los maridos y viceversa. Vronsky desprecia a Alexey y éste a aquél, en cambio Orozco y Federico están ligados por su mutua admiración, que proviene del inquebrantable, aunque paradójico, fondo de dignidad de Federico. Por esto cuando Orozco habla con la sombra del muerto afirma : « Pues mi opnión es que moriste por estímulos del honor y de la conciencia ; te arrancaste la vida porque se te hizo imposible, colocada entre mi generosidad y mi deshonra. Has tenido flaquezas, has cometido faltas enormes ; pero la estrella del bien resplandece en tu alma. Eres de los míos. Tu

1. José Yxart, *El arte escénico en España*. Barcelona, 1894, vol. I, págs. 294-304.

muerte es un signo de grandeza. Te admiro y quiero que seas mi amigo en esta región de paz en que nos encontramos. Abracémonos. »

Esta conjunción del espíritu de Orozco y Federico puede comprenderse a condición de penetrar en la estructura del mundo galdosiano. Para lo cual indicaré suscitamente, que Galdós sintió la necesidad de superar el concepto naturalista del mundo al crear *Fortunata y Jacinta*, porque el choque entre Fortunata y Jacinta pone al descubierto un conflicto que el naturalismo no puede desentrñar por sí sólo. Los mundos opuestos de estas dos mujeres rebasan la muralla material que los circunda, y al derramarse, muestran estar supeditados a una fuerza espiritual que Galdós sinceramente no podía ignorar y no tenía porque ignorar, pues precisamente el naturalismo debía redescubrir el Espíritu. Este elemento espiritual se hace más perceptible en *Miau* y es completamente patente en *Realidad*, novela en la que se deshace el enigma que ofrece *La Incógnita*, porque mientras en ésta se han tenido en cuenta sólo los datos observables, en aquélla se ha penetrado en el recinto de la conciencia.

En *Fortunata y Jacinta*, pues, termina la etapa naturalista de Galdós y comienza su nuevo ciclo, que se caracteriza por la presencia del Espíritu y de los valores espirituales rigiendo la vida humana. *Realidad* es uno de los jalones en la producción de este período.

A esta evolución del pensamiento galdosiano se debe el marco de la novela. Comprenderemos el asunto y la psicología de los personajes si, olvidándonos de Ibsen y aun más de Tolstoy, recordamos las ideas históricas de Galdós sobre España.

Si no estoy equivocado, Galdós considera que el concepto español de la vida se fijó y quedó cristalizado en el siglo XVII. La característica más importante de la mentalidad española tal como queda plasmada en esa época es el vivir en un mundo de ilusión, haber perdido todo contacto con la realidad, y haberse negado a colaborar en la organización racionalista de Europa ; de aquí que la actividad española en todos sus sentidos — religioso, moral, económico, político — engendre formas vacías de contenido, meras apariencias. Esta manera de ser produce sus más fatales consecuencias en la zona religiosa y moral, ya que el espí-

ritu cristiano ha sido suplantado por el dogma, el rito y el verbalismo; pero es en la vida económica y política donde antes se notan, pues el observador más superficial advierte en seguida como la riqueza es un disfraz de la pobreza y lo que preocupa no es crear bienes sino aparentar bienestar, etc. Esta manera de ser es hondamente humana y se podrá encontrar en todos los paises y en todas las épocas, pero lo que en todos sitios es un peso muerto contra el cual se lucha, dando lugar incluso a la revolución, en España se ha convertido en el móvil dirigente de toda la vida, por esto es algo típico español a partir del siglo XVII, sin que las tímidas advertencias de unos cuantos hombres avisados hayan podido poner remedio. Es lo mismo que si un enfermo se empeñara en considerar su estado patológico como normal, lo cual, es claro, le impediría curarse. Lo anormal no es estar enfermo, sino ignorar la enfermedad y no ponerse en cura.

Galdós está en la linea de todos estos reformadores que han surgido en España desde el siglo XVII. Su labor es sin embargo algo más valiosa, porque no se ha detenido en cuestiones de detalle. Lo esencial no es reformar tal o cual ley, tal o cual institución, sino transformar nuestra manera de ser, es decir vivir en la realidad y no en la ilusión. Principio fundamental que rige la creación galdosiana y al cual se deben Teodoro Golfín (*Marianela*), que representa la ciencia dominando la imaginación; Pepe Rey (*Doña Perfecta*), el mundo racionalista, crítico y tolerante, contra el dogmatismo y la intolerancia; Agustín Caballero (*Tormento*), el hombre que se ha hecho a si mismo, el hombre trabajador, salvando a la mujer que un sacerdote (en este caso el sacerdote representa al hombre de imaginación, falto de voluntad, y que no es capaz de aceptar su estado ni de hacerse una vida nueva) deshonró y atormentó, para no citar nada más que ejemplos anteriores a *Realidad*.

Pero la actitud crítica de Galdós no es un obstáculo para que se acerque cordial y comprensivamente a ese mundo que censura, lo cual le permite verlo en toda su grandeza trágica, y crear a Doña Perfecta, o a Isidora Rufete (*La Desheredada*), cuyos sueños de nobleza le llevan a despreciar el trabajo y lo vulgar, causa de su desquiciamiento, pero que nos seduce y admira por el amor profundo y el bello gesto sincero con que se adhiere a su fábrica de

sueños. La misma incapacidad para aceptar la realidad y dedicarse al trabajo la hallamos en Federico Viera, incapacidad que es la causa de su vida inútil y vergonzosa, pero al hacerse justicia a sí mismo muestra que su idea de la dignidad podría ser equivocada, sin embargo era algo vivo y actuante en él. El Destino y el Tiempo hacen que Federico muera y su hermana Clotilde viva, y hay que aceptar los designios irrevocables del Destino y el Tiempo, pero Orozco, el hombre nuevo, verdaderamente nuevo en oposición a tanto falso charlatán unicamente moderno, ayudará a Clotilde, y comprendiendo que Federico — la España vieja y envejecida — debe morir, será el único — Orozco, el hombre verdaderamente nuevo — en reconocer en Federico un hombre de dignidad y honor en misterioso conflicto con el Tiempo.

Podría resumir todo lo que antecede en las siguientes lineas : Tolstoy en *Ana Karénina* enfronta la pasión y el amor, lo destructor y lo creador, la naturaleza y el espíritu, Ana Karénina y Levin, y busca las raices de la vida verdadera, pasada, presente y futura.

Galdós en *Realidad* trata tres problemas distintos, (a) insuficiencia de la razón y de la observación para captar el mundo ; (b) la España tradicional en lucha con el Tiempo se ve vencida y obligada a desaparecer si no quiere terminar en la ignominia ; (c) la nueva conciencia, el hombre nuevo.

Esos tres planos del pensamiento galdosiano se encuentran ya en sus primeras novelas y, exceptuando su manera de ver la historia de España, que no varía al través de toda su obra, aunque se hace más compleja y conprensiva a medida que avanza en su tarea, toda su labor no es otra cosa que la evolución de su vivida experiencia filisófica y ética, evolución paralela y coincidente con la de gran número de escritores de su época — Zola, Ibsen y, a partir de la serie de *Torquemada* (cuando la experiencia del sentimiento de la culpa le hace descubrir las raíces de la catolicidad española), pero no antes, tanbién Tolstoy. — Coincidencia y paralelismo que nacen de haber sentido palpitar en España el espíritu del momento en que le tocó vivir.

JOAQUÍN CASALDUERO.

Smith College.

VARIÉTÉS

NOTE SUR QUELQUES FAITS DE LA DIPHTONGAISON PORTUGAISE

L'état présent des diphtongues portugaises mériterait une étude minutieuse que je n'ai pas dessein d'entreprendre ici. Je me contenterai d'attirer l'attention sur deux points en apparence contradictoires et touchant à cet important chapitre du vocalisme.

Il s'agit de faits non pas exclusivement, mais surtout brésiliens. On a déjà signalé (voir notamment L. de Vasconcellos, *Esqu.*, p. 92, 108, 122, et, plus récemment, A. Nascentes, *O Idioma nacional*[1], IV, p. 78 et 251) qu'au Brésil et tout au moins dans l'État de Rio, de même, d'ailleurs, que dans certains districts méridionaux du Portugal, *ai* et *ei* accentués perdent leur segment final, le premier devant *ś* et *j*, le second devant *ś*, *j*, *r*. Cette réduction ne concerne pas les oxytons. Il s'agit donc des mots du type *caixa* > *caxa* ou *primeiro* > *primero*. Comme *ai* et *ei* paroxytoniques ne sont pas, en principe, suivis de consonnes implosives, les phonèmes *ś*, *j* et *r* sont du type explosif. Il faut bien noter que, dans *feito*, la diphtongue se maintient. Je dois, d'autre part, ajouter qu'à Rio la prononciation cultivée freine une telle évolution[1]. Mais, comme le parler carioque s'y conforme très naturellement, il semble bien que *caxa* et *primero* finiront par s'imposer.

La tendance en question confirme, sur un point plus restreint, celle qui s'est de bonne heure manifestée en Europe. Comme l'a montré Nunes (cf. *Gramm.*[2], p. 80 et suiv.), les diphtongues toniques en *-i* (je laisse de côté les atones, qui, d'ailleurs, ont offert moins de résistance) ont perdu leur élément faible quand elles étaient suivies de consonnes. C'est ainsi que *graixa* > *graxa*, *doice* > *doce*, *abuitre* > *abutre*, etc. La réduction atteint aussi les diphtongues en *-u*, à propos desquelles on peut citer les complexus syntaxiques *aparece-lhe* (pour *apareceu-lhe*), *parti-se*, *feri-se*, *mostrô-lhe*, etc. Quant au procès de ce phénomène, qui remonte à la période médiévale, voici comment il m'apparaît : dans un mot tel que *abuitre*, l'avant-dernière syllabe tend à s'alléger

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1937, p. 286.

2. Je connais des Brésiliens du nom de *Pereira* qui, fatigués de s'entendre appeler *Perera*, ne manquent jamais d'articuler eux-mêmes *Pere-ira*, avec diérèse.

et, par suite, à réduire sa diphtongue. L'élément faible augmente sa fermeture ; l'*i* devient un *y ;* dès lors, il n'y a plus diphtongue, mais chaînon implosif. Or, le *y* implosif n'est pas normal en portugais : il devient une aspiration et disparaît purement et simplement : on a donc *abutre* et non plus **abuytre*. Il est préférable de ne pas invoquer ici la résorption du second élément vocalique dans le premier, je veux dire l'évolution *ei* > *ee* > *e*, et cela pour deux raisons. D'abord, *graxa* ne semble pas avoir connu l'étape *graexa*. Ensuite, certains chaînons implosifs, c'est-à-dire des groupes du type voyelle-consonne, se laissent entrevoir d'une façon nette. « Em palavras da lingua culta, écrit Nunes (*Ibid.*, p. 83), o povo transfere às vezes para imediatamente depois da consoante que se lhe segue o segundo elemento do ditongo *au*, quando tónico, dizendo *álua*, *cásua* (ja na *Crónica da Ordem dos Frades Menores*, I, 372), *flátua*, *pásua*, *pátua*, *Lárua*, etc..., por *aula*, *causa*, etc... » Il est aisé de voir comment les choses se sont passées et *cásua* est un intéressant exemple d'interversion. Dans la prononciation des gens peu cultivés, *causa* est d'abord devenu *cawsa*. Le complexus *aw* étant inconnu du portugais, la tendance normale l'aurait réduit à la voyalle *a*. Mais on a dû faire effort pour maintenir le caractère savant du mot en articulant un *u* devenu *w*. On a donc interverti le *w* et l'*s*, et le *w*, passant dans la partie explosive de la syllabe suivante, a pu rester. De là *alwa*, *patwa* et tous les exemples invoqués par Nunes. Comme on le voit, la tendance est ancienne et les formes populaires ont persisté avec une vitalité singulière.

Du moment que les diphtongues portugaises étaient autrefois l'objet de réductions, il est possible qu'un mot tel que *primeiro* fût devenu *primero* dans la période ancienne ou moyenne de la langue. *Feto*, d'ailleurs, est attesté à la place de *feito* (cf. Nunes, *Ibid.*, p. 81). Mais les diphtongues sont, par leur nature même, instables et leur émission est sujette à varier soit de dialecte à dialecte, soit même d'après la classe sociale des sujets parlants. Si la phonétique populaire a favorisé leur évanescence, le « sermo urbanus » les a, par contre, maintenues ou réintroduites. La réaction, toutefois, n'a pas été complète. De là un certain flottement dans le vocalisme, quand on envisage du point de vue étymologique le vocabulaire portugais. De là également des reconstitutions parfois fantaisistes. C'est, en effet, au souci d'hypercorrection qu'il faut, je pense, attribuer la diffusion, au XVIe siècle, de *oiro*, *toiro* aux lieu et place de *ouro*, *touro*, qui se maintiennent, d'ailleurs, à côté des formes erronées et sont même les seuls pratiquement employés au Brésil. Quoi qu'il en soit, on comprend qu'un type *caxa* soit redevenu *caixa*, tandis que *graxa* subsistait. A vrai dire, ce dernier était appuyé par l'adjectif correspondant *grasso*. Le hasard et le caprice n'ont pas été les seuls facteurs. L'analogie a joué son rôle et, par suite, tous les cas mériteraient d'être envisagés un à un. Il n'em-

pêche qu'un nombre important de diphtongues ont été réintroduites. Or, c'est précisément à ces diphtongues que la langue populaire du Brésil fait subir une réduction nouvelle.

La tendance actuelle est cependant moins forte que celle d'autrefois. Si *primeiro* devient *primero*, *feito* demeure, et cette différence mérite d'être soulignée. Le *y* ne disparaît, en effet, que devant chuintante ou devant *r*, c'est-à-dire quand il est amené à se fondre dans une spirante voisine. Dans **beyjo*, par exemple, *j* attire *y* à son point d'articulation, puis les deux tensions n'en font qu'une et la géminée qui en résulte se réduit à une simple. Il n'y a pas de difficulté à propos de *y-r* > *r'-r* > *r-r* > *r*, c'est-à-dire dans le cas de *primeiro*. Il s'agit ici de deux *r* antérieurs faibles (phon. ɹ), et le second n'est pas capable de maintenir au premier son caractère implosif. Le cas n'est donc nullement semblable à celui d'un mot comme *terra*, dont l'*r* explosif est fort. Quant à *feito*, la tendance actuelle ne le fait pas (ou pas encore) varier. L'assimilation ne joue pas ici pour deux phonèmes aussi distincts que *y* et *t*, et le *y* implosif de **feyto*, chaque fois qu'il se produit, redevient immédiatement *i*, second élément de diphtongue. Il y a de ces menus faits deux conclusions à tirer. C'est d'abord qu'en vieux portugais l'*i* > *y* de *caixa* s'était fondu dans le *ś*, tandis que celui de *abuitre* > *abutre* a disparu après avoir sans doute passé par *h*. C'est ensuite — et d'un point de vue tout moderne — que le portugais admet encore et même favorise les diphtongues.

Le maintien des diphtongues portugaises se manifeste, d'ailleurs, par un autre phénomène que l'on peut considérer comme nettement brésilien. Ainsi que le signale M. Sousa da Silveira (cf. *Lições de Português*[2], p. 343), les voyelles toniques finales suivies des graphies *s* ou *z* (c'est-à-dire *ś* ou *j* selon les cas, sauf devant initiale vocalique du mot suivant) ont tendance à devenir des diphtongues à second élément *i*. Il s'agit là d'une évolution acceptée. Ainsi peuvent s'expliquer chez les poètes brésiliens les rimes *jamais-voraz* (G. Dias), *nus-azues* (de Abreu), etc.[1]. Voilà donc des diphtongues de création récente, et leur gamme est complète si l'on considère le premier élément : *ai* dans *capaz*, *ei* dans *pés*, *oi* dans *feroz*, *ui* dans *luz*. A ne considérer que le fait pur et simple, les diphtongues nouvelles s'expliquent par un phénomène d'anticipation. Au moment où va se terminer l'émission de la voyelle, la langue relève sa pointe pour la formation d'un *ś*; mais, avant de creuser sa partie médiane, elle s'étale en ébauchant un *i*. Seulement, pourquoi y a-t-il formation d'un *i* dans le cas de *pes* et dispa-

1. Voici une jolie strophe de Morais Silva que signale M. S. da Silveira :

« Queres saber porque os poetas
Que tanto gostam da luz
Dizem-nos que as borboletas
Mais bonitas são azues. »

rition du même phonème dans le cas de *peixe*? On est amené à reconnaître que les voyalles accentuées, quand elles sont suivies de chuintantes, subissent un traitement opposé d'après la nature oxytonique ou paroxytonique du mot. C'est ici le lieu de rappeler qu'en roman les monosyllabes accentués étaient plus longs que les syllabes toniques des polysyllabes et que, malgré l'entrave, l'*ĕ* de *rem* ou de *mel* a pu se diphtonguer en français. Il semble bien que, dans une langue normalement paroxytonique telle que le portugais, les syllabes accentuées des oxytons soient légèrement plus longues que celles des paroxytons. La syllabe étant plus longue, sa voyelle est émise avec une certaine lenteur qui facilite la diphtongaison. Toutefois, cette circonstance n'aurait pas suffi. Il a fallu la séquence d'une chuintante pour déterminer une diphtongaison qu'on peut appeler à bon droit conditionnée. Ce phénomène est d'autant plus digne d'intérêt que le portugais, en principe, n'a toujours favorisé — largement, il est vrai — que les diphtongues dites par coalescence.

Jean BOURCIEZ.

L'HABITATION RURALE ET SES DÉPENDANCES DANS LES HAUTES-PYRÉNÉES ESPAGNOLES

D'APRÈS UN LIVRE RÉCENT

Les philologues allemands de Tübingen et de Hambourg ont entrepris depuis quelques années des recherches sur les dialectes gascons et pyrénéens. Particulièrement, ils se sont attachés à l'étude du vocabulaire et de la terminologie, recherchant les formes et les variantes des termes et des mots dans les diverses manifestations de l'activité humaine. Ainsi, M. L. Paret a étudié le travail des champs [1], M. Schmitt la terminologie pastorale dans les Pyrénées centrales [2], M. G. Rohlfs le gascon dans les Pyrénées [3], etc.

M. Krüger [4] s'est réservé l'étude de la maison et de ses annexes. Son enquête porte sur la partie centrale du versant espagnol : Andorre, Catalogne (Noguera Pallaresa et Flamisell, Noguera Ribagorçana, Conca de Tremp), Aragon (Esera, Cinca, val de Broto, val de Teña, etc.). Mais il ne s'interdit pas de larges incursions dans d'autres domaines : le val d'Aran, les montagnes françaises de Luchon, de Barèges et d'Ossau, le Massif central et les Alpes, le nord-ouest de la Péninsule ibérique.

Dans ce vaste ensemble de montagnes, l'habitation humaine et ses annexes sont réparties entre des vallées dont chacune a son individualité. De là une certaine variété. Mais les besoins de la vie pastorale les ramènent à quelques types invariables : à l'étage inférieur, l'habitation permanente et le village ; à mi-pente, la grange-étable, pourvue ou non d'un logement pour l'homme ; sur les hautes surfaces des pâturages supérieurs, la cabane, simple abri pour le berger.

Pour chacune de ces installations, M. Krüger a soigneusement collectionné les formes linguistiques et les vocables. Ainsi, pour la grange-

1. L. Paret, *Das ländliche Leben einer Gemeinde der Hautes-Pyrénées*, diss. Tübingen, 1932.

2. Alfons Th. Schmitt, *La terminologie pastorale dans les Pyrénées centrales* (Soc. de publications romanes et françaises, sous la direction de Mario Roques, XL). Paris, 1934.

3. G. Rohlfs, *Le gascon, étude de philologie pyrénéenne*. Tübingen, 1935. Cf. *Bull. hisp.*, 1937, nº 1, p. 79.

4. Fritz Krüger, *Die Hochpyrenäen. A. Landschaften, Haus und Hof*. Band I. Hamburg, Friederichsen, de Gruyter & Cº, 1936. In-8º, XVIII + 238 p., 6 pl. de figures et dessins, 132 phot. h. t., 1 carte h. t. sans indication d'échelle. Cf. *Bull. hisp.*, 1937, nº 3, p. 283.

étable, presque universellement désignée du terme de *borde* (*borda*), il recueille d'autres appellations : *cortal*, *germ* ou *herm*, *cabanot*, auxquels il aurait certainement ajouté celui de *grange foraine* s'il avait étendu ses investigations dans la vallée d'Aure... De même, pour la cabane des hauts pâturages (*hirtenhütte*), il note les termes de *cayolar* en pays basque, de *cujala* en Ossau, de *coueyla* en Barèges, de *coueu* en Couserans, de *cabane* un peu partout. Sa curiosité s'étend à la couchette rudimentaire du berger, fixe ou mobile, au foyer, à la cheminée, aux matériaux de construction, etc.

Incidemment, il s'intéresse à d'autres faits que l'habitation[1]. Il note les divers noms des arbres (aulne, bouleau, hêtre, chêne, pin, noyer) et des plantes (framboisier, buis, genêt, etc.). Ou encore il confronte les appellations par lesquelles le montagnard désigne le versant à l'ombre (*aubac*, *ubac*, *aubagué*, *umbra*, *popino*...) et le versant au soleil (*sola*, *soulane*, *arrayou*, *carassou*...).

* * *

Le propos de M. Krüger est donc exclusivement d'ordre linguistique. Toutefois, il se trouve qu'en cataloguant des vocables et des formes, il catalogue aussi des choses, des êtres et des sites. Naturellement, il les observe et les décrit. Et ainsi l'intérêt de son livre déborde le cadre où il a voulu l'enfermer.

Il nous offre, d'abord, une foule de renseignements sur l'habitat et sur l'habitation, la maison et le village, la grange et l'étable, les cabanes des hauts pâturages, leur fonction, c'est-à-dire une fort utile contribution à l'étude des genres de vie dans les Pyrénées espagnoles. C'est un grand service qu'il nous rend, surtout si l'on songe qu'il s'agit de régions encore assez mal connues et d'accès difficile. Et la valeur de ce service est d'autant plus grande que le texte s'accompagne d'une foule de documents figurés, dessins et photographies, d'une très belle exécution.

Il y a autre chose encore : un essai de classification, dans le temps, des habitations humaines d'après leur disposition et leur forme. La tentative n'est pas nouvelle, mais M. Krüger a le mérite de l'appliquer à une vaste étendue géographique, ce qui lui donne un vif intérêt.

Le domaine propre des études de M. Krüger, celui des vallées catalanes et aragonaises, appartient au monde méditerranéen, où l'habitation humaine est disposée « en hauteur », c'est-à-dire formée d'étages superposés, où le bétail occupe le rez-de-chaussée de la demeure (à moins qu'il ne soit logé à part, ce qui est assez fréquent), où, enfin, les constructions sont, dans les villages, accolées les unes aux autres,

1. P. 47-56.

en ordre serré. Or, dans cet ensemble, M. Krüger observe des habitations d'un type absolument différent, dont il trouve et décrit un spécimen très caractérisé dans le val d'Aneu, partie supérieure de la Noguera Pallaresa, à Montgarri. La maison de Montgarri[1] est une construction sans étage, dont une partie est pourvue d'un foyer et occupée par l'homme et l'autre partie, la plus vaste, par le bétail. Entre les deux, une simple cloison de bois. Sous le toit, s'étendant d'un bout à l'autre, le fenil, relié au sol par un plan incliné. Le toit est disposé en forme de selle, couvert en chaume et fortement penché au-dessus de la façade.

Ce dispositif, remarque M. Krüger, s'oppose, trait pour trait, à celui d'une maison qu'il trouve, tout près de là et dans la même vallée, à Alos[2]. Construction en hauteur, toit d'ardoises, façade avec balcons sous le pignon, du même type que la généralité des demeures catalanes et aragonaises. C'est parfaitement exact. Mais un coup d'œil jeté sur une carte, même simplifiée, comme celle qui accompagne le volume, montre que la maison de Montgarri n'est pas un spécimen isolé. Si elle contraste avec celle d'Alos, elle est exactement du même type que celles que M. Krüger observe dans le val d'Aran et dans son annexe, le val de Toran[3]. Et il n'y a, à cela, rien d'étonnant : la haute vallée d'Aneu communique sans obstacle avec la vallée d'Aran par le port de Béret, seuil large et plat ouvert au cœur de la chaîne, tandis qu'elle s'enfonce, sur le versant espagnol, dans des gorges profondes et d'accès difficile. La maison de Montgarri, loin d'être isolée, se rattache à tout un ensemble de constructions d'un genre bien défini.

Quelle est la raison de ces contrastes? M. Krüger voit dans la maison de Montgarri la demeure de type élémentaire et archaïque. C'est, dit-il, tout simplement la grange-étable complétée par une habitation humaine. Ce n'est guère contestable. Mais la question est de savoir pourquoi elle s'est conservée ici alors qu'elle a disparu en d'autres lieux (en supposant, ce qui n'est pas sûr, qu'elle y ait jadis figuré). Or, il est visible qu'il existe un rapport étroit entre ce type de construction à terre et le genre de vie de celui qui l'occupe. C'est un propriétaire de bétail qui a besoin de beaucoup de place pour ses animaux et pour son foin. Dans l'Ariège, où M. Krüger note[4] le contraste entre les deux types d'habitation, c'est dans l'Est (pays de Foix), sec et déjà d'affinités méditerranéennes, que se trouve la maison en hauteur ; dans le Couserans, plus humide et herbager, que figure la maison basse

1. P. 212, phot. 115.
2. P. 212 et phot. 95.
3. Voir phot. 23, 24, 32, 33, 35, 38, 39. Et, par contraste, phot. 94, 95, 96, 97, 98 (partie moyenne et basse du val d'Aneu).
4. D'après un bon article de Chatelard, *L'habitation dans les Pyrénées centrales* (*Rev. géog. des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1930, p. 306-330).

avec fenil (généralement séparé). Dans la vallée supérieure du gave de Pau (Barèges), l'homme et le bétail sont logés dans le même bâtiment sans étage, comme à Montgarri. Et le dispositif n'est pas très différent dans la vallée de Campan, de vocation essentiellement herbagère, comme Barèges.

Cette habitation sans étage, commune à l'homme et aux animaux, M. Krüger la retrouve dans le Limousin, dans le Cantal, dans la chaîne des Boutières, dans les Alpes françaises, où la maison du Vercors ressemble à celle du Vivarais ; dans l'Oisans, faisant contraste avec les types plus récents qui règnent dans le nord du Dauphiné et en Savoie[1].

Dans le nord-ouest de l'Espagne, on la retrouve encore. C'est une construction rudimentaire, en pierre, couverte de chaume. La partie occupée par l'homme est pourvue d'un foyer, mais pas de cheminée ; la fumée s'échappe par une petite fenêtre voisine. Dans le prolongement, la partie réservée au bétail. Entre les deux, une cloison de bois, chacune ayant une entrée distincte. Dans certaines, très vieilles, la cloison ne s'élève qu'à mi-hauteur, le reste étant formé d'un simple treillis, et alors il n'y a qu'une seule porte, qui sert à la fois au troupeau et à son maître[2]. Telle est l'habitation élémentaire que l'on peut observer, contrastant avec la majorité des demeures, dans la province d'Orense, dans la région du Minho supérieur et le nord du Portugal, dans les Asturies.

Les observations de l'auteur sur le caractère archaïque de ce type de demeures sont parfaitement justifiées : elles sont un legs du passé, en voie de disparition. Il resterait à savoir si elles ont été autrefois d'un usage beaucoup plus général dans les montagnes espagnoles, et, puisqu'elles répondent visiblement à certaines nécessités, qui sont celles de l'élevage en pays humide, quel est le genre de constructions qui les remplace quand elles viennent à disparaître[3].

H. CAVAILLÈS.

1. P. 216 et suiv.
2. P. 225.
3. Nous sommes là-dessus fort bien renseignés en ce qui concerne les vallées françaises des Pyrénées.

LA « NUMANCIA » AU THÉÂTRE ANTOINE

Nous n'avons pu jusqu'ici savoir quel sort a eu le couvent des *Trinitarias* madrilène et, par suite, la *tumba difusa* (pour employer la pittoresque expression de D. Antonio Maura) de Cervantes. Celui de l'église San Sebastián, en tout cas, où dormaient leur éternel sommeil les restes du grand Lope, est scellé, et il a été le même que celui de San Isidro, la cathédrale de la *coronada villa*, où le corps du *santo labrador* a subi les mêmes profanations que les restes du philosophe Balmes en Catalogne[1]. Mais cette église des Trinitaires, toute pleine encore des souvenirs des filles de Cervantes et de Lope, entendait, chaque année, le vingt-troisième jour d'avril, cette solennelle messe de *requiem* que l'Académie Espagnole y faisait chanter pour le repos de l'âme de l'immortel *manco* et à laquelle assistaient cette institution au grand complet, les délégations des autres Académies et une représentation du *Cuerpo de Inválidos*, en hommage au blessé de Lépante (la *más memorable ocasion que vieron los siglos*). Je me souviens que, sur le catafalque, on déposait un exemplaire de *Don Quichotte*, que le vieux bibliothécaire perpétuel de l'*Academia*, Rodríguez Marín, avait, d'ailleurs, soin de choisir parmi les plus beaux.

Dans la tempête qui ravage l'Espagne, croirait-on possible que ce *día* de Cervantes ait cependant fait l'objet d'une commémoration adéquate? S'il en fut ainsi, nous le devons à l'*Academia de Buenas Letras* sévillane, qui, le jour où, en Angleterre, avait lieu la commémoration de la mort du grand William et où les foules se rendaient, comme de coutume, en pieux pèlerinage à Stratford, en Warwick, fit célébrer, dans la chapelle de San José, un service funèbre, puis, à la suite de cette cérémonie (à laquelle assista aussi une délégation d'invalides), tint une séance extraordinaire, où l'on entendit M. López Martínez parler de *Séville et Cervantes* et M. Ramírez Tomé évoquer le *Día de Cervantes*, en présence de membres des Académies nationales, de celle de *Ciencias Históricas y Bellas Artes* de Tolède (D. José María Tassara) et de l'*Agrupación « Los Amigos de Cervantes »*, dont le secrétaire se trouve résider accidentellement dans la capitale andalouse.

Et, par un hasard qui ne laisse pas de se sentir, et fortement, des contingences actuelles, il est arrivé que, chez nous, le 24 avril, le

1. Nous ignorons aussi quel destin fut celui de Santa María, à Alcalá de Henares, où l'on sait que se trouvaient les fonts baptismaux où Cervantes reçut l'eau lustrale... Les églises de cette ville ont-elles eu le sort de tant d'autres? (Ces lignes ont été écrites en mai 1937. Depuis, que de sanglantes ruines se sont ajoutées à celles que nous déplorions déjà !)

théâtre Antoine nous a surpris par la représentation, en prose, d'une libre refonte de la *Numancia*... Nous n'irons pas chercher d'où provenait la soudaine vocation hispanique du jeune acteur et metteur en scène, M. Jean-Louis Barrault (le décor et les costumes sont de M. André Masson). La réponse à cette question serait, en effet, trop aisée. Nous la trouverions, aussi bien, dans cet article, signé Stefan Priacel, du journal *L'Humanité* (4 mai 1937, p. 8), où les plus significatifs rapprochements entre l'action de la *Numancia* et une interprétation très spéciale de l'actuelle guerre d'Espagne sont avancés. Mais tenons-nous-en à quelques réflexions plus objectives.

M. Jean-Louis Barrault a fait, avant de produire en public son œuvre, si tant est que, de lui, il y ait, en tout cela, autre chose que l'idée de l'adaptation ; car nul n'ignore que cette « tragédie épique qui a valu à son auteur le surnom d'Eschyle castillan » (c'est Royer qui parle) avait par deux fois été mise en notre langue : en 1822, au tome XVI des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, puis en 1862, p. 189-228 du *Théâtre de Michel Cervantès, traduit pour la première fois de l'espagnol en français par Alphonse Royer* (Paris, Michel Lévy frères, 421 p.), dont le *Prologue* occupe les pages 1-35 et comprend une sérieuse étude de l'œuvre théâtrale cervantine. Au demeurant, la *Numancia*, après avoir mérité de Guillaume Schlegel les éloges que l'on trouvera aux pages 143 et suivantes de la thèse de M. J.-J.-A. Bertrand sur *Cervantès et le romantisme allemand* (Paris, Alcan, 1914), avait déjà participé à la fureur du *Zeitgeist* en Allemagne, puisque ce fut la résistance de Saragosse qui y réveilla (après que C. J. Blumenhagen y eut évoqué, dans un médiocre drame en cinq actes : *Der Numantiner Freiheitskampf*, la résistance des Numantins) l'admiration pour la tragédie de Cervantes et suscita, de la part de l'un des romantiques d'outre-Rhin les plus bravement chauvins, cette réaction patriotique que représentent sa réimpression et sa traduction, en 1809, de la *Numancia*. Nous nous bornons ici à renvoyer aux pages 411-419 de la thèse de M. J.-J.-A. Bertrand, où l'on trouvera l'essentiel de ce qu'il importe de savoir sur cette œuvre du baron Frédéric de la Motte-Fouqué, dont la version suit pied à pied le texte espagnol, adopte ses divisions acte par acte, scène par scène et, dans la mesure du possible, vers par vers, le mètre étant rendu avec la plus absolue fidélité, dans une stricte observance des *redondillas*, *tercetos*, *octavas*, et le décasyllabe espagnol y étant traduit en décasyllabes allemands, comme celui de sept syllabes y est mis en vers allemands de sept syllabes, les strophes étant identiques et jusqu'aux césures s'appliquant à suivre le plus près possible les césures librement distribuées de l'original, en conformité avec les principes de Schlegel, dont la baron était le fidèle disciple.

La *Numance*, observe avec infiniment de raison M. J.-J.-A. Bertrand,

page 417 de sa thèse doctorale, est trop espagnole, et c'est pourquoi elle eut jusqu'à nos jours peu de succès. Il est clair qu'une œuvre qui n'a pas l'excessive diversité et le romantisme des situations, un poème qui, en comparaison des pièces de Lope, contient si peu de matière et renferme non pas *multa*, mais *multum*, ne pouvait plaire au public familier de Lope...

Notre public parisien n'a rien de commun avec celui de Lope, et l'on a pu s'en apercevoir quand, peu de jours avant cette mise en scène de la *Numancia*, l'Odéon risqua une autre et non moins médiocre adaptation du *Perro del Hortelano*, si riche en finesses psychologiques et dont le grand poète autrichien Franz Grillparzer avait dit que deux de ses vers (ce sont les vers 346-347 : voir l'édition de M. E. Kohler, Paris, 1934) pourraient être mis comme devise en tête de toutes les *Œuvres* de Lope :

TRISTÁN. — *Tiras, pero no reparas.*
TEODORO. — *Los diestros lo hazen ansi* [1]...

Dans une de ses chroniques parisiennes pour l'*A B C* de Séville (nº 10575, du 23 avril 1937), l'ancien rédacteur au *Debate* et correspondant parisien de l'*A B C* de Madrid, M. Mariano Daranas, reproduisant certaines déclarations préalables de M. Jean-Louis Barrault à certain collaborateur, a écrit ceci :

Ce Monsieur n'a pas lu Cervantes. Il en ignore ses plus élémentaires inquiétudes, il ne sait pas que, dans son œuvre, si quelque chose fait défaut, c'est le chœur, c'est la multitude, la geste collective et anonyme et que, si quelque chose surabonde, ce sont les nombreux types, bien définis, avec une voix, une pensée et jusqu'à des costumes, propres et distincts. Ni dans ses récits, ni sur la scène, Cervantes n'a jamais laissé de préférer la fresque, le portrait. En vrai fils de la Renaissance, il n'a pas ressenti la préoccupation de la masse...

Nous omettons de traduire les reproches qu'adresse ensuite M. Mariano Daranas à M. Jean-Louis Barrault. Ils sont, eux aussi, trop en conformité avec l'heure malheureuse de l'Espagne. Mais sa conclusion, toutefois, mérite d'être reproduite, comme preuve que l'on se sert, des deux côtés de la barricade, de l'Histoire de façon, hélas ! trop « partisane » pour que l'on enregistre sans restrictions maints des témoignages émanant de plumes, ou de bouches qui n'ont pas su garder l'impartialité des *serena templa*. Nous la reproduirons, afin qu'on ne nous reproche pas de l'avoir mal rendue, en son texte original, que renforcent maints articles [2] du succédané sévillan de la feuille de la calle Serrano à Madrid :

Valdría más, históricamente y cronológicamente, en la acción y en el calen-

1. *Sämmtliche Werke*, 5. *Ausgabe in 20 Bänden* (ed. Cotta), t. XVII, p. 27.
2. Dont ceux d'un certain *Capitán Nemo* : voir en particulier celui qui est intitulé : *No-*

dario, que el Teatro Antiguo Siena representa del Dos de Mayo, le dió una referencia de rigurosa actualidad.

On trouvera sans doute ici avec plaisir quelques renseignements sur la commémoration de Cervantes en Andalousie. A Séville, comme je l'ai dit, après la messe de requiem dans la chapelle de San José à la cathédrale, que chanta Fray Diego de Valencina, censeur de l'*Academia de Buenas Letras*, cette dernière corporation tint, dans la soirée, dans ce local recueilli, proche du petit cabinet où la fille de Böhl von Faber écrivit tant de ses récits, une séance que le duc d'Albe (président, comme on sait, de l'*Academia de la Historia* à Madrid) honorait, pour la première fois, de sa présence. Je passe sur le discours de D. Carlos García Oviedo, président de l'Académie des Bonnes-Lettres. Je n'en retiens que le salut qu'il adressa au descendant du comte de Lemos, dont Cervantes, en plus d'une circonstance, célébra la protection. Dans sa réponse, le duc d'Albe reconnut que, si durs qu'étaient les jours d'épreuve de son pays, il en avait connu d'autres, dont il était sorti victorieux. « Tengamos — conclut-il — optimismo y fe, que no ha de tardar la hora en que España se halle totalmente repuesta en sus gloriosos caminos. » Puis D. Celestino López Martínez lut une étude sur la *Residencia de Cervantes en Sevilla*, intéressante à plus d'un égard, car, outre qu'y sont identifiées les maisons où habita (sur les paroisses de *La Magdalena*, *San Isidoro*, *San Nicolás* et *San Miguel*, ainsi que, sur l'actuelle Plaza de *López Pintado*, en la collación de *Santiago el Mayor*) l'illustre écrivain, il y a, dans ce discours, des renseignements fort curieux sur la *Cárcel Real*, où non seulement Cervantes, mais encore Mateo Alemán, Martínez Montañés et maintes autres artistes furent détenus, comme il y en a sur la *Posada de Tomás Gutiérrez*, où Cervantes logea plus d'une fois et qui est située dans la *calle Bayona*

sonnes ne cessent la *Semaine de Paris*, dans le même numéro du 25 avril où l'on se croit reporté aux diatribes d'*Armando Guerra* durant la Grande Guerre. Pour donner une idée de ce que dit de nous ce « *Capitaine Persiennes* », je transcris un passage de son article : « Los pueblos envejecen, los pueblos se agotan y no es preciso una agudeza excesiva para comprender que Francia, como país vital y creador, nos recuerda a una naranja exprimida. Sólo muestra vigor para los valores negativos : el odio, el miedo, la envidia, la avaricia, el egoísmo. La misma literatura, que ha sido siempre la gran defensa del espíritu francés, hoy se nos presenta agotada, caduca, atrofiada totalmente. Hace muchos años que yo intento leer una novela francesa y nunca consigo llegar a la segunda página..., etc., etc. » On trouvait déjà cela dans l'*A B C* de Madrid en 1914 et années suivantes (voir le *Bulletin hispanique*, t. XVIII (1916), nº 1 : *L'Espagne et la Guerre* ; t. XVIII (1916), nº 3 : *Notes et réflexions sur notre propagande et l'opinion en Espagne* ; t. XIX (1917), nº 1 : *La presse de l'Allemagne en Espagne* ; nº 2 : *La prensa española y la Guerra* et *L'Espagne francophobe* ; nº 3 : *El pensar de [illegible] español en la cuestión de la Guerra*), ainsi que le volume anonyme : *L'Espagne et la Guerre*, paru en l'automne 1916 chez Bloud et Gay, à Paris et Barcelone.

(Federico Sánchez Bedoya). Il serait, enfin, injuste de passer sous silence l'allocution du fondateur du *Día de Cervantes* (que l'on n'a placé à la date de sa mort que parce que celle de sa naissance (9 octobre) est trop incertaine), le journaliste et collaborateur de l'*A B C* et du *Blanco y Negro* de Madrid, M. A. Ramírez Tomé, dont on n'a peut-être pas encore oublié l'article de 1929 (dans l'*A B C*, précisément) qui lança le *Día* et à la suite duquel fut créée la Société des *Amigos de Cervantes*, dont il est le secrétaire et que préside Rodríguez Marín, l'éminent cervantiste. Ce dernier avait, il m'en souvient, dès 1896 (le 23 avril 1896), composé une pièce de vers lue ce jour-là à la commémoration cervantine de l'*Academia de Buenas Letras* où il est, précisément, déjà question du *Día de Cervantes.*

Mais ce n'est point seulement à Séville que l'Andalousie, théâtre de la plus morne et désolante activité cervantine, a célébré le grand écrivain. A Cordoue, où la *Plaza del Potro* vibre toujours de mémoires picaresques, avec son quartier tout grouillant d'*arrieros y trajinantes* et ses *mesones y posadas* d'antan, la commémoration a eu lieu dans la salle de littérature du Lycée (*Instituto Nacional*) ; et l'on y a évoqué les thèmes cordouans, comme aussi l'ascendance cordouane de Cervantes, qu'ont mise en lumière Rodríguez Marín et González Aurioles, par exemple. A Jerez de la Frontera aussi et à Huelva, à l'occasion de la *Fiesta del Libro*, il y a eu diverses solennités, sur lesquelles, cependant, nous manquons d'informations précises. Souhaitons que l'an prochain ce soit à Madrid que le culte de Cervantes retrouve son cadre, sinon matériel (Dieu sait quelles catastrophes encore le bouleverseront !), du moins naturel, ainsi que son atmosphère nationale, enfin rétablie !

P.-S. — Cette *note* était envoyée au *Bulletin hispanique* quand, le 8 mai dernier, il m'a été donné de voir, à l'Odéon, *Le Mari singulier*, pièce en trois actes de M. Luc Durtain, médecin, romancier et essayiste. J'ai d'abord eu de la peine à y retrouver la romanesque histoire du *Curioso Impertinente*, prise par Cervantes dans l'*Orlando Furioso* et peut-être encore dans le *Crotalón*, qui s'inspire, d'ailleurs, lui aussi, de l'Arioste. Nous ne redirons pas ici la trame du récit espagnol. M. Durtain a traité cette antique variante du *Cocu magnifique*, de Crommelynck, en disciple de Pirandello ; je veux dire qu'il a ajouté à la fable originale cervantine une suite de son cru, où l'on voit les personnages de cette tragi-comédie comparaître devant Don Quichotte, Sancho et le Licencié, qui les condamne au nom de la morale, mais que le chevalier de la Triste Figure absout, pour la grandeur de leur âme inquiète. Cervantes, certes, n'est pour rien dans une telle superfétation et je ne veux pas m'étendre davantage sur cette « scénification » du conte, dont son auteur nous disait, en en terminant le

trop long récit, qu'il n'était « pas mécontent » de sa façon de le raconter. Le public de l'Odéon jugera-t-il de même l'histoire que le grand voyageur qu'est M. Durtain lui expose dans la mise en scène de Lugné-Poe et les décors de M. K.-H. Roussel? Je n'en sais rien... Mais, si j'en juge par mes propres impressions, l'ensemble de la pièce a une noblesse, une force, une tenue d'écriture auxquelles on ne saurait demeurer insensible. Et puis, faire revivre Cervantes de façon aussi intelligente et sérieuse, n'est-ce point déjà, pour nous, hispanistes, chose infiniment agréable et digne d'éloges?

Camille PITOLLET.

BIBLIOGRAPHIE

Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, begründet von Prof. Dr. **Gustav Grober** †, fortgeführt und herausgegeben von Dr. **Walther v. Wartburg**, professor an der Universität Leipzig. LXXXIX. Heft. *Nordost-Cádiz, ein Kulturwissenshaftlicher Beitrag zur Erforschung Andalusiens*, von **Wilhem Giese**, Dozent an der Hansischen Universität. Mit 28 Abbildungen im Text, 28 Tafeln und 1 Kartenskizze. Max Niemeyer Verlag, Halle Saale, 1937, VIII-254 p. in-8o. RM. 16.

L'illustration de ce volume (28 figures et 56 photographies) est un premier attrait et comme une enseigne. Comme dans ceux de Fritz Krüger, dans une autre collection (cf. *Bull. hisp.*, 1937, no 3, p. 283, et no 4, p. 401), il s'agit de cette philologie qui ne sépare pas la chose du mot dans le domaine concret de la vie humaine et de ses modalités géographiques[1].

Le territoire étudié comprend depuis Arcos de la Frontera (inclus) et le Guadalete, à l'ouest, jusqu'à Ronda exclus, à l'est, Ubrique au sud, soit 50 sur 25 kilomètres. Les autres localités, presque toutes des villes (un village : Benamahoma, et deux hameaux) sont Montejaque, Benaoján, Grazalema, Villaluenga del Rosario, Benaocaz, Ubrique, El Bosque, Prado del Rey, Zahara, El Gastor, Algodonales, Olvera, Puerto Serrano, Villamartín. La plus peuplée est Arcos, avec 17,675 habitants.

J'ai parlé d'attrait. Quoi de plus attrayant que ce retour à la terre, ce coup d'œil attentif et curieux sur toutes les occupations agricoles, l'habitat, le mobilier, les outils du paysan ou de l'artisan, l'installation du meunier, du boulanger, du vigneron, du tanneur, du mégissier, du tisserand et surtout de l'huilier, que nous ne connaissons guère dans nos régions ; enfin, du potier, du tuilier ; de ceux qui font des jougs et des charrues en bois, qui travaillent le liège ou le sparte ? Et tout cela passé en revue nommément, avec le vocabulaire exact, précis, et la prononciation locale. On nous décrit les moyens de transport,

1. L'Andalousie, note-t-on p. 6, comme l'Italie centrale et à l'opposé de l'Espagne du Nord, est « ein typisches gebiet alter Stadtsiedlungen ».

et l'on reproduit jusqu'aux dessins des tapisseries de l'*albardón* (p. 114) ; on nous montre comment est faite une ville, et l'on reproduit (p. 108) jusqu'aux motifs qui ornent les dossiers de bancs de pierre sur les places[1].

Mais il s'agit de cette région dont l'histoire a tant de signification dans le passé de l'Espagne, et au cœur de laquelle est Zahara, la ville prise par Fernando, *el de Antequera*, reprise par les Maures en 1481, prétexte et début de la guerre de Grenade. Faut-il en dire plus pour signaler l'intérêt de cette étude? La valeur scientifique s'en étaye sur une érudition dont témoignent d'abondantes notes et six pages bien fournies de bibliographie. Et un lexique d'une douzaine de pages enrichira les données acquises sur les parlers de la péninsule.

G. CIROT.

*La poésie française en Catalogne du XIII*e *siècle à la fin du XV*e. Études suivies de textes inédits ou publiés d'après les manuscrits, avec 5 planches hors texte par **Amédée Pagès**. Bibliothèque méridionale publiée sous les auspices de la Faculté des Lettres de Toulouse. Toulouse, Édouard Privat, 14, rue des Arts ; Paris, Henri Didier, 4, rue de la Sorbonne.

Il s'agit non de la poésie provençale, des troubadours, mais (comme le dit clairement l'auteur très compétent de ce petit et précieux volume) de la poésie française, des trouvères et de leur diffusion, de leur influence en Catalogne, après la croisade contre les Albigeois et jusqu'à l'intrusion de la poésie castillane après le compromis de Caspe ; il s'agit de dégager « ce qui, dans nos apports en Catalogne, revient à la France du Nord et à celle du Midi » (p. x).

C'est exceptionnellement qu'avant le xive siècle on constate des relations poétiques entre Catalogne et France du Nord. Elles sont indiquées dans un premier chapitre sur « La poésie française en Catalogne de 1200 à 1335 ». Avec Pierre le Cérémonieux commence la vogue, et elle dure jusqu'avec Charles de Viane, † 1461 (ch. ii). Qu'était le répertoire « possible ou réel » des jongleurs français en Catalogne? C'est ce qu'on nous expose au ch. iii : chansons à la mode, populaires ou non ; en tout cas, point de chanson de geste, ni de roman courtois, mais un poème en laisses d'alexandrins monorimes, les *Vœux du paon* de Jacques de Longuyon (début du xive siècle), lequel se rattache à la légende d'Alexandre le Grand d'une façon habile, mais artificielle. Le ch. iv est réservé au trouvère Jean d'Arras et à son *Roman de Mélusine* (1393), avec l'épisode de Palestine, « enclose en la montaigne de

1. « Die Plaza übernimmt die Funktion des Salons, in dem sich das gesellschaftliche Gemeinschatsleben abspielt » (p. 102.)

Coingo » (Canigou), le tout « translaté » en vers par le chapelain Couldrette : une partie de l'action se passe en Catalogne[1], ce qui n'empêche pas l'histoire d'avoir été peu connue en Aragon. Enfin, le ch. v et dernier de cette première partie nous présente Guillaume de Machaut, déjà connu en Catalogne dès 1380 ; Oton de Granson, qu'imita Jacme Escrivà et que connaît Pere Torroella comme le marquis de Santillane ; enfin, Alain Chartier, que le même marquis proclame « muy claro poeta » et dont *La Belle dame sans merci* est citée par Torroella dans *Tot mon voler* et par Rocabertí dans *Gloria d'Amor*, traduite par Francesch Oliver[2], enfin imitée, exploitée dans un genre qui fait fureur, la *Desconexença.* Après quoi commence la castillanisation de la langue et de la littérature catalanes, avec le déclin de l'influence française.

Une deuxième partie étudie la versification dans les genres lyriques d'origine française : la Ballade et le Chant royal, le Virelai, le Rondeau, le Lai lyrique. Il est notable, et regrettable, de constater que « pour aucune de ces poésies la musique n'a été conservée ; elle n'est même pas indiquée » (p. 164).

La moitié du volume est occupée par les textes. D'abord, des poésies françaises de Machaut, de Granson d'Escrivà, etc., copiées dans un manuscrit de la Bibl. de Catalunya ; puis une imitation catalane fragmentaire et anonyme de *La Belle Dame sans merci* (Bibl. de l'Atenea)[3], à comparer avec la traduction d'Oliver ; des Ballades catalanes ; des Virelais catalans ; un Rondeau catalan ; des lais lyriques catalans (c'est le lot le plus important : il y en a d'Andreu Febrer, de Jordi de Sent Jordi, d'Auzías March, de Pere Torroella, etc.).

Enfin, des « Notes additionnelles », dont une sur « *La Joya de desconaxença de la enamorada* », concours fondé par le chirurgien barcelonais Martí Bellit, objet d'une poésie du notaire Vallmanga, « poète des moinesses ».

On voit qu'il y a là une enquête intéressante, et l'on saura gré à l'érudit auquel nous devons *Auzias March et ses prédécesseurs* (1911), les éditions des textes latins et catalans du *De amore* d'André le Cha-

1. M. A. P. relève que, dans leur *Historia de la Literatura*, Hurtado et González Palencia définissent ce roman « un cuento de hadas localizado en Francia » (p. 109 de la 3e éd.). Il est vrai que ces auteurs passent en revue dans la même page un grand nombre de romans et qu'ils y parlent de la traduction espagnole de 1489, où les noms de lieux ont pu être défigurés.

2. M. A. P. vient de donner cette traduction en regard du poème français dans la *Romania* d'octobre 1936. Elle est en décasyllabes ou, si l'on compte à l'espagnole, en hendécasyllabes, accentués 4-7-10, plus rarement 4-6-10 (cf. *Bull. hisp.*, 1920, p. 54-59).

3. On y trouve un curieux jeu de mots que relève M. A. P. (p. 97) :

> « E cascun jorn *Vostra Merce'm* demostra
> Qu'eb voler gran me vol la vida tolre » (p. 246).

pelain (1930), *Les cobles de Jacme, Pere i Arnau March* (1934)[1], de l'avoir menée à bien.

G. CIROT.

Pedro Henríquez Ureña. *La cultura y las letras coloniales en Santo Domingo*. Biblioteca de Dialectología hispanoamericana, Anejo II[2]. Buenos-Aires, 1936, 193 p.

On sait que cette *Biblioteca* est une des collections de l'*Instituto de Filología* de la *Facultad de Filosofía y Letras* de Buenos-Aires. Nous avons rendu compte de plusieurs de ces publications (1930, p. 79; 1931, p. 268; 1933, p. 178, 181; 1935, p. 116). Celle-ci constitue un complément au tome V de ladite *Biblioteca*, *El idioma español en Santo Domingo*. Nous y trouvons des poésies de Doña Leonor de Ovando, de Francisco Tostado de le Peña et quelques autres, un *entremés* en prose de Cristobal de Llerena représenté en 1588 par des étudiants à la cathédrale de Santo Domingo. Mais surtout il y a une étude, de plus de 130 pages, sur « La cultura y las letras coloniales en Santo Domingo », où l'auteur, reprenant l'article qu'il avait publié en 1917 dans le n° 98 de la *Revue hispanique*, l'a enrichi de ses recherches postérieures et des données fournies par Apolinar Tejera († 1922) dans une *Literatura dominicana* non terminée et par Emiliano Tejera dans des notes à lui destinées.

Il y a là un exposé plein de précisions sur l'histoire intellectuelle de la première colonie espagnole, dont la capitale, nous dit M. H. U., fut qualifiée de « Atenas del Nuevo Mundo ». Rien que pour y retrouver Bartolomé de las Casas et Gonzalo Fernández de Oviedo, il vaudrait la peine d'ouvrir ce volume; mais il y a aussi Tirso de Molina et Bernardo de Valbuena, Fray Alonso de Cabrera, le P. José de Acosta, qu'admirait tant D. José R. Carracido, et encore Micael de Carvajal, l'auteur de la *Tragedia Josefina*, Eugenio de Salazar, dont la *carta de los Catarriberas* nous édifie sur la vie des « pretendientes en corte ». Mais on y rencontre beaucoup d'autres « seglares » ou religieux, voire des évêques ou archevêques, et l'on nous passe en revue, à part, les « escritores nativos » depuis le XVIe siècle, et l'on nous conduit jusqu'après « el fin de la colonia », jusqu'à l' « Independencia, cautiverio y resurgimiento » : il y a là une page touchante (il s'agit de l'invasion haïtienne et de la réaction de la société secrète *La Trinitaria*, qui prépara la République dominicaine).

L'universitaire auquel nous devons le livre classique sur *La versifi-*

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1913, p. 229; 1932, p. 170; 1936, p. 95.

2. L'*Anejo* I est constitué par un travail du même auteur, *Sobre el problema del andalucismo dialectal de America*, sur lequel cf. le compte-rendu de Barbara Matulka dans *Spanish Review*, 1935, p. 111.

cación irregular en la poesía castellana a été noblement inspiré en consacrant à l'histoire littéraire de sa petite patrie un livre qui n'intéressera pas que ses compatriotes. Il n'a pas oublié l'Université instituée en 1538 avec les privilèges d'Alcalá et de Salamanque, sous le vocable de saint Thomas d'Aquin et au profit des Dominicains. Il y en eut d'ailleurs une autre dès 1540, où enseignèrent aussi plusieurs Dominicains, mais qui déclina dès le début du XVIe siècle, pour finir par être absorbée par les Jésuites au XVIIIe : elle porta le nom de Santiago de la Paz (p. 23-26). L'une et l'autre disparurent, la première avec le régime haïtien, la seconde avec l'expulsion des Jésuites.

G. CIROT.

El impresionismo en el lenguage, por **Charles Bally, Élise Richter, Amado Alonso, Raimundo Lida**. Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Buenos Aires, Instituto de Filología. Colección de Estudios Estilisticos, tomo II. Buenos Aires, 1936, 278 p.

Le tome I de cette collection spéciale a été l'objet d'un compte-rendu (1933, p. 181) de notre regrettée collaboratrice Léontine Salembien, dont la finesse et les aptitudes en matière de stylistique ont pu être appréciées de nos lecteurs (voir ses articles sur *Góngora*, sur *Le vocabulaire de Lope de Vega*, *Bull. hisp.*, 1929-1930, 1932-1933).

Sous le titre général reproduit ci-dessus se trouvent réunies trois études : *Impresionismo y gramática*, par Ch. Bally ; *Impresionismo, expresionismo y gramática ; El concepto linguístico de impresionismo.* — C'est impressionnant !

Mais, dès la page 9, dans le premier article[1], à propos du mot *impresionista*, entre parenthèses, on nous dit : « tomada esta última palabra en sentido estrictamente etimológico, sin ningún resabio artística o literario. » A la bonne heure ! et alors c'est très simple. Il s'agit de la façon naturelle, normale, d'exprimer, par un verbe, un fait qui passe dans le champ de la conscience, sans égard à la cause ou, si l'on préfère, au sujet supposé ou réel de l'action qui nous frappe : autrement dit, ce mode de perception et d'expression s'en tient, sans plus, au phénomène. C'est le cas de *il pleut*, *es regnet*, *llueve piove*, *pluit*, avec sujet grammatical en français comme en allemand, sans sujet en espagnol ou en italien, comme en latin : comparez Ζεὺς ὕει, *Juppiter tonat*[2], phrases mythologiques, essentiellement différentes, me semble-t-il.

1. Publié déjà en 1920, dans les « Mélanges Bouvier », en français.

2. Dans la Vulgate, « tonabit de coelo Dominus » (2 *Reg.*, 23-14) ; « tonabit Deus in voce sua » (*Job*, 37, 5).

Il n'y en a pas moins un lien, selon M. Bally, entre cet impressionnisme[1] qui s'ignore et celui des auteurs qui affectent de noter, en des circonlocutions plus ou moins inspirées de tours populaires (*amour* ou *horreur d'enfant*), des impressions plus compliquées (*jardins de beauté*, *âmes de langueur*, etc.) : mais n'y aurait-il pas là plutôt un « expressionnisme » qui, sans s'ignorer, certes, se costume et se drape, tirant parti de tous les plis possibles de l'étoffe linguistique, l'étirant dans tous les sens au point de la faire craquer? Je renvoie le lecteur aux explications de M. Bally et à la *Guía* (résumé) qu'on a eu soin de mettre en tête de son article comme en tête des deux suivants.

Je le renvoie aussi aux explications complémentaires ou correctives de Mlle Richter, qui met, c'est le cas de le dire, les points sur les *i* et n'hésite pas à pousser à fond la porte ouverte sur l'impressionnisme artistique et littéraire, qu'elle a la bonne idée de définir :

El moderno arte impresionista no teme representar las cosas de tal modo que el espectador de educación tradicional empiece por sentir la impresión de que todo se ha vuelto del revés (p. 58)... Lo peculiar del estilo impresionista consiste en presentar en el punto central la impresión sensorial desligada de sus causas... (p. 60).

Et les hardiesses du style familier, habituel! Quand nous disons « l'arbre *étend* ou *projette* son ombre », etc., c'est de l'animisme (p. 63). Et c'est courant, plus qu'il ne semblerait : « La porte, la serrure ne *veut* pas se fermer. » Ou encore : « La porte *s'ouvre* » ; mais cela est plus littéraire, autant que « *projette* son ombre ». En tout cas, ceci est certain :

Es mera cuestión de asentimiento general, el que símiles desusados[2] pasen al habla cotidiana (p. 72).

En vérité, le tout est de s'entendre, et l'article d'Amado Alonso et Raimundo Lida montre bien que ce n'est pas si facile, puisqu'on y trouve énumérées et exposées jusqu'à huit manières de comprendre et de définir le « langage impressionniste ».

Ajouterai-je que, pour un ancien élève de Brunetière, c'est un plaisir que de le voir mis à profit et cité, notamment à propos d'A. Daudet et des Goncourt? Et c'est là qu'il y aurait à dire, tout au moins à causer. Mais je n'ai pas l'intention de vider le contenu de ce petit volume dans un compte-rendu. Je veux surtout inciter à le lire, quitte à y revenir, car les questions soulevées en valent la peine.

G. CIROT.

1. En dépit des dictionnaires, si nous ne mettions qu'une *n*, pour simplifier d'autant la question?

2. « No corrientes, no usados ». Le mot espagnol prête à équivoque.

The Epithet in Spanish poetry of the romantic period, by **Graves Baxter Roberts**. University of Iowa Studies. Spanish Language and Litterature. Number 6, 1936, 166 p. in-8°. $ 1,00.

Thèse de doctorat, inspirée par M. Erwin K. Mapes, dont on connaît le beau travail sur *L'influence française dans l'œuvre de Rubén Darío* (cf. *Bull. hisp.*, 1928, p. 276).

Une bonne introduction nous rappelle comment le romantisme s'est développé en Espagne, soutenu par le renouveau qui ramène les Espagnols vers leur vieille littérature (Sánchez, Böhl von Faber, Durán), et comment il a été compris et jugé tant par les Espagnols eux-mêmes (Ferrer del Río, Valera, le P. Blanco García, Piñeyro [1], Azorín, Alonso Cortés, Cejador, A. Castro) que par les étrangers, à savoir Le Gentil, Peers, Churchman, Boussagol, Brereton. Seuls les deux derniers se sont occupés du style, élément pourtant primordial dans la question. Peut-être cela tient-il à ce que les études stylistiques n'ont pris d'importance que depuis peu, et aussi que leur point de départ est en France, surtout dans l'enseignement, qui ne laisse de traces que dans l'esprit des auditeurs (*verba volant*).

Mais le domaine de la stylistique est vaste, et il y a intérêt à délimiter le terrain de la recherche si l'on veut aboutir et faire travail utile : mieux vaut creuser en profondeur que gratter en surface. Aussi M. Roberts a-t-il circonscrit ses fouilles autour de l'épithète, qui ne prend, à propos de Rivas, qu'une page dans la thèse de M. Boussagol, mais qui, à propos de Hugo, a fait l'objet d'une thèse soutenue en Sorbonne par Miss Mysie E. J. Robertson, en 1927.

Il s'agit de l'épithète, non de l'attribut, et sous forme d'adjectif, de nom ou d'adverbe, de participe, ou de locutions et même de propositions « adjectives [2] ».

Dans un premier chapitre, on nous expose les « Potential sources of the Spanish romantic epithet ». Il y a là un inventaire sommaire qui comprend même la Bible ; très sommaire, assurément : le lecteur pourra gloser, ajouter. L'essentiel est de constater que chez nos classiques [3] l'épithète affecte un aspect moral, de préférence noble, mais non pictural. Hugo transforme vigoureusement ces usages timides.

1. Trois des chapitres de son *Romanticismo en España* ont paru d'abord dans le *Bull. hisp.* (1903-1904) : cf. *ibid.*, 1935, p. 124.

2. Telles « Ce mont noir *qui de loin semble un dos de chameau* » ; « Ces rois *dont les chevaux ont du sang jusqu'au ventre* ».

3. En thèse générale, car il ne manquerait pas d'exemples du contraire :

« Là, d'un enterrement la funèbre ordonnance
D'un pas *lugubre et lent* vers l'église s'avance. »

(Boileau, *Satire* VI, v. 35.)

C'est son triomphe : là, vraiment, il innove[1], et c'est bien « one of the most essential elements of his style » (p. 34). Quant aux Espagnols eux-mêmes, il y aurait peut-être à compléter ce que dit notre auteur de leur vieille poésie (pas un mot du poème du *Cid*, non plus, du reste, que de notre *Roland*), et il ne consacre que huit pages à la Renaissance et au Siècle d'or. On y trouvera à tout le moins un sentier frayé à resuivre pour la même chasse à l'épithète. Il y aurait là de quoi garnir bien d'autres pages. Luis de León est assez largement mis à contribution ; Herrera pourrait l'être bien davantage. Et Garcilaso ! J'ai eu l'occasion (*Bull. hisp.*, 1920, p. 250) de relever chez lui l'emploi des épithètes de couleur, qui sont pour beaucoup dans l'impression lumineuse et agréable de sa poésie. Sur Lope, à peu près rien : voyez donc la *Circe* ! Quant à Góngora, M. Roberts le considère comme le plus remarquable de tous les poètes de la période à cet égard, et il se demande si Hugo ne procède pas en partie de lui (p. 46). Enfin, chez les néo-classiques, il note la place que prend l'épithète oiseuse (p. 48).

Bien entendu, on ne peut reprocher à M. Roberts de n'avoir pas donné à cette introduction plus d'ampleur, étant donné que son sujet le mettait au XIXe siècle. Ses auteurs sont le duc de Rivas, Espronceda, Zorrilla, Arolas, la Avellaneda, Bécquer. Disons tout de suite son jugement d'ensemble (p. 157) :

> ... neo-Classicism was never more than partially disloged, and its influence was more important, even to the end of the Romantic period, than any other except that of Renaissance Classicism.

J'aurais aimé épiloguer sur quelques-uns de ces poètes, la Avellaneda par exemple, chez qui l'influence romantique étrangère, en ce qui concerne l'épithète, serait assez faible (p. 134), et tout autant celle de la vieille poésie populaire espagnole. Elle s'est inspirée, souligne-t-on, aussi bien d'un Luis de León que des néo-classiques.

A l'auteur de ce bref essai on saura gre d'avoir trouvé une mine et d'en avoir commencé l'exploitation.

G. CIROT.

Studies in Hispanic Literatures. General Editor : **E. Allison Peers**, *The origins of the romantic movement in Spain*, by **I. L. McClelland**, M. A. (Liverpool), Assistant in Spanish in the University of Glasgow. Liverpool, Institute of Hispanic Studies, 1937, XII-402 p. in-8°. 18 s. net.

Nous laissons à M. Paul Mérimée, qui prépare une thèse sur l'in-

1. Je n'en dirais pas autant de son vers, qui, en principe, est essentiellement le vers de Racine, par conséquent de Molière... et de Boileau.

fluence du théâtre français en Espagne au XVIIIe siècle[1], le soin de juger ce livre, de le compléter, de le critiquer au besoin. Nous nous bornerons pour le moment à le signaler et à en exposer l'aménagement.

Il comporte trois parties :

I, Romanticism in literary theory ; II, Romanticism in drama and prose fiction ; III, Romanticism in lyrical and narrative poetry.

La première est une histoire des idées littéraires durant le XVIIIe siècle, de 1700 à 1800. Il se trouve que les événements historiques eux-mêmes fournissent les deux dates extrêmes, sans qu'on ait à tirailler pour ajouter au cadre : de l'avènement de Philippe V à l'avant-veille de l'Empire. Pour justifier la subdivision en quatre périodes (1700-1749-1760-1770-1800)[2], je vois bien deux dates intermédiaires, d'ordre littéraire celles-là : 1749, fondation de l'*Academia del Buen Gusto* et prologue de Nasarre aux *Comedias y Entremeses* de Cervantes ; 1762, apparition de *El Pensador* et *Desengaño al teatro español* de Nicolás Fernández de Moratín ; la troisième m'échappe. Mais il ne s'agit pas d'une répartition par époques comme on pourrait en présenter une dans une Histoire littéraire ; l'auteur s'est placé à un point de vue spécial : il n'y a qu'à accepter ses divisions.

La deuxième partie comprend cinq chapitres :

General tendencies of eighteenth-century drama. — Influences of Golden Age drama. — Forerunners of nineteenth-century drama : the sentimental drama. — National heroic drama. — Prose fictions.

Enfin, la troisième en a trois :

Early verse. — The Salamancan school. — The Sevillan school and transitional poets.

Une « Select Bibliography » fournit au lecteur toutes les données désirables sur la question.

Il y a là une matière énorme qu'il s'agissait de passer au crible pour déceler toute trace de préromantisme[3]. C'est bien sans doute pourquoi le livre a quelque peu, sauf les réserves que je faisais ci-dessus, les apparences d'un tome d'histoire littéraire ; seulement, l'attention de l'auteur se porte sur certain aspect, certaine coloration spéciale, plus ou moins prononcée, de toute cette littérature de transition. On peut

1. Nous avons signalé dans notre précédent numéro (p. 280) son excellent aperçu sur *L'influence française en Espagne au XVIIIe siècle*.

2. Pour les deux dernières, on nous donne deux tableaux chronologiques (p. 5 et 123). Rien de mieux pour fixer les idées.

3. C'est dans le même esprit que le professeur du Collège de France Deschanel rédigeait ses leçons, dont il fit un livre, sur le *Romantisme des Classiques*.

s'attendre à ce que peu de chose lui ait échappé. Il s'applique, en effet, à suivre le développement de ce conflit entre les traditions du « Siècle d'or » et l'esprit nouveau, entre le laisser-aller national et les règles du classicisme français en ce qui concerne le théâtre, les accommodements aussi comme les résistances, sur tous les points de friction.

Évidemment et à vrai dire, ce n'est pas ce que nous retrouvons de chez nous dans l'Espagne du XVIIIe siècle qui peut nous passionner le plus. Nous aurons toujours une préférence marquée pour tout ce qui ne vient pas de nous. Et je crois dire la vérité. Comme Cervantes, Lope, Góngora, parce qu'il est si foncièrement espagnol, un Ramón de la Cruz attirera nos regards, et aussi, dans la mesure où il l'est resté, un Leandro Fernández de Moratín, car il l'est encore resté, malgré tout. Mystère des oppositions nationales, des contrastes esthétiques ! Affinités des contraires ! — Et, par contre, qui ne sent dans quelle mesure un Pierre ou un Thomas Corneille, un Molière, un Lesage, un Beaumarchais, un Hugo nous ont séduits, nous séduisent encore par ce qu'ils ont d'espagnol?

Mais dans ce champ-clos littéraire, dans cette lutte idéologique qui durera un siècle et qui aura des suites pendant une moitié de siècle encore, il y a tout de même un spectacle intéressant, émouvant : à condition qu'on soit en état de le suivre et bien guidé pour comprendre les péripéties, reconnaître, identifier les joueurs. C'est ce qui fait l'utilité, l'intérêt, le mérite d'un livre comme celui de Miss J. L. McClelland.

G. CIROT.

CHRONIQUE

— J. A. van Praag, *Ensayo de una Bibliografía neerlandesa de las obras de Fray Antonio de Guevara* (*Homenatge a Antoni Rubió i Lluch*, Barcelona, 1936). Contribution très neuve, on peut le dire, à la bibliographie de Guevara : cf. l'article de Louis Karl dans le *Bull. hisp.*, 1933, p. 32, et la note initiale. Comme l'observe justement M. v. P., il est très naturel que les œuvres de Guevara, publiées à mainte reprise en espagnol et en français dans les Pays-Bas, l'y aient été aussi dans la langue du pays, c'est-à-dire en hollandais ou en flamand ; seulement l'*Oratorio de Religiosos*, comme on pouvait s'y attendre, ne l'a été que dans les Pays-Bas catholiques, Anvers, 1626-27 et 1627 ; Gand, 1719.

Pour les impressions espagnoles, du moins celles d'Anvers et de Bruxelles, on les trouve indiquées p. 66-68 de la *Bibliographie des impressions espagnoles des Pays-Bas* de J. Peeters-Fontainas (cf. *Bull. hisp.*, 1933, p. 332) : elles ne figurent pas toutes dans la *Bibliographie de Guevara* publiée par Foulché-Delbosc (*Rev. hisp.*, t. XXXIII, núm. 84, 95).

— *Spanische Forschungen der Görresgesellschaft* herausgegeben von ihrem spanischen kuratorium M. Honecker, H. Finke, G. Schreiber. Reihe I, Band 6. Erste Reihe. *Gesammelte Aufsätze zur kulturgeschichte Spaniens*, 6. Band, in Verbindung mit M. Honecker und G. Schreiber, herausgegeben von H. Finke. Münster in Westfalen. Verlag der Aschendorffschen Verlagsbuchandlung. VIII-461 pages, 6 planches. 13.95 R. M. Nous donnerons ici, comme pour le t. 5 (cf. *Bull. hisp.*, 1937, p. 187), les titres des 15 études comprises dans ce volume :

José Vives, *Revistas españolas de Ciencias históricas. Guia del investigador.*

Johannes Vincke, *Die vita communis des Klerus und das spanische Königtum im Mittelalter.*

Arthur Allgeier, *Der Einfluss Spaniens in der Textgeschichte der Psalmen.*

Angel González Palencia, *Noticias sobre don Raimundo, arzobispo de Toledo (1125-1152).*

Carl A. Willemsen, *Der Kampf um das Val d'Aran. Ein Beitrag zur Geschichte der diplomatischen Beziehungen zwischen Aragon und Frankreich um die Wende vom 13. zum 14. Jarhundert.*

Eugen Wohlhaupter, *Germanische Rechtsgedanken im Privatrecht des Libro de los fueros de Castilla.*

Angelo Mercati, *Interrogatorio di Templari a Barcelona (1311).*

Martin Honecker, *Lullus-Handschriften aus dem Besitz des Kardinals Nikolaus von Cues, nebst einer Beschreibung der Lullus-Texte in Trier und einem Anhang über den wiederaufgefundenen Traktat « De arte electionis ».*

P. Martí de Barcelona O. M. Cap., *Nous documents per a la biografia de Ramon Muntaner.*

Gertrud Richert, *Vom Altar des hl. Vincens von Nuno Gonçalves* (planches).

Ludwig Pfandl, *Ausdrucksformen des archaischen Denkens und des Unbewussten bei Calderón.*

P. Expeditus Schmidt, O. F. M., *Die Kapelle und das Archiv. der Schauspielbraderschaft in Madrid.*

Peter J. Hasenberg, *Die Beziehungen Kölns zu Spanien und den Spanischen Niederlanden im Dreissigjährigen kriege (nach den Akten des Kolner Stadtarchivs).*

Beda Kleinschmidt, O. F. M. (*), *San Francesco auf spanischen Gerichtsbildern* (2 planches).

Ludwig Klaiber, *Katalonien in der deutschen Wissenschaft.*

— *Hispania* (cf. *Bull. hisp.*, 1937, p. 295), 1937, nº 1 : A. Coester, *The interpretive value of Spanish-American literature.* — Dillwyn R. Ratcliff, *Three recent Venezuelan novels.* — Philip H. Cummings, *Gustavo Adolfo Bécquer as a journalist.* — Gordon Brown, *Códices miniados españoles.* — Melissa A. Cilley, *Summer « festas » and the National Holiday in Portugal.* — José M. de Osma, *Nota a « Gustos y disgustos son no más que imaginación »* [1632-1638? Sujet traité par Lope dans *La Reina Doña María* et par G. de Castro dans *El perfecto caballero*]. — Marshall Nunn, *The americanismo of Rubén Darío.* — Luis Avilés Pérez, *Al margen de las « Tradiciones »* de Ricardo Palma. — Robert Edwards McNicoll, *Impressions of Lima.* — José M. Gallardo, *Los hispanistas y la historia de América.* — Nicholson B. Adams, *Some recent novels on Revolutionary Spain* [de Ramón J. Lender, Bates]. — F. C. Hayes, *The collecting of proverbs in Spain before 1650.* — Helen Phipps Houck, c. r. sur *Cervantes y el Quijote en la Academia*, par Al. Quijano (*Revista de las Españas*, 1935), et *Les influences réciproques entre sainte Thérèse et saint Jean de la Croix*, par Maryvonne Bonnard (*Bull. hisp.*, 1935). — Nº 2 : Irving A. Léonard, *More conjectures regarding the identity of Lope de Vega's « Amarilis Indiana »* [la péruvienne Ana Morillo, *autora de comedias?*]. — James O. Swain and Raymond Ohl, « *Alcoleida, a historical curiosity* » [19 distiques en latin macaronique à propos de la bataille d'Alcolea, 28 septembre

1868]. — Dorothy Kress, *El peso de la influencia francesa en la renovación de la prosa americana.* — Guillermo Rivera, *Beaumarchais y Clavijo.* — John T. Reid, *Spain as seen by some contemporary American writers.* — Pastoriza Flores, *The importance of teaching Spanish.* — Helen Phipps Houck, *Election of University professors in the Sixteenth century* (d'après les *Anales de la Universidad de Madrid*, t. IV, fasc. 2) ; *The literatur of Ecuador*, d'après *Bibliken* (Caracas, 1936, nº 808) ; *Picasso's Art*, *The art of Roberto Montenegro*, etc.

— *Hispanic Review* (cf. *Bull. hisp.*, 1937, p. 295), 1937, nº 1 : F. Courtney Tarr, *Reconstruction of a decisive period in Larra's life (may-november 1836)* [depuis la représentation de *Un procurador o la intriga honrada* jusqu'à la mort de l'auteur]. — Alice H. Bushee, *The Guzmán edition of Tirso de Molina's comedias.* « Doña Teresa de Guzmán who during the years 1733-1736 or 1737 bore the cost of at least 32 comedias and probably one *auto*, all in the form of *sueltas*... The main point is that during the following 75 years the 32 *comedias*... kept alive the memory of Tirso de Molina... and formed the basis for the refundiciones which for over thirty years were played to enthusiastic audiences, including the King Don Fernando VII and his family »]. — Juan Millé y Giménez, *Sobre la fecha de la invención de la Décima o Espinela* [1587 ; la pausa después del cuarto verso... a lo menos desde antes de 1582]. — Zelmira Biaggi, F. Sánchez y Escribano, *Manifestación moderna y nueva de la apócope en algunas voces* [*auto*(*móvil*), *moto*(*cicleta*), *barbi*(*ana*), *bene*(*ficio*), *bici*(*cleta*), *Bombi*(*lla*), *cine*(*matógrafo*), *coci*(*do*), *cole*(*gio*), etc. ; la tendance se manifeste en français, mais beaucoup moins forte]. — Helen Phipps Houck, *Substantive address used between Don Quijote and Sancho Panza.* — J. H. Arjona, *La fecha de La Francesilla* [de Lope, 1595 ?]. — J. P. Wickersham Crawford, *Two notes on the plays of Torres Naharro.* — W. J. Entwistle, *Cancionero de Baena*, 226, v. 2 [*Mod hed god hep*]. — M. Romera-Navarro, *El golfo de Narbona y la Isla infame en « El Viaje del Parnaso » de Cervantes.* — H. C. H., *Necrology : Barbara Matulka.* — W. L. Fichter, c. r. sur les autographes de *comedias* de Lope publiés grâce à l'initiative de R. Schevill. — Joseph E. Gillet, c. r. de *El teatro de Nueva España en el siglo XVI*, par D. J. J. Rojas Garcidueñas. — J. R. Spell, *Bibliografía del teatro en México*, par Francisco Montérde. — R. Schevill, c. r. de *La preceptiva dramática de Lope de Vega*, par Romera-Navarro ; *Gongora's Soledades* [en allemand], par H. Brunn ; *Góngorás Sonettendichtung*, par E. Brockhaus. — O. H. G., c. r. sur l'*Antología* de D. Alonso et le *Don G. de Castro no pudo ser... Avellaneda*, par F. Martínez y Martínez [cf. *Bull. hisp.*, 1937, p. 277]. — 1937, nº 2 : Rudolf Schevill, *Erasmus and the fate of a liberalistic movement prior to the Counter Reformation.* [« The fate, then, of Erasmian

doctrine was that it became identified among the vigilantes of orthodoxy, first, with the new insidious heterodoxy of Luther, with peculiar separatists like the *alumbrados*, then with the dangerous principle of insuing vernacular versions of the Bible, and with nefarious novel commentaries on Church autorities, and finally with any new idea. »] — A. K. Jameson, *The sources of Lope de Vega's erudition* [cf. *Bull. hisp.*, 1936, nº 4, p. 444]. — M. Romera-Navarro, *Evolución de la crítica sobre « El Criticón »*. — Gentille Farhi, *La situation linguistique du Séphardite à Istanbul.* — Ralph J. Michels, *A seventeenth century dramatist : Ambrosio de los Reyes y Arce.* — Ruth Lee Kennedy, *Moreto's span of dramatic activity.* — Irving A. Leonard, *An early peruvian adaptation of Corneille's « Rodogune »*. — E. H. Templin, *Another instance of Tirso's self-plagiarism.* — Joseph E. Gillet, *A note on Bartolomé Aparicio.* — F. Sánchez y Escribano, *Fecha de la muerte de Francisco Escobar.* — M. A. Buchanan, *Bibliographical notes ;* c. r. des vol. 185-192 de la Bibl. Universal consacrés à Lope de Vega (W. L. Fichter), de *La Crónica de Veinte Reyes*, de Th. Babbitt (Agapito Rey) [cf. *Bull. hisp.*, 1937, nº 2, p. 258], de *Lope de Vega e Giambattista Marino*, de Luigi Panarese (Joseph G. Fucilla).

— Dom A. Lambert, *La fête de l' « Ordinatio Sancti Martini ». Ses origines, sa doctrine dans la liturgie wisigothique* (*Revue Mabillon*, Abbaye de Saint-Martin, Ligugé, janvier-mars 1936). — Dom Lambert est un collaborateur du *Dict. d'Hist. ecclésiastique* et nous avons jadis publié (1910, p. 23) un article de lui sur des incunables aragonais. Retiré aujourd'hui au monastère de Ligugé, il fut longtemps à la Cogullada, près de Saragosse, où, au milieu d'une belle exploitation agricole dirigée par le prieur, un Français, dom Babin, se trouvait une bibliothèque richement fournie. Il s'attaque à la thèse soutenue par un ancien professeur d'histoire ecclésiastique de Montpellier, Babut, dans son *Saint Martin* (1912), « livre touffu, mal composé, provocant, où l'on trouve de tout, voire d'heureuses, de trop ingénieuses suggestions, au demeurant décevant, osons le dire, halluciné et hallucinant... » Il rappelle du reste pieusement que Babut est mort sur le champ de bataille en 1916. Mais le livre reste, et la critique a des droits imprescriptibles. Il s'agit de démontrer qu'il faut ramener « à la mort même du saint le point de départ de son culte ». — « La célébration de l'anniversaire de la *Ordinatio episcopi*, nous explique D. Lambert, était entrée dans les usages de Rome dès le début du IVe siècle. Répétée, chaque année, durant la vie de l'évêque, elle cessait ordinairement à la mort de celui-ci. Mais parfois, lorsque le prélat laissait derrière lui une réputation de sainteté..., elle persistait après le trépas de l'évêque. » Tel fut le cas de saint Ambroise, celui de saint Martin. Pour ce dernier, l'*Ordinatio*, ou *Sacratio*, dont nous n'avons l'office que dans la liturgie

mozarabe et wisigothique, tombait le 11 août. Or, en Galice, le saint fut vénéré dès la seconde moitié du VIe siècle, grâce à l'autre Martin, l'évêque de Dumium, mais très probablement déjà auparavant (témoin ce roi suève, un arien, qui envoya déposer un *pallium* sur le tombeau du saint en vue d'une guérison, qu'il obtint), et qui sait ? depuis le retour des priscillianistes, reconnaissants envers l'évêque de Tours pour son attitude à l'égard du condamné de Trèves et son monachisme totalitaire. A Tours, dès le Ve siècle, au temps de l'évêque Perpetuus, c'était déjà le 4 juillet, date nouvelle, qu'était célébrée l'*Ordinatio*. Quelle que soit la raison de cette innovation, celle-ci ne fut pas adoptée en Espagne, ce qui prouverait bien l'antériorité du culte galicien et, par conséquent aussi, du culte tourangeau à l'époque de Perpetuus.

— Dom A. Lambert, *Egeria. Notes critiques sur la tradition de son nom et celle de l'Itinerarium* (*Revue Mabillon*, avril-juin 1936) ; *Egeria, sœur de Galla* (*Ibid.*, janvier-mars 1937). — Nous avons eu à deux reprises, tout récemment, l'occasion de rappeler le souvenir de cette *Egeria*, alias *Etheria*, alias *Silvia*, alias *Eucheria* (*Bull. hisp.*, 1935, p. 502 ; 1936, p. 392), dont le regretté Anglade avait étudié la *Peregrinatio* au point de vue austère de la latinité et dont l'abbé Batiffol (*Hist. du Bréviaire romain*, 1895, p. 20) cite les pages relatives aux offices à Jérusalem. Dom Lambert s'est attaché à découvrir la personnalité de cette énigmatique nonne ou abbesse (si c'en est une, vierge en tout cas, semble-t-il) et sa part exacte dans la rédaction de l'itinéraire mis sous son nom. Cette part n'est pas si grande qu'on l'aurait cru : « d'accord pour une fois avec Janecki », dont il qualifie de fantaisistes les articles de 1928-1929, Dom Lambert déclare qu'il n'y a qu'un seul fragment, celui du voyage au Sinaï, dont l'authenticité puisse être admise sans discussion. Et sa thèse personnelle est que l'Itinéraire découvert et publié par Valerius de *Bergidum* (Vierzo) contenait seulement le récit de la dernière expédition. Le fait est que la question est loin d'être aussi simple qu'on l'a cru. Elle tient par toutes sortes de fils à l'histoire embrouillée du priscillianisme et de l'origénisme ; elle tient à l'interprétation qu'on peut donner à certaines allusions réticentes de saint Jérôme et à certaines identifications, plausibles ou non. Puzzle vraiment attachant et qui mérite les heures qu'on mettra à le suivre et les années que peut-être Dom Lambert a employées à le disposer (car tout indique qu'il ne nous sert pas une improvisation). Notre mystérieuse pèlerine serait donc une sœur de Galla, l'hérétique que saint Jérôme taxe de priscillianisme et d'origénisme, mélange combiné par un certain Avitus de Braga, revenu de Jérusalem ayant découvert Origène. Or, ce serait cet Avitus qui aurait accompagné cette sœur de Galla, du nom d'Egeria (décidément). Et qui sait si les deux sœurs n'ont pas connu Bachiarius (ou Baquiarius), l'auteur du *De Fide*? En

tout cas, l'*Itinerarium* a bien des exhalations priscillianistes, que Dom Lambert a su y démêler. Et qui sait quel rôle protecteur ont pu jouer les deux sœurs lors des poursuites contre Priscillien et ses adeptes, si vraiment elles ont été rattachées « par leurs liens de parenté avec l'impératrice espagnole Flaccilla à la famille de Théodose »? — Il est clair que, dans tout cela, il y a beaucoup d'hypothétique. Il faut bien! Quelle autre méthode pour tenter de se reconnaître dans cet imbroglio passionnant, dont la clef donnerait tant de sens à des écrits presque hermétiques pour nous? C'est la méthode des recoupements. Si elle ne donne pas toujours la certitude, elle aboutit souvent, et c'est le cas, à de curieux résultats.

— Am. Pagès, *La « Dansa » provençale et les « Goigs » en Catalogne* (*Homenatge a Antoni Rubió i Lluch*, 1936). [« ... La Catalogne avait reçu de la Provence la *dansa* d'amour; elle la lui a rendue métamorphosée en cantique. » Elle en a fait les *goigs*, où elle exalte les joies et les douleurs de la Vierge, de Jésus et des saints. Deux variétés chez troubadours, la *balada* et la *dansa*, toutes deux pratiquées en Catalogne, la première appelée *rondet* ou *rondel* dans le nord de la France, *ballada* ou *ball redon* en Catalogne. La distinction tient à la disposition du refrain. « Les premiers *goigs* ont-ils été dansés? Cela est assez probable... »]

— M. Paul Guinard, directeur de l'Institut français de Madrid, actuellement chargé de mission en Pologne, a fourni à l'*Histoire générale* publiée sous la direction de Gustave Glotz un Livre second en trois chapitres pour la deuxième partie du tome IV de l'*Histoire du Moyen Age*. Le titre en est : *La péninsule ibérique. La conquête chrétienne, de la dislocation du califat de Cordoue à la mort de saint Ferdinand.* Malgré les conditions fâcheuses où l'ont placé les événements, il a pu, grâce à ses habitudes de conscience et de labeur, apporter une contribution de plus de 80 pages, où la difficulté était encore plus d'être court que d'être exact. Surtout, c'est vu juste : « ... Il n'y eut jamais entre les deux Espagnes (chrétienne et musulmane) cette cloison étanche que nous imaginons volontiers » (p. 292). « ... Les Espagnols ont possédé, plus tôt et plus fortement que les autres peuples, une sorte de conscience nationale. Cette conscience repose avant tout sur la foi religieuse, mais aussi sur le sentiment de la continuité de l'Espagne romaine et wisigothique » (p. 293). Ce sentiment perce étonnamment dans les œuvres des historiens : l'*Hispania* n'avait pas cessé d'exister, au moins dans l'idéologie des hommes cultivés, c'est-à-dire d'abord des clercs. — Il faut avoir tenté de faire tenir dans le moins de pages possible cette histoire compliquée de la Reconquête pour comprendre et apprécier l'effort et le mérite de cet exposé riche et clair, muni d'une bibliographie bien suffisante, même pour un spécialiste.

— *Revista da Faculdade de Letras* (cf. *Bull. hisp.*, 1937, p. 95), t. IV, nos 1 et 2 (1937) : Orlando Ribeiro, *À Arrábida. Esbôço geográfico* (Arquitectura do solo, Factores do relêvo, Formas de relêvo, O litoral, Clima a vegetação, Alguns aspectos de geografia humana). — José Gonçalo Santa Rita, *Eça de Queiroz e as colónias.* — Coronel Henrique Pires Monteiro, *As instituições militares portuguesas através da Nacionalidade.* — Alexandre de Albuquerque, *O problema da educação em Eça de Queiroz ; — O equilibrio estético dos « Lusiadas ».* — R. Ricard, *Influences portugaises au Mexique durant la période coloniale.* — Maria Múrias de Freitas, *A natureza física na « Epanáfora amorosa de D. Francisco de Melo ».* — Paulo Caratão Soromenho, *Frei Lucas de Santa Catherina crítico anti-gongórico e precursor do romance.* — Rebêlo Gonçalves, *Consideraçoes sôbre a criação de um Centro de Estudos Filológicos na Universidade de S. Paulo.* — *Vida da Faculdade.* — Bibliografia : Max Sorre, *Portugal* (Orlando Ribeiro) ; P. de Cenival, *Les sources inédites de l'histoire du Maroc; Chronique de Santa Cruz de Cap de Gué;* Vitoriano José César, *Apontamentos para a história de Beja sob o dominio dos muçulmanos* (David Lopes). — Hernani Cidade, *Os estrangeiros e a literatura portuguesa.*

— Joaquín V. González, *Mes montagnes.* Traduction et avant-propos de Marcel Carayon, avec une lettre-préface de Rafael Obligado. Institut international de coopération intellectuelle, 2, rue de Montpensier, Paris. 221 p. ; 12 fr. — Même Collection ibéro-américaine que le *Facundo* traduit par Marcel Bataillon (cf. *Bull. hisp.*, 1934, p. 539) et le *Bolivar* traduit par Charles-V. Aubrun (*Ibid.*, 1936, p. 235). L'auteur de *Mes montagnes* (1893), fondateur de l'Université de La Plata (1904), « est un frère plus jeune et moins légendaire du grand Sarmiento », nous dit dans une brève mais substantielle préface M. Carayon ; et ces montagnes, ce sont les Andes. La lettre-préface de Rafael Obligado († 1920) figurait dans l'édition originale du livre. Nous avons là des « Escenas montañesas », mais en médaillons, sans lien romanesque. Notons au hasard : « Le battage du grain. Les fiancés » ; « La *chaya* » ; « Scènes d'hiver » ; « Une chasse », etc.

— J. Sermet, *La côte méditerranéenne d'Andalousie entre Malaga et Almeria, étude morphologique.* Comptes-rendus du Congrès international de géographie de Varsovie, 1934. T. II : Travaux de la section II. Varsovie, Dépôt général : Kasa Im. Mianowskiego, rue Nowy Swiat, 72, 1936, p. 300-317.

— *Hespéris* (cf. *Bull. hisp.*, 1937, p. 295), 1937, 1er et 2e trim. : H.-P.-J. Renaud, *Notes critiques sur l'histoire des sciences chez les Musulmans. I : Les Ibn Bâso.* Il s'agit de deux « calculateurs de l'heure » à la grande mosquée de Grenade, dont l'un, mort en 1316, serait à identifier avec

l'auteur d'un traité sur l'astrolabe. — H. Terrasse, *La céramique hispano-maghribine du XIIe siècle d'après les fouilles du château de l'Aïn Ghaboula (Dch[ra).* — Mohammed el Fâsi, *Un nouvel exemplaire manuscrit d'un volume de l' « Ihãta » d'Ibn al Hatib* (monographie de Grenade). — R. Ricard, *Les « alquitões » des nomades sahariens ; — Baptême d'un Juif de Fès à l'Escorial (1589) ; — Inscription espagnole de Mehdiya ; — La fête du sultan des Tolba et la « fiesta del obispillo » en Espagne* (cf. le t. XLV de l'*España Sagrada*, où il est longuement question de la fête de l'*Obispillo* à Girone) ; — *Le transport au Brésil de la ville portugaise de Mazagan.*

— *Madrid, Cuadernos de la Casa de la Cultura* (cf. *Bull. hisp.*, 1937, nº 3, p. 293), nº 2, Mayo : à signaler aux hispanisants : *Leopoldo Alas*, por José María Ots ; *Tres evocaciones de Madrid*, por Angel Ossorio y Gallardo ; *Datos literarios sobre el valor fisonómico de la voz*, por T. Navarro Tomás ; *Escultura visigoda*, por Ricardo de Orueta. Planches d'actualité de J. Solana, A. Arteta, Cristóbal Ruiz, etc.

— *Bulletin of Spanish Studies* (cf. *Bull. hisp.*, 1937, nº 1, p. 93), April 1937 : E. Allison Peers, *Record and Review.* — Ronald Hilton, *Unamuno, Spain and the world* (continue dans le numéro suivant). — E. Allison Peers, *The civil war in Spain.* III. — *A Diary of the Civil War.* — *Documents on the civil war.* — L. Luzuriaga, c. r. de *Anarchy or Hierarchy*, de S. de Madariaga. — William C. Atkinson, *Behind the Spanish Barricades*, de John Langdon-Davies. — E. A. Peers, c. r. de *Hora de España, revista mensual ;* de *Reporter in Spain*, par Frank Pitcairn ; de *Spanish front*, par Carlos Prieto. — *Bibliography of the civil war.* — July 1937 : E. Allison Peers, *Casa de la Cultura.* — Reginald F. Brown, *A reader's notes on the contemporary Spanish novel.* — Aubrey F. G. Bell, *The Gil Vicente centenary.* — *Documents of the Civil War.* — E. Allison Peers, *The civil war in Spain*, IV. — *A diary of the civil war.* — Aubrey F. G. Bell, c. r. de *The origins of the Romantic Movement in Spain*, par I. L. McClelland. — E. Allison Peers, c. r. de *The siege of Alcázar*, par H. R. Knickerbocker, etc. ; William C. Atkinson, c. r. de *Three pictures of the Spanish civil war*, ed. by Don Justo Medio ; de *Mr Witt among the Rebels*, by Ramón J. Sender, etc. ; *Bibliography of the civil war.*

— *La Critica*, juillet 1937 : Benedetto Croce, *Su poesie antiche e moderne. Poesia di Lope.*

— *Revue d'histoire ecclésiastique* de Louvain (cf. *Bull. hisp.*, 1937, p. 291), avril 1937 : C. r. sur *Catálogo de los códices griegos de la Biblioteca del Escorial*, d'A. Revilla (M. Alamo) ; *Historia eclesiástica de Espana.* T. III : *La Iglesia desde la invasión sarracena (711) hasta la toma de Toledo (1085)*, de Z. G. Villada (J. Pérez de Urbel) ; *Francisço*

de Vitoria, O. P. Comentarios a la Secunda Secundae de Santo Tomas, 5 tomes, éd. par V. Beltran de Heredia (R. M. Martin, O. P.). — Juillet 1937 : P. Volk, c. r. de *Das spanische Welttheater, Weltanschauung, Politik und Kunst im Zeitalter der Habsburger*, par J. Gregor.

— La *Bibliografía filológica portuguesa*, dont nous avons annoncé la publication, continue à paraître, par fiches détachées (cf. *Bull. hisp.*, 1937, p. 95). Aux anciens collaborateurs s'est joint M. Antonio Lourenço Farinha.

— Barbara Matulka, c. r. de *Leyendas épicas de España*, Prosificación moderna per R. S. Boggs y C. Castillo, et de *Fernán Cortés, Despatches from Mexico to Charles V*, edited by A. Grove Day (*Spanish Review*, novembre 1935).

— *Revue de Littérature comparée*, juillet-septembre 1937 : D. M. Kress, *The weight of French Parnassian influence in the modernist poetry of Manuel Gutierrez Najera.*

— *Revista hispánica moderna. Boletín del Instituto de las Españas*, octobre 1936 (nº 1) : Concha Meléndez, *Pablo Neruda en su Extremo Imperio.* — Sidonia C. Rosenbaum, *Pablo Neruda, Bibliografia.* — Clemencia Miró, *Teresa de la Parra.* — S. C. R., *Teresa de la Parra, Bibliografía.* — M. J. Benardete, *El pensamiento político de Ángel Sañchez Rivero.* — W. Berrien, *Notas sobre las fechas de Rodó.* — A. del Río, *Expedición de Veruela : Album de dibujos de Valeriano Bécquer.* — Enero 1937 : Samuel Putman, *Fidelino de Figueiredo o el sabio de la ciudad.* — Jorge Mañach, *Gabriela, Alma y Tierra.* — Julio Saavedra Molina, *Gabriela Mistral, Vida y obra.* — Sidonia C. Rosenbaum, *Gabriela Mistral, Bibliografía.* — Margarita de Mayo, *Una historia contemporánea de México.* — *Poesías inéditas de Gabriela Mistral.*

— Nous avons reproduit dans notre dernier fascicule (p. 298) les nouvelles que M. Homero Serís nous donnait de lui-même et de D. Ramón Menéndez Pidal. En voici d'autres, qui datent du 15 juillet, New York City, et qui sont bonnes pour l'un comme pour l'autre ; mais nous apprenons en même temps la mort de notre ami Solalinde :

« Ahora estoy pasando las vacaciones en New York. Aquí está también D. Ramón. Hace diez días que llegó, procedente de La Habana, y aquí pasará las vacaciones, ocupado en terminar su nuevo libro *Manual de historia de la lengua española.* En septiembre se hará cargo de su puesto de profesor visitante de la Columbia University y dará dos cursos, uno de « Historia de la lengua española », y otro de « Problemas de la épica y del romance ». En La Habana dió un cursillo en su Universidad, la cual le confirió el título de doctor « honoris causa ».

« Ahora tengo que darle una dolorosísima noticia, la del fallecimiento de Antonio G. Solalinde, uno de los mejores discípulos de Menéndez

Pidal. Padecía de angina de pecho y ha muerto repentinamente el 13 de Julio en Madison (Wisconsin), de cuya Universidad era profesor. Es ésta una positiva pérdida para el Centro de Estudios históricos, para la filología española y para el profesorado de español en los Estados Unidos... »

M. Serís a joint à sa lettre une coupure d'un journal espagnol de New-York où il est rappelé que Solalinde, originaire de Toro (Zamora), était arrivé aux États-Unis, invité par l'Université de Wisconsin, en 1924 et qu'antérieurement il avait fait des conférences comme « visiting professor » à l'Université de Columbia et à l' « Instituto de las Españas ».

Nous avons rendu compte (nº 4 de 1925, p. 355) de son édition des *Milagros de Berceo*. Il avait déjà donné en 1913 une édition paléographique de *El Sacrificio de la Misa* d'après le manuscrit de la Bibl. Nacional. On sait, enfin, qu'il préparait la suite de la *General Historia* d'Alphonse X, dont le t. I avait paru. Rappelons son excellente étude sur *Las versiones españolas del « Roman de Troie »* (*Rev. de Fil. Esp.*, 1916) et son *Antología* d'Alphonse le Sage.

L'une des conférences faites par M. Homero Serís à La Havane a été publiée par les soins de la Bibliothèque municipale de cette ville, avec une note d'introduction de M. Fermín Peraza y Sarausa, directeur de ladite Bibliothèque. Utile conférence de vulgarisation.

— Nous avons reçu de M. Menéndez Pidal lui-même une lettre datée du 3 août et de Newburgh (États-Unis), où il passe les vacances à préparer une *Historia de la Lengua Española*, après quoi il fera le cours dont l'a chargé l'Université de Columbia. Le prologue qu'il destinait au t. III de l'*Historia de España* est arrivé trop tard pour y figurer.

— Ramón Menéndez Pidal, *Poesía árabe y Poesía europea*. Extr. de *Revista Cubana*, Enero-Marzo 1937. Conférence faite à l' « Institución Hispano-Cubana de Cultura » le 28 février 1937. On sait que l'illustre maître, en quittant Bordeaux, est allé à Cuba, où il a reçu un accueil digne de lui (cf. *Bull. hisp.*, 1937, p. 191 et 298). Il doit nous envoyer, pour les publier, les leçons dont parlait M. Homero Serís. En attendant, voici, en 31 pages, un exposé sur l'influence de la poésie arabe en Espagne, et particulièrement sur le *zéjel*. On sait que le *zéjel* est constitué par des quatrains dont les trois premiers vers, de six, de huit, dix ou douze syllabes, riment entre eux, et le dernier avec les deux vers à rime constante du refrain, qui se chante en chœur avec accompagnement. Le quatrième vers (la *vuelta*) constitue la vraie caractéristique de ce chant lyrique, plutôt que le refrain lui-même, qu'on peut retrouver ailleurs, évidemment. Le *zéjel*, où s'est illustré Aben Guzmán, est l'invention du poète *aljamiado* Mucádam de Cabra. C'est le substitut vulgaire de la *cásida* classique, et il a eu une popu-

larité extraordinaire en Andalousie. Il résulterait des observations de M. Pidal que c'est là l'origine du type bien connu dans la poésie provençale à partir de Guillaume IX, le plus ancien troubadour connu (cf. Anglade, *Les troubadours*), qui débuta après Aben Guzmán, type qui s'est prolongé du XIIe au XVIe siècle sous la forme de ballades et de rondeaux.

Cette thèse, contraire à la doctrine des provençalistes, s'appuie sur la connaissance approfondie de la poésie lyrique arabe, qui manque peut-être un peu chez nous, ou plutôt qui manquait jusqu'à ces derniers temps. En Espagne, l'école arabisante formée par Ribera et l'abbé Asín a créé une ambiance nouvelle où la compréhension de ces questions est devenue plus facile.

M. Pidal signale l'emploi du *zéjel* dans les poésies galiciennes de D. Lope Díaz de Haro, le héros de Las Navas ; puis dans le *Libro de Buen Amor* de l'archiprêtre de Hita : il s'agit des deux chansons qui, mal distinguées dans les éditions, commencent respectivement par l'*estribillo* « Señores dat al escolar | que vos vien demandar » et par « Señores dat a nos ». Ajouter la « Trova del mensajero », qui commence « Mys ojos non veran luz » et que déjà Ed. Saavedra signalait à côté des deux précédentes dans son discours de réception à la R. Academia Española (1878). Au XVIe siècle, le *zéjel* pullule dans la poésie anonyme, dans les *cancioneros*, au théâtre.

C'est encore cette strophe mauresque que M. Pidal retrouve dans « Tres morillas me enamoran » et dans pas moins de 335 compositions sur les 400 qui forment le recueil des *Cantigas* d'Alphonse X. Rappelons en passant l'article publié dans le *Bull. hisp.* en 1911 par le P. Villalba et Henri Collet (avec planches), particulièrement au point de vue musical, mais sans négliger la métrique ; sans rapprochement, du reste, avec le *zéjel*, seulement avec le *zortzico* basque.

Il la retrouve, avant Alphonse X, chez le mystique murcien Mohidin et, après, chez Fra Jacopone da Todi, dont le récent traducteur, le docteur Pierre Barbet (cf. *Bull. hisp.*, 1936, p. 92, n.), a bien vu le caractère des *Laude*, faites pour le chant et même la danse (p. 30), mais n'a pas songé au rapprochement avec le *zéjel*. « Los franciscanos, *juglares de Dios*, nous dit M. Pidal, sagrados juglares del pueblo y no de las cortes... por primera vez inclinaron su fervor religioso a recoger las formas poéticas más vulgares, para volverlas a lo divino... »

Mais les plus anciens troubadours n'emploient pas le refrain ! Qu'à cela ne tienne, répond M. Pidal, ce refrain est tombé parce que la poésie devenait une poésie de cour, et le refrain ne se conçoit que pour la reprise en chœur. Il semble bien être tombé dans l'*Almadha* que reproduit Saavedra et où tous les quatrièmes vers se terminent par « Mohammad », qui ne rime pas avec les trois autres.

Et comment douter que la chanson arabe ait pénétré de bonne heure

en France quand on voit les conquérants éphémères de Barbastro, en 1064, emmener des milliers de captives, et que parmi ces conquérants se trouva précisément Guillaume VIII, père de Guillaume IX. M. Pidal nous raconte une scène rapportée par l'historien cordouan Aben Hayán, qui prouve à quel point nos chrétiens, qui n'étaient pas tous des moines ni des ascètes, appréciaient le talent des chanteuses mauresques ; il rappelle les relations matrimoniales ou autres entre les deux versants des Pyrénées : comment douter que la pénétration de la lyrique andalouse en ait été facilitée, aussi bien, après tout, que celle du conte (*Disciplina clericalis*, 1106) ?

Restent les obstacles sociaux qui tiennent à la situation de la femme en pays musulman et en pays chrétien. Pas si différente qu'il semblerait, rétorque M. Pidal, qui montre, d'ailleurs, certaine analogie entre les conceptions de l'amour des deux côtés, arabe et provençal, au moins en poésie ; et, de part et d'autre, il y a un élément sentimental (absent de la poésie latine), une même mystique, pouvons-nous dire sans dépasser la pensée de notre auteur.

N'oublions pas non plus, nous dit-il, les danseuses de Gades, dont parle Strabon, et qui, ajouterons-nous, ont peut-être été les initiatrices de l'art lyrique andalou, qui serait donc, en définitive, plus espagnol qu'arabe.

— Dans la *Revue historique de Bordeaux*, octobre-décembre 1936 : G. Cirot, *Les Juifs de Bordeaux, leur situation morale et sociale, de 1550 à la Révolution. La « Nation portugaise » et la « Nation avignonaise »; les lettres patentes de 1759.* Suite aux articles publiés dans la même Revue de 1909 à 1919 (tiré à part. Bordeaux, Féret, 1920).

— *Ábside* (Mexico, 1937, cf. *Bull. hisp.*, 1937, p. 300), nº 8 : Antonio Gómez Robledo, *El fundamento del Derecho internacional* (mise en valeur des idées de Vitoria et Suárez). — Robert Ricard, *Fray Fernando de Ojea, apóstol de los jusiós mexicanos.* — Alfonso Méndez Plancarte, *Jorge Isaacs, un poeta.*

— Marcel Carayon, *La Geste du gaucho argentin : Martin Fierro* (*Mercure de France*, 1er septembre 1937).

— *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1937 : général Armengaud, *Les leçons de la guerre d'Espagne.* — Ernest d'Hauterive, *Les princes d'Espagne chez Talleyrand.*

— Harvard University Press annonce la publication pour la mi-octobre 1937 du second *Handbook of Latin American Studies, a Guide to the material published in 1936 on Anthropology, Art, Economics*, etc., edited by Lewis Hanke (d. 4.00 post paid). Cf. *Bull. hisp.*, 1937, p. 184.

— Nous recevons le Catalogue (nº 1, 1937) de la Nueva Librería de

la Viuda de Carlos García (Centro de Bibliófilos Sevillanos), Hernán Colón, 19, Sevilla.

— *Revista de Filología Española* (cf. *Bull. hisp.*, 1937, p. 290), 1936, nº 4 : A. M. Espinosa (hijo) y L. Rodríguez-Castellano, *La aspiración de la « h » en el Sur y Oeste de España* (suite). — Edward M. Wilson, *Sobre la « Canción a las ruinas de Itálica » de Rodrigo Caro.* — Leo Spitzer, *A mis soledades voy...* ; « *Baldraca* ». — Rafael Lapesa, *Notas etimológicas.* — Pedro Henríquez Ureña, *Sobre literatura colonial en América.* — C. r. sur R. D. Carbia, *La Crónica oficial de las Indias occidentales* (B. S. A.) ; R. L. Bouvier, *L'Espagne de Quevedo* (B. S. A.) ; L. Nunes, *Crónica de Dom João de Castro*, publiée par J. D. M. Ford (B. S. A.) ; Francisco Henríquez de Jorquera, *Anales de Granada*, publiés par Antonio Marín Ocete (J. F. C.) ; W. J. Entwistle, *The Spanish Language* (Georg Sachs) ; Saul Mézan, *De Gabirol a Abravanel. Juifs espagnols promoteurs de la Renaissance* (Angel Rosenblat) ; G. Díaz-Plaja, *Introducción al estudio del Romanticismo español* (M. G.). — Bibliografía. — Note finale : « Este número de la « Revista de Filologia Española » ha sido impreso en Madrid, en la Imprenta de Librería y Casa editorial Hernando, en el mes de Julio de 1937. (Reçu à Bordeaux le 21 septembre 1937.)

G. C.

— Publications nouvelles relatives au Mexique (cf. *Bull. hisp.*, 1937, p. 299) :

Moisés Sáenz, *Carapan, Bosquejo de una experiencia.* Librería e imprenta Gil, S. A., Lima, 1936, xvi-352 p. Sur le problème de l' « incorporation » de l'Indien.

Joaquín García Icazbalceta, *Cartas* (à José Fernando Ramírez, José María de Ágreda, Manuel Orozco y Berra, Nicolás León, Agustín Fischer, Aquiles Gerste et Francisco del Paso y Troncoso), éditées par Felipe Teixidor, avec une préface de Genaro Estrada. México, Porrua, 1937, xxvi-433 p.

Maynard Geiger, O. F. M., *The Franciscan Conquest of Florida (1573-1618).* The Catholic University of America, Washington, D. C., 1937, xiii-319 p.

Blanche Marie McEniry, Sister of Charity, *American Catholics in the War with Mexico.* Washington, D. C., 1937, xi-178 p.

L'Université de Mexico vient de publier le premier numéro des *Anales del Instituto de Investigaciones Estéticas* (1937). Le sommaire comprend : Manuel Toussaint, *La Relación de Michoacán;* Vicente T. Mendoza, *Un ejemplo de Romance de Relación en México;* Rafael García Granados, *La Custodia de Borda;* Gabriel Méndez Plancarte, *Francisco Xavier Alegre* (le sommaire porte par erreur « Clavijero ») ;

Grabados mexicanos en madera, Siglo XIX; Documentos para la historia de las bellas artes en México; Libro y Notas.

L'Institut annonce la publication de deux monographies : Carlos Alvarado Lang, *Grabadores mexicanos del siglo XIX*, et Vicente T. Mendoza, *Estudio comparativo entre el romance español y el corrido mexicano.*

Robert RICARD.

— MM. Ernest Martinenche et Georges Cirot sont mis à la retraite, mais le premier reste à l'Institut d'Études hispaniques et le second est toujours directeur (*in partibus*) de l'École des Hautes-Études hispaniques de Madrid.

— M. Marcel Bataillon, maître de conférences de langues et littératures méridionales à la Faculté des lettres d'Alger, est nommé à Paris, et M. Gaspard Delpy, professeur au lycée Carnot (Paris), à Bordeaux. Il n'est pas impossible que la chaire laissée par M. Sarrailh à Poitiers soit supprimée.

— Programme du concours d'agrégation d'espagnol pour 1938 :

I. — L'image de l'Islam et le goût mauresque dans la littérature castillane depuis l'époque du Cid jusqu'à l'époque de l'expulsion des Morisques :

1. *Poema de mio Cid*, vers 404-942 et 1622-1820 (*Clásicos Castellanos*, t. XXIV, p. 152-188 et 233-244).
2. Alfonso El Sabio, *Primera Crónica General*, cap. 866 à 871, 883 et 918 à 920 (*N. B. A. E.*, t. V, p. 537-541, 522-524 et 588-592).
*3. *Romances* (*Romancero general de Durán, B. A. E.*, t. X et XVI), nos 3 (Yo m'era Mora Moraina), 8 (Arriba canes), 1038 (Abenámar), 1045 (La mañana de Sant Joan), 1046 (Reduán), 1048 (Ya se salen de Jaen), 1064 (Alhama), 1073 (Alora), 1085 (Río Verde), 1121 (Cercada está Santa Fe).
*4. Lope de Vega, *El remedio en la desdicha.*

II. — Les idées morales dans l'œuvre de Cervantes.

1. *Entremés : El juez de los divorcios.*
2. *El celoso extremeño.*
*3. *Rinconete y Cortadillo.*
*4. *Don Quijote*, I, cap. 22 ; II, cap. 45 et 60.

III. — Les idées de progrès économique et social dans l'Espagne du despotisme éclairé.

1. Conde de Floridablanca, *Memorial presentado al rey Carlos III*, depuis : « Justo será... » jusqu'à : « Pudiera referir... » (*B. A. E.*, t. LIX, p. 321 a-342 b).
*2. Jovellanos, *Informe en el expediente de ley agraria* (*B. A. E.*, t. L, p. 79-138).

3. Conde de Cabarrús, *Cartas a Jovellanos*, Cartas 4ª y 5ª (*B. A. E.*, t. LXII, p. 556-602).

IV. — Le roman historique dans la péninsule ibérique depuis le XIXe siècle.

*1. Larra, *El doncel de Enrique el Valiente.*
2. Alexandre Herculano, *Enrico.*
3. Enrique Gil, *El señor de Bembibre.*
*4. B. Pérez Galdós, *La corte de Carlos IV.*
*5. Valle Inclán, *El resplandor de la hoguera.*

V. — Le castillan à travers le monde. La vie littéraire et l'avenir des principales républiques de langue espagnole.

1. Rubén Darío, *Cantos de vida y esperanza* (Casa edit. Maucci, Barcelona).
2. Ricardo Palma, *Las mejores tradiciones peruanas* (Casa edit. Maucci, Barcelona).
*3. J.-E. Rodó, *Motivos de Proteo* (Montevideo, 1909).
*4. J.-V. González, *Mis Montañas* (Buenos-Aires, 1929).

Auteur latin : Sénèque, *De constantia sapientis.*

Les noms d'auteurs marqués d'un * correspondent au programme du certificat secondaire.

— *Errata.* Dans notre précédent fascicule, p. 262, n. 3, la référence pour le compte-rendu sur *The multiple stage in Spain* de W. Hutchinson Shoemaker est *Bull. hisp.*, 1937, p. 179. — P. 272, l. 28, lire « Saavedra ». — P. 294, l. 17, lire « Felix V. Ramos ». — P. 298, l. 30, lire « El segundo siglo de oro ». — Dans le nº 3 de 1936, p. 395, 1re l. de note lire « dodécasyllabes ». Cf. nº 3 de 1937, p. 291.

— Publications récentes :

A College professor of the Renaissance. Lucio Marineo Siculo among the Spanish Humanists, by Caro Lynn, professor of Latin in Wheaton College. The University of Chicago Press. Chicago, Illinois, IX-302 p. $ 3.00.

Marcel Bataillon, ancien élève de l'École normale supérieure, ancien membre de l'École des Hautes-Études hispaniques, maître de conférences à la Faculté des Lettres d'Alger, docteur ès lettres, *Érasme et l'Espagne. Recherches sur l'histoire spirituelle du XVIe siècle.* Paris, librairie Droz, 25, rue de Tournon, 1937, LIX-904 p. in-8º.

Gregory Gough Lagrone, *The imitations of « Don Quixote » in the Spanish drama.* Publication of the Series in Romanic Languages and Literatures, nº 27. University of Pennsylvania. Philadelphia, 1937, VII-145 p. (University of Pennsylvania Press, 3622 Locust Street, Philadelphia, Pa.). $ 2.00.

TABLE DES MATIÈRES
PAR NOMS D'AUTEURS

TABLE ANALYTIQUE
DES MATIÈRES

I. — Articles de fond

II. — Variétés, Notes, Chronique

III. — Bibliographie

15 octobre 1937.

La Rédaction : G. CIROT, *secrétaire;*
G. RADET, *directeur-gérant.*


BOUND BY
HNM